



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

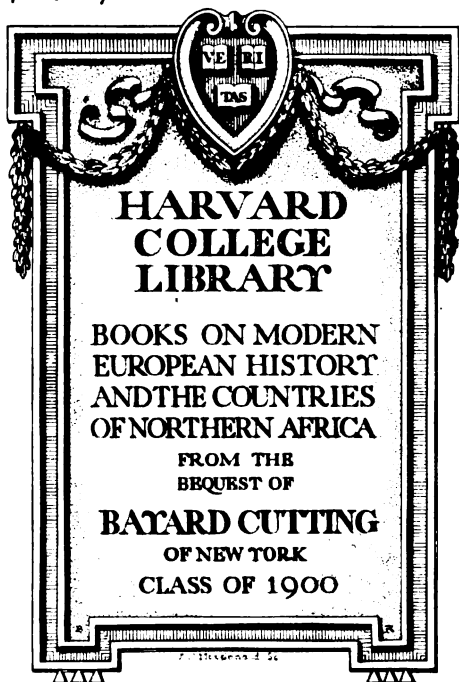
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

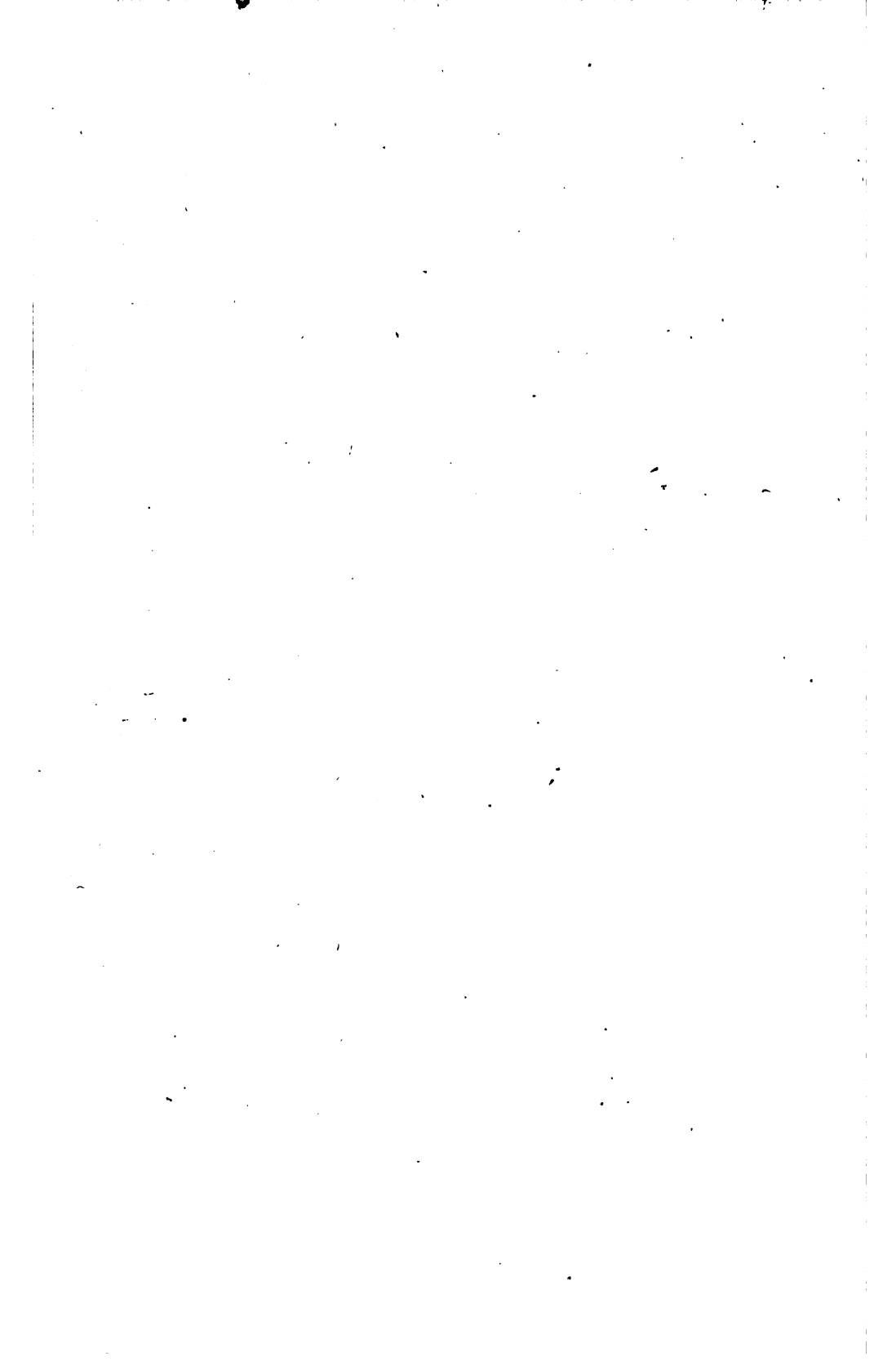
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Fr 2B.7



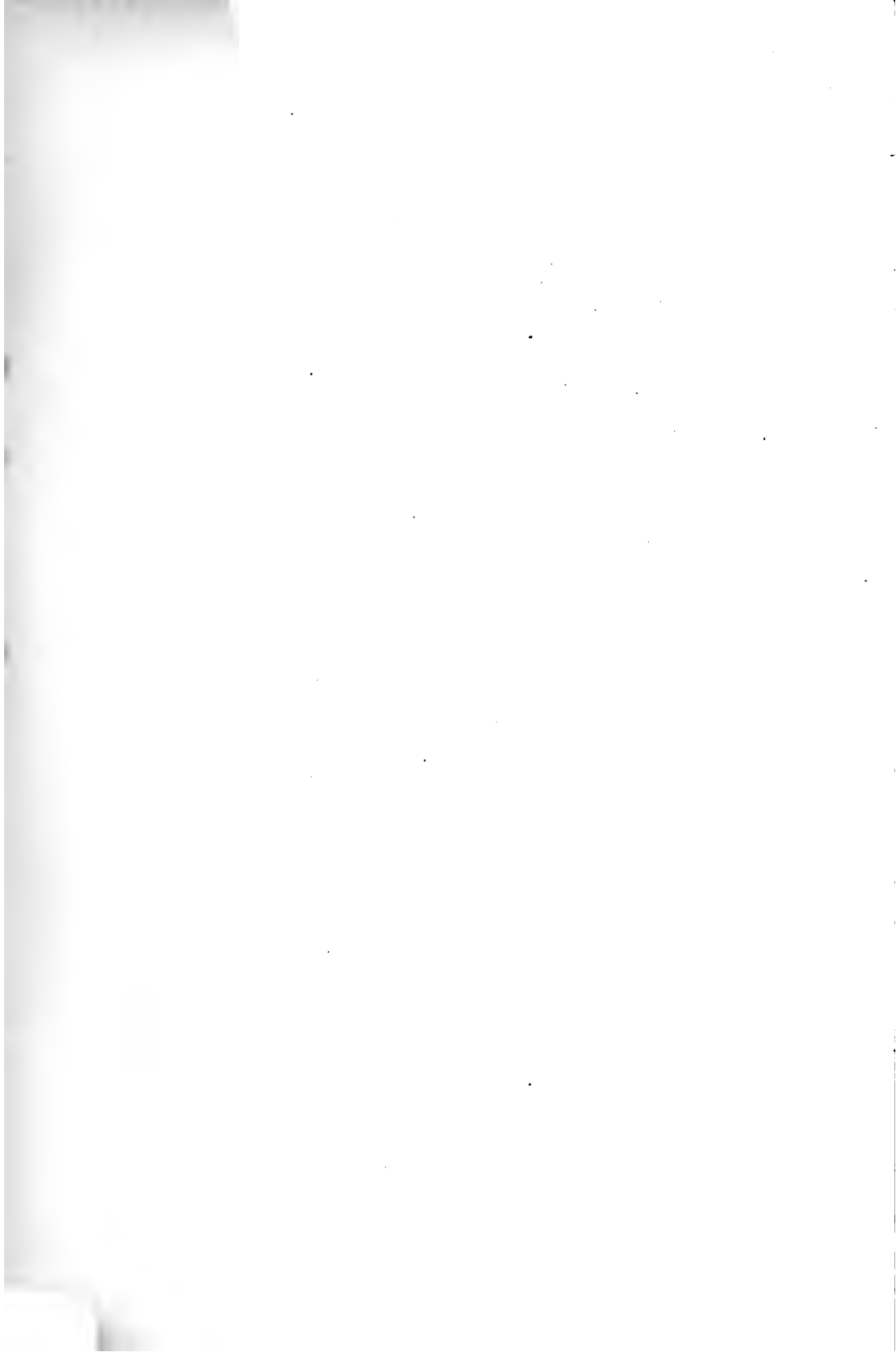




BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS DE BAYONNE

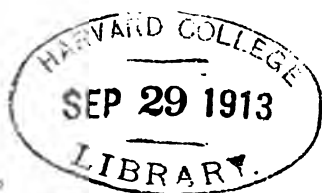


BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DES SCIENCES ET ARTS
DE
BAYONNE
~~~~~  
**ANNÉE 1894**



**BAYONNE**  
IMPRIMERIE A. LAMAINÈRE, RUE JACQUES LAFFITTE, 9.  
—  
1894

Fr28.7



*Cutting fund*

# LES ASSURANCES MUTUELLES DU BÉTAIL & LE CHEPTTEL

PARMI

LES FERMIERS ET PAYSANS DU SUD-OUEST DE LA FRANCE

ET DU NORD DE L'ESPAGNE



Depuis trop longtemps l'histoire s'est contentée de ne traiter que de la politique, de la vie des empereurs et des rois, des princes et des nobles ; elle ne raconte que les épisodes des grandes guerres, des batailles meurtrières, des catastrophes funestes ou d'autres grands événements, ainsi qu'on les appelait. Elle laissait de côté presque entièrement tout ce qui regardait la vie et le bonheur des peuples. Elle est même devenue tellement coutumière de cette habitude erronée, que le dicton, qui n'est, à vrai dire, que le plus grand reproche, la satire la plus cruelle pour l'histoire telle qu'elle s'écrit jusqu'à présent, s'est fait accepter comme véritable description de ce qu'elle devait être : « Heureux le peuple qui n'a pas d'histoire ».

S'il n'y avait que l'histoire qui ait ainsi négligé les faits ou les institutions qui font le bonheur des peuples, on pourrait facilement s'en passer. Malheureusement, ce n'est pas seulement l'histoire, mais aussi la législation qui a trop souvent négligé ces mêmes faits. Trop souvent la législation — et je ne parle pas ici de la législation d'un pays plutôt que d'un autre, le même fait se montre presque également dans l'histoire de la législation de l'Angleterre et surtout dans ses rapports avec l'Irlande, dans celle



de l'Espagne, dans la législation de l'Allemagne aussi bien que dans celle de la France ; — dans tous les pays, trop souvent, au lieu de s'établir sur la base des faits qui font le bonheur des peuples, la législation s'est établie sur des considérations tout à fait politiques, dynastiques, sur les privilèges d'une ou de deux classes de la nation, ou sur des théories abstraites qui n'ont aucun rapport ni avec la vie, le bonheur, ni avec le besoin des peuples. C'est à cause de cela que la législation est si souvent stérile, inefficace. Elle ne produit rien, elle n'a qu'une influence purement négative, elle est impuissante en elle-même à faire le bien ; mais elle n'entrave pas moins le travail de ceux qui pourraient le faire. La législation doit avoir sa base dans les mœurs, les institutions, la vie d'un peuple. Elle doit être comme le battement du poulx dans le corps humain, le signe, l'expression de la vie qui coule dans les veines d'un peuple. Il y a une vérité profonde dans ce vers du poète latin : « *Quid leges sine moribus vanæ proficiunt* » (1). Les lois doivent avoir pour base les mœurs, si elles ne veulent pas rester tout à fait inefficaces.

Au lieu de cela, si nous voulons pénétrer un peu profondément dans la vie des peuples, nous y trouvons avec surprise des institutions, des coutumes, des habitudes, des influences qui ont agi depuis des siècles sur leur vie et sur celle de la communauté, sans avoir jamais été reconnues ni même écrites dans l'histoire ou dans la législation officielle du pays.

J'ai eu l'occasion, dernièrement, d'écrire, pour la Société Ramond, une petite étude sur les *Faceries* ou *Facerias* des Pyrénées, c'est-à-dire sur les conventions internationales pour la jouissance mutuelle des pâturages de la frontière.

(1) Horatii opera. Odes lib. III, 24-30.

Je désire aujourd'hui attirer votre attention sur un autre fait presque du même genre, mais beaucoup plus étendu et d'une importance encore plus grande, qui a joué un grand rôle dans l'agriculture du Sud-Ouest de la France, du Nord de l'Espagne, et probablement ailleurs. Je désire vous entretenir des associations mutuelles pour l'assurance de la vie du bétail parmi les fermiers, métayers, laboureurs et colons. Je serai obligé, dans le cours de mes recherches, de dire aussi quelques mots sur une institution très connue dans ce pays-ci, le *cheptel*, dans ses rapports avec ces associations.

Je crois que ces deux institutions, le *cheptel* et les associations pour l'assurance mutuelle du bétail, sont intimement liées l'une avec l'autre. Là où l'on trouve l'une on peut espérer trouver l'autre. Elles se complètent l'une l'autre. Cette règle n'est ni absolue ni universelle ; mais elle peut nous aider beaucoup dans nos recherches.

Prenons d'abord le *cheptel*, dont l'histoire est bien plus facile à tracer.

Dans le grand dictionnaire de Ducange, *Glossarium mediæ et infimæ Latinitatis*, sous la rubrique *catallum*, nous lisons : « Posséder par *catallum*, c'est-à-dire posséder à *chate*, vel à chatel. Avoir la moitié des produits : ce qui se dit principalement des animaux dont la garde et la nourriture sont confiées à un tiers, sous condition que — les accidents et le capital à part — les bénéfices et les pertes soient partagés également entre les contractants » (1). L'exemple le plus ancien, cité par Ducange, remonte à l'année 1382.

(1) Ad *catallum tenere*, nostris *tenir à chate*, vel à *chatel*. Ad medietatem fructuum habere : quod maxime dicitur de animalibus, quæ alicui nutrienda et custodienda traduntur eo pacto ut, salva sorte seu *capitali*, questum et damnum ex æquo contrahentes partiuntur.

« *Esse ad idem batallum*, d'être engagé dans la même affaire, ou d'être engagé avec quelqu'un » (1). La citation en preuve est de l'année 1215.

Mais si nous tournons, au mot *Gasalia*, dans le même dictionnaire, nous trouverons des exemples du bail à cheptel encore plus anciens. « *Gasalia*, *Gasalha*, *Gazalha*, mot languedocien par lequel on signifie le contrat ou le pacte d'avoir les animaux à moitié, comme on dit parmi eux. *Bailla en Gasailho* est bailler le bétail à moitié » (2). L'exemple le plus ancien, cité par Ducange, est de l'année 1247, plus d'un siècle avant que le mot *catallum* fût employé dans ce sens. Dans *Les Comptes des Frères Bonis de Montauban*, publiés par M. Forestié (3), on trouve souvent mention des mots *gasailier*, *bail en gasaille*, sous les années 1344-45, en des termes qui démontrent qu'ils ne sont pas d'origine récente. Ducange, comme nous l'avons vu, croit que le mot *gasalia* ou *gasalha* est languedocien ou occitanien. Or, dans une note, pp. 76-77, au *Derecho Municipal Consuetudinario en España*, *Varios articulos*, por Don Joaquin Corta y otros, nous trouvons une citation d'un « Codex de la cathédrale de Compostella en Galicia Concordia — Quam fecit Romanus cum suis *gazalianis* ». La date du manuscrit est de l'an 1330. Mais ce document n'est qu'une copie d'un original bien plus ancien. L'église

(1) *Esse ad idem catallum*, ejusdem negotiationis esse, vel Societatem cum aliquo habere.

(2) *Gasalia*, vox Occitanorum, qua significatur contractus, vel pactum de tenendo animalia ad medietatem, at vocant, apud quos. *Bailla en Gasailho* est bailler le bétail à moitié, c/*Garalha*, *Gazalha*. Ducange cite le mot en latin, *gasalias*, des *Consuetudines Tolose*, *Rubrica de Homagiis*, iii, p. 1101. Voyez *Costumes de Sole* (de la Soule), titre xx. *De gasalhe*, vol. ii, p. 744. *Costumes de S. Sever*, titre iii, xiii, *gazaille*, p. 687. *Les Costumes Générales de France*, p. 214, Paris, M. DC. XXXV.

(3) *Archives Historiques de la Gascogne*, fascicule vingtième.

de Lugo possède une délimitation de ses terres faite par ordre du roi Mirs, en 572, l'année du deuxième concile de Braga ; l'église d'Iria en posséda une aussi, et le manuscrit que nous avons cité ne doit être qu'une copie de celle-là. De sorte que le mot *gavalia* fut connu dans la Galice au temps des rois visigoths (1). Le mot usuel en Italie, au moyen âge, pour le cheptel, fut *socida* ou *soceda* ou *socila*, des formes évidentes de *societas*, « *esse in socedam* » et veut dire presque la même chose que *in socio dure*, bailler à cheptel. Il fut strictement défendu au clergé de donner ou prêter des animaux *in socedam*, c'est-à-dire à cheptel. On le considérait comme une espèce d'usure (2).

Tournons notre attention maintenant sur la coutume de l'assurance mutuelle sur la vie du bétail. Don Joaquin Costa, écrivain espagnol, qui fait autorité sur ces matières, nous dit qu'elle n'est pas moderne, comme on pourrait être tenté de le croire : « Je la tiens comme un des restes du régime communal primitif dans sa transition au système de la propriété individuelle » (3). Au courant de mes recherches sur ces associations dans le Pays Basque, on m'a toujours affirmé qu'elles étaient très anciennes parmi les Basques, qu'elles y existaient depuis un temps immémorial. Mais tout le monde m'a aussi parlé d'une cessation, d'une suspension temporaire de ces associations, à la fin du dernier siècle. La cause en fut une épizootie terrible, « une maladie charbonneuse qui s'attaquait au gros bétail et frappait les animaux de mort avec une rapidité qui

(1) *Monumentos antiguos de la iglesia Compostellana*, por Dr Don A. Lopez Ferreiro y el R. P. Fidel Fita, pp. 35, 38, 39, note. Madrid, 1882.

(2) Ducange, sub. voc. *Socida*, *soceda*, *soccedarius*, *societas* I.

(3) *Derecho municipal Consuetudinario*, por Don Joaquin Costa, p. 87.

tenait de celle de la foudre » (1). Ceci arrivait dans les années 1772-1774. Presque tous les bœufs et les vaches avaient succombé au fléau dans le Pays Basque ; on n'en avait sauvé quelques-uns qu'en les isolant dans les montagnes ou les forêts. Malgré toutes les précautions prises et la prohibition absolue de l'importation du bétail du Labourd, la maladie s'était étendue non-seulement en Guipuzcoa, mais en Navarre, Aragon, et dans la Montaña. La gravité exceptionnelle du mal est bien constatée. On ne peut donc pas s'étonner si, sous un tel coup, toutes les sociétés pour l'assurance du bétail dans le Pays Basque faisaient faillite ; ce n'était qu'après vingt ans qu'elles commençaient à fonctionner de nouveau. M. Antoine d'Abbadie, notre président d'honneur, me dit que, quand il acheta sa propriété d'*Aragorri*, il trouva dans les métairies des listes de tout le bétail mort ou malade, ou sauvé pendant cette peste. La tradition de la maladie se trouve donc exacte, et alors nous pouvons conclure que la tradition contemporaine de l'existence de ces associations mutuelles, antérieures aux années 1772-1774, est exacte aussi.

J'avoue que je ne peux pas vous donner des preuves aussi concluantes de l'existence de ces associations dans les époques plus anciennes. Je ne possède ni les moyens ni la faculté de compléter les recherches nécessaires pour établir ce fait d'une manière irrécusable. D'autres plus heureux que moi, qui peuvent consulter les documents et les archives du moyen âge et au delà, pourraient peut-être en trouver des traces inéquivoques. Je ferai seulement

(1) *Vie de M. Daguerre*, par l'abbé C. Duvoisin, p. 339. Bayonne, 1851. *Biblioteca del Bascofilo*, por D. A. Allende Salazar, nº 1441, pp. 384-85. Madrid, 1887. *Indice Chronologico de los Documentos en Guipuzcoa*, p. 332.

une remarque sur les noms populaires de ces sociétés ou associations. A Hendaye on les appelle *konfardiac* ; à Sare, *kofradiac* ; dans les pays Gascons, à l'entour du Pays Basque, *confréries* ; dans les Landes, notre excellent collègue, M. P. Cuzacq, m'écrit que s'associer à une de ces sociétés s'appelle, en patois, « *se mettre à la frayrie* ». Il ajoute que : « dans les Landes, il en a aussi existé de tout temps ».

Il faut noter ces noms *konfardiac*, *kofradiac*, *confrérie*, *frayrie*. Les historiens et les écrivains sur le moyen âge ont conclu trop hâtivement que toutes les confréries dont on parle dans les archives et les documents étaient des confréries et des corporations exclusivement religieuses. Le mot, le nom, la désignation peuvent être empruntés à la religion, à la langue ecclésiastique ; il peut y avoir des actes et des devoirs religieux prescrits aux associés ; toute la vie, alors, fut imprégnée de religion, mais l'institution elle-même, son but, sa raison d'être n'est pas pour cela exclusivement religieuse. Nous en avons la preuve dans les mots *abbé*, *abat*, en gascon et en basque, pour désigner le maire d'une commune ou paroisse avant la Révolution. Certainement ces abats étaient des personnages et fonctionnaires laïques et non des religieux. Je suis donc amené à croire que sous les noms de confréries peuvent bien se cacher, non-seulement des confréries purement religieuses, mais aussi des associations du genre qui nous occupe. Ainsi, quand M. Forestié dit :

« Dans presque toutes les petites villes et dans la plupart des villages de notre région il existait, au moyen âge, des confréries ou associations de charité mutuelle entre les cultivateurs. A Villenade, il y avait la confrérie de la Madeleine ; à Saint-Pierre Campredon, celle de Saint

Sébastien ; à Montauban, Bonis a signalé neuf ou dix confréries. Il suffit de voir fonctionner ces associations pour comprendre combien était grande l'idée de la mutualité chez nos aïeux » (1).

Je me demande s'il n'est pas possible que quelques-unes de ces confréries ne seraient pas semblables aux confréries pour l'assurance mutuelle qui existent encore, et que les paysans croient avoir existé depuis un temps immémorial dans le pays.

Mais vous me demanderez : comment se fait-il qu'elles aient échappé à la vigilance des chroniqueurs et des historiens, qu'on n'en trouve ni les traces ni les statuts dans les archives ? La réponse est bien simple. La plupart de ces associations n'ont absolument ni statuts ni règles écrites. J'ai vu tous les papiers de quelques secrétaires de ces *cofradiac*. Ils se composaient seulement d'un cahier de deux sous avec une liste des maisons qui faisaient partie de la confrérie, le nombre et la valeur déclarée des animaux assurés, et voilà tout. Il n'y avait absolument aucun autre mot d'écrit. J'ai connu l'existence et le règlement d'autres par la dictée seulement. Il y en a d'autres dont j'ai trouvé les règlements et les statuts. Vous en trouverez imprimés comme pièces justificatives. Mais le fait caractéristique de ces associations est qu'elles se tenaient en dehors des lois et de la vie officielle. Elles étaient des associations parfaitement libres et indépendantes. Rarement les sociétaires avaient recours à la loi ou aux tribunaux. Nous y trouvons ce caractère partout.

Un écrivain cité par Don Joaquin Corta, dans son mé-

(1) *La Vie rurale et l'agriculture au XIV<sup>e</sup> siècle dans le Sud-Ouest de la France*, p. 32. Montauban, 1685.

moire *Costumbres juridico-economicas del Alto-Aragon* (1), décrit ainsi les associations pour l'assurance du bétail en Galice : « Cette association d'assurance du bétail n'a aucune caisse, ni dépôt, ni règlement, ni administration, ni avoués, et pourtant les paiements se font religieusement et les fraudes sont impossibles ». De ces associations en Aragon, J. Costa parle ainsi : « La société n'a pas d'administrateur, ni aucune autre dépense que les indemnités qui sont l'objet de la société, et les frais d'un repas en commun le jour du patron titulaire de l'association (saint Antoine est le patron usuel). Elle fonctionne de la manière la plus simple et primitive, sans aucune entrave, sans que jamais, ou bien rarement, il y ait plainte ou question portée devant les tribunaux, parce que tous sont intéressés à payer ponctuellement leur quote-part en raison de leur réciprocité (2).

M. Cuzacq m'écrit de Tarnos (Landes), 13 janvier 1893 : « Dans ma commune on ne passe guère d'actes notariés. On se réunit, on transcrit les conditions sur un registre, et l'on nomme un syndic. C'est usage local, et lorsqu'il survient quelque difficulté, le juge de paix tranche le différend ».

Je donne comme pièces justificatives quelques actes et statuts de ces associations faites devant un notaire et

(1) *Revista general de legislacion y jurisprudencia*. Año xxxii, tomo lxiv. Marzo y abril 1884.

(2) La sociedad no tiene administrador ni hace gasto alguno fuera de las indemnizaciones que constituyen el objeto de la sociedad, si se exceptua una comida el día del patrono titular de la asociacion (que suele ser San Antonio). Funciona del modo mas sencillo y primitivo, sin entorpecimiento alguno, sin que nunca o muy rara vez haya que formular queja ni deducir demanda ante los tribunales, porque todos estan interesados en satisfacer puntualmente su cuota, por el estimulo de la reciprocidad. (Nota de Don Antonio Salgado Rodriguez). *Derecho consuetudinario del Alto Aragon*, p. 212.



légalement enregistrées, mais elles sont peu nombreuses et presque toutes de date récente. Il existe bien plus d'associations qui n'ont rien d'écrit, sauf les cahiers des secrétaires, tout à fait libres et indépendantes, sans avoir recours à la loi, dans les Landes, dans le Pays Basque, dans l'Aragon, dans les Asturies, et surtout en Galice.

A présent, regardons un peu plus près ce que sont ces associations, sociétés, konfardiac, kofradiac, confréries, frayries, ainsi établies depuis si longtemps parmi les paysans, pour l'assurance mutuelle contre la perte ou sur la vie du bétail.

La forme la plus simple, et qu'on peut supposer par cette même raison la plus ancienne de ces associations, existe dans le Haut-Aragon. Les paiements ou indemnités ne sont pas faits en argent, mais en travail, ou par obligation de prendre la chair de l'animal mort à un prix fixe, qu'elle ait de la valeur ou non.

Dans les propriétés minimales du Haut-Aragon, les laboureurs qui n'ont qu'un bœuf ou un mulet, ou un âne, qui, seuls, ne peuvent guère travailler la terre d'eux-mêmes, s'associent avec d'autres pour avoir le travail beaucoup plus efficace de deux ou de plusieurs bêtes ensemble. Le travail se fait sur les terres de chaque sociétaire à tour de rôle. Il arrive souvent qu'un des sociétaires est trop pauvre pour payer, ou ne possède pas assez de terres labourables pour avoir besoin de tant de journées de travail que les autres ; alors il ne s'associe pas pour avoir droit à tout le travail que les bêtes pourraient lui fournir : il prend seulement une partie du travail. La bête est divisée comme en actions : un voisin est censé avoir droit à une jambe ou à une demi-jambe, à deux, trois jambes, à la moitié ou à tout l'animal, et le nombre de jours de travail dû à chaque

associé est calculé sur cette proportion. Celle-ci est, il me semble, la forme la plus simple d'une association mutuelle du bétail. C'est vrai qu'il n'y a pas assurance pour la vie, ni contre la perte du bétail ; mais celle-ci paraît tout de suite et comme conséquence naturelle.

En Galice et en Aragon, les laboureurs pauvres, qui n'ont qu'une paire de bœufs, s'associent souvent pour une assurance mutuelle, mais partielle, contre les pertes. Si d'une paire de bœufs ou de vaches il en venait à mourir un pendant la saison du labourage des terres ; quand, à cause de cela, le propriétaire de l'animal mort serait exposé de perdre tout le produit de ses terres pour toute la saison, les sociétaires s'obligent de labourer à tour de rôle les terres de l'individu qui aura subi la perte, jusqu'à la récolte prochaine ou jusqu'aux grands marchés de l'automne, où il pourrait renouveler son attelage. On voit que, sous cette forme comme sous l'autre, l'argent ne joue aucun rôle (1).

Nous arrivons maintenant à une méthode un peu plus complexe, qu'on dit relativement récente en Aragon, mais de longue date en Galice, et aussi dans quelques vallées des Pyrénées. Les sociétaires sont associés expressément pour supporter mutuellement les pertes occasionnées par les accidents, les maladies ou la mort de leurs animaux. En général, ces associations ne sont que pour les bêtes à cornes. Les animaux admis dans la société doivent avoir au moins deux ans et n'être pas plus âgés que douze ans. Ils sont visités et examinés par des syndics, par un vétérinaire ou par un expert quelconque, avant d'être admis dans la société. Quand un animal meurt, les sociétaires

(1) C/. *Pièces Justificatives*, n° III, 2.

s'obligent d'en acheter la viande à un certain prix fixe, 2 ou 3 recales (50 c., 75 c.) le kilog de 2 1/2 livres. L'argent ainsi perçu est payé au propriétaire de l'animal mort. Il a aussi la peau et les abats. Le boucher est payé ou par le propriétaire ou par la société. Le paiement est fait au propriétaire dans la quinzaine, depuis le mois de mai jusqu'à novembre ; mais si l'accident arrive après novembre, le paiement n'est obligatoire qu'avant le 15 avril. Si l'animal mort est un d'une paire de bœufs, tous les sociétaires sont obligés de fournir au propriétaire une journée de travail, outre le prix de la chair vendue (1). La durée de l'association est d'une année, avec réunion générale en mai ou en septembre, mais l'assurance reste valable pendant trois ou six mois de plus, selon les conditions de l'association. La société se renouvelle tous les ans. En Galice, la valeur de la bête morte est estimée avec déduction du prix de la viande vendue ou partagée entre les sociétaires. Ce sont les formes les plus simples de ces associations.

Voici maintenant le règlement et les statuts de quelques associations actuelles. En général, l'association ou la confrérie est faite pour un temps limité, la durée est fixée de trois à cinq ans, avec la faculté de se renouveler à la fin de cette période. Cette durée semble bien courte pour une compagnie d'assurances ; mais il faut se rappeler ce que dit le Code français sur le cheptel : « Art. 1815. — S'il n'y a pas de temps fixé par la convention sur la durée du cheptel, il est censé fait pour trois ans ». Nous parlerons plus tard des rapports entre le cheptel et ces associations d'assurance mutuelle.

(1) Cf. *Pièces Justificatives*, n° III, 1 et 2.

La durée donc de ces associations est courte : leur valeur monétaire, leurs fonds, leurs capitaux disponibles sont aussi bien minimes si on les compare avec les grandes compagnies françaises, anglaises, américaines d'assurances contre l'incendie ou sur la vie humaine ; mais en revanche elles sont bien plus nombreuses. Il y en a souvent quatre ou cinq dans la même commune ou paroisse. Elles ne réussissent pas toujours ; il y en a beaucoup qui font faillite à cause de quelque défaut de leurs statuts ou par la fraude de quelques-uns de leurs sociétaires. Mais on ne se décourage pas pour cela. Les bienfaits sont si évidents et si bien connus que, presque immédiatement après la dissolution d'une confrérie, on en établit une autre sur une base différente, en évitant les fautes qui ont été fatales à son prédécesseur. Par une longue expérience, ces paysans sont devenus si adroits à éviter la fraude, que les premiers avocats ne peuvent pas les devancer en précautions.

Ci-suit la liste de quelques konfardiac, kofradiac, confréries, frayries, dont j'ai constaté l'existence :

A Sare, deux (1), dont l'une vient de cesser d'exister faute de membres ;

(2) Une, composée de 46 maisons, valeur assurée, 34,690<sup>f</sup> ;

A St-Pée-sur-Nivelle, il y a trois ou quatre kofradiac ;

A Souraïde (1), 10 métairies, valeur assurée, 30,000 fr. ;

A Saint-Étienne-de-Bayonne, 32 associés, valeur assurée, 25,000 fr. ;

A Tarnos (Landes), 15 associés, valeur assurée (?) ;

A Hendaye, trois konfardiac :

(1) 51 propriétaires, valeur assurée, 59,120 fr. ;

(2) 52 maisons, valeur assurée, 48,250 fr. ;

(3) 28 maisons, valeur assurée, 23,650 fr. ;

A Urrugne, cinq kofardiac :

- (1) 150 écuries, valeur assurée, environ 120,000 fr. ;
- (2) 89 écuries, valeur assurée, 47,000 fr. ;
- (3) 70 écuries, valeur assurée, 40,000 fr. ;
- (4) 45 écuries, valeur assurée, 40,000 fr. ;
- (5) 40 écuries (pour les vaches bretonnes seulement, on n'y reçoit ni bœuf ni taureau), valeur assurée, 16,000 fr. (1).

Mes renseignements d'Espagne ne me donnent ni le nombre des sociétaires ni la valeur assurée. En Galice, on dit qu'on les fait par paroisse. J'ai seulement les statuts d'une société, à Benabarre (Aragon), signés par 32 membres.

Les statuts de presque toutes ces associations conservent, en partie au moins, un caractère religieux. Elles choisissent presque toutes un saint pour patron céleste. Tous les sociétaires vont ensemble entendre la messe le jour du saint patron. Les saints patrons favoris de ces confréries, parmi la hiérarchie céleste, semblent être saint Blaise, San Blas (3 février), saint Antoine (17 janvier), saint Martin (11 novembre). Dans quelques confréries il y a aussi une messe pour le repos de l'âme des sociétaires défunts, et même pour leurs femmes et pour leurs enfants qui ont fait leur première communion, décédés pendant la durée de la société.

La base de l'estimation de la valeur d'un animal mort diffère beaucoup dans les différentes confréries.

Comme nous l'avons déjà vu dans quelques associa-

(1) Mes renseignements sur ces associations m'ont été fournis : pour Sare, St-Pée et Souraïde, par M. J.-B. Mendiboure, adjoint de Sare, par M. Aguirre et par les secrétaires des kofradia ; pour St-Étienne-de-Bayonne, par le secrétaire (voyez Pièces Justificatives) ; pour Tarnos, par M. P. Cuzacq ; pour Hendaye et Urrugne, par M. d'Abbadie, membre de l'Institut, et par son homme d'affaires.

tions, le propriétaire de l'animal mort ne recevait que le prix de la viande achetée à un prix fixé par les membres de l'association.

En d'autres confréries on y ajoutait certaines journées de travail exécutées pour lui par les autres sociétaires.

En d'autres encore, la moitié seulement de la valeur déclarée, quand l'animal fut d'abord enregistré sur les cahiers de la confrérie, est payée à sa mort.

En d'autres, c'était les deux tiers de cette estimation qui fut versée au propriétaire.

En d'autres, il y avait une estimation fixe pour les animaux, selon leur âge, sexe, condition, etc. ; par exemple, en Galice, une paire de bœufs fut estimée à 1,800, 1,600, 1,400, 1,200 et 600 reales ; une paire de vaches ou génisses, à 1,800, 1,200, 600, 400, 300, 200 ; les génisses et les bouvillons doivent avoir deux ans au moins.

En d'autres sociétés, la valeur payée était celle de l'animal mort, après une estimation des syndics ou experts de la société faite après la mort.

Enfin, en plusieurs associations, la valeur entière de l'animal, comme enregistrée sur les livres de la société le jour de sa réception, fut payée intégralement au propriétaire.

En général, on estime que le paiement total de la valeur assurée ouvre trop largement la porte à la fraude. La tentation y est trop grande. Dans quelques confréries on a tâché d'obvier à la fraude par un choix rigoureux des sociétaires, les gens d'une probité connue et éprouvée étant seuls admis ; mais même cela ne réussit pas toujours.

Dans presque toutes les confréries il y a des délégués, syndics, jurats, majordomes, auxquels on ajoute quelque-

fois un expert ou un vétérinaire pour la visite, l'examen et l'estimation de chaque animal, avant de l'admettre sur les registres de la confrérie. Tout animal ayant dépassé la limite d'âge ou qui est malade, ou trop mal nourri, est exclu de la société. Également, les propriétaires qui sont connus pour maltraiter ou pour mal nourrir leurs animaux, n'y sont pas admis. Les conditions des écuries, etc., doivent être saines et sans danger pour la santé des animaux. Tout sociétaire est aussi tenu à bien soigner, à bien nourrir, à ne pas maltraiter ses animaux, ni leur faire faire un travail excessif. La distance qu'on leur permet de parcourir à partir de leur écurie est souvent constatée, et certains genres de travaux sur les grandes routes sont défendus, surtout pour les vaches. Quiconque enfreint ces règles est, par le fait même, destitué et banni de la confrérie. Il y a quelquefois une défense formelle de louer ou prêter les animaux à un entrepreneur quelconque ; mais il est permis d'aider un voisin dans ses travaux, sans gages. Dans quelques sociétés, en vue de l'hygiène, il est formellement défendu de laisser coucher les bêtes dans une écurie étrangère, et surtout en allant ou retournant d'une foire ou d'un marché.

Règle générale : contrairement à ce qui arrive avec les grandes Compagnies d'assurances sur la vie humaine ou contre l'incendie, il n'y a aucune cotisation annuelle ni droit d'entrée à payer par les sociétaires, sauf une somme minime pour le vétérinaire ou pour la messe, ou pour le dîner annuel. Ils s'obligent seulement à payer et verser, entre les mains des syndics ou du secrétaire, dans les huit ou quinze jours, leur part proportionnelle de l'indemnité à payer lorsqu'un accident arrive. Ce paiement peut varier beaucoup d'année en année ; une année il n'y aura

pas de perte du tout, on nous a même cité des cas où une confrérie n'a eu rien à payer pendant les trois ou cinq ans de son existence ; une autre année l'indemnité des pertes peut arriver à trois pour cent seulement, ou monter même jusqu'à vingt pour cent sur l'estimation totale. Chaque sociétaire est tenu d'en payer sa proportion selon la valeur estimée de son bétail. Le calcul des sommes à payer est fait par les syndics ou par le secrétaire.

Quand un animal est malade, le propriétaire doit en donner avis sans délai aux syndics ou au vétérinaire. L'animal est visité par le vétérinaire et les syndics ; s'il y a chance de guérison complète, il est soigné par le vétérinaire aux dépens, quelquefois de la confrérie, quelquefois du propriétaire. Mais si les syndics et le vétérinaire décident qu'il serait mieux de vendre l'animal tout de suite, le propriétaire est obligé de le vendre ; autrement il cesse, par le fait même, d'être sociétaire. En cas de vente, la confrérie paye au propriétaire la différence entre le prix de vente et la valeur estimée de l'animal sur le registre de la société. Dans quelques confréries on paye aussi les pertes arrivées aux animaux par des accidents, tels que la perte d'une corne, d'un œil, d'un pis de vache, et surtout d'un avortement de vache, selon un tarif réglé d'avance par la société. Il est presque toujours stipulé si la peau d'un animal mort doit appartenir au propriétaire ou à la confrérie.

En général les syndics, députés ou experts, sont changés ou élus tous les ans. Dans quelques confréries ces charges sont remplies par les sociétaires à tour de rôle. Ordinairement, le vétérinaire est payé par la confrérie, qui reçoit à cet effet une contribution spéciale de tous les sociétaires en proportion de la valeur de leur bétail assuré. Cette



contribution est fixée, dans une confrérie, à Sare, à 0 fr. 40 c. pour 0,0. Dans quelques confréries on donne au vétérinaire 2 fr. 50 par maison. Ailleurs on lui donne 2 fr. par visite, et l'on augmente alors, selon la longueur du chemin qu'il a parcouru. On m'assure que le poste de vétérinaire à une confrérie, dans ces conditions, est recherché.

Dans presque toutes les confréries ou associations, on ne peut donner sa démission ni se retirer de la confrérie sans avertissement préalable ou à une date fixée généralement à trois mois ou à la fin de l'année. Sans cet avertissement, le démissionnaire est responsable, pour sa quote-part, des pertes pendant trois ou six mois, selon les statuts de la confrérie.

Les détails peuvent varier considérablement, mais ceux-ci sont, je crois, les principaux statuts, stipulations, règlements communs à toutes ces confréries et associations. Ils peuvent être mieux étudiés dans les Pièces Justificatives données à la fin de ce mémoire. Il y a toujours quelque différence dans les menus détails pour prévenir la fraude, mais les grands principes sont les mêmes dans toutes ces associations.

Ces principes sont la mutualité, la coopération, l'intérêt de tous les sociétaires d'observer et de garder avec fidélité les règles de ces associations et de remplir leurs obligations comme sociétaires. L'objet de ces associations est bien constaté dans les statuts (*escrituras*) de quelques-unes des sociétés en Galice. « Les laboureurs et propriétaires se constituent dans une société commune, coopérative, d'assurances mutuelles de bétail à cornes. L'objet est d'assurer, par ce moyen d'association, le bétail à cornes que chacun tient ou puisse tenir, et ceux d'autres voisins

qui désirent faire la même chose en se joignant à la société. Le seul objet de cette société est le secours mutuel dans les malheurs qui arrivent aux animaux assurés, qu'ils soient le résultat d'une maladie naturelle ou d'un accident imprévu ou fortuit » (1).

Ces associations atteignent ce but sans dépenses, sans capitaux investis, sans frais d'administration, sans recours à la loi ni aux tribunaux, quelquefois, comme nous l'avons vu, sans écriture quelconque. Ce fait est digne d'une attention sérieuse.

On est tenté d'abord, en regardant toutes ces petites sociétés, avec leur peu de durée (2), leurs changements perpétuels, leur manque de consistance, de croire qu'il serait beaucoup plus avantageux de les réunir dans une ou deux grandes associations, avec des capitaux investis, de leur donner ainsi une stabilité, une perpétuité, une sécurité qui leur manque si évidemment à présent. Si une grande société anonyme, avec responsabilité limitée, se constituait, ou si l'État pouvait établir une seule association perpétuelle, ce serait un grand bienfait pour les paysans et les petits propriétaires. Ces petites confréries échouent toujours au moment où on a le plus grand besoin de leur secours, comme dans la grande maladie du bétail en 1772-74 ; et ce sera toujours ainsi dans les mêmes conditions.

Mais, en regardant de plus près et au point de vue de la pratique, nous serons bien obligés d'avouer que les paysans ont raison. Ils s'associent pour se garantir contre

(1) Costa. *Revista general de Legislacion y Jurisprudencia*, ob. cit., pp. 274-76.

(2) Cette règle n'est pas absolue. Quelquefois les confréries sont constituées pour un temps indéfini. Comme m'écrivait un de mes correspondants d'Hendaye : « Elles continuent d'elles-mêmes, toujours, les mêmes confréries ».

les pertes — qu'on peut dire — normales, pas contre les pertes anormales ; contre les accidents et les maladies ordinaires, pas contre les maladies extraordinaires. On leur reproche le peu de consistance, le peu de durée de ces associations ; mais c'est ce fait même, ce paradoxe, si vous le voulez, qui les a fait durer si longtemps et se perpétuer pendant des siècles. Ces changements, cette revision continuelle n'ont pas donné le temps de produire des abus et des fraudes croissantes. Sitôt qu'un abus s'est déclaré, une fraude constatée, on dissout la société et on en fonde une autre en se prévenant contre l'abus ou la fraude découverts. Le paysan, le petit propriétaire, le métayer, le fermier, manque presque toujours de capitaux, et ce qui lui fait presque toujours défaut, c'est de l'argent comptant. Ces confréries, ces petites associations lui donnent de l'assurance contre les pertes sans réclamer son argent. Il n'a pas, pour ainsi dire, de cotisation annuelle ni droit d'entrée à payer (1). Il n'y a pas de frais d'administration quelconques dans ces petites associations. Le sociétaire connaît tous ses co-sociétaires, il a voix dans leur élection. Il peut exclure les gens reconnus pour malhonnêtes ou qui ne prennent pas soin de leurs animaux. Si un confrère traite mal son bétail, on le chasse. Il est impossible de donner des garanties tellement efficaces dans des associations plus grandes. Si au lieu d'une cinquantaine ou d'une centaine d'associés, il y en avait des milliers ; si au lieu d'une valeur estimée de 30,000 à 150,000 fr., on avait affaire à des millions, nécessairement il y aurait alors des frais d'administration, un local spécial, des bureaux, etc. ; et tout cela demanderait une cotisation annuelle des socié-

(1) Dans quelques confréries un sociétaire nouveau paye 0 fr. 75 c. par bête, en d'autres, 1 fr. 50 c. par bête assurée, comme droit d'entrée.

taires, pour faire face aux dépenses survenues. Il serait nécessaire aussi d'investir ces grands capitaux d'une façon quelconque ; et alors, risque de perte, de banqueroute, de tous les dangers qui hantent les grandes sociétés financières, et dont la faillite est un désastre immense.

On peut répondre que ces confréries font souvent faillite. Il n'y a pas de garantie contre cela ; elles font de mauvaises affaires, des fautes, tout à fait comme les grandes associations, et bien plus souvent ; soit. Mais cette banqueroute n'est pas un désastre. Il n'y a pas un *krach* financier, qui fait des victimes innombrables, comme cela arrive lorsqu'une des grandes sociétés foncières fait défaut. Ici, les sociétaires ne perdent que ce qu'ils avaient payé de trop, pour des pertes exagérées, pendant deux ou trois ans, et toujours quelqu'un des sociétaires en a profité. Il n'y a pas de directeurs de l'administration, de financiers, qui peuvent être tentés de faire leur profit personnel de l'argent d'autrui. Les risques y sont minimes et, sauf dans les temps d'épidémies exceptionnelles, l'assurance contre la perte reste valide.

Il y a un autre bienfait que ces confréries fournissent au paysan, au petit propriétaire, au fermier. Elles rendent possible le prêt ou le bail au cheptel avec sécurité contre la perte. Ce bienfait est considérable. Le petit propriétaire, le petit fermier a presque toujours besoin d'emprunter. Il possède rarement assez de capitaux pour exploiter ses terres au maximum du profit. S'il emprunte de l'argent, il est perdu. Tout le monde, à la campagne, est d'accord en cela. Si un petit propriétaire hypothèque ses terres, s'il emprunte de l'argent avec les intérêts à payer, sa ruine n'est qu'une question de temps. S'il ne lui arrive quelque accident heureux, un legs, une dot, quelque chose qui lui

permette de payer sa dette indépendamment des produits et des profits de la ferme, il est ruiné. Je crois que, règle générale, le fait est exact. Mais les personnes mêmes qui m'ont affirmé cela, me disent aussi : s'il emprunte du bétail en cheptel, alors il peut se tirer d'affaire. La différence est celle-ci : si le paysan emprunte de l'argent, il le dépense tout de suite ; s'il lui donne du rendement ou non, il a toujours les intérêts à payer, et en argent comptant, en belles pièces sonnantes. Cela est toujours difficile pour un paysan. Et l'argent, une fois dépensé, disparaît entièrement. Il semble presque injuste à un paysan illettré d'être obligé de payer à perpétuité l'intérêt de capitaux qui ont disparu depuis longtemps et qui ne lui rendent, à présent, aucun service. Mais s'il emprunte des animaux en cheptel, sa situation n'est pas la même. D'abord, il n'y a pas d'argent à payer pour les intérêts ; seulement, les produits, le croît, la laine, le lait des animaux mis en cheptel. Ceci est tout à fait à son avantage. En outre, il y a presque toujours dans le bail à cheptel un article constatant que tout le fumier provenant du bétail sera employé sur la ferme (1), de sorte que le fermier retire toujours quelque profit de son emprunt. Un autre avantage, non moins grand, est qu'il a toujours sa dette devant ses yeux ; il ne peut pas l'oublier, il voit continuellement le bétail qu'il a reçu en cheptel. Quant à l'argent, il a toujours tentation d'emprunter plus qu'il ne lui faut ; la tentation est beaucoup moindre de prendre en cheptel plus d'animaux qu'il ne puisse nourrir avec profit. On dit que, en pratique, le paysan paye souvent un intérêt plus grand pour le bétail que ce qu'il payerait pour l'argent. Je

(1) Code Napoléon n° 1824, liv. III, chap. IV, section IV.

me rappelle un cas où le prêteur, bailleur en cheptel, m'a dit qu'il a gagné 9 pour 0/0 sur son bétail, sans compter l'assurance. Il est évident qu'on exploite souvent les paysans, même en leur prêtant à cheptel. Ainsi, au moyen âge, il fut expressément défendu au clergé de prêter à cheptel (1). Mais avec tous ces inconvénients, ce mode d'emprunt est moins préjudiciable aux fermiers qu'un emprunt d'argent.

Les avantages des confréries pour l'assurance mutuelle de la vie du bétail sont indubitables sous ce point de vue. Plus la sécurité pour le créancier est solide, moins doit être le taux de l'intérêt que le débiteur doit payer pour ce qu'il emprunte. Les confréries, si elles étaient plus générales et mieux établies, offriraient cette sécurité, une sécurité presque complète, lorsqu'elles fonctionneraient bien et qu'elles accompliraient leur raison d'être. C'est pourquoi je suis amené à croire à la coexistence, à la presque contemporanéité de ces associations et du cheptel. Sous la rubrique *catallum*, cheptel, nous trouvons dans Ducange la phrase : « *Esse ad idem catallum, ejusdem negotiationis esse, vel societatem cum aliquo habere* » ; sous *socida*, *socceda*, autres mots pour désigner le cheptel, nous trouvons : « *Soccedarius, qui in soccidam accipit. it. soccio.* » ; sous le mot *societas*, dans la même signification que *socida*, *in socio dare*, donner à moitié. Dans tous ces mots, les rapports entre le cheptel et une société mutuelle sont très rapprochés. Il y a au moins une preuve négative dans le fait que, dans les pays comme la Grande-Bretagne,

(1) Voyez Ducange, s. v. *Socida*. « *Statuta Synodalia Alberici Episcopi Placentini ann. 1298, apud Patrum Mariam Campum : Nullus Clericus vel Ecclesiastica persona exerceat usuras, vel natas (forte nantas) faciat, ant Socidas ad caput salvum* » et ce qui suit.

où il n'y a pas de cheptel, il n'y a pas non plus d'associations pour l'assurance de la vie du bétail. Où manque l'un, l'autre manque aussi.

Il me faut avouer, cependant, qu'il y a des lacunes et des exceptions que je ne puis pas expliquer. Quoique les confréries, comme nous l'avons vu, soient nombreuses, depuis longtemps, dans la plus grande partie du Pays Basque, elles n'existent pas et elles n'ont jamais existé, autant que je le sache, dans la Soule, quoique nous ayons mention de la *gazaille*, c'est-à-dire le cheptel, de très bonne heure, dans la Soule. Je ne puis pas m'expliquer ce fait.

Sous un autre aspect, l'existence de ces konfardiac, cofradiac, confréries, frayries, pour l'assurance mutuelle du bétail et leur longue durée, est bien intéressante. Aujourd'hui, la tendance de la vie moderne est de demander tout à l'État. Il y a un manque de foi et d'énergie dans l'initiative individuelle et dans les associations libres et indépendantes des individus. Il y a recours constant à ce qu'on appelle « le socialisme de l'État » pour régler tout, les heures de travail, le taux des salaires, les conditions hygiéniques, etc., etc., et la demande vient de l'ouvrier, des artisans des grandes villes, de ce qu'on croit être la section la plus intelligente de la classe travailleuse. Dans les confréries d'assurances mutuelles, dans les *faceries*, dans toute l'économie rurale, dans les règlements de succession, dans leur administration municipale, nous trouvons les paysans du Sud-Ouest de la France et du Nord de l'Espagne — surtout les Basques — réglant ces choses par eux-mêmes, sous une autonomie parfaite, non-seulement sans avoir recours à la loi et aux codes légaux, mais souvent sans écriture quelconque et sans frais d'administration. Cette méthode de *self-government*, de faire soi-même

ses propres affaires, me semble digne de plus d'attention, de la part des historiens et des économistes, qu'elle n'a reçu jusqu'ici.





# PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1

## ASSURANCE DU BÉTAIL A ST-ÉTIENNE, BAYONNE

Par devant M<sup>e</sup> Antoine-Robert-Pierre DHIRIART, notaire à Bayonne, assisté des témoins ci-après nommés :

Ont comparu :

- |                                       |                                        |
|---------------------------------------|----------------------------------------|
| 1 <sup>o</sup> Jean-Baptiste TAUZIAT, | 13 <sup>o</sup> Jean-Baptiste GRACIET, |
| 2 <sup>o</sup> Pierre LADEVÈZE,       | 14 <sup>o</sup> François GRACIET,      |
| 3 <sup>o</sup> Jean-Baptiste LAFITTE, | 15 <sup>o</sup> Bernard CAZAURAN,      |
| 4 <sup>o</sup> Jean DUPLEICH,         | 16 <sup>o</sup> Jean BOUSSEBAYLE,      |
| 5 <sup>o</sup> Félix DOMINGO, propre, | 17 <sup>o</sup> Jean LISSALDE,         |
| 6 <sup>o</sup> Pierre DUBROCA,        | 18 <sup>o</sup> Pierre LABADIE,        |
| 7 <sup>o</sup> Jean FRONQUA,          | 19 <sup>o</sup> Pierre LAFITTE,        |
| 8 <sup>o</sup> Autre Pierre DUBROCA,  | 20 <sup>o</sup> Pierre LACONNE,        |
| 9 <sup>o</sup> Jean TOUYA,            | 21 <sup>o</sup> Pierre LALANNE,        |
| 10 <sup>o</sup> Pierre PASCAL,        | 22 <sup>o</sup> Jean LAXAGUE,          |
| 11 <sup>o</sup> Jean LAFITTE,         | 23 <sup>o</sup> Bernard BOURRAS,       |
| 12 <sup>o</sup> Jean DEZÈS,           | 24 <sup>o</sup> Pierre MOULIAN,        |

Tous cultivateurs, demeurant et domiciliés à Bayonne, section de St-Étienne,

Lesquels ont établi ainsi qu'il suit les statuts de la Société d'assurance mutuelle qu'ils ont formée aux fins ci-après, entr'eux et tous ceux qui adhéreront aux présentes.

### STATUTS

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — La Société a pour objet la garantie mutuelle, entre les associés, des pertes que leur occasionneraient les maladies, la mort ou les accidents que pourraient atteindre

les animaux dont ils se servent pour l'exploitation de leurs propriétés, métairies ou fermes respectives.

ART. 2. — Cette Société porte la dénomination de *Société Port-Layron*.

ART. 3. — La Société est administrée par un bureau composé de : un syndic, un trésorier, un secrétaire et deux experts. Les membres du bureau sont élus par l'assemblée générale des sociétaires, le premier dimanche de novembre. Ils conservent et remplissent leurs fonctions pendant un an. Ils sont indéfiniment rééligibles.

ART. 4. — Le premier dimanche de novembre de chaque année il sera célébré, à l'intention de la Société, une messe à laquelle tous les sociétaires seront tenus d'assister sous peine d'une amende de deux francs.

ART. 5. — Le premier dimanche de chaque mois, de trois à quatre heures de l'après-midi, il sera procédé à l'appel des sociétaires. Chacun d'eux sera tenu, lors de ces réunions mensuelles, de verser une cotisation qui s'élèvera à cinquante centimes par cent francs du montant de l'estimation de son bétail. Tout sociétaire qui ne répondrait pas à l'appel ou ne ferait pas parvenir le montant de sa cotisation au lieu indiqué pour la réunion, sera passible d'une amende de un franc.

ART. 6. — Tous les trois mois, le premier dimanche de février, le premier lundi de mai, le premier lundi d'août et le premier dimanche de novembre, auront lieu les réunions trimestrielles.

Aux mêmes époques, il sera fait une estimation du bétail appartenant à chacun des sociétaires, par le soin du syndic et des experts, qui se transporteront au domicile de chaque membre de la Société et feront l'estimation du dit bétail, tête par tête, maison par maison.

ART. 7. — Le bétail assuré sera inscrit sur un registre spécial et désigné par un numéro d'ordre. Le numéro sera reproduit sur les cornes de chaque animal.

ART. 8. — Tout sociétaire pourra acheter ou vendre du

bétail. Mais le nombre de têtes en sa possession devra toujours rester égal au moins à celui pour lequel il figurera sur le registre spécial dont il est parlé à l'article précédent. Ce nombre sera susceptible d'être augmenté, mais il ne devra jamais subir de diminution.

ART. 9. — Aucun membre ne pourra se retirer de la Société qu'aux époques trimestrielles fixées en l'article sixième. S'il se retirait dans l'intervalle il demeurerait soumis, jusqu'à l'expiration du trimestre, à toutes les charges et obligations de la Société. Le membre sortant ne pourra rien réclamer à la Société, à raison des versements qu'il aurait effectués pendant qu'il en faisait partie, ni pour quelque autre cause que ce soit ; toutes sommes versées demeureront irrévocablement acquises à la Société.

ART. 10. — Les admissions dans la Société auront lieu aux trimestres ci-dessus indiqués ; chaque membre entrant sera tenu de verser un franc cinquante centimes.

ART. 11. — Tout sociétaire qui perdra une ou plusieurs têtes de bétail, par suite de maladie ou d'accidents survenus aux animaux, sera indemnisé de sa perte par la Société, d'après l'estimation faite par le syndic et les experts. En sus du montant de cette estimation, il lui sera alloué cinq francs.

Si pour le règlement d'un sinistre l'argent en caisse ne suffisait pas, la somme nécessaire sera parfaite par les sociétaires, chacun au *pro rata* de la valeur estimative de son bétail, telle qu'elle sera portée sur le registre spécifié à l'article 7. Dans ce cas, le syndic sera tenu de prévenir les membres de la Société trois jours au moins à l'avance, afin de leur permettre de se procurer les fonds.

ART. 12. — En cas de maladie d'un ou de plusieurs animaux assurés, le sociétaire, maître de ces animaux, sera tenu d'en aviser immédiatement les membres du bureau, lesquels désigneront un vétérinaire de leur choix pour visiter et soigner le bétail atteint de la maladie.

ART. 13. — Tous les médicaments ordonnés par levétéri-

naire seront payés par la Société. Les frais de visite du vétérinaire seront également à la charge de la Société.

ART. 14. — Chaque fois qu'une vache aura vêlé, le propriétaire devra en faire la déclaration au secrétaire ; les veaux ne seront pas de quarante jours séparés de la vache.

ART. 15. — Il sera alloué à titre d'indemnité : pour une corne perdue, trente francs ; pour une mamelle perdue, trente francs ; pour un œil perdu, vingt-cinq francs ; pour un avortement, trente francs ; pour un fruit venu avant terme et né viable, quinze francs.

ART. 16. — Il est expressément interdit aux sociétaires de faire aucun charroi sur les routes communales et chemins pour le transport de matériaux quelconques, soit pour un entrepreneur, soit pour un particulier ; mais ils pourraient en faire pour un ami ou un voisin et pour eux-mêmes. Il est également interdit à tout sociétaire de prêter son bétail à qui que ce soit, sinon qu'en présence d'un membre de la Société. Tout accident survenu dans les cas prohibitifs du présent article ne donnerait droit à aucune indemnité et la Société, dans ces conditions, serait déchargée de toute responsabilité vis-à-vis le sociétaire perdant.

ART. 17. — Tout sociétaire qui ne donnerait pas à son bétail les soins nécessaires, qui ne lui fournirait pas une nourriture suffisante ou lui ferait subir de mauvais traitements, sera exclu de la Société, de laquelle il ne pourra plus faire partie.

ART. 18. — La présente Société est contractée pour un laps de temps qui courra depuis ce jour jusqu'au premier dimanche du mois de novembre de l'an mil huit cent quatre-vingt-treize. A l'expiration de ce terme, elle sera dissoute de plein droit, à moins qu'il n'intervienne une prorogation. Mais ni la mort ni la retraite d'un ou plusieurs de ses membres n'entraînera sa dissolution. La Société pourra cependant être dissoute avant le terme fixé pour sa durée, sur la demande des deux tiers au moins de ses membres. Lors de la dissolution, pour quelque cause que ce soit, la liquidation sera faite

immédiatement par le bureau alors en fonctions, et la répartition de l'actif et du passif aura lieu entre les sociétaires conformément à leurs droits respectifs, tels qu'ils résulteront de la valeur estimative du bétail de chacun d'eux.

ART. 19. — Nul ne sera admis dans la Société s'il n'habite le quartier de Saint-Étienne. Tout membre qui viendrait à quitter ce quartier cessera, par ce seul fait, de faire partie de la Société. Il lui sera, dans ce cas, alloué une indemnité proportionnelle à la valeur estimative de son bétail, et eu égard au montant des fonds en caisse.

ART. 20. — Les comparants s'obligent, chacun en ce qui le concerne, à l'exécution de toutes les clauses et conditions des présentes. Toute personne qui entrera dans la Société sera par ce seul fait, soumise à l'exécution des mêmes clauses et conditions.

Dont acte,

Fait et passé à Bayonne, section rurale de Saint-Étienne, maison dite *Lacay*, l'an mil huit cent quatre-vingt-quatre et le dimanche premier juin, en présence des sieurs Joseph Bordenave, clerc d'avoué, et Armand Breuil, marchand tailleur, les deux domiciliés à Bayonne, témoins instrumentaires à ce appelés, qui ont signé avec les comparants et le notaire, à l'exception toutefois des sieurs Tauziat, Dubroca, autre Dubroca, Fronqua, Pascal, Dezès, Cazauban, Lissalde, Labadie, Lalanne, Bourras et Moulian, lesquels ont individuellement déclaré ne le savoir sur l'interpellation du dit notaire : le tout après lecture faite.

*(Suivent les signatures).*

Enregistré à Bayonne, le 7 juin 1884, n° 178, case 5. Reçu 5 fr., décimes 1 fr. 25.

*Signé :* Ch. DANTY.

La Société avait 32 membres ; valeur du bétail assuré, 25,000 fr., le 29 septembre 1892.

ACTE DU 13 MAI 1868

(M<sup>e</sup> FORESTIER, notaire à Saint-Martin-de-Seignanx).

*Société d'assurance mutuelle contre la perte du bétail entre les colons habitant la commune de Tarnos. Syndic : Pierre LAVIE, gérant de M DHIRIART; experts : DUTREY, à Hillique, et GRACIET, aux Tillots.*

NAPOLÉON, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Empereur des Français, à tous présents et à venir, salut :

Faisons savoir que, par devant Pierre-Victor FORESTIER, notaire à la résidence de St-Martin-de-Seignanx, canton du même nom (Landes), ont comparu les sieurs :

- 1<sup>o</sup> Jean DELAS, colon à *Lousse*,
- 2<sup>o</sup> Jean DUTREY, colon à *Hillique*,
- 3<sup>o</sup> Bernard DICHARRY, colon à *Trouquet*,
- 4<sup>o</sup> Martin CAMY, colon à *Garros*,
- 5<sup>o</sup> Pierre LANNÉPOUDENS, colon à *Lairgne*,
- 6<sup>o</sup> Bernard GRACIET, colon à *St-Antoine*,  
Métayers de M. DHIRIART, notaire,
- 7<sup>o</sup> Pierre CASAUX, colon aux *Claous*,
- 8<sup>o</sup> Jean LAYUS, colon à *Beaudonicq*,
- 9<sup>o</sup> Pierre LARRICQ, colon à *P<sup>e</sup>-Beaudonne*,
- 10<sup>o</sup> Paul SENHAUX, fermier à *Bicari*,
- 11<sup>o</sup> Pierre CALMOUSSE, fermier à *Guillemouton*,
- 12<sup>o</sup> Jean MONTAULIEU, colon à *Loustaunau*,
- 13<sup>o</sup> Jean GRACIET, colon aux *Tillots*,
- 14<sup>o</sup> Bernard BONTEMPS, colon à la *Tuilerie*,  
Métayers et fermiers de M. CUZACQ,
- 15<sup>o</sup> Jean BONTEMPS, à *Lisbats*, fermier de M. MELSON,  
Tous domiciliés à Tarnos (Landes),

Lesquels, voulant se garantir mutuellement des pertes que leur occasionneraient les maladies, la mort ou bien les accidents qui pourraient atteindre les animaux dont ils se servent pour l'exploitation de leurs métairies respectives ont, à cet effet, formé une Société sur les bases et les conditions suivantes :

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Lorsqu'un des contractants perdra une ou plusieurs têtes de bétail, la perte sera supportée par tous les contractants, proportionnellement au nombre d'animaux qu'ils auront fait entrer dans la Société.

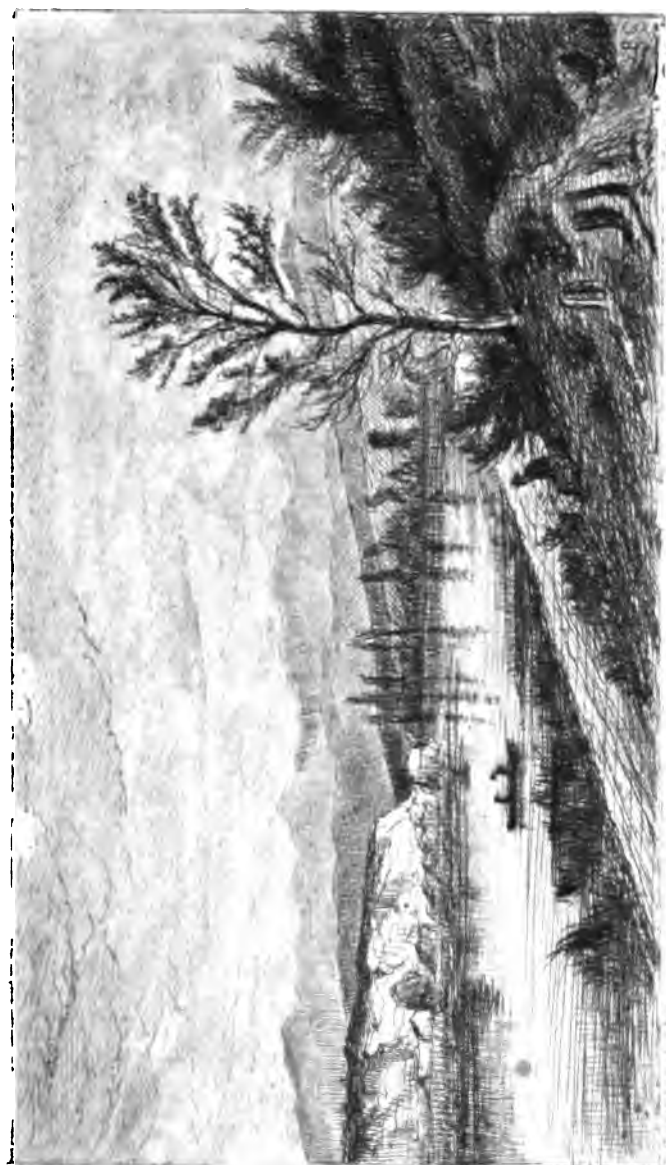
ART. 2. — Lorsqu'une tête de bétail sera atteinte de maladie ou frappée d'accidents autres que celui ci-après spécifié, le propriétaire sera tenu d'en faire immédiatement la déclaration aux experts qui, en ce moment, estimeront l'animal, sans toutefois tenir compte de la dépréciation occasionnée par la maladie ou par l'accident. Il ne devra pas faire travailler l'animal. S'il y a espoir de guérison, d'après l'avis du vétérinaire, on pourra espérer pendant quinze jours.

Si l'animal n'est pas susceptible de guérison, il sera abandonné à la Société, qui en retirera le parti le plus avantageux. La perte sera répartie entre tous les contractants dans la proportion ci-dessus établie.

ART. 3. — Si une tête de bétail vient à être écornée de façon à ne pouvoir plus travailler, la Société devra au propriétaire une somme de trente francs.

ART. 4. — Les remèdes nécessaires et employés pour la guérison de l'animal malade seront payés par la Société dans la proportion ci-dessus établie. Les frais de visite du vétérinaire seront à la charge personnelle des parties.

ART. 5. — Chacun des contractants devra préalablement faire visiter et agréer par les experts, assistés de telle personne que désignera le syndic, les animaux qu'il voudra faire entrer dans la Société, et chaque fois qu'un des contractants échangera une tête de bétail admise ou en acquerra une nouvelle, il devra la faire visiter et agréer par les experts le jour

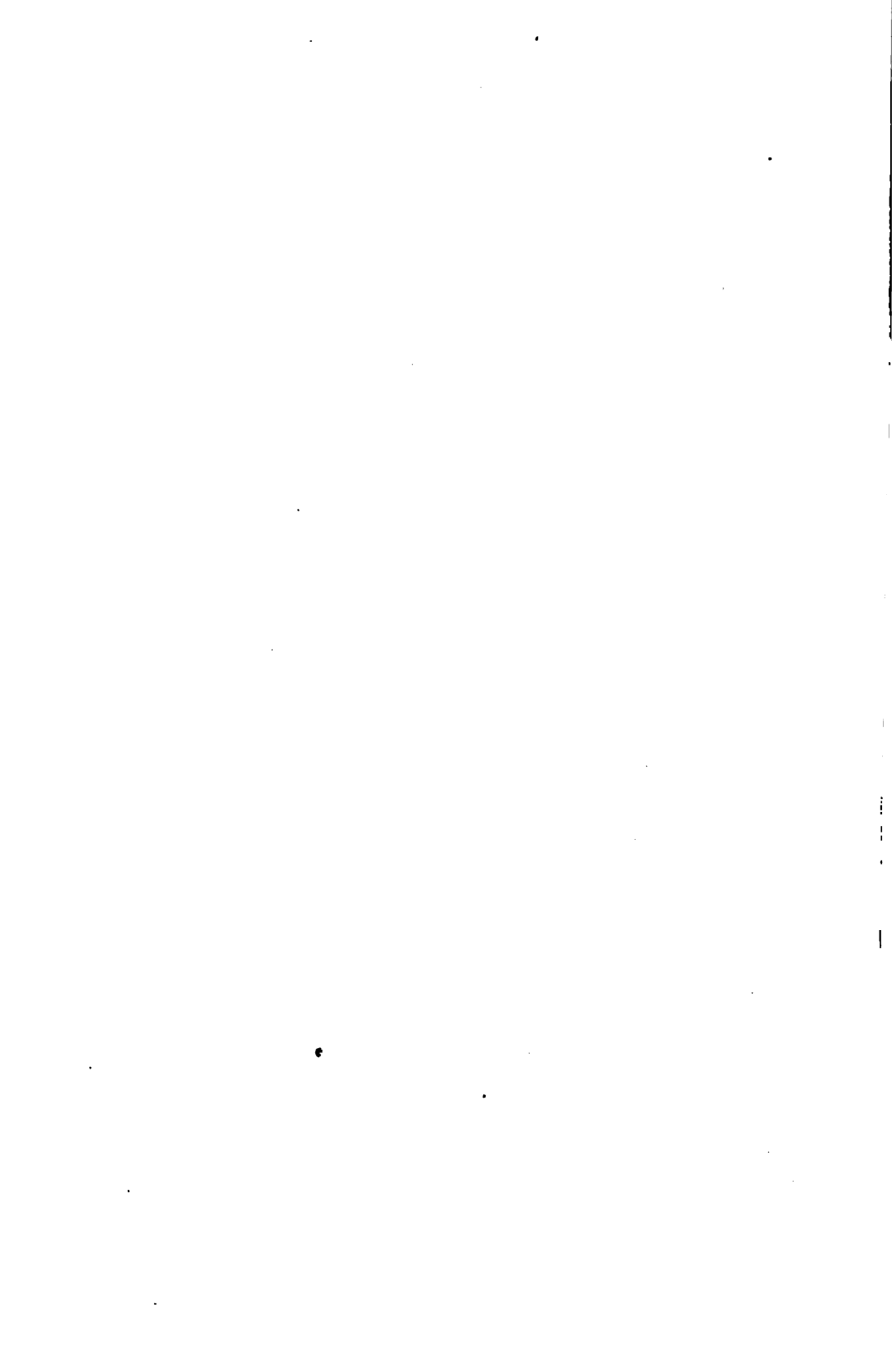


Ca Delatre Imp

BORDS DE LA NIVE

E. Courcier del. A. G.





même de l'échange ou de l'acquisition, ou le lendemain au plus tard. S'il n'était pas satisfait à cette condition, ou bien si l'animal n'était pas agréé, il est bien entendu que la perte qui pourrait survenir serait à la charge du sociétaire.

ART. 6. — Chacun des contractants sera libre de restreindre ou d'augmenter le nombre de têtes de bétail qu'il aura fait entrer dans la Société, sous condition de la proportion des charges ci-après établies.

ART. 7. — Dès qu'il sera reconnu qu'une vache aura avorté, le fruit n'aurait-il que trois mois, la Société devra au propriétaire une indemnité de vingt-cinq francs ; il faudra que l'avorton paraisse. Chaque fois qu'une vache aura vêlé, le propriétaire devra en faire la déclaration au syndic, qui tiendra un registre ouvert à cet effet, et la Société sera responsable des fruits pendant un mois à partir du jour de leur naissance.

ART. 8. — Lorsqu'une tête de bétail aura péri, le cuir sera vendu pour le compte de la Société. L'animal sera écorché par les experts, auxquels il sera alloué pour cette opération une somme d'un franc cinquante centimes.

ART. 9. — Les sociétaires devront payer en mains du syndic leur quote-part dans le courant de quinze jours après la mort de l'animal ou de l'accident donnant lieu à indemnité.

ART. 10. — Une visite générale du bétail aura lieu tous les trois mois, dans l'endroit désigné par le syndic. Celui qui n'amènera pas son bétail le jour et l'heure convenus, sera mis à l'amende d'un franc.

ART. 11. — La Société étant constituée, celui des contractants qui ne voudra plus en faire partie sera tenu de payer, dans la caisse de la Société, à titre d'indemnité, une somme de cinq francs.

ART. 12. — Les contractants ci-dessus dénommés et qualifiés, qui entreront dans une autre colonie que celle qu'ils exploitent aujourd'hui, ou bien qui changeraient de commune, mourront, s'ils le désirent, faire partie de la Société, et dans ces deux cas ils ne paieront pas de frais de sortie.

ART. 13. — Un syndic et deux experts seront élus chaque année par les sociétaires, à la majorité des voix. Réunis en assemblée générale ils ont nommé, pour cette année : syndic, le sieur Pierre Lavie, homme d'affaires de M. Dliariat. Experts, les sieurs Dutrey, colon à *Hillique*, et Graciet, colon aux *Tillots*, lesquels ont déclaré accepter les fonctions à eux confiées.

ART. 14. — La présente Société aura une durée de six années à compter de ce jour, et à l'expiration de ce terme, elle sera dissoute de plein droit. Mais dans aucun cas cette Société ne pourra être dissoute ni par la mort, ni par la retraite d'un de ses membres.

ART. 15. — La Société étant constituée et après la clôture des présentes, toute personne qui voudra en faire partie, sous soumission aux clauses et conditions ci-dessus, paiera, à titre de droit d'entrée, une somme de cinq francs, laquelle sera versée dans la caisse de la Société, pour servir à ce que de besoin.

ART. 16. — Déclarent vouloir faire entrer dans la Société :

- 1<sup>o</sup> Jean DELAS, une paire de bœufs.
- 2<sup>o</sup> Jean DUTREY, une paire de bœufs.
- 3<sup>o</sup> Bernard DICHARRY, une paire de bœufs.
- 4<sup>o</sup> Martin CAMY, une paire de bœufs.
- 5<sup>o</sup> Pierre LANNEPOUDENS, une paire de bœufs.
- 6<sup>o</sup> Bernard GRACIET, trois têtes de bétail.
- 7<sup>o</sup> Pierre CAZAUX, une paire de bœufs.
- 8<sup>o</sup> Jean LAYUS, une paire de bœufs.
- 9<sup>o</sup> Pierre LARICQ, trois têtes de bétail.
- 10<sup>o</sup> Paul SENHAUX, une paire de bœufs.
- 11<sup>o</sup> Pierre CALMAUX, trois têtes de bétail.
- 12<sup>o</sup> Jean MONTAULIEU, une paire de bœufs.
- 13<sup>o</sup> Jean GRACIET, quatre têtes de bétail.
- 14<sup>o</sup> Bernard BONTEMPS, une paire de bœufs.
- 15<sup>o</sup> Jean BONTEMPS, une paire de vaches.

C'est ainsi que les parties ont arrêté les clauses et conditions de la présente Société. Dont acte fait et passé à Tarnos, le, etc.

Cette pièce me fut communiquée par l'obligeance de M. Pierre Cuzacq, géomètre-expert, de Tarnos (Landes).

---

Nº 3

Nous donnons ici les exemples les moins incomplets que nous avons pu trouver en Espagne. Ils sont tirés de la *Revista General de Legislacion y Jurisprudencia*, marzo y abril 1884, de l'article *Costumbres juridico-economicas del Alto Aragon*, por Joaquin Costa.

I

Los abajos firmados, vecinos de Pilzan, como dueños y poseedores de alguna ganadería de vacuno para aliviar y socorrer las desgracias que puedan ocurrir y repararlos, en lo posible, á los vecinos que firmen, otorgamos esta obligación con las condiciones siguientes :

1ª En caso de mordi de desgracia alguna cabeza de ganado vacuna de la propiedad de los firmantes, ó aunque sea más de una cabeza, están obligados á tomar la carne, que se les repartira á cada uno conforme al número de cabezas que posea de dos años arriba de edad, hasta despacharla toda, á peseta por carnicera.

2ª Se ha de nombrar cada año dos encargados administradores para pesar y repartir toda la carne entre todos los socios obligados.

3ª La distribucion y reparto de la carne han de hacerlo dentro de las veinticuatro horas de ocurrido la desgracia y muerte.

4ª Los mismos administradores cuidarán de cobrar el

importe de la carne repartida, dentro de los primeros quince días, pudiendo el dueño compeler al pago á los administradores, así como éstos á los deudores, parados dichos quince días, aunque sea judicialmente.

5ª Toda cabeza de ganado vacuno que llegue á doce años de edad queda excluida de este convenio y obligación, á no ser que á pesar de esta edad haga buen servicio á su dueño; en tal caso se reuniran la mayoría de los socios, y a pluralidad de votos acordará lo que convenga y proceda en justicia.

6ª Si hay alguna cabeza de ganado vacuno, aunque no tenga los doce años, pero que es floja y no presta buen servicio á su dueño, éste deberá venderla, y si no la vende, la Sociedad puede reconocerla, y segun lo que le parezca, excluirla del servicio.

7ª En caso de presumir la muerte causada voluntariamente por su dueño á alguna cabeza de ganado vacuno de las comprendidas en esta obligación, justificado con pruebas de testigos ó juramento del causante, sera excluido de esto convenio con *intima* de costas y perjuicios al reo y sus cómplices.

8ª En el caso de morir alguna cabeza de ganado de las que forman el par de labranza, se le dara al dueño un jornal de labrar por cada socio, y si la muerte y desgracia ocurre desde la fiesta de Todos los Santos hasta la Virgen de marzo, cobrará la Junta de cada socio desde este día, hasta el 15 de abril, si el tiempo lo permite, y en lo restante del año, á los quince días, tambien si el tiempo lo permite.

9ª No será admitido ningun nuevo socio á este convenio sin acordarlo la Sociedad en mayoría de votos : tampoco podrá salirse ningun socio hasta fin de año, que concluye el día 8 de Nuestra Señora de Setiembre, en cuyo día se pueden y deben renovar los administradores.

10ª La Sociedad, á pluralidad de votos, podrá alterar, si conviene, todas y cada una de las condiciones que contiene esta obligación, pero una sola vez al año y el día que fije ó sea, el 8 de setiembre citado.

Así lo otorgamos y nos obligamos mutua y reciprocamente á cumplirlo, etc., en Pilzán, á 15 de julio de 1881.

II

LOS ESTATUTOS DE LA SOCIEDAD MUTUA  
DE BENABARRE

Relacion de los socios que han convenido y pactos entre *ambos* convinieron por si se desgracia de los más bueyes de los bueyes de los abajo firmados, cuyo contrato principiará á regir el día 14 del actual, y se nombrará una comision del seno de la Sociedad, para que en el momento que enfermase un buey, el dueño del dé parte á la comision para que ésta se reuna para tratar de medicinarlo ó de degollarlo, y si muriese *al* campo ó de otra enfermedad, se tase como si estuviese vivo, y se repartirá toda la carne entre los socios, y el dueño del buey perderá la tercera parte, y la Sociedad pagara las dos terceras partes, y el amo del buey se quedara obligado á pagar los gastos del *portador* y repartir la carne, si lo pase ocho dias para pagarlo, y este lo recogerán los socios nombrados de la comision, y el que no pagase firmado que esté, y lo tuvieren *que poner por justicia*, pagaria todos los gastos que se ocasionen, cada socio tomará carne por los bueyes que tenga *al* momento de morir el buey. Quedan obligados á tomar carne todos los socios hasta que dé parte que se ha vendido los bueyes, y para dos tres meses, y todo socio queda obligado á dar parte á la comision de la Sociedad que ha vendido los bueyes, y ha comprado otros, y la comision esta obligada á revisar dichos bueyes que se hayan comprado, y tampoco será admitido á la Sociedad ninguno que haga un año que tiene bueyes hasta el primero domingo de mayo que se reuna toda la Sociedad. Benabarre, 1875-82. Lista de los socios para repartir carne. (Siguen 32 nombres).

Comme le remarque J. Costa, ce document est très mal rédigé.

NOTE SUR QUELQUES TERMES BASQUES  
POUR DÉSIGNER CES ASSOCIATIONS

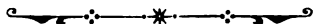
Les noms usuels de ces associations, parmi les Basques, sont : *konfardiak*, *kofradiak*, c'est-à-dire confréries. Ce sont évidemment des mots empruntés. Les mots véritables basques, *anaidea*, *anaikidagoa*, confrérie, et *anaikidea*, confrère, ne paraissent pas être en usage actuellement comme désignation de ces Sociétés. Le chef d'une confrérie est appelé, à Hendaye, *klabera*, clavier, qui garde la clé de la caisse ; *tresoliera*, trésorier ; ou *konfardiako nausia*, le maître de la confrérie. A Hendaye, dans une confrérie au moins, ce chef est payé 150 fr. par an.

*Les Coutumes de la Soule*, quoique le pays soit basque, sont rédigées en béarnais-gascon. Dans les commentaires manuscrits de Bela, en possession de M. Antoine d'Abbadie, sur le titre xx, *De gasalhe et miey goadanherie de bestiars*, Bela affirme que le nom basque, pour *gasalhe* ou *cheptel*, est *arada*, et pour le preneur du cheptel, *arader*. Le mot basque *arada* signifie écho, réponse. M. Harriet, d'Halsou, et d'autres, que j'ai consultés, croient que Bela s'est trompé, et que la vraie lection doit être *arara*, *ararera*, ou *aradera*, d'une racine *ar*, prendre ; *ararera* ou *aradera* serait simplement le preneur.

Dans *Los suplementos al diccionario trilingue du R. F. Larra-mendi*, publiés dans la *Revista de Ciencias Históricas*, vol. III, p. 113 (Barcelona, 1881), se trouve : « *Prendamiento de ganados, araqintza* ». M. Harriet me dit que ce mot n'a que le sens de boucherie, aujourd'hui.

Les autres termes pour cheptel : *irabacia hartcea*, *emailea*, *irabaina*, *erkide*, *bigodiam*, ne sont que des expressions générales pour avoir part aux bénéfices de quelque affaire.

WENTWORTH-WEBSTER.









# CONTES BAYONNAIS



## I

### UNE COLLECTION SINGULIÈRE

Il y a presque quarante ans vivait, dans notre ville, un vieux bonhomme que l'on rencontrait souvent sur les quais ou dans les environs du port, examinant, d'un air de connaisseur, les formes des vaisseaux, leurs mâtures et leur gréement.

C'était un vieillard de petite taille, fort âgé, mais qui, malgré les années, paraissait encore terriblement solide ; son teint était rouge brique, et comme tanné par le grand air et le vent du large ; ses yeux clignotants étaient très vifs et ses cheveux, plantés drus, d'une blancheur de neige. Il portait aux oreilles de petits anneaux d'or ciselés, figurant une ancre de forme très ancienne. Le père Hondelatte était un de ces vieux corsaires que les années fauchaient sans pitié, eux qui avaient bravé cent fois le sabre et le canon. A voir cet homme de mœurs si douces et d'une apparence si paisible, on n'eût jamais cru trouver en lui un de ces rois de la mer dont l'audace et la bravoure portèrent autrefois des coups si rudes au commerce des Anglais.

Je connaissais Hondelatte ; j'avais eu bien souvent l'occasion de causer avec lui, pendant nos fréquentes promenades sur le port, et je n'avais pas été long à découvrir que le brave homme avait un esprit des plus cultivés et une instruction fort rare chez ces terribles sabreurs.

Pendant quelque temps je fus fort intrigué en voyant mon

vieil ami le marin chargé de livres et de papiers, et comme j'entrais chaque jour plus avant dans son intimité, il finit par me communiquer quelques-uns de ces ouvrages qui avaient tous trait à la marine et à son histoire.

D'ailleurs, à l'encontre de ses pareils, presque tous grands conteurs d'histoires invraisemblables, il était, lui, d'un mutisme complet sur sa vie, qui avait dû être, si je devais en juger par le bruit public, passablement agitée.

J'eus la bonne chance de trouver, dans un lot de vieux papiers, des documents qui me parurent intéressants pour l'histoire de la marine et, faisant un paquet de tout, je l'envoyai à mon vieil ami.

Je fus plusieurs jours sans l'apercevoir faisant sa promenade habituelle, et je commençais à me demander sérieusement s'il n'était pas malade, lorsqu'il revint enfin et, en me voyant, il s'avança vers moi, le visage souriant :

— Ah ! Monsieur Charles, me dit-il, vous ne pouvez savoir le plaisir que vous m'avez fait en m'envoyant ces documents si précieux ; je viens de passer plusieurs jours à les examiner et à les lire avec la plus grande attention.

— Mon Dieu ! maître Hondelatte, lui répondis-je, je suis fort heureux que ces vieux papiers se soient trouvés de votre goût, car je n'y avais rien vu de très extraordinaire : des rôles d'équipage, des états de prises et quelques pièces assez intéressantes à la vérité, mais qui ne jettent pas un jour bien nouveau sur nos anciennes gloires maritimes.

— Pour vous, c'est fort possible ; mais pour moi, c'est une bien autre affaire.

Et comme je le regardais avec incrédulité, il ajouta :

— Tenez, venez me voir demain et je vous prouverai la vérité de ce que j'avance.

Je fus étonné, car jamais personne n'avait été invité à pénétrer dans la maison du marin, et je me hâtai d'accepter sa proposition.

— Eh bien ! soit, lui dis-je. A demain, alors !

— Oui, à demain ! Et je vous promets de ne pas vous faire perdre votre temps.

Le jour suivant, je me mis à même de me rendre à l'invitation qui m'avait été faite, et je pris le chemin de la rue Galuperie, dans laquelle vivait le père Hondelatte.

Sa demeure, d'ailleurs, appartenait à cette ancienne famille depuis un temps immémorial : les gens de la ville y avaient toujours connu des Hondelatte. Elle avait dû subir de très nombreuses restaurations, car elle portait un peu l'empreinte de tous les âges, mais le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle y dominait surtout. Elle avait un pignon pointu qui s'avancait sur la voie publique, et seulement deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, étages qui surplombaient, l'un sur l'autre, leurs poutrelles sculptées, soutenues par des corbeaux en fer forgé. Les fenêtres étaient munies de petits carreaux verdâtres, de ceux que l'on nomme vulgairement « culs de bouteille ». Le rez-de-chaussée était composé d'un *ouvroir*, avec sa pierre qui servait à l'étalage des marchandises d'autrefois, mais il n'était plus occupé, et les volets massifs en étaient fermés.

Devant la porte, un montoir ou large banc de pierre qui, après avoir servi aux cavaliers dont les chevaux s'arrêtaient devant la maison, n'était plus occupé que par les gamins du quartier.

Je saisis le marteau en fer forgé représentant une ancre de navire et, le laissant retomber avec force, un grondement sonore réveilla les échos de la vieille maison.

Après un moment d'attente, une servante mal peignée vint m'ouvrir et, me tournant le dos sans mot dire, elle me précéda dans le long corridor qui conduisait dans la cour intérieure.

Cette dernière partageait la maison en deux corps de logis, reliés entr'eux par des galeries à balustres de bois grossièrement sculptés et qui démontraient l'antiquité de cette construction.

Mais avant de franchir les premières marches de l'escalier de pierre, marches rendues glissantes par suite d'un long usage, j'eus le temps de voir dans la cour un ornement en bois doré et sculpté, appliqué contre la muraille, et qui paraissait d'une grande ancienneté. De l'autre côté, et lui faisant face, se trouvait un trophée de harpons, de lances et de haches, qui avaient dû servir à la pêche de la baleine, mais dont les fers polis et bien entretenus témoignaient, par leurs formes spéciales, qu'ils dataient d'un autre âge.

Au premier étage, la vieille servante ouvrit une porte, et j'entendis la voix forte et sonore du vieux marin qui criait :

— Entrez ! entrez ! je vous ai bien reconnu aussitôt que je vous ai entendu frapper.

La pièce dans laquelle il se trouvait donnait dans la rue Galuperie, et ses deux fenêtres, largement ouvertes, laissaient entrer à flots l'air et la lumière. Un grand nombre de livres aux reliures anciennes étaient rangés sur des rayons contre les murailles, et partout où il n'y avait pas de livres, on voyait suspendus des dessins ou des estampes représentant des vaisseaux de toutes les époques et sous toutes les allures.

A côté de l'une des fenêtres était placée une grande table avec des cartons, toute encombrée de plans de navires, de livres et de papiers. Il n'y avait là aucun effet cherché ni voulu, et je voyais bien que le vieil Hondelatte était au milieu de ses occupations quotidiennes, qui avaient fini par devenir pour lui une véritable passion.

En ce moment, mes regards se portèrent sur des armes qui étaient placées à la muraille, entre les deux fenêtres, et qui avaient échappé à mon premier examen.

— Oui, Monsieur Charles, oui, me dit-il, vous admirerez ces pièces si anciennes, mais elles ont pour moi une valeur plus grande encore que leur beauté : ce sont des souvenirs de famille, et elles ont été portées par mes ancêtres, tous marins de père en fils.

— Cependant, lui dis-je, il y a là des épées de la plus haute

antiquité, et que ne possèdent, à coup sûr, aucun de nos musées nationaux ?

— Vous avez raison, ajouta-t-il avec un gros soupir, et pourtant la collection est incomplète..... Toutefois, dit-il en se levant et en m'invitant à regarder de plus près, voici une épée à deux mains, rarissime échantillon de ces armes géantes qui servaient à l'abordage pendant le XV<sup>e</sup> siècle ; ceci est un pistolet à rouet, l'un des premiers qui furent mis en usage, et vous pouvez voir qu'il est damasquiné d'or et d'argent. Cette épée fut donnée en récompense à mon grand-père par le roi Louis XV en personne, et voici le sabre d'abordage qui m'a servi à moi-même pendant plusieurs années de croisiers et de combats. Mais si vous voulez me suivre, et puisque vous paraissez vous intéresser à toutes ces vieilles choses, je vais vous faire voir des objets bien plus curieux.

Il me précéda aussitôt et, montant le raide escalier qui conduisait à l'étage supérieur, il ouvrit la porte d'une première chambre dont les grandes fenêtres, garnies de petits carreaux, donnaient dans la cour.

Elle contenait un atelier d'ébéniste, de tourneur et de serrurier, fort complet : contre l'une des fenêtres était disposé un grand tour, et la cheminée avait été convertie en une petite forge, avec hotte, enclume, et tout ce qui était nécessaire. Les haches, scies, rabots, varlopes, gouges, burins, limes, étaient rangés dans un bel ordre le long des murailles, et dans l'angle le plus obscur de la pièce se trouvait empilée une petite provision de bois précieux.

— Je m'occupe un peu de travaux manuels, me dit Hondelatte qui remarqua ma surprise ; cela me repose et, comme je ne puis dormir bien longtemps, j'ai ainsi bien du temps pour travailler ; mais vous allez voir le résultat de mon ouvrage, je crois que cela vous intéressera.

Il me fit pénétrer dans la pièce qui donnait sur la rue et se retourna pour jouir de ma surprise ; cette chambre méritait, en effet, une inspection très détaillée. Elle était semblable à

celle du premier étage comme disposition générale, mais son ornementation en était toute différente : le manteau de la vaste et antique cheminée de bois était sculpté en haut relief et représentait, d'une manière naïve, mais exacte, un combat de vaisseaux dont les formes archaïques dénotaient le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. Les murailles étaient dissimulées par une grande tapisserie de haute lisse où se trouvaient, brodées avec un grand art, diverses scènes de la pêche de la baleine, telle qu'elle était pratiquée par les Basques et les Bayonnais dans les temps anciens.

Mais, quoique ces tapisseries fussent admirables et eussent une grande valeur au double point de vue artistique et historique, elles ne composaient pourtant pas l'aspect le plus curieux de ce petit musée.

Musée ! oui, c'était bien là le mot, car sous des globes de verre se trouvaient des vaisseaux en miniature, et chaque siècle avait été représenté par un spécimen exécuté avec une science parfaite.

— Eh bien ! Monsieur Charles, que dites-vous de cette visite rétrospective à des navires depuis si longtemps disparus ?

— Mon Dieu, maître Hondelatte, je suis surpris, car je m'attendais si peu à ce que je viens de voir, que je ne puis qu'admirer sans juger : vous le savez, je ne suis pas grand clerc en la matière !.....

— Soyez sans crainte, tout vous sera expliqué. Tenez, commençons par celui-ci, dit-il en me conduisant devant un coquet petit vaisseau qui portait à sa corne le pavillon tricolore : il a pour moi le plus grand intérêt, car c'est la représentation exacte et fidèle du *lougre* que j'ai commandé pendant les guerres maritimes de la Révolution et du premier Empire. Quels bons coups j'ai faits avec lui !..... Vous ne pouvez vous figurer combien mon cœur bat lorsque je regarde la *Jeanne-Marie*, car c'est ainsi qu'il se nommait, et les doux souvenirs qu'il me rappelle !

— Et celui-ci ?

— C'est une corvette, une belle et noble corvette, la *Marquise d'Amou*.

— Et cet autre ?

— Celui-ci a un véritable aspect de forban, c'est un brigantin marchand également bien à la rame et à la voile. Forban, il le fut, et il a longtemps écumé les mers.

Puis, successivement, il me fit voir une pinasse de grecs, une caravelle et, toujours en remontant l'échelle des siècles, une nef, une galée bayonnaise, un drakar scandinave, une quinquérème romaine, et enfin un de ces bateaux primitifs, en usage dans les Gaules à l'époque de l'âge du bronze.

Mais ce qui ne peut se décrire, c'était l'extraordinaire perfection avec laquelle ces petits vaisseaux étaient construits. De véritables chefs-d'œuvre, munis de leurs agrès, de leur voilure, et même de leurs équipages délicatement sculptés. La quinquérème romaine avait ses soldats couverts de cuirasses brillantes comme l'argent. La caravelle était munie de sa minuscule artillerie, ciselée avec un art inimitable et sur la *Marquise d'Amou*, l'équipage au grand complet armait les deux bords. Sur le pont on voyait le capitaine du corsaire entouré de son état-major, portant l'habit brodé, les bottes à revers, et le porte-voix à la main.

J'admirai ces petits vaisseaux, même longtemps après que le vieux marin eut achevé ses explications. Lorsque nous quittâmes la chambre dans laquelle étaient entassés tant d'objets précieux, je lui demandai l'autorisation de revenir.

— Je le veux bien, me dit-il, mais à une condition : c'est que vous viendrez toujours seul et que vous ne parlerez de ceci à âme qui vive.

— Comment ! vous voulez dérober ces curiosités à l'admiration du public ?

— Je ne veux pas que ma maison devienne le rendez-vous des oisifs.

— Eh bien ! je vous le promets, lui répondis-je en soupirant ; mais que de travail perdu, car tout cela a dû vous coûter bien cher ?



— Bien cher ? dit-il en me regardant fixement, oui, sans doute ! J'ai passé vingt années à exécuter ces petits vaisseaux ; mais à part quelques légères dépenses causées par l'acquisition des matières premières, telles que bois, fer, acier, argent et ivoire, tout a été fait de mes propres mains, et je dois vous dire, Monsieur Charles, que j'ai éprouvé, en construisant mes petits vaisseaux, le plus grand plaisir que vous puissiez imaginer.

— Je vous crois, maître Hondelatte, je vous crois, mais je suis véritablement confondu quand je songe aux connaissances qu'il vous a fallu acquérir pour construire votre petite flotte. C'est une histoire de la marine en raccourci, car vos vaisseaux ont dû exister, n'est-ce pas, maître ? On sent en les voyant que, s'ils étaient suivis comme modèles, ils pourraient naviguer, et même qu'ils tiendraient supérieurement la mer.

Le visage du vieux marin s'éclaira, ses yeux brillèrent et, me saisissant la main, il me la pressa fortement, en s'écriant :

— Oui, ils ont existé ; oui, ils ont navigué, ces vaisseaux merveilleux ; oui, chacun d'eux a été à son époque le roi de l'Océan. Je n'ai fait que suivre très scrupuleusement les dessins et les plans laissés par mes ancêtres, et ces vaisseaux modèles que vous venez d'admirer ont été copiés de la manière la plus absolue.

— Avez-vous donc eu connaissance des vaisseaux eux-mêmes et possédez-vous des documents originaux assez précis pour vous avoir permis cette œuvre de restitution ?

— Oui, Monsieur Charles. Mais tenez, asseyez-vous là et veuillez me prêter un moment d'attention.

Nous étions revenus dans la chambre en laquelle il avait installé sa bibliothèque. Il s'était assis devant son bureau, et pendant qu'il prenait dans un tiroir un gros livre protégé par des ais de bois et revêtu de peau de daim, il me dit :

— Vous saurez que ma famille n'a pas seulement produit de braves et hardis marins, mais qu'elle s'est encore illustrée dans l'art de la construction des vaisseaux.

— J'ai, en effet, entendu parler de quelque chose de semblable.

— Alors, vous avez su aussi qu'il existait autrefois dans notre ville de Bayonne une puissante corporation que l'on appelait les charpentiers de marine et, en vieux gascon, *carpenters de nau* ?

— Oui, sans doute ! corporation qui existait encore à la fin du siècle dernier.

— Eh bien ! cette corporation avait des règles fixes et bien établies pour la construction de ses navires, et afin que les formes en fussent fixées à jamais, on tint à cet effet un registre dans lequel étaient donnés, non-seulement ligne pour ligne les dessins de tous les vaisseaux construits sur les chantiers, mais encore leurs coupes et leurs élévations parfaitement détaillées. Cela permettait aux jeunes constructeurs de profiter des travaux et de l'expérience de ceux qui les avaient précédés.

— Et vous possédez ce registre ?

— Le voici, dit-il, en ouvrant l'énorme volume posé devant lui. Jetez-y un coup d'œil et vous pourrez vous convaincre vous-même de la valeur d'un pareil document, dont l'équivalent n'existe nulle part.

Il fit tourner lentement les grands feuillets de parchemin, qui lui donnaient une force presque indestructible. Mes yeux émerveillés virent défiler successivement les navires les plus curieux, mais dont la construction était fréquente dans notre port depuis les commencements du moyen âge. Chaque vaisseau était colorié comme une miniature, et quelquefois avec un véritable talent. Ce n'étaient que galées pavoisées d'étendards sanglants, nefs avec châteaux sur les gaillards et dans les hunes, tarrides, huissiers, hourques, galions de haut bord, les galères du XVI<sup>e</sup> siècle, peintes et dorées, avec leurs nombreux bancs de rameurs, les pinasses légères et les hautes caravelles. Puis venaient les bricks, les corvettes, les frégates de l'ancien régime avec leurs batteries de canons ;

enfin, une véritable revue rétrospective de la construction. A côté de chaque dessin, une longue note, en belle écriture, donnait les dimensions, les explications et toutes autres choses nécessaires aux charpentiers de marine pour abréger les difficultés de la construction.

Je restai pensif et comme absorbé par la vue de ces précieux dessins ; maître Hondelatte venait de fermer son vieux registre, et il me toucha doucement le genou, en me disant :

— Eh bien ! Monsieur Charles ! que pensez-vous de tout cela ?

— Je songe à ce que je viens de voir chez vous, et l'idée m'est venue qu'il serait du plus haut intérêt d'écrire l'histoire de cette marine que vous connaissez si bien.

Le vieux marin sourit et, après un moment d'hésitation, il me dit tout à coup :

— C'est fait, Monsieur Charles ; ce que vous désirez a été heureusement achevé.

— Comment ! qu'entendez-vous par là ?

— Je veux dire que chacun des vaisseaux dont vous avez vu la représentation exacte dans ma petite galerie a son histoire, histoire, entendez-vous, non son roman ! Les unes touchantes et pathétiques, les autres terrifiantes, sanglantes et terribles.

— Quoi, ces vaisseaux ont donc réellement existé ?

— Sans doute, et tous ont été montés par mes ancêtres.

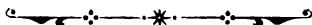
— Mais alors, c'est dix générations de marins dont vous racontez l'histoire ? Mon Dieu, maître Hondelatte, ne me communiquerez-vous pas ce travail qui doit avoir un si grand intérêt ?

— J'ai déjà trop fait pour vous refuser quelque chose ! et puis, vous paraissez si passionné pour l'histoire de notre pays, que c'est un véritable plaisir pour moi de vous faire connaître le résultat de mes efforts. Vous me direz ce que vous pensez de mon œuvre, et je vous promets de tenir fidèlement compte de vos observations, car je n'ai pas d'amour-propre d'auteur.

Il ouvrit un tiroir de la grande table et me remit un assez épais manuscrit dont les feuillets étaient couverts, de chaque côté, d'une grande et lisible écriture ; les marges étaient surchargées de nombreux dessins exécutés avec un talent très personnel. Il m'autorisa à l'emporter, tout en me recommandant d'en avoir le plus grand soin.

J'accomplis ses désirs, mais l'ouvrage me plut tellement que, connaissant la modestie exagérée du vieux corsaire, je veillai plusieurs nuits et, lorsque je le lui rendis, j'en possédais une copie complète et aussi bien exécutée que possible.

C'est cette copie que je livre aujourd'hui à la publicité, et s'il arrivait que maître Hondelatte en éprouvât un moment d'humeur, j'espère avoir d'assez bonnes raisons pour le désarmer aisément.





## II

### LA PIROGUE PRÉHISTORIQUE

Le soleil se levait à peine, car une légère lueur dorée commençait à faire étinceler les crêtes dentelées des Pyrénées ; le ciel était d'un bleu d'azur, et quelques nuages couraient çà et là, vivement poussés par un vent frais venant de la mer.

C'était une radieuse journée qui s'annonçait ainsi, et qui était bien faite pour faire ressortir le merveilleux paysage qui se déroulait au confluent de deux belles et majestueuses rivières. La contrée était d'une grandeur sauvage et toute couverte des plus épaisses forêts ; la force de la végétation y était telle, que des arbres énormes avaient leurs racines plantées jusque dans les eaux du fleuve, tandis que leurs longues branches s'étendaient au-dessus des nappes miroitantes.

Mille bruits sortaient des mystérieuses profondeurs des bois : on entendait les cris des oiseaux qui voltigeaient dans le feuillage, et des rugissements sonores indiquaient la proximité d'hôtes plus dangereux. Ce paysage avait la physionomie d'une contrée neuve, et l'homme n'y avait encore fait que de très rares apparitions.

Au bas du fleuve, et non loin du point où ses nappes puissantes allaient se jeter dans la mer, une courbe profonde dessinait une sorte de petite baie où les flots étaient plus tranquilles et baignaient, avec un doux murmure, une grève de sable fin. Un ruisseau, aux eaux claires comme du cristal, se jetait dans la rivière et contribuait à donner à ce coin tranquille une apparence plus paisible et moins sauvage que le reste de la contrée.

Tout à coup, un froissement de branches sèches se fit entendre dans les profondeurs de la forêt, et un animal magnifique, un renne à la large ramure, à la robe brillante, s'avança doucement sur la petite grève de sable, et trempa ses jambes élégantes et nerveuses dans les eaux claires du ruisseau, tout en regardant autour de lui avec ses grands yeux de velours.

Mais, quoique la présence de l'homme ne se fit sentir nulle part, il était facile de voir que le bel animal avait eu à redouter son approche, car, entendant un bruit insolite dans l'épaisseur du bois, il tourna de ce côté sa tête inquiète et, après quelques instants d'attention, il fit un bond prodigieux et disparut aussitôt.

Il avait eu raison de craindre : à peine les buissons et les longues lianes qui pendaient et s'entrelaçaient aux branches des chênes se furent-ils refermés sur son passage, qu'un jeune homme souleva à son tour l'épais manteau de verdure et franchit d'un pas léger l'espace qui le séparait des eaux vertes du fleuve.

C'était un des plus beaux échantillons de la race humaine de cette époque primitive. Ses longs cheveux, d'un blond fauve, seraient tombés en cascade sur ses épaules ; mais, afin de ne pas en être embarrassé dans sa marche au milieu des buissons et des immenses genêts dont les forêts étaient remplies, il les avait noués sur sa tête à l'aide d'un lien découpé dans une peau de daim, et ils lui faisaient ainsi une sorte de casque d'or bruni. Ses yeux étaient bleus et brillaient d'un vif éclat. Ses lèvres rouges et charnues étaient légèrement proéminentes, et n'eût été le hâle produit par les rayons du soleil, sa peau aurait été de la plus éblouissante blancheur.

On aurait pu d'ailleurs s'en assurer d'une manière plus efficace, car à peine fut-il arrivé au point où le petit ruisseau mêlait, en bouillonnant, ses ondes claires aux eaux profondes du fleuve, qu'il se dépouilla, en un clin d'œil, de tous ses vêtements ; ceux-ci consistaient simplement en une sorte de sarrau taillé dans des peaux de loups cousues ensemble ; il

défit ses sandales dont les longues et larges lanières montaient jusqu'au genou et préservaient en même temps ses jambes des épines et des ronces des bois ; il montra, sous les rayons déjà ardents du soleil, le corps le plus parfait qu'un sculpteur aurait pu désirer avoir pour modèle.

Une sorte de finesse gracile, qui se remarquait dans les attaches et les extrémités de ce corps de jeune dieu, montrait qu'il n'avait pas encore atteint tout l'épanouissement de sa force, car il avait à peine vingt ans. Il devait avoir fait une longue marche dans ces immenses forêts vierges qui s'étendaient des rives du fleuve jusqu'aux cimes des monts, ce qui était facile à deviner en voyant ses jambes couvertes de larges marbrures de boue, indiquant les marécages, fondrières et autres embûches que les bois tendaient à quiconque osait s'y aventurer.

D'ailleurs, ces bigarrures disparurent bien vite au contact de l'eau pure et fraîche du ruisseau, et il resta un instant, séchant ses membres au soleil, à demi couché sur le sable.

Quoiqu'il parût être dans une quiétude parfaite, il n'avait pas exclu toutes précautions ; son regard était tourné du côté de la forêt de laquelle il venait de sortir, et ses armes étaient placées à portée de sa main.

Ces dernières, très primitives, dénotaient cependant un degré de civilisation plus avancé qu'on n'y était accoutumé dans ce canton, car, au lieu de silex poli ou taillé, elles étaient garnies d'une matière plus dure, plus brillante, et paraissaient à première vue beaucoup plus redoutables.

A l'extrémité d'une longue hampe était enmanchée une pointe de lance imitant la feuille de sauge et dont les arêtes avaient été soigneusement aiguës. Une hache longue et étroite, munie d'un talon à rainure et d'un anneau qui servait à l'assujettir, était du même métal, car celui-ci, qui faisait sa première apparition dans le pays, n'était autre que le bronze. Enfin, un poignard à lame en forme de langue de bœuf était solidement enmanché dans une poignée d'os sculpté et représentant un renne accroupi.

Mais nous devons quelques détails préliminaires au lecteur, car il pourrait être surpris par l'étrangeté de ce préambule, et nous allons lui dire à quelle époque se passait la scène que nous nous proposons de raconter, ainsi que la contrée dans laquelle nous nous sommes transporté.

Nous nous trouvons un peu au-dessous du confluent des deux rivières qui devaient prendre plus tard les noms de la Nive et de l'Adour, non loin du point où ce dernier allait se jeter dans la mer. L'homme, encore très clairsemé dans ces pays, avait choisi comme principal habitat les bords verdoyants du fleuve, qui formaient du moins une sorte d'éclaircie au milieu des épaisses forêts. L'intérieur de ces bois mystérieux était encore assombri par des mousses gigantesques, des bruyères et des fougères arborescentes de taille colossale. Si les sauriens prodigieux des commencements du monde avaient déjà disparu, il n'en était pas de même des grands mammifères qui remplissaient les bois de leur redoutable présence.

Jusqu'à cette heure, l'homme, petit et chétif, avait réussi à se maintenir comme par miracle au milieu de ces terribles adversaires, et cela n'avait guère été que par l'esprit d'association, inhérent à la race, qui lui en avait donné la force nécessaire. D'ailleurs, il n'avait eu jusqu'alors à sa disposition que des armes faites avec des fragments de silex éclaté ou des morceaux d'os. Une sorte de civilisation, qui allait toujours augmentant, lui avait enfin appris à les polir, ce qui rendait ces armes primitives plus maniables et aussi plus efficaces, quoique encore bien faibles, contre les animaux féroces vis-à-vis desquels il défendait sa vie chaque jour.

Mais avec le bronze, avec l'apparition d'un métal aussi dur et qui allait se prêter à tous les caprices de l'homme en revêtant toutes les formes, il allait enfin devenir le véritable roi de la création.

D'ailleurs, un instinctif besoin de parure et de coquetterie avait déjà percé chez ce guerrier primitif, car, en outre de ses



armes de bronze, il avait ses poignets nerveux entourés de minces cercles de métal en forme de spirale et qui lui servaient de bracelets.

Cependant les eaux du fleuve commençaient à être atteintes par les flots de l'Océan et remontaient doucement vers leur source. Les rayons du soleil devenaient de plus en plus brûlants et le jeune homme, complètement séché par la chaleur, avait repris ses vêtements de peau. Il jeta un regard sur les eaux de l'Adour, dont les larges nappes étincelaient devant lui, puis il se leva en murmurant :

— Allons ! je puis partir, il est temps, et dans une heure je serai arrivé.

Il entra sous bois, mais du côté opposé à celui par lequel il avait débouché sur le bord de la rivière. Aussitôt qu'il eut pénétré dans l'épais fourré, la vigueur de la végétation y était telle qu'au bout de quelques pas il eut perdu de vue la petite plage sur laquelle il s'était reposé.

— Voyons si la pirogue y est encore ? Oui, elle doit y être ; qui aurait eu intérêt à l'enlever, personne ne connaît cet abri ?

Au milieu de fougères énormes et au pied d'un chêne noir colossal, se trouvait un amas de branches et de feuilles sèches formant un véritable monceau. Il se mit résolument à l'œuvre et eut bientôt fait paraître un canot d'écorce merveilleusement conditionné et qui dénotait une véritable science de la part de celui qui avait su mettre en œuvre ces matériaux primitifs.

L'écorce, enlevée tout entière et d'un seul morceau au tronc d'un grand arbre, avait été fortement saisie par les extrémités, et telle était l'habileté avec laquelle cette légère embarcation avait été construite, et quoiqu'elle fût restée de longs mois enfouie sous les branches et les feuilles sèches, qu'elle était parfaitement étanche et que, posée par le jeune homme sur les eaux du fleuve, elle ne fit pas une seule goutte d'eau. Des cercles en bois d'orme lui donnaient l'écartement nécessaire, et ses plats-bords avaient reçu une sorte de rigi-

dité à l'aide de trois bancs de bois pouvant recevoir un égal nombre de rameurs.

Le jeune homme jeta dans la pirogue un sac de peau de dain assez lourd qu'il avait déposé sur le sable et, ayant repris ses armes, il entra dans l'embarcation avec la plus grande précaution, afin de ne pas défoncer la fragile écorce. Une double pagaie, courte et légère, qui était attachée au fond, lui permit de s'éloigner du rivage et, s'avancant lentement sur l'eau à peine ridée par un léger souffle de brise, il gagna promptement le milieu du fleuve.

À droite et à gauche, les rives étaient couvertes d'une végétation tropicale ; de grandes fleurs rouges et jaunes faisaient encore ressortir la profonde verdure des bois. Les arbres, qui jetaient leurs racines jusque dans les flots, avaient pourtant çà et là de brusques éclaircies, et des animaux gigantesques s'avançaient par moments comme pour se baigner dans la nappe limpide.

C'est ainsi qu'au pied des hauteurs où devait plus tard être édifié le puissant et riche faubourg de Saint-Esprit, le rideau de verdure se déchira tout à coup pour faire place à un de ces énormes rhinocéros à narines cloisonnées qui fourmillaient dans cette partie de l'Europe des premiers âges. La brute colossale regarda de ses petits yeux bridés le jeune guerrier qui avait interrompu, pour le contempler, le jeu de sa pagaie, et en qui les instincts du chasseur commençaient à se réveiller. Mais il est probable qu'un bruit alarmant révéla tout à coup au pachyderme l'approche d'un danger, car, quoique paraissant s'éloigner avec regret, il se retira pesamment en brisant les buissons sur son passage. Il fit place à un troupeau d'aurochs, ces terribles buffles des forêts vierges de la Gaule, dont la force et la brutalité ne le cédaient guère qu'à celui qui venait de s'éloigner.

D'ailleurs, jusque-là la contrée paraissait absolument livrée à la royauté de ces animaux féroces, et l'homme, le plus chétif de ces êtres, ne montrait nulle part les traces d'un établisse-

ment régulier. Les eaux du fleuve foisonnaient de poissons de toute espèce, et quelques-uns d'entr'eux sautaient brusquement hors des eaux, faisant resplendir à la lumière leurs écailles d'argent et d'azur.

Le jeune guerrier venait d'interrompre le mouvement déjà si lent de sa pagaie et, se laissant porter par le reflux, s'avancait doucement au milieu du fleuve, tout en jetant autour de lui des regards ravis.

En effet, au point où il était arrivé, le paysage avait pris l'aspect le plus enchanteur, car c'était précisément le lieu où se réunissaient les deux rivières. Une langue de terre basse et marécageuse les séparait à peine, et les hauteurs, qui formaient une sorte de promontoire, étaient couvertes, jusqu'à leur base, de beaux arbres aux puissantes ramures. Sur sa droite s'étendait une terre aussi couronnée de hauteurs, et sur le sommet de laquelle on devait plus tard édifier la cité romaine. Il entra dans la Nive, dont les méandres sinucux se déroulaient devant lui, mais tout à coup il arrêta brusquement sa pirogue en se retenant de la main à une touffe de jones qui s'élançaient de la berge, à quelques pieds de lui.

A l'embouchure d'un petit canal qui s'enfonçait bien avant dans les terres, sur le point exact où, quelques siècles plus tard, devait être placé le quartier du Port-Neuf, une pirogue, à peu près semblable à celle que montait le jeune guerrier, était attachée à une grosse pierre, et l'homme qui la montait était si occupé à pêcher de beaux poissons, qu'il ne s'était pas encore aperçu de l'arrivée du nouveau venu.

Ce dernier, en le voyant si absorbé, le reconnut aussitôt, et il s'écria à demi-voix :

— Le Pélican ici ! Ah ! tant mieux : en voyant le pays si désert, je commençais à craindre qu'il ne fût arrivé quelque chose de fâcheux dans la tribu.

Au même moment le jeune pêcheur, qui retirait de l'eau un saumon magnifique, vit tout à coup une ombre se placer entre sa pirogue et les rayons du soleil.

Il leva les yeux, tout en manifestant un mouvement de crainte, et se hâta de saisir le manche d'une hache de pierre posée à son côté et à proximité de sa main. Mais il reconnut le jeune homme pour un ami, car un large sourire fit briller ses dents blanches et aiguës.

— L'Élan ! te voilà donc revenu ? Tu as été si longtemps absent que tout le monde te croyait mort.

— Tu vois bien que non ! mais, dis-moi, que s'est-il passé depuis mon départ ?

— Oh ! bien des choses vraiment, et tu as beaucoup à apprendre.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! tu sauras tout ; mais attends-moi, car j'ai fini ma pêche.

— En ce cas, fais vite.

Le jeune pêcheur, qui était presque entièrement nu, était de plus petite taille que son ami à qui il avait donné le nom d'Élan, ce qui indiquait que ce dernier était plus adonné à la chasse qu'à la pêche ; il paraissait aussi beaucoup moins vigoureux. Ses cheveux étaient d'une teinte plus fauve, et ses yeux tiraient sur le vert de mer. En un instant, et avec une singulière agilité, il eut rentré tous ses engins de pêche et dit à son ami, qui venait d'amarrer sa pirogue à la sienne :

— Écoute, tu dois avoir besoin de manger un morceau, entre dans ma barque, et pendant ce temps je te conterai tout ce qui s'est passé depuis ton départ.

Il est probable que la longue marche que venait d'accomplir l'Élan depuis le lever du soleil avait fortement aiguisé son appétit, car il ne se fit nullement prier pour accepter l'offre du Pélivan. Et comme ce dernier venait d'extraire d'une sorte de panier d'osier un large morceau de venaison, les deux hommes se mirent à faire honneur à ce repas improvisé. Cependant, la première faim une fois apaisée, le pêcheur prit la parole sans autre préambule.

D'ailleurs, son vocabulaire était des plus restreints. Quel-

ques centaines de mots seulement servaient à exprimer toutes ses pensées, et il joignait à l'absence des expressions qui lui faisaient quelquefois défaut, une pantomime qui était parfaitement comprise par son interlocuteur.

On nous permettra de compléter, par un langage plus moderne, cette conversation heurtée, pleine de monosyllabes et d'interjections.

— Eh bien ! dit le Pélican, combien de temps y a-t-il que tu as quitté le village pour traverser les monts ?

— Douze lunes environ !

— Tu aurais mieux fait de rester ici, car pendant ton absence il s'est passé de grands événements.

— Que veux-tu dire ?

— Écoute ! une lune après ton départ, un de nos jeunes hommes, qui était allé pêcher sur le grand fleuve, est revenu en portant la nouvelle que la petite île qui est située la première sur le cours des eaux était occupée par des étrangers, car, comme tu le sais, le pays est désert, et cette brusque apparition ne laissa pas que de nous surprendre fort.

— Il les avait donc vus ?

— Non, mais comme il avait aperçu une fumée qui s'élevait du centre de l'île, il s'avança silencieusement et il découvrit deux pirogues attachées côte à côte aux branches de saules qui garnissent les bords. Il en avait assez vu : ces pirogues étaient plus grandes et mieux construites que celles qui nous servent pour la pêche, et il revint aussitôt nous prévenir d'un voisinage qui pouvait devenir funeste pour notre tranquillité.

— Et que fites-vous alors ?

— On voulut prendre toutes les précautions nécessaires, mais on n'en eut pas le temps, car le lendemain même nous vîmes l'une des pirogues remonter le courant de la petite rivière. Elle était montée par trois hommes, et elle vint s'arrêter au pied de l'embarcadère qui est devant le village.

Ils devaient venir de fort loin, car ils ne sont pas de notre

race, ni de la famille de ceux qui habitent les grottes en amont. Ils sont plus grands que nous, ont les cheveux noirs et vivent plutôt du produit de la chasse que de la pêche. Lorsqu'on leur offrit des tranches de saumons grillés, quoique ceux-ci fussent des meilleurs parmi ceux que produit la rivière, ils les refusèrent dédaigneusement en demandant de la venaison et en disant qu'ils n'étaient pas des rats d'eau pour se nourrir ainsi de misérable poisson.

D'ailleurs, ils eurent une conférence avec le Chêne-Vert et les principaux de la tribu, et ne cachèrent pas leurs prétentions. Ils n'étaient que six, mais ils se disaient suivis d'un bien plus grand nombre ; ils venaient demander des femmes dans notre tribu, en assurant que de la réponse qu'on leur ferait sortirait la paix ou la guerre. Ils paraissaient plus forts, plus actifs et plus résolus que nos jeunes hommes, leurs armes étaient plus pesantes et mieux travaillées que les nôtres, et le Chêne-Vert et les plus sages de la tribu craignirent de s'attirer l'inimitié de gens redoutables.

— Et que fut-il décidé ?

— On annonça, d'un commun accord, qu'il serait fait droit à leur requête, mais à la condition qu'ils nous prêteraient main-forte, à l'occasion, contre ceux qui habitent la base des monts et qui sont venus déjà par deux fois faire des incursions sur nos terres. Une heure plus tard, les jeunes filles qu'ils réclamaient leurs furent remises, et ils formèrent un établissement définitif sur l'île dans laquelle ils s'étaient déjà fixés.

— En effet, dit l'Élan, l'événement est assez important.

— Mais tu ne sais pas tout ! la Fleur-de-Liane leur a été remise, et elle est devenue la femme du chef.

— La Fleur-de-Liane ?... dit l'Élan en se dressant d'un bond si brusque que les deux pirogues tremblèrent.

— Hélas oui ! la Fleur-de-Liane.

— Et son père, le Chêne-Vert, l'a ainsi livrée sans se souvenir de ses promesses ?

— Oui !

— Et elle ?

— Elle pleurait lorsqu'elle est entrée dans la pirogue qui devait l'emmenner.

L'Élan tomba dans une profonde réflexion. Une irritation extrême se lisait dans ses traits énergiques, ses yeux bleus avaient pris les froids reflets de l'acier, et il resta un moment dans un état de mutisme complet.

Le Pélican, dont l'imagination mobile ne pouvait guère se fixer d'une manière constante sur un même sujet, eut bientôt ses regards attirés par la hache de bronze qui étincelait sous les rayons brillants du soleil.

— Qu'est cela ? dit-il avec étonnement, je ne te connaissais pas cette arme, c'est donc une pierre plus dure que nos silex ?

L'Élan parut avoir pris son parti, car, faisant un puissant effort sur lui-même, il prit son arme par le manche et la présenta au Pélican qui l'examina avec curiosité.

— Ce n'est pas du silex, dit l'Élan, c'est du bronze ; c'est à l'aide de cailloux fondus que l'on fait cette matière, mille fois plus dure que celle dont nous nous sommes servis jusqu'à cette heure. Tiens, regarde !

Il prit un rondin de bois jeté au fond de la pirogue et, sans effort visible, il le trancha avec la plus grande facilité.

— Oh !... ne put s'empêcher de faire le bon Pélican, voilà qui est extraordinaire, et il se saisit du morceau de bois, et en admira la coupure nette et presque brillante.

— Si tu savais, Pélican, ce que j'ai fait jusqu'à cette heure : j'ai traversé des fleuves rapides et profonds, j'ai bravé des animaux féroces, j'ai combattu corps à corps un ours des cavernes, et j'ai failli mourir à la suite de cette lutte désespérée. J'ai visité des peuplades étrangères fortes et puissantes et bien plus avancées que nous en toutes choses. J'ai observé, j'ai appris, j'ai vu, et je rapportais de ce voyage, que personne n'avait osé entreprendre avant moi, des secrets qui devaient enrichir notre tribu. Le Chêne-Vert a manqué à

toutes ses promesses : il m'avait dit qu'à mon retour il me donnerait sa fille. C'est bien, je me vengerai, et tu m'y aideras, Pélican !

— Oh ! moi, je te suis tout dévoué.

— Sois tranquille, je sais ce qu'il y a à faire. Je trouverai des amis dans notre tribu, et nous verrons si ces insolents étrangers auront pu nous prendre impunément les plus jolies filles, destinées aux plus braves guerriers.

Puis, sentant qu'il fallait avant tout corrompre le naïf Pélican, il ouvrit à demi son sac de peau de daim, qui paraissait si pesant, et en sortit un hameçon recourbé et parfaitement acéré, qu'il lui offrit en lui disant :

— Tiens ! je te le donne, et celui-là, du moins, ne se cassera pas.

— Du bronze, c'est encore du bronze, dit le Pélican avec joie. Oh ! Élan ! tu es donc bien riche, puisque tu possèdes des objets si précieux ?

— Oui ! tu verras, et je connais aussi les moyens d'en fabriquer d'autres ; mais, tu me l'as promis, tu m'aideras. Oh ! j'ai des projets, et il faut qu'ils s'exécutent.

— Sois tranquille ! je suis tout à toi.

Les deux jeunes guerriers détachèrent leurs pirogues et, ayant repris leurs pagaies, ils remontèrent lentement le cours de la Nive.

A mesure qu'ils avançaient, ils auraient pu constater qu'ils étaient à proximité d'un lieu habité par l'homme, car la forêt qui couvrait les rives était moins épaisse et, de distance en distance, on commençait à découvrir de larges éclaircies produites par le feu.

Bientôt ils doublèrent une falaise crayeuse et jaunâtre, dont le sommet était couvert d'une abondante végétation. Au bas existait une vaste nappe d'eau qui allait baigner des hauteurs boisées qui s'étendaient dans le lointain.

A une centaine de pas et dans un point parfaitement abrité contre les crues subites et terribles de la Nive, on



voyait le village lacustre auquel appartenaient les deux jeunes gens.



Un mois plus tard, une scission s'était produite parmi les habitants du village, car la tribu avait été abandonnée par six jeunes gens qui pouvaient être comptés comme ses meilleurs guerriers. Ceux-ci avaient voulu suivre la fortune de l'Élan, que sa force, son courage et surtout ses longs et périlleux voyages, avaient revêtu d'un prestige prodigieux.

D'ailleurs, ces jeunes gens n'étaient pas fâchés de se soustraire à la domination du chef de la tribu, car ils auraient voulu faire la guerre à ceux qui étaient venus s'établir tout dernièrement dans la contrée et qui leur avaient insolemment enlevé leurs sœurs ou leurs fiancées.

L'Élan n'eut donc aucune peine à les détacher en leur faisant des promesses et quelques cadeaux extraits à propos du fameux sac de peau de daim. Lorsqu'ils se furent embarqués sur trois pirogues à peu près semblables à celles dont nous avons déjà donné la description, ils se laissèrent aller doucement au fil du courant.

Ils n'allèrent pas bien loin : l'Élan, qu'ils avaient reconnu comme chef, avait déjà songé à une situation toute particulière du pays et qui lui était bien connue. Plus bas que la petite grève sur laquelle nous l'avons vu arriver au début de cette histoire, et sur la rive droite du fleuve, se trouvait un lac d'une certaine étendue, communiquant avec l'Adour par un assez large canal. Cette vaste étendue d'eau était entourée, de trois côtés, de forêts séculaires et formait un magnifique territoire de chasse et de pêche. Il est aujourd'hui impossible de se faire une idée, même restreinte, de cette luxuriante végétation, qui formait sur les bords de la pièce d'eau un rideau de verdure impénétrable. Les arbres gigantesques entrelaçaient leurs branches épaisses et sur le sol, semé de leurs débris et recouvert d'une couche d'humus, des plantes

vivaces poussaient avec une force prodigieuse. Les essences les plus variées s'élevaient çà et là, et au milieu des pins se dressant bien haut dans les airs, des chênes qui étendaient leurs branches noueuses, on voyait éclater les fleurs rouges du beau tulipier, le cyprès tombant, l'érable rouge, le cannelier et tant d'autres. Dans le lac, l'eau tranquille était ridée de temps à autre par les mufles énormes de deux hippopotames qui se montraient à peine au-dessus de la surface.

Cependant les six jeunes hommes se mirent résolument à l'ouvrage, et comme ils étaient tous vaillants, courageux, et que leurs longs bras nerveux possédaient une force prodigieuse, ils eurent bientôt fait de coucher par terre, non pas les géants de la forêt, ce qui eût été d'une trop grande difficulté, mais des arbres de moyenne grosseur qui devaient servir de pilotis pour leur futur établissement. Il est vrai de dire que les fameuses haches de bronze que contenait le sac de peau de daim de leur chef leur offrirent un puissant secours. Il y avait si loin de ce métal, qui tranchait le bois le plus dur, à leurs anciens outils de silex ou d'ivoire, dont ils s'étaient servis jusqu'alors, que les travaux les plus rebutants et les plus longs s'accomplirent en un clin d'œil.

Bientôt les pilotis furent enfoncés et, sur leurs têtes, qui dépassaient à peine la surface des eaux au-dessus des plus hautes marées, ils établirent un plancher formé à l'aide de madriers qu'ils fendirent et firent éclater avec des coins de granit. Dans le sac que l'Élan avait rapporté de son voyage se trouvaient des haches, des lances, des hameçons, des lames de poignard, des ciseaux, et une foule d'autres outils de bronze qui furent aussitôt munis de manches solides.

Ce fut en parcourant l'autre versant des Pyrénées que le jeune guerrier avait rencontré des tribus étrangères qui savaient déjà travailler ce précieux métal et lui donner toutes les formes utiles. Bientôt le plancher fut assez large pour permettre l'établissement de trois huttes, et il fut muni, sur ses bords, d'une solide barrière qui l'entourait de tous côtés.

Chacune des cabanes était recouverte d'une toiture débordante et formant une forte saillie soutenue par des piliers ou poteaux encore recouverts de leur écorce. Au centre de chaque hutte avait été pratiquée une trappe par laquelle on pouvait puiser l'eau du lac pour le service de l'intérieur.

Situé à quarante pas du rivage, ce petit village lacustre formait une fortification très solide, car on n'y avait accès qu'en bateau. Le pont, aussi sur pilotis, avait été muni d'un tablier mobile qui pouvait être déplacé très facilement par ceux de l'intérieur et interdisait tout passage.

Au bout de quelques mois d'un travail obstiné, le village fut complètement achevé, car quatre des nouveaux habitants s'y succédèrent continuellement sous la direction de l'Élan. Le jeune chef et son ami le Pélican chassaient ou pêchaient pour l'alimentation de la petite colonie. Toutefois, il faut ajouter qu'ils furent souvent aidés par leurs anciens amis du village de la Nive, qui vinrent leur prêter main-forte. Mais aussitôt que le plus gros du travail eut été achevé, l'Élan les congédia en leur distribuant avec générosité quelques hameçons ou aiguilles de bronze, qui firent leur bonheur à tous.

A partir de ce moment ils manifestèrent une telle froideur envers ceux qui venaient quelquefois les visiter, que ces derniers s'éloignèrent peu à peu et ne reparurent plus dans leur voisinage.

Le dernier être humain qu'ils reçurent fut le chef de la nouvelle tribu qui était venue se fixer dans l'île de l'Adour et qui, grâce à l'absence de l'Élan, avait obtenu du Chêne-Vert sa fille, déjà promise au jeune et vindicatif guerrier. Plus que tout le monde, celui-ci était inquiet de ce partage qui venait de s'opérer dans la tribu où il avait trouvé une femme et ses amis des compagnes. Il savait que l'Élan aimait Fleur-de-Liane, et il n'augurait rien de bon de l'éloignement significatif de ces jeunes hommes que l'on pouvait considérer comme les guerriers les plus renommés.

Il vint rendre une visite au nouveau village dans une de

ses pirogues de cuir et accompagné de ses hommes. Il ne trouva, pour le recevoir, que l'Élan et le Pélican, et fit sonner bien haut, et avec emphase, qu'il portait le nom terrible de Lion-des-Cavernes. Et de fait, ses bras longs et musculeux, ses cheveux enroulés et retenus par une aiguille en os de renne, sculptée, la lourde hache de pierre qu'il portait suspendue à son poignet, indiquait qu'il pouvait soutenir la comparaison avec le féroce félin du nom duquel il se parait.

L'Élan, quoique les deux hommes ne se comprissent guère, sourit au nom de Lion-des-Cavernes, et indiqua du doigt le collier qu'il portait sur ses larges épaules et qu'il avait conquis en combattant l'hôte le plus terrible de ces épaisses forêts. Les griffes longues et acérées de l'animal avaient servi à composer un trophée attestant la bravoure de celui qui le portait.

Le Lion-des-Cavernes comprit qu'il avait affaire à un homme qui ne le craignait pas et qui le considérait, en même temps, comme un rival heureux ; il se hâta de faire une prudente retraite. A peine eut-il disparu avec sa pirogue, que l'Élan, traversant le pont jeté du village lacustre jusque sur la berge, disparut dans l'intérieur du bois.

Suivons-le dans sa course rapide, quoique retardée à chaque instant par les obstacles qu'il rencontrait sur son chemin. Dans sa marche il se rapprochait de plus en plus des bords du lac, et des éclaircies nombreuses lui permettaient d'en apercevoir les eaux bleues. Des allées et venues avaient tracé, au milieu des buissons, un petit sentier, et plus il avançait, plus des bruits éclatants parvenaient distinctement jusqu'à lui.

Il déboucha tout à coup dans une clairière où une sorte de crique était formée par les eaux du lac. Posée sur des troncs d'arbres, une grande embarcation presque terminée était au moment d'être lancée.

Lorsque l'habitation lacustre de l'Élan et de ses compagnons fut achevée, celui-ci les réunit dans une des cabanes et leur

fit part, et termes brefs et énergiques, des projets qui avaient germé dans son cerveau. Son désir était de reprendre Fleur-de-Liane des mains de ceux qui la possédaient, et avec elle les jeunes filles qui étaient devenues les femmes des guerriers arrivés du Nord. Pour cela il fallait tout risquer, et il leur proposa de construire une pirogue quatre fois plus grande que celles que l'on connaissait dans le pays et qui y avaient été jusqu'alors en usage.

C'était déjà une assez grosse affaire que de construire une pirogue ordinaire à l'aide des outils de silex qu'ils avaient eus jusqu'alors à leur disposition. Mais les haches et autres instruments de bronze furent extraits du fameux sac et étalés sous les yeux des jeunes guerriers : ils comprirent que le travail serait plus facile qu'ils ne l'avaient cru au premier abord.

D'ailleurs, l'Élan avait déjà vu des bateaux de ce genre dans le golfe Cantabrique, et il leur promit que peu de mois leur suffiraient pour mener à bien ce travail. Un ormeau gigantesque fut coupé avec des peines infinies, et comme il s'agissait de le dégrossir sur place, car on ne pouvait le transporter faute de moyens, il fut ébranché et dégarni, et enfin creusé à l'aide du feu savamment localisé.

Lorsque ce premier travail fut achevé, on vit alors paraître les fameux outils de bronze : sans doute leur tranchant s'éroussait promptement, mais les grès étaient abondants et la patience des jeunes gens admirable. Des rabots diminuaient lentement l'épaisseur des bordages, et comme quatre d'entr'eux travaillaient sans cesse, la barque prit des façons sinon très élégantes, du moins annonçant qu'elle tiendrait bien la mer. Elle avait dix mètres de longueur et ses bouts pointus étaient légèrement relevés à l'avant et à l'arrière. Ce qui donna le plus de mal aux ouvriers fut un faux-pont placé sur l'avant, et dans lequel fut ménagée l'emplanture d'un mât. Des courbes, taillées dans des branches de chêne, lui assurèrent une solidité qui, sans cette précaution, aurait pu être

compromise dans une construction faite tout d'une seule pièce. Puis, par surcroît de précaution, elle fut entièrement enduite d'une épaisse couche de résine que produisait le suc des grands pins. Six tenons fortement emmortaisés sur les plats-bords assuraient le jeu libre des rames, et ce même jour, peu d'instant après que l'Élan fut arrivé sur le chantier, malgré sa grande longueur elle fut mise à l'eau sans efforts et flotta légèrement sur la surface du lac.

Quelques jours après, le village qu'avaient construit le Lion-des-Cavernes et ses compagnons était presque désert, car tous les hommes étaient partis pour la pêche ou pour la chasse. Les femmes seules étaient restées, et avec elles cinq ou six guerriers pour les défendre en cas de besoin. La vérité est que la visite du chef au village lacustre avait eu pour résultat de lui donner des soupçons, et il se méfiait des sentiments pacifiques des nouveaux colons.

Les huttes de ce village se trouvaient agglomérées sous les grands arbres de l'île et au milieu de l'éclaircie qu'il avait fallu pratiquer dans l'épaisse futaie. Sur le bord de l'île qui faisait face à la rive droite du fleuve, une jeune et belle femme était à demi couchée sur l'épais tapis de gazon semé de jolies fleurs sauvages. Le soleil dardait ses chauds rayons sur la nappe liquide et faisait étinceler les eaux. Grande, blonde, avec une magnifique chevelure qui tombait sur ses épaules, la charmante Fleur-de-Liane livrait aux flots qui passaient ses beaux pieds blancs. Sa tunique de peau, très souple, enjolivée de dessins en broderie, laissait entrevoir la souple rondeur de sa taille, et ses lèvres rouges, entr'ouvertes, faisaient briller l'éclair nacré de ses dents.

A quoi pouvait-elle songer ainsi, la belle sauvage ? Quelque pensée attristante l'effleurait sans doute, car ses yeux bleus, si purs et si doux, s'obscurcirent soudain, et de grosses larmes, brillantes comme des diamants, coulèrent sur ses joues rosées. Était-ce l'Élan, le beau guerrier à qui elle avait été promise, qui faisait ainsi couler ses pleurs, et un souve-

nir d'amour faisait-il encore palpiter ce jeune cœur ? Elle aimait à venir rêver sur cette rive où les grands arbres étendaient si loin leurs branches touffues que celles-ci se courbaient presque jusqu'à plonger leurs extrémités dans les flots.

Sous ces verts arceaux une ombre venait de se glisser avec une telle légèreté qu'on n'entendait même pas le clapotis des eaux sur les flancs d'une pirogue. Elle suivait le bord de la berge, et tout à coup la belle Fleur-de-Liane eut peine à réprimer un cri d'effroi en voyant un jeune homme s'élancer avec agilité sur le gazon.

Mais au premier coup d'œil elle reconnut sans doute celui pour lequel elle soupirait quelques instants auparavant, car elle sourit et lui tendit les deux mains comme à un ami depuis longtemps attendu.

— C'est donc toi, Élan ! dit-elle en son langage naïf et charmant ; tu penses toujours à moi ?

— Écoute, Fleur-de-Liane, nous n'avons pas de temps à perdre : je sais que le Lion-des-Cavernes est à la chasse depuis plusieurs journées et que le village est presque désert. Je viens donc pour t'enlever, et en même temps mes amis reprendront tes compagnes, qui leur avaient été promises autrefois.

— Mais tu n'y penses pas, Élan ! Il y a encore six guerriers dans l'île, éloigne-toi bien vite au contraire, ils sont forts et bien armés, et s'ils te surprennent ici, ils te tueront sans pitié.

— Six ! dis-tu, ils ne sont pas plus de six ? Allons, cela n'est rien, et nous les vaincrons sans peine. Attends, tu vas nous conduire.

— Les autres guerriers sont attendus à chaque instant, car ils devaient revenir aujourd'hui même.

— Raison de plus pour nous hâter.

Et le jeune homme, se retournant du côté de la rivière, poussa un long sifflement qui retentit sur la surface des eaux.

Au bout de quelques minutes on entendit le bruit cadencé des avirons frappant la rivière et la grande pirogue parut, poussée par des bras vigoureux. Les guerriers qui la montaient s'empressèrent de l'amarrer au rivage et débarquèrent les uns après les autres.

Chacun d'eux était armé d'une lance à pointe de bronze acérée et d'une hache au large tranchant ou d'un poignard dont le manche était d'os ou d'ivoire précieusement sculpté. Ils étaient nus comme des athlètes, à l'exception d'une sorte de saie en étoffe grossière qui s'arrêtait à la naissance de la cuisse.

En les voyant ainsi bien armés et prêts à tout entreprendre, Fleur-de-Liane sourit, et sans plus s'inquiéter du dénouement sanglant qu'allait avoir cette aventure, se mit à les précéder dans le sentier à peine tracé qui conduisait au village à travers l'épaisseur du bois.

En admirant sa démarche légère, ses larges hanches qui saillaient sous la tunique de peau, l'Élan sentait son cœur battre sous une émotion qu'il n'avait encore jamais ressentie. Bientôt on arriva à la haute palissade garnie de pieux pointus et durcis au feu, qui entourait les huttes. L'un des guerriers qui étaient restés aperçut les assaillants et, appelant ses compagnons, une lutte atroce s'engagea aussitôt entre les combattants.

Des cris terribles, des coups furieux, des corps-à-corps meurtriers : l'aire battue transformée en une mare de sang, voilà ce que l'on put voir au bout de quelques instants. Mais les formidables haches de bronze eurent beau jeu contre les armes de silex. Les guerriers du Lion-des-Cavernes furent tous tués et, ceux qui respiraient encore, massacrés sans pitié. Les vainqueurs eurent même à se débarrasser de quelques-unes des vieilles femmes de la tribu qui s'attachèrent à leurs jambes et les mordirent cruellement ; quelques coups de hache ou de lance les défirent promptement de ces guerriers improvisés, et lorsqu'ils eurent achevé leur œuvre de



destruction, ils mirent le feu au village. Accompagnés de Fleur-de-Liane et de ses compagnes, qui ne parurent pas autrement regretter leurs époux d'un jour, ils reprirent le chemin de la pirogue, qui les attendait cachée dans les ajoncs de la rive.

Lorsqu'ils furent tous embarqués, et comme les femmes si vaillamment reconquises ne pouvaient cacher leur admiration pour cette belle embarcation qu'elles voyaient pour la première fois, ils poussèrent promptement au large, et la grande pirogue, reprenant le fil du fleuve, se laissa entraîner par le courant. De hautes flammes et des tourbillons de fumée s'élevaient au-dessus de l'île et, tout à fait à l'extrémité de l'Adour, en amont, ils purent apercevoir plusieurs points noirs qui grossissaient avec rapidité. Ils comprirent aussitôt que c'étaient les guerriers du village incendié qui se hâtaient d'accourir, ne sachant ce que signifiaient ces épaisses colonnes de fumée.

Les compagnons de l'Élan ne se pressèrent guère, car ils eurent bientôt disparu au premier coude que faisait la rivière. Peu d'instants après ils se crurent en sûreté dans le village lacustre qu'ils avaient édifié sur les eaux tranquilles du lac.

Mais il n'y a pas de bonheur sans lendemain, car le jour suivant, dès l'aube, ils furent brusquement surpris par des cris furieux qui éclatèrent sur les rives du lac, et l'Élan, dont la toilette n'exigeait pas de bien longs préparatifs, saisissant ses armes, fut le premier à s'apercevoir que les berges étaient garnies par les guerriers du Lion-des-Cavernes, et que ce dernier était avec eux, les animant de sa présence. Il fallait qu'ils n'eussent point perdu de temps, car ils avaient dû se recruter de quelque tribu voisine. Ils étaient au moins cinquante, sans compter ceux que l'on ne pouvait voir.

Il n'y avait pas à hésiter un seul instant ! Il fallait fuir ! Leur arrivée avait été si soudaine qu'ils avaient déjoué toutes les combinaisons de l'Élan, et déjà quelques-uns d'entr'eux faisaient tous leurs efforts pour franchir la coupure qui existait dans le pont établi entre le village lacustre et le rivage.

La grande pirogue était là, munie de tous ses agrès : en un clin d'œil, hommes et femmes étaient embarqués et, laissant le nouveau village livré aux représailles de leurs ennemis, ils gagnèrent promptement le milieu du lac.

En les voyant s'éloigner ainsi, les guerriers du Lion-des-Cavernes poussèrent des hurlements que les échos de la forêt rendirent encore plus formidables, et se mirent à courir le long du rivage. Lorsque la pirogue, poussée par six avirons vigoureux, s'approcha de l'étroit canal qu'il fallait traverser pour gagner le lit de l'Adour, l'Élan ordonna aux femmes de se cacher sous le faux-pont. Dirigeant son embarcation dans la passe à l'aide de sa longue rame, qu'il maniait avec la plus grande habileté, il passa avec la rapidité de l'éclair, mais toutefois pas assez vite pour éviter le coup de lance que le Lion-des-Cavernes leur adressa au passage, et qui eut pour effet de blesser, légèrement il est vrai, le pauvre Pélican.

Ce dernier n'en continua pas moins à ramer, mais à leur entrée dans l'Adour les attendait un péril bien plus grand encore. A deux cents pas en amont et en aval de l'embouchure du canal se trouvaient placés des groupes composés de cinq ou six pirogues de cuir, montées chacune par deux guerriers, et qui devaient leur barrer le passage dans le cas où ils auraient pu échapper aux coups de leurs compagnons. Un nuage de découragement se lut dans les yeux des amis de l'Élan, mais il sourit, car il considérait ce moment suprême comme devant lui donner une plus grande supériorité dans l'esprit de ceux qu'il voulait dominer.

Comme il ne les avait pas mis au courant de tous les secrets de construction de sa belle pirogue, il leur donna l'ordre de rentrer leurs avirons et les fit dérouler une grande voile carrée en étoffe grossièrement tramée : elle fut hissée sur le mât fiché dans l'emplanture pratiquée à l'avance dans le faux-pont. Une sorte de petit foc ou plutôt de tourmentin fut amarré à un bout-dehors et, les voiles bien tendues, comme il soufflait une brise très ronde, la pirogue s'inclina tellement

que Fleur-de-Liane et ses compagnes, qui avaient regardé ces préparatifs avec une vive surprise, poussèrent des cris d'effroi en voyant l'eau effleurer le bordage.

Mais elle se releva bientôt avec grâce et se mit à marcher avec une rapidité qui pouvait passer pour un prodige dans l'esprit de ces hommes grossiers. L'Élan, debout sur le faux-pont de l'arrière, gouvernait avec dextérité à l'aide de son aviron : ils approchaient rapidement des pirogues de cuir de leurs ennemis qui avaient l'air, à côté de ce grand bateau, de véritables coquilles de noix.

D'ailleurs, ils n'eurent même pas besoin de faire usage de leurs armes pour s'ouvrir un passage au milieu de leurs ennemis, l'une de leurs barques, brutalement heurtée par l'étrave de la pirogue, fut brisée et coulée à fond. Ceux qui la montaient se sauvèrent à la nage et furent recueillis par leurs compagnons.

Cependant l'embarcation courait toujours ; déjà on commençait à entendre les grondements des vagues de l'Océan, puis aussitôt parut la ligne bleue de ses eaux qui se confondaient avec l'horizon d'azur. Les guerriers regardaient leur chef avec terreur en entendant clapoter contre les flancs de leur barque les vagues houleuses qui se mêlaient aux eaux du fleuve. Les yeux hardis de celui-ci se fixaient sur cette mer sans limites, et ses amis se crurent perdus lorsque la pirogue passa sur la barre du fleuve, soulevée par les longues ondulations des flots.

Du reste, elle se comportait admirablement et continuait à filer avec un doux murmure ; ses deux voiles portaient bien et recevaient la brise qui commençait à fraîchir un peu. Ils suivirent ainsi, à un millier de pas environ, les longues plages de la côte, et après trois heures de navigation, pendant lesquelles ils se crurent cent fois perdus, l'Élan, qui n'avait cessé de gouverner sa pirogue d'une manière admirable, la fit tout à coup entrer dans une large baie entourée de deux montagnes et qui présentait l'aspect le plus enchanteur.

Le sable fin de la plage était coupé par une jolie rivière qui coulait entre deux rives ombragées de forêts épaisses et giboyeuses. L'air était obscurci par des myriades d'oiseaux de toute espèce, et les eaux de la baie scintillaient en faisant briller, avec de vifs éclairs, les écailles azurées des poissons.

Ce fut là, et à côté de ce petit cours d'eau, désormais à l'abri des recherches de leurs ennemis vaincus par la force et par la ruse, qu'ils fondèrent un établissement qui, après avoir traversé les siècles, est encore debout et a donné au pays ses meilleurs et ses plus hardis marins.





### III

## LA QUINQUERÈME ROMAINE

Une foule tumultueuse se pressait autour du port du château, car il s'agissait d'un fait très important qui allait se passer en ces lieux.

En effet, quoique depuis fort longtemps le peuple roi eut conquis cette partie des Gaules, et qu'après y avoir créé un simple camp retranché il l'eut transformé en une puissante forteresse, c'était la première fois que les nouveaux chantiers de construction navale allaient mettre à l'eau un navire de guerre. Jusqu'alors on s'était contenté des vaisseaux qui faisaient le commerce sur les côtes et dont la navigation avait été protégée par l'escadrille de galères qui avaient dans Lapurdum leur port d'attache.

Mais comme il fallait les faire venir de la Méditerranée et que le voyage était long et périlleux ; comme de plus les mers dures et terribles du golfe en faisaient toujours périr quelqu'une ou bien les fatiguaient tellement qu'elles n'étaient bientôt plus bonnes qu'à être dépecées, le tribun qui commandait dans la ville avait voulu faire un essai de construction qui, selon toute apparence, avait parfaitement réussi.

C'était au bas de la cité et contre la muraille d'enceinte d'une grande épaisseur qui régnait le long de la rue de la Salie, que le port militaire avait été creusé. Deux courtines formant une sorte de môle allaient aboutir à deux petits châteaux bien construits, et l'entrée de cette darse intérieure, qui allait déboucher dans la Nive, était fermée la nuit à l'aide d'une forte chaîne de fer.

Le tribun qui commandait la contrée se nommait Julius Domitius et avait autour de lui les officiers supérieurs de la

cohorte Novempopulane qui tenait garnison dans la ville. C'était un homme dur, mais juste, et qui s'était fait une réputation de terreur parmi les peuplades sauvages qui habitaient les versants des Pyrénées et qu'il était chargé de combattre et de maintenir.

Quelques légionnaires aux traits accusés et portant le casque d'acier poli et la cuirasse étaient placés çà et là et n'avaient point trop l'air de contenir la foule, car ils étaient presque noyés par elle. Ces rudes soldats portaient au côté droit la courte épée cantabre et cette terrible lance, tout à la fois arme de jet et de *hast*, le *pilum*, à l'aide de laquelle ils avaient vaincu le monde.

Toutes les races si diverses de cette partie de la Gaule paraissaient s'être donné rendez-vous dans cet étroit espace dominé par les murailles et les tours de l'enceinte, garnies, elles aussi, d'une triple rangée de curieux : Cantabres à la taille élancée et aux mouvements souples, chaussés de l'*abarca* et tenant en main leurs courtes javelines ; Ibères du golfe Cantabrique à la stature élevée, aux yeux noirs, aux épaules larges et osseuses ; Gaulois au teint blanc et rose, aux yeux bleus et aux longs cheveux blonds, habillés d'une saie serrée à la taille et de braies bouffantes ; jusqu'à des Celtes des côtes de Cornouailles qui étaient venus pour commercer dans ce port fréquenté. Mais au milieu de cette multitude si diverse de race, de mœurs et de caractère, on remarquait surtout, çà et là, quelques-uns des conquérants romains ou italiens, qui tenaient les principales charges de Lapurdum. Ces derniers se distinguaient des autres peuples par un aspect plus sévère et plus froid, par une parure plus recherchée, qui faisait reconnaître les dominateurs du pays.

Mais après le tribun Julius Domitius, le groupe qui attirait le plus le regard était composé de deux jeunes filles et de leurs suivantes. La plus grande, celle qui paraissait aussi la plus belle, était la hautaine et impérieuse Julia Domitia, fille du puissant tribun qui commandait dans Lapurdum. Ses

grands yeux noirs, ses cheveux crépelés réunis par une agrafe d'or et descendant en une longue tresse d'ébène entre ses deux épaules, faisaient encore ressortir davantage l'éclatante blancheur de son teint. Ses lèvres rouges, qui paraissaient taillées dans du corail humide, laissaient entrevoir, lorsqu'elle souriait, ses dents de perles, petites et bien rangées. Elle était vêtue d'une robe en étoffe blanche, avec une large ceinture de soie pourpre, et ses beaux bras, à demi nus, étaient cerclés de bracelets d'or bruni. Une ceinture du même métal entourait sa taille ronde et souple.

Sa compagne Livie, qu'elle dépassait de toute la tête, était blonde, avait le teint rosé, les lèvres fines, et cependant, quoiqu'elle parût au premier abord aussi attrayante que son amie, l'éclair aigu qui jaillissait par moments de ses grands yeux gris avait le froid reflet de l'acier et produisait sur ceux qui l'approchaient de près une sorte de sentiment répulsif dont ils n'étaient pas les maîtres et qu'ils ne pouvaient réprimer.

On sentait que la jolie Livie était jalouse, jalouse à en mourir; jalouse de la beauté de son amie, jalouse de son haut rang dans la ville, jalouse surtout lorsqu'un nuage rose empourprait le teint de Julia, en suivant des yeux un jeune homme de haute taille, aux courts cheveux bouclés, donnant des ordres aux ouvriers qui s'empressaient à mettre la nouvelle galère à l'eau. Alors les yeux de Livie lançaient un éclair plus vif, ses lèvres minces avaient un mauvais sourire auquel ses dents blanches et aiguës donnaient quelque chose de cruel.

Livie était la fille d'un riche marchand aquitain, nommé O. Lucius, dont les ancêtres s'étaient fixés au confluent des deux rivières le lendemain de la conquête de la contrée par Crassus. Cette famille, qui s'était perpétuée jusqu'à ce jour, avait fait une fortune considérable grâce à un commerce très étendu avec les peuples Cantabres et Ibères.

Cependant l'étroit espace qui existait entre la darse et la

muraille de la ville avait déjà reçu plus de monde qu'il n'aurait dû en contenir si la prudence eût été strictement suivie. A peine si le tribun et ses officiers, Julia et son amie, protégés par quelques soldats, avaient pu conserver une certaine liberté de mouvement. Au milieu des cris et des rires du peuple, on entendait les coups éclatants des marteaux qui frappaient sur les cales pour le lancement du vaisseau.

Auprès de lui, et debout sur le bord extrême du môle, le jeune homme sur lequel s'arrêtaient si souvent les regards de la belle Julia, conduisait le travail qui se faisait devant la foule assemblée. Celui-ci, revêtu d'un costume demi-militaire, ses cheveux bouclés recouverts d'un casque en acier poli, mais sans cuirasse, n'était autre qu'Augustus Cénobarbus, qui commandait la petite flottille de galères qui faisait aux pirates, dont le golfe était infesté, une si rude et si terrible guerre.

Il avait vingt-huit ans environ et appartenait à une bonne famille patricienne de Rome qui avait plusieurs fois donné des consuls à la Ville Éternelle. Depuis trois années déjà il était à Lapurdum, et il avait rendu de si grands services au tribun, que celui-ci l'avait pris en amitié. Il avait même encouragé l'amour que le jeune et brave marin paraissait avoir pour la belle Julia.

Mais dans une dernière croisière Augustus avait été surpris par une tempête et, après avoir longtemps été battues par les vagues, les trois galères qu'il commandait avaient été au moment de couler. Il réussit toutefois à les jeter à la côte, et s'il est vrai qu'en quelques instants les lames furieuses les eussent mises en pièces, il put du moins sauver ses équipages et les conduire à terre en toute sûreté.

Le naufrage eut lieu à un demi-mille de l'embouchure de l'Adour, et Augustus Cénobarbus, ayant ramené ses matelots à Lapurdum, vint lui-même annoncer au tribun comment il avait perdu ses trois vaisseaux.

Celui-ci fut désespéré et commença par se vouer aux dieux infernaux ; les bâtiments détruits, quoique vieux, représen-



laient ses meilleures galères, et il ne lui en restait plus que trois autres à l'ancre dans la darse ; or, tous les jours, les pirates Cantabres et Aquitains devenaient plus insolents et plus audacieux. Mais A. Œnobarbus lui assura qu'il pouvait, s'il le voulait, faire construire à Lapurdum même des vaisseaux neufs qui vaudraient infiniment mieux que ceux qui s'étaient perdus.

— Et qui se chargera de cette construction ?

— Moi-même, si tu as confiance !

Le tribun ne demandait pas mieux que de faire l'essai, et il fut décidé qu'un seul navire serait mis en chantier tout d'abord, afin de voir si l'on réussirait. Les ouvriers qui travaillaient aux vaisseaux du golfe étaient nombreux et adroits, les bois abondaient, car des forêts immenses couvraient tout le pays, et on mit bientôt la main à l'œuvre.

Un chantier spécial fut établi dans le port intérieur de la Nive, et A. Œnobarbus ne le quitta plus désormais. Il fallait que la nouvelle galère fût fine et bonne marcheuse, et cependant capable de bien tenir les dures mers du golfe Cantabrique.

En ce moment un cri immense s'éleva du sein de la foule attentive, car le vaisseau venait de faire un mouvement sur sa quille. Encore quelques coups de marteau et les coins de chêne qui le retenaient sur sa cale ayant volé en éclats, il descendit majestueusement, plongea sa poupe dans l'eau, qu'il fit rejaillir, et se redressa gracieusement.

Un sourire de triomphe se peignit sur les traits du marin, et ce sourire fut fidèlement reflété par les lèvres roses de la charmante Julia : un éclair de fureur jalouse jaillit en même temps des yeux de Livie, qui ne les perdait pas du regard.

L'attention de tous était portée sur la fine galère qui se balançait sur les eaux de la Nive. C'était, en effet, un vaisseau admirablement construit pour le but que l'on s'était proposé d'atteindre. Il était du type connu sous le nom de quinquerème, non point parce qu'il était armé de cinq rangs de rames,

mais plutôt parce qu'il bordait cinq longs avirons de chaque côté. La galère avait 18 mètres de longueur et 4 de largeur. Sa profondeur de carène était de 1 mètre 10 centimètres, et elle déplaçait 47 tonneaux, tout en n'en pesant que 25. Le plat-bord était à 90 centimètres au-dessus du pont et suffisait pour abriter le bas du corps des combattants et leur permettre le libre usage de leurs armes. Il y avait, comme nous l'avons dit, cinq avirons sur chaque bord, qui étaient en bois de pin et assemblés, c'est-à-dire formés d'un petit arbre sur le tronc duquel on avait cloué des ailes dans le sens de la pelle. Ces avirons étaient, en effet, les seuls que des ouvriers inexpérimentés pussent confectionner avec du bois vert. Ils avaient 7 mètres 10 et étaient actionnés par quatre rameurs debout, en files doubles, ce qui élevait leur nombre à quarante.

Comme installation, la rame de la quinquerème était mieux appropriée que toute autre à la tactique des Romains. On pouvait la laisser courir ; on pouvait même la laisser tomber à la mer au moment de l'abordage, et la rattraper ensuite, facilités précieuses pour des soldats qui cherchaient surtout, par l'abordage de long en long, à transformer le combat sur mer en une lutte corps à corps.

Pour obtenir ce dernier résultat, au fronteau de la teugue à bâbord et à tribord étaient attachées deux poutrelles munies de becs de fer. C'étaient les corbeaux, dont l'office était d'amener bord à bord deux galères qui passaient à contre-bord.

La coque de la quinquerème pesait 25 tonneaux, mais si on allégeait le navire avant de le haler à terre, on pouvait réduire le poids d'armement à 5 tonneaux, le poids total à 30 tonneaux. Sur une plage en pente douce on pouvait, à l'aide de rouleaux, la haler presque sans difficulté grâce à de petites machines que l'on embarquait à bord ; deux équipages de galères pouvaient en haler une.

Quant à l'équipage, il était de soixante-dix hommes en y comprenant les quarante rameurs qui savaient, au moment

de l'abordage, quitter l'aviron pour prendre l'épée ou la hache du soldat.

La quinquarème portait, écrit sur sa poupe, en beaux caractères d'or, le nom de la fille du tribun, galanterie d'Augustus (Enobarbus à la belle Julia. Elle était peinte en blanc, avec un long filet rouge qui suivait au-dessous de la scalme. A l'arrière, une petite chambre avait été pratiquée pour le commandant de la galère et ses principaux officiers.

Pendant que le jeune marin s'occupait avec activité à faire embarquer les munitions et les provisions nécessaires à une croisière, et que le tribun s'était approché de lui pour le féliciter, les regards de la jalouse Livie s'étaient peu à peu écartés de son amie pour surveiller les faits et gestes d'un homme presque perdu dans la foule.

C'était un Cantabre de taille moyenne, aux épaules larges et musculeuses, et qui portait le costume usité par les gens de cette nation. Les cheveux noirs et plats pendaient sur ses épaules, il était vêtu d'une casaque en peau de chèvre, les poils tournés en dehors, et ses jambes, sèches et nerveuses, étaient chaussées de l'abarca, retenu par de longues courroies qui montaient en spirales. A sa ceinture de cuir il portait un couteau à large lame et à manche de corne, et son visage offrait l'empreinte de la plus énergique résolution.

Mais, sur ses traits à la fois rusés et sauvages, l'expression qui paraissait dominer en ce moment était la plus vive admiration pour la belle Julia. Ses petits yeux bruns semblaient pétiller en se fixant sur les nobles contours de ce corps de déesse, et il ne se gênait guère pour faire montre des sentiments qu'elle lui inspirait.

Livie s'était aperçue de ce manège et parut tout d'abord n'y pas prêter une très grande attention ; mais une idée traversa son esprit et, en même temps qu'elle y réfléchissait, ses lèvres roses se serrèrent l'une contre l'autre, ses yeux gris semblèrent lancer des éclairs plus aigus, et comme le Cantabre, attiré par sa contemplation, était sorti des rangs de la

foule que les soldats avaient peine à contenir, elle sourit, puis, faisant quelques pas en arrière, elle dit à une jeune suivante, qui se tenait non loin d'elle :

— Dis-moi, Faustine, tu vois cet homme qui est à quelques pas de nous ?

— Oui, Madame, le Cantabre ?

— Le Cantabre, en effet ! Sais-tu qui il est ? Il me semble qu'à moi-même il ne m'est pas inconnu.

— Je le crois bien, Madame, vous avez dû le voir bien souvent dans la maison de votre père, car il fait beaucoup d'affaires avec lui.

— C'est donc un marchand ?

— Oh ! fit la bonne Faustine avec un sourire malicieux, un marchand, lui ! je le crois plutôt chasseur, pêcheur, marin, et surtout plus pirate qu'autre chose. Enfin, il a une très mauvaise réputation.

— Eh bien ! cela m'est égal ! Je n'ai pas à me risquer au coin d'un bois avec lui. Mais ne le perds pas de vue, Faustine, et lorsque tout le monde se sera éloigné, suis-le, aborde-le dans quelque endroit retiré, et dis-lui que je l'attends demain vers la dixième heure. Surtout, qu'il ne manque pas au rendez-vous, car j'ai des choses importantes à lui dire.

Cependant la quinquèrème avait reçu son mât unique sur lequel avait été hissée une antenne énorme. Bientôt elle sortit du port et, sous les efforts puissants de ses quarante rameurs, elle fendit avec rapidité les eaux vertes de la Nive, aux grands applaudissements de la foule assemblée.



Un mois s'était déjà écoulé depuis le jour où la quinquèrème avait été mise à flot. Augustus Ænobarbus avait été faire une croisière avec son vaisseau et les deux galères qui lui restaient, pendant qu'un autre navire du même genre avait été mis en construction dans le chantier de la darse.

Ce même jour, une petite troupe joyeuse et alerte venait d'arriver sur les bords de l'Océan, à deux lieues environ de l'embouchure de l'Adour. Dans cet endroit charmant, qui est devenu de nos jours une merveilleuse station balnéaire, il n'y avait alors que quelques habitations de pêcheurs, petites, rares et misérables, et une crique, qui pénétrait profondément dans les rochers, contenait quelques bateaux.

Sur une belle et large plage de sable, le plus doux et le plus fin, on venait de décharger des mules, et des serviteurs étaient fort occupés à dresser deux tentes de toile. L'une d'entr'elles était rayée de bandes de pourpre, comme si elle eût dû abriter une reine. Dans l'intérieur, on entendait les frais éclats de rire des jeunes filles, qui étaient venues de Lapurdum pour goûter les douceurs de ces bains de mer si appréciés des Romains.

Quoique le pays fût parfaitement tranquille, le tribun n'avait cependant pas voulu permettre à sa fille unique de faire cette petite excursion, si loin de la ville de Lapurdum, sans qu'elle fût accompagnée par quelques-uns des cavaliers de la cohorte Novempopulane. Ceux-ci avaient placé des sentinelles pour éviter toute surprise, et la belle Julia et son amie Livie avaient pu se livrer sans crainte aux douceurs du bain.

La chaleur était si forte qu'elles restèrent longtemps à se faire rouler par les vagues qui brisaient sur la grève en traçant de longues franges d'écume d'un blanc de neige. Elles se trouvaient en ce moment non loin d'une pointe rocheuse formant une sorte de petit promontoire. Julia nagea avec vigueur jusqu'à ce qu'elle fût arrivée au rocher qui formait comme un îlot émergeant à peine de quelques pieds au-dessus des flots.

Mais à peine y eut-elle pris pied qu'une barque étroite et longue, mise en mouvement par plusieurs avirons, arriva comme la foudre à côté de la pointe du rocher où se tenait la belle nageuse, et que des Cantabres, le torse nu, bondirent comme des fauves en faisant rejaillir les eaux. L'un d'entr'eux

saisit la jeune Romaine dans ses bras de fer et, malgré sa résistance, il la déposa dans la barque qui s'éloigna aussitôt à force de rames.

Ceux des soldats et des serviteurs présents sur le rivage, où ils assistaient aux prouesses de la fille du tribun, furent surpris par la rapidité avec laquelle cet audacieux enlèvement fut opéré. Des cavaliers poussèrent leurs montures au milieu des vagues et y enfoncèrent jusqu'au poitrail, mais la barque des ravisseurs avait déjà disparu. Livie poussa des cris de désespoir et versa d'abondantes larmes, mais lorsqu'elle fut rentrée dans sa tente pour y reprendre ses vêtements, sa confidente Faustine put remarquer que, quoiqu'elle eût le visage pâli et les lèvres contractées comme par un violent chagrin, ses yeux étincelants laissèrent échapper des éclairs de triomphe que, malgré tous ses efforts, elle ne put parvenir à réprimer.

On peut juger de l'attitude du tribun lorsqu'on vint lui apprendre cette fatale nouvelle. Julia était aimée de son père, autant que cet homme ambitieux pouvait aimer quelque chose qui ne fût pas le pouvoir. Il accabla de reproches les cavaliers de la cohorte et les serviteurs de la malheureuse Julia ; mais devant le désespoir de ces braves gens qui, tous, adoraient la belle jeune fille, il comprit qu'on ne pouvait accuser personne et que la fatalité avait tout fait.

Le soir même, au moment où le soleil se cachait au-dessous de l'horizon des sables incessamment creusés par les vagues de l'Océan, la quinquèrème *Julia* était signalée à l'entrée du port et les chaînes de la tour s'abaissaient devant elle. Augustus Cénobarbus rentrait triomphant car, pendant cette croisière du haut Adour, il avait pris et coulé plusieurs pirates qui désolaient les rives du fleuve entre les cités d'Acqs et de Lapurdum. Lorsqu'il vit paraître, au coude que faisait le fleuve, les murailles de la forteresse, son cœur bondit de joie en songeant que, dans quelques heures, il allait revoir celle qu'il aimait. Les rameurs de la quinquèrème, comme s'ils

eussent compris son impatience, appuyaient avec plus de force sur leurs longs avirons et, traçant un rapide sillage, la coquette *Julia* s'avancait contre le môle de la darse.

Mais l'arrivée du vaisseau avait été déjà signalée par la vigie qui veillait sans cesse sur la haute tour placée au confluent des deux rivières, et à peine le jeune marin eut-il mis pied à terre, qu'un officieux vint aussitôt à lui et lui annonça l'enlèvement de *Julia* et le bruit que cet événement avait fait dans la cité.

Sans laisser percevoir sur ses traits de bronze l'affreuse émotion que lui causa cette nouvelle, Augustus fit un signe à son maître d'équipage et prit en courant le chemin de la ville. Il franchit la porte Méridionale, au-dessus de laquelle se promenait un soldat dont le casque poli étincelait aux derniers feux du soleil.

Après quelques pas il était arrivé aux portes du château, qui se composait de quatre demi-tours réunies entr'elles par des courtines épaisses et construites dans ce petit appareil de pierres cubiques où se retrouve la main puissante des maîtres du monde. Les soldats de la cohorte, qui devisaient dans la cour, le reconnurent aussitôt qu'il parut, et comme un vieux centurion, qui avait fait la guerre d'Espagne, vint au devant de lui, il lui dit :

— Le tribun ? le tribun ? où est le tribun ? il faut que je lui parle sur l'heure.

— Il s'est retiré dans son appartement et ne veut recevoir personne ; tu as appris sans doute l'affreux événement ?

— C'est pour cela que je viens le voir !

— Que veux-tu donc faire ?

— Poursuivre le pirate, détruire les villages qui sont sur les bords du golfe comme autant de nids de vautours, et ne pas revenir sans la malheureuse *Julia*.

— Mais sais-tu au moins qui l'a enlevée ?

— Qui veux-tu qui me l'ait appris ? J'arrive à l'instant.

— Eh bien ! va donc voir le tribun. Mais souviens-toi,

Augustus Œnobarbus, de ne pas commencer ton expédition sans m'avoir revu. J'aimais Julia comme ma propre fille, et j'aurais peut-être quelque chose d'intéressant à te dire.

— Alors, à bientôt, car je ne serai pas long; le temps presse, adieu !

Précédé par un esclave ibère, le jeune marin gravit à la hâte le large escalier de pierre qui conduisait aux appartements particuliers du tribun. Ce dernier s'était réfugié au fond d'une chambre voûtée, et une torche de résine enflammée, répandant une lueur rougeâtre, était insuffisante pour combattre l'obscurité de ce sombre réduit.

Le tribun, plongé dans une noire tristesse, était à demi couché sur un lit de repos. Dans sa douleur il avait ramené sur sa tête un pan de son manteau et, entendant le pas rapide du jeune homme résonner sur les grandes dalles du parquet, il s'écria avec amertume :

— Qu'est-ce encore ? vient-on m'annoncer un nouveau malheur ? et ne peut-on me laisser en repos ?

— C'est moi, Julius, je reviens de ma croisière triomphante de nos ennemis, et j'ai appris l'enlèvement de ta fille. J'accours aussitôt pour prendre tes ordres.

— Ah ! c'est toi, A. Œnobarbus ? Hélas ! qu'est devenue ma belle Julia ? Où l'a-t-on conduite, et qu'est-il possible de faire ?

— Comment ! est-ce ainsi que tu songes à la sauver ? Il faut poursuivre les ravisseurs, te dis-je.

— C'est inutile ! ils ont trop d'avance.

— Écoute, donne-moi l'ordre de lever l'ancre, et dans une heure j'aurai pris la mer, je ne reviendrai qu'après avoir repris ta fille des mains de ceux qui l'ont enlevée, et la Julia sauvera Julia. Ma quinquèrème et mes marins feront des miracles, et je sens que je réussirai. Laisser cette adorable fille entre les mains de ces sauvages ? Non, quand je devrais périr ; mais, hâte-toi, il n'y a que trop de temps perdu.

— Eh bien, va donc, vaillant Œnobarbus, et si tu la reprends des mains des pirates, si tu la sauves des griffes de



ces forbans, si tu la rends à ma tendresse et à mon amour, je te la donne, elle sera à toi qu'elle aime, je le sais. Mais pars ! Que fais-tu, pourquoi attendre encore ?

Lorsqu'il sortit de l'appartement du tribun, il passa avec rapidité dans la cour du castellum, et il oubliait les recommandations du centurion, lorsque ce dernier, qui se tenait debout dans l'encadrement d'une porte, lui rappela sa promesse en lui disant :

— Eh bien, Enobarbus, que fais-tu, où vas-tu ainsi ?

— Me mettre à la poursuite des pirates ; ainsi, si tu as quelque chose à me dire, parle vite.

— Tu es fou ! la douleur t'aveugle. Ne vaut-il pas mieux perdre une heure et avoir des renseignements précis que de courir ainsi à l'aventure ? Sais-tu seulement de quel côté tu dois conduire ton vaisseau ?

— Qu'importe ! ajouta le marin, mais je la retrouverai, quand je devrais fouiller une à une toutes les criques du golfe Cantabrique.

— Allons, accompagne-moi dans la *via Major*, nous y trouverons ce que nous cherchons.

— Hâtons-nous alors, le soleil s'abaisse sur l'horizon, et à la nuit il faut que je sois en mer.

— Viens, te dis-je, et tu ne regretteras pas ta peine.

Les deux hommes quittèrent le château ; ils passèrent derrière la muraille de l'enceinte et, gravissant la pente d'une rue montueuse dont les maisons paraissaient des masures, longèrent le temple de Diane, situé au milieu de la place publique. Ils se trouvèrent bientôt dans une rue que l'on appelait la *via Major*, et qui était la principale artère de la cité.

Non loin de la demeure de Livie, ils rencontrèrent un cavalier de la Novempopulane, de ceux que l'on appelait des auxiliaires, et qui était un barbare du centre de l'Empire. Ce dernier s'approcha du centurion et attendit en silence qu'on l'interrogât.

— Tu as vu Faustine ?

— Je l'ai vue !

— Que sait-elle ?

Le cavalier raconta ce qui s'était passé et comment la suivante avait, le jour même du lancement de la quinquèrème, conduit un Cantabre dans la demeure de Livie. Ce dernier, qui faisait depuis longtemps le commerce avec son père, jouissait dans tout le pays d'une véritable réputation de forban et d'écumeur de mer.

— Et après ? dit Augustus avec impatience.

— Je ne sais ce qui fut convenu entr'eux, et quel marché ils traitèrent ; mais après une assez longue conférence, Livie appela Faustine et lui ordonna de lui apporter un petit coffret de bois précieux qui contenait l'argent que son père, le riche marchand, lui donnait en abondance pour satisfaire ses moindres désirs. En se retirant, elle aperçut la jeune femme remettant au Cantabre une bourse de peau pleine d'or ; ce dernier, après l'avoir enfouie dans sa ceinture, la quitta en répétant :

— Sois tranquille et compte sur moi, tes désirs seront exécutés.

— Et ta Faustine, dit le centurion, savait-elle de quel pays était ce misérable pirate ?

— Elle assure qu'il habite un village situé un peu avant d'arriver à Oëaso. Là, la nature a ouvert, dans une haute montagne, une étroite coupure dans laquelle la mer entre très profondément. Il paraît que c'est un port très sûr, mais il faut y être dessus pour l'apercevoir.

— Je le connais, s'écria Augustus Œnobarbus, j'y suis entré dix fois avec mes galères. Mais je dois dire que, comme le bassin que la mer a creusé est très vaste et que ses bords en sont boisés, il est fort possible que son lieu de refuge m'ait échappé. D'ailleurs, plusieurs tribus de Vascons sont établies sur ses bords et se livrent à la fois à la pêche et à la chasse. Je te remercie de tes renseignements,

s'écria-t-il en quittant le centurion, et je cours rejoindre mon vaisseau.

— Va donc ! lui dit le vieux soldat, et que les dieux te protègent.

Augustus CEnobarbus fut en quelques instants à la porte Méridionale et d'un bond sur la *Julia*, que pas un seul des hommes de son équipage n'avait osé abandonner.

En quelques coups d'aviron ils furent au milieu de la Nive, et comme le courant de descente était encore assez fort, ils ne tardèrent pas à dépasser la tour du guet et le confluent des deux rivières. La quinquèrème avançait rapidement, emportée à la fois et par le fil de l'eau et par la vogue largement espacée de ses rameurs, car il ne fallait pas fatiguer ces derniers dans le cas d'une chasse où ils auraient à déployer toute leur vigueur.

Le soleil avait déjà caché derrière l'horizon la moitié de son large disque enflammé, lorsque la *Julia* commença à sentir contre ses flancs l'influence des longues lames de la mer. Augustus CEnobarbus était sombre et soucieux et, comme il sentait une bonne brise bien fraîche, il fit établir la grande voile de la galère et rentrer les avirons.

La nuit tombait rapidement, mais il était déjà à plus de deux milles en mer. Les vagues étaient légèrement phosphorescentes, et des milliers d'étoiles brillaient dans le ciel. La terre avait disparu dans l'obscurité et Augustus, gardant le quart des marins, ordonna aux autres de prendre quelques instants de repos dans le faux-pont de la quinquèrème ; quant à lui, il n'abandonna point son poste à l'arrière, car il sentait bien qu'il n'aurait pu dormir. Du côté de la terre et sur les flancs de la montagne, il apercevait un feu qui étincelait dans les ténèbres et qui indiquait quelque campement de chasseurs ou de bergers.

Lorsque l'aurore commença à blanchir le ciel, Augustus CEnobarbus était encore assis à côté du plat-bord de l'arrière, à quelques pas du timonier qui maniait le large gouvernail à

queue. La fraîche rosée qui tombait avait mouillé le pont de la *Julia* et parsemé de gouttes, brillantes comme des perles, le casque et la cuirasse du jeune marin. Le jour grandissait rapidement, et déjà une lueur dorée commençait à étinceler sur les crêtes dentelées des Pyrénées, indiquant la prochaine apparition du soleil.

Autour de lui, ses marins étaient étendus çà et là, couverts de manteaux ou de lambeaux de toile ; ils se réveillèrent les uns après les autres et s'empressèrent de jeter un regard sur la côte qui élevait, en face du vaisseau, ses falaises escarpées.

Le jeune capitaine avait si bien conduit sa manœuvre et si admirablement dirigé la marche de la *Julia*, qu'elle se trouvait en ce moment à trois milles par le travers du port désigné par la suivante de Livie, et qui est depuis devenu célèbre dans les annales du pays sous le nom de Passages. L'étroite coupure qui en signalait l'entrée se détachait à peine par une ligne plus sombre sur le fond clair des rochers.

Le sifflet du maître d'équipage, qui vint prendre les ordres du capitaine, mit bientôt debout tous les matelots, et les deux seules voiles de la *Julia* furent carguées. Les rameurs prirent les avirons, et comme ils n'avaient guère besoin de se presser, ils se mirent à battre lentement la mer de leurs pelles peintes en couleur pourpre.

A mesure qu'ils approchaient, ils voyaient l'échancrure qui donnait accès dans le port devenir de plus en plus visible. Bientôt ils naviguèrent sur les eaux bleues et profondes de l'étroit canal dont les deux pentes étaient couvertes de la plus luxuriante végétation.

Au point où commençait le vaste bassin dans lequel se réfléchissaient les hauts sommets des montagnes voisines, la quinquèrème s'arrêta en face d'un misérable hameau composé de quelques huttes, et au pied duquel Augustus *Enobarbus* débarqua avec une dizaine de marins bien armés. Mais ces cahutes étaient désertes, car à la vue de la quinquèrème tous

les habitants s'étaient enfuis dans les broussailles inextricables qui garnissaient le revers de la montagne.

Surmontant le dégoût que lui causait l'odeur affreuse de poisson corrompu qu'exhalait l'intérieur de ces misérables masures, le jeune homme les fouilla toutes, les unes après les autres, avec un soin des plus minutieux. Sa constance fut enfin récompensée, car il trouva, cachée sous un horrible grabat, une vieille femme qui ne voulut tout d'abord rien répondre à ses questions multipliées. Il se souvint en ce moment que, parmi les hommes de la quinquèrème, il y en avait plusieurs qui parlaient la langue des Vascons. Il les fit venir à terre et, faisant briller aux yeux ébahis de la vieille quelques pièces d'argent, il apprit que celui qu'il cherchait était parti en expédition avec les plus alertes et les plus hardis marins du hameau ; ils avaient armé la meilleure de leurs embarcations et, depuis, ils n'avaient pas reparu.

Furieux du peu de succès que sa croisière avait obtenu jusqu'à cette heure, Augustus Ænobarbus fit mettre le feu au hameau, coula à fond les quelques barques qui étaient amarées dans la petite crique naturelle qui s'échancrait au milieu des rochers et se hâta de regagner l'entrée du canal.

Lorsqu'il fut arrivé en pleine mer, ses regards se portèrent de tous les côtés, et principalement vers le rivage qui profilait sa haute falaise crayeuse. Ce fut en ce moment que le marin placé sur l'avant de la *Julia* signala une embarcation dont la voile unique se détachait sur le fond plus obscur des roches.

Ceux qui la montaient avaient aussi sans doute aperçu le vaisseau romain, car leur embarcation vira de bord, abattit subitement sa voile et l'équipage, qui paraissait fort nombreux, fit aussitôt écumer la mer sous le choc répété de ses avirons. D'ailleurs, ils n'étaient guère séparés que par une distance d'un millier de pas et la *Julia*, prenant chasse aussitôt avec l'ardeur d'un limier bien dressé, se mit à la poursuite des fugitifs.

C'était l'embarcation d'Arritza, sans aucun doute, et il était

fort heureux pour Augustus que la haute falaise opposât un obstacle infranchissable au débarquement. La légère chaloupe des pirates marchait bien, mais elle ne pouvait être comparée à l'admirable *Julia*, qui filait comme une flèche sous l'impulsion de ses quarante rameurs. Le jeune capitaine, dont le cœur bondissait d'inquiétude et d'espoir, activait encore les mouvements de la vogue, et les membres herculéens des rameurs à moitié nus ruisselaient de sueur. Les longues rames pliaient à faire croire qu'elles allaient se briser comme des roseaux, et la distance diminuait si rapidement que la quinquerème fit, en même temps, ses préparatifs de combat.

Bientôt on entendit les respirations haletantes des pirates qui faisaient voler leur embarcation à demi-pontée, mais ce fut en vain, le corbeau de fer l'accrocha soudain et la ramena, avec une force irrésistible, contre le flanc de la *Julia*.

Œnobarbus, à la tête de ses soldats, passa, comme sur une vague, sur l'équipage vascon. La terrible et courte épée cantabre, à deux tranchants, frappait des coups mortels, et en une minute l'embarcation fut pleine de sang. Quelques-uns des forbans se jetèrent à la mer et essayèrent de gagner le pied de la falaise à la nage. Arritza, nu jusqu'à la ceinture, ses yeux fauves lançant des éclairs, était sur l'avant de son bateau, se cramponnant de ses pieds nus, comme avec des griffes, sur chaque bordage, et brandissant une hache pesante au fer poli et acéré. Augustus Œnobarbus, qui avait fait les plus grands ravages parmi les compagnons du pirate, les renversant tous sous les coups de son épée, comprit, en voyant le ravisseur qui le regardait de ses yeux sanglants, qu'il avait devant lui un redoutable adversaire. Il s'arrêta un instant en faisant signe aux siens de ne pas intervenir, car il voulait punir lui-même celui qui lui avait enlevé sa bien-aimée.

Ils formaient tous deux le plus curieux contraste, car ils représentaient d'une manière bien différente l'image terrible de la guerre. L'un, à demi-nu, ses membres musculeux couverts du sang de ses ennemis, les cheveux hérissés, les

prunelles lançant des éclairs, tenant entre ses mains puissantes une arme formidable et grossière dont le poids seul paraissait irrésistible. L'autre, froid, calme et résolu, revêtu d'une cuirasse et d'un casque poli, tenant de la main droite une épée courte, à la lame large et acérée, représentait la plus noble expression de la discipline et de la confiance dans son habileté dans les armes. Œnobarbus attendit ainsi une minute : enfin Arritza, croyant le surprendre, fit un bond de tigre et lui asséna un terrible coup de hache ; mais le Romain avait l'œil aux aguets, car il évita l'atteinte de son adversaire par une simple retraite de corps faite avec une agilité sans égale et, avant que le Vascon ait eu le temps de relever sa hache, la courte épée cantabre lui fit une blessure mortelle. Le forban fit quelques pas en chancelant et, perdant des flots de sang, il laissa tomber sa hache et se précipita dans la mer qui se referma en bouillonnant.

Les marins de la quinquerème poussèrent un grand cri de victoire, et en un clin d'œil ils eurent jeté à l'eau tout ce qui restait à bord, sans distinction de morts et de blessés. En même temps, Augustus Œnobarbus pénétra sous l'avant de l'embarcation et en ressortit aussitôt en tenant dans ses bras le corps presque inanimé de la belle Julia, qu'il venait de reconquérir à la pointe de l'épée.

La pauvre enfant était encore revêtue du costume de bain qu'elle portait lorsqu'elle fut enlevée par l'audacieux pirate ; elle n'avait eu, pour se préserver de la fraîcheur de la mer et de la nuit, qu'un large manteau en poil de chèvre qu'Arritza avait jeté sur ses épaules.

Œnobarbus la porta lui-même dans la chambre située sous l'arrière de la quinquerème et qui, quoique meublée avec une grande simplicité, paraissait cependant un palais à côté du bouge infect dans lequel le forban l'avait reléguée depuis son enlèvement. Il l'obligea à boire une coupe de vin vieux et à prendre quelques aliments légers ; il lui donna des vêtements et exigea qu'elle prit un repos nécessaire au rétablissement

de ses forces. Une couche était placée dans un des angles de la chambre et ce fut avec délices que Julia, qui n'avait rien perdu de sa beauté, y étendit ses membres fatigués en songeant au bonheur de revoir sous peu la jolie cité de Lapurdum.

Pendant ce temps, le lieutenant de la quinquèrème avait fait défoncer l'embarcation des pirates et celle-ci avait coulé à pic. Puis la *Julia*, ayant hissé sa grande voile triangulaire, s'avança vers l'embouchure de l'Adour, en suivant la côte à une distance d'un mille environ.

Lorsque Ænobarbus remonta sur le pont, l'équipage se reposait de ses fatigues et du combat précédent pendant lequel plusieurs hommes avaient reçu des blessures. Il était deux heures environ et la mer avait complètement changé d'aspect. Au lieu de sa belle teinte émeraude elle avait une couleur plombée, et les vagues qui clapotaient contre les flancs du navire paraissaient sombres et pesantes. Le soleil était devenu livide et ses rayons avaient perdu tout leur éclat. La mer s'était calmée, ses vagues paraissaient n'avoir plus la force de se soulever et la voile triangulaire de la *Julia* battait contre le mât, car la brise ne venait plus que par risées insensibles, et bientôt elle cessa tout à fait. C'étaient là tous les effrayants indices d'une tempête prochaine, et Ænobarbus était trop bon marin pour s'y tromper un seul instant. Depuis un moment déjà l'équipage avait repris les rames, et quoiqu'on fût à proximité de cette large baie au fond de laquelle fut plus tard élevé Saint-Jean-de-Luz, où la quinquèrème aurait pu être mise à l'abri, on n'y entra pas. L'audacieux jeune homme avait bravé cent fois les plus furieuses tempêtes du golfe, et s'en était toujours sorti avec un rare bonheur. Il avait confiance en son vaisseau qui était neuf et tenait admirablement la mer ; de plus, il ne voulait pas tarder un seul instant à annoncer au tribun l'heureuse délivrance de sa fille.

La *Julia*, sous le puissant effort de ses dix avirons, volait sur la mer, dont les flots devenaient de plus en plus sombres,



le soleil était obscurci comme s'il se fût recouvert d'un voile. Déjà on avait doublé la pointe de Biarritz et on n'entendait que les craquements des avirons et la respiration haletante des rameurs qui redoublaient d'efforts, car on commençait à apercevoir l'embouchure de l'Adour dans laquelle le vaisseau se fût trouvé en sûreté, lorsque tout à coup la mer frémit comme si elle fût entrée en ébullition, et une blanche écume couvrit sa surface. Le hardi marin était à l'arrière, tenant entre ses mains puissantes le manche de son large gouvernail et maintenait la quinquèrème à un mille environ de la côte plate et basse qui étendait devant lui sa vaste plage de sable. Une violente rafale prit la *Julia* par le travers et emporta sur son aile la petite voile de l'avant qui servait de tourmentin et qui, quoique n'offrant qu'une très petite surface, disparut en un instant dans les flots avec un bruit épouvantable.

Ænobarbus voulut faire face aux vagues, d'une hauteur prodigieuse, qui arrivaient de l'horizon, mais elles passèrent avec fureur, arrachant plusieurs marins des bordages auxquels ils se tenaient cramponnés et remplissant le vaisseau d'écume. Soutenir la lutte était chose impossible, car les vagues arrivaient furieuses de la haute mer et formant des lignes pressées comme des escadrons innombrables. Se jeter à la côte, qui était très basse et unie, il n'y avait pas à l'essayer, le vaisseau y eût été infailliblement brisé par la violence des flots.

Augustus ne pensa plus en ce moment qu'à sauver celle qu'il aimait. En un clin d'œil il se débarrassa de ses armes et de ses vêtements et, le corps complètement nu, aussi beau qu'un demi-dieu, il se précipita dans la chambre de la quinquèrème et en sortit aussitôt tenant entre ses bras herculéens la belle *Julia*, dont les regards épouvantés s'arrêtèrent sur la mer en furie. Ænobarbus bondit dans les flots écumants et fit tous ses efforts pour gagner le rivage qui s'étendait à moins de cent brasses de lui.

En même temps la quinquèrème, abandonnée par son équipage qui s'était aussi jeté à la mer, fut lancée sur la plage avec une force extraordinaire et brisée en quelques minutes par le choc des vagues. Le lieutenant d'Ænobarbus, jeune homme d'une vigueur d'athlète et qui était né sur les rives du golfe, aborda dix fois sur le sable et fut dix fois rejeté par la mer : il réussit enfin à prendre pied et vit en même temps l'amant de Julia lutter en désespéré contre les flots. Il l'aperçut tenant toujours serré contre sa poitrine le corps inanimé de la fille du tribun, et alourdi par son précieux fardeau, tantôt revenant à la surface et tantôt englouti par les vagues écumantes. Enfin ils disparurent tous deux, et le dernier survivant de la quinquèrème ne vit plus que la mer furieuse et échevelée et, sur le sable fin de la plage, les débris du vaisseau que les flots commençaient à rejeter.



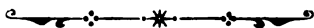
Il eut encore la force de se trainer jusqu'à Lapurdum et annonça au tribun le fatal événement. Toute la nuit une tempête furieuse passa en rugissant sur la ville, et le vent siffla sur les murailles avec une force inouïe. Mais le lendemain, dès l'aube, avec les brusques variations de température de ces contrées, le ciel était redevenu bleu, et le soleil doux et chaud. Le tribun, désespéré mais conservant un reste d'espoir, monta à cheval et se fit accompagner par quelques-uns de ses serviteurs ; le lieutenant d'Ænobarbus le conduisit sur le lieu même où il avait abordé la veille. La mer était calme et paisible, et ses vagues bleues venaient franger la grève de jolis flocons d'argent. Les débris de la quinquèrème jonchaient la plage : ici, un bordage, là, un aviron brisé, mais les corps des marins n'avaient pas encore été rejetés par la mer.

Enfin, dans un repli du terrain planté de quelques maigres arbrisseaux brûlés et desséchés par les vents du large,

retentit le cri d'alarme de l'un de serviteurs du tribun qui errait sur la côte et fit accourir tout le monde.

Ils étaient là tous deux, Augustus Œnobarbus, nu et beau comme une statue, et Julia, étendus sur le sable. Ils paraissaient respirer encore, car la mer avait respecté leur amoureuse étreinte et ils se tenaient par la main, comme s'ils étaient partis pour un monde meilleur.

Ils furent ensevelis au pied d'un grand pin qui poussait non loin de là, au sommet d'une dune de sable. Le tableau d'arrière de la quinquèrème, sur lequel se trouvait peint, en lettres d'or, le doux nom de *Julia*, fut placé sur leur tombe comme un cippe funéraire qui rappela bien longtemps le souvenir de ceux qui s'étaient tant aimés.





#### IV

### LE DRAKAR SCANDINAVE

Lorsque Erik-le-Rouge eut fait réparer le *Long-Serpent*, car il avait beaucoup souffert dans sa dernière croisière, il monta à bord après avoir fait ses adieux à ses parents et à ses proches, et l'agile vaisseau descendit le fil du fleuve, que ses longs avirons frappaient à coups cadencés.

Au moment où il doubla la pointe qui lui dérobait encore la vue de la mer, dont on commençait à entendre les vagues mugissantes, il se tourna vers la ville dont il pouvait voir dans le lointain les murailles et les tours.

D'ailleurs, vu de ce point, le paysage présentait un aspect enchanteur : le large lit de l'Adour étendait jusqu'aux pieds de la cité sa vaste nappe d'eau miroitante, et la plus luxuriante végétation poussait sur les deux rives. Des arbres superbes, aux troncs énormes, croisaient leur ramure au-dessus des eaux, et grâce à la domination de ses derniers conquérants, la contrée tout entière était retombée dans la plus affreuse barbarie.

Cependant ils avaient fait de la vieille ville romaine un de leurs nids de pirates, car ils y trouvaient, grâce à la proximité de la mer et aux deux belles rivières qui la baignaient, de grandes facilités pour réparer et ravitailler leurs vaisseaux endommagés par les fréquentes tempêtes du golfe.

Lorsque le *Long-Serpent* eut doublé le coude que faisait le lit de l'Adour, et que la ville eut brusquement disparu aux yeux de l'équipage, Erik, toujours debout sur l'arrière de son vaisseau, jeta un coup d'œil de faucon sur l'embouchure du fleuve, à l'extrémité duquel on commençait à apercevoir les vagues écumantes de la mer.

Les âcres émanations des flots, apportées par la brise, faisaient frémir les narines palpitantes des Vikings, fils de la mer et descendants de ces fameux Scandinaves qui se vantaient de ne jamais s'asseoir à un foyer terrestre.

Erik-le-Rouge était fils de Théofime, qui avait été *roi de la mer*. On sait que celui qui avait reçu ce titre passait sa vie entière sur l'Océan, ne cherchant jamais un refuge sous un toit, ne vidant jamais un cornet à boire auprès d'aucun foyer. A sa mort, on déposait son corps et ses armes sur un bateau qu'on lançait en mer après y avoir mis le feu. L'audacieux pirate allait ainsi dormir son dernier sommeil dans les abîmes de l'Océan, dont il avait appris, depuis sa jeunesse, à braver les caprices et la fureur.

Les Scandinaves avaient déjà, dans leurs courses aventureuses, parcouru plusieurs terres inconnues, parmi lesquelles on peut citer les Orcades, les Hébrides, et enfin l'Islande, qui devait leur servir à découvrir l'Amérique. Erik avait soif d'aventures, et après des combats nombreux, desquels il était toujours sorti vainqueur, il partait pour un long voyage, à la recherche de terres nouvelles.

Le drakar qu'il montait avait été l'objet de réparations toutes spéciales. C'était un vaisseau de 28 mètres de longueur sur 5 mètres 15 de largeur. Il était remarquable par ses formes fines et élégantes, et c'était, en effet, un excellent marcheur. Les couples n'étaient pas reliées directement à la quille, mais seulement par l'intermédiaire d'un revêtement extérieur dont les virures inférieures étaient chevillées entr'elles d'un bord à l'autre.

L'étanchéité du bord, dont l'épaisseur variait de deux à quatre centimètres, était obtenue en clouant les revers nécessaires au moyen de sortes de rivets, après interposition d'un cordage de bourre.

Quant au gouvernail, situé sur le côté, comme dans les vaisseaux romains, il était attaché d'une façon très originale au moyen d'un cordage qui le tenait appliqué le long d'un

garni chevillé extérieurement sur la muraille. Une mortaise pratiquée dans la tête de ce gouvernail permettait d'introduire une barre qui pouvait orienter celui-ci autour d'un axe incliné passant par le collier en corde.

La mâture se composait d'un mât unique, amovible, encasté dans une solide emplanture. Ce vaisseau bordait seize avirons de chaque côté et avait soixante hommes d'équipage : l'avant se recourbait et représentait la figure d'un serpent, la gueule ouverte, et l'unique voile carrée était ferlée le long de sa vergue.

Sur l'avant et sur l'arrière se trouvaient deux plate-formes en charpente, très élevées au-dessus du pont, et où se tenaient d'ordinaire les combattants. C'est là que se trouvait Erik-le-Rouge au moment où il jetait un dernier regard sur la cité qui venait de disparaître derrière le coude du fleuve.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq à trente ans, de taille très élevée et aux membres athlétiques. Ses longs cheveux, de couleur fauve, lui avaient fait donner le sobriquet de Rouge, qui était invariablement attaché à son nom d'Erik, et qu'il avait déjà illustré dans de nombreux combats. Ses yeux bleus, larges, éclatants, possédaient une puissance de vision invraisemblable, et lorsqu'ils étaient animés par la colère ou par tout autre sentiment profond, ils prenaient une lueur incandescente qu'il était impossible de supporter en face. Ses marins, indomptables pour tout autre que pour lui, formaient une troupe terrible qui ne reculait devant aucun obstacle, et, conduits par lui, ils pouvaient les surmonter tous. Cependant, comme il y avait déjà assez longtemps que son vaisseau n'avait pas revu les fjords du Danemark et que le fer et la mer avaient moissonné quelques-uns de ces braves, il avait complété son équipage à l'aide de quelques Cantabres de la côte, aussi bons marins et à peine moins féroces et moins téméraires que les Vikings eux-mêmes.

Lorsque le *Long-Serpent* ne fut plus qu'à une centaine de toises de l'embouchure de l'Adour, Erik aperçut un autre

vaisseau qui se présentait comme s'il voulait pénétrer dans le lit du fleuve : les rayons du soleil, qui venaient frapper obliquement sa carène, la faisaient resplendir comme si elle eût été revêtue de métaux précieux. Afin de mieux voir quel était ce nouveau venu, Erik-le-Rouge mit sa main sur ses yeux pour les préserver de la réverbération ardente du soleil et, s'adressant à son lieutenant, qui était à côté de lui :

— Quel est ce vaisseau, Olaf, le connais-tu ?

— Non, Erik, il est plus richement décoré que le nôtre.

Et cependant ce ne peut être un navire franc ?

— Un navire franc ne songera point à s'aventurer en mer lorsque nous en sommes les maîtres. Non, Erik, non, cela ne peut pas être !

— Mais alors !...

— C'est un drakar scandinave, mais il est plus grand que le *Long-Serpent* et ne paraît guère avoir souffert de la mer.

— Tiens, regarde, Olaf, le voilà qui a cargué sa voile et qui avance maintenant à l'aide de ses avirons. Tu avais raison, c'est un vaisseau du Nord.

— Peut-être appartient-il à nos frères de la Loire ou de la Seine et est-il venu jusqu'ici chercher des aventures ?

— Je ne sais trop, Olaf ; il est vrai qu'il est armé en guerre, mais je ne connais pas dans les établissements des Vikings dans les Gaules de vaisseau aussi richement orné. Celui-ci vient du Daneimark, et nous allons bientôt savoir si mon œil est encore sûr.

— Dans tous les cas, il a un équipage bien vigoureux. Vois donc comme il marche !

En effet, le pirate ne se trompait pas, le vaisseau étranger avançait avec une rapidité merveilleuse. Il présentait maintenant sa proue acérée à l'entrée du fleuve, et un rayon de soleil le faisait étinceler comme une pierre précieuse. Ses longs avirons, qui battaient l'eau de chaque côté de ses flancs, faisaient jaillir de la mer un nuage d'écume. Avancé ainsi en sens contraire, les deux drakars ne pouvaient tarder à se

rencontrer, et ils passèrent ainsi à quelques brasses l'un de l'autre : mais ce fut assez de cette rapide vision pour qu'Erik-le-Rouge emportât en son âme un trait empoisonné.

Le vaisseau qui passa à deux longueurs de rame de son drakar était, en effet, plus grand que le sien, et surtout beaucoup plus richement décoré. Le luxe qui était déployé à son bord était extraordinaire, car la proue, très allongée et représentant un dragon dont les ailes étaient déployées contre les bordages, était entièrement dorée. Les flancs étaient peints de l'incarnat le plus vif, avec une large bande d'argent qui brillait comme une cuirasse. Les longues rames étaient d'un bleu d'azur, et leurs pelles, souples et minces, entièrement dorées, ce qui produisait des effets aveuglants lorsque, d'un mouvement uniforme, elles battaient les flots à coups cadencés. Quoique les bastingages élevés et dorés fussent garnis d'une rangée de boucliers posés les uns à côté des autres et se recouvrant à moitié, Erik-le-Rouge put toutefois distinguer, grâce à la position qu'il occupait sur le château du *Long-Serpent*, les rangs pressés des rameurs aux casques dorés et aux armes étincelantes. Sur l'avant, un flot de soldats, revêtus d'armures, dénotait le luxe inouï déployé à bord de ce vaisseau : mais ce fut surtout lorsque ses regards se portèrent sur le château d'arrière, que son étonnement et sa surprise redoublèrent. Plusieurs officiers entouraient le capitaine du drakar et il vit, au centre d'un nuage brillant d'armures, d'étoffes précieuses et de bijoux de prix, la plus radieuse apparition qui ait jamais fait battre le cœur d'un de ces hardis marins.

Le capitaine était debout contre la balustrade découpée à jour du château d'arrière, et ses cheveux blonds qui s'échappaient en longues boucles de son casque d'or, les larges colliers qui entouraient son cou nu et blanc comme l'albâtre, sa taille élevée et cependant souple et flexible, tout cet ensemble de perfections frappèrent Erik qui dit à Olaf, regardant lui-même avec admiration :



— Une vierge au bouclier, que vient-elle chercher si loin ?

— Je ne sais, répondit le lieutenant, mais il faut que ses courses aient été plus profitables que les nôtres. Dis donc, Erik, quel dommage que nous ne l'ayons point rencontrée en pleine mer, ou bien en vue des côtes.

— Comment, maudit, répondit le brave marin, songerais-tu à attaquer un des nôtres et à le dépouiller ?

— Que veux-tu, Erik, il y a si longtemps que nous n'avons eu le bonheur de faire une descente dans un riche monastère, que nous aurions vraiment bien besoin d'une aubaine de ce genre. D'ailleurs, ce n'est pas l'expédition que nous entreprenons aujourd'hui qui va contribuer à nous enrichir.

— Et la gloire, Olaf ! la gloire que nous allons acquérir en découvrant des pays nouveaux ?

— La gloire ne vaut pas un navire marchand richement chargé.

Un nuage de contrariété passa, comme un éclair, dans les yeux bleus d'Erik :

— Alors, pourquoi m'as-tu suivi, dit-il d'un ton sec, il en est temps encore, veux-tu que je te débarque ?

— Et mon dévouement, mon amitié pour toi, Erik, comptes-tu cela pour rien ? Ne suis-je pas ton ami ? Sans doute j'eusse préféré te voir entreprendre une croisière sur les côtes d'Espagne ou d'Italie, mais lors même que tu nous mènerais droit au Maëlstrom, tu sais bien que je te suivrais et que nos destinées ne se sépareront jamais.

Les traits d'Erik se détendirent subitement, et comme son vaisseau commençait à ressentir l'influence des vagues de l'Océan, il jeta un dernier regard sur le brillant drakar de la vierge au bouclier qui continuait sa marche rapide vers la ville de Bayonne.

La navigation qu'Erik-le-Rouge allait entreprendre devait être des plus laborieuses. Déjà, quelques années avant l'arrivée d'Ingolf en Islande, un des émules d'Erik découvrait les blanches cimes qui bordent le rivage oriental du

Groënland et donna son nom à quelques rochers du cercle polaire.

Parmi les Vikings on racontait alors sur ce pays nouveau les choses les plus étranges et les plus effroyables. Hollur Gat prétendait y être allé de Norvège, sur les glaces, avec une chèvre, et disait y avoir vu des chênes chargés de glands gros comme des hommes, des géants et des rochers de glace qui brisaient les navires au passage. Erik-le-Rouge se lança dans la direction des terres cultivées de Gumibjar, il retrouva la côte orientale du Groënland par le 64° degré de latitude Nord et donna le nom de Mdjokel (montagne au milieu des glaces), au lieu de son atterrissage.

Il vit un véritable amas de roches entremêlées d'énormes blocs de glace, image de l'hiver et du chaos. Ces glaces descendaient incessamment à la mer, s'unissant aux icebergs poussés par les courants du Nord-Est, formant cette bordure large et d'une beauté sinistre qui interdit aux navires l'approche de la terre.

Erik ne s'y arrêta pas, descendit au Sud, doubla le cap Farewell, et vint se fixer dans le fjord d'Igalikko, qu'il appela Eriksfjord, dans l'espoir de perpétuer le souvenir de son nom.

Là il commença la construction de Brattahbida, vaste bâtiment dont un rocher formait l'une des parois. La contrée se présentait sous un aspect beaucoup plus favorable que les côtes du Levant. Ses vallées produisaient de l'herbe en abondance. La montagne était couverte de mousse du côté du Nord ; on y trouvait de l'oseille et beaucoup d'autres baies. Des saules et des bouleaux, peu élevés à la vérité, y montraient leur maigre feuillage.

En quittant Bayonne, Erik-le-Rouge avait songé à trouver une terre habitable. Il appela sa nouvelle patrie Groënland (terre verte), car, disait-il, si cette contrée porte un beau nom, les hommes se décideront plus facilement à la venir habiter. Il laissa quelques-uns de ses marins pour continuer les

travaux qu'il avait commencés, il les pourvut de vivres, d'armes et d'outils, et remit à la voile pour revenir en Europe.



Six mois s'étaient déjà écoulés depuis le départ d'Erik à la découverte de terres nouvelles, lorsqu'un vaisseau, fatigué par les dures mers glaciales, ses coutures ouvertes et faisant eau de toutes parts, se présenta devant l'embouchure de l'Adour. La fortune lui avait souri, car il portait un chargement de peaux et de fourrures précieuses, ce qui, en outre de la découverte d'un pays nouveau, était plus que suffisant pour récompenser, et au delà, son équipage de ses durs travaux.

Le *Long-Serpent* aborda dans le port extérieur, qui était situé au pied des vieilles murailles romaines, mais que les Normands avaient laissé tomber en beaucoup d'endroits. La population, très clairsemée, car les habitants avaient presque tous fui depuis que les pirates s'étaient emparés de Bayonne, était tout entière dans les rues, et se dirigeait vers l'ancienne darse qui abritait autrefois les galères romaines et dont nous avons déjà parlé. Si naguère, et au retour de chacune de ses croisières, Erik-le-Rouge avait vu la foule curieuse se porter au devant de son vaisseau, il n'en était pas de même aujourd'hui, et le hardi marin constata, avec le plus vif étonnement, que les quelques hommes qui s'étaient arrêtés devant le *Long-Serpent*, après avoir jeté sur le vaisseau un regard presque indifférent, étaient partis avec la plus grande hâte et avaient repris le chemin de la cité. Le Viking, qui débarquait en ce moment avec son fidèle Olaf, ne put s'empêcher de dire à ce dernier :

— Il faut qu'un événement bien extraordinaire se passe en ce moment dans la ville, pour que nos anciens compagnons soient si peu empressés de savoir quel a été le résultat de notre expédition.

— C'est vrai, Erik, je suis confondu de cette indifférence.

En disant ces quelques paroles, les deux amis avaient franchi une de ces nombreuses brèches croulantes pratiquées dans la muraille, et se trouvaient dans cette partie de la ville qui communiquait avec la rue du grand pont. Quelques masures recouvertes de chaume, les toitures percées, les murailles éventrées, entourées d'enclos mal fermés, indiquaient l'état de misère et de délabrement dans lequel se trouvait la vieille forteresse romaine.

Ils ne rencontrèrent que quelques marins qui se hâtaient dans les voies étroites et tortueuses qui formaient ce qu'on aurait pu appeler des rues. Tout à coup, ils trouvèrent un homme jeune et de bonne mine, aux moustaches et aux cheveux blonds, portant à la ceinture une de ces longues épées scandinaves dont se servaient les pirates dans leurs combats.

— Ingolf ! s'écria Erik-le-Rouge en interpellant le nouveau venu. Ah ! enfin, c'est toi, Ingolf ! Tu vas nous expliquer ce qui se passe aujourd'hui dans la ville.

Le jeune homme regarda les deux amis d'un air stupéfait et, les reconnaissant enfin, il les pressa dans ses bras avec un véritable enthousiasme, en s'écriant :

— Quoi, Erik ! quoi, Olaf ! c'est vous ? Que je suis donc heureux de vous revoir. Avez-vous réussi dans votre expédition ?

— Oui, Ingolf, j'ai découvert une terre nouvelle et magnifique ; je suis venu chercher des compagnons et des vaisseaux, car cette contrée est abondante en tout. Puis, voyant que son ami était préoccupé, il ajouta :

— Mais tu ne m'as pas répondu, Ingolf ! Qu'est-ce donc qui attire l'attention des habitants ?... Toi-même, tu ne m'écoutes pas.

— Oui ! c'est vrai, Erik, tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir ! Eh bien, c'est la scholdinoër qui est revenue hier même d'une croisière qu'elle a été faire sur les côtes d'Italie,

et dont le vaisseau était au moment de couler bas, tant il était chargé d'or, d'argent et d'objets précieux.

— Une scholdmoër, dis-tu ? Une vierge au bouclier ? Et y a-t-il longtemps que son vaisseau est arrivé dans ce port ?

— Il me semble que ce fut bien peu de temps après ton départ de Bayonne.

— Mais, ajouta Olaf, qui avait écouté jusqu'alors, et sans mot dire, la conversation des deux amis, tu dois te souvenir, Erik, que nous avons rencontré son vaisseau en passant l'embouchure de l'Adour.

Une idée subite illumina tout à coup l'esprit du marin, et il s'écria :

— C'est vrai, Olaf, tu as raison ! Un drakar qui doit avoir vingt bancs de rameurs et qui porte à l'avant une tête de dragon ailé qui paraît flotter sur les eaux.

— C'est cela même, c'est bien son drakar !

— Et comment la nommes-tu ?

— Oh ! elle est bien connue dans nos pays du Nord. C'est Afthilde !...

— Quoi, la fille du roi ?

— La fille du roi !

— Mais je croyais qu'elle était morte avec son père !

— Non ! elle a eu le bonheur d'échapper au massacre, et elle est venue avec son vaisseau et ses compagnons d'armes se réfugier dans cette ville où elle compte de nombreux amis.

Les trois marins se mirent en marche et, au moment où ils étaient près d'arriver à l'ancien port, Erik dit à son compagnon :

— La chance l'a donc favorisée, puisqu'elle est revenue chargée de richesses sans nombre ?

— Aussi, répondit le jeune marin, son équipage l'adore, et aussitôt qu'une place est vide à bord de son drakar, se présentent dix fois plus de matelots qu'il ne lui en faut. D'ailleurs, ajouta-t-il avec enthousiasme, Afthilde est si belle

qu'un seul regard de ses yeux suffit à réduire les plus farouches marins à la plus complète obéissance.

Erik ne répondit pas tout d'abord, et pendant qu'un nuage pourpre montait à son front, il fit un effort visible et ajouta, en hésitant :

— Et, dis-moi, cette vierge si fière, cette fille qui a juré d'être rebelle à l'amour que peut lui inspirer un brave guerrier, n'a-t-elle pas fait un choix parmi nos plus hardis compagnons ?

— Non ! Erik, non ! son cœur est toujours libre. Ses officiers, qui l'adorent, n'ont jamais osé élever leurs regards jusqu'à elle et ont dit à plusieurs de nos meilleurs capitaines qu'elle ne pouvait jamais appartenir qu'à celui qui l'aurait vaincue.

— Oui ! oui ! Je sais que c'est la coutume chez les scholdmoër. Mais que signifie tout ce peuple ?

Ils étaient arrivés à l'entrée du port, où le majestueux drakar d'Asthilde se balançait sur ses ancres. Quoiqu'à peine revenus la veille d'une longue et dangereuse croisière, les marins de l'équipage étaient déjà occupés à repeindre les membrures fatiguées par les vagues de la mer.

Une foule bruyante bordait le petit bassin intérieur. Mais ce dernier, depuis la conquête de la ville par les pirates, était presque tombé en ruines, car le quai en pierres sèches croulait en beaucoup d'endroits ; des constructions plantées un peu partout obstruaient quelquefois le passage, et la plupart des maisons avaient perdu leurs toitures qu'on n'avait même pas songé à remplacer.

Au moment où Erik-le-Rouge, Olaf et leur ami, qui venait de leur faire un si pompeux éloge de la vierge au bouclier, arrivaient à grand renfort d'épaules et de coudes au bord du port intérieur, la foule s'ouvrit tout à coup avec admiration, et deux jeunes et beaux guerriers parurent à leurs yeux émerveillés.

Grands et élancés, la taille ronde et souple, serrée dans des

côtes de mailles aussi brillantes que la claire rosée du matin, ils représentaient bien tous deux la plus pure expression de la jeunesse et de la beauté. Sous leurs casques dorés leur longue chevelure fauve était répandue à flots, et un signe du jeune Viking à son ami Erik lui apprit qu'il avait devant lui cette Afthilde célèbre, la belle et noble vierge au bouclier, la fille du brave et malheureux roi de la mer.

Il est impossible à une plume de reproduire la beauté irréprochable de ce visage blanc et rose, à peine hâlé par le vent du large. Ses yeux vert de mer avaient un éclat sans pareil et prenaient, lorsqu'ils étaient animés par un sentiment quelconque, les reflets profonds de l'émeraude. Mais rien ne saurait décrire l'air de hauteur répandu sur ce fier visage, auquel le léger sourire dédaigneux produit par l'adulation constante de la foule donnait quelque chose de vaguement cruel.

La jeune fille qui marchait à ses côtés, mais un peu en arrière, portait les mêmes vêtements de marin enrichi par une fructueuse croisière ; elle était aussi brune qu'Afthilde était blonde ; cependant, ses grands yeux noirs, au regard vif et hardi, tempéraient ce que son charmant visage pouvait avoir de trop féminin. Ainsi que sa compagne, elle portait à sa ceinture un poignard et une épée aux poignées d'or richement ciselées.

Les regards hautains d'Afthilde se croisèrent avec ceux d'Erik, et il parut que les traits hardis du jeune héros firent quelque impression sur le visage de la vierge au bouclier, car, chose étrange, un sentiment se manifesta sur ce visage marmoréen que n'avaient pu faire tressaillir les plus sanglants combats, et un nuage de pourpre colora ses traits d'une charmante rougeur. Honteuse de ce moment d'émotion incompréhensible, qui s'était ainsi déclaré à son insu, elle fixa le jeune homme de ses grands yeux irrités, et leurs regards se croisèrent avec une expression de défi.

Au même instant la jeune fille qui l'accompagnait et qui, tout comme elle, était une vierge au bouclier, trébucha sur

la marche brisée de l'escalier de bois et fut au moment de tomber. Mais avant que sa compagne n'ait eu le temps de venir à son secours, le jeune et bouillant Olaf s'était précipité et, la saisissant dans ses bras nerveux, lui évitait tout contact avec la terre.

Mais au lieu des remerciements qu'aurait dû lui attirer son empressement, Eva, la brune et noble Eva, le foudroya du double éclair de ses yeux noirs irrités, et comme Olaf se mit à rire de ce courroux, la jeune vierge mit la main sur la garde de son épée.

Ce fut en ce moment, et lorsque le brave Olaf allait sans doute recevoir, pour prix de son attention, un bon horion, qu'Erik intervint tout à coup, en disant :

— Salut aux nobles vierges du bouclier ! à l'honneur de notre race ! Pardonne à Olaf, jeune fille, il n'avait pas l'intention de t'offenser.

Les deux jeunes femmes passèrent sans répondre et disparurent bientôt au milieu de la foule qui s'ouvrait avec admiration devant elles.

Le rouge de la honte et de la colère monta aux joues brunes d'Erik, et comme quelques-uns des marins qui l'entouraient firent entendre un ricanement de satisfaction, les imprudents ne tardèrent pas à reculer devant les éclairs fulgurants qui jaillirent des yeux du jeune chef.

Son ami le calma soudain en le prenant par le bras et l'entraîna dans un angle du port déjà désert. Là, il lui dit à voix basse :

— Ne t'ai-je pas dit déjà que la scholdmoër est si orgueilleuse de sa virginité et de ses faits d'armes qu'elle a juré de ne point faire attention à un homme qu'elle n'ait été auparavant vaincue par lui !

— De par tous les cinq cents diables de l'enfer, je tenterai donc la chance, dit Erik en grinçant des dents avec fureur au souvenir de l'affront qu'il venait de dévorer.

— Prends garde, Erik ! tu n'es pas le seul Viking qu'Asthilde



aura vaincu. Après ton départ, le capitaine du drakar *l'Épée d'Or* a voulu tenter l'aventure et le combat n'a pas duré dix minutes.

— Vas-tu donc le comparer à moi ?

— Non, sans doute, mais songe que la vierge au bouclier a le plus merveilleux vaisseau de tous ceux qui naviguent sur nos côtes ; que son équipage est composé de marins indomptables qui lui sont dévoués et qui, en outre de l'admiration qu'ils ont pour leur capitaine, sont habitués à la victoire !

— Qu'importe, te dis-je !

— Et tu peux compter sur moi, Erik, dit Olaf, je veux aussi combattre cette charmante brune dont les yeux noirs sont si doux malgré leur colère affectée.

— Quant à moi, dit à son tour le jeune marin, je te demande la faveur de combattre sur le *Long-Serpent*, cela me sera un honneur que de tirer l'épée à tes côtés. Je veux t'aider à réduire cet insolent drakar qui joue de bonheur dans toutes ses expéditions et qui, lorsque nos vaisseaux reviennent presque vides de leurs croisières, est toujours chargé d'or et d'objets précieux.

Les trois hommes se tournèrent du côté du vaisseau d'Afthilde qui se balançait sur les eaux tranquilles de la rivière et qui, déjà redoré et peint, paraissait ne plus se ressentir des mers qui venaient de le secouer. Les robustes marins de l'équipage faisaient la toilette de l'élégant vaisseau et renouvelaient son grément usé et détendu. Erik le regarda longtemps avec un air de menace et parut l'étudier avec la plus grande attention.



Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis la rencontre d'Erik avec la vierge au bouclier, et les deux vaisseaux, déjà prêts pour une nouvelle croisière, avaient reçu leur complément d'équipages et de vivres. Le bruit s'était déjà répandu parmi

les Vikings que le brave et vaillant Erik allait offrir le combat à la scholdmoër, mais ce que l'on ne savait pas, c'est que le pirate avait résolu de tenter la chance dans le fleuve Adour, et au point où son lit se développe plus majestueusement. Déjà son drakar, remis à neuf, avait démarré ses câbles, et un beau matin, au grand étonnement des curieux qui venaient tous les jours flâner sur les bords du port intérieur, on put s'apercevoir qu'il avait disparu. Il ne restait plus que le vaisseau d'Asthilde, se balançant doucement sous les douces respirations des flots.

Enfin le moment arriva où la vierge au bouclier se disposa à prendre le large. Son équipage, refait par ces longs jours de repos, était rempli d'enthousiasme pour son jeune chef que le bonheur paraissait accompagner partout. Bientôt le vaisseau sortit du môle et, au milieu de la foule assemblée, descendit avec la plus grande lenteur le courant de la Nive. Arrivé en face de la vieille tour romaine, qui subsistait seule de cet amas de fortifications élevées par les conquérants du monde, le drakar s'arrêta un instant pour faire ses préparatifs de combat.

La vierge au bouclier avait été prévenue qu'Erik-le-Rouge n'avait pas quitté le fleuve, et elle ne voulait pas être surprise comme un cerf auquel un loup saute brusquement à la gorge ; quoique le vaillant Viking eût fait quelque impression sur son cœur, elle avait résolu d'accomplir son vœu et de ne s'abandonner qu'au guerrier qui l'aurait vaincue.

Pendant qu'elle faisait toutes ses dispositions pour soutenir une lutte qui, selon la réputation d'Erik-le-Rouge, allait être terrible, ses yeux hardis parcouraient la large nappe du fleuve dont les eaux moirées étincelaient sous un clair soleil.

La rive gauche, celle sur laquelle la ville était bâtie, était couverte d'une végétation puissante, mais les troncs énormes des grands arbres dont les branches s'entrelaçaient par le haut de manière à former une sombre voûte de verdure, n'étaient pas tellement rapprochées que la population de

Bayonne ne suivit sur la rive la marche lente du drakar de la vierge au bouclier. On s'attendait à chaque instant à voir paraître le *Long-Serpent*, et le combat qui devait s'ensuivre était un de ces spectacles auquel aucun de ces féroces marins ne voulait manquer.

Afthilde, debout sur le château d'arrière, entourée de ses compagnons revêtus d'armes brillantes, fixait ses regards sur les deux rives comme si elle s'attendait à chaque instant à voir apparaître le redoutable ennemi qu'elle croyait pouvoir ajouter à la liste innombrable de ses victoires.

A peine son vaisseau commença-t-il à sentir sur ses flancs l'influence des longues ondulations de l'Adour, agité par une forte brise de l'Ouest, qu'une montagne d'écume s'éleva à l'extrémité du fleuve, au point où il était borné par les hautes collines de sable. Cette vague immense, produite par le *Long-Serpent* lancé à toute vitesse, se rapprocha avec une rapidité fantastique et le drakar, dont l'équipage poussait des cris horribles, heurta violemment le vaisseau de la vierge et, brisant toute la rangée de rames, s'accrocha à lui par des liens de fer. Les beaux yeux vert de mer d'Afthilde prirent une teinte glauque, et les intrépides marins de son équipage eurent un frisson d'épouvante. Une nuée de démons, nus jusqu'à la ceinture, venait de sauter sur leur bord et passaient comme un torrent sur leurs ennemis. Ces visages contractés par la fureur guerrière, ces moustaches fauves hérissées, ces yeux hagards et sanglants, ces corps d'athlètes qui recevaient les plus terribles blessures sans paraître en ressentir les atroces douleurs, firent comprendre à la vierge au bouclier et à ses compagnons qu'ils étaient perdus. S'excitant mutuellement par des chansons, tout en attendant leurs ennemis, les marins d'Erik-le-Rouge étaient arrivés à cette folie particulière commune aux terribles Scandinaves et qui leur faisait commettre les crimes les plus atroces comme aussi les plus hauts faits d'armes. Erik trembla en voyant ses hommes dans cet état d'exaltation qui ne pouvait qu'être funeste à leurs

adversaires, mais il était déjà trop tard pour réagir : l'équipage du *Long-Serpent* passa, comme une lave ardente, sur le pont de son brillant ennemi. Mesurant d'un coup d'œil l'étendue de ce forfait, Erik, seul resté calme au milieu de cette folie, ordonna le rembarquement de tous les siens qui n'avaient pas succombé dans cette lutte atroce et, le cœur déchiré, l'âme bouleversée par un désespoir sans limites, son vaisseau disparut avec une rapidité telle, que les spectateurs de cette lutte sanglante crurent un moment qu'il avait été enlevé par un mauvais génie.

Il ne paraissait pas être resté un être vivant à bord du vaisseau de la vierge au bouclier : le courant qui descendait avec rapidité l'entraîna vers la rive, et les premiers qui mirent les pieds sur son pont reculèrent d'horreur. Il n'y avait pas un homme debout ; chez tous la vie s'était envolée par les blessures géantes qu'ils avaient reçues ; sur le château d'arrière, Afthilde, Eva et leurs meilleurs soldats gisaient ensanglantés comme si l'ange de la mort les avait touchés de son aile. La noble vierge paraissait vivre encore, et ses yeux vert de mer semblaient fixer l'azur du ciel.

Les pirates scandinaves, qui avaient fait de Bayonne ruinée leur repaire, firent à leur héroïne des funérailles royales. Le pont fut lavé du sang qui le souillait, les corps des rameurs placés sur leurs bancs, Afthilde assise sur son siège de commandement, Eva sur le château d'avant, à son poste de combat ; puis le drakar, remorqué par plusieurs vaisseaux, dépassant l'embouchure de l'Adour, fut lancé à l'aventure sur les longues lames du grand Océan. Une forte tempête qu'éclata la nuit suivante fit croire à tous que la mer avait englouti le brillant vaisseau, et que la vierge au bouclier et ses compagnons avaient trouvé le repos éternel dans les mystérieux abîmes de ces vagues qu'ils avaient tant aimées.

Quant au *Long-Serpent* et à Erik-le-Rouge, ils disparurent à tout jamais : furent-ils, eux aussi, engloutis par cette mer qui les attirait sans cesse, ou allèrent-ils peupler une de ces

nouvelles terres qu'ils avaient découvertes ? Nous pencherions volontiers pour cette dernière hypothèse, car lors des premières années de colonisation du Canada, on trouva les ruines d'un château-fort, et le souvenir d'une race blanche et blonde qui existait encore dans la mémoire des sauvages naturels du pays.



## LA GALÉE

La galère la *Sainte-Marie de Bayonne* venait de prendre la mer, et comme cette dernière était un peu forte, le vaisseau dut faire tous ses efforts pour s'éloigner des côtes stériles. Un beau jeune homme, gravement assis sur le château d'arrière ou carrosse, dit d'un ton bref au comite debout à ses côtés :

— Notre homme, avertissez !

Le comite fit entendre un long coup de sifflet qui attira l'attention de l'équipage.

— Passavants et apostis debout !...

Un second coup de sifflet appuya ce commandement et les rameurs, ayant saisi leurs avirons, se tinrent prêts à faire tous leurs efforts pour combattre la puissance de la mer ; les lames, poussées par le vent, devenaient de plus en plus dures, et leurs crêtes commençaient à se franger de légers flocons d'argent.

Au même instant la palamante entière se mit en mouvement et, grâce à une vogue vigoureuse, quoique largement espacée, le léger vaisseau s'éleva rapidement vers l'horizon. Bientôt les voiles furent établies, deux larges voiles triangulaires, aux reflets sanglants, avec un tourmentin et, les rames ayant été rangées sur la couverte, un doux balancement agita, d'une manière de plus en plus rapide, le corps élégant du vaisseau.

C'était véritablement un beau spectacle : la brise était ronde et fraîche, mais un brillant soleil faisait miroiter les eaux bleues de l'Océan ; à deux milles environ, la plage de sable blanc qui s'étendait de chaque côté de l'embouchure de l'Adour était dominée par la sombre verdure des bois. Au fond, le paysage était couronné par la chaîne des Pyrénées

qui, noyée dans une vapeur bleuâtre, se découpait à peine sous le ciel d'azur.

Sur la grève, un petit groupe de personnages s'était avancé autant qu'avait pu le leur permettre la frange nacrée des vagues qui venaient écumer à leurs pieds. Trois d'entr'eux étaient des serviteurs ; ils étaient revêtus de jacques de fer composés de buffles sur lesquels étaient cousues des plaques de métal imbriquées comme des écailles de reptiles. L'un d'eux, le plus jeune, qui tenait rassemblées dans sa main vigoureuse les rênes des chevaux et de deux haquenées richement harnachées, avait réuni en un faisceau, qu'il tenait appuyé contre son épaule, sa lance et celle de ses deux compagnons.

Mais les deux autres personnes, auprès desquelles ils se tenaient à distance respectueuse, doivent attirer plus longtemps notre attention. La plus âgée n'était autre que haute et puissante dame Jacqueline de Montaut, veuve du seigneur de ce nom, et celle dont elle soutenait la taille défaillante était sa bru, la charmante Constance de Montaut, mariée depuis moins d'une année à son fils Pélegrin, sire du même nom, et unique héritier de la fortune et des armes de cette illustre famille.

On n'aurait pu trouver de plus curieux contraste que celui qui existait entre ces deux femmes si différentes d'aspect, de visage et de caractère, et qui, cependant, étaient unies par la plus sainte amitié.

Jacqueline, rendue veuve avant l'âge, à la suite d'un pas d'armes qui sema le deuil dans toute la contrée, représentait bien ce type merveilleux dont parlent nos vieilles chroniques. Quoiqu'elle eût atteint la quarantaine, elle paraissait beaucoup plus jeune, et sa beauté eût été sans rivale, si elle n'eût été combattue par la fraîcheur et la grâce de celle qu'elle appelait sa fille. Mais elle n'avait pas voulu remplacer celui dont elle pleurait tous les jours la perte et portait le deuil d'un veuvage éternel. D'une taille élevée, sans que cependant

son corps, comparable aux statues antiques, eût rien perdu de son admirable perfection, elle était d'une blancheur d'albâtre, et ses grands yeux noirs lançaient un tel feu sous leurs sourcils bien tracés, que les cœurs les plus endurcis et les plus desséchés battaient follement dans les poitrines.

Au contraire, la femme de son fils, petite, mignonne et blonde, semblait, à ses côtés, une fleur délicate et fragile, abritée par les puissants rameaux d'un arbre robuste et fort. Mais si la beauté de la noble dame séduisait par sa sévérité même, celle de Constance de Montaut attirait et captivait les regards, ravis par tant de grâce et de charme. Ses beaux cheveux blonds, roulés sur sa tête mutine, retombaient encore en deux épaisses et longues tresses. Son visage, blanc et rose, était animé par un tendre sourire qui tempérail ce que des yeux d'émeraude pouvaient donner d'inquiétant à cette troublante physionomie.

Elle n'avait pas envie de rire en ce moment, la pauvre Constance : de grosses larmes coulaient de ses beaux yeux, et elle avait appuyé son front sur l'épaule de la dame de Montaut, qui la dépassait de la tête. Son cœur fondait en voyant paraître encore à l'horizon, comme un point sanglant, les voiles rouges de la galère qui emportait ses amours.

Le vent, qui fraîchissait à chaque instant davantage et faisait moutonner les vagues, fit frissonner les épaules de la belle désespérée, et la dame de Montaut arracha sa fille à ce douloureux spectacle. Sur un signe d'elle, les montures se rapprochèrent, et un instant après la petite troupe reprenait la route de Bayonne que l'on apercevait, paresseusement couchée, au bord de ses rivières.

Mais pendant que les deux dames s'étaient arrêtées dans un petit oratoire situé sur le point exact où devait lui succéder plus tard l'abbaye de Saint-Bernard, et portaient leurs brûlantes prières aux pieds d'une vierge noire qui passait déjà dans le pays pour avoir fait bien des miracles, transportons-nous d'un seul élan sur la *Sainte-Marie de Bayonne*, qui venait de disparaître à l'horizon.



C'était l'un des plus beaux spécimens de la construction navale qui fût sorti des chantiers bayonnais, depuis longtemps célèbres parmi les peuples de l'Océan. Du type bien connu de la galère, étroite et longue, elle flottait comme un roseau et se jouait sans effort des dures lames du golfe Cantabrique, qui ont si facilement raison des plus épaisses membrures. Son avant, sur lequel était sculptée une précieuse statue de la Vierge, dominait la surface brillante des eaux, et la Reine du Ciel semblait s'avancer en victorieuse sur ce vaste et redoutable empire ; au-dessous, le rostre ou éperon doublé de lames de fer était à demi enseveli dans les vagues. En arrière de la proue était le château de gaillard où avait été établie une de ces terribles arbalètes à tour (*ballestas de torn*), que fabriquaient si bien les baïonniers de la rue des Faures et qui formaient, à cette époque reculée, la principale artillerie des vaisseaux. De chaque côté de la coursive, long corridor découvert qui régnait de l'avant à l'arrière, étaient placés les bancs des rameurs et se trouvaient les armes géantes qui servaient pour l'abordage. Le château d'arrière, où était le siège du commandement, qui devait plus tard prendre le nom de carrosse, recouvrait un appartement coquet et mignon, qui avait été aménagé dans la profondeur de la galère. Tel était le vaisseau commandé par le chevalier de Montaut.

Maintenant, et pour clore cette description déjà trop longue, que l'on se figure cent trente rameurs choisis parmi les marins les plus robustes et les plus expérimentés de la côte, trente soldats, arbalétriers et archers, vingt matelots pour la manœuvre des voiles et des ancres, sept officiers marinières, plus le chevalier de Montaut et deux de ses amis qui lui servaient de lieutenants. Nous ne citerons que pour mémoire le comte ou maître d'équipage, car Menaut de Hondelatte mérite, à lui seul, quelques lignes à part.

Lorsqu'il fallut répondre à l'appel de Richard Cœur-de-Lion, qui réclamait le contingent naval de ses bonnes villes maritimes pour le suivre à la croisade, le chevalier de Montaut

annonça à Bayonne qu'il fournirait une galère équipée et armée. On doit comprendre les soins qui furent apportés à la construction du vaisseau, et lorsqu'il sortit de son chantier, en faisant écumer les eaux de l'Adour, ce furent des acclamations de joie et d'admiration de la foule assemblée qui saluèrent les habiles constructeurs.

En effet, rien n'avait été épargné : la coque était peinte et dorée comme une fine miniature ; les longs avirons, qui pliaient comme des roseaux entre les mains vigoureuses des rameurs, avaient leurs pelles teintes du plus vif vermillon, et, dans les gabies ou châteaux de hunes, des faisceaux de longs dards faisaient étinceler au soleil leurs fers dorés et aigus.

Au moment où la terre disparaissait aux yeux des navigateurs, le chevalier, appuyé sur le bastingage, à côté du timonier, sentit deux grosses larmes couler sur ses joues, et son cœur se serra en voyant fuir cette côte sur laquelle il laissait tout ce qu'il aimait.

Le comite, qui venait prendre ses ordres, s'arrêta respectueusement à quelques pas du chevalier, et, en voyant ses yeux humides, il fit un geste qui arracha le jeune homme à sa contemplation.

— Que veux-tu, Menaut ? dit le chevalier.

— Messire, la brise fraichit, je crois que nous pouvons nous éloigner de la côte et faire bonne route.

— Va ! fais comme tu l'entendras, Menaut, j'ai confiance en toi.

Le sifflet du comite retentit et les avirons de la galère, tombant brusquement dans la mer, la firent étinceler aux derniers rayons du soleil.



Nous n'avons pas l'intention de raconter ici la fameuse croisade de Richard Cœur-de-Lion, ni même de suivre pas à pas la *Sainte-Marie de Bayonne*. Nous dirons seulement

qu'elle rejoignit à Lisbonne la flotte bayonnaise commandée par l'évêque Bernard de Lacarre, qu'elle assista à la prise de Messine par le bouillant roi d'Angleterre, et qu'enfin elle fit, avec les autres vaisseaux de l'escadre, le blocus par mer de Saint-Jean d'Acre, pendant que l'armée le faisait par terre.

Force coups de lance furent échangés entre les croisés et les Turcs, et le brave chevalier de Montaut ne fut pas le dernier à se faire remarquer. Mais, à force d'audace, la fortune lui devint contraire, et comme il faisait, avec plusieurs chevaliers du Temple, une course dans le désert, ils furent enveloppés par un détachement considérable des gardes du Soudan, et pris à la suite d'une résistance désespérée. Les chevaliers Templiers, auxquels les Turcs ne faisaient pas de quartier, furent immédiatement massacrés, et le malheureux sire de Montaut, solidement attaché sur un cheval barbe de la plus grande beauté et le visage recouvert d'un voile, fut entraîné avec une si grande vitesse, que la respiration faillit lui manquer.

Ils coururent ainsi pendant plusieurs heures, et déjà depuis longtemps le Bayonnais, qui sentait un air plus vif rafraîchir son visage, comprit que la troupe qui le conduisait s'était rapprochée de la mer. Enfin les sabots des chevaux foulèrent une route empierrée, ils passèrent sur un pont-levis dont les charpentes résonnèrent sourdement et, après un moment d'attente devant une voûte, ils entrèrent dans une ville dont les habitants émerveillés se rassemblèrent en foule pour considérer le prisonnier franc.

Mais nous devons suivre en tout le document qui nous sert de guide et prier le lecteur de nous accompagner dans le palais de l'émir de Beyrouth, le célèbre Mohammed Muley-Hassan, gouverneur de la province, et l'un des lieutenants de l'illustre et terrible *Salah-ed-Din*, qui se faisait aussi appeler Commandeur des croyants :

*Khalabi tchalabi, chami choumi, maçri tharani.*

*L'Alepîn est petit maître, le Damasquîn rusé, et l'Égyptien voleur.*

Ce proverbe arabe paraissait avoir été fait spécialement pour l'émir, car, quoique appartenant à l'ancienne race des rois de Damas, dépossédée par le Soudan, il avait fait au maître incontesté de tout l'Orient une soumission si complète que celui-ci lui avait rendu non-seulement ses bonnes grâces, mais encore l'avait pourvu du gouvernement de Beyrouth, ce qui lui donnait le rang de prince et même de vice-roi.

C'était lui-même qui, se rendant dans sa capitale avec un escadron de mamelucks appartenant à la garde particulière du Soudan, avait rencontré la petite troupe de chevaliers Templiers qu'accompagnait le sire de Montaut, et avait fait prisonnier le malheureux garçon.

Après une nuit passée dans une sorte de cul de basse-fosse, où l'excès de fatigue lui procura cependant un peu de sommeil, le chevalier fut réveillé brutalement, et sortit de sa prison entre deux esclaves armés qui lui firent traverser un jardin merveilleux et le conduisirent à l'Alcazar de l'émir, qui en formait comme le point central.

Il est difficile de décrire l'aspect enchanteur de ces charmillles, de ces jardins si admirablement entretenus, où les fleurs les plus belles et les plus rares s'épanouissaient sous les rayons déjà ardents du soleil. Le ciel était de ce bleu intense particulier aux pays d'Orient, et pas un seul nuage n'en voilait le radieux éclat. Mille petits oiseaux chantaient et gazouillaient dans les branches épaisses des grands arbres, et dans les canaux de brique ou de faïence émaillée, des ruisseaux d'une eau pure comme du cristal roulaient en faisant entendre un doux gazouillis.

Pelegrin de Montaut n'avait rien vu de semblable, car il ne connaissait de cet Orient si vanté que les hautes murailles de Ptolémaïs et ses environs brûlés et desséchés par un soleil impitoyable.

Les esclaves qui le conduisaient le firent entrer dans un patio entouré de légères colonnettes recouvertes de stuc et pavé de mosaïques. Au fond se tenait l'émir de Beyrouth,

assis sur un divan lamé d'or. L'illustre Mohammed Muley-Hassan était entouré de ses officiers revêtus d'armures damasquinées et appuyés sur leurs longues épées droites dont les lames bleues indiquaient qu'elles avaient été trempées à Damas.

Quoique l'émir eût dans son attitude toute la majesté d'un prince, son visage avait quelque chose de faux et de cruel qui fit penser au pauvre chevalier qu'il ne pouvait être plus mal tombé. Sa longue barbe blanche tombait sur sa poitrine et couvrait à demi sa riche armure, et, dans ses yeux verdâtres, dont les prunelles étaient comme striées de fils d'or, se lisait cette résolution farouche qui en avait fait l'irréconciliable ennemi des chrétiens.

— Tu vois, chien ! dit-il en employant la langue franque, en usage parmi les peuples de la Méditerranée, Allah t'a fait tomber entre les mains de ses serviteurs : que vas-tu leur proposer en échange de ta liberté ?

— Fixe toi-même ma rançon !

— Que dirais-tu de ton pesant d'or fin ? dit Mohammed d'un ton avide.

— Pourquoi ne demandes-tu pas davantage ? Le roi Richard lui-même ne pourrait te payer une somme semblable.

— La malédiction de Dieu soit sur toi, répondit l'émir en grinçant des dents, je ne te délivrerai cependant qu'à ce prix. Mais écoute, ajouta-t-il avec un mauvais sourire, je pars pour rejoindre l'armée du Soudan, qui s'avance aussi innombrable que les sables de la mer, peut-être qu'à mon retour tu auras réfléchi ; jusque-là, tu travailleras dans les jardins.

Les esclaves entraînèrent le chevalier, et il fut remis entre les mains du chef jardinier, qui était un renégat italien.

Plusieurs mois se passèrent ainsi, et si notre Bayonnais était assez bien nourri et pas trop maltraité, en revanche il s'ennuyait fort et ne cessait de penser à celle qui devait attendre si impatiemment son retour.

Cependant il commençait à s'apercevoir qu'il existait dans

l'Alcazar une puissance occulte devant laquelle tout le monde s'inclinait, et comme bien du temps s'était déjà passé et que le sire de Montaut avait appris assez d'arabe pour comprendre ce qui se disait autour de lui, un esclave nubien, qui était comme lui employé dans les jardins et qui lui évitait les travaux les plus grossiers, lui raconta comment l'émir de Beyrouth avait dans son harem une femme circassienne qui était si belle que le vieux Mohammed Muley-Hassan lui laissait faire tout ce qu'elle voulait.

— L'as-tu donc vue ? demanda le chevalier avec curiosité.

Le nubien, qui portait le nom d'Aaroun, tout comme le puissant khalife, ouvrit sa grande bouche jusqu'aux oreilles et, baissant la voix pour ne pas être entendu, il dit d'un ton émerveillé :

— Oui, sidi ! Un jour que la chaleur était accablante, je me suis caché dans les buissons de roses qui entourent les bains de la sultane et, bien malgré moi, j'ai été obligé d'y rester jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'eau.

— Elle est donc bien belle ?

— Si elle est belle !... Par la barbe du prophète, sur lui soit le salut, le puissant Salah-ed-Din lui-même n'a pas une si belle esclave derrière les grilles dorées de son harem !

Le chevalier se tut, mais comme il était aussi aventureux que pouvait l'être un gascon, il se résolut à risquer sa tête pour voir cette merveille, lui qui n'avait aperçu de femmes, depuis sa captivité, que les laides négresses qu'il rencontrait quelquefois dans les allées du jardin.

Il attendit plusieurs jours le moment favorable : enfin une après-midi que la chaleur avait été plus insupportable que d'habitude, il apprit que la femme préférée de l'émir se disposait à prendre son divertissement favori.

Il existait, au fond du parterre, un emplacement tapissé de verdure et littéralement envahi par les fleurs. Une légère toiture, posée sur de minces colonnettes recouvertes d'un stuc brillant, préservait une petite nappe d'eau, moirée et

tranquille, de la brûlante réverbération des rayons du soleil. Malgré la défense expresse qui avait été faite aux esclaves de se diriger de ce côté, l'audacieux chevalier se glissa, de charmille en charmille, au milieu d'une touffe épaisse de jasmins dans laquelle il s'ensevelit tout entier. Puis, retenant son souffle, sentant son cœur bondir dans sa poitrine, il attendit avec émotion l'arrivée de la femme chérie du redoutable émir.

Elle parut enfin, la charmante Force-des-Cœurs, entourée de ses femmes et enveloppée dans des voiles de Mossoul brodés d'or. Lorsque ceux-ci furent enlevés par ses esclaves qui s'empressaient autour d'elle, elle brilla aux yeux éblouis du jeune homme comme une statue parfaite taillée dans le plus pur marbre de Paros. C'était l'idéalisation complète de la beauté féminine dans ce qu'elle a de plus absolu : ses longs cheveux noirs ruisselaient déjà sur ses blanches épaules, mais ses yeux brillants s'étant négligemment portés du côté du buisson odorant qui cachait l'imprudent chevalier, celui-ci se sentit percé d'un double trait dont il essaya vainement de détourner l'atteinte.

Pendant une demi-heure, le sire but à longs traits le plus dangereux poison. La belle baigneuse nageait tantôt avec indolence, tantôt s'asseyait, nue comme une statue antique, sur les marches du bain. Ses cheveux d'ébène, sur lesquels couraient des perles humides, la gênaient par leur abondance même, et sur un mot sorti de sa bouche rose, sa suivante préférée, qui partageait avec elle les douceurs de ces eaux tièdes, les lui tordit en une grosse natte.

Enfin elle sortit de l'eau, et ayant repris ses voiles, mis ses petits pieds dans des babouches brodées de perles, elle alla s'étendre sur un divan recouvert d'étoffes précieuses et qui était placé dans une sorte d'*alcoubah*.

Qui sait ce qui peut se passer dans l'esprit des femmes ? On disait que Force-des-Cœurs avait un djinn familier qui lui rapportait tout ce qu'elle désirait savoir, et plus tard, beau-

coup plus tard, le chevalier, revenant sur cet événement incroyable, se demandait si la jeune femme, sachant qu'il était caché dans la charmille, n'avait pas profité de son incroyable beauté pour le séduire et l'asservir.

Notre texte ne donne pas les détails de la conversation qui eut lieu entre Force-des-Cœurs et sa suivante Ayesha, mais ce qui est bien certain, c'est que, lorsque la nuit fut venue, deux ombres se glissèrent hors de l'Alcazar en passant par une petite porte qui donnait dans une ruelle étroite et déserte.

L'obscurité était profonde, quoique le ciel fût brillant d'étoiles. Un esclave noir, dissimulé dans un enfoncement, vint au devant des deux fugitifs, et ils se dirigèrent d'un pas hâtif vers les quartiers maritimes, qui s'étagaient en descendant vers les bords de la mer.

Comme ils erraient, paraissant quelque peu embarrassés au milieu d'un dédale de petites rues, une voix sourde retentit à l'oreille du chevalier, tandis que la pointe aiguë d'un poignard était posée sur sa gorge.

— Qui va là ? dit-on en arabe, mais avec un fort accent étranger.

Le sire de Montaut poussa une exclamation de surprise et de joie en reconnaissant la voix de son comite, et il se hâta de répondre en gascon :

— Hondelatte, que fais-tu là ? Es-tu aussi prisonnier ?

— Monsieur le chevalier ! s'écria le jeune marin d'une voix plus haute que la prudence ne l'aurait exigé, voilà qui est du bonheur.

— Mais enfin, répondras-tu ?...

— C'est bien simple, j'ai fini par savoir par un prisonnier turc que vous étiez dans cette ville, et j'ai tenté un débarquement pour vous délivrer.

— Et la *Sainte-Marie* ?...

— Votre galère est à un mille au large.

— Mais toi-même ?



— J'ai ici cinquante hommes, les meilleurs de l'équipage, qui avaient tous juré de vous délivrer ou de périr.

— Alors, rien ne nous retient plus ici ?

— Partons donc, mais qui avez-vous là, Monsieur le chevalier ?

— Deux de mes compagnons d'esclavage, je leur dois bien de les délivrer à mon tour de cette chaîne qui a si rudement pesé sur moi.

Ils trouvèrent sur le bord de la mer deux chaloupes armées, et lorsqu'ils eurent doublé un petit promontoire, ils aperçurent les feux de position de la *Sainte-Marie*, qui se balançait à peu de distance, mais dont la masse disparaissait dans l'obscurité de la nuit.

E. DUCÉRÉ.

(A continuer).

# AZPEITIA

## Les Fêtes Euskariennes au pays de Saint Ignace

Septembre 1893

---

A M. ANTOINE D'ABBADIE  
Respectueux hommage.

C. B.

### DE BAYONNE A AZPEITIA

Une première visite à Loyola au mois de juillet, pour les fêtes de saint Ignace, nous avait laissé de si aimables souvenirs que nous nous étions bien promis de saisir une occasion de revoir cette ravissante vallée, cette *Casa Santa* si curieuse, cette petite ville d'Azpeitia, si pittoresquement assise au bord de l'Urola.

Et l'occasion est venue s'offrir le samedi 9 septembre, doublement attrayante, puisqu'au plaisir de faire un second voyage *tra los montes*, en aimable compagnie, se joignait pour nous la joie d'assister enfin à ces fêtes euskariennes organisées depuis quarante ans et plus par notre illustre compatriote, M. Antoine d'Abbadie, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre des localités des sept provinces basques de France et d'Espagne.

On sait le noble but poursuivi par le châtelain d'Abbadia : exciter chez tous les Basques le vif amour de leur pays natal, de leurs usages, de leurs jeux, de leurs chants si originaux ; maintenir les traditions des poètes euskariens, de ces improvisateurs si féconds, de ces danseurs et de

ces joueurs de pelote aux allures si vives, si harmonieuses.

On sait aussi quel éclat ont eu ces fêtes dès le début à Urrugne, puis à Sare, puis par delà les Pyrénées ; et, pour ne rappeler que les dernières, nos lecteurs n'ont pas oublié le concours et les applaudissements qui saluèrent l'année dernière les fêtes de Saint-Jean-de-Luz.

Cette année c'est à Azpeitia, au fond du Guipuzcoa, dans l'une des plus riantes vallées du Pays Basque espagnol, qu'elles ont eu lieu les 10, 11 et 12 septembre. Et là, comme partout, nos Basques, Français et Espagnols, ont chaleureusement fraternisé et porté aux étoiles leur illustre compatriote *Don Antonio Abbadia* !

. . .

Donc, le samedi 9 septembre, nous courions à toute vapeur vers la frontière, admirant pour la centième fois les merveilleux paysages qui se déroulent des coteaux de la Nive à la baie de Saint-Jean-de-Luz et à l'embouchure de la Bidassoa. A Irun, station d'une heure ! Le moyen de résister à l'envie de revoir Fuenterrabia encore en fête, au lendemain de la fameuse procession religieuse et militaire du 8 septembre, célébrée en mémoire de la levée du siège de 1638 ! Déjà de nombreux groupes s'acheminent vers le cirque pour voir *las corridas de novillos*. La fanfare municipale donne une sérénade dans la *calle Mayor*, en l'honneur d'un organiste venu pour prêter son concours à la fête, et sur la *plaza de armas*, au pied du sombre château de *D. Sancho el Fuerte* et de Charles Quint, des fillettes esquissent un pas de danse.

Nouvel arrêt à Saint-Sébastien : de nombreux bai-

gneurs reprennent le chemin de leurs foyers, et nous voyageons, avec une aimable famille de Vitoria, à travers les nombreux tunnels et les ponts sans nombre et les viaducs hardis qui forment la voie jusqu'à Zumarraga.

A Zumarraga, nous laissons le train et montons en *cesta* (voiture d'osier), pour visiter tout d'abord l'église, vaste, riche, avec de beaux autels et des colonnes superbes. Tout autour de l'église, un grand cloître ou préau couvert. En face, de l'autre côté de l'Urola, qui sépare les deux *ciudades*, est l'église de Villaréal de Urrechú, beaucoup plus modeste.

Mais sur la place de Villaréal se dresse la superbe statue de José Maria Yparraguirre, le chantre inspiré du *Guer-nicaco Arbola*. Le barde guipuzcoan, campé sur sa hanche, la tête et les cheveux au vent, la main appuyée sur sa guitare, a vraiment grand air.

Cette statue en marbre blanc, de deux mètres de haut, est portée sur un beau socle de marbre gris et entourée d'une grille. Au fronton du socle sont sculptées les armes de la province de Guipuzcoa. Sur le côté opposé se lit l'inscription suivante :

JOSÉ MARIA YPARRAGUIRRE

BERE JAYOTERRIAK

EUSKAL-ERRI GUZTIAK

BAITA ERE ERBESTEETAN

SAKABANATUTAKO

EUSKALDUNAK

ESKEINTZEN DIOTE

OROIPEN AC

M DCCC LXXXX

Sur le côté droit du socle :

EUSKAL-ERRIAREN

OROIPENA <sup>(1)</sup>

Enfin, sur le côté gauche, une guitare et quelques feuillets de papier, fort délicatement sculptés, sur lesquels se lisent les premières mesures du GUERNICACO ARBOLA.

L'inauguration de ce beau monument, œuvre du sculpteur D. Francisco Font, donna lieu, en septembre 1890, à des fêtes splendides, dont la *Revista Vascongada* fit un enthousiaste compte rendu. Les trois provinces basques tinrent à honneur d'y être représentées, et comme toujours en Guipuzcoa, ce fut une série de fêtes religieuses et civiles qui durèrent trois jours, les 27, 28 et 29.

Il y eut d'abord, le 27 au matin, procession solennelle des reliques de sainte Anastasie, la patronne de Villaréal, avec *tamboriles* et danse des *espatadantzaris* ; puis exécution d'une grand'messe spécialement composée pour la circonstance par le maëstro Eleizgaray ; après l'évangile, sermon basque. A la suite de la messe, aux applaudissements de la foule et au chant magistralement exécuté de l'hymne cher aux Basques, l'alcalde découvrit la statue.

(1) A José Maria Yparraguirre  
sa ville natale  
le Pays Basque tout entier  
et les Basques dispersés  
à l'étranger  
ont dédié  
ce monument  
1890  
—  
Souvenir  
du  
Pays Basque

Un banquet suivit dans le grand salon de l'*Ayuntamiento* orné de guirlandes, de drapeaux ; au balcon se lisait la noble devise des armes de la ville : *Soli Deo honor et gloria*, et, dans les toasts chaleureux, les présidents des députations de Biscaye, Alava et Guipuzcoa saluèrent noblement le grand nom d'Yparraguirre et surent dire, en excellents termes, combien au cœur de tous les Basques, comme dans les strophes de l'hymne inspiré, Religion et Patrie sont invinciblement unies (1).

. . .

Mais Villaréal est déjà loin de nous, et la voiture s'est engagée dans la gorge pittoresque et sauvage creusée par l'Urola jusqu'à Azcoitia. A droite et à gauche, des champs de maïs, de grands bois de chênes et de châtaigniers, des vergers jusqu'aux cimes les plus élevées, des maisons basques au large toit à deux eaux, mais point riantes et blanches comme en notre Labourd ; quelques-unes même, aux grosses assises, aux murs noircis, basses et carrées, avec un toit très bas sous lequel se voient des traces de machicoulis et de meurtrières, ont l'air de forts crénelés.

Et ce sont en effet de vieilles *casas torres*, plantées sur les bords du torrent, aux passages les plus étroits ; çà et là, des ponts de pierre à dos d'âne, aux arcs d'ogive pittoresquement tapissés de lierres.

Après mille détours, la gorge s'ouvre enfin et nous entrons dans Azcoitia, petite ville fort bien pavée, coupée en deux par l'Urola : ici encore de nombreuses vieilles

(1) Voir pour plus de détails le très curieux numéro spécial que fit paraître à cette occasion l'excellent *Euskal-Eria. Revista Vascongada*, de Saint-Sébastien, le 30 septembre 1890.

maisons aux portes et aux croisées ogivales, décorées de nombreux écussons ; une église très vaste et très belle, avec un porche majestueux ; tout à côté, une ravissante petite *Alameda* avec une belle fontaine formée de deux barriques de pierre. Sur la place de l'*Ayuntamiento*, les *tamborileros* annoncent la fête du lendemain, à la grande joie des fillettes qui déjà savent danser le fandango guipuzcoan.

Azcoitia a de nombreux *caserios*, un ermitage pittoresquement perché sur une colline et deux couvents de Sœurs cloîtrées : les Clarisses et les Brigittes (*Brigidas recoletas*) de Mira Cruz.

A la sortie de la ville, la route fait un brusque détour ; nous laissons à droite les bains sulfureux de San Juan de Dios, et bientôt nous apparaît, émergeant dans le crépuscule, l'imposante coupole de Loyola.

Nous saluons de loin la *Casa Santa* et la blanche statue d'Ignace, et arrivons enfin, à travers cette vallée riante mais déjà sombre, à Azpeitia.

. . .

La ville est en liesse : fanfares, *cohetes*, chants et cris éclatent à l'envi dans les rues et sur les places ; c'est à travers une foule de deux mille personnes au moins que nous atteignons la *fonda de Arteche*, sur la petite place de *Buztinuzuri*. M. et M<sup>me</sup> d'Abbadie, M. le chanoine Adéma nous y ont précédés. Bientôt D. Juan Bautista de Acilona, *primer teniente en funciones de alcalde* de Azpeitia, vient, au milieu des viva's et des applaudissements, souhaiter la bienvenue au Président de l'Institut de France, au Basque illustre, dont le cœur toujours chaud et vaillant bat à l'unisson de tous les cœurs basques,

M. le Maire présente MM. les Membres de la Commission des fêtes, D. Agustin Jauregui, curé d'Azpeitia, D. Angel Antonio Arrese, D. Juan Clemente, D. José Maria Muguruza y D. Antonio Alzuru.

Après le souper, vers les huit heures et demie, une harmonieuse fanfare (la *charanga* de la ville) nous appelle au balcon : dix-huit jeunes gens, coiffés du béret rouge, saluent de leurs accords les nouveaux hôtes d'Azpeitia, et plus de cinq cents enfants et jeunes gens crient de leurs belles voix de montagnards : *Viva, viva don Antonio Abbadia!* Polkas, mazurkas, pas redoublé et même une valse, la *Azpeitiana*, se succèdent à l'envi, et bientôt éclate, grave et majestueux, le *Guernicaco Arbola* : tous les fronts se découvrent, et l'hymne grandiose et fier se déroule dans le silence de cette belle nuit de septembre, en toute sa religieuse harmonie. C'est vraiment très beau, très imposant ! (1).

## AZPEITIA ET LA VALLÉE D'YRAURGUI LES JEUX

Le lendemain, dimanche, premier jour de la fête, la *charanga* parcourt la ville dès les premières heures, jouant l'*Euskaro casero*, pas redoublé avec accompagnement de tambour, fort harmonieux ; nous revoyons avec un nouveau plaisir cette belle place de l'*Ayuntamiento*, bordée de deux côtés de hautes et belles maisons à arcades, anciens couvents de Dominicains et d'Augustins sécularisés en 1834 : l'un d'eux, le couvent des Augustins, faisant face

(1) Voir à l'*Appendice* ce beau chant, si populaire dans les trois provinces basques-espagnoles.



à l'Urola, est aujourd'hui la *Casa Consistorial*, qui conserve encore, à l'intérieur, l'antique chapelle, vaste mais un peu nue ; il y a là quelques beaux rétables, et M. le curé d'Azpeitia y dit la messe tous les dimanches.

Ces couvents toutefois et cette grande place, aussi bien que la place de *Buztinzuri*, sont en dehors de la vieille enceinte, car jadis Azpeitia était ville murée, fortifiée, avec quatre portes ; trois longues et uniques rues la composaient avec l'église et l'ancienne *Casa Consistorial*, transformée aujourd'hui en *Alhóndiga* (grenier public). Dans ces vieilles rues se voient dix ou douze maisons des <sup>xv<sup>e</sup></sup> et <sup>xvii<sup>e</sup></sup> siècles, aux fenêtres ogivales géminées, avec cordons et losanges de briques en relief, à la mauresque, aux balcons richement sculptés, aux portes à arc d'ogive dont les battants sont ornés de gros clous finement ouvrés.

Mais le plus remarquable édifice du vieil Azpeitia, c'est l'église paroissiale, *San Sebastian de Soreasu*.

Cette église est très belle : trois vastes et larges nefs séparées par des piliers élancés, en marbre gris, très élégants ; le maître-autel avec un rétable grandiose ; des autels nombreux adossés aux piliers et des chapelles latérales entre les contreforts ; dans le fond une très belle tribune, *el coro*, auquel on accède par un large et bel escalier. Dans ce *coro*, très vaste, de belles orgues actuellement en réparation : on y va dépenser 25,000 pesetas et leur donner 52 jeux ; il en manque encore dix, et déjà les morceaux exécutés sont d'un bel effet. Il est vrai que l'organiste, D. Toribio Eleizgaray, est un artiste consommé.

Dans l'une des chapelles latérales, à droite du maître-autel, est le tombeau avec statue d'un des plus illustres enfants d'Azpeitia, portant cette inscription :

AQUI YACE ENTERADO EL MUY ILLUSTRE Y MAGNIFICO SEÑOR DON MARTIN ZUMBERO, OBISPO EN TUY, DEL CONSEJO DE LOS CATOLICOS NUESTROS REYES DON FERNANDEZ Y DOÑA ISABEL, PRESIDENTE DE LA SAGRADA INQUISICION DE ESTOS REINOS DE ESPAÑA, MAESTRO DE SANTA TEOLOGIA, FALLECIO EN LA VILLA DE MADRID AÑO DE 1516.

A côté du sanctuaire est une très belle et vaste sacristie, d'un côté ; de l'autre, une chapelle fondée par un autre illustre fils d'Azpeitia, D. Nicolas Saez de Elola, l'un des *conquistadores* qui accompagnèrent au Mexique Fernand Cortez. Le vaillant capitaine laissa par testament une rente pour doter chaque année six jeunes orphelines de 50 ducats chacune, plus 100 ducats et le logement pour un maître d'école, *preceptor de gramilica* (1). La statue représente le conquistador couché, casqué et armé, sur sa pierre tombale.

Mais la perle de cette belle église, ce sont les fonts baptismaux, gardant vivant le souvenir de saint Ignace, qui fut baptisé là en 1491. Ces fonts ont été religieusement conservés, et la chapelle, située tout au bout de l'église, en face du sanctuaire, est ornée d'une grille massive très belle. Dans le haut, au pied de la statue du saint, se lit l'inscription suivante :

EMENCHEN

BATIATUBA

NAIZ (2)

La tour carrée et haute du clocher est surmontée, chose rare en Guipuzcoa, d'une flèche d'ailleurs peu élégante :

(1) D. Lope de Isasti : *Compendio historial de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa*, 1525 ; éd. de San Sebastian, 1880, p. 144.

(2) C'est ici que j'ai été baptisé.

mais les cloches sont très belles et surtout très harmonieuses.

Plus récemment, dans la deuxième moitié du siècle dernier, avec les pierres de marbre déjà préparées pour le couvent de Loyola, mais que l'on ne put utiliser à cause de l'expulsion des Jésuites en 1767, on a orné la grande porte latérale d'un beau et vaste porche d'ordre toscan surmonté de la statue de saint Sébastien, patron de l'église, et portant au fronton les inscriptions suivantes :

CAROLI DOMINATUS  
IN HISPANIA ANNO XII  
SALUTIS REPARATE

M DCC LXXI  
BONAVENTURA RODRIGUEZ  
DELINEAVIT ME

—  
DIVIS SEBASTIANO IGNATIO DEDICATUM

—  
AZPEITIENSUM AMORE  
GRATITUDO MUNIFICEN  
TIA HOC CONDIDERE  
MONUMENTUM

FRANCISCUS YBEROLE FECIT ME

Tout à côté de l'église est un lavoir bien construit, très commode, qui nous rappelle le beau lavoir de Tolosa. Et comme nous félicitons ces Messieurs d'avoir une municipalité si intelligemment dévouée au bien public : — Mais, nous dit-on, ce lavoir a été construit aux frais d'un *Indiano* de céans, fils d'une pauvre blanchisseuse. — Heureux pays où, bien loin de rougir de l'humble condition de leurs pères et mères, les enrichis savent s'en souvenir en se montrant généreux pour les humbles et les petits !

En dehors de son enceinte assez étroite, Azpeitia comptait jadis et compte aujourd'hui encore de nombreux *barrios* et de fertiles campagnes : sa population nombreuse pouvait fournir, au xvii<sup>e</sup> siècle, six à sept cents *vecinos* bien armés et toujours prêts à voler à la frontière, comme ils le firent en 1638, lors du fameux siège de Fontarabie. Dans la ville, dans les *barrios* et dans la campagne on comptait jusqu'à 300 *casas solares* (maisons nobles), quelques-unes fort anciennes, comme celles des Oñaz et des Loyola. Le sol, très fertile, très bien cultivé, produisait quinze à seize mille *fanegas* de blé, maïs et autres grains : l'Urola et ses affluents faisaient travailler de nombreuses forges, et les Azpeitians exportaient, bon an mal an, dix à douze mille quintaux de fer ouvré, en Castille, en Andalousie et jusqu'aux Indes, ce qui leur procurait environ 60,000 *pesos* (100 à 120,000 francs) (1).

La plupart de ces forges primitives ont disparu, mais la campagne est aussi bien cultivée et offre le plus riant aspect : champs et vergers promettent une belle récolte.

Et puis, tout en conservant, comme Tolosa sa voisine, le souvenir de ses vieilles gloires, Azpeitia est une ville de progrès : l'Urola et ses affluents ne font plus marcher des forges, mais ils permettent à la ville de s'éclairer, le soir, à la *luz electrica*.

Sur l'Urola, trois ponts pittoresques relient la ville à la campagne : au bout d'un de ces ponts, une très belle maison forte, aux quatre angles flanqués de petites tourelles, la *Casa de Emparan*, autre famille illustre d'Azpeitia dont un des fils, D. Francisco José, fut lieutenant général

(1) P. Gabriel de Henao, *Antiguados de Cantabria*, tomo 2<sup>o</sup> (1541), p. 328. *Descripcion de la muy noble y muy leal villa de Azpeitia, patria de San Ignacio de Loyola.*

des armées royales et gouverneur des Iles Canaries. Ce palais servit de résidence à Don Carlos lors de la dernière guerre ; à droite est un couvent de Clarisses, dont la vaste chapelle est très belle avec ses autels aux grands rétables, sa chaire dorée et ses statues expressives.

De ce pont et à cette heure matinale, la vue sur Azpeitia, l'Urola, la vallée tout entière et dans le fond la coupole de Loyola, est tout simplement merveilleuse.

La petite ville endimanchée offre bientôt un air de fête et de gaieté qui réjouit les yeux : des enfants en grand nombre, des femmes, des jeunes filles coiffées de noires mantilles, saluent respectueusement le prêtre d'un *Ave Maria purissima*, les hommes portent la main à leur béret, les campagnards étalent fruits et légumes aux abords de la *Casa Consistorial* et de l'*Alhóndiga*, ce pendant que les alguazils se promènent toujours graves et majestueux.

. . .

Mais les cloches nous appellent à la grand'messe : *lambarderos* et musiciens escortent l'alcalde, les membres de l'*Ayuntamiento* et de la commission des fêtes, M. et M<sup>me</sup> d'Abbadie, M. le chanoine Adéma, qui prennent place au chœur et dans les premières travées, sur des bancs ornés des armes d'Azpeitia. Un excellent orchestre et le grand orgue soutiennent la maîtrise qui, du haut du *coro*, exécute la *misa de bajos*, du maestro D. Mariano Garcia, d'un accent tout triomphal. L'alcalde est à la place d'honneur, au pied du maître-autel, tenant en main la *vara flexible*, signe de justice et de paix tout ensemble ; à l'offertoire, ces Messieurs vont à l'offrande, et à l'élévation tous s'agenouillent, tenant en main le cierge allumé.

A l'autel, les cérémonies se déroulent avec une dignité

et une pompe vraiment religieuses ; la tenue des assistants, fort nombreux, est grave et recueillie ; les enfants eux-mêmes, si pétulants tout à l'heure en acclamant *Don Antonio Abbadia*, témoignent d'une édifiante piété. Nous voici bien dans le pays de saint Ignace ! Les hommes et les enfants occupent, à côté de l'alcalde et des autorités, de larges bancs de chêne dans la première travée ; dans les autres travées, dames et damoiselles ont quelques chaises, mais la plupart des femmes sont à genoux et assises sur le sol en planches de l'église.

. . .

A dix heures et demie le cortège, maire en tête, se rend à la *Casa Consistorial* et préside aux premiers jeux du haut du balcon.

Mais tout d'abord, et sur les indications de M. d'Abbadie, il est procédé à la nomination des trois juges du premier concours : pour ce faire, trois jetons ou haricots blancs sont jetés dans une urne, mêlés à des jetons ou haricots noirs ; chacun des assistants qui ont témoigné le désir de prendre part à l'élection et dont la liste a été préalablement dressée, tire à son tour un haricot, et les trois qui ont tiré les trois haricots blancs nomment les trois juges : en cas de partage des voix entre les électeurs, les juges sont tirés au sort.

Cette curieuse cérémonie, empruntée par M. d'Abbadie aux usages des anciennes paroisses du Pays Basque, et notamment à Biriattou, se répétera avant chaque concours, et chaque fois les juges seront différents (1).

(1) Voir ci-après, à l'*Appendice*, le nom de ces juges. Rappelons ici que sous l'Ancien Régime quatre catégories de citoyens ne pouvaient prendre part aux

Le concours des coureurs (*lasterkaris*) commence entre dix concurrents tous pleins de feu et d'entrain, trop de feu même, car l'un d'eux se casse malheureusement la jambe. Les coureurs ont à faire un assez long parcours, dix fois la longueur de la place, du péristyle de la *Casa Consistorial* au bord de l'Urola; aller et retour. Chaque coureur doit, à chaque tour, prendre une pomme dans un panier au bord de l'Urola et la porter à un autre panier sous le péristyle. Le vainqueur est Arrozpide, le plus âgé des concurrents, un *aizkolari* (bûcheron) de la haute montagne, vigoureux et élancé; il reçoit tout joyeux les 60 francs en or; le second prix (30 francs) est gagné par Manuel Aizpuru, d'Azpeitia, et le troisième (10 francs) par Francisco Echeberria, d'Elgoibar.

La course est suivie de la première partie de pelote, le jeu entre tous aimé de nos Basques : c'est une partie de blaid à mains nues entre deux enfants d'Azpeitia, Ignacio Alberdi et José-Maria Beriztain, et deux Azcoitians, Modesto et Javier Larrañaga; les points sont chaudement disputés sous un soleil ardent que M. d'Abbadie tout le premier brave avec une intrépidité juvénile et qui rappelle le voyageur en Ethiopie. Tout le monde admire le coup d'œil, l'adresse, l'étonnante agilité de ces jeunes gens; mais à une heure et demie ils sont *ex-æquo* à 33 points sur 40 et à bout de forces. D'un commun accord, le jury partage le prix de 80 francs entre ces vaillants.

. . .

élections de la paroisse en notre Pays Basque : les prêtres, qui devaient toujours planer au-dessus des intérêts et des discussions, — les soldats, liés par l'obéissance passive, — les condamnés de droit commun, — les avocats ! Nous retrouvons ces mêmes usages à Bayonne; mais ici les avocats, après de longues luttes, forcèrent les portes de l'hôtel de ville.

A quatre heures, sur la place de l'*Ayuntamiento*, couverte d'une foule tumultueuse et bruyante, avide d'entendre et de voir ses poètes populaires, a lieu le concours des *koplukaris* ou *bersolaris* (improvisateurs), dont la fécondité et la verve sont traditionnelles en deçà comme au delà des Pyrénées. Six concurrents montent sur l'estrade, mais le tumulte grandissant toujours, on appelle nos bardes au balcon de la *Casa Consistorial*.

La lutte commence, et bientôt trois des poètes se retirent. La lutte se circonscrit entre les trois autres : Pello *Errola*, le meunier d'Asteasu, déjà célèbre et vainqueur en maint combat, et deux paysans, José Bernardo Otaño, de Cizurquil, et Juan José Alcaín, de Usurbil.

On devine ce que, en Guipuzcoa comme en Labourd, deux paysans peuvent dire d'aimable à un meunier qui s'enrichit à leurs dépens ? Le meunier se défend et attaque à son tour. Est-ce sa faute si le grain qu'on lui apporte est maigre et de rendement médiocre ? Il ne peut cependant pas rendre trois *fanegas* de farine pour deux de blé ! Et toute la place, qui écoute en silence maintenant, accueille de ses rires et de ses applaudissements chaque couplet de huit à dix vers doucement chantonné.

Mais bientôt le ton de nos bardes s'élève, ils chantent la gloire du Pays Basque et les liens d'indissoluble fraternité des sept provinces sœurs : Biscaye, Guipuzcoa, Alava, Navarre Haute et Basse, Labourd et Soule ; les chants enthousiastes se succèdent et se répondent, célébrant avec un fougueux *crescendo* l'union féconde de tous les Basques.

Les applaudissements et les cris de la foule redoublent : *Viva Pello ! Viva Pello !* c'est bientôt le cri dominant ; et en effet, par sa facilité d'improvisation, la grâce et aussi le



piquant de ses traits, le meunier d'Asteasu l'emporte. Après délibération, les membres du jury lui décernent à l'unanimité le prix de 100 francs en or, tout en regrettant que ses deux concurrents, qui lui ont si fièrement tenu tête, ne reçoivent pas au moins un *accessit* couvrant les frais de leur voyage.

. . .

Cette première journée s'achève au Cercle catholique de Saint-Ignace, où nous trouvons une nombreuse et brillante assistance de dames et de demoiselles : les honneurs du Cercle sont faits avec une exquise courtoisie par le président, D. Antonio Alzuru, et les membres de la commission. Un orchestre au grand complet prélude, et la toile d'un gentil petit théâtre se lève sur vingt à trente chanteurs exécutant le beau *zortziko* de Iparraguirre, *Nere mailarentzat* (*A ma bien-aimée*) ; violon et piano nous donnent des variations de *Lucie*, l'orchestre exécute diverses symphonies de D. Toribio Eleizgaray, l'organiste-compositeur, et enfin un trio d'amateurs joue une fine comédie, *El Andalu mas templao*, et chante avec verve et entrain une gracieuse *zarzuela* (opéra comique), *Música clásica* de Chapi, qui nous rappelle, à s'y méprendre, le *Maître de Chapelle*. Les applaudissements et les bravos éclatent ; mais à la fin tout le monde est debout, entonnant le *Guernicaco Arbola*.

Comme nous sortions du Cercle vers les onze heures, accompagnant M. et M<sup>me</sup> d'Abbadie et M. le chanoine Adéma, nous sommes arrêtés sous le balcon d'une *posada* et du Casino azpeitian par le chant monotone et doux de deux *bersolaris*, dont l'un est le fameux lauréat de l'après-midi. Les deux poètes se provoquent et se répondent par

des strophes improvisées de huit à dix vers. C'est encore, et toujours, le Pays Basque qu'ils chantent, ses jeux, ses antiques gloires, ses *fueros* et libertés tant aimés, avec une grâce et une verve qui charment la foule amassée au bas des fenêtres : les applaudissements, comme toujours, couronnent le trait final de chaque strophe. Mais l'un des chanteurs a aperçu notre groupe : « Tais-toi donc, chante-t-il à son partenaire, tu bavardes et tu oublies de saluer l'illustre M. d'Abbadie, qui passe. — C'est bien plutôt toi qui oublies la politesse, répond l'autre, car j'aperçois Madame d'Abbadie, sa digne compagne, et chez nous, comme de l'autre côté des monts, il faut toujours chanter : Honneur aux dames ! ». — *Bravo, bravo, Pello !* crie la foule. Et nos infatigables bersolaris ont continué jusque près de minuit, pendant que les *serenos*, enveloppés de longs manteaux, la lanterne sourde à la main, chantaient : *Las once y media, y nublado !*

. . .

Le lendemain lundi, à 8 heures, la *charanga* éveille les échos de son joyeux *Euskaro casero* et parcourt les rues et places, précédée et suivie d'une nuée de *chiquillos* : à neuf heures est chantée à grand orchestre, en l'église paroissiale, la messe en *ré* du maestro D. Hilarion Eslava, et bientôt après nous voici au balcon de la *Casa Consistorial* pour entendre les *irrintzilaris* ou *ojularis* jeter tour à tour l'*irrintzina*, ce cri de guerre et d'appel strident, suraigu, prolongé, des anciens Eskualdunak. Cinq concurrents, dont deux vieillards, l'un de 70, l'autre de 81 ans, montent sur l'estrade, au milieu de la place, et lancent tour à tour le fameux cri. Mais seuls les deux vieillards, et

surtout l'octogénaire, nous paraissent avoir conservé les notes traditionnelles ; et encore avons-nous peine à reconnaître le cri élevé, prolongé, toujours harmonieux de nos paysans de Cambo ou d'Urrugne, regagnant leurs métairies dans la montagne par un beau soir de dimanche. Un des concurrents même, un jeune il est vrai, nous paraît faire de la haute fantaisie en imitant le miaulement du chat et le cri du coucou. La tradition des *irrintzilaris* se perdrait-elle en Guipuzcoa ? Madame d'Abbadie, toutefois, qui s'intéresse tout particulièrement à ce cri si original, fait donner une gratification à l'octogénaire. Le jury décerne le prix de 40 francs en or à un *casero* d'Azcoitia, José Maria Lissaralde.

Le ciel s'assombrit, la pluie va venir, et il faut remettre à plus tard la partie de pelote au gant d'osier. Nous en profitons pour examiner tout à loisir la belle grand'salle de la mairie d'Azpeitia et les curieux écussons qui se détachent en vives couleurs sur les sombres boiseries.

Voici d'abord les armes de la famille de saint Ignace, mi-partie d'Oñaz et de Loyola : à gauche, les sept bandes de gueules sur fond d'argent concédées aux d'Oñaz par Alphonse le Justicier en 1321, à la suite de la bataille de Beotibar ; à droite, une chaudière suspendue à une longue chaîne et accotée de deux loups, qui sont de Loyola.

Ce dernier écusson, si connu et qui se voit encore au-dessus de la porte de la *Casa Santa*, est le même que celui de la ville d'Azpeitia, peint tout à côté ; et comme nous demandions à ces messieurs quelques renseignements à ce propos, M. le Maire mit fort gracieusement à notre disposition un très curieux manuscrit extrait des archives du royaume, composé et écrit à Madrid en 1785 par Don Pasqual-Antonio de la Rua, avec l'attestation de

Ruiz de Naveda, *Cronista y Rey de armas de la Catolica Majestad del Señor Don Carlos Tercero (que Dios prospere), Rey de Castilla, Leon, etc.* En tête sont admirablement peintes les ARMA YRAURGUI AZPEYTY.E, puis un long historique où nous notons, en courant, quelques traits typiques.

Azpeitia faisait jadis partie de l'antique vallée de Yraurgui, comme Azcoitia sa voisine : elle doit sa première charte de fondation à D. Fernand IV de Castille, en 1310. Ce site portait d'abord le nom de *Garmendia* ; à dater de 1311 le même roi voulut qu'il portât le nom expressif de *Salvatierra* et donna à ses habitants l'église abbatiale de Soreasu avec ses montagnes, fontaines, champs et pâturages. Il leur octroya, en outre, le *fuero* de Vitoria. Une tradition populaire raconte que, vers cette époque, pour donner un nom à chacun des deux *pueblos* déjà considérables, les habitants de la vallée se réunirent et se mirent à discuter longuement, quand vint à passer une brave femme à qui l'on demanda son avis. La paysanne, croyant qu'on voulait se moquer, répondit en montrant tour à tour les deux points extrêmes de la vallée : *Az gora eta az bera*, d'où seraient venus *Azcoitia* (au haut des rochers), *Azpeitia* (au bas des rochers).

Le grave chroniqueur, qui paraît ne connaître pas ces étymologies peut-être fantaisistes, se contente d'affirmer que jamais Azpeitia ni la vallée n'ont fait partie de l'ancien diocèse de Bayonne, comme le veut notre Oihenart. La preuve, c'est que dans la bulle de canonisation de saint Ignace de Loyola, le pape Paul IV désigne, en 1622, les prêtres Ignace et François-Xavier comme natifs du diocèse de Pampelune !

La preuve nous paraît un peu faible : déjà, en 1550, le pape Jules III, en approuvant l'institution de la Compa-

gnie de Jésus, désignait Ignace et Xavier comme natifs de ce diocèse. Et cependant quelques années plus tard, en 1566, une partie du diocèse de Bayonne était si bien demeurée espagnole que Philippe II, sous le spécieux prétexte de l'invasion possible de l'hérésie protestante en ses États, demanda et obtint du pape S. Pie V que cette partie fût *provisoirement* rattachée aux diocèses de Pampe-lune et de Calahorra.

Ce provisoire devint d'ailleurs bientôt définitif, encore qu'évêque et chanoines bayonnais n'aient cessé de protester et qu'ils aient perçu, au moins jusqu'en 1674, quelques-unes des dîmes de Fuenterrabia.

Mais cette partie espagnole du diocèse de Bayonne comprenait-elle, au moyen âge, et jusqu'en 1566, les provinces de Guipuzcoa et Biscaye, comme le prétend de Thou, cité par Oihenart (1)? Il y a sans doute là exagération manifeste. Toutefois Oihenart lui-même est-il donc si téméraire d'affirmer que toute la région du Guipuzcoa, entre la Bidassoa et l'Urola, faisait partie de l'ancien diocèse de Bayonne? Il appuie son dire sur la fameuse carte d'Arsius, évêque de Labourd vers 980, charte confirmée dans les mêmes termes, en avril 1106, par le pape Pascal II, et qui donne pour limites du diocèse en Espagne les vallées d'Urdach et de Bastan jusqu'au Port de Velate, la vallée de Lerin en Navarre, puis en Guipuzcoa la terre d'Ernani et de Saint-Sébastien de Pusico jusqu'à *Sainte-Marie de Arrosth* et *San Adrian* (2). Or, *San Adrian* est un

(1) De Thou. *Histoire Universelle*, édit. française de 1734; t. v, p. 36.

(2) *Livre d'or* de la cathédrale de Bayonne; Archives départementales à Pau, G. 54. On a essayé, mais sans raison sérieuse, de mettre en doute l'authenticité de la charte d'Arsius dont ces mêmes archives possèdent une copie beaucoup plus ancienne que celle du *Livre d'or* (G 1).

passage fameux entre le Guipuzcoa et la Biscaye, à 1540 mètres au-dessus du niveau de la mer, dépendant de Cegama, formant un *tunnel naturel* reliant les deux provinces : y a là un antique ermitage qui a été précisément restauré cette année, et à cette occasion le curé du lieu, M. de Zabala, a fait à la commission historique de la province d'intéressantes communications sur la découverte d'antiques monnaies et de grottes préhistoriques. Pourquoi ne pas admettre, avec Oihenart, que Santa-Maria de Arrosth serait *Urostil* ou *Urrestila*, quartier d'*Azpeitia*, ou peut-être *Arrona*, autre quartier plus en aval dans la vallée de l'*Urola* et dépendant de *Cestona*? D'autre part, n'est-il pas remarquable que *Arrostéguy* veut dire, en basque guipuzcoan, *lieu fréquenté par les étrangers et les voyageurs* (1)? Le scribe d'Arsius aura voulu désigner quelque autre passage du côté de la mer, indiquant ainsi les quatre points extrêmes du Guipuzcoa : *Hernani* et *Saint-Sébastien* au Nord, *San Adrian* et *Arrosth* (abréviation pour *Arrostéguy*) au Sud et à l'Ouest?

Hypothèse hardie peut-être ; mais il nous serait si doux de croire, avec le docte Oihenart et le grave de Thou, que la patrie de saint Ignace, tout comme *Fuenterrabia* et *Saint-Sébastien*, a jadis fait partie du diocèse de saint Léon (2) !

Quoi qu'il en soit, la *Casa Solar* de Loyola a été le noyau autour duquel vinrent peu à peu se grouper les habitants

(1) EUSKAL-ERRIA, t. II, p. 98 : *Collección alfabética de apellidos vascongados*, por D. I. F. Irigoyen. ARROZTÉGUI, *Parage de forasteros ó peregrinos*.

(2) Voir Oihenart. *Notitia utriusque Vasconiæ*, édit. de 1638, pp. 172-173. — Voir aussi, pour être impartial en ce délicat sujet, le *Compendio historial de Isasti*, p. 188, note 2, et surtout les *Antigüedades de Cantabria*, du P. Gabriel de Henao, tome II, p. 329. Il y a là de curieux arguments contre notre opinion, mais qui ne nous paraissent pas décisifs.

de la vallée d'Yraurgui ; et quant aux armes de la vieille maison seigneuriale, rien de plus poétique que leur origine, d'après certains historiens complaisamment cités par le manuscrit de Madrid. Un seigneur de Loyola en guerre avec un de ses voisins l'aurait surpris endormi en son castel, et comme jadis David coupant le manteau de Saül, il se contenta d'emporter la chaudière et la crémailière : d'où *lupus in aula* ou *lobo en olla*, et par contraction *Loyola*.

Mais *Loyola* ne fut jamais latin ni castillan ; c'est du plus pur basque, et cela signifie prosaïquement *oficina de alfareros* (ateliers de potiers de terre) !

L'origine de cet écu de Loyola, qui remonte au moins au X<sup>e</sup> siècle, est bien plutôt la même que celle des armes de toutes les vieilles familles des *ricos hombres* de Navarre et des provinces du Nord. Vassaux des rois de Navarre, Castille et Aragon, les seigneurs portaient une chaudière sur leur écu et se nommaient *caballeros de pendon y caldera*, pour témoigner qu'ils étaient en état d'entretenir les hommes d'armes qu'ils menaient à la croisade contre les Maures ou aux guerres privées, si fréquentes en ces parages entre petits rois et gros seigneurs. On sait d'ailleurs la grande part que la maison de Loyola elle-même prit, aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, aux sanglantes luttes des *Oñecinos* et des *Ganboanos*.

## LOYOLA

Tous ces vieux échos du passé nous font désirer de revoir la *Casa Solar* de saint Ignace ; et comme la pluie tombe plus dru que jamais, nous allons en *cesta* visiter Loyola.

Nous remontons l'Urola et, à travers une averse fine et méchante, nous revoyons la vallée toute bornée de hautes montagnes : à droite, les pentes raides, nues et rougeâtres de l'Izarraitz ; à gauche, l'Arauntza, l'Oñazmendi, l'Elosua, verdoyantes et boisées, cultivées presque jusqu'aux cimes.

Qu'elle était riante et gaie, cette vallée de Loyola, au matin du 1<sup>er</sup> août, quand les pèlerins venus des quatre coins de l'Espagne l'animaient de leurs chants, de leurs cris, accompagnant la procession des Azpeitians à la *Casa Santa* ! En tête, à la suite de l'étendard d'Azpeitia, une douzaine d'enfants de chœur vêtus de rouge, coiffés d'une barrette rouge, portant des banderoles où étaient inscrits les principaux épisodes de la vie du saint ; puis une statue de la Sainte Vierge magnifiquement habillée et couronnée d'un riche diadème de vermeil offert par la province de Guipuzcoa ; à la suite, de nombreuses bannières des confréries et de la province, et enfin la statue d'Ignace revêtu de la chasuble, portée par quatre *caseros* : quand la statue arriva sous le péristyle, à l'entrée de l'église de Loyola, les *caseros* la retournèrent vers Azpeitia, et Azpeitia salua d'un coup de canon.

On sait que ces fêtes solennelles en l'honneur de saint Ignace et cette procession remontent à 1610, l'année même qui suivit la bulle de béatification d'Ignace : par un serment solennel prononcé en l'église paroissiale de Saint-Sébastien de Soreasu, la ville prit le nouveau saint pour patron et jura de célébrer sa fête, comme les autres fêtes de Sainte Mère Eglise, avec grand'messe, sermon et procession.

Mais ce que l'on sait moins, c'est que les Azpeitians ont fidèlement observé les moindres détails de ces fêtes comme au premier jour. En 1622, les fêtes de la canonisa-



tion d'Ignace furent merveilleuses à Azpeitia, d'après la relation très minutieuse d'un témoin oculaire donnée par l'*Euskal-Erria*. Pendant huit jours ce fut une série de grandes messes en musique avec sermons, de processions avec musiciens, danseurs et *gigantes*, nouveauté fort goûtée, dit le narrateur, et sans doute apportée des Flandres espagnoles, de cavalcades où les gentilshommes de la vallée, revêtus de riches costumes de chevaliers castillans et d'empereurs romains, rivalisèrent de luxe et aussi d'adresse dans les fameuses joutes de l'*Estafermo* (1). Il y eut aussi des comédies, peut-être de Lope de Vega, alors en toute sa vogue, des combats de taureaux, des illuminations et feux d'artifice sur la grande place. Enfin, le dernier jour, une procession solennelle se rendit à la *Casa Santa* : la ville y offrit un *cirio* de 130 livres à ses armes, une grand'messe fut chantée en plein air avec panégyrique, et dans la soirée fut jouée une *Histoire de la Sainte Écriture*, sans doute quelque-une de ces pastorales basques qui ne se donnent plus guère de nos jours que dans notre Soule (2).

Il y avait précisément à cette époque un fameux organiste d'Oyarzun, Joanes de Larrumbia, grand poète et auteur dramatique, dont Isasti cite avec éloge le *Sacrifice d'Abraham* et les *comedias* de *Job* et *Judith*, qui faisaient fureur (3).

(1) Mannequin costumé en homme d'armes portant un bouclier et un sac de sable qui se vidait sur la tête des maladroits.

(2) EUSKAL-ERRIA, tome 5, p. 133, 20 février 1882 : *Relacion de las fiestas que hizo la N. V. de Azpeitia al glorioso patriarca san Ignacio en el año de la canonización...* por D. Juan de Goitia, administrador de la Casa de Loyola. C'est aux Archives de Loyola et d'Azpeitia que le R. P. de Arana a trouvé ces curieuses relations.

(3) Isasti. *Compendio historial de Guipuzcoa*, p. 476.

Vingt ans plus tard ces fêtes ont toujours le même caractère, et c'est dans le grave recueil des *Acta Sanctorum* que, parmi de très nombreux documents relatifs à saint Ignace, nous trouvons une relation écrite en 1642 par le Père Gamboa, à la demande du général de la Compagnie de Jésus, et cette relation entre dans les moindres détails qu'on dirait écrits de nos jours : quinze mille personnes environ se pressent dans Azpeitia et les alentours : les sonneries des cloches, les illuminations (*ignibus ad fenestras perque plateas succensis*), le chant des laudes annoncent la fête. Puis, suivant un ancien usage, 70 danseurs avec ceintures rouges et alpargates (*albis calceis*) exécutent avec agilité et maëstria l'*espatu dantz*a, agitant épées et bâtons (*armata sallatio instituitur, rudibus et gladiis batuentium*). Un marché fondé en l'honneur du nouveau patron de la ville attire la foule. Le lendemain clergé et magistrats se rendent en procession, avec les danseurs, les chanteurs et la musique, à Loyola ; et comme la petite chapelle de l'étage supérieur de la *Casa Santa* ne peut contenir cette foule, c'est en plein air qu'on a dressé l'autel adossé sous une riche tenture, à la porte d'entrée, et que se chante la messe. La statue du saint domine, tenant de sa main gauche un parchemin sur lequel est écrit le nom de Jésus (probablement le JHS). Le P. Gamboa prononce un court sermon, puis la foule se presse pour aller vénérer la *Santa Casa*. Un riche ceinturon ayant appartenu à Ignace y est déposé pendant huit jours et doit être ensuite reporté à l'église d'Azpeitia jusqu'à ce qu'on ait pu construire le collège déjà en projet et qui ne devait être commencé, on le sait, que quarante ans plus tard, en 1689. Dans l'après-midi une course de taureaux (*taurorum venatio*) et un grand banquet officiel couronnent la fête. Et le pieux

jésuite s'étend longuement sur la piété des fidèles et du clergé (1).

Ce culte enthousiaste d'Azpeitia pour le plus illustre de ses fils s'était d'ailleurs propagé de bonne heure dans toute la province et en Biscaye : dès 1610 les *juntas* de Guipuzcoa tenues à Zumaya avaient proclamé Ignace patron de la province, et bientôt tout jésuite fut déclaré citoyen guipuzcoan. Les fêtes de la canonisation de 1622 furent aussi pompeuses à Tolosa et à Azcoitia qu'à Azpeitia même. A Loyola, le 22 juillet 1624, le clergé guipuzcoan adopta Ignace pour son patron tout spécial.

En 1680, aux *Juntas* de Guernica, la seigneurie de Biscaye prit aussi saint Ignace pour patron à cause de ses origines biscayennes et alavaises, car le P. Gabriel de Henao, de la Compagnie de Jésus, a doctement établi les alliances des Oñaz et Loyola avec les Licon d'Ondarroa, Balza d'Ascoitia et Guebara d'Alava.

Mais après ces triomphes vinrent les mauvais jours. Depuis soixante-dix ans se poursuivait l'exécution du plan grandiose de Fontana : l'église et l'aile droite du collège étaient achevées, l'aile gauche s'élevait à la hauteur des fenêtres du premier étage quand, le 3 avril 1767, les Pères de la Compagnie de Jésus furent brutalement expulsés de la vallée d'Yraurgi comme du reste de l'Espagne.

De courageux Guipuzcoans se firent les gardiens fidèles de la maison de saint Ignace et de ses trésors, incorporés à la couronne. D. Juan de Landa et les directeurs de la *Casa de Misericordia* d'Azcoitia s'y succédèrent jusqu'en 1793.

(1) *Acta Sanctorum*, tome 7<sup>e</sup> de juillet. Paris, Palmé, 1858. *Gloria posthuma S. Ignatii Loyolæ confessoris. Publica erga sacrarium Loyolanum veneratio*, p. 791 et suiv.

A cette époque, l'intelligent courage de D. Pedro de Larrumbide et de ses 200 miliciens, envoyés par la *Junta provincial*, sut détourner l'orage de la première invasion française et sauver le trésor dont bonne partie prit secrètement le chemin de Madrid.

Un peu plus tard, les Prémontrés d'Urdach, chassés de leur abbaye par les armées françaises, se réfugient à Loyola qu'ils occupent jusqu'en 1806. Pendant deux ans, un courageux commissaire du roi d'Espagne fait encore bonne garde. Mais en 1808 éclate la guerre de l'Indépendance, le trésor est enfoui, et un peu plus tard, en 1812, envoyé à Bilbao.

La fameuse statue d'argent de saint Ignace y fut embarquée pour Cadix, où on la reçut avec les honneurs réservés aux capitaines généraux.

De 1813 à 1816, Loyola fut transformé en hôpital militaire; la *Casa Santa* demeura toutefois ouverte, et l'on y célébra la messe les dimanches et fêtes.

Enfin, en 1816, à la demande des Azpeitians et par ordre du roi, du 1<sup>er</sup> avril, quatre vieux jésuites, les PP. Arévalo, Sorosain, Oyarzabal et Huarte, reviennent habiter ces lieux bénis et y sont reçus, on devine avec quelle joie! par les habitants de la vallée; vers la fin de cette même année, la députation provinciale envoie à Loyola la statue d'Ignace rapportée de Cadix.

Durant ces cinquante dernières années, les bons Pères ont dû reprendre plus d'une fois le chemin de l'exil; la ville d'Azpeitia a dû acheter, à beaux deniers comptants, la statue d'argent d'Ignace, mise à l'encan. La fameuse république de Prim, Serrano y Topète, n'a pas manqué d'user contre les jésuites des mêmes procédés aimables, expulsions, confiscations et le reste. En deçà comme au

delà des Pyrénées, ce sont toujours mêmes cris harmonieux et mêmes procédés de ces amants si passionnés de la liberté, qu'en bons jacobins ils la veulent tout entière pour eux !

Mais l'heure du triomphe a sonné... au moins pour quelque temps : l'année 1888 a vu, après deux cents ans, l'achèvement de l'œuvre gigantesque de Fontana et la solennelle consécration de la superbe église de Loyola.

. . .

Pendant que nous échangeons ces mille souvenirs grandioses avec notre aimable compagnon de voyage, M. le chanoine Adéma, nos rapides chevaux ont bientôt atteint Loyola, nous tournons brusquement à gauche et traversons l'Urola sur un vieux pont à arcades ogivales : nous voici au pied du majestueux escalier.

Nous montons, nous saluons la statue d'Ignace et allons frapper à la porte du vaste parloir. Bientôt arrive le bon Père supérieur qui nous fait le plus gracieux accueil : il nous permet de tout voir et nous donne pour guide un vénérable Père qui, avec une complaisance jamais lassée, nous promène partout.

Loyola se compose d'une vaste église ronde, avec coupole, flanquée, à droite et à gauche, de deux ailes gigantesques : au milieu de l'aile droite a été religieusement conservée, suivant le vœu de la famille, la *Casa Solar*, aujourd'hui la *Casa Santa*, de saint Ignace.

Nous promenons dans de vastes corridors où se déroule la longue série de portraits de tous les généraux de l'ordre, de ses martyrs et confesseurs ; au-dessus des portes des cellules est inscrit le nom des Pères espagnols, fran-

çais, anglais, américains : nous visitons la belle chapelle des novices, le réfectoire, et jusqu'à une haute salle où se voient encore les pupitres des délégués venus ici l'an dernier des quatre coins du monde pour l'élection du dernier général : par les hautes croisées la vue s'étend, splendide, sur Azpeitia d'un côté, de l'autre sur Azcoitia et l'entrée de la vallée. Dans chacune des deux ailes un double et monumental escalier, orné de statues et de tableaux, relie tous les étages. Entre ces ailes et en arrière de l'édifice, se voient des promenoirs avec allées ombreuses, des jardins, un vaste potager fort bien entretenus.

L'église est une merveille où l'on ne sait le plus qu'admirer, des grandes lignes de l'ensemble — qui rappellent le Panthéon d'Agrippa ou plutôt la coupole de Saint-Pierre de Rome — ou des mille détails de sculpture et d'ornementation des autels et des tribunes. Nous avons vu cette église toute rayonnante de splendeur au soir du 31 juillet, quand le Salut solennel donné par l'évêque de Vitoria s'acheva par le chant triomphal de la *Marcha de san Ignacio* ; mais en la revoyant calme et silencieuse, nous avons pu apprécier mieux encore toutes ses beautés : haute coupole de marbre rose, ornée d'écussons gigantesques, éclairée de nombreuses fenêtres et portée par huit gros piliers de marbre noir ; sur les piliers, de blanches statues de saints ; derrière les piliers, un vaste pourtour avec autels de marbre ; en face de la grande porte d'entrée, le maître-autel aux mosaïques de marbre précieux, une merveille de sculpture. C'est là que se trouve la fameuse statue d'argent de saint Ignace. De grandes orgues, deux chaires, des tribunes, des grilles aux fines sculptures complètent ce bel ensemble, et partout le marbre reluit, rehaussé de minces filets d'or.

Au devant de l'église le péristyle a grand air avec sa haute voûte, ses arcades, son triple escalier, sa statue de saint Ignace en marbre blanc et son vaste fronton sur lequel se détache le double écusson d'Espagne et d'Autriche, en mémoire de la reine Marie-Anne, veuve de Philippe IV, qui reçut Loyola des mains des descendants d'Ignace pour le transmettre à ses fils.

Outre cet écusson royal, une belle inscription sur les murs du collège rappelle cette donation princière :

LOS EXCELENTISSIMOS SEÑORES DON LUIS ENRIQUEZ DE CABRERA Y DOÑA TERESA ENRIQUEZ DE VELASCO, SU MUGER, MARQUESES DE ALCAÑIZAS Y OROPESA, DUEÑOS POSEEDORES DE LA VENERABLE CASA SOLAR Y MAYORAZGO DE LOYOLA EN QUE NACIÓ EL GLORIOSO PATRIARCA SAN IGNACIO, FUNDADOR DE LA COMPAÑIA DE JESUS, CEDIERON LIBRE Y ESPONTANEAMENTE LA DICHA CASA Á LA SERENISSIMA SEÑORA DOÑA MARIA ANNA DE AUSTRIA, REINA MADRE DE HESPAÑA, PARA FUNDAR EN ELLA ESTE COLEGIO REAL DE LA COMPAÑIA, AÑO DE 1681.

Mais la merveille des merveilles, c'est la *Casa Santa*, la maison où naquit Ignace et où il fut rapporté blessé du siège de Pampelune, pour se convertir bientôt et courir à d'autres et plus illustres batailles. Cette maison, précieusement conservée, suivant le vœu de la famille, au milieu des constructions élevées tout autour depuis 1689 garde, à l'extérieur, l'aspect si original des *casas torres* de la contrée. Au-dessus de l'ogive de la porte d'entrée, l'écu de Loyola (la chaudière accotée de deux loups) et l'inscription suivante :

CASA SOLAR DE LOYOLA  
AQUI NACIO SAN IGNACIO EN 1491  
AQUI VISITADO POR SAN PEDRO  
Y LA SANTÍSIMA VIRGEN  
SE ENTREGÓ Á DIOS EN 1521

Jusqu'à la hauteur du premier étage, la construction est formée de larges assises de pierres grises ; au-dessus, et jusqu'au faite, ce sont des murs de briques avec, au-dessous des fenêtres et du toit, des cordons en saillies losangées. Aux quatre angles, de petites tourelles en encorbellement.

La maison tout entière est transformée en une série de chapelles ornées de sculptures, de marbres, de vitraux, de tableaux et de bas-reliefs redisant tous les épisodes de la vie d'Ignace. Entre tous ces sanctuaires, le plus édifiant et aussi le plus curieux est celui du troisième étage, l'ancienne chambre où le vaillant capitaine guérit de ses blessures, lut la vie des saints et se donna à Dieu. Un autel fort riche a été élevé à la place du lit ; de belles lampes y brûlent constamment autour d'une précieuse relique. Ce sanctuaire est séparé par une belle grille du reste de la salle, et au plafond se voient de naïfs et curieux bas-reliefs représentant saint Ignace prêchant les habitants d'Azpeitia, à son retour dans sa patrie, — saint Ignace remettant l'étendard de la foi à saint François-Xavier partant pour les Indes, — saint François de Borgia aux pieds de saint Ignace.

C'est ici qu'au 31 juillet et les jours suivants les *romeros* (pèlerins) se pressent nombreux pour vénérer le saint bien aimé des Basques et baiser ses reliques (1).

Nous ne saurions quitter Loyola sans faire ici un aveu : avant d'avoir longuement vu cette église et les autres églises et chapelles de Guipuzcoa, nous partagions sans

(1) A ceux de nos lecteurs qui n'ont pas eu encore le bonheur de visiter ces lieux bénis nous recommandons une excellente étude, avec plans et gravures, que nous avons rapportée d'Azpeitia et qui fournit de précieux détails : *La Santa Casa de Loyola*, por el P. Rafael Perez S. J. Bilbao, 1891, in-8.



réserve les préventions de nos amis de France à l'endroit de l'art espagnol ; volontiers nous aurions parlé du prétendu mauvais goût des architectes, décorateurs, peintres et sculpteurs d'au delà les monts, construisant des édifices sombres, sans fenêtres, ressemblant à l'extérieur à des forteresses, surchargés à l'intérieur de retables immenses, de statues sans nombre, de dorures à profusion. Volontiers nous proclamions que nos églises de France, largement éclairées, de formes extérieures plus élégantes, d'ornementation plus sobre à l'intérieur, l'emportent au point de vue artistique. Après examen, nous sommes obligé de confesser que les églises de Guipuzcoa que nous avons pu voir — de Fontarabie à Saint-Sébastien et de Zumarraga à Zumaya et à Usurbil — sont de vrais musées étalant des merveilles, non pour le vain plaisir des yeux, mais pour l'enseignement des fidèles. Pas une où une vieille peinture sur bois, un *Ecce Homo*, une Sainte Famille, un Crucifiement, une *Mater Dolorosa*, n'attire et ne retienne le regard. Tel retable, à Irun, à Zumaya, à Azpeitia, retrace la vie tout entière des saints et des saintes les plus illustres. Et combien ces sculptures, pour qui sait les regarder, sont vivantes, expressives ! C'est le catéchisme et la vie des saints par les yeux. Pour le comprendre, il faut avoir vu les plus humbles filles du peuple et les enfants les contempler.

CHARLES BERNADOU.

(A continuer).



*Colegio.*

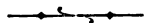
*Casa Solar*

d  
d  
d  
n  
f  
y  
c  
y  
f  
f  
f

# AZPEITIA

## Les Fêtes Euskariennes au pays de Saint Ignace

*Septembre 1893*



**I O Y O L A**

(SUITE)

Chez nous, au contraire, grâce au triple vandalisme des classiques des deux derniers siècles, des tristes héros de 93 et des prétendus restaurateurs, amateurs ou officiels, de nos jours, quels barbarismes et quelles pauvretés en nos églises et même en nos cathédrales ! Sans doute on a fait des peintures murales, quelques-unes très belles, à Notre-Dame de Bayonne par exemple ; on a élevé de gracieux autels, on a copié plus ou moins heureusement de vieux vitraux... Mais tout cela est vraiment trop savant, trop *exquis* pour la foule qui, faute de mieux, surcharge parfois les autels de médiocres statues et de bouquets de fleurs artificielles ! Quelle différence avec l'art expressif et religieux avant tout, tel que l'avaient conçu et réalisé nos maîtres des œuvres du moyen âge, tel que nous l'avons vu, vivant encore, en Guipuzcoa !

### LES DERNIERS JEUX. — ESPATADANTZARIS PILOTARIS ET CHISTULARIS

Mais le ciel s'est éclairci, un faible rayon de soleil perce la nue ; il est plus que temps de nous arracher à ces lieux bénis où le grand cœur d'Ignace se donna pour jamais à son Divin Maître, et où ses fils mille fois chassés et toujours rappelés gardent si pieusement son culte et ses immortelles constitutions ; il nous faut dire adieu à la *Santa Casa* et regagner Azpeitia.

La fanfare y fait retentir un joyeux passe-rue et nous appelle au balcon de la *Casa de l'Ayuntamiento*, où nous retrouvons l'infatigable M. d'Abbadie, M<sup>me</sup> d'Abbadie, M. le curé d'Azpeitia, les membres de la commission, entourant l'alcalde. Sur la place, la foule attend, anxieuse, les danseurs de Berris, *anteiglesia* de Biscaye près Durango, dont on dit merveille. Les voici qui s'avancent vers l'estrade, d'un pas vif, marqué par deux *tumborileros* jouant à ravir la *flauta*, le *ttunttun* et le tambour.

Ils sont huit, et à leur tête marche le fils d'un vaillant colonel carliste, Bengoitia, tenant en main l'épée de son père : tous les huit sont d'ailleurs armés d'une épée et d'un bâton ou plutôt d'une massue. Leur costume est à la fois très simple et très élégant : veste noire sur l'épaule, chemise et pantalon blancs, espadrilles blanches, béret et ceinture rouges, au bas des jambes quelques grelots. Le dernier des huit porte la *bandera* de Biscaye, qu'il brandit tout d'abord en faisant le moulinet sur la tête de ses compagnons inclinés, puis le drapeau est confié à l'un des alguazils d'Azpeitia.

L'*espata dantza* commence aussitôt : vestes, épées et

massues sont déposées à terre ; sur un air de plus en plus vif et cadencé, les huit sautent, pirouettent, se croisent, s'entre-croisent avec une légèreté, une grâce et un ensemble parfaits ; après quoi chacun des danseurs exécute des solos, puis deux par deux, quatre par quatre, les huit pirouettent, lancent en l'air leur jambe gauche, se retournent avec une adresse et surtout une mesure étonnantes.

A ce prélude succède un double assaut d'abord à l'épée, puis à la massue, et les coups vigoureux retentissent, marquant le pas.

Cette danse des épées est de la plus haute originalité et probablement très ancienne dans les trois provinces. D'aucuns la font remonter à *las navas* de Tolosa ou à la bataille de Beotibar en 1321. On nous dit cependant que les jeunes gens de Marquina et surtout ceux de Zumarraga y ajoutent quelques pas et des figures plus remarquables encore (1).

Le *zorlizo*, tout aussi classique dans les provinces et en Navarre, est ensuite dansé et se compose de deux parties bien distinctes. Tout d'abord les huit se promènent lentement, se tenant par la main aux accords d'une marche solennelle. Puis le chef de file — l'*aurescu* — et le dernier des danseurs — l'*alzescu* — exécutent des solos de sauts et de pirouettes, reprenant toujours la main de leur voisin. La promenade et les solos achevés, deux des danseurs descendent de l'estrade et vont, le béret à la main, inviter une jeune fille de l'assistance qui vient se placer, droite,

(1) Ces *danzas de espadas* étaient d'ailleurs pratiquées jadis dans toute l'Espagne. Qui ne se rappelle ce fameux épisode de *las bodas de Camacho*, où vingt-quatre jeunes gens de bonne mine, tous vêtus de fine toile blanche, montrèrent tant de grâce et d'adresse dans leurs évolutions que le vaillant chevalier de la Triste Figure avoua n'avoir rien vu de plus beau ? (Don Quixote, II<sup>e</sup> partie, chap. xx).

immobile, les yeux baissés, au milieu des danseurs ; les huit exécutent autour d'elle un pas joyeux et vif ; la jeune fille tend à l'*aurescu* son mouchoir de sa main droite et de sa main gauche prend le mouchoir du deuxième danseur ; la promenade lente et solennelle recommence autour de l'estrade ; au deuxième tour l'*alzescu* envoie quérir une deuxième danseuse, puis six jeunes filles montent à leur tour. Et alors les *tamborileros*, changeant brusquement de rythme et marquant un pas de danse, les huit jeunes gens et les huit jeunes filles se faisant vis-à-vis deux par deux, lèvent leurs bras en cadence et exécutent la *jola vascongada*, beaucoup plus modeste, plus grave, plus gracieuse aussi en sa noble simplicité, que la *jola aragonesa*.

Cette deuxième partie du *zortziko* est évidemment de date plus récente que la première. Tous les assistants et aussi les graves personnages du balcon de la *Casa Consistorial* applaudissent, et les huit viennent recevoir le prix de 200 pesetas offert par la ville d'Azpeitia.

Par malheur, la pluie recommence et oblige de renvoyer encore la partie de pelote au blaid avec gants, si impatiemment attendue.

La foule se disperse, les gens graves et aussi jeunes gens et jeunes filles font les cent pas sous les arcades, les *cidrerias* retentissent de chants joyeux et, au balcon de la *posada*, les *bersolaris*, toujours infatigables et toujours féconds, improvisent *coplas y versos*.

. . .

Dans la soirée, un concert vocal et instrumental est donné dans une vaste salle d'école, au deuxième étage de la *Casa Consistorial*. La plus aimable société d'Azpeitia est

accourue, avide d'entendre encore d'excellente musique et d'acclamer M. d'Abbadie.

Et pendant que violons, piano et bassons s'accordent, nous jetons un coup d'œil sur les murs de l'école qui nous rappellent trop, hélas ! que nous sommes loin des écoles officielles de notre France actuelle. Ici le Crucifix brille à la place d'honneur, au mur sont appendus des extraits de l'Écriture sainte ; nous sommes bien dans la catholique Espagne et au pays de saint Ignace !

L'ouverture de *Si j'étais Roi !* est supérieurement exécutée par piano et harmonium, après quoi l'orchestre, très bien conduit, exécute à ravir une excellente symphonie, *Preludio del Anillo de hierro*, de Marqués.

Et enfin basses, barytons, ténors et soprani attaquent et exécutent avec âme et ensemble un chant triomphal en l'honneur de M. Antoine d'Abbadie, *Bizi-bitez Euskara ta Euskaldunak !* (Vive l'Eskuara ! Vivent les Escualdunaks !).

Nous nous faisons un doux devoir de donner ci-après ce beau chant, dont les vers sont du P. José Ignacio de Arana, un des meilleurs poètes basques, et la musique de D. Torribio Eleizgaray, le maestro émérite et l'organiste distingué dont nous avons goûté la veille et le matin les mélodies (1).

Tous les assistants, est-il besoin de le dire ? acclament, à la suite des chanteurs, M. Antoine d'Abbadie.

. . .

Les premières heures du mardi, troisième et dernier jour de ces fêtes, sont pluvieuses et sombres ; un orage a

(1) Voyez l'Appendice.



éclaté dans la nuit, et un moment la grêle a menacé les beaux maïs et les riches vergers de la vallée.

Et toutefois le marché ordinaire du mardi a attiré aux abords de la grande place une foule de paysannes coiffées de blancs mouchoirs, étalant des fruits et des légumes plantureux. Parmi ces paysannes de tout âge, que de gracieux visages et quels regards à la fois vifs et modestes ! Quels vaillants jeunes gens au regard calme et fier, aux allures décidées ! On nous avait bien dit que la vallée de Loyola est justement renommée par la beauté grave et digne de ses femmes et l'élégante vigueur de ses *paisanos* !

Et quelle politesse de race ! Ici pas de cris, pas de disputes malsonnantes, comme en certaines halles de nos grandes villes. On se presse un peu, on se bouscule à peine, les flâneurs et aussi les acheteurs ont quelque peine à se frayer passage ; mais tout se passe avec calme et courtoisie.

Dans les rues les boutiques sont ouvertes aux premières heures : ici une *cidreria* toute proprette, plus loin un métier de tisserand, près de l'église un atelier de sculpteur sur bois où l'on travaille à un très bel autel à colonnes corinthiennes. C'est une famille qui offre cet autel à une église du voisinage. Tout sculpté, mis en place et doré, il coûtera 20 à 22,000 réaux, 4 à 5,000 fr. Le ferait-on en France pour 10,000 livres ?

Dans la rue, un vieil aveugle de Castille chante ou plutôt nasille, en s'accompagnant de la guitare, une *seguidilla* de circonstance :

*Vamos al fronton,  
Vamos sin tardar,  
Que los pelotaris  
En la cancha estan.*

— *Porque es mi ilusión*  
*Ver á un jugador,*  
*Volver la pelota*  
*Con fuerza otra vez.*

Ce jour-là, troisième après la fête de la Nativité, il y a encore grand'messe à l'église paroissiale, avec chœur et orchestre. C'est une œuvre de Secanilla, maître de chapelle très goûté dans la province, que donne la maîtrise, et à la suite elle chante la fameuse *Marcha de San Ignacio*, si populaire en Guipuzcoa et dans tout le Pays Basque espagnol. Cette marche aux notes vives, entraînant, chantée avec âme, accompagnée par un excellent orchestre et les grandes orgues, est d'un effet splendide sous les voûtes de cette belle église d'Azpeitia. C'est bien le cri de foi de ces vrais fils de saint Ignace (1) !

. . .

Vers dix heures, une éclaircie se produit ; la commission en profite pour donner, sur la grande place de l'*Ayuntamiento*, la course des *cruches*. Une dizaine de jeunes filles s'étaient exercées depuis huit jours, mais trois seulement se présentent sur la place déjà pleine de spectateurs formant de deux côtés une longue haie. Ce n'est pas, comme en Labourd, une cruche de grès que portent sur la tête ces jeunes filles, mais le *sullo* ou *rada* du pays, seau de bois cerclé de fer, en forme de cône tronqué. Au signal donné, elles partent ensemble d'un pas vif et lesté ; elles parcourent trois fois la place, de la *Casa Consistorial* à l'Urola, prenant à chaque tour une branche d'arbre

(1) Voir à l'Appendice la *Marcha de San Ignacio*.

qu'elles doivent rapporter au point de départ ; mais la plus jeune, Maria Arocena, a bientôt distancé de beaucoup ses compagnes et gagne le premier prix. Elle a 14 ans et demi, et il faut voir l'enthousiasme de ces jeunes filles et leurs grands yeux quand, toutes rouges d'émotion, les trois viennent recevoir, à la *Casa Consistorial*, les louis d'or : 50 fr. à la première, 30 à la seconde, Inès Olarte, 10 à la troisième, Francisca Orbegozo.

Le soleil boude toujours, mais il ne pleut pas ; tout le monde court à la place du jeu de paume au blaid pour voir enfin la partie si impatiemment attendue. C'est une grande et belle esplanade tout nouvellement construite, car l'ancienne place à la longue (*al largo*), à côté de l'église, a été délaissée et transformée en jardin public. Les goûts changent en Guipuzcoa comme ailleurs. paraît-il, et le blaid fait actuellement fureur.

Très bien installée, d'ailleurs, la nouvelle place : sur deux des côtés, deux murs perpendiculaires de 6 à 8 mètres de haut, l'un des murs sert de but, l'autre de contre-but ; des deux autres côtés sont élevés des gradins. M. d'Abbadie, les membres de l'*Ayuntamiento* et de la commission des fêtes se placent au premier rang.

Au devant du banc d'honneur les trois juges sont assis à cinq ou six mètres l'un de l'autre ; un petit bonhomme, à la mine éveillée, se tient au pied du but, prêt à marquer les points sur un double cadran, rouge pour Azpeitia, noir pour Saint-Sébastien.

Quatre jeunes *pilotaris* sont déjà sur la place, prêts à la lutte : Luis et Vicente Eceiza Marduras, deux frères d'Azpeitia, contre Juan Arru, *el Frances*, et Ricardo Viquendi, *el Zurdo*, de Saint Sébastien.

Mais avant la partie M. d'Abbadie fait lire, suivant

l'usage, la pièce de vers qui a remporté le premier prix, le makhila d'honneur : *Ama balen olsa seaskaren ondoan* (chant d'une mère auprès du berceau). M. Guillermo Iguaran, d'Irun, lit d'une voix émue et sympathique ces vers harmonieux et délicats, et tout le monde applaudit le nom de l'aimable poète : D. Francisco Lopez Alen, de Saint-Sébastien.

On acclame aussi le deuxième lauréat, M. Felipe Casal Otegui, qui a obtenu le deuxième prix, une *once* d'or (80 francs), pour son charmant *Ama Euskara eta bere uniak* (la langue basque et ses fils). M. Otegui est aussi de l'heureuse ville de Saint-Sébastien, fertile en poètes et en artistes (1).

La partie de blaid commence, et 6 à 8 points se succèdent, chaudement disputés ; lancée par ces longs gants d'osier, la balle blanche bondit avec une merveilleuse élasticité ; mais plus merveilleuse encore est l'adresse de ces beaux jeunes gens, élégants et souples ; la balle est changée presque à chaque point, et ce sont les perdants qui acceptent la nouvelle. Mais vers midi la pluie, une pluie *á cantaros*, comme on dit là-bas, vient brusquement interrompre les joueurs. et tout le monde déguerpit.

Dans l'après-midi la partie est reprise à 40 points. Les *pilotaris* de Saint-Sébastien l'emportent enfin ; mais la victoire leur a été chaudement disputée, car les champions d'Azpeitia les ont suivis de près et ont fait 33 points.

*Viquendi y el Frances* reçoivent les 400 francs ; en outre

(1) Voir, à l'Appendice, ces deux belles pièces et le chant enthousiaste *Gauden Eskualdun* (*Restons Basques !*) spécialement composé par notre ami Zalduby pour les fêtes d'Azpeitia.

ce dernier, *el Frances*, reçoit le prix de 100 francs réservé au meilleur des quatre joueurs.

. . .

Les spectateurs reviennent, en faisant mille commentaires sur les *pilolaris*, à la grande place et au balcon de l'*Ayuntamiento*, pour entendre les *tamborileros* et *chistularis*, Galo Iriarte, d'Oñate, et Martin Elola, de Zumarraga : ces artistes, soutenus par l'habile *tamborilero* d'Azpeitia, Gregorio Larralde, ont si bien joué les airs les plus connus et les plus aimés, si bien soufflé dans leurs flûtes et exécuté de si prestigieux roulements de baguettes avec leurs tambours, que le jury a dû partager le prix de 50 francs, devant une foule enthousiasmée de paysans accourus des environs et des vallées voisines pour disputer, eux aussi, le prix au concours des vaches laitières.

. . .

Le spectacle de cette vaste place de la *Casa Consistorial*, transformée en marché, était à ce moment des plus curieux à contempler : devant leurs belles vaches docilement rangées en file, les braves paysans s'agitaient, l'un faisant le moulinet avec son *makhila*, l'autre expliquant doctement et avec une mimique expressive, toutes les qualités d'une bonne et riche laitière ; un autre rappelait telle belle vache de son étable, primée en maint concours, et qui jamais, jamais ! n'eut sa pareille. Et chacun de tirer à soi les membres du jury pour leur faire voir, admirer et palper sa belle vache laitière ; les noms de ces braves, aussi harmonieux que ceux des guerriers de l'Iliade, sont à noter ici, avec leur saveur toute locale : on voyait là José

Ignacio Olaizola, Martin Zavaleta, José Maria Ecenarro, Florentino Arzuaga, Eugenio Iturralde, José Maria Arizti, Miguel Ignacio Echeberria, Juan Ignacio Arregui, José Ignacio Albezuri, José Maria Altuna, José Francisco Echániz, tous *vecinos* d'Azpeitia ; José Ignacio Garate, d'Azcoitia ; Juan Francisco Otaño et José Iturriza, de Beizama ; José Severo Urdapilleta, de Vidania.

Enfin, le silence se fait, le jury prononce : Florentino Arzuaga, du *caserio* d'*Orendandi* d'Azpeitia, reçoit la prime de 100 pesetas d'or offerte par la ville.

. . .

Le soir de ce dernier jour, et pour couronner dignement ces belles fêtes, le Cercle catholique d'Azpeitia nous conviait à entendre une deuxième fois et ses excellents musiciens et ses chanteurs et amateurs *di primo cartello*. Dames et demoiselles garnissaient, comme l'avant-veille, la belle salle du Cercle : violons, piano, contre-basse, violoncelle et bassons s'entendent à qui mieux mieux, et les acteurs de bonne volonté ont joué une fine comédie (*Tipos Navarros*). Eh ! eh ! ces braves gens d'Azpeitia savent rire doucement des autres provinciaux ! Dimanche, on raillait les Andalous ; ce soir on se moque des Navarrais. Mais à Pampelune et à Séville on a sans doute bon caractère.

Comme dimanche, la soirée s'est terminée par le chant majestueux du *Guernicaco Arbola*.

### D'AZPEITIA A HENDAYE

Le lendemain matin, Monsieur le Maire et Messieurs les Membres de la Commission des fêtes accompagnaient jusqu'à la sortie d'Azpeitia M. et M<sup>me</sup> d'Abbadie, escortés

de la fanfare jouant un brillant *zortzico* et d'une foule d'aimables gamins jetant en l'air leurs bérêts aux cris mille fois répétés de : *Viva, viva Don Antonio Abbadia!*

Nous quittons, de notre côté, non sans regret, nos amis et cette charmante vallée, et ce retour nous réservait encore d'aimables surprises.

Ces Messieurs nous avaient tant vanté les beautés de la route par Zumaya et la côte jusqu'à Saint-Sébastien, que nous étions tout d'abord tentés de prendre place sur la *Vasongada*, diligence élégante qui se prélassait devant la *fonda*, prête à reprendre son service quotidien sur cette route ; mais en diligence, même du haut d'une banquette, on ne peut tout voir à loisir, on ne peut surtout s'arrêter quand il en prend fantaisie.

Nous disons donc un dernier adieu à l'excellente *Fonda de Arteche*, dont nous recommandons à nos amis de France le bon accueil, le chocolat parfumé, le solide *puchero*, le cidre mousseux et le généreux vin de Navarre ; et au lieu d'aller remonter prosaïquement dans le train à Zumarraga, nous prenons avec M. le chanoine Adéma une *cesta* légère, admirablement enlevée par deux fringants petits chevaux, pour descendre la vallée de l'Urola.

Au sortir d'Azpeitia la vallée se resserre brusquement et offre tout d'abord le même aspect que la gorge de Zumarraga à Azcoitia. A droite et à gauche de hautes montagnes, de loin en loin de grandes et belles maisons au toit à deux eaux, toutes ouvertes dans le haut, de nombreux enfants pieds nus, aux grands yeux effarés, sur le pas des portes ; partout de vastes champs de maïs, de nombreux vergers surchargés de fruits, de pommes surtout, des bois de chênes et de châtaigniers escaladant les cimes. La pluie tombe encore et quelques nuages gris

s'accrochent aux flancs des montagnes. Mais bientôt le ciel se découvre, le soleil luit, les bains de Cestona (le Balaruc de la province) nous apparaissent sur la rive gauche de l'Urola, et quelques cent mètres plus loin le gros bourg avec sa belle église renaissance. Le rétable du grand autel de Cestona est surtout remarquable.

Au delà, et après quelques gracieux méandres de l'Urola, dont le cours devient de plus en plus large et paisible, la vallée s'élargit, la mer apparaît dans le lointain et, au bout d'une large chaussée, la petite baie de Zumaya où sont ancrés quelques goëlettes, chasse-marée et *lan-chas* ; à gauche, et dominant la baie, est l'église posée sur une petite hauteur et entourée de vieilles et curieuses maisons.

Cette église se compose d'une seule voûte à nervures élégantes, du xvi<sup>e</sup> siècle : le rétable du maître-autel a de curieuses sculptures retraçant la vie de saint Pierre, le patron du lieu ; dans la sacristie, un intéressant tableau sur bois représente des caravelles avec des croix sur le plat-bord. Serait-ce un souvenir de Lépante ou tout au moins des courses d'outre-mer ? En tout cas l'église de Zumaya a longtemps appartenu à l'abbaye de Roncevaux, et ce n'est qu'au xvii<sup>e</sup> siècle que le pape Innocent X l'autorisa à se racheter de cette obédience moyennant une remise de 900 ducats d'or à l'abbé et aux chanoines (1).

La route traverse l'Urola, presque à son embouchure, sur un long et beau pont de fer et, contournant la baie, court le long de la côte au pied des falaises, à cinq ou six mètres au-dessus de la mer. La vue ici, ou plutôt le panorama, est splendide : derrière nous les montagnes de

(1) P. de Gorosabel. *Diction. de Guipuzcoa*. Tolosa, 1862, p. 665.



Biscaye, dont les gracieuses silhouettes se détachent en bleu vif sur le ciel pâle ; à notre gauche, les flots bleus à peine agités par une douce brise ; à droite, les falaises tantôt verdoyantes, tantôt formées de roches menaçantes ou plissées comme les feuilles de gigantesques in-folios. Deux trainières, toutes voiles au vent, ont le cap sur la baie de Zumaya.

. .

A l'un des mille détours de cette route aussi pittoresque, mais beaucoup plus étendue que la côte des Basques à Biarritz, Guetaria nous apparaît avec sa sombre église, ses vieux remparts à demi écroulés, son île de San Anton, vrai nid d'aigle, ou plutôt *atalaya* célèbre dans les fastes maritimes du golfe cantabrique : comme Fuenterrabia et Biarritz, Guetaria porte une baleine en ses armes, et les érudits de la province soutiennent que son nom vient du basque *quea-erriyá*, fumée épaisse allumée sur cette hauteur pour le *quet* des baleines. Les pêcheurs ne vont plus depuis longtemps à la poursuite du terrible cétacé ; mais nombreuses sont les barques qui, en face du port, tachent la mer bleue de petits points noirs.

Malheureusement le temps nous presse, et nous ne pouvons aller saluer la tombe d'un des plus héroïques enfants de Guetaria, Elcano, le grand navigateur qui accompagna Magellan aux Philippines, et, plus heureux que son amiral, put ramener en Europe la dernière des cinq caravelles, la *Vitoria*. Sur la tombe se lit la fameuse inscription : *Primus circumdedisti me*, et sur la jetée se dresse la fière statue du navigateur indiquant de son bras droit la route des Indes.

Au delà de Guetaria la route se détourne des bords de la mer et nous atteignons Zarauz, ville fort ancienne, dont l'église a des autels curieux avec triptyques couverts de vieilles peintures du xv<sup>e</sup> siècle : il y a aussi quelques *casas torres* du plus haut intérêt, et entr'autres la magnifique *Torre lucea* (torre larga) du plus pur style hispano-mauresque. De l'ancien port de mer qui vit sortir tant de puissantes caravelles, entr'autres la *Vitoria* d'Elcano, rien plus n'est resté qu'une très belle plage de bains de mer.

Mais les villas modernes abondent, car, avant Saint-Sébastien, Zarauz fut, il y a quelque trente ans, la résidence balnéaire à la mode : on sait que la reine Isabelle y était en villégiature quand éclata *la gloriosa de setiembre* de 1869.

La route s'éloigne de plus en plus de la mer et gravit une gorge pittoresque où les pommiers et les châtaigniers plient littéralement sous le poids des fruits. Tout au haut nous tournons brusquement à gauche et, par des lacets fort bien tracés, nous descendons à Orio, petit port de mer aux barques nombreuses. Ici encore un beau pont battant neuf unit les deux rives de l'Oria, et tout à côté se dressent les remblais du chemin de fer à voie étroite qui doit relier Saint Sébastien à tous les petits ports de la côte cantabrique.

L'église d'Orio se dresse brusquement devant nous, vraie forteresse au bout d'un long escalier. Huit ou dix gamins, aux yeux pétillants de malice, y font une acharnée partie de blaid contre le mur du porche, et criblent de coups de pelote l'inscription si fréquente en Guipuzcoa : *Se prohibe jugar á la pelota bajo la multa de dos pesetas*. Mais les alguazils ont été promener dans la *huerta* !

La route remonte le cours de l'Oria et gravit des pentes très pittoresques, mais très raides, séparée désormais de la mer par de hautes collines. A nos pieds, de rians vallons couverts de bois touffus, de vergers surchargés de fruits, de pommes surtout. Le cidre se vendra bon marché cette année ! Le *carro* de pommes vaut 8 à 10 pesetas, et certains *manzanales* en ont 600. Les *cavas* vont faire défaut, et, en attendant, des fillettes, pieds nus, les cheveux embroussaillés, les yeux rieurs, courent après la voiture, offrant fleurs sauvages et pommes rouges.

Les champs de maïs sont aussi fort beaux ; de loin en loin, des *caserios* gracieusement perchés au flanc des collines. Tout ce pays nous rappelle, à s'y méprendre, certains coins de nos campagnes du Labourd. Au delà se dressent les montagnes de Tolosa, doucement empourprées des feux du soleil couchant.

Car la nuit approche à grands pas, et c'est à peine si nous pouvons jeter un coup d'œil sur la belle église d'Usurbil, de style gothique, dont le clocher renaissance est un bijou. Près de l'église est un très beau *palacio*, la *Casa solar de Saroe*.

. . .

Au delà d'Ursubil, les *caserios* et grandes maisons de maître se font plus nombreuses. A droite nous apercevons Zubieta. C'est là qu'au lendemain du 31 août 1813, et pendant que Saint-Sébastien s'abîmait dans les flammes, les courageux membres de l'*Ayuntamiento* et quelques habitants de la malheureuse capitale du Guipuzcoa se réunissaient dans la *Casa solar de Aizpurua* qui porte l'éloquente inscription suivante :

LA GUERRA ASOLÓ A SAN SEBASTIAN

EL PATRIOTISMO DE SUS EDILES

AQUI CONGREGADOS

LA LEVANTÓ DE SUS RUINAS.

¡ BENDITOS LOS HIJOS QUE SALVAN A SU MADRE ! (1)

Enfin, après une dernière montée, nous apparaissent le quartier de *Antiguo*, sa nouvelle église, le palais de Miramar, la baie et la ville de Saint-Sébastien ; dans la rade se balance le croiseur de guerre *El Conde de Venadito*.

Le soleil a disparu à l'horizon ; c'est à peine si nous pouvons reconnaître au passage les landaus de la cour ramenant la reine d'une promenade et escortés seulement de deux carabineros.

Et le train du soir nous ramène rapidement à Hendaye, où une mortelle halte de deux heures nous permet de songer longuement aux charmes de cette belle vallée d'Azpeitia et de cette route si pittoresque de Zumaya à Saint-Sébastien.

. . .

Mais à ces regrets se mêlait un vif sentiment de reconnaissance, et, comme les *muchachos* d'Azpeitia, nous redisons de tout cœur : *Viva, viva Don Antonio Abbadia* ! Vivent aussi nos amis d'Azpeitia dont le gracieux accueil et l'exquise politesse nous ont vraiment séduit. Puisse le vénéré président de l'Institut de France donner longtemps encore ces belles fêtes euskariennes qui ravivent au cœur des Basques et de leurs amis l'amour et le culte des plus nobles traditions ! Puissent aussi les heureux

(1) EUSKAL-ERRIA. Tome v, p. 238.

habitants du pays de saint Ignace conserver toujours vifs et purs leur foi de chrétien et leur patriotisme de vrais Eskualdunaks !

---

Comme nous achevions de revoir ces souvenirs de notre excursion, l'excellent *Fuerista* de Saint-Sébastien nous apporte un écho tout chrétien, et d'autant plus goûté, de cette excellente petite ville d'Azpeitia : la célébration de la fête de saint François d'Assise par les tertiaires.

La veille de ce grand jour, le portique du couvent de Sainte-Claire et les maisons voisines étaient brillamment illuminés, et de nombreuses fusées annonçaient la fête du lendemain.

Le mercredi, 4 octobre, dès le matin, les tertiaires se pressaient nombreux, dès les premières heures, dans la chapelle, pour y recevoir le Pain des anges.

A 10 heures, la maîtrise de l'église paroissiale a chanté en cette chapelle, splendidement illuminée, la messe solennelle, et un fils de saint Ignace, le Père Venancio Minteguiaga, a fait un éloquent panégyrique du Patriarche Séraphique, disant son angélique pureté, son enthousiaste amour de la pauvreté, son humilité profonde, toutes vertus qui doivent exciter l'émulation de tous ses fils et des tertiaires en particulier, en un siècle enivré de sensualisme et d'orgueil. Dans l'après-midi, il y a eu complies, rosaire et vénération des reliques du saint.

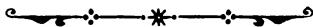
Le soir enfin, la cour et l'entrée du couvent et toutes

les maisons voisines, illuminées à *giorno*, étincelaient dans la nuit, et les eaux bleues de l'Urola reflétaient ces mille feux, pendant que *cohetes y bombas* éclataient à l'envi, à la grande joie des fidèles du saint Patriarche d'Assise.

Honneur, encore une fois, à ces excellents chrétiens d'Azpeitia. En dignes fils d'Ignace, ils savent saluer l'un de ses plus illustres prédécesseurs, François d'Assise, et s'inspirer des exemples de ces deux grands saints.

Comment Dieu ne bénirait-il pas ce pays privilégié où hommes et femmes, sans distinction, arborent si fièrement et si fidèlement l'étendard de la Croix !

CHARLES BERNADOU.



## JUGES NOMMÉS POUR LES DIVERS CONCOURS

Pour les *lasterkaris* (coureurs) :

|                        |                       |
|------------------------|-----------------------|
| D. Benito BENITO ;     | D. José Maria LOINAZ. |
| D. Felipe BELAMENDIA ; | —                     |

Pour la partie de blaid à main nue :

|                   |                   |
|-------------------|-------------------|
| D. José GAZTERI ; | D. Benito BENITO. |
| D. Lino BENITO ;  | —                 |

Pour les *bersolaris* (poètes improvisateurs) :

|                         |                          |
|-------------------------|--------------------------|
| D. Resurreccion AZCUE ; | D. Angel Antonio ARRESE. |
| D. Domingo AGUIRRE ;    | —                        |

Pour les *ojularis* (cri de l'*irrintzina*) :

|                        |                       |
|------------------------|-----------------------|
| D. Raimundo ORBEGOZO ; | D. José Maria LOINAZ. |
| D. José Antonio LASA ; | —                     |

Pour les danseurs :

D. Nicolas ASTIASARAN (1).

Pour la course des *lasterkaris con radas* (jeunes filles portant des cruches) :

|                         |                      |
|-------------------------|----------------------|
| D. Ignacio ABALIA ;     | D. Baltasar BARRENA. |
| D. José Maria AIZPURU ; | —                    |

Pour la partie de blaid avec gants :

|                        |                  |
|------------------------|------------------|
| D. Anastasio BELOQUI ; | D. Feliz Uranga. |
| D. Julian ORTIZ ;      | —                |

Pour les *chistularis* :

|                         |                         |
|-------------------------|-------------------------|
| D. Toribio ELEIZGARAY ; | D. Ignacio VELAUSTEGUI. |
| D. Gaspar BESGA ;       | —                       |

Pour les vaches laitières du pays :

|                           |                |
|---------------------------|----------------|
| D. Nicolas ASTIASARAN ;   | D. N. BARRENA. |
| D. José Ignacio ARRIETA ; | —              |

(1) Un seul juge fut nommé pour ce concours, parce que seuls les danseurs de Berris se présentèrent et n'eurent pas de concurrents.

## APPENDICE

---

Nous ne saurions donner de plus harmonieux couronnement aux pages qui précèdent que les chants et les poésies basques exécutés et lus à Azpeitia durant ces fêtes : la *Marche de Saint Ignace*, le *Guernicaco Arbola*, les poèmes couronnés, la *Dedicatoria* à M. Antoine d'Abbadie, et enfin un chant spécialement composé par un poète basque labourdin, Zalduby.

M. le chanoine Adéma a bien voulu nous donner une traduction à la fois élégante et fidèle de toutes ces pièces, et quel meilleur traducteur que le poète Zalduby pour tous ces chants célébrant à l'envi les gloires et les beautés du Pays Basque !

Mais deux de ces pièces — la *Marche de Saint Ignace* et le *Guernicaco Arbola* — résument si merveilleusement les sentiments de foi et de patriotisme des Basques de la province qui a eu l'insigne honneur de donner le jour à Ignace, à Elcano, à Yparraguirre, le grand saint, l'audacieux navigateur, le poète inspiré, que nos lecteurs liront sans doute avec plaisir quelques détails à ce propos.

L'air martial sur lequel se chante le cantique à allure guerrière en l'honneur de saint Ignace fut, nous dit-on, composé au siècle dernier par un marin basque. D'aucuns prétendent que cet air est plus ancien qu'Ignace lui-même, et que les marins de Guetaria et du Passage le chantaient bien longtemps auparavant, peut-être même aux temps héroïques où marins basques et marins gascons se livraient à de furieux combats, qui pour le roi de Castille, qui pour le roi d'Angleterre.

Et en effet, l'entrée martiale de cette marche, les reprises par le chœur, puis le chant précipité comme une charge de



cavalerie, enfin le cri triomphal qui le termine, tout ici a un accent belliqueux.

Mais les marins basques du siècle dernier, plus paisibles, quoique tout aussi vaillants, ne virent sans doute, en ce rythme guerrier, qu'un harmonieux écho de la fameuse méditation des *Exercices spirituels* de leur patron bien-aimé sur *les deux étendards* ; ils ramaient avec entrain en invoquant le grand Ignace contre Beelzébut et ses suppôts.

Quel fut le texte primitif ? On ne sait à ce propos rien de certain.

Le texte basque actuel, en trois parties, tel qu'il se chante en Guipuzcoa, est l'œuvre d'un prêtre de Hernani, D. Agustin de Iturriaga. Né en 1778 et mort à Hernani même en 1851, Iturriaga était un bascophile et un poète distingué qui a laissé un précieux recueil de ses poésies ; c'est vers le commencement du siècle qu'il composa la *Marcha de San Ignacio*.

Le P. José-Ignacio de Arana, poète basque bien connu par delà les monts, a fait en espagnol une traduction libre et poétique du texte basque d'Iturriaga, et l'a publié pour la première fois à Bilbao en 1872 dans son livre mi-partie basque et espagnol, *Compendio de la Vida de San Ignacio* : texte et traduction sont souvent réimprimés et vendus dans la province.

En ces derniers temps, quelques légères variantes ont été apportées au texte de D. Agustin Iturriaga ; mais ces variantes portent seulement sur deux ou trois des derniers vers de chaque strophe et n'altèrent en rien la pensée primitive : elles lui donnent seulement une teinte plus pieuse, d'où le nom de *Marche religieuse* donné à Azpeitia au texte ainsi modifié, par opposition à la *Marche belliqueuse* du texte primitif.

Un prêtre aimable et distingué, M. l'abbé José Ignacio de Aldalur, mort récemment organiste d'Azpeitia, et dont bien des Bayonnais ont pu goûter le remarquable génie musical lors de la dernière émigration carliste, a fait de nombreuses variations sur l'air primitif de la *Marcha de San Ignacio*. Il

avait lui-même composé, sur un cantique du P. de Arana, une très belle *Marche nouvelle*, fort estimée en Guipuzcoa, orchestrée pour orphéon, musique militaire et fanfare. Cette belle œuvre, chantée par des voix harmonieuses, bien exercées, accompagnées par un bon orchestre, est, nous assurent nos bons amis d'au delà les monts, d'un effet splendide.

Le P. de Arana a lui-même publié cette *Marche nouvelle* en même temps que l'ancienne dans un curieux opuscule basco-espagnol : *Loyola-co oroitza tsiki bat. Un pequeño recuerdo de Loyola* (Tolosa, 1883).

Enfin l'organiste actuel d'Azpeitia, D. Toribio Eleizgaray, vient de composer lui-même une nouvelle *Marche de Saint Ignace*, tant le sujet est fécond et inspire toujours heureusement les amis du saint Patron de la province !

Mais c'est toujours à la *Marcha antigua* que reviennent volontiers nos Basques guipuzcoans, et pour notre part nous n'oublierons jamais l'impression profonde que nous laissa cette Marche quand, au 31 juillet dernier, descendant des montagnes de Tolosa dans la vallée de Loyola, nous l'entendîmes pour la première fois à Régil, à la fin de la grand'messe : c'était, sur les lèvres de ces braves montagnards basques, un vrai cri de fier enthousiasme, que nous retrouvâmes plus harmonieux et plus vibrant encore le soir de ce même jour à Loyola.

. .

Le *Guernicaco Arbola* d'Yparraguirre a un tout autre accent que la Marche de Saint Ignace ; ici la note sentimentale domine, et, il faut en convenir, les Basques espagnols le chantent et l'écoutent avec un enthousiasme qui saisit les auditeurs étrangers.

On croit communément, et Manterola semble dire dans son *Cancionero vasco* (1), que ce beau chant fut composé par José

(1) *CANCIONERO VASCO : Cantos historicos*, San Sébastian, 1878, p. 67.

Maria Yparraguirre à Madrid, en 1853, à son retour d'Amérique ; d'aucuns ont été même jusqu'à dire en ces derniers temps, sans doute sous l'influence de passions politiques, que le petit poème n'était qu'une des nombreuses compositions banales inspirées par l'arbre de Guernica, et que la musique d'Altuna seule en fait l'originalité et la popularité.

Ces assertions sont absolument inexactes : avant son départ pour l'exil, vers 1842 ou 1843, Yparraguirre avait chanté le *Guernicaco Arbola*. A son retour à Madrid, en 1853, il chanta encore son poème avec beaucoup d'autres ; et, comme tous les poètes basques, il y avait, depuis dix ou quinze ans, ajouté de nombreuses strophes et variantes. Alors aussi il rencontra un artiste consommé, Altuna, mort il y a quelques années organiste à Lequeitio. De l'air primitif et sans doute un peu banal, Altuna sut faire jaillir les notes pénétrantes qui enthousiasmèrent d'abord les habitués du café *San Luis* de Madrid, et bientôt les compatriotes d'Yparraguirre.

Nous avons de la date de la composition primitive de *Guernicaco Arbola* le témoignage précieux de deux contemporains : le P. I.-J. de Arana, le poète érudit qui connaît si bien les gloires de son cher Pays Basque, et M. le chanoine Adéma.

Notre aimable compagnon de voyage à Azpeitia nous livre à ce sujet un souvenir tout personnel. Vers 1845 ou 1846, alors que M. Adéma, jeune élève au Petit Séminaire de Larressore, se livrait à ses moments perdus aux premières inspirations de la muse euskarienne, l'excellent supérieur, M. l'abbé Haramboure, voulut un soir donner à tous, professeurs et élèves, le régal d'une de ces séances récréatives qui tempèrent un peu l'austérité de la discipline quotidienne et sont toujours si bien goûtées de tous les enfants, grands et petits. Ce fut Yparraguirre, en partance pour l'Amérique, qui en fut le héros. « Il me semble encore, nous disait M. Adéma, voir le barde, déjà célèbre dans les trois provinces basco-espagnoles, entrer en scène, sur le petit théâtre improvisé, d'un pas vif et lesté, sa tête expressive coiffée d'un béret, sa *gaita* ou

guitare en main, ses yeux enflammés, sa barbe élégante, à la royale, sa fine taille dessinée par une ceinture rouge, ayant aux pieds de légères espadrilles. Il nous salua avec beaucoup d'aisance et de grâce, et se mit à chanter quelques-uns de ses *zorricos* d'une voix chaude et vibrante, soutenue par les accords sonores de sa guitare : il nous donna la fleur de ses poésies, déjà populaires par delà les monts, et sa voix si harmonieuse, ses vers si bien inspirés soulevèrent bientôt de vifs applaudissements. Ces bravos exaltaient le barde qui, visiblement et à certaines reprises, improvisait. Un de ces chants les plus expressifs disait la vie errante du poète, les douleurs de l'exil, l'espoir du retour en la patrie adorée :

*Guitarra sarcho bat dut  
Neretzat laguna,  
Horrela ibilzen da  
Artist euskalduna.  
Egun batean pobre,  
Berzietan jauna  
Cantatzen pasatzen dut  
Nic beti eguna.*

« J'ai pour compagnon une vieille guitare ; ainsi voyage  
« l'artiste euskarien. Pauvre aujourd'hui, demain grand sei-  
« gneur, je passe tous mes jours à chanter ! »

Parmi les nombreuses strophes que chanta ce soir-là Yparaguirre, il y avait certainement quelques vers du *Guernicaco Arbola*.

Ce premier jet du poète avait-il déjà les huit premières strophes ? On sait qu'il y en a douze aujourd'hui ; mais les quatre dernières, de l'aveu même des admirateurs du poète, sont des additions très postérieures ou plutôt une redite affaiblissant la vigueur et l'originalité de ce petit chef-d'œuvre que deux mots résument, nous l'avons déjà dit, mais nous aimons à le redire encore : Religion et Patrie.

Quant à l'arbre de Guernica, longue en serait l'histoire :

qu'il nous suffise de rappeler aux Basques français du Labourd que jadis leurs aïeux délibéraient sous les chênes et ormeaux voisins de l'église, et se réunissaient en *bilzar* (assemblée générale des anciens) sous les chênes du bois de Haïtce, à Ustaritz ; les Basques d'au delà les monts tenaient leurs *juntas* de Biscaye sous l'arbre de Guernica.

La fondation de la ville de Guernica ne remonte qu'à l'année 1366 ; mais bien avant Ferdinand et Isabelle qui, vers 1480, jurèrent là de respecter les *fueros*, le roi Alphonse VIII avait, au commencement du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, prêté le même serment : une tradition à peu près constante porte que ce fut sous un chêne planté au même lieu, qui déjà portait le nom de Guernica. Ce grand fait historique a été admirablement reproduit dans le beau vitrail qui éclaire le vestibule et l'escalier du superbe palais de la *Diputacion*, à Saint-Sébastien. L'arbre *foral* se retrouve du reste dans plusieurs des armes des villes et puebls du Guipuzcoa : Lascano, Villabona, Régil, Saint-Sébastien, Usurbil, Cegama.

« Rien de plus beau, de plus convenable, s'écriait récemment un écrivain basque, que d'honorer la mémoire de nos pères en conservant toujours ces glorieuses traditions que le chant immortel d'Yparraguirre ont rendues populaires (1) ».

Avons-nous besoin d'ajouter que c'est du *Guernicaco Arbola* que s'est inspiré Zalduby pour le chant qui nous paraît couronner si bien l'appendice ? Comme le barde guipuzcoan, le poète labourdin a voulu célébrer les liens si forts et si doux du patriotisme basque de l'un et de l'autre côté des Pyrénées, qui font des sept provinces le seul Pays Basque et de ses multiples dialectes et sous-dialectes la seule langue *Eskuara*.

C. B.



(1) EUSKAL-ERRIA, *El arbol de Guernica*, par Antonio Arzac ; 30 septembre 1893.

**San Ignacio Loyolacoa-ren ibillneurria**  
**edo Marchea**

**PAS MESURÉ ou MARCHÉ DE SAINT IGNACE**

*Traduction littérale et presque mot à mot*

**LENENGO PARTEA EDO ZATIA**

*Batena*

Ignacio, gure Patroi aundia,

*Guciona*

Jesus-en Compañia

Fundatu

Eta dezu armatu :

Ez da ez etsairic

Jarrico zatzuníc

Inolaz aurrean

Gaurco egunean ;

Naiz betor Lucifer deabrua

Utziric infurnua.

(*Berrito — Ignacio, etc.*)

Zure soldaduac

Dirade aingueruac,

Zure guidaria

Da Jesus aundia,

Garaitu dituzte zure anayac

Etsayac.

*Birena*

Ez dauca Fedeaç

Ez, Cristau nereac,

Ez dauca bildurric

Inungo aldetic :

*Guciona*

Ignacio ór-dago,

Beti ernai dago,

Or dauca gendea

Chit garaitzáilea

Bandera alchaturic

**PREMIÈRE PARTIE**

*Une voix*

Ignace, notre grand patron,

*Tous*

Qui avez fondé

La Compagnie de Jésus

Et l'avez armée (pour le combat) :

Non, il n'y a pas d'ennemi

Qui d'aucune façon

Vous approchera

Aujourd'hui

Vienne le démon Lucifer lui-même,

Ayant quitté son enfer.

(*De nouveau, Ignace, etc.*)

Vos soldats

Sont les Anges ;

Celui qui vous conduit

Est Jésus le Grand ;

Votre Compagnie a vaincu

Les ennemis.

*Deux voix*

Non (désormais), la Foi,

Ni mon Christ,

N'a de crainte

De nulle part.

*Tous*

Ignace est là,

Toujours vigilant.

Il tient sa Compagnie

Sous les armes,

L'étendard levé,

*Birena*

Guerran azaldu nairic,  
Gau eta egun  
Guztioc paquea dezagun

*Guciona*

Beti gau eta egun.

(*Berrito* — Zure soldatuac, etc.).

*Deux voix*

Ayant hâte de livrer la bataille,  
Nuit et jour.  
Et nous tous ayons la paix,

*Tous*

Toujours, nuit et jour.

(*De nouveau*, Vos soldats, etc.)

BIGARREN PARTEA

SECONDE PARTIE

*Batena*

Ignacio, bildu dezu munduan

*Guciona*

Arritzeco moduan  
Gendea  
Fede biciz betea,  
Gende jaquintsua  
Eta indartsua  
Beti dabillena  
Guerretan aurrena,  
Eleizaren etsayac billatzen,  
Topatu ta garaitzen.

(*Berrito* — Ignacio, bildu, etc.)

*Une voix*

Ignace, vous avez rassemblé dans le monde,

*Tous*

D'une manière étonnante,  
Une foule d'hommes  
Pleins d'une Foi vive,  
Gens instruits  
Et forts,  
Qui toujours se jettent  
Au plus fort de la mêlée.  
Ardents à poursuivre l'ennemi,  
A l'atteindre et à le vaincre.

(*De nouveau*, Ignace, vous avez, etc.)

Dituzu anayac  
Guerra eguin nayac,  
Da oyen leguea  
Etsai garaitzea ;  
Oyec ditu bere gordetzalleac  
Fedea

*Birena*

Dirade ezagun ;  
Dabiltza gau ta egun  
Europan, Asiyan  
Africa, American ;

*Guciona*

Logorrez ta ichasoz  
Dijoaz ta datoz,

Vous avez vos frères  
Brûlant de guerroyer,  
Et leur loi est  
De vaincre les ennemis ;  
Ce sont eux qu'a pour ses défenseurs  
La Foi :

*Deux voix*

Ils sont bien apparents ;  
Ils s'en vont nuit et jour  
En Europe, en Asie,  
En Afrique, en Amérique,

*Tous*

Et par terre et par mer.  
Ils s'en vont et reviennent,

Dabiltza néquean  
Indio târtean,  
Edo erregue-êchean,

*Birena*

Jesus-en icenean  
Beti pelean  
Bicitzac dirauben artean

*Guciona*

Beti beti pelean.  
(*Berrero* — Dituzu anayac, etc.)

Affrontant les fatigues,  
Au milieu des Indiens,  
Comme dans les palais des rois,

*Deux voix*

Au nom de Jésus,  
Toujours dans le combat.  
Tant que dure la vie ;

*Tous*

Toujours toujours dans le combat.  
*De nouveau*, Vous avez vos frères, etc.)

IRUGARREN PARTEA

*Batena*

Ignacio, dira zure anayac

*Guciona*

Ichas guizon arguiac,  
Arraunac  
Bogatzen daquienac,  
Pedroren ontzia  
Badago ertzia  
Arroca tartean  
Egunen batean,  
Bertatic botean dira sartzen  
Eta argana joaten :

(*Berrero* — Ignacio dira, etc.)

TROISIÈME PARTIE

*Une voix*

Ignace, vos frères sont

*Tous*

Hommes de mer éclairés,  
Rameurs  
Habiles à naviguer :  
Si le navire de Pierre  
Se trouve en détresse  
Entre les rochers,  
En un certain jour,  
Vite ils entrent dans leur embarcation  
Et voguent vers lui.

(*De nouveau*, Ignace, vos frères sont, etc.)

Socazquin loturic  
Arroquen artetic,  
Baldin bada etsairic  
Oyec garaituric ;  
An daramate ontzia cayera  
Lurrera.

*Birena*

Naiz izan ecaitza  
Bogatzeco gaitza,  
Eta baguen goyac  
Naiz busti odehyac,

S'attachant à lui avec leurs cordages,  
Le dégageant d'entre les rochers,  
Et même s'il y a là des ennemis,  
Après les avoir vaincus,  
Les voilà qui ramènent le navire au  
A la terre ferme. [port,

*Deux voix*

Et bien que la tempête  
Soit rude aux rameurs,  
Et bien que les flots soulevés  
Trempent les nuages,



*Guciona*

Arraunac arturic,  
Alcar alaïturic,  
Botean sârturic,  
Vicitzaz âzturic,  
Boa boa deiric,

*Birena*

An dijoaz cayetic  
Bultzeaz quilla,  
Pedroren ontziaren billa

*Guciona*

Beti bultzeaz quilla.  
(*Berrirô — Socaquin loturic, etc.*)

*Tous*

Se saisissant de leurs rames,  
S'encourageant entr'eux  
Enfermés dans leurs bateaux,  
Oublieux de leur vie,  
S'écriant : Allons ! allons !

*Deux voix*

Les voilà qui partent du quai,  
Faisant filer vite leur esquif,  
Sauver le vaisseau de Pierre,

*Tous*

Toujours hâtant leur esquif.  
(*De nouveau, S'attachant, etc.*)



## GUERNIKAKO ARBOLA

TEXTE GUIPUZCOAN

1

Guernikako arbola  
Da bedeinkatuba,  
Euskaldunen artean  
Guztiz maitatuba :  
Eman ta zabaltzazu  
Munduban frutuba ;  
Adorutzen zaitugu,  
Arbola santuba.

2

Mila urte inguruda  
Ezaten dutela  
Jaincoac jarritzubela  
Guernikako arbola :  
Zaude bada zutikan  
Orain da dembora.  
Eroritzen bazera  
Arras galdugera.

3

Etzera erorico  
Arbola maitea  
Baldin portatzen bada  
Vizkaiko juntia :  
Laurok artuko degu  
Zurekin partia,  
Palkian bizi dedin  
Euskaldun jendia.

4

Betiko bizidedin  
Jaunari ezkatzeko  
Jarri gaitezen danak  
Laster belauniko :

## L'ARBRE DE GUERNICA

TRADUCTION LITTÉRALE

1

L'arbre de Guernica  
est béni  
Parmi les Basques,  
surtout il est chéri.  
Chêne sacré,  
Donnez et répandez  
votre fruit dans le monde,  
Nous vous adorons.

2

Il y a environ mille ans,  
D'après ce que l'on dit,  
Que Dieu avait planté  
l'arbre de Guernica.  
Tenez-vous donc debout  
Voici le temps (l'heure).  
Si vous tombez  
Nous sommes tout à fait perdus.

3

Non, vous ne tomberez pas,  
arbre bien-aimé,  
Si la confédération de Biscaye  
agit avec honneur :  
Les quatre (provinces) nous  
prendrons votre parti,  
Afin que le peuple basque  
vive en paix.

4

Pour demander à Dieu  
que (notre arbre) vive toujours,  
Mettons-nous tous  
vite à genoux.

Eta biotzetikan  
Eskatu ez gero  
Arbola biziko da  
Orain eta gero.

5

Arbola botatzia  
Duteja pentzatu,  
Euskal herri guztiyan  
Denak badakigu :  
Ea bada jendia  
Dembora orain degu,  
Erori gabetanik  
Iruki biagu.

6

Beti egongozera  
Uda berrikua  
Lore aintziñetako  
Mancha gabekoa :  
Erruzaitez bada  
Biotz gurekoa,  
Dembora galdu gabe  
Emanik frutuba.

7

Arbolak erantzun du  
Kontuz bizitzeko,  
Eta biotzetikan  
Jaunari eskatzeko :  
Guerrarik nai ez degu  
Pakea betiko  
Gure lege zuzenak  
Eman maitatzeko.

8

Erregutu diogun  
Jaungoiko Jaunari  
Pakea emateko  
Orain eta beti :  
Bai eta indarrare  
Zedorren lurrari  
Eta bendiziyoa  
Euskal herriyari.

Et après que du fond du cœur  
nous aurons prié,  
Le chêne sacré vivra  
dans le présent et l'avenir.

5

Nous savons bien  
dans tout le pays basque  
que l'on a médité  
d'abattre notre arbre :  
Eh bien donc, nation euskarienne,  
c'est maintenant le moment,  
Avant qu'il ne soit tombé,  
Nous devons le soutenir.

6

Toujours vous resterez  
printanier,  
D'avant les fleurs  
sans tache :  
Ayez pitié de nous,  
ô vous le chéri de notre cœur,  
Et sans perdre de temps  
donnez-nous votre fruit (de liberté).

7

Et l'arbre nous a répondu  
De vivre vigilants  
Et de prier Dieu  
du fond de nos cœurs.  
Nous ne voulons pas de guerre,  
mais oui la paix pour toujours  
afin d'aimer en ces lieux  
nos lois équitables.

8

Supplions  
le Seigneur Dieu  
de donner la paix  
maintenant et toujours,  
ainsi que la force  
à la terre de nos libertés  
et sa bénédiction  
au pays euskarien.

9

Orain kanta ditzagun  
Laubat bertzo berri  
Gure probintziaren  
Alabantzagarri :  
Alabak esaten du  
Su garrez beterik  
Nere bihotzekua  
Eutziko diat nik

10

Guipúzkoa urrena  
Arras sentiturik  
Asi da deadarrez  
Ama Guernikari :  
Ethorri etzeitzen  
Arrimatu neri  
Zure zendogarriya  
Emen nakasu ni.

11

Ostoa berdia eta  
Zaiñac ere fresko,  
Nere seme maiteak  
Ez nez eroriko :  
Beartzen banaitz ere  
Egon beti pronto  
Nigandikan etzayak  
Itzurerazoko.

12

Gutiz maitagarria  
Eta oestarguiña  
Begiratu gaitzatzu  
Zeruko erregiña  
Gerrarik gabetanik  
Bizi albagiña.  
Oraindaño izandegu  
Guretzako diña.

9

Maintenant chantons  
quatre nouveaux couplets  
à la gloire  
de notre province :  
L'Alava dit,  
pleine d'ardeur,  
j'abandonnerais moi  
le chéri de mon cœur ?

10

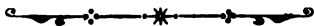
Le Guipuzcoa immédiatement  
absolument ému,  
a commencé à se lamenter criant  
vers la mère Guernica :  
Pour que vous ne tombiez pas  
appuyez-vous à moi,  
Je suis ici, moi  
qui serai votre salut.

11

Ayant feuillage vert  
et racines fraîches,  
ô mes fils bien-aimés,  
je ne tomberai pas.  
Si vous avez aussi besoin,  
restez toujours prêts et prompts  
à repousser les ennemis  
d'auprès de moi.

12

O vous toute aimable,  
ô vous notre protectrice,  
gardez-nous,  
Reine du ciel.  
Si nous pouvons vivre  
sans guerre,  
que dès à présent  
nous ayons la paix assurée



1993

ÁZPEITIAKO BESTAN, NEURTITZ GUDUA

*Lehen garhait saria F. Lopez Alen,  
Donastiar, neurtitz ok paratu ditnerari.*

1993

*À la fête d'Azpeitia, Concours de poésie,  
premier prix de vainqueur à M. F. Lopez  
Alen, de Saint-Sébastien, qui a composé  
ces vers-ci :*

AMA BATEN OTSA SEASKAREN ONDOAN CHANT D'UNE MÈRE AUPRÈS DU BERCEAU

I

Zer darabiltzu nere maitia ?  
Nork du maitecho eznatu ?  
Ametzetatik ain ondo zeuden  
Nork othe zaitu ernetu ?  
Norentzat dira far-irri oyeke ?  
Nori bigaltzen dizkatzu ?  
Zu eznatutzen zeran guztiyan  
Ama jartzen da kontentu.

Zeñenak dira musu gorriyak  
Maindiriaren orrian  
Diruditenak lorak daudenak  
Sardiñen ostu tartian ?  
Nork zabaldutzen ditu algarak  
Orren alaicho echian ?  
Nork jarri zaitu usai gozozko  
Seaska churi-churian ?

Aitacho aurki datorrenean  
Lanetik zure ondora,  
O ! zer pozakin laztan-musuka  
Zaitun artuko besora ;  
Ta bitartian gure aurchoa  
Titia artuta gerora  
Lo egingo du, amak echeko  
Lanak egiñik gustora.

A ! nik ikusten zaitutanian  
Lotan zaudela geldirik  
Ile kiskurak darizutela  
Kopetetik jechirik,  
Orduban nere barrenak ez du  
Pentzatzen beste gauzarik  
Jaunak zuretzat etorkisunan  
Zer ote dauka gordetarik !

I

Qu'avez-vous, mon petit bien-aimé ? —  
Qui a réveillé mon petit chéri ? — Il était  
là si bien à rêver. — Mais qui vous a  
donc ainsi dégoûté ? — Pour qui sont  
ces éclats de rire ? — A qui les adressez-  
vous ? — Chaque fois que vous vous  
réveillez, — La mère se rend contente.

A qui sont ces joues roses — Entre les  
plis du drap de lit ? — Et qui ressemblent  
à des fleurs émergeant — D'une touffe de  
feuillages du jardin ? — Qui fait éclater ces  
rires — Si joyeux dans la maison ? —  
Qui vous a mis dans ce berceau — Au  
doux parfum, si blanc, si blanc ?

Quand petit père vite va venir — De  
son travail à la maison, — Oh ! avec quel  
plaisir, en vous embrassant et vous couv-  
rant de baisers, — Il vous prendra dans  
ses bras !... — Et entre temps, notre petit  
enfant, — Après avoir pris le sein, — Se  
rendormira jusqu'à ce que la mère — Ait  
fait à l'aise les travaux de son ménage.

Ah ! quand je vous contemple — En-  
dormi et doucement immobile, — Les  
boucles des cheveux pendant — Et retom-  
bant de votre front si pur, — Alors mon  
cœur — Ne pense rien autre chose : —  
— Ce que le Seigneur pour vous dans  
l'avenir — Vous réserve de caché

Ez !... etzazula negarrik egin  
Amacho dago ondoan  
Eta negarrak amachori gaitz  
Egiten diyo kolkoan ;  
Ez !... Ez !... maitia, atoz nigana  
Artuko zaitut besoan  
Ikuz'itzazun mutill chikiak  
Jostatzen gure ausoan.

Non !... ne pfeurez pas : — Votre mère  
est ici près de vous. — Et les pleurs à la  
mère font du mal à la gorge. — Non,  
non, chéri, venez à moi ; — Je vous  
prendrai dans mes bras — Pour que vous  
voyiez les petits garçons — S'amuser  
dans notre voisinage.

.....

II

Illunabarra badator  
Gauza guziyak estaltzen,  
Eguzkiak zitubenak  
Ain ederki apaizen.

Nere ondoko leytok  
Zentitzen det ; jzer gozo !  
Aurrari nola ari dan  
Ama kantari erazo :

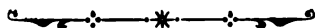
« Nere maitia lo ta lo  
Egingo degu gozoro... !  
Zuk orain eta nik gero  
Biyak egingo degu lo... lo... lo... ! »

II

La nuit arrive, — Qui couvre toutes  
les choses — Que le soleil revêtait — De  
ses rayons avec tant de splendeur.

De la croisée voisine, — J'entends,  
quelle douce chose ! — Comment à son  
enfant — Elle parle en chantant :

Mon bien-aimé, nous allons dormir, et  
encore dormir doucement. Vous d'abord,  
et moi après, tous les deux nous dormi-  
rons (1).



(1) Ce lo, lo, lo, est intraduisible : dors, dors, dors, ou dormons, dormons, dormons,  
ou sommeil, sommeil, sommeil.

*Bigarren sarria, Felipe Casal Otegui,  
Donaztiarrak*

*Deuxième prix obtenu par FELIPE OTEGUI,  
de Saint-Sébastien*

**AMA EUSKARA ETA BERE UMIAK    La Mère Euskara (langue basque) et ses enfants**

I

UMIAK.

¿ Ama gaitzen bat aldu  
Barrunen sentitzen ?  
Triste daguela gaur  
Zaigu iruditzen ;

AMAK.

Ez, umiak, oraindik  
Ain gaizki arkitzen,  
Ez nain, bañan laguntza  
Dizutet ezkatzea.

2

UMIAK.

Umiak emen gaude  
Beti laguntzeko,  
Eta gure biyotzak  
Zuri emateko ;

AMAK.

Ni ere emen nago  
Zubek maitatzeko,  
Eta beso artian  
Danak lastantzeko.

3

UMIAK.

Zuri gaitz egin nayan  
Dabiltza etayak,  
Bañan ernai gaude gu  
Zaitutzen guztiyak ;

I

LES ENFANTS.

Mère vous devez avoir mal  
dedans.  
Il nous semble qu'aujourd'hui  
Vous êtes toute triste.

LA MÈRE.

Non, enfants, en ce moment  
je ne me trouve pas si mal ;  
mais je vous demande  
secours.

2

LES ENFANTS.

Nous voici vos enfants  
prêts à vous secourir,  
et pour vous donner  
nos cœurs.

LA MÈRE.

Me voici, de mon côté,  
pour vous aimer aussi  
et pour vous enlacer  
dans mes bras.

3

LES ENFANTS.

Les ennemis s'agitent  
voulant vous nuire ;  
mais nous sommes  
vigilants, nous tous qui  
vous avons (pour mère).

AMAK.

Elkhartasun onean  
Zazpi Probintziyak,  
Urta bear ditugu  
Oyen charkeriyak.

4

UMIAK.

Gure aurreko ayek,  
Denak baturikan,  
Esagutu etzuten  
Yñoz bildurrian ;

AMAK.

Ala da, eta zegi  
Ayen bidetikan,  
Ez dediyen astutzat  
Geldi legerikan.

5

UMIAK.

Ama, egingo degu  
Alegin guztiyak  
Galtzeratu bañan len  
Naiz utzi biziya ;

AMAK.

Umiak, arrazoiyak  
Du indar aundiya,  
Ta Jainkoak egingo  
Digu ekadoiya.

6

UMIAK.

Orain erregutzeko  
Gure Jainkoari,  
Bear dugu guztiyak  
Belauniko jarri ;  
Bai ere kontu egin  
! Ama ; euskarari  
Gure lege on eta  
Oitura zarrari.

LA MÈRE.

Les sept Provinces  
en bonne solidarité  
nous devons déchirer  
leurs vilains complots.

4

LES ENFANTS.

Ces voisins à nous  
tous réunis,  
N'avaient connu  
jamais de crainte.

LA MÈRE.

C'est vrai, et gardez-vous  
de leur chemin,  
Pour que contre nos usages  
il n'y ait pas de loi.

5

LES ENFANTS.

Mère, nous allons faire  
tout notre possible,  
Et plutôt que de les perdre (nos frères),  
Quand même nous y mettrions la vie.

LA MÈRE.

Enfants, la raison  
a une grande force  
Et Dieu nous fera  
justice.

6

LES ENFANTS.

Et maintenant pour prier  
Notre Dieu,  
Nous devons tous  
nous mettre à genoux,  
Et aussi faire attention  
A notre Mère, l'Eskuara,  
A nos justes lois et  
à nos vieilles coutumes.



**BIZI-BITEZ EUSKERA TA EUSKALDUNAK      VIVENT L'ESKUARA & LES EUSKARIENS**

*Azpeitiko Euskal-jostaldietan, gaurco Euskaldun obeen Aita-Jaun on Antonio Abadi-koari.*      *Aux fêtes Basques d'Azpeitia, cantate d M. Antoine d'Abbadie, père et chef de tous les meilleurs Basques d'aujourd'hui.*

**KANTAURREA**

Euskera bizi-bedi  
Bizi Euskaldunak,  
Beren kristautasunaz  
Nunai ezagunak ;  
Ama Erria-ren alde  
Umanta (1) zaldunak,  
Oitaru (2) gordetzalle  
Alkarren lagunak.

**KANTALDIYAK**

Agur gure biotzeko  
Aita-Jaun aundiya,  
Abadi-ko Antoniyo  
Aitor-en semia ;  
Zurekin poztutzen da  
Azpeitiko erria,  
Zeralako Euskaldunen  
Ain maitalaria.

Badakigu zerala  
Euskaldun lenena,  
Jakinduri askotan  
Jakintsu goyena ;  
Izar jakintzan ere  
Izar argiena,  
Gizonak zeruratzten  
Saya zeradena.  
*Euskera bizi, etc.*

**REFRAIN**

Vivent l'Eskuara ;  
Vivent les Basques,  
Partout renommés  
par leur Foi chrétienne,  
Héroïques chevaliers ;  
Chauds partisans de la Mère Patrie;  
De leurs Fueros défenseurs  
Compagnons les uns des autres.

**COUPLETS**

Salut, Père et chef  
tant aimé de nos cœurs,  
d'Abbadie Antoine,  
fils de noble race :  
Près de vous se réjouit  
la ville d'Azpeitia,  
parce que vous êtes  
si grand amateur  
des Basques.

Oui, nous savons que  
vous êtes le prince  
des Basques, et le plus  
élevé des savants,  
Dans la science des astres  
l'astre le plus lumineux,  
Et que par vos lumières  
vous vous efforcez  
d'élever les hommes  
vers les choses du ciel.

(1) Umanta-heroe.

(2) Oitarauak — Fueros.

Aprika-tar beltz eta  
Ijito tarretan,  
Brasill-go erreñu ta  
Europa-koetan ;  
Zure jakinduriya  
Egon da loretan,  
; Maitagarriya zera  
Guretzat benetan !

Alai gaituzu danok  
Emen agertzian,  
Euskal amore bizi  
Anaitasunian ;  
Euskal-gauzak altsarik  
Iru egunian,  
Inazio-ren Etse  
Eta sorterrian.

*Euskera bizi, etc.*

Sutuko gera aurrera  
Zurekin batera,  
Euskaldun seme danok  
Alkar maitatzera ;  
Maitatzera Fedea  
Maitatzera Euskera,  
Beltzebu-tar guziei  
Gogor egitera.

Maitaturik euskaldun  
Oitura dontsuak,  
Sortuko dira berriz  
Gizon ospatsuak ;  
Loiola ta Loinaz-en  
Oso antzekuak,  
Okendo ta Elkano-ren  
Parez goitzekuak.

*Euskera bizi, etc.*

Parmi les noirs Africains  
et les Egyptiens ;...  
Dans les états du Brésil,  
comme dans ceux de l'Europe,  
Votre vaste savoir  
est devenu glorieux.  
Et pour nous vraiment  
vous êtes l'homme  
aimé par excellence.

En nous apparaissant ici  
vous nous réjouissez tous,  
dans notre amour ardent de basque  
et dans notre fraternité,  
Pendant qu'en ces trois jours de  
fête, vous exaltez toutes choses  
aimées des Basques dans la  
patrie et le berceau du basque  
Saint Ignace.

Avec vous désormais  
nous nous enflammerons,  
nous tous fils de Basques  
à nous entr'aimer,  
A aimer notre vieille Foi  
et notre immortelle langue,  
A être durs et sourds  
A tous les partisans de Beelzébut.

Oui ! en aimant toujours  
les antiques et sacrées coutumes  
de nos aïeux, il surgira encore  
parmi nous des hommes fameux ;  
émules par leur génie  
des Loyola et des Lainès,  
capables de s'élever à  
la hauteur d'Okendo et  
d'Elkano.



## GAUDEN ESKUALDUN

*Laphurtar kantu berriak, Gipuzkoar eta  
Bizkaïarrek Gernikako Arbolarenak di-  
tuzten gisa berekoak.*

G. A. ZALDUBYK eginak

## RESTONS BASQUES

*Nouveau chant Labourdin à l'imitation de  
celui des Guipuzcoans et Biscadiens sur  
l'Arbre de Guernica.*

Fait par G. A. ZALDOUBY

### KOPLARTETAKO GUZIEN ERREFAUA

Zazpi Eskualherriek  
Bat egin dezagun :  
Guziak bethi bethi  
Gauden gu Eskualdun.

### REFRAIN D'ENTRE COUPLETS (CHANTÉ) PAR TOUS

Les Sept Pays Basques,  
ne faisons qu'un  
Tous, toujours, toujours  
nous (du moins) restons Basques.

SOLO

1

Agur eta ohore  
Eskualherriari ;  
Laphurdi, Basa-Nabar,  
Zibero gainari,  
Bizkaï, Nabar, Gipuzko,  
Eta Alabari ;  
Zazpiak bat besarka  
Loth beitez elgarri.

1

Salut et honneur  
au Pays Basque,  
Labourd, Basse-Navarre,  
Haute Soule,  
Biscaille, Navarre, Guipuzcoa,  
et l'Alava :  
Que les sept ne faisant qu'un  
s'embrassent entr'eux.

2

Haritz eder bat bada  
Gure mendietan,  
Zazpi adarrez dena  
Zabaltzen airetan :  
Frantzian, Espainian,  
Bi alderdietan ;...  
Hemen hiru'ta han lau,  
Bat da zazpitan.

2

Il est un beau chêne  
Dans nos montagnes  
Qui de ses sept branches  
S'élargit dans les airs.  
Partie en France, partie en Espagne  
De l'un et de l'autre côté,  
Ici trois (branches), là quatre...  
Il n'est qu'un dans les sept.

3

Ekhalde Iberrian  
Lehenik sorthua,  
Lau mila urthe huntan  
Hor da landatua.  
Hain handi lur libroan  
Lehen izatua,  
Orai gure haritza  
Zein den murritzua !

3

Dans l'Ibérie de l'Orient  
Né en premier lieu,  
Depuis ces quatre mille ans  
Le voilà planté là.  
Si grand en terre libre  
Ayant été autrefois,  
Maintenant notre chêne  
Oh ! que le voilà dépouillé !

4

Hi haiz Eskualherria  
Haritz hori bera,  
Arrotza nausiturik  
Moztua sobera ;  
Oi gure arbasoak,  
Hots ! othoi ez beha  
Zein goratik garen gu  
Jautsiak behera.

5

Eskualherri guzian  
Alaba bakharra,  
Ukhoan jarri zaikun,  
Da gure ikhara.  
Fueroak galdu eta  
Utzi du Eskuara,  
Akhabo Eskualduna,  
Hortaratzen bada.

6

Eskualduna jendetan,  
Eskuara mintzotan,  
Lehenak omen dire  
Jakinen ahotan :  
Nahiz orai arrotzak  
Manatzen darokan,  
Ago hor Eskualduna  
Eskualdun herronkan.

7

Eskualduntasunari,  
Eta Eskuarari  
Balimba ez ginuke  
Ukho egin nahi,  
Halakorikan nihor  
Gutarik baladi,  
Eskualherri guzian  
Baluke trufari.

4

C'est toi, ô Pays Basque,  
Qui es ce même chêne-là.  
L'étranger étant devenu maître,  
On l'a trop émondé.  
Oh ! nos ancêtres,  
Ah ! de grâce, ne regardez pas  
Combien de si haut nous sommes  
bas descendus.

5

Dans tout le Pays Basque  
Si l'Alava seule  
Aurait renoncé à nous,  
Voilà l'objet de nos alarmes.  
Après la perte de ses Fueros  
Elle a abandonné la langue basque.  
C'en est fait du peuple basque.  
S'il se réduit jusques-là.

6

Le Basque parmi les races,  
L'Eskuara parmi les langues,  
Sont, dit-on, des premières  
Dans la bouche des savants.  
Quoique maintenant ce soit l'étranger  
Qui te commande,  
Tiens toi là, Basque,  
A ton rang de Basque.

7

A notre nationalité basque  
Et à notre langue basque  
A Dieu ne plaise que nous eussions  
Le vouloir de renoncer.  
Si de pareil renégat aucun  
D'entre nous se rencontrait,  
Dans tout le Pays Basque  
Il ne lui manquerais pas de moqueurs.

8

Gureak ziren lehen  
Bazter hauk guziak ;  
Arbasoek utziak,  
Hek irabaziak :  
Guri esker Frantziak,  
Eta Espainiak,  
Dagozkate dituzten  
Eremu handiak.

9

Mairu beltza zelarik  
Espainian nausi,  
Nabasen Eskualdunak  
Egin zion jauzi  
Lau ehun mila Mairu  
Zituen herrautsi,  
Eta gainerakoak  
Igorri ihesi.

10

Orduan gure alde  
Oihuz zauden oro :  
« Bere lurreen nausi  
« Eskualduna bego :  
« Frantziak, Espainiak,  
« Bai orai, bai gero,  
« Deus khendu gabe dute  
« Gerizatu gogo ».

11

Patu hoiez geroztik  
Gan dire demborak :  
Ukhatu diozkate  
Hartzedunei zorrak.  
Oï indarraren lege  
Latz eta gogorrak !  
Zuzendunak galduez  
alfer heiaorak !

8

Elles étaient à nous jadis  
Toutes ces contrées-ci ;  
Léguées par nos aïeux  
Conquises par eux.  
C'est grâce à nous  
Que la France et l'Espagne  
Possèdent ce qu'elles ont  
De si vastes étendues.

9

Alors que le noir Maure était  
le Maître en Espagne.  
A Las Navas le Basque  
Lui sauta dessus ;  
Quatre cent mille Maures  
Il y mit en poudre,  
Et le reste,  
Il l'envoya en fuite.

10

Ah ! alors en notre faveur  
Tous étaient à crier (ceci) :  
« Que dans sa terre maître absolu  
« Le Basque soit laissé.  
« La France et l'Espagne,  
« Et dans le présent et dans l'avenir,  
« Sans lui rien enlever, ont  
« la volonté de l'abriter ».

11

Depuis ces pactes-là  
Il s'est écoulé des temps.  
L'on a nié  
Les dettes aux créanciers.  
O ! combien les lois de la force  
Sont rudes et dures !  
De l'ayant droit sur ces pertes,  
Vaines sont les clameurs plaintives !

12

Gureez gure lehen,  
Hain libro ginenak,  
Ezin ahantziz gaude  
Orduko zuzenak :  
Zer ametsak ditugun,  
Zer orhoitzapenak,  
Jaungoikoak baxharrik  
Badakizka denak.

13

Ez bahaiz Eskualduna  
Lehen bezein handi,  
Aphaldu gabe chutik  
Bederen egoadi :  
Odolez eta Fedez  
Bethi berdin garbi ;  
Handizki atchikia  
Hire eskuarari.

14

Zuri gaude othoitzez  
Yaungoiko maitea :  
Lagun zazu zerutik  
Eskualdun jendea  
Bethi begira dezan  
Lehenge Fedea,  
Eta libertatean  
Besarka bakea.

12

De ce qui était bien à nous autrefois  
Nous qui jouissions si librement,  
Nous voici ne pouvant pas oublier  
Nos justes droits d'alors.  
Quels rêves nous faisons,  
Quels souvenirs (nous hantent)  
Le Dieu d'en haut seul  
Connait tout cela.

13

Si tu n'es pas, ô Basque,  
Aussi grand qu'autrefois,  
Sans t'abaisser, debout  
Au moins maintiens-toi ;  
Par ton sang et ta foi  
Toujours également pur,  
Avec grandeur attaché  
A ta langue basque.

14

Vers vous nous voici en prière  
O Dieu bien-aimé.  
Secourez du haut du ciel  
Le peuple basque.  
Qu'il conserve toujours  
Son ancienne foi  
Et que dans la liberté  
Il embrasse la Paix.







# CONTES BAYONNAIS



V

## LA GALÉE

(SUITE)

Pendant que les marins faisaient force de rames, le brave Hondelatte mettait rapidement le sire de Montaut au courant de la situation de la croisade : la guerre était finie et une trêve avait été signée avec Salah-ed-Din. Le roi de France avait abandonné l'expédition depuis longtemps, et Richard avait disparu. Les croisés gascons, ayant toujours à leur tête le connétable et évêque Bernard de Lacarre, mirent aussi à la voile, mais le brave comite, désespéré de ce départ, leur faussa compagnie et, profitant d'une nuit sans lune, vint faire une tentative de débarquement presque insensée dans les environs de Beyrouth. Son audace avait été couronnée d'un succès auquel il ne s'attendait pas lui-même, et cela au moment où il ne savait s'il devait avancer ou reculer.

Mais à mesure qu'ils approchaient de la galère, le vaillant marin se demandait avec inquiétude quel pouvait être le compagnon de son chef. Quoiqu'il fût revêtu du brillant costume des émirs Alepins, et que ceux-ci eussent dans tout l'Orient une réputation de petits maîtres, un parfum si doux se dégageait de sa personne, que Hondelatte commençait à comprendre qu'il avait affaire à une femme.

Le chevalier, qui voyait son embarras et son doute, lui dit en riant :



— Ne cherche pas davantage, Menaut, tu as déjà deviné : ce cavalier est une femme, une femme jeune et belle, qui a eu pitié d'un malheureux prisonnier et à laquelle je dois ma délivrance.

— Hum ! messire, dit le comite d'un ton un peu bourru, que dira Madame Constance ? Et qu'allez-vous en faire, de cette princesse ?

— Une chrétienne !

En ce moment les deux chaloupes, chargées d'hommes armés, accostèrent la galère. Elles furent aussitôt hissées sur leurs chandeliers, et la palamante ayant doucement laissé filer ses rames, le vaisseau s'enfonça dans l'obscurité de la nuit.



Lorsque le jour se leva, la mer était couverte d'un si épais voile de brume, que l'on avait peine à se voir de l'avant à l'arrière. Mais du côté du soleil on apercevait une légère éclaircie qui indiquait que ses rayons vainqueurs ne tarderaient guère à percer ce manteau.

Le comite était sur le carrosse avec le lieutenant de la *Sainte-Marie*, et la galère à la cape, car la mer apparaissait sans une ride, était seulement gouvernée à l'aide d'un tourmentin. Ça et là, les hommes de quart étaient étendus sur les bancs de la couverte et s'étaient fait un abri en jetant sur eux des lambeaux de toile ou en ramenant sur leur tête leur large capuchon. Sur la rambade, à côté de l'arbalète à tour, plusieurs hommes essayaient de percer la brume de leurs yeux hardis.

En ce moment la vigie, placée dans la gabie de l'arbre de mestre, fit entendre le cri bien connu de :

— Navire !

— Où cela ? interrogea Hondelatte.

— A senestre !

Le comite appela un gourmette et lui dit :

— Va prévenir Monsieur le chevalier !

Mais c'était inutile : ce dernier montait par l'échelle du capot, et son premier regard fut pour le navire dont on apercevait l'extrémité des mâts pointant au-dessus de la brume.

Mais pendant qu'un vent léger commençait à dissiper ces épaisses vapeurs, Hondelatte avait fait prendre à l'équipage ses dispositions de combat, car il était à peu près certain qu'on allait avoir affaire à un ennemi : les rameurs avaient pris leur place sur les bancs, et la vogue se trouvait prête à commencer au premier signal. Les arbalétriers, couverts par les boucliers de la pavesade, étaient embusqués comme derrière des créneaux et se tenaient prêts à cribler l'ennemi d'une grêle de carreaux. La baliste, détapée et démarrée, était entourée d'un groupe de soldats, et d'agiles matelots, placés dans les gabies des arbres, avaient défait les liens qui retenaient les bottes de dards qu'ils se disposaient à faire pleuvoir sur le pont ennemi.

Sur le carrosse, le chevalier de Montaut, revêtu d'armes brillantes, venait de se mettre à la tête de ses soldats, et il allait donner l'ordre d'avancer, lorsqu'un jeune cavalier, portant la cotte de mailles et le beau casque damasquiné des émirs d'Alep, vint se placer à son côté, tenant à la main un sabre de Damas dont la lame bleuie portait l'inscription chère aux Arabes :

*« Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est le prophète de Dieu ».*

En ce moment on pouvait voir dans tous ses détails le vaisseau ennemi, car la brume avait été balayée par la brise, et la *Sainte-Marie de Bayonne* allait avoir affaire à forte partie.

C'était un dromon de gros tonnage, et marchant également bien à la voile et à la rame : ces dernières faisaient écumer la mer autour de ses vastes flancs. Il était à moins d'un mille

de la galère et on voyait déjà, au-dessus de ses bastingages, les casques dorés des émirs qui le montaient.

Sans doute la galère bayonnaise aurait pu fuir devant un ennemi si puissant, mais l'équipage était plein d'ardeur et Pélegrin de Montaut voulait se venger de sa longue captivité. Un mot dit à l'oreille du comite fit retentir les airs de longs coups de sifflet, et la vogue commença avec une certaine lenteur, car on ne pouvait avoir à craindre que l'ennemi s'échappât.

— Prends bien garde à toi, cher seigneur ! dit en ce moment une voix douce au sire de Montaut. Je reconnais le vaisseau de l'émir de Beyrouth, et je sais qu'il est si bien armé que tu ferais peut-être mieux de l'éviter.

— Force-des-Cœurs ! répondit le jeune homme, es-tu folle de l'exposer ainsi en un pareil moment. Il faut descendre bien vite et te mettre à l'abri, car tu pourrais recevoir un trait, etc...

— Laisse-moi, ô mon seigneur, dit la belle sultane, laisse-moi auprès de toi, car je veux voir, et si tu venais à périr, je ne te survivrais pas.

Cela fut dit avec un accent si passionné que le bon chevalier frémit, et, la regardant avec une sorte de crainte, il commença à trembler pour les suites de son aventure.

Elle était si belle ainsi, la brune orientale, ses longs cheveux réunis en une tresse et épinglés sur sa tête hardie par des agrafes d'or. La ligne de ses sourcils noirs paraissait se continuer jusque sur ses tempes, et ses yeux brillaient d'un insoutenable éclat. Une sorte de sourire nerveux, qui relevait sa lèvre supérieure, laissait apercevoir l'éclair humide et cruel de ses dents de perle. Dans son riche costume de cavalier, sa taille ronde et souple paraissait se jouer à l'aise, et ses petits pieds étaient chaussés de bottes de maroquin.

En ce moment de grands cris se firent entendre à bord du dromon, et sa mâture et ses vergues, car il portait des voiles carrées, furent couvertes d'une nuée de matelots. La galère

ne ralentit pas sa marche, mais, habilement manœuvrée, elle passa sous l'avant du vaisseau ennemi, et le rangeant vers l'arrière, s'accrocha à son bord avec des griffes de fer.

Une volée de flèches et de traits d'arbalètes fut échangée entre les combattants ; les gabies et les hunes laissèrent échapper les longs dards ferrés qui se fichèrent sur le pont en frémissant, et le sang commença à couler par les dalots et à rougir la mer.

— En avant ! en avant ! criait le chevalier de Montaut, qui, la hache au poing, franchissait, avec ses sections d'abordage, le haut bastingage du dromon.

Une lutte insensée eut lieu sur le pont de celui-ci : les hommes s'étreignaient corps à corps, les coups de hache terribles faisaient voler les têtes et fracassaient les crânes. Les marins bayonnais, plus robustes et plus agiles que les musulmans, frappaient des coups de géants ; en tête des émirs, le sire de Montaut avait reconnu son ancien maître Mohammed Muley-Hassan, et faisait des efforts inouïs pour parvenir jusqu'à lui.

— Passe-avant et apostis debout ! hurla Hondelatte d'une voix de démon.

Les troisième et quatrième rameurs de chaque banc se réunirent aussitôt sur la coursive, et, armés de leurs gigantesques épées à deux mains, se précipitèrent au secours des Bayonnais. C'était le suprême et plus terrible effort de la *Sainte-Marie* : ces marins guipuzcoans, les invincibles rameurs du golfe Cantabrique, maniant comme des plumes leurs armes pesantes, semèrent le pont de cadavres. Malgré le nombre des Alepins, le dromon n'allait pas tarder à se rendre.

Le combat semblait toujours grandir. Le chevalier de Montaut était maître du pont, mais les Turcs tenaient encore les châteaux, d'où sortaient sans cesse de nouveaux combattants. Le sang ruisselait, et comme le chevalier se trouvait enfin face à face avec Mohammed et allait lui porter un coup décisif, son pied glissa et il tomba à la merci de son ennemi.

Avant que Hondelatte ait pu voler à son secours, le Turc

leva le bras, et sans doute des torrents de larmes eussent obscurci, à Bayonne, les beaux yeux de dame Constance, lorsqu'un jeune et brillant adversaire tomba comme un éclair sur le vieil émir. Celui-ci leva les yeux et poussa un cri de rage en reconnaissant, sous le casque doré du nouveau venu, les traits fiers et hardis de la charmante Force-des-Cœurs.

Elle était si belle que Mohammed fut bouleversé. Ce n'était plus la blanche et douce sultane roulant son corps souple sur l'étoffe lamée du divan ou faisant ruisseler sur sa chair d'albâtre les perles liquides et étincelantes du bain ; c'était une jeune panthère, les traits animés par une fureur guerrière, ses grands yeux fascinateurs démesurément ouverts, et la lèvre retroussée par un frémissement qui laissait entrevoir ses dents un peu aiguës.

Le bras déjà levé de Mohammed fut coupé près du poignet par la terrible lance de Damas, et avant que le gouverneur de Beyrouth eût ressenti la douleur de cette blessure atroce, un coup de revers, un de ces coups terribles dont les cavaliers mamelucks d'Egypte avaient alors le secret, fit voler sa tête de dessus ses épaules, tandis que son corps parut hésiter avant de tomber sur le pont du vaisseau. Hondelatte, qui survint en ce moment, put admirer la vigueur et la dextérité avec laquelle ce haut fait fut accompli, et sa surprise en fut telle qu'on en parla pendant bien longtemps en la cité de Bayonne et es pays circonvoisins.

On aurait pu croire que la mort de Mohammed Muley-Hassan devait faire cesser toute résistance à bord du dromon, mais il n'en fut rien. A la vérité, sur d'étourdissants coups de sifflet partis des châteaux, les Turcs se défirent de leur ennemi tant bien que mal, et se réfugièrent sous la couverte. Déjà les Bayonnais criaient victoire, lorsque des détonations retentirent, et des serpents de feu sillonnèrent le pont dans tous les sens. Des marins horriblement brûlés se jetèrent à la mer en poussant des cris déchirants, et l'air se remplit d'une fumée âcre et nauséabonde.

Les cris : « Le feu grégeois ! le feu grégeois ! en retraite tout le monde ! » apprirent aux Gascons que le danger était redoutable. Ils étaient maintenant en présence d'un ennemi insaisissable qui les poursuivait avec de sinistres sifflements. En une minute, tout ce qui était valide avait regagné la *Sainte-Marie*, et les grappins d'abordage ayant été promptement tranchés, cent bras robustes l'éloignèrent de l'ennemi qu'ils avaient cru tenir en leur pouvoir.

Pélegrin de Montaut, son armure souillée du sang des infidèles qu'il avait abattus, avait repris sa place sur le siège de commandement. Force-des-Cœurs, appuyée au dossier de la chaire, tenait encore à la main son damas rougi ; l'action de la bataille avait disparu, et cette expression terrible, qui rendait ce noble visage si cruel, avait fait place à un léger coloris qui animait des traits charmants. Les raines peintes de la galère venaient de tomber à la mer, car il fallait s'éloigner au plus vite, les siphons du dromon lançant encore de temps à autre de longs serpents de feu qui faisaient frissonner la surface des flots.

Le sire de Montaut fut soudain surpris par un profond soupir poussé par la belle sultane, et il frémit en voyant ses yeux égarés : il n'eut que le temps de se lever pour la recevoir dans ses bras, et il fut inondé par un flot de sang. Elle se raidit en rendant le dernier soupir, car un vireton d'arbalète, le dernier trait peut-être qui eût été lancé dans cette sanglante rencontre, l'avait frappée à l'échancrure de la cuirasse. Pelegrin sentit sa langue se glacer, et une sueur froide inonda ses tempes : il déposa le corps déjà inanimé sur son siège et le couvrit du manteau noir rayé d'or que Force-des-Cœurs portait sur ses armes. Mais il eut soin de placer sa tête contre le dossier armorié des lions de Montaut, afin que son visage, tourné vers ses meurtriers, put jouir de l'horrible vengeance qu'il lui préparait.

Les traits livides, les lèvres contractées, le chevalier voulut parler, mais il ne put articuler qu'un son rauque ; — cepen-

dant cela suffisait, son fidèle comite l'avait compris : il porta à ses lèvres son sifflet d'argent, insigne de son commandement, et en tira plusieurs modulations stridentes. L'équipage se précipita sur les rames et la vogue, savamment cadencée, battit les vagues de ses pelles peintes et dorées.

La *Sainte-Marie de Bayonne* décrivit assez rapidement une courbe allongée, que les Turcs accueillirent par des rires et des huées, car ils crurent que la galère avait pris le parti de la retraite. Ces cris de joie se changèrent bientôt en hurlements de terreur, car lorsque la *Sainte-Marie* fut à 500 toises, elle vira légèrement de bord en faisant écumer les flots, et revint sur le dromon.

— *Le tap en bouche!*... commanda le comite.

Chacun des rameurs porta à ses lèvres cette sorte de bâillon de liège percé de trous, suffisant pour la respiration, mais leur défendant de parler, et un silence de mort se fit sur le vaisseau.

La vogue s'accroissait davantage, les longs avirons pliaient à se rompre sous les efforts de quatre vigoureux rameurs dont les torses d'athlètes ruisselaient de sueur. Bientôt la distance fut tellement rapprochée qu'on commençait à distinguer les visages basanés des Sarrasins qui garnissaient les gaillards du dromon.

— *Casque en proue!*... hurla la voix tonnante d'Hondelatte.

Les rameurs se renversèrent jusqu'à ce que leur tête allât toucher le banc opposé. La galère frémit comme une corde sonore sous cette effroyable poussée; l'eau, resserrée entre les navires, jaillit comme un torrent sur la rambate de la galère, et un choc horrible et des craquements affreux ébranlèrent les deux carènes. L'éperon tout entier de la *Sainte-Marie* venait de disparaître dans le vaste flanc du dromon.

Les Bayonnais firent des efforts inouïs pour retirer leur vaisseau de cette position dangereuse, et ils y réussirent, grâce à la vigueur et à la dextérité de leur équipage. A peine se furent-ils éloignés de quelques toises que l'eau de la mer,

entrant en bouillonnant dans le vaisseau alepin, celui-ci commença à descendre dans l'abîme.

Les Turcs firent leur possible pour mettre leurs embarcations à la mer, mais ce fut inutile. Le vaisseau s'engloutissait rapidement ; la pression de l'air fit sauter les ponts avec un fracas épouvantable, et les châteaux seuls émergèrent. Encore quelques instants et les hunes chargées d'hommes s'enfoncèrent lentement, puis l'étendard vert de l'Islam, puis plus rien !... Un remous violent, une effrayante aspiration de l'abîme et, d'un beau vaisseau, il ne resta plus que des épaves et quelques cadavres déjà le jouet des vagues. La *Sainte-Marie* n'avait pas attendu ce moment pour s'éloigner, et elle n'apparaissait plus que comme un point à l'horizon d'or rougi.



Deux années s'étaient écoulées, et nous retrouvons les dames de Montaut montées sur leurs haquenées et marchant lentement le long du sentier qui conduisait au petit oratoire perdu au milieu des bois. Cette fois, elles n'étaient plus seules, le brave sire de Montaut les accompagnait porté par un puissant palefroi. Le bonheur était revenu sur les traits ravissants de dame Constance, et un secret sentiment d'orgueil brillait dans les grands yeux noirs de sa mère. Un peu en arrière chevauchait le vaillant comite de la galère, et lorsque la petite troupe se rapprocha du fleuve, dont on apercevait les eaux, ils jetèrent un vif regard de reconnaissance sur la *Sainte-Marie de Bayonne*, qui se balançait légèrement au souffle de la brise de mer et qui avait si bien protégé ceux qui avaient eu confiance en elle.

Ils entrèrent dans le petit oratoire où, sur un modeste piédestal, se trouvait cette vierge noire à laquelle la belle Constance avait adressé un vœu si brûlant. Lorsque les oraisons furent terminées, et à la grande surprise des deux nobles dames, Péglerin de Montaut se dépouilla de ses armes et de

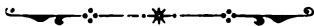


ses éperons et, montant sur l'autel rustique, il passa au cou de la Notre-Dame un collier de grosses perles terminé par un saphir. La pierre splendide, qui brillait dans la demi-obscurité comme un éclair de phosphore, portait délicatement, gravé en creux, ce doux nom de Force-des-Cœurs à qui Pèlerin devait sa liberté, mais qui avait failli lui river une chaîne éternelle.

Les dames ne furent pas jalouses : grâce au trésor de l'émir de Beyrouth, enlevé par la sultane, le chevalier ne manquait pas de bijoux. Constance était trop heureuse pour chercher à comprendre, mais la douairière de Montaut fronça ses noirs sourcils et essaya d'arracher au comite le secret de son maître.

Le bon Hondelatte prit un air d'étonnement si naïf que la noble dame comprit aussitôt qu'il y avait quelque chose, mais en se disant en elle-même qu'elle n'en saurait jamais rien.

La vierge fut remplacée plus tard par une autre statue qui, après avoir été adorée pendant de longs siècles dans le couvent de Saint-Bernard, qui succéda au petit oratoire, fut transportée à son tour dans l'église de Saint-Étienne d'Arribes-Labourd où elle est encore, mais du collier de perles portant le nom de Force-des-Cœurs, il n'est plus resté que le souvenir.





## VI

### LA NEF

Le 30 juillet 1365, une foule compacte était groupée à l'entrée du port intérieur de la Nive, et à l'air de consternation qui était répandu sur tous les visages, il était facile de comprendre que de mauvaises nouvelles venaient de se répandre dans cette cité riche et populeuse. Il était dix heures du matin environ, et les chaudes bouffées d'un vent de sirocco, qui donnait à la ville une température presque africaine, montaient les esprits, surexcitaient ces cerveaux méridionaux, et, le soleil aidant, les faisait passer de la colère au délire. Les groupes se formaient, se dissipaient et se reformaient un peu plus loin avec une rapidité extraordinaire ; ils étaient composés de bourgeois, d'ouvriers, de femmes et d'enfants, au milieu desquels on voyait briller de temps à autre l'armure étincelante d'un homme d'armes, ou la cotte d'orfèvrerie d'un riche seigneur ; ils semblaient toutefois diriger leur attention principale sur deux ou trois matelots complètement déguenillés qui formaient un centre d'attraction tout particulier.

En ce moment un homme de taille colossale et de tournure athlétique, ayant cette longue robe que les chevaliers revêtaient lorsqu'ils ne portaient pas leurs armes, s'ouvrit un passage au milieu de la foule compacte et ne tarda pas à arriver au cœur du groupe même et qui paraissait attirer principalement l'attention.

— Qu'y a-t-il donc ? dit-il d'une voix forte, et d'où vient tout ce bruit ?

— Le sire de Montaut ! le sire de Montaut ! s'écrièrent plusieurs artisans qui formaient un cercle autour des marins.

— Monseigneur ! dit un bourgeois dont le surcot bordé de gris indiquait la haute situation qu'il occupait dans la ville, voici trois hommes qui reviennent de l'enfer. Ils nous expliquent enfin l'extraordinaire disparition des vaisseaux armés par la ville et qui, depuis plus de huit mois, sont sortis de notre port sans qu'on les ait jamais vu revenir.

— Que me contez-vous là, maître Dalday, n'est-ce donc pas la tempête ou les hasards de la mer qui ont fait disparaître vos nefs ?

— Non, messire, non, c'est un pirate, un infernal pirate et, qui pis est, un enfant de notre ville, qui ruine ainsi notre commerce et nous réduit à la misère.

— Malédiction sur Hondelatte ! s'écria avec un ensemble mêlé de terreur le groupe qui entourait le chevalier ; malédiction sur le traître à sa patrie, sur le fils dénaturé qui assassine sa mère.

— Hondelatte ? dit le chevalier surpris : que voulez-vous dire, je le croyais mort.

— Hélas, non ! Monseigneur, interrogez vous-même ces hommes et vous saurez toute cette histoire dans ses détails les plus précis.

Mais avant d'écouter ce que vont dire les matelots qui ont apporté en ville cette fatale nouvelle, il est de notre devoir de chroniqueur de mettre le lecteur au courant des faits qui surexcitaient si fort l'indignation des Bayonnais.

Lorsque le Prince Noir prit parti pour le roi de Castille Don Pedro le Cruel, détrôné par son frère Henri de Trans-tamarre, un certain nombre de villes de la côte de Biscaye soutinrent la cause du roi légitime et plusieurs marins bayonnais obtinrent des lettres de marque pour ruiner le commerce des cités maritimes de la côte. Parmi ces braves aventuriers se trouvait un homme dont la réputation navale était extraordinaire, car il avait accompli, pendant cette période, les plus grands exploits. Jehan de Hondelatte n'avait guère qu'une quarantaine d'années et, après avoir servi pendant longtemps

sur les flottes des rois de Castille dans leurs guerres contre les Maures, il était revenu se fixer à Bayonne, où ses ancêtres avaient toujours tenu un rang estimable dans la construction navale ou le commandement des vaisseaux. Il s'était marié avant son départ pour les Castilles, et à son retour il ne trouva dans sa maison qu'une jeune fille de dix-sept ans, blonde et blanche comme sa mère, morte d'inquiétude et de chagrin.

On crut pendant quelque temps que le marin allait vivre paisiblement dans l'antique demeure de ses ancêtres, située dans la rue Galuperie, car il avait fait des courses fructueuses contre les Maures d'Espagne et avait rapporté une petite fortune. Mais il avait la nostalgie de la mer et, comme la guerre venait d'éclater, il obtint une lettre de marque et se proposa d'aller de nouveau tenter les aventures.

Un vaisseau fut mis sur le chantier pour le compte de Jehan de Hondelatte, et maître Guilhem Derm, l'un des plus habiles *carpenters de nau* de Bayonne, fut chargé de mener cette œuvre à bonne fin. Mais notre corsaire avait trop vu de navires, il connaissait trop bien le fort et le faible de chacun d'eux, pour ne pas faire partager ses idées au constructeur. Aussi un chef-d'œuvre naval devait-il sortir de cette association d'intelligences, et lorsqu'il descendit de son chantier en faisant rejaillir les eaux de la Nive, ce fut au bruit des acclamations et des vivats enthousiastes de la foule. Celle-ci était bien loin de supposer, en voyant ce beau vaisseau, qu'elle applaudissait un futur agent de sa ruine et le plus déterminé forban qui devait longtemps écumer les mers.

Hondelatte rassembla un équipage de choix et ne tarda pas à mettre à la voile : nous n'irons pas jusqu'à dire que tous ces hommes avaient la conscience bien nette, au contraire ; plusieurs bourgeois « honnêtes et discrets » de la ville firent un peu la grimace, car la plupart d'entr'eux avaient fait connaissance avec la cour du maire et dissimulaient sous leurs épaisses chevelures l'absence de leurs oreilles. Bernadon de

Samadet, qui avait été engagé comme contre-maitre, avait le pouce de la main droite coupé; il est vrai qu'il assura qu'ayant été pris comme archer dans l'assaut d'un château, il y avait subi cette atroce mutilation; les méchantes langues de la ville dirent, au contraire, que cette infirmité provenait d'un certain jugement qui l'avait condamné comme ayant fait fausse mesure à ses clients, à l'époque où il tenait une mauvaise taverne dans la rue Passemilon.

Quoi qu'il en soit, ils étaient tous bons marins, vigoureux, pleins de santé et hommes à ne reculer devant rien; on le vit bien au cours de ces croisières pendant lesquelles ils se couvrirent de gloire et ramassèrent force butin. Il ne se passait presque pas de semaine qu'on ne vit entrer dans l'Adour un navire castillan capturé par l'infatigable corsaire. Mais aussitôt la paix signée entre le prince de Galles et le roi Don Pedro, tout devait rentrer dans l'ordre, et cela ne pouvait plus convenir au sire de Hondelatte et à son bouillant équipage. Son parti fut bientôt pris: il fit un dernier voyage à Bayonne, il répara son vaisseau dont les membrures avaient été fatiguées, renforça son équipage, embarqua une grande quantité de vivres, et disparut le jour même où l'on croyait qu'il avait à peine commencé son armement. Mais ce qui surprit le plus les bonnes âmes de la rue Galuperie, c'est que la belle Marie, la blonde et charmante fille du corsaire, ne reparut plus aux fenêtres de la vieille maison, encadrant sa tête mutine dans les fraîches verdure de la vigne folle qui montait à l'assaut des sculptures de la façade. A partir de ce jour, les volets massifs restèrent hermétiquement clos, tandis que l'herbe commença à pousser entre les pierres branlantes du petit perron; les gamins du quartier, qui hasardaient souvent un oeil curieux à travers des ais mal joints, firent un détour pour ne pas passer devant la maison du corsaire, sur le compte de laquelle on fit courir les bruits les plus calomnieux.

Les fortes têtes de la ville rapprochèrent cette double

disparition de quelques paroles qui avaient été arrachées à Hondelatte avant le départ de la nef, et en conclurent très judicieusement que celle-ci avait dû périr avec son équipage au cours d'un voyage aventureux à la recherche de nouvelles terres.

Cependant près de deux années s'étaient écoulées, et des nombreux armements faits par la ville, il en était bien peu qui fussent arrivés à une heureuse destination ; les vaisseaux disparaissaient les uns après les autres comme si les abîmes de l'Océan se fussent ouverts devant eux. On mit pendant longtemps ces désastres sur le compte des tempêtes et des naufrages, et voici que trois hommes, sauvés par miracle et débarqués le jour même sur la côte de Caphreton, s'étaient hâtés de se transporter à Bayonne et d'apprendre à leurs concitoyens quel était l'auteur de leur ruine et le voleur de leurs vaisseaux.

Retenus prisonniers à bord de la nef d'Hondelatte, ils avaient pu assister à la prise et à l'abordage de nombreux vaisseaux, ainsi qu'au massacre de leurs équipages. Ils apprirent tous ces méfaits au chevalier de Montaut qui les interrogeait curieusement, entouré d'une quintuple rangée de marins et de bourgeois criant vengeance.

— Et tu dis, Johanperitz de Ségure, que le pirate ne fait grâce à personne ?

— Tous les navires qui tombent sous sa griffe sont traités de la même manière : il fait passer sur son bord les marchandises les plus précieuses, s'aborde la carène, et tout s'engloutit aussitôt.

— Il n'a donc jamais éprouvé de résistance ?

— Oh que si, messire, c'est même à un combat de ce genre que nous devons la vie, car en attaquant une nef de La Rochelle, le pirate a perdu une dizaine de ses hommes et a été obligé de les remplacer. Nous avons pris du service à bord de son vaisseau, et il nous a fallu attendre de longs mois avant de pouvoir nous échapper ; enfin, une nuit, pen-

dant que le *Tranche-Mer* était à l'ancre à peu de distance de la côte et que la mer était tranquille, nous nous sommes glissés à l'eau et nous avons pu parvenir à gagner le rivage à la nage.

— Mort ! mort au traître ! s'écrièrent les auditeurs consternés : il faut prévenir le maire et les cent pairs et armer des galères, tant pour escorter nos vaisseaux que pour capturer le forban.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers l'Hôtel de Ville pour y déposer leur plainte, le chevalier de Montaut se trouva face à face avec un maître de nef qui avait écouté comme les autres ce terrifiant récit.

— Jacques Dalbaitz, s'écria l'homme d'armes, viens-tu donc me dire que tu es prêt à partir ?

— Oui, monseigneur, la *Jacqueline* vient d'être carénée et son grément rafraîchi ; mais, d'après ce que vous venez d'entendre, il vaudrait mieux, pour votre seigneurie, pour vos amis et pour moi-même, que ce voyage fût retardé de quelques jours.

Un sourire de mépris se peignit sur le visage hautain du chevalier.

— Tu as peur, Jacques Dalbaitz ?

— Monseigneur, dit le brave marin dont les traits blémirent sous ces paroles, je ne mérite pas vos reproches. La *Jacqueline* est un honnête vaisseau de commerce et son équipage de dix braves marins ne peut songer à lutter contre les soixante forbans du *Tranche-Mer*. Mais donnez-moi une bonne galère, et vous verrez si Hondelatte ne trouvera pas à qui parler.

— C'est bien ! c'est bien ! Jacques, reprit le chevalier, je sais que tu es un bon garçon, et.....

En ce moment une voix douce souffla à l'oreille du chevalier ces mots rapides :

— Chevalier, ne pars pas si tu tiens à la vie !

Le sire de Montaut se tourna avec vivacité, mais il ne vit

autour de lui que la foule assemblée qui se dissipait peu à peu.

— Merci du conseil, dit-il en riant, mais mon voyage ne peut se remettre. Tiens-toi prêt pour l'heure de la marée, et ne laisse aucun de tes hommes coucher à terre cette nuit. C'est à six heures du matin ?

— Oui, messire, à six heures du matin.

— Tu sais que je ne pars pas seul ?

— Quelques-uns de vos amis vous accompagnent, messire, vous me l'avez déjà dit.

— Oui, Jacques, onze chevaliers, et je suis peut-être le moins brave et le moins vigoureux.

Et le gentilhomme étendit avec complaisance ses bras herculéens.

— Messire, je serai prêt, dit le vieux Dalbaitz en secouant la tête, comme s'il n'avait pas grande confiance dans les promesses de son passager.

— A demain, dit le chevalier.

Il quitta le port et pénétra dans la ville par la rue Pont-Mayou, dont les auvents paraissaient prêts à se toucher ; il tourna la rue de la Goasque, laissa à sa droite le petit pont du Port-Neuf et, après avoir longé les arceaux dont les voûtes noires protégeaient les petites boutiques des détaillants, il arriva derrière le cloître de Notre-Dame, non loin de l'hôtel seigneurial de Montaut, qui élevait tout près de là ses tourelles armoriées.

Les rayons aveuglants du soleil de midi perçaient ces vieilles rues et y produisaient les plus curieuses oppositions d'ombre et de lumière. A cette heure, ce quartier populeux paraissait presque entièrement désert, et les hautes murailles du cloître jetaient un peu de fraîcheur sur les dalles brûlantes de la rue. Comme le chevalier allait tourner l'angle, un jeune garçon, vêtu comme un gourmette de nef, se précipita au-devant de lui et lui dit d'une voix suppliante :

— Messire, au nom de Dieu, ne partez pas demain !



— Ah ! répondit le chevalier, c'est donc toi, mon beau don-  
neur d'avis. Je t'ai vainement cherché parmi la foule, mais  
d'abord, dis-moi qui tu es ?

— Que vous importe, monseigneur ? un nom ne fait rien à  
l'affaire, et je suis envoyé pour vous dire que la traversée que  
vous allez faire est pleine d'embûches et de dangers.

Le chevalier répondit :

— Il faut pourtant que je sache qui tu es, et je ne te lâcherai  
pas que tu ne me l'aies dit.

Et, en disant ces paroles, il saisit brusquement le jeune  
homme au poignet.

— Messire, vous me faites mal, dit avec mépris le jeune  
garçon.

En ce moment le capuchon du jeune marin, qui couvrait sa  
tête malgré la chaleur, tomba en arrière, et le sire de Montaut  
eut devant lui le plus ravissant visage qu'il fût donné à des  
yeux humains de contempler.

De beaux cheveux blonds, doux et fins comme de la soie,  
des yeux brillants surmontés de sourcils semblables à l'arc de  
l'amour, la bouche d'une courbe délicieuse, le teint d'une  
pureté et d'une blancheur troublantes, et plus encore le cou  
rond et satiné dont les lignes suaves se perdaient dans les  
plis du grossier vêtement de marin, indiquèrent au noble sire  
qu'il avait devant lui une femme, belle entre les femmes, et  
dont les regards étincelants lui adressaient les plus touchants  
reproches.

La confusion et l'étonnement firent desserrer l'étau de fer  
dont le chevalier avait étreint le bras mignon de la jeune fille ;  
celle-ci sourit en voyant le rouge de la honte monter au front  
de l'homme d'armes, et elle en profita pour s'éloigner avec  
une légèreté telle que Bernard comprit que ce serait folie à lui  
de vouloir la rejoindre. Elle allait disparaître, pendant qu'il  
admirait la grâce de sa démarche, lorsque, arrivée à l'angle de  
la rue, elle se tourna brusquement et, voyant le sire plongé  
dans son admiration, elle porta ses doigts à ses lèvres roses,  
lui envoya un baiser et disparut.

Mais pendant que le bon chevalier était encore en proie à une stupéfaction bien facile à comprendre, suivons le jeune homme ou plutôt la jeune fille, qui sautait de pierre en pierre au milieu des rues pleines de trous et de mares stagnantes. Elle longea la rue des Prébendés, passa devant le corps de garde du portail de Lachepaillet et déboucha dans le faubourg. A l'angle de la rue Thibceu elle trouva un homme qui l'attendait avec deux chevaux et, montant légèrement en selle, ils partirent tous deux en prenant le chemin de la mer.

Demi-heure plus tard, les cavaliers étaient arrivés sur la grève, non loin de Biarritz, au pied d'un promontoire dont les rochers, entassés les uns sur les autres, s'avançaient bien loin dans les flots. Un léger coup de sifflet fit sortir d'une petite crique, parfaitement abritée, une grande chaloupe montée par plusieurs hommes, dans laquelle le jeune gourmette s'embarqua. L'homme qui l'avait accompagné reprit, avec les montures, le chemin de la ville, pendant que la barque déployait une grande voile triangulaire et filait rapidement vers la haute mer.

A plusieurs milles au large on pouvait voir les voiles blanches d'une nef courant de petites bordées. Lorsqu'elle fut accostée par la barque, elle orienta sa voilure et, profitant d'une brise ronde venant de la terre, elle ne fut bientôt plus qu'un point à l'horizon.



Profitant de ce don particulier aux chroniqueurs et écrivains de tout genre de changer, avec la plus grande facilité, de terrain et d'époque, et désirant en faire profiter nos lecteurs, nous les priérons de nous suivre le jour suivant à une trentaine de milles en mer, et presque en ligne directe avec l'embouchure de l'Adour.

Nous nous placerons, pour voir de plus près, sur le pont d'un beau vaisseau qui court des bordées, en ayant soin de

ne pas avoir la côte en vue, mais cependant sans trop s'en éloigner.

Ce vaisseau, ou plutôt cette nef, car il appartenait à cette catégorie de navires que l'on appelait des vaisseaux ronds, n'était autre que le *Tranche-Mer*, le corsaire de Hondelatte, qui écumait l'Océan depuis de longues années. Il avait deux ponts et trente mètres environ de l'étrave à l'étambot ; à l'avant et à l'arrière étaient des châteaux de gaillards, les bastings étaient garnis de pavois et les deux mâts, portant deux jeux de voiles carrées, étaient munis de gabies, c'est-à-dire de hunes, d'où plusieurs hommes pouvaient faire pleuvoir sur les ponts ennemis des pierres, de la chaux vive, et surtout d'énormes dards ferrés des deux bouts.

Sur le château d'avant se trouvait une petite bombarde, premier et informe essai de l'artillerie navale de cette époque, et dont le tir inspirait autant de terreur aux marins chargés de la manœuvre, qu'elle faisait de mal à l'ennemi. Tout le monde était sur le pont en ce moment, et soixante forbans, aux visages féroces et repoussants, étaient couchés çà et là, ou bien appuyés sur les lisses et, se faisant un abat-jour de leur main, essayaient de fixer leurs yeux hardis vers la côte qu'ils n'allaient pas tarder à apercevoir. Le long des bastings étaient rangés les bassinets d'acier des combattants, les haches, épées et poignards ; sur le plat-bord, les boucliers ou pavois et, au pied des mâts, les longues piques qui devaient leur servir à repousser un ennemi trop audacieux.

Sur le château d'arrière, de beaucoup plus élevé que le pont du vaisseau, se trouvait un groupe de marins, au centre duquel était un homme robuste et vigoureux, la barbe très noire, mais déjà mêlée de quelques fils d'argent. Ses yeux gris et perçants, les sourcils touffus sous lesquels ils s'abritaient, le front bas et proéminent, au-dessus duquel ses cheveux bruns étaient coupés carrément ; plus que tout cela, le ton de brusque autorité avec lequel il s'exprimait, indiquaient que l'on était en présence du célèbre forban, du terrible Hon-

delatte, dont les courses et les déprédations avaient porté un coup si funeste au commerce maritime de la côte Cantabrique.

Il était assis sur un escabeau de bois de chêne, à côté d'une baliste ou arbalète à tour, dissimulée sous une enveloppe de toile à voile, pour la garantir des embruns de la mer. Il était habillé comme ses matelots et ne se distinguait du dernier d'entr'eux que par une épée courte et acérée, au pommeau d'or précieusement ciselé, et qui pendait sur sa cuisse. Devant lui se tenait debout le maître d'équipage, le Bayonnais Sancin de Parade, le plus effronté pirate qui existât après son illustre patron.

— Sancin, dit Hondelatte, ton monde est-il prêt ?

— Oui maître, il va donc y avoir du nouveau ?

— Aujourd'hui même très probablement, car Marie m'a bien assuré que la *Jacqueline* devait prendre la mer à l'aube.

— Alors nous n'avons guère à attendre. Faut-il faire déjeuner l'équipage ?

— Sans doute, qu'ils prennent des forces, car nous pourrions trouver plus de résistance que d'habitude.

— La *Jacqueline* est-elle donc chargée ?

— Non, elle ne porte qu'un chargement de vins de Gascogne et quelques objets précieux, mais Marie m'a prévenu qu'il y avait à bord des passagers, parmi lesquels se trouvait le chevalier Bernard de Montaut. Quoique je ne connaisse point ce gentilhomme, j'ai trop entendu parler de lui pour croire qu'il se rendra sans combat.

Puis, se tournant vers un mousse ou gourmette, il ajouta :

— Va dire à ma fille Marie de monter sur le pont, j'ai quelques renseignements nouveaux à lui demander.

L'enfant s'élança avec une si grande agilité qu'il était facile de comprendre que le capitaine du *Tranche-Mer* aimait à être promptement obéi.

Pendant que le maître descendait sur le pont du navire et qu'un coup de cloche réunissait tous les matelots autour du déjeuner du matin, Hondelatte jeta un coup d'œil sur l'*oreloge*

de sable, ainsi qu'on l'appelait à cette époque, et reporta aussitôt son regard hardi sur l'horizon, dont le bleu profond se détachait comme une ligne sombre sur l'azur plus doux du ciel.

Au même instant un pas léger se fit entendre dans l'escalier qui faisait communiquer le premier étage du château d'arrière avec le gaillard, et la belle Marie montra son visage charmant, mais pâli, au-dessus de l'épaule du corsaire, qui la chérissait tendrement.

Ce tigre des mers avait un cœur de père pour cette douce créature, et il maudissait cent fois par jour son égoïsme paternel, qui avait entraîné la plus belle des femmes à n'avoir d'autre société qu'une bande de forbans. Mais il n'avait pu se résoudre à la laisser à terre où, grâce à ses grandes richesses, mal acquises il est vrai, mais qui n'en existaient pas moins, il aurait pu lui créer une existence de reine.

— Que voulez-vous, mon père ? dit-elle de cette voix argentine qui faisait si délicieusement vibrer le cœur du marin.

— As-tu bien dormi, mon enfant ?

— Non, mon père, non, mon sommeil a été troublé par des rêves affreux. Ah ! pourquoi m'avez-vous envoyée à Bayonne, car maintenant toute la ville connaît le mystère horrible qui entourait la disparition de ses vaisseaux.

— Cela devait arriver un jour ou l'autre ! Mais tu n'as pas été reconnue, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Comment voulez-vous que mes anciennes compagnes puissent retrouver la petite Marie dans le jeune marin si bien déguisé par ses vêtements.

Et elle sourit au pirate en découvrant, entre ses lèvres roses, ses dents qui brillaient comme le plus pur émail.

Elle était ravissante ainsi, son corps souple et jeune débarrassé du grossier manteau à capuchon de la veille, et portant la cotte hardie et le haut-de-chausses collants des jeunes gourmettes du *Tranche-Mer*. Sa taille fine était emprisonnée dans une ceinture en orfèvrerie à laquelle était suspendu, par

un anneau, un mignon poignard italien, émaillé de camées antiques. Hondelatte la regardait avec admiration, lorsque de la gâble du grand mât retentit le cri perçant de la vigie :

— Voile!

— Où cela? dit le maître d'équipage, qui était en ce moment sous la couverture.

— Au vent à nous.

Marie tressaillit violemment, tandis que Hondelatte parcourait rapidement l'horizon de ses yeux perçants.

Un point blanc paraissait à peine, mais le navire attendu était poussé par une brise très ronde, car il grossissait rapidement.

— Ce doit être la *Jacqueline*, dit le pirate à demi-voix.

— Mon père, interrompit Marie, je vous en supplie, n'attaquez pas ce vaisseau. Je tremble qu'il ne vous arrive malheur.

Le pirate regarda sa fille bien en face et lui dit :

— Il y a donc quelque chose que tu m'as déguisé?

— Non, mon père, je vous ai dit tout ce que je savais, la *Jacqueline* a des passagers et, parmi eux, le chevalier de Montaut.

— Alors, c'est bien. Descends sous le pont et enferme-toi dans ta chambre, je te ferai prévenir lorsque tout sera fini.

Les yeux pleins de grosses larmes, la pauvre Marie fut se réfugier dans l'appartement coquet que son père avait fait décorer pour elle, et le *Tranche-Mer*, orientant ses voiles sur lesquelles étaient peints des animaux fantastiques, divisa les flots de son étrave, laissant derrière lui un grand sillon d'argent.

A mesure qu'il avançait, le vaisseau, qu'il considérait déjà comme sa proie, s'élevait de plus en plus au-dessus de l'horizon, sa voilure était très visible et son bois commençait à se montrer au-dessus des flots. A son apparence honnête et modeste, on devinait bien une nef marchande, et au bout d'une heure le *Tranche-Mer* était arrivé assez près pour que son équipage pût reconnaître la lourde *Jacqueline*. Rien

n'indiquait que la pauvre nef dût faire même un semblant de résistance, et cependant Hondelatte, ayant cru voir scintiller sur son bord des éclairs d'acier, fit prendre les armes à tout son monde et se tint prêt pour l'abordage.

La mer était belle, et c'est à peine si une brise assez fraîche arrivait à faire moutonner la crête des vagues. Le corsaire filait avec un doux murmure, ses voiles bien tendues, et ses matelots, coiffés du casque de fer et groupés le long des pavois, attendaient avec impatience le moment du pillage.

L'allure de la *Jacqueline* paraissait surprendre fort le sire de Hondelatte. La nef n'avait pas essayé de prendre chasse et avait continué sa route sans avoir l'air de se douter de la présence de son redoutable ennemi ; peut-être comprenait-elle d'avance que la fuite était inutile et que, lourde et embarrassée, la pauvre nef de commerce, fortement chargée, serait promptement rattrapée par son agile adversaire.

Bientôt la distance se raccourcit encore, il ne paraissait pas âme qui vive sur le pont de la nef ; les châteaux volants des gaillards et des hunes n'avaient pas été dressés, et on eût dit qu'elle était conduite par une main invisible. Enfin l'eau bouillonna entre les deux carènes et, après une habile manœuvre, le pirate accosta la *Jacqueline* par le travers de la hanche de tribord. Des liens de fer soudèrent les deux vaisseaux et Hondelatte, à la tête d'une partie de ses forbans, se précipita sur le pont.

Ils trouvèrent quelques hommes mal armés qui ne firent qu'un semblant de résistance ; mais, au moment où ils croyaient n'avoir plus qu'à piller, douze chevaliers, armés de toutes pièces et couchés sur le pont, afin que l'ennemi ne pût se douter de leur présence, se relevèrent tout à coup et, poussant des cris de guerre à faire tomber les hunes, se jetèrent sur eux, et une affreuse mêlée s'ensuivit.

Les pirates crurent tout d'abord qu'ils en auraient bon marché, mais ces douze démons valaient deux cents hommes : pas un coup qui fût porté en vain, et leur stature colossale,

leur force prodigieuse, l'acier dont ils étaient couverts, les armes géantes qu'ils maniaient comme des plumes, eurent bientôt semé le pont de cadavres, et le sang coula par les dalots. Hondelatte fut le premier frappé par un chevalier navarrais, nommé Sanche Mitarra, qui, d'un coup d'épée, lui fendit la tête jusqu'aux dents. En quelques instants les forbans étaient exterminés et les chevaliers, qui paraissaient infatigables, passaient sur le *Tranche-Mer*, ayant terminé leur sanglante besogne. Les corps des pirates furent aussitôt jetés à la mer par les marins de la *Jacqueline*, qui paraissaient ivres de joie. Ils voulurent alors forcer les portes des châteaux du vaisseau capturé pour y faire un peu de pillage, car on assurait que le pirate recélait des richesses immenses, mais Bernard de Montaut, que l'on reconnaissait à son lion d'or sur champ de gueules, leur fit de son épée, rouge de sang, un signe si impératif et si chargé de menaces, qu'ils battirent prudemment en retraite.

Le chevalier jeta un dernier regard sur le pont du *Tranche-Mer* conquis, et voyant que l'ordre allait de nouveau régner sur le vaisseau grâce à Jacques Dalbaitz, aux chevaliers et aux matelots, il essuya tranquillement la lame de son épée à un morceau de toile à voile à l'aide duquel il fit aussi disparaître les éclaboussures sanglantes qui marbraient sa cuirasse étincelante; il abaissa la visière de son heaume et ouvrit doucement la porte du château d'arrière, qui donnait de plein pied sur le pont.

Une lumière assez vive éclairait ce réduit par deux larges sabords ouverts à la poupe. Aux murailles étaient suspendus des trophées d'armes brillantes et bien entretenues; des ballots de marchandises, les plus précieuses sans doute, étaient empilés jusqu'au plafond, et, dans un angle, deux courtines en serge verte dissimulaient une étroite couchette, le véritable lit du marin.

Le noble sire allait se retirer, lorsqu'il aperçut dans l'angle opposé à la porte un petit escalier de bois qui le faisait com-



muniquer avec l'étage supérieur du château. Il le gravit rapidement et se trouva dans un carré éclairé par deux fenêtres garnies de vitraux et donnant sur le pont. Une porte était devant lui, et le bon chevalier tressaillit en entendant un sanglot étouffé sortir de la chambre qu'il lui restait à visiter.

Il gratta doucement à la porte et, n'obtenant pas de réponse, il poussa doucement l'huis, qui s'ouvrit sans gémir. Sans avancer, il jeta un coup d'œil curieux dans l'intérieur et vit le plus coquet réduit que l'âme d'un père tendre et jaloux eût pu constituer pour y loger une fille bien-aimée.

Les murailles étaient tendues de brocart de perse broché de fleurs brillantes; un épais tapis garnissait le parquet et dissimulait les grossières rugosités du bois. Un lit recouvert d'une mante brochée de canetille d'argent tenait l'un des côtés de cette pièce éclairée aussi sur la poupe par des fenêtres garnies de vitraux de couleurs.

Dans l'angle opposé à la fenêtre était placée, sur une étagère, une petite statuette de *Nuestra Señora del Pilar*, en argent massif, et ciselée avec un art infini. A ses pieds, et le visage appuyé sur le dossier d'une chaise en chêne sculpté, se trouvait Marie Hondelatte, dont les sanglots étouffés avaient éveillé un sympathique écho dans le cœur du chevalier.

En entendant le grincement de l'huis, elle releva la tête et montra ses beaux yeux noyés de larmes d'angoisse. Mais en voyant la haute stature du chevalier, dont l'armure d'acier brillait d'un éclat sinistre, elle poussa un cri de terreur et fut tombée sur le tapis si le gentilhomme, se précipitant, ne l'eût saisie dans ses bras.

La fille d'Hondelatte revint bien vite de sa douloureuse émotion. La vue du chevalier avait tout à coup éclairé son esprit : puisqu'il était là devant elle, vivant et armé, c'est que son père était mort et le *Tranche-Mer* capturé. La voix du noble sire, faible comme un souffle caressant, lui répétait avec douceur :

— Du courage, chère enfant, du courage, ce qui est mal-

heureusement arrivé aujourd'hui ne devait pas manquer de se produire un jour ou l'autre.

— Mon bon et tendre père !...

— Enfant, ne pleurez pas ! votre père est mort en combattant, et cela valait mieux pour lui que d'être fait prisonnier.

Tout à coup Marie fit un effort pour dénouer l'étreinte du chevalier et s'écria avec humeur :

— Et c'est vous qui l'avez tué, messire ? Oh ! ne mentez pas ! cela serait horrible.

— Non, Marie, non, sur mon honneur, il est tombé sous les coups d'un chevalier navarrais qui était en ma compagnie.

Marie le regarda de ses grands yeux humides et lui dit avec solennité :

— Jurez, messire !

— Sur mon honneur, je le jure !

— Non, pas ainsi, messire, mais sur cette Vierge toute-puissante, protectrice des affligés et des orphelins.

Sans abandonner la petite main de Marie, l'homme d'armes s'agenouilla sur le tapis, et le visage tourné, la main levée vers la *Nuestra Señora*, il prononça le serment redoutable que la jeune fille attendait avec anxiété.

— Je vous crois, messire, je vous crois, dit-elle, en sentant de nouveau les pleurs monter à ses paupières ; mais relevez-vous et conseillez-moi : que dois-je faire, maintenant que je suis seule ?

— Vous, seule ! chère enfant : non, non, soyez sans crainte, vous avez perdu votre père, mais vous avez trouvé un protecteur qui ne vous abandonnera jamais, car je vous aime, Marie, et je vous vois encore me suivant dans l'obscurité des rues étroites de Bayonne.

La jeune fille sourit et rougit à la fois, et cette douce confusion la rendit encore mille fois plus charmante ; le brave sire comprit que son cœur venait d'être percé de mille traits, et ne songea plus qu'à se laisser entraîner par cette douce attraction.

Pendant ce temps, les deux vaisseaux avaient été démarrés, les voilures établies, et ils voguaient de conserve, traçant un large sillon dans la mer.



On fut fort surpris à Bayonne lorsqu'on apprit, près d'une année après ces événements, le mariage de l'illustre sire Bernard de Montaut avec une riche héritière anglaise. Lorsque le noble couple vint passer quelques jours dans sa ville natale et logea à l'hôtel seigneurial convenablement restauré, aucun des habitants ne put reconnaître dans les traits purs et reposés de Marie de Hondelatte, la fille du terrible pirate qui avait si longtemps écumé les mers.



## LA CARAVELLE

Señor,

*Porqué se que habreis placer de la gran uictoria que nuestro Señor me ha dado en mi uiaje, uos escribo esta, por la cual sabreis como en treinta y tres dias pasé á las Indias con la armada que los Ilustrisimos Rey y Reina nuestros Señores me dieron; donde yo fallé muy muchos islas pobladas con gente sin número, y dellas todas he tomado posesion por Sus Altezas con pregon y bandera real extendida, y no me fue contradicho.*

*A la primera que y fallé puse nombre SAN SALVADOR, á la commémoracion de sa Alta Magestad, el cual maravillosamente todo este ha dado; los Indios la llaman GUANAYANI. A la segunda puse nombre la isla de SANTA MARIA DE CONCEPCION; á la tercera, la FERNANDINA; á la quarta la ISABELLA; á la quinta, la isla JUANA, et asi á cada una nombre nuevo.*

Arrivé en cet endroit de sa lecture, Peritz de Hondelatte s'affermir sur sa chaise de bois de chêne et raviva la flamme de la lampe qui commençait à charbonner et à ne plus donner qu'une lueur fumeuse et rougeâtre.

Profitons de cette vive lumière pour jeter un rapide regard dans cet intérieur, au sein duquel nous prions le lecteur de nous suivre. Que l'on se figure une cuisine dont les murailles sont couvertes d'ustensiles de cuivre et d'étain, brillants comme des boucliers de métal; une vaste cheminée à manteau, où une seule étincelle brille encore au milieu d'un monceau de cendres, auprès duquel un chat rouge, de cette race connue sous le nom de chats d'Espagne, se rôtit les pattes,

qu'il avance et retire successivement. Un vaisselier en chêne noirci et couvert de plats et d'aiguïères de métal. Sur les crocs d'un râtelier sont disposées diverses armes, une épée à deux mains, une arbalète montée d'ivoire et d'argent, des épieux de chasse et une couleuvrine à main, essay encore informe de l'ancêtre de nos fusils de chasse.

Autour de la table, trois personnages attirent plus particulièrement notre attention. Le plus âgé n'est autre que maître Peritz de Hondelatte, qui paraît fort impressionné par la lecture des feuillets gothiques qu'il tient entre ses mains.

Le doyen des constructeurs de navires ou *carpentiers de naus* était un homme déjà âgé, dont la science dans l'art difficile des constructions navales ne connaissait pas de rivale. Grâce à ses talents, il avait amassé une certaine fortune, et cependant, pour quiconque eût examiné attentivement ce visage rasé, ces lèvres minces, ce nez saillant et recourbé, ces yeux étincelants et ces cheveux rares et grisonnants sur les tempes, eût aussitôt compris que l'amour du gain était le point dominant de la vie de cet homme, et que la soif de l'or devait lui faire abandonner toute autre considération.

A son côté, les mains croisées sous son menton, se trouvait sa fille, la douce et charmante Menjonine de Hondelatte, brune comme la nuit, ses cheveux d'ébène tombant à flots sur ses épaules et faisant ressortir la pâleur dorée de son teint. Elle avait vingt ans environ et une réputation de beauté incontestée parmi les plus belles filles de cette vieille ville, citée par la grâce enchanteresse de ses femmes. A quoi pensait-elle, la douce Menjonine ? Ses yeux bleu de saphir, qui se fermaient par moments, tandis que ses longs cils de soie traçaient une ombre sur ses belles joues, auraient pu faire croire qu'elle dormait, si un tressaillement subit, qui se produisait en elle, ne lui eût fait ouvrir brusquement les yeux chaque fois qu'elle entendait un pas pressé retentir sur les pavés de la rue, déserte à cette heure assez avancée de la nuit. Elle suivait par moments, de ses regards profonds, la physionomie

peu aimable de son père, qui paraissait s'obscurcir davantage à mesure que sa lecture avançait et qu'il touchait à la fin des feuillets qui paraissaient si fort l'intéresser. La troisième personne qui complétait cette petite scène d'intérieur, si pleine de couleur et de vérité, était la mère de la jeune fille et la femme du constructeur de navires, dont le visage aux traits pâles et fiers ne paraissait être occupé qu'au maniement du rouet, dont les ronflements monotones paraissaient faire concurrence avec les sons félins du chat, ravi d'aise auprès de la chaleur du foyer.

Cependant Menjonine relevait brusquement la tête, car cette fois elle ne se trompait pas. Le bruit de la porte donnant sur la rue venait de retentir, et un pas rapide se faisait entendre sur les grandes dalles de la cour humide. Sans faire attention au regard irrité de son père, la jeune fille venait de se lever avec une légèreté d'oiseau, et au moment où elle allait soulever le loquet de la porte, celle-ci s'ouvrit et un grand jeune homme entra dans l'appartement.

Le nouveau venu était de haute stature et portait le vêtement presque uniforme des maîtres de navires, c'est-à-dire un surcot de gros drap gris serré à la taille et muni d'un capuchon, des hauts-de-chausses et des bottes de veau marin. Un ceinturon soutenait une épée courte à large lame, presque sans garde, une sorte de coutelas dont la poignée était enrichie d'incrustations d'argent. Mais ce qui saisissait et retenait au premier abord, c'était l'expression de cette physionomie aux traits fiers et loyaux, et surtout de son regard clair et hardi. Ses yeux noirs semblaient habitués à scruter les profondeurs des mers sans limites, et de fait, quoique fort jeune, le capitaine de la *Menjonine de Bayonne* avait fait déjà de nombreux voyages et bravé bien des fois les fureurs de l'Océan. Ses cheveux bouclés étaient couverts du bonnet du marin, et lorsqu'il entra dans la vaste cuisine, il l'affermait sur sa tête comme s'il eût pris une résolution qui lui coûtait sans doute beaucoup.

Peritz de Hondelatte leva les yeux vers le jeune homme et, lui ayant fait signe de s'asseoir, il se remit à sa lecture, tandis que Jehan de Ségure, interdit par cet accueil auquel il n'était guère accoutumé, sentait le rouge de la confusion envahir ses traits brunis.

Les yeux caressants de Menjonine allaient du jeune homme à son père, et on voyait, aux efforts qu'elle faisait, que ce n'était qu'avec la plus grande peine qu'elle arrivait à ne pas éclater en sanglots.

Maître Peritz mettait une telle action et prenait un si vif intérêt à sa lecture, qu'il prononça à haute voix les dernières lignes du document qu'il achevait en ce moment :

*Asi que pues nuestro Redentor dió uictoria á nuestros ilustrisimos Rey é Reina é á sus Reinos famosos de tan alta cosa, adonde toda la cristiandad debe tomar alegria y faur grandes fiestas, y dar gracias solemnes á la Santa Trinidad, con muchas oraciones solemnes por el tanto ensalzamiento que habran, entornandose tantos pueblos á nuestra Santa Fe, y despues por los bienes temporales ; que no solamente la ESPAÑA, mas todos los cristianos leman aqui refrigeria y ganancia : este segun el fecho asi en breve. Fecha en la carabela, sobre las islas de CANARIAS, quinse de Febrero de 1493.*

*Para lo que mandareys,  
El Almirante*

*S.*

*S. A. S.*

*X. M. Y.*

*Xpo Ferens.*

Hondelatte ferma lentement ses feuillets et, passant sa main sur son front, il regarda un moment le jeune marin et sa fille, qui étaient séparés par la largeur de la table.

Jehan de Ségure crut que le moment était venu, car il dit sans autre préambule :

— Maître, je viens vous prévenir que la *Menjonine* est

prête, le chargement terminé et l'équipage à bord. Ainsi nous partirons quand vous voudrez.

Le constructeur fit un effort visible pour rappeler sa pensée bien loin de lui sans doute, mais enfin il dit, en froissant les papiers posés devant lui :

— Voici bien autre chose, Jehan ! Je ne crois pas que tu saches encore la grande nouvelle ; mais elle est propre à faire réfléchir tous les esprits sérieux. Christophe Colomb, dont tu connaissais les projets, a réussi dans son entreprise, et il a découvert le nouveau passage des Indes et la route de Cathay.

— Je vous l'avais bien dit, maître Peritz.

— Je me souviens que tu avais grande confiance dans cette expédition ; mais toi-même, comment en avais-tu été informé ? Connaissais-tu l'almirante ?

— Non, maître. Mais j'ai navigué pendant quelque temps avec Juan de la Cosa, de Santona, qui a été embarqué comme pilote à bord de la *Santa-Maria*, et nous avons eu de longues conversations à ce sujet. Moi-même, d'ailleurs, si je n'avais pas eu l'honneur de commander votre caravelle, j'aurais essayé de m'embarquer à bord de son vaisseau.

— Ainsi, dit le constructeur, tu aurais été heureux d'accompagner le Génois dans cette aventure ?

— Écoutez donc, maître, une telle gloire !....

Peritz de Hondelatte serra ses lèvres et regarda fixement le hardi jeune homme ; puis, comme ayant pris une dernière résolution, il lui dit tout à coup :

— Écoute-moi bien, Jehan ! Il m'est venu une idée qui, si tu veux la partager, nous donnera à tous deux la fortune et la gloire. Je dois t'avouer que je suis jaloux du navigateur génois et je voudrais faire mieux que lui.

— Je vous écoute, maître !

— Eh bien ! il s'agit de mettre la caravelle en état de faire un long voyage, de la munir d'un bon équipage et d'aller avec elle découvrir des pays nouveaux.



— Je vois ce que vous voulez, maître, et quant à moi, je ne demande pas mieux.

— De quel côté comptes-tu te diriger ?

Le jeune marin réfléchit une minute ; puis, relevant sa tête où se lisait le courage le plus indomptable, il dit :

— Vous savez, maître Peritz, que derrière le grand banc où les vaisseaux bayonnais vont pêcher le *bacallao*, il existe une terre arrosée de grands fleuves. J'ai donc l'intention de descendre plus au Sud et de la côtoyer jusqu'à ce que j'arrive dans les pays inconnus.

— Crois-tu donc que ce soit là le Cathay du navigateur Colomb ?

— Non, maître, c'est un pays nouveau.

— Et qui produit de l'or ? dit le constructeur d'un ton avide.

— Je l'espère, répondit le marin.

— Eh bien, va donc, Jehan, et que Sainte Marie de Bayonne te protège. Si tu réussis, tu demanderas toi-même ta récompense.

Les yeux hardis de Jehan de Ségure se reposèrent sur le beau visage de Menjonine, qui écoutait les détails de cette expédition aventureuse avec un tranquille sourire. Pendant ce temps le rouet de sa mère sifflait, et le gros chat rouge, définitivement endormi, ne s'occupait plus du monceau de cendres qui menaçait à tout instant de s'écrouler.

— La caravelle sera-t-elle suffisante ? dit tout à coup Peritz de Hondelatte.

— Je crois que oui, maître, mais si nous voulons profiter de la bonne saison, il faudra commencer dès demain.

— C'est ce qui sera fait !

Moins d'un mois après, la *Menjonine de Bayonne* était prête au départ. C'était un vaisseau jaugeant au moins 120 tonneaux, à poupe carrée, ayant des châteaux élevés sur l'avant et l'arrière, et monté par soixante-dix hommes, tous du pays bayonnais. Quatre mâts servaient au jeu des voiles latines. Ce genre de vaisseau était particulièrement propre à la navigation

à laquelle elle avait été destinée, car sa marche rapide lui permettait de faire dix à douze milles à l'heure, avec un bon vent. Il n'avait pas à bord d'autre chambre munie d'un lit que celle destinée au capitaine, située sur le château d'arrière et meublée avec une austérité d'ascète. Les marins couchaient sur le pont ou se mettaient à l'abri sous le château d'avant les jours de mauvais temps ; la cuisine se faisait à l'air libre, dans une caisse ferrée remplie de sable.

On embarqua des vivres pour dix mois, car on ne savait pas trop quand finirait la campagne ; l'artillerie se composait de deux bombardes lançant des boulets de pierre et de quatre fauconneaux dont les projectiles étaient en plomb. La caravelle fut munie d'armes nombreuses, arbalètes, épées, haches, poignards, piques, puis bien et dûment pourvue d'une aiguille aimantée, d'une « *carta de marear* » qui contenait toutes les parties du monde connues à cette époque, des horloges de sable, des plombs de sonde pour les navigations côtières ; elle hissa enfin à son grand mât le pavillon vert et rouge de Bayonne et descendit lentement le courant du fleuve aux acclamations de la multitude qui saluait son départ.

Deux heures plus tard, ses voiles blanches paraissaient encore à l'horizon comme un point qui ne tarda pas à disparaître dans les profondeurs de l'infini.



Une année s'était presque écoulée ; on avait vu reparaitre les beaux jours, puis la mauvaise saison était revenue. Les arbres si touffus des environs de Bayonne avaient été dépouillés de leur riche parure, et un vent aigu et froid, mêlé de bourrasques de pluie, sifflait dans les rues tortueuses et sur les vieilles murailles de la ville.

Nous nous retrouvons encore dans la maison du constructeur Peritz de Hondelatte, et la scène par la peinture de laquelle nous avons commencé ce récit, paraît se répéter

encore avec la plus scrupuleuse exactitude. Les personnages sont les mêmes, et ils écoutent tous trois, et sans mot dire, les gouttes de pluie, fouettées par le vent, qui frappent bruyamment contre le vitrage.

Une douloureuse mélancolie règne sur les visages. Peritz de Hondelatte a encore maigri, ses cheveux sont plus rares et plus blancs, et sa tête nue est appuyée contre le haut dossier de sa chaise de chêne noir. Il semblerait sommeiller si un tressaillement nerveux, qui l'agitait par moments, n'eût indiqué son esprit sans cesse en éveil. Menjonine est aussi devenue plus pâle, et ses grands yeux bleus sont entourés d'un cercle de bistre ; sa mère tourne son éternel rouet et le gros chat rouge occupe encore sa place favorite près des cendres.

Le malheur, avec son cortège de tristesses et d'ennuis, paraît s'être appesanti sur cette famille. Et en effet, Peritz de Hondelatte a eu plusieurs de ses vaisseaux enlevés par des corsaires ennemis, et d'autres ont péri corps et biens. Il n'avait plus d'espoir que dans la caravelle, et une année s'était écoulée sans qu'on ait vu son retour. La dernière fois qu'il avait eu de ses nouvelles fut bien peu de temps après son départ. Elle avait touché aux Canaries pour réparer sa trinquette, qui avait été brisée par un de ces coups de vent fréquents dans ces régions. Puis, plus rien, et il fallait bien croire que le vaisseau avait dû périr sur quelque côte déserte.

Tout à coup il sembla à Menjonine qu'on avait heurté la porte qui donnait sur la rue ; elle eut un tressaillement soudain, car avec la vive foi de la jeunesse et de l'amour, la pauvre enfant n'avait pas encore perdu tout espoir de voir revenir celui qu'elle aimait. Le constructeur, réveillé de sa demi-somnolence, ouvrit les yeux et dit :

— Qu'as-tu donc, enfant ?

— Mon père, il m'a semblé entendre le pas d'un cavalier dans la rue.

— Un homme d'armes du roi, sans doute !

— Oh ! non, mon père. Je crois qu'il s'est arrêté devant notre porte et qu'il a heurté doucement.

— Bah ! tu as rêvé. Qui peut venir chez nous à cette heure avancée de la nuit ?

— Si c'était des nouvelles de Jehan de Ségure ?

— Quoi, tu penses encore à le revoir?... Hélas, chère fille, la caravelle a disparu sans doute, et aucun des braves marins qui la montaient ne viendra nous dire ce qu'elle est devenue. Un si beau navire, et dans lequel j'avais mis tout mon espoir !....

En ce moment un coup plus distinct retentit à l'extérieur, et la jeune fille, dont les traits s'animèrent subitement, bondit sur ses petits pieds, en disant au vieillard :

— Entendez-vous, maintenant ?

— Oui, c'est bien ici, va ouvrir, mais crois-moi, pauvre enfant, ne te prépare pas une fausse joie.

Menjonine sortit de l'appartement, on entendit son pied léger résonner sur les grandes dalles humides de la cour, puis le fracas des barres et des verrous dont elle débarrassait la porte. Elle revint presque aussitôt précédant une sorte de paysan basque, dont les vêtements grossiers étaient ruisse-lants de pluie.

— Que voulez-vous ? lui dit le constructeur.

— Je vous suis envoyé de Saint-Jean-de-Luz pour vous remettre une lettre.

— A moi ?

— A vous. Vous êtes bien Peritz de Hondelatte, constructeur de navires ?

— Oui.

— C'est vous qui avez armé la *Menjonine de Bayonne*, partie depuis près d'une année pour un voyage de découvertes ?

— Oui, articula faiblement le constructeur, dont une affreuse angoisse fit pâlir le visage ridé.

— Eh bien ! la caravelle est entrée aujourd'hui dans le port,

vers trois heures, faisant eau de toutes parts, mais son équipage au complet. Le capitaine Jehan de Ségure, que je connais bien, car j'ai navigué avec lui, m'a chargé de vous porter un paquet qui vous est destiné. Quant à lui, il sera ici demain, pour vous rendre compte de son voyage.

En disant ces mots, le messenger souleva le court manteau de peau de chèvre qui l'avait tant bien que mal préservé de la pluie, et sortit un paquet assez gros qu'il remit à maître Peritz, dont les mains tremblaient de joie.

Raviver les cendres du foyer en y jetant une brassée de bois sec, préparer une pinte de vin à la cannelle et offrir un bon lit au messenger, fut pour l'alerte Menjonine l'affaire d'un moment. Pendant ce temps son père débarrassait l'enveloppe de ses lacs de soie et, ranimant les becs de la lampe de cuivre dont les mèches étaient charbonnées, il se livra à l'examen des papiers qui lui avaient été remis.

Un billet lui donnait l'explication si longtemps attendue ; il s'exprimait ainsi :

« A *Honorable et discret Peritz de Hondelatte, maître et clavier de la frairie des charpentiers de navires.*

« Je suis de retour dans le port de Saint-Jean-de-Luz, après onze mois de navigation, et j'ai découvert des pays nouveaux, riches et bien peuplés. Je vous envoie un échantillon de l'or que j'ai recueilli, et je viendrai demain moi-même pour vous rendre un compte exact de ma cargaison, et de l'état de l'équipage, que j'ai ramené sain et sauf. Il faut que je me prive pour l'instant du plaisir de vous voir, car la caravelle a été si perçée par les taretts, que je vais être obligé de l'échouer afin qu'elle ne coule pas au milieu du port. Mais, grâce à Dieu, nous sommes en sûreté après avoir vu cent fois la mort devant nous.

« Rappelez-moi au souvenir de ma bien-aimée Menjonine, et dites-lui que je viendrai lui rappeler ce qu'elle a promis.

« JEHAN DE SÉGURE ».

Cette lettre, qui jeta la joie la plus vive dans toute la famille, était rédigée en gascon, ainsi que les quelques feuillets de parchemin sur lesquels le hardi marin envoyait à son armateur un extrait de son journal de navigation. Nous n'avons eu que la peine de traduire ce document, si curieux pour notre histoire maritime, et en n'en donnant que la fleur :

« Après avoir touché aux Canaries pour y exécuter des réparations urgentes, il partit définitivement avec un petit vent d'Est qui lui fit faire, suivant son estime, cinq cents lieues à l'Ouest dans l'espace de vingt-cinq jours. Mais le temps étant devenu plus beau, il continua sa navigation pendant vingt-cinq autres jours, qui lui firent faire encore quatre cents lieues, jusqu'à la vue d'une terre basse dont il s'approcha. Quantité de feux lui firent reconnaître qu'elle était peuplée. Mais, n'osant débarquer avec si peu de monde, il tourna au Sud et fit cinquante lieues sans apercevoir aucun havre, ce qui l'obligea de retourner vers le Nord. Il n'y fut pas plus heureux et, désespérant enfin de trouver un port, il mouilla au large, d'où il envoya sa chaloupe sur la côte. A la vue de ses gens, le rivage fut bientôt bordé de sauvages qui donnèrent différentes marques de surprise, d'admiration et de crainte. A mesure que la chaloupe approchait de la côte, ces barbares suivaient, revenaient sur leurs pas et recommençaient à fuir, mais en tournant la tête, pour observer ce qui se passait derrière eux ; cependant les signes des Bayonnais eurent le pouvoir d'en arrêter quelques-uns ; et, leur frayeur se dissipant par degrés, ils apportèrent enfin des vivres.

« Ils étaient nus, excepté le milieu du corps, qui était couvert de fort belles peaux, attachées avec une ceinture d'herbes, étroite et fort bien tissée, garnie de queues de différentes sortes d'animaux qui, leur tournant autour des reins, descendaient jusqu'aux genoux. Leur couleur ne différait pas de celle des autres Indiens. Ils portaient des panaches de plumes d'oiseaux ; leurs cheveux étaient noirs, assez longs

pour être relevés en tresse derrière la tête ; ils avaient la taille fort bien prise dans une hauteur moyenne, la face et la poitrine larges. Quelques-uns étaient extrêmement bien faits, et joignaient à leurs expressions des gestes fort agréables. Leurs yeux étaient noirs et leurs regards pénétrants. Ils ne paraissaient pas vigoureux, mais ils étaient agiles et très légers à la course. Le long de la côte, les Bayonnais remarquèrent des ruisseaux et plusieurs anses. En quelques endroits, la terre, s'élargissant, formait de belles plaines et des campagnes remplies de forêts. En d'autres c'étaient des bocages composés de diverses sortes d'arbres, tels que des palmiers, des cyprès, des lauriers et quelques autres espèces inconnues en Europe, dont l'excellente odeur faisait espérer d'en tirer quelques drogues. La couleur de la terre semblait promettre aussi des mines d'or. A l'égard des animaux, ils se présentaient de toutes parts en si grand nombre que ce spectacle causait de l'admiration.

« Jehan de Ségure disait que l'air lui parut sain sur cette terre, et fort tempéré, parce qu'il n'y règne point de vents trop impétueux, et qu'en été les plus fréquents sont ceux du Nord-Est et d'Ouest. Le ciel y est presque toujours serein ; et si les vents du Midi élèvent quelques brouillards, ils sont presque aussitôt abattus par la seule force du soleil. La mer voisine est toujours tranquille. Quoique le rivage soit bas et n'ait aucun port, toute cette côte est nette, c'est-à-dire sans roches ; et jusqu'à cinq ou six pas de terre on trouve sept à huit brasses de profondeur, avec si peu de vagues, qu'en haute marée le mouillage y est toujours facile et commode.

« Les Bayonnais s'étant avancés jusqu'à la pointe où la côte tourne à l'Orient, ils y découvrirent quantité de feux ; mais dans la confiance qu'ils avaient prise au caractère des habitants, ils ne firent pas difficulté d'envoyer la chaloupe au rivage. Les vagues s'y trouvèrent si grosses qu'elle ne put aborder. Cependant les sauvages, invitant par des signes d'amitié ceux qui la conduisaient à débarquer, un jeune

matelot, qui comptait sur son habileté à nager, se jeta à l'eau, après s'être chargé de quelques présents à l'aide desquels il espérait se faire des amis. Il n'était plus qu'à vingt pas de terre, et l'eau ne le couvrant plus que jusqu'à la ceinture, lorsque, la peur le saisissant, il jeta aux sauvages tout ce qu'il avait apporté et se remit à nager vers la chaloupe. Mais une vague le jeta sur la côte avec tant de violence, qu'il y demeura étendu sans connaissance. Les Indiens accoururent à lui et s'empressèrent de le porter à terre. Il parait qu'il fut quelque temps entre leurs bras sans s'en apercevoir, de sorte qu'en retrouvant ses esprits il fut saisi de frayeur et se mit à crier de toute sa force. Les sauvages, pour le rassurer, poussèrent encore de plus grands cris, mais l'effet répondait mal à leurs intentions. Enfin ils le firent asseoir au pied d'une colline et, lui ayant tourné le visage au soleil, ils allumèrent un grand feu auprès duquel ils le dépouillèrent de tous ses habits. Alors il ne put douter que leur dessein ne fût de le brûler pour en faire un sacrifice au soleil. On porta le même jugement dans la caravelle et dans la chaloupe, d'où l'on voyait tous ces préparatifs sans aucune espérance de pouvoir le secourir. Cependant ces craintes commencèrent à diminuer, lorsqu'au lieu de se voir maltraité, il remarqua qu'on faisait sécher ses hardes et qu'on ne l'approchait lui-même du feu qu'autant qu'il était nécessaire pour le réchauffer. Il ne laissait pas de trembler encore. Les sauvages lui faisaient des caresses auxquelles il n'osait se fier. Ils ne laissaient point d'admirer la blancheur de sa peau. A la fin, ils lui rendirent ses habits et lui donnèrent à manger; et comme il marquait une extrême impatience de rejoindre ses compagnons, ils le conduisirent au rivage. Là, ils le tinrent quelque temps embrassé, ensuite ils s'éloignèrent un peu pour le mettre en liberté, et lorsqu'ils le virent à la nage, ils montèrent sur une éminence d'où ils ne cessèrent de le regarder jusqu'à ce qu'il fut rentré à bord.

• Aussitôt que le matelot bayonnais fut arrivé, la caravelle remit à la voile pour suivre la côte, qui se terminait au Nord,



et cinquante lieues plus loin Jehan de Ségure fit mouiller à la vue d'une fort belle terre, qui avait de grandes forêts. Vingt hommes bien armés, qui descendirent sur la côte, pénétrèrent l'espace de deux lieues dans un pays dont les habitants fuyaient devant eux. Ils se saisirent d'une vieille femme qu'ils trouvèrent cachée dans l'herbe avec une jeune fille de dix-huit ans. La vieille portait un enfant sur son dos et menait à ses côtés deux jeunes garçons. La jeune fille menait trois autres enfants de son sexe. A la vue des étrangers elles poussèrent de grands cris, et la vieille fit entendre, par divers signes, que les hommes avaient pris la fuite. On lui donna des vivres, qu'elle reçut avec joie, mais la jeune fille parut obstinée à les refuser. Quelques Bayonnais prirent les enfants dans le dessein de les faire passer à Bayonne; ils voulurent prendre aussi la jeune fille, qui était très bien faite, mais elle jeta des cris qui leur firent appréhender qu'en si petit nombre, et dans un pays couvert de bois, il ne leur fût difficile d'éviter la poursuite des sauvages. Ils se contentèrent d'emmener un des garçons. Ces Indiens leur parurent plus blancs que ceux qu'ils avaient vus. Ils étaient à demi vêtus d'un tissu d'herbes et de cannes. Leurs cheveux étaient épais. Le produit de la chasse et de la pêche et diverses sortes de légumes servaient à les nourrir. Ils avaient l'usage des rets. Leurs flèches étaient armées d'os de poisson fort aigus. Tous leurs canots paraissaient d'une seule pièce. Les arbres du pays étaient moins odoriférants que ceux des terres précédentes, et ne pouvaient l'être autant étant situés plus au Nord; mais ils étaient entremêlés de vignes qui croissaient d'elles-mêmes, s'élevant jusqu'au sommet des branches en serpentant sur la terre. Les roses, les lis, les violettes et mille sortes d'autres fleurs ornaient la campagne. Jehan de Ségure et tous ses gens n'aperçurent point une seule maison. Après avoir passé trois jours à l'ancre, ils recommencèrent à suivre la côte entre Est et Nord, mouillant chaque jour, au soir, sur un fort bon fond; et cent lieues plus loin ils découvrirent une terre charmante,

entre des montagnes, traversée par une grande rivière dont l'embouchure était fort profonde.

Les Bayonnais y firent entrer la chaloupe. La terre était bien peuplée et les habitants assez semblables aux précédents, mais parés de belles plumes. Ces sauvages, dont Jehan de Ségure louait beaucoup l'humanité, s'approchèrent en jetant des cris, mais par leurs signes ils montraient les lieux où le vaisseau pouvait aborder. Les Bayonnais ne balancèrent pas à s'engager dans cette rivière, qu'ils remontèrent l'espace d'une demi-lieue sans cesser de recevoir les mêmes civilités des Indiens. Ils arrivèrent à l'entrée d'un lac d'environ trois lieues de tour. Mais une furieuse tempête, dont ils ne seraient pas crus menacés dans cette situation, les força de retourner vers la mer après avoir remarqué, des deux côtés du fleuve, toutes les apparences d'une terre abondante en mines.

« De là ils gouvernèrent à l'Est, sans autre vue que de suivre la côte, qui les obligeait à suivre cette route. A cinquante lieues de la rivière, ils découvrirent une île de forme triangulaire, grande, fort peuplée et remplie de beaux vergers. Le vent ne leur permettant pas d'y aborder, ils s'avancèrent, quinze lieues plus loin, vers une autre terre où ils trouvèrent, dans un bon port, plus de vingt canots qui s'approchèrent de la caravelle avec de grandes marques d'étonnement. On leur jeta des sonnettes et d'autres bagatelles qui les rendirent encore plus familiers. Entre ceux qui montèrent à bord on n'eut pas de peine à distinguer deux seigneurs, tous deux fort bien faits, l'un d'environ quarante ans et l'autre de vingt. Le premier était vêtu d'une peau de cerf dont les Bayonnais admirèrent la préparation et la forme. Il avait les cheveux en tresse autour de la tête, une chaîne d'or assez large au cou et des pierreries de diverses couleurs. L'autre n'était pas moins distingué par sa parure, et les personnes de leur suite l'emportaient beaucoup, pour la figure et les manières, sur tous les Indiens qu'on avait vus jusqu'alors.

Quelques femmes, qui étaient du nombre, ne s'attiraient pas moins d'attention par leurs agréments. Elles étaient nues, à la réserve de la ceinture qui était couverte de quelques bandes de peau de cerf. Leur tête était ornée de fort belles tresses, mêlées d'une sorte de ruban. Elles avaient aux oreilles de petites plaques d'or qui n'étaient pas sans art et sans goût. Elles furent charmées des sonnettes et des bijoux de verre qu'on leur offrit. Elles s'en ornèrent aussitôt les oreilles et le cou. La soie les touchait peu. Elles se regardaient un moment dans les miroirs et se mettaient à rire en les rendant. Les hommes ne faisaient pas plus de cas du fer et de l'acier. Ils contemplaient les armes sans y toucher. Tout ce qu'ils avaient paraissait les attacher peu, ou du moins ils l'offraient de bonne grâce. Pendant quinze jours que la caravelle demeura dans ce port, elle fut continuellement visitée, mais jamais les hommes ne perdirent leurs femmes de vue, malgré les présents et les caresses des Bayonnais qui ne pensaient qu'à les séparer. Un seigneur, qui venait souvent à bord, laissait toujours la sienne à deux cents pas dans un canot fort commode, d'où il faisait prier le capitaine de lui envoyer sa chaloupe. Il entrait librement dans le vaisseau, il faisait toutes les questions qui peuvent se faire par des signes ; il mangeait et buvait, avec goût, tout ce qu'on lui présentait, mais ses yeux n'étaient jamais détournés longtemps du canot auquel il avait confié sa femme

« Les Bayonnais ne craignirent point de descendre ni de pénétrer même dans les terres, qu'ils trouvèrent paisibles et fertiles, à plus de six lieues des côtes. Ils virent des campagnes qui n'avaient pas moins de vingt-cinq ou trente lieues d'étendue. La plupart des arbres étaient des chênes et des cyprès, avec quelques espèces qui leur étaient inconnues. Ils y trouvèrent des pommes et des noisettes, mais la plupart des autres fruits ne ressemblaient point aux nôtres. Les armes des Indiens étaient des arcs et des flèches travaillés avec beaucoup d'art. Toutes les maisons du pays étaient rondes, construi-

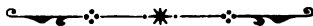
les en bois, séparées les unes des autres et couvertes d'un tissu de paille fort délié, qui les garantissait aussi parfaitement que nos tuiles du soleil et de la pluie. Elles se transportaient aisément, lorsque le besoin ou la commodité obligeait les habitants à changer de lieu, ou du moins la seule difficulté consistait à lever les toits, car tout le reste ne demandait qu'un moment. Une seule maison contenait jusqu'à vingt-cinq ou trente personnes, c'est-à-dire une famille entière comptée par les plus proches degrés du sang. Ces peuples étaient sujets à peu de maladies et se vantaient eux-mêmes de ne mourir que de vieillesse. Ce n'était pas dans la figure seule qu'ils avaient un air d'humanité : cet air respirait dans leurs moindres actions, surtout dans le zèle avec lequel ils s'aidaient mutuellement pour le travail. Jehan de Ségure observa que le pays contenait beaucoup d'or et en embarqua une grande quantité, ainsi que des perles fort grosses et beaucoup de pierreries. Pour ensemençer les terres, on y observait le cours de la lune et la naissance de quelques étoiles. L'embouchure du port est au Sud, et sa hauteur au quarante-unième degré.

« Après avoir fait d'abondantes provisions, les Bayonnais remirent à la voile pour continuer de suivre la côte vers le Nord. Ils firent encore 150 lieues sans rien découvrir au rivage qui tentât leur curiosité. Mais à cette distance du port dont ils étaient sortis, ils virent une terre plus haute, revêtue d'épaisses forêts, et des habitants d'un naturel si farouche que rien ne fut capable de les attirer à bord. Ils étaient vêtus de peaux. Leur unique exercice était la chasse et la pêche, qui leur fournissait une abondante nourriture, avec diverses sortes de racines que la terre produisait naturellement ; elle paraissait d'ailleurs fort stérile et sans aucune trace de culture. Jamais ces barbares ne voulurent rien prendre en échange de leurs aliments : le fer même, les couteaux et les hameçons, ne parurent pas les tenter. Vingt-cinq Bayonnais qui descendirent à terre furent reçus à coups de flèches et

ne recueillirent, pour fruit de leur expédition, que d'avoir observé quelque apparence de mines, surtout de cuivre. Ils remarquèrent aussi que les habitants portaient des plaques de ce métal aux oreilles.

« De là, ne cessant point de suivre le Nord, ils trouvèrent la côte meilleure et sans bois, mais bordée dans l'éloignement par de grandes montagnes. Cinquante lieues plus loin ils comptèrent, proche de terre, trente-deux petites îles qui formaient un spectacle agréable. Enfin, s'avancant d'environ cent cinquante lieues, il arrivèrent au cinquantième degré, proche de cette terre déjà fréquentée par les Basques et les Bayonnais pour la pêche de la morue. Jehan de Ségure donna aux sept cents lieues de côtes qu'il avait découvertes le nom de *Nouveau Bayonne*, et remit à la voile pour son pays, où il arriva onze mois après en être parti. »

Ici finissait l'extrait du journal de navigation du vaillant marin, et on doit juger de la joie et de l'enthousiasme du vieux constructeur. Le jour suivant, dès l'aube, le père et la fille partaient pour Saint-Jean-de-Luz et y trouvaient la caravelle qui, par une manœuvre habile, avait été échouée dans le port afin que l'eau, qui pénétrait de toutes parts, n'endommageât pas la précieuse cargaison. Mais qu'importait au jeune capitaine la perte de la *Menjonine*, puisqu'il en avait retrouvé une autre pour l'amour de laquelle il avait entrepris et mené à bien cette périlleuse expédition, et dont les beaux yeux noirs le récompensaient déjà de tout ce qu'il avait souffert.





## VIII

### LA PINASSE

Le soleil venait de se coucher derrière l'horizon, et dans ce beau ciel bleu, très pur, une teinte pourprée d'une douceur infinie se fondait au-dessus de la ligne des eaux. La brise, assez forte pendant une partie de la journée, venait de se calmer tout à coup, et le large fleuve n'avait pas une ride.

Un peu au-dessous du couvent de Saint-Bernard, qui abritait ses antiques murailles sous les grands arbres comme un nid d'oiseaux au milieu des feuilles, la rivière faisait un coude et formait une sorte de petite baie qui pouvait, à l'occasion, abriter plusieurs navires de faible tonnage.

Le centre de cette anse où la marée, qui commençait à baisser, se faisait à peine sentir, était occupé par un petit navire aux formes coquettes et hardies et qui, en dépit de l'heure et du lieu dans lequel il se trouvait, avait toutes les allures du plus déterminé forban qui eût jamais écumé les mers.

Mais jetons un coup d'œil rapide sur ce curieux spécimen de la construction navale bayonnaise, qui a depuis longtemps disparu et dont le nom seul subsiste encore de nos jours.

C'était une pinasse, c'est-à-dire un navire à voiles mais pouvant, le cas échéant, s'aider de dix longs avirons sur chaque bord, maniés par deux hommes. Elle avait 50 pieds de long, 12 pieds de large, 5 pieds 6 pouces de creux, 10 pieds de hauteur derrière et 11 devant. Elle possédait des châteaux d'avant et d'arrière servant au logement de l'équipage, une coursive séparait les bancs des rameurs, et deux pièces de canon sur les gaillards complétaient l'armement de guerre.

Il portait deux mâts servant à établir des voiles carrées et

un foc. Sa coque, entièrement peinte en noir, lui donnait un aspect sinistre, et sur son tableau d'arrière son nom était peint en lettres de feu. Le *Mousquet*, ainsi s'appelait cet effronté coquin, portait au-dessus du beaupré l'exacte représentation de son vocable, c'est-à-dire un long fusil de rempart sur affût à pivot développant son canon long de deux toises, rougi par les feux du soleil.

Profitons des dernières lueurs du jour pour pénétrer dans la pinasse, qui paraît déserte au premier abord. Mais aussitôt qu'on a mis les pieds sur le pont, on s'aperçoit que cet état de somnolence était simulé. En effet, tout était à son poste pour un prompt appareillage, et les avirons étaient prêts à aider le navire à gagner le fil du courant dont les vagues commençaient à se faire sentir contre ses flancs. La voilure était disposée pour être larguée, et l'unique embarcation hissée sur ses chandeliers. Quant à l'équipage, il était caché sous les châteaux d'avant et d'arrière et, ainsi rassemblés, ces cinquante hommes aux visages bronzés et aux traits énergiques, paraissaient méditer dans l'ombre, qui les noyait à chaque instant davantage, quelque mauvais coup.

Sur l'avant et au pied de l'affût du long mousquet, un marin était couché, mais de manière à ne pas perdre de vue ce qui se passe le long du rivage vers lequel le navire présente l'avant. Il est tellement dissimulé qu'il faut de bons yeux pour le distinguer dans l'ombre du canon, et le seul être humain qui paraisse à bord de la pinasse, est un homme de taille moyenne et à la barbe légèrement grisonnante. Il était accoudé sur la lisse du château d'arrière et tenait ses yeux obstinément fixés sur la berge couverte de joncs des marais.

C'était le fameux marin Johanitz de Hondelatte, dont la ville de Bayonne connaissait tous les exploits. Il revint un jour avec son vaisseau d'une expédition lointaine, chargé à couler bas de marchandises précieuses et faisant eau de toutes parts. On ne sut jamais quels étaient les parages où il avait fait cette très ample récolte, et de mauvaises langues, qui se prétendi-

rent mieux informées que les autres, assurèrent qu'elle était le produit de pirateries sans nom exercées sur les riches côtes de l'Amérique espagnole. Et de fait, pour quiconque avait une connaissance absolue de son équipage et de son absence de principes et de toute morale ; pour qui aurait soumis à une inspection détaillée les traits accusés mais pleins de ruse du capitaine de cette bande ; pour celui qui aurait vu ces yeux gris où brillait une froide bravoure, il était facile de comprendre qu'il était capable de tout pour voir s'opérer l'accomplissement de sa volonté.

D'ailleurs, il ramenait sur son bord une jeune femme de la plus grande beauté, qu'il dit avoir sauvée d'un naufrage, et qui l'épousa par reconnaissance. Mais les mêmes gens bien informés de la bonne ville, assurèrent une fois de plus que la charmante Carmela était une part du butin qu'il s'était approprié dans le pillage d'un couvent d'Amérique. Quoi qu'il en soit, le rude marin ne voyait que par les yeux de la jeune femme qui paraissait l'aimer fort de son côté. Pour lui faire plaisir, quoiqu'il fût très jeune, il parut renoncer à la mer, il vendit son vaisseau, licencia son équipage et se retira dans sa confortable maison de la rue Galuperie, où il édifia tout le monde par sa conduite tranquille et résignée.

Malheureusement, sa femme mourut en mettant au jour une petite fille à laquelle le père, désolé, donna le nom de celle qu'il avait tant aimée. Puis, afin de trouver un dérivatif à sa tristesse et à sa douleur, qui n'étaient pas feintes, il ne tarda pas à reprendre la mer et ses aventureuses expéditions.

De temps en temps il revenait à Bayonne, et son premier soin était de courir aussitôt voir sa petite Carmela, qui avait si bien tous les traits de sa mère, que le pauvre homme ne pouvait contempler cette charmante figure d'enfant sans pousser de gros soupirs.

Lorsqu'elle fut en âge, on la mit au couvent de St-Bernard, dont les vieilles murailles s'élevaient en pleine campagne et, au retour de chacune de ses campagnes, le marin s'exta-



siait davantage sur la beauté de sa chère fille, qui croissait à vue d'œil.

Mais nous devons expliquer au lecteur, avide de s'instruire, quelles étaient les raisons qui faisaient que le navire de Hondelatte se trouvait mouillé dans un endroit si reculé de la rivière et paraissait attendre à chaque instant le moment de descendre le courant de l'Adour.

C'était l'instant où le cardinal de Richelieu faisait ses préparatifs pour assiéger La Rochelle, qui était devenu le dernier boulevard de la religion réformée. Mais avant d'attaquer cette ville, réputée imprenable, il fallait de toute nécessité ravitailler l'île de Ré, bloquée par une escadre anglaise, et furieusement défendue par le brave Toiras, qui s'y couvrit de gloire. La flotte anglaise était nombreuse et puissante, et on songea à faire venir aux Sables-d'Olonne un certain nombre de pinasses, dont la légèreté à la course était devenue proverbiale. Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye et tous les ports du golfe Cantabrique français reçurent des ordres précis pour armer le plus grand nombre possible de ces petits navires. Bientôt la flottille bayonnaise mit à la voile, sous le commandement du sieur Dandoins.

Johanitz de Hondelatte avait proposé d'armer à lui seul une des pinasses, et cette offre avait été accueillie avec empressement par le Corps de ville, dont les finances étaient quelque peu obérées. On fut bien étonné de voir qu'il avait laissé partir le gros de l'armement; mais à cela il répondit que ses provisions n'étaient pas encore embarquées, mais que l'on n'avait rien à craindre, car il serait au lieu du rendez-vous général pour le jour fixé.

Cependant la nuit était devenue très obscure, de gros nuages noirs passaient dans le ciel, et les étroites fenêtres de l'abbaye se piquaient de quelques points lumineux. En ce moment Johanitz se pencha sur le bord élevé du bastingage, car il venait d'entendre des bruits de rames maniées avec la plus grande précaution. Au même instant, plusieurs personnes

montèrent à bord et l'une d'entr'elles, qui était une jeune fille dont les vêtements de laine blanche se détachaient sous les feux d'un fanal, vint se jeter dans les bras du vieux marin, qui l'embrassa tendrement. Presque aussitôt, le sifflet du contre-maitre retentit, mais si doucement qu'il ne parvint pas à réveiller les échos de la rive et, filant par le bout l'amarre qui la retenait encore, la légère pinasse, poussée par ses avirons, descendit doucement le fil de l'Adour.



Plusieurs mois s'étaient écoulés et nous nous trouvons encore à bord du *Mousquet*, mais en pleine mer et hors de la vue de toute terre. Le navire paraît fatigué par de longues croisières, et il est de fait que son intrépide capitaine ne l'a pas ménagé. Le léger vaisseau est en panne, et ses larges voiles en ciseaux le maintiennent presque stationnaire sur les vagues qui l'élèvent et l'abaissent doucement. A bord tout est de la plus grande propreté ; le long canon de l'avant est encore caché par son fourreau de toile à voile, et un homme de taille colossale était appuyé sur son affût. Il avait placé sa main en écran au-dessus de ses yeux afin de les abriter de la réverbération des vagues, qui scintillaient au loin comme des diamants. A ses pieds un jeune mousse, aux vêtements déguenillés, fourbissait avec ardeur une corne à amorcer les canons ; une partie des marins de l'équipage était couchée çà et là.

L'homme qui soumettait ainsi l'horizon à une inspection aussi sévère paraissait avoir cinquante ans environ. Ses membres osseux et ses épaules carrées dénotaient une force extraordinaire ; son teint, très basané, était encore recouvert d'une épaisse couche de hâle, et ses traits énergiques étaient encore rendus plus sévères par l'attention soutenue qui lui faisait pincer les lèvres. Il portait les vêtements des marins du bord et ne s'en distinguait que par un sifflet d'argent attaché à une chaîne de même métal et suspendu à son cou,

C'était une glorieuse journée qui se préparait : le large disque du soleil qui s'élevait lentement au-dessus de l'horizon faisait miroiter la mer comme de l'or en fusion, tandis que la brise, qui fraîchissait à chaque instant davantage, en faisait jaillir des éclairs aveuglants.

A part le marin gigantesque qui se tenait appuyé sur l'affût du canon de chasse, le vaisseau paraissait abandonné, et on n'eût jamais dit que soixante vigoureux gaillards étaient cachés dans les châteaux et sous la couverte.

Cependant la vigie de la hune de bourcette, ainsi qu'on appelait la misaine à cette époque, fit entendre un cri prolongé qui attira l'attention du maître d'équipage.

— Qu'y a-t-il là-haut ? demanda-t-il d'une voix enrouée.

— Une voile sous le vent à nous !

Secouant brusquement son apathie apparente, le contre-maitre, avec une agilité qui paraissait contraster avec son corps herculéen, grimpa presque en courant les haubans de misaine, et ne tarda pas à arriver à la tête du mât où était fortement saisie la large hune de la vigie.

C'était un vaste panier en osier solidement tressé, imitant encore à bord de ces petits navires les anciennes gabies des galères du moyen âge. Afin d'en compléter la physionomie antique, une botte de dards ferrés, liés ensemble à l'aide de lanières de cuir, étaient disposés pour qu'on pût les lancer sur le pont des navires qu'on attaquait à l'abordage. Du reste, cette hune était assez grande pour que deux ou trois hommes pussent aisément s'y mouvoir.

A peine maître Augerot de Larte eut-il suivi le geste du marin qui lui indiquait un des points de l'horizon, que ses yeux perçants se dirigèrent sur l'objet qui avait attiré leur attention.

C'était sans doute un navire depuis longtemps attendu que celui qui ne paraissait encore que comme un point blanc, car le contre-maitre poussa une sourde exclamation et se prépara à regagner le pont du *Mousquet*.

Le marin, qui restait à son poste, interrompit ce mouvement en disant :

— Dites, maître, ce navire-là, devant nous, vous le connaissez sans doute ?

— Si je le connais ? dit d'un ton avide le vieux marin, si je le connais ? il y a longtemps que nous l'attendons. Tu verras, Peyrot, tu verras !

— Il paraît bien gros, dit le matelot, dont le visage basané s'obscurcit visiblement.

— Il ne le sera jamais assez pour nous, dit d'un ton bref le contre-maitre.

— Vous avez donc l'intention de l'attaquer ?

— Sans doute, et de le prendre !

— Ce n'est pas là ce qu'on nous avait promis, dit le matelot d'une voix sombre.

— Comment ! que veux-tu dire ? répliqua le contre-maitre.

— Tenez, maître, je vous prévienne que vous n'obtiendrez peut-être pas de l'équipage toute l'obéissance que vous désirez.

Augerot de Larte se redressa brusquement :

— Est-ce une sédition ? une détestable sédition !

— Je ne puis rien vous répondre à cet égard. Tout ce que je sais, c'est que les hommes sont fatigués et désirent jouir un peu de ce qu'ils ont gagné. Depuis plus d'un an l'équipage presque tout entier a été renouvelé plus de dix fois, et il ne reste pas vingt hommes de ceux qui sont sortis pour la première fois avec le *Mousquet*. Ils ont résolu d'en finir avec cette croisière éternelle et de se séparer, sans quoi ils pourraient bien perdre en un seul jour tout ce qu'ils ont si péniblement amassé.

Les yeux gris de maître Augerot étincelèrent soudain ; mais, faisant un effort sur lui-même, il se contenta de répondre :

— Nous allons voir ce que va dire le capitaine, lorsque je vais lui apprendre cette bonne nouvelle.

Peyrot blêmit sous son hâle, ses lèvres tremblèrent, et il se hâta d'ajouter :

— Peut-être qu'ils auront réfléchi. Du reste, moi je ferai ce que voudront les autres !

— C'est bien ! c'est bien ! répondit le contre-maitre avec un sourire de mépris.

Et, saisissant le rebord extérieur de la hune, il se laissa glisser sans même toucher les enfléchures. Il tomba au milieu d'un groupe de marins fort occupés à regarder le navire étranger, dont les voiles grandissaient rapidement.

Sans prononcer une seule parole, il se dirigea vers le château d'arrière, qui s'élevait en face de la coursive. La première porte qu'il poussa, car elle n'était qu'entrebaïllée, le conduisit dans un petit réduit qui tenait toute la largeur du pont et dont la construction puissante, la porte fermée et garnie de verrous énormes, témoignaient que le capitaine du *Mousquet* n'avait pas pour la fidélité de ses hommes l'opinion la plus exagérée.

Deux pierriers, canons très courts montés sur des pivots et constamment chargés à mitraille, étaient placés derrière des meurtrières fermées par des volets en bois massif, et disposés à balayer constamment le pont d'un double coup de feu.

Sur un banc, un jeune page se tenait à demi couché : ses traits doux et efféminés, sa chevelure blonde et bouclée, son costume riche et même un peu théâtral, contrastaient singulièrement avec l'appareil guerrier de ce sombre réduit, tapissé d'armes de toute espèce.

Dans l'angle le plus obscur était dissimulée une porte, et le vieux contre-maitre hésita à deux ou trois reprises avant de la heurter de son doigt replié.

Une voix douce l'ayant invité à entrer, il poussa doucement l'huis et pénétra dans une chambre que l'on eût été à cent lieues de croire trouver à bord d'un effronté forban comme le *Mousquet*.

Ce n'étaient que magnifiques tapis d'Orient dans lesquels les pieds enfonçaient jusqu'aux chevilles, tentures de soie recou-

vrant les murailles. Les deux fenêtres de l'arrière donnaient sur une petite galerie que l'on appelait *jardin*, mais les vitraux qui la garnissaient ayant été fermés, elles ne laissaient pénétrer dans cette étroite cabine qu'un jour doux et mystérieux. Cette lueur était pourtant suffisante pour qu'il fût permis aux regards d'admirer un lit splendide en dentelles de Venise et dont le bois, de marqueterie et d'écaille, paraissait avoir été fait pour une infante. En face, des piles de coussins de soie brochés d'or et d'argent, formaient une sorte de divan bas et commode. Un léger parfum, qui flottait dans cette atmosphère étouffante, fit tousser le rude marin dont les poumons étaient plus habitués aux âcres senteurs de l'Océan.

Un jeune homme richement vêtu était à demi couché sur les coussins, tenant entre ses mains un livre à reliure de maroquin sur lequel il laissait errer nonchalamment les yeux. Il jeta le volume sur le plancher et dit à son lieutenant, qui se tenait à demi courbé devant lui, car sa taille colossale ne lui permettait pas de se redresser entièrement sous le plafond peint et doré de la cabine :

— Que veux-tu, maître Augerot ?

— Capitaine, une voile est en vue depuis une demi-heure environ, et je crois que c'est le galion que vous attendez avec tant d'impatience.

Une légère rougeur empourpra le teint si pur du jeune homme, et il se leva avec vivacité, comme s'il allait se précipiter sur le pont.

Le contre-maitre fit un geste comme pour l'arrêter :

— Capitaine, dit le vieux marin, avant de vous décider, laissez-moi vous dire que vos hommes sont presque décidés à ne pas attaquer ce vaisseau. Vous savez que ça été à force de promesses que nous avons pu les décider à la dernière capture : ils veulent débarquer et aller jouir tranquillement de l'or qu'ils ont gagné si péniblement, à ce qu'ils disent.

Pendant que le jeune capitaine écoute d'un air impassible les nouvelles extraordinaires que lui rapporte son vieux contre-maitre, jetons un coup d'œil rapide sur l'étrange commandant du *Mousquet*.

C'était un jeune homme de taille moyenne, admirablement prise, svelte et légère, et dont les proportions étaient si harmonieuses qu'elles le faisaient paraître plus grand qu'il n'était en réalité. Son visage, absolument imberbe, était d'une régularité peu commune et d'une beauté parfaite. Rien de plus merveilleux que l'arc de sa bouche, que l'on eût dit taillé dans le plus fin corail ; les yeux, d'un noir brillant, étincelaient, et les sourcils qui les surmontaient paraissaient avoir été produits par le pinceau le plus délicat.

C'était véritablement une trop grande beauté pour un homme, et aussi, en voyant la grâce enchanteresse qui se dégageait de chacun de ses mouvements, il eût été impossible de supposer que ce charmant adolescent était le chef redouté, le capitaine de ce vaisseau qui écumait les mers depuis si longtemps.

Mais, en regardant plus attentivement le jeune homme devant lequel maître Augerot de Larte courbait sa taille colossale, en voyant les rondeurs suaves des épaules qui se dégageaient sous le gorgerin d'acier, le renflement léger qui soulevait la veste brodée, et les saillies sensibles que l'on entrevoyait sous les hanches de la culotte large et bouffante, un observateur attentif comprenait bientôt que le jeune marin était une femme, et une femme belle parmi les plus séduisantes.

Maintenant, comment se faisait-il que les forbans qui composaient l'équipage du *Mousquet* eussent choisi une femme pour les commander, eux, les plus indisciplinés des hommes ?

Lorsque Hondelatte sortit de la rivière de l'Adour pour prendre la mer, au lieu de se hâter pour rejoindre l'escadrille qui se dirigeait vers Saint-Martin-de-Ré, il mit, au contraire, à la voile pour la côte d'Espagne et rangea, presque à les toucher, les falaises de la seigneurie de Biscaye.

Quelques petits bateaux pêcheurs ne lui parurent pas devoir attirer son attention. Cependant, voulant connaître à fond les qualités du vaisseau qu'il commandait, il appuya la chasse, avec ses avirons, à une trincadoure d'Ondarroa qui revenait du thon, et quoique les marins qui la montaient eussent fait tous leurs efforts pour s'enfuir, le *Mousquet*, les gagnant main sur main, leur tira un coup de canon dont le projectile passa, en sifflant, au-dessus de leur tête, et s'en fut bien loin ricocher sur les flots.

Ils interrompirent aussitôt leur nage, et quelques-uns d'entr'eux ayant été invités à monter à bord du navire, il en résulta qu'une demi-heure plus tard la trincadoure s'en allait seule, ballottée par les vagues, car son équipage entier n'avait pas hésité un seul instant à accepter les propositions qui lui avaient été faites par Hondelatte.

Tous les vaisseaux ne devaient pas être traités de la même manière : beaucoup furent rançonnés, d'autres pillés et coulés à fond. Mais un jour, comme le *Mousquet* venait d'aborder un galion espagnol qui sortait de Cadix, Hondelatte fut tué par un biscaïen, et comme son équipage ne savait plus que devenir, un jeune homme sortit brusquement du château d'arrière, le sabre à la main et, poussant un rugissement de tigre, fut en un instant au milieu des soldats espagnols qui avaient repoussé les pirates et commençaient même à envahir le pont du *Mousquet*.

Des coups terribles semèrent bientôt le pont de cadavres et, remettant l'ordre parmi ses hommes un peu rassurés, le nouveau combattant prit des mesures énergiques qui furent exécutées ponctuellement.

Les grappins d'abordage qui tenaient les deux vaisseaux liés l'un à l'autre furent élongés et, les longs avirons du *Mousquet* tombant brusquement dans la mer, le léger pirate s'éloigna rapidement du galion, qui lui tirait encore des coups de canon lorsqu'il était déjà hors de portée.

C'était la fille d'Hondelatte elle-même, la belle et séduisante



Carmela, qui avait réussi à opérer ce coup d'audace. Les grossiers marins qui l'accompagnaient et qui eurent pour elle une crainte et une adoration respectueuse, l'élevèrent d'un commun accord au grade de capitaine. La bizarre jeune fille, qui n'avait eu jusqu'alors pour compagnes que les douces recluses de l'abbaye de Saint-Bernard, devint le chef respecté et obéi d'un équipage mis hors du ban de la société.

Pendant que maître Augerot de Larte lui rendait compte de l'apparition du navire qui l'avait conduit dans la chambre du capitaine où personne, avant lui et un jeune page, n'avait encore pénétré, les beaux yeux de Carmela avaient pris un éclat métallique et sa lèvre, nerveusement retroussée par un sentiment d'irritation secrète, laissait entrevoir l'émail éblouissant de ses dents.

— Tu dis, Augerot, que c'est bien la *Nuestra Señora del Rosario* ?

— Capitaine, j'en suis sûr. Quel est le galion venant du golfe du Mexique qui pourrait naviguer en ce moment dans ces parages ?

— Certainement, la fuste portugaise que nous avons prise nous l'avait bien annoncé. Mais il est bien en retard !

— Il aura été saisi par quelque calme. Mais croyez bien, capitaine, que c'est lui, mon désir de nous venger à tous deux me le dit. J'aurai la vie de cet homme qui a tué mon commandant et votre père, ou je mourrai.

— Tu oublies, dit la jeune fille dont le visage avait encore pâli, que son existence m'appartient. Mais qui te retient, va, Augerot, fais battre le branle-bas de combat, car il se défendra sans doute. Eh bien ! tu es encore là ?

A ces mots, le vigoureux marin tressaillit soudain, et sa main gratta son crâne avec une sorte de rage, comme s'il eût désespéré d'en faire sortir une idée, et ce ne fut pas sans hésiter, qu'il dit :

— Ah ! oui, capitaine, le branle-bas de combat, c'est que voilà bien le diable ! Et la révolte de l'équipage ?

— La révolte, répondit avec mépris la belle Carmela, ils sont donc devenus fous ?

— Fous ? je ne crois pas, mais ils disent qu'ils ont assez de la mer, et qu'ils veulent enfin jouir de leurs parts de prises.

— Oui ! pour aller les dissiper dans quelque port en bombances et en orgies. Les lâches, qui m'avaient promis de me suivre partout où j'irais.

— Écoutez donc, capitaine, la mort frappe si souvent autour d'eux !...

— Toi aussi, Augerot ! tu veux m'abandonner ? dit Carmela avec rage.

— Moi, capitaine ! répondit d'un air sombre le vieux marin, vous savez bien que je vous suis fidèle jusqu'à la mort !

— Alors, Augerot, vas à ton devoir. Fais battre le branle-bas et ne t'inquiètes pas du reste, je viendrai bien à bout des mutins.

Le marin se retira et, deux minutes après, on entendit les sons d'un tambour accompagnés des miaulements aigus d'un fifre enrhumé qui appelait aux armes l'équipage du *Mousquet*.

Aidée par un page qui venait de pénétrer dans la cabine, Carinéla se hâta de revêtir une cuirasse damasquinée d'or, coiffa sa noble tête d'un morion de marin, prit à la main un sabre de damas à la lame bleuie et, ayant mis à sa ceinture une paire de pistolets, elle sortit d'un pas ferme.

Le tambour venait d'interrompre brusquement ses roulements, et cependant rien ne faisait prévoir que les préparatifs de combat, d'ordinaire si rapides à bord du *Mousquet*, eussent été commencés.

Lorsque le capitaine sortit du château d'arrière, un coup d'œil jeté sur la haute mer lui montra, à une lieue au large, la haute voilure d'un galion courant grand largue, et dont le bois commençait à s'élever sur les lames.

Sur le pont, dans la coursive, et même quelques-uns d'entr'eux montés sur les bancs des rameurs, les marins de

l'équipage étaient rassemblés, et il n'eût pas été facile de trouver une plus belle collection de figures sinistres et d'yeux étincelants et féroces. Afin d'appuyer sans doute les réclamations qu'ils se proposaient de faire, ils avaient détaché les piques placées au pied des mâts et les brandissaient d'un air fort peu rassurant.

Toutefois, au moment où le jeune capitaine parut tout à coup, les narines palpitantes, les lèvres contractées, les regards brillants d'un feu sombre, les plus rapprochés firent un mouvement de retraite. Il s'écria d'un ton bref, mais d'une voix si basse que les derniers placés l'entendirent à peine :

— Dites-moi, enfants ! pourquoi donc avez-vous pris ces armes ? Ne voyez-vous pas qu'elles vont vous brûler les mains ?

On entendit deux ou trois piques tomber sur le pont, puis une douzaine, puis toutes.

Carmela se rapprocha d'un bond d'un matelot aux traits sinistres, qui n'avait pu se décider à imiter ses camarades et à lâcher le manche de son arme.

— Ah ! vraiment, maître Peyrot, beau donneur d'avis, je vois que tu es devenu sourd ; mais, de par le diable, tu vas être guéri de cette infirmité.

Avec une effrayante rapidité, le capitaine avait saisi l'un des pistolets passés à sa ceinture, l'avait armé et fit sauter le crâne du misérable qui roula sur le pont au milieu de ses amis.

— Jetez-moi cela à la mer, dit Carmela en poussant dédaigneusement du pied le cadavre du malheureux Peyrot... Maître Augerot, faites battre le branle-bas, et lorsque tout le monde sera à son poste, je dirai à l'équipage quelques paroles qui, je le pense, seront bien reçues de lui.

Le tambour recommença ses battements, le fifre siffla comme un merle, les matelots, abandonnant toute idée de rébellion, se mirent à se préparer pour le combat, et le pont du *Mousquet* devint le théâtre de la plus grande activité.

En quelques minutes un large filet en cordes, de la grosseur du petit doigt, fut déployé et tendu au-dessus du pont, qu'il protégeait à environ six pieds de hauteur. C'était là le filet d'abordage primitif, et sur ces petits navires, dont les bastinages étaient très élevés, il avait la propriété de garantir complètement les combattants contre ceux qui auraient voulu l'envahir.

Bientôt tout le monde fut à son poste : les canonniers, la queue de fer des pierriers appuyée à l'épaule, les mousquetaires embusqués derrière les lisses ; les rameurs, revêtus du demi-corselet et coiffés du morion, étaient assis sur leurs bancs ; à l'avant, un groupe de matelots entourait la longue pièce dont le bronze brillait au soleil.

Au moment où maître Augerot de Larte allait porter son sifflet à la bouche pour donner le signal de la nage, le jeune capitaine, qui se tenait debout sur le filet d'abordage, fit signe à son équipage qu'il voulait lui adresser quelques mots. Un frémissement courut parmi ces redoutables marins, et la belle Carmela s'écria d'une voix vibrante :

— Mes amis, je suis heureux de votre prompt retour à l'obéissance que vous m'aviez jurée ; encore un dernier combat et vous serez tous libres. Cette journée verra l'accomplissement de ma vengeance et de la vôtre.

Un hourra interrompit Carmela, dont les fines narines palpitaient d'une émotion contenue.

— Reconnaissez-vous ce vaisseau que nous allons attaquer ? C'est la *Nuestra Señora del Rosario*, c'est le navire commandé par ce Pedro de Carvajal dont la rencontre, il y a plus d'un an, nous a été si fatale, car si moi j'y ai perdu mon père, vous autres avez vu massacrer beaucoup de vos amis.

— Vive le capitaine ! hurlèrent d'une seule voix les formidables bandits.

— Cela sera donc notre dernière affaire et nous allons l'enlever à l'abordage, car un combat d'artillerie est impossible pour nous. Enfin, je dois vous dire, quoique ce genre

d'encouragement vous soit inutile, que ce galion, qui est maintenant assez rapproché pour que vous puissiez en compter les canons, rapporte en Espagne une partie des sommes levées chaque année au Mexique, c'est-à-dire que cette fois vous sercz tous riches à ne savoir que faire de votre or. Maintenant, voulez-vous combattre, voulez-vous vous venger, voulez-vous me suivre ?

— Oui ! oui ! à l'abordage, vaincre ou mourir.

Le visage de la belle Carmela devint resplendissant de joie et d'orgueil en se voyant si complètement obéie. Sur un long coup de sifflet de maître Augerot, les douze avirons du *Mousquet* tombèrent dans la mer, dont la surface bouillonna et frémit.

La pinasse filait avec une rapidité merveilleuse vers le beau vaisseau qui, toutes ses voiles déployées, semblait vouloir lui éviter la moitié du chemin. Arrivée à bonne portée, la *Nuestra Señora del Rosario* lofa suffisamment pour découvrir sa hanche de tribord et fit un feu de file de ses gros canons. Si ces lourds projectiles eussent touché le petit *Mousquet*, il eût été infailliblement coulé à fond.

L'espagnol n'eut pas le temps de tirer une seconde bordée, car le pirate s'étant accroché à lui par ses griffes de fer, la plus grande partie de l'équipage se rua sur la haute membrure du galion et grimpa sur son bord comme une nuée de démons.

Ils ne rencontrèrent aucune résistance et paraissaient eux-mêmes étourdis de leur facile succès, lorsque les balustrades intérieures des châteaux des gaillards se garnirent d'épaisses files de mousquetaires, et qu'une voix impérieuse cria :

— Rendez-vous, *ladrones* !

Pour toute réponse, les pirates se précipitèrent à l'assaut des châteaux, mais cent canons de mousquets s'abaissèrent, une flamme terrible courut sur le pont, une effroyable détonation retentit, et un horrible coup de mitraille étendit presque tous les pirates sans vie.

Au même instant une pluie de grenades enflammées tombait sur le pont du *Mousquet*, les grappins furent coupés, et la *Nuestra Señora del Rosario*, obéissant à l'impulsion qu'elle recevait de sa large voilure, s'éloigna majestueusement.

A vingt toises une bordée qui, cette fois, perça à la flottaison le misérable pirate, fut suivie d'un feu roulant dont presque tous les coups portèrent. L'équipage du galion voyait les survivants répondre coup pour coup à ce feu impitoyable et faire tous leurs efforts pour rejoindre leur vainqueurs et mourir en combattant. Tout fut inutile, la mer se précipita par les ouvertures béantes, et la pinasse enfonça lentement. Bientôt on ne vit plus au-dessus de l'abîme que quelques débris et quelques hommes qui, après avoir lutté un moment, disparurent à tout jamais.



Lorsque la *Nuestra Señora del Rosario* aborda dans la baie de Cadix, les habitants des quartiers avoisinant le port ne furent pas peu surpris en voyant le noble et hautain duc Pedro de Carvajal descendre dans sa chaloupe, portant son pavillon de *capitan de nao*, et tendre la main à un jeune homme afin de l'aider à descendre à terre. Les traits pâles et doux de ce dernier indiquaient qu'il relevait à peine d'une longue et douloureuse maladie.

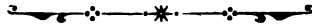
Don Pedro rendit compte à l'amirauté de son voyage et de la victoire qu'il avait remportée sur le terrible *Mousquet*, depuis si longtemps l'effroi du commerce espagnol. Puis, au lieu d'ambitionner une récompense, il demanda sa retraite sous prétexte de fatigue et de santé, et disparut du monde maritime et de la cour où il avait autant de parents que d'amis.

Ses nombreuses connaissances n'eurent pourtant pas tout à fait la clé de l'énigme, lorsqu'elles reçurent un jour, sur un beau parchemin entouré de lacs de soie, la lettre suivante.

que nous traduisons scrupuleusement en français de nos jours :

« Don Pedro de Carvajal, duc de Carvajal y Carvajal, comte d'Almodovar del Rio, de Carabanchel, marquis de Almoradiel, Gétafe et autres lieux, grand d'Espagne de première classe, chevalier de la Toison-d'Or et capitaine des vaisseaux du roi, a l'honneur de vous annoncer son mariage avec dame Carmela de Carvajal y Carvajal, comtesse de Albacete, petite-fille de l'illustrissime seigneur Don Joaquin de Albacete y Carvajal, vice-roi des Indes, et vous prie d'assister à la cérémonie qui aura lieu dans son château de Almodovar del Rio, le 25 juin 1629.

« *Signé* : LE DUC PEDRO DE CARVAJAL ».





## IX

### LE BRIGANTIN

Le 18 juillet 1670, une petite troupe qui venait d'arriver à Bayonne par la route de Bordeaux traversait le pont de bois jeté sur l'Adour et en faisait résonner les poutres sonores sous les sabots ferrés des chevaux. Il semblait que les cavaliers qui la composaient avaient dû faire une longue et pénible traite, car ils étaient couverts de poussière, et leurs montures, quoique de bonne race, paraissaient prêtes à succomber à la fatigue et bronchaient à chaque pas.

En tête de la cavalcade chevauchait un seigneur au fier visage, d'un âge déjà assez avancé, et portant la moustache et la royale blanches. Malgré la chaleur, il était enveloppé dans une ample cape à l'espagnole et marchait sans regarder autour de lui. Cependant, le spectacle qui se déroulait sous ses yeux, le large fleuve couvert de vaisseaux, les deux rives bordées de la plus belle végétation, étaient bien faits pour attirer l'attention de gens qui venaient de passer plusieurs jours dans les sauvages déserts des Landes.

Derrière la litière qu'il précédait et dont on ne distinguait même plus le cuir de Cordoue doré et gaufré, tant elle était recouverte de poussière et maculée par la boue des chemins, venaient deux robustes laquais, montés sur de bons chevaux, et portant à l'arçon de leur selle une courte carabine à la wallonne.

À côté de la litière un jeune homme chevauchait monté sur un magnifique genêt d'Espagne dont la petite tête fine, la large crinière et la longue queue dénotaient son étroite parenté avec ces beaux chevaux arabes dont les Maures avaient peuplé



la péninsule. Ce cavalier portait à tout instant ses regards tantôt sur le vaste fleuve, tantôt sur la portière de la litière. Comme pour le récompenser de sa constance, le mantelet de cuir venait de se relever, et la vue d'un frais et délicieux visage fit battre le cœur du jeune écuyer.

— Voyez donc, Pacheco, la majestueuse rivière et tous ces vaisseaux dont les mâts sont si élancés ! Mon Dieu, que tout cela est beau à voir !

Le jeune homme sourit et fit légèrement reculer son cheval pour permettre à celle qui venait de parler d'embrasser d'un seul coup d'œil toute l'étendue du paysage.

Encadrant ainsi sa ravissante tête au milieu des sombres portières, la jeune fille présentait la beauté la plus accomplie qu'il eût été donné à un amoureux de contempler.

Car il était amoureux, le beau seigneur Pacheco, et amoureux à lier. Pendant ce long voyage fait à petites journées à travers la France, il n'avait jamais pu se rassasier de contempler ce visage aux contours si nobles et si fiers, et surtout ces yeux bleus faisant un contraste troublant avec des cheveux d'un noir d'ébène.

En cet instant la petite troupe, qui venait de traverser le pont Saint-Esprit, pénétra sous la voûte sombre de l'ancienne capitainerie, et aussitôt après les voyageurs eurent devant eux une vue nouvelle, du pittoresque le plus achevé.

Ils s'engagèrent sur le pont Mayou et tout à coup le vieux gentilhomme, qui tenait toujours la tête de la troupe, s'arrêta brusquement. Les mules de la litière firent de même et le seigneur Pacheco, abandonnant la portière, vint se ranger à son côté.

— Qui vous arrête, seigneur ? dit le beau cavalier au vieux gentilhomme.

Celui-ci ne répondit pas tout d'abord, mais il désigna du geste au seigneur Pacheco un vaisseau aux formes fines et élégantes, très ras sur l'eau, et qui était mouillé à quelques toises de la tour Saint-Esprit.

— Eh bien, seigneur duc, je vois en effet ce navire. Est-ce que vous le connaissez ?

— C'est un brigantin, un de ces maudits brigantins : le navire des pirates et des corsaires par excellence.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire ? L'Espagne et la France ne sont-elles pas en paix maintenant ?

— Sans doute, mais les flibustiers de l'île de la Tortue ne sont en paix avec personne et, lorsque nous serons à la Vera-Cruz, nous verrons bien souvent nos côtes ravagées par des bandits comme celui-ci.

— Croyez-vous donc, seigneur duc, que ce soit un flibustier ?

— Que sais-je ? ces bandits viennent, paraît-il, se recruter souvent dans ces parages, et il ne paraît pas impossible que celui-ci se soit rendu à Bayonne dans ce but.

Et de fait, le navire qui retenait ainsi l'attention des deux gentilshommes était long, agile, et singulièrement bas sur l'eau. Ses bastingages élevés ne permettaient pas de voir ce qui se passait sur son pont. Ce qui parut le plus étonner les Espagnols, fut une pièce de 36 livres de balles, si longue que sa gueule béante s'allongeait presque au-dessus du beaupré. On ne voyait pas d'autre artillerie sur son bord. Deux mâts inclinés suffisaient à porter toute sa voilure, et ses sombres flancs, sur lesquels était peint un mince liseré rouge, se reflétaient sur les eaux moirées de la rivière.

En ce moment un léger cri d'effroi attira soudain l'attention des deux seigneurs, et ils eurent tout d'abord quelque peine à comprendre ce qui venait de se passer. Mais en voyant la belle Carmela le visage empourpré, et à deux pas d'elle un jeune homme de haute taille, portant le vêtement des marins, qui se penchait vers l'Espagnole en lui présentant avec courtoisie son éventail qu'elle avait laissé tomber, le vieux duc fit un mouvement comme pour intervenir.

Don Pacheco était trop amoureux pour réfléchir : il enleva son cheval des quatre pieds et le jeta si brusquement entre le

jeune homme et la litière, qu'il faillit le renverser. En même temps il leva son fouet sur le jeune marin et l'eût frappé si celui-ci, saisissant le mors de la monture d'une main de fer, ne l'eût faite cabrer avec une telle violence que le cavalier fut au moment d'être désarçonné.

Carmela poussa un cri d'effroi et se rejeta dans la litière. Le cheval, calmé à grand'peine par son intrépide écuyer, tremblait de tous ses membres. Don Pacheco se hâta de mettre pied à terre pendant que la foule, attirée par cet incident, se rassemblait avec curiosité.

Le gentilhomme espagnol fit quelques pas vers le marin qui, après avoir lâché la bride du cheval, s'était appuyé nonchalamment contre la balustrade du pont, dans une attitude de quiétude parfaite.

Mais son visage, aux traits expressifs, dénotait une si farouche audace que, malgré sa bravoure, don Pacheco fut saisi par les éclairs brillants que lançaient ses grands yeux gris. Au même instant, une voix qui s'éleva des rangs des curieux dit en castillan :

— Faites attention, señor, c'est Michel le Basque.

A l'énoncé de son nom, terrible dans l'Amérique espagnole, le célèbre chef des flibustiers sourit dédaigneusement en voyant la surprise se peindre sur les traits réguliers du jeune homme. Mais pendant ce temps le vieux seigneur, qui avait assisté à toute cette scène, s'avança à son tour et ordonna à Don Pacheco de remonter à cheval et de le suivre.

La petite troupe entra dans la longue et étroite rue Pont-Mayou et disparut bientôt à tous les yeux.

Pendant ce temps, celui qu'on avait appelé Michel le Basque resta en contemplation sur le pont, où il paraissait avoir pris racine et suivit des yeux la litière tant qu'elle fut visible. Alors seulement, il dit à demi-voix et avec un gros soupir :

— Qu'elle est belle !

Le célèbre chef des aventuriers était un jeune homme de haute stature, à la taille bien prise, aux traits réguliers et

hardis, aux mouvements lestes et souples. Il avait déjà acquis une immense réputation, car peu de temps auparavant il avait exécuté, de concert avec l'Olonais, sa fameuse expédition du lac Maracaïbo. Depuis il s'était décidé à venir faire un tour en France, et il avait eu surtout pour but principal de recruter des flibustiers parmi ses compatriotes, dont l'esprit d'aventure, la vigueur et l'agilité en faisaient, sur mer, les plus redoutables des combattants. Aussi avait-il pleinement réussi dans la mission qu'il s'était tracée, et le noir brigantin qui était mouillé au pied de la tour de Saint-Esprit avait reçu son complément d'équipage et n'attendait plus que l'ordre de son chef pour prendre la mer.



Le lendemain de ce jour mémorable, deux des personnages que nous avons déjà vu paraître au début de ce récit venaient de traverser encore le pont Mayou et pénétraient dans la sombre rue Bourg-Neuf. Le vieux seigneur avait revêtu un costume de ville à la mode espagnole, c'est-à-dire de couleur sombre et sans un bijou. Seulement, à la poignée de son épée, extraordinairement longue, de celles qu'on appelait *espadas de golilla*, brillait un diamant d'une grosseur invraisemblable.

Il tenait par la main la jeune fille que nous avons déjà vue dans la litière, et dont l'adorable beauté attirait les regards de tous les passants. C'est qu'il n'était guère possible de voir une femme plus accomplie que cette enfant à peine éclosée et dont la grâce enchanteresse était encore relevée par les riches vêtements qu'elle portait.

Comme la rue était légèrement boueuse, quoique le temps fût très chaud et très sec, elle avait posé une de ses mains finement gantée sur le bras du vieux gentilhomme, et de l'autre elle relevait ses longues jupes de satin, laissant voir, par instant, comme dans un éclair, une mignonne chaussure

et le bas de sa jambe fine emprisonnée dans un bas de soie vert émeraude à larges coins d'or.

Vers le milieu de la rue, en face de l'étroite ruelle qui conduisait au porche antique du couvent des Jacobins, le gentilhomme castillan, qui se faisait précéder d'un jeune enfant aux cheveux embroussaillés, tourna à droite et pénétra dans un dédale de petites rues qui s'enchevêtraient les unes dans les autres.

— Fi, mon père, dit la jeune fille, où me conduisez-vous par ici, et qu'avez-vous à faire au milieu de ces quartiers si misérables ?

— Viens, viens, Carmela, viens, chère enfant, ceci est un pèlerinage duquel tu emporteras un impérissable souvenir.

— Je ne vous comprends pas, mon père.

— Viens, te dis-je, et tout te sera expliqué.

— Vous avez donc quelque connaissance dans une de ces vieilles rues ?

— Oui, mon enfant, une connaissance bien chère, quoique je ne l'aie jamais vue.

— Par ici, señor, par ici, s'écria le gamin qui les précédait. Nous sommes arrivés.

Il venait de s'arrêter devant une haute et étroite maison dont le pignon aigu offrait le type le plus complet de la maison bayonnaise au XVI<sup>e</sup> siècle. Les bois de sa façade, posés en sautoir, étaient peints d'un rouge violent, mais les années et les intempéries en avaient bruni l'éclat. Les étages surplombaient les uns au-dessus des autres, et les extrémités des poutrelles, grossièrement sculptées, saillaient violemment. Cette maison, dont les petites fenêtres étaient grillagées, avait un aspect triste et presque sinistre. Cependant une touffe de fleurs, jaunes comme l'or, s'était logée sur une poutre du premier étage et ces fleurs balançaient leurs corolles délicates au souffle léger de la brise.

— Tu dis que c'est ici ? dit le vieux seigneur au gamin qui regardait la belle demoiselle avec une admiration respectueuse.

— Oui, monseigneur.

— C'est là le logis de Hondelatte ?

— Sans doute, Monseigneur, il n'y en a pas deux.

— Vois donc, mon enfant, si tu pourrais m'en faire ouvrir la porte ?

— Oh ! cela n'est pas difficile, monseigneur ; mais vous savez, dit-il après un instant de réflexion, la vieille Marianne n'aime pas beaucoup à voir du monde.

— Tiens, dit le seigneur castillan en mettant un doublon d'or dans la main noire de son guide, va et frappe à la porte.

L'enfant regarda avec stupeur la brillante pièce, puis, tout à coup, il s'élança avec frénésie sur les pierres branlantes du degré et, s'étant accroché au marteau de bronze représentant une ancre de galère de forme ancienne, il frappa une multitude de coups avec une si grande force que la vieille maison parut s'éveiller en sursaut.

Bientôt la porte s'ouvrit, et une voix aigre s'écria :

— Que veut-on ? qui est là ?

— Bonne femme, dit le castillan en s'avancant aussitôt, je désire parler au maître de céans.

— Allez-vous donc entrer là-dedans ? mon père, fit avec une moue dédaigneuse la belle Carmela.

— Regarde bien cette demeure, mon enfant, car c'est là que ta mère a vu le jour.

— Ma mère ! dit avec émotion la belle fille, ma bonne et sainte mère. Oh ! merci, merci, de me l'avoir fait connaître cette demeure, merci de m'avoir fait voir le lieu de sa naissance.

La vieille servante venait de tourner sur ses talons, en faisant signe à nos deux personnages qu'ils pouvaient entrer. Ils la suivirent dans le long corridor, d'une fraîcheur glaciale, et arrivèrent dans la cour intérieure, aux dalles verdâtres et moussues. Dans le fond se dressait un ancien corps de logis. Contre la muraille étaient placés des attributs militaires et maritimes, des trophées de harpons et de lances pour la pêche

de la baleine et, dans un angle, une proue de galère sculptée et dorée.

Ils montèrent l'escalier branlant aux balustres de bois grossièrement tournés et, sur le seuil du premier étage, ils trouvèrent un jeune homme de haute taille dans les traits duquel le seigneur espagnol reconnut celui qu'on avait nommé, la veille même, Michel le Basque,

— Que demandez-vous, messire ? dit le flibustier en s'adressant aux deux personnages, mais en dévorant du regard la charmante Carmela, qui avait rougi tout d'abord.

— C'est bien ici le logis de Hondelatte ? dit le vieux duc avec hésitation.

— Sans doute !

— Pouvez-vous me dire, señor, s'il existe encore quelqu'un de cette famille ?

— Je me nomme Michel de Hondelatte.

— Vous ?

— Moi ! et que voyez-vous d'étonnant à cela ?

— C'est que je croyais que le dernier de cette maison s'était perdu avec son vaisseau.

— C'est vrai ! mais il avait un frère.

— Et vous êtes ?

— Le fils de ce frère et son propre neveu. Mais, me direz-vous à votre tour qui vous êtes ? ajouta le marin non sans impatience, et que signifient toutes ces questions ?

— Jeune homme, dit le vieillard avec une dignité majestueuse, je me nomme le duc Pedro de Carvajal, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et ce nom doit vous être bien connu. Tu entends, Carmela, c'est bien la maison de Hondelatte.

— Carmela ! dit à son tour Michel avec surprise, Carmela ! mais, seigneur duc, la fille de Hondelatte portait aussi ce nom, et la pauvre enfant disparut le jour même de la mise à la mer du vaisseau de son père.

— Eh bien ! fit le duc avec hauteur, que sait-on de plus ?

Avec la rapidité de l'éclair, un souvenir déjà ancien avait

traversé l'esprit du marin. Il se rappela qu'un prisonnier espagnol, qu'il avait fait autrefois, lui avait dit que la fille de Hondelatte n'avait pas péri avec le vaisseau du pirate, qu'elle était devenue une grande dame à la cour d'Espagne et que son mari, un des principaux du royaume, l'aimait toujours si tendrement qu'il n'avait jamais voulu lui laisser voir un port de mer, la vue de l'Océan lui rappelant les plus cruels souvenirs.

Cependant le flibustier, avec une courtoisie que le vieux gentilhomme attribua au simple énoncé de son nom illustre, faisait de son mieux les honneurs du logis branlant. Il marchait derrière les deux personnages, admirant la grâce de la jeune fille, et son doute se changeait en certitude, car il en était venu à se dire :

— Cette ravissante personne ne peut être la fille d'Hondelatte, elle serait à présent plus âgée. Mais elle pourrait bien être son enfant et, en ce cas, le vieux seigneur serait donc le grand d'Espagne dont on m'a parlé.

Il ne restait plus à visiter qu'un petit jardin situé derrière la maison et abrité par une haute muraille. Dans cette terre humide éclatait une végétation presque tropicale, et des fleurs communes, mais aux parfums exquis, embaumaient ce recoin caché à tous les yeux. Il était assez bien entretenu par la vieille servante, unique gardienne de la maison, et qui n'avait pas d'autre distraction que la culture de ces plantes et des stations interminables dans le couvent des Jacobins.

Lorsque le duc de Carvajal se disposa à quitter cette demeure et à prendre congé du jeune homme, celui-ci, qui venait de cueillir quelques roses à demi sauvages, les offrit avec grâce à la jeune fille, en lui disant :

— Tenez, ma cousine, voici le seul souvenir que vous puissiez emporter de la maison de votre mère, et le duc de Carvajal, votre père, ne s'y opposera pas.

Le vieux seigneur regarda le marin d'un air presque effrayé et, après un remerciement sec, il s'empressa de s'éloigner.



Michel, arrêté sur le seuil, admirait la taille fine et souple de sa cousine. Elle tourna bientôt l'angle de la maison, et la rue parut s'obscurcir aux yeux du jeune homme. Il rentra dans le vieux logis les regards encore éblouis par cette céleste vision. et comme il réfléchissait profondément, étendu sur un grand fauteuil de chêne, il s'écria à plusieurs reprises :

— Ma belle cousine, nous nous reverrons.



C'est toujours un spectacle extraordinaire que celui d'un vaisseau se préparant au combat. Aussi les quelques personnes placées sur la couverte du château d'arrière de l'*armadilla* la *Nuestra Señora de los Ojos Grandes*, regardaient-elles avec le plus vif intérêt la scène mouvementée qui se déroulait sur le pont.

Depuis un moment les deux tambours du bord avaient résonné sourdement pendant que les fifres faisaient éclater leurs fanfares aiguës. Une nuée de matelots, parmi lesquels on distinguait les canonniers, à leur haute stature et à leurs membres vigoureux, s'étaient empressés de démarrer les canons, d'ouvrir les sabords de la batterie où s'allongeaient, sur leurs affûts massifs, les lourdes pièces de marine, de les charger, et de planter à côté de chacune d'elles les longs boute-feu porteurs de leur mèche enroulée. Les lanternes, les refouloirs et les écouvillons étaient rangés en bon ordre, et des armes de toute espèce étaient placées à portée de la main. Sur les gaillards s'étaient rangés les soldats de marine, le mousquet au pied, la bandoulière à la wallonne autour du cou, le sac et le pulvérin à la ceinture. Bientôt, à un état d'effervescence qui aurait pu passer pour du tumulte, succéda l'ordre le plus parfait, et ce nombreux équipage garda un morne silence. On n'entendit plus que le clapotis des vagues sur les larges flancs du vaisseau et les bruissements secs des grandes voiles qui retombaient peu à peu le long des mâts, car le vent diminuait rapidement.

Sur le château d'arrière, qui formait une terrasse assez élevée, se trouvait en ce moment une brillante et nombreuse compagnie, car en outre de quelques officiers de marine, on voyait aussi plusieurs dames dont les yeux, brillants de plaisir, avaient suivi avec intérêt cet émouvant spectacle.

Parmi ces dernières nous retrouvons la noble Carmela de Carvajal, qui avait appuyé sa belle tête sur l'épaule du vieux duc, tandis que celui-ci écoutait, d'un air grave, le *capitán de nao* Don Pacheco de Guzman, le fiancé de sa fille et son neveu.

— Certainement, Pacheco, disait le duc, tu ne crois pas que ce *ladron* ait l'intention de nous attaquer ?

— Votre Excellence, répondit le brave et hardi marin, oublie sans doute que nous sommes presque en vue de Santo Domingo, et que ces parages sont infestés de corsaires montés par ces flibustiers maudits ?

— Cependant, la *Nuestra Señora de los Ojos Grandes* est un vaisseau bien puissant, et celui qui vient à nous paraît bien petit.

— Aussi ne sait-il pas qui nous sommes ! Vous pouvez remarquer dans le gréement de notre navire un désordre feint, qui le ferait plutôt prendre pour un honnête galion que pour un vaisseau de guerre. Si vous étiez sur le pont de notre ennemi au lieu d'être sur notre bord, il vous serait impossible de voir que nous portons de l'artillerie.

— Vraiment ? répondit le duc en déridant quelque peu son austère visage.

— Sans doute, dit Don Pacheco, j'ai fait, depuis notre départ, placer une longue bande de toile peinte sur nos batteries et, à une petite distance, il est impossible de distinguer nos sabords.

Pendant ce temps la brune Carmela laissait errer ses regards sur la vaste étendue des flots, et ils s'arrêtaient enfin sur un bâtiment de très petit tonnage et si ras sur l'eau qu'on avait quelque peine à le distinguer quoiqu'il approchât avec rapidité.

Le premier lieutenant de l'*armadilla* se présenta devant son commandant, et celui-ci l'ayant interrogé du regard, il lui dit :

— Señor, tout est prêt !

— C'est très bien, lieutenant, donnez vos ordres pour qu'on ne fasse feu que sur mon commandement. Car si nous ne coulons pas ce bandit du premier coup, grâce à ses longues jambes il ne tardera pas à nous échapper.

Le lieutenant tourna militairement sur ses talons et disparut par l'échelle qui conduisait sur le pont du vaisseau.

— Allons, Carmela, dit le duc, il faut descendre, mon enfant, et te mettre à l'abri, ainsi que les autres dames.

— Et vous, mon père ?

— Moi, ma fille, c'est autre chose, je suis un vieux marin, et je dois donner l'exemple par ma présence.

— Oh ! mon père, je vous en prie !....

— Señora, dit le beau Pacheco de Guzman, vous avez donc bien envie de voir couler ce forban ?

— Je veux voir un combat sur mer ! On dit que c'est un spectacle si extraordinaire !

— D'ailleurs, dit le *capitan de nao*, en s'adressant au vice-roi, je puis assurer Votre Excellence qu'il n'y a pas pour ces dames le moindre danger.

— Y penses-tu, Pacheco ? dit le vieillard.

— Excellence, je vous répète que, si nous ne le coulons pas à la première bordée, il aura bientôt fait de se mettre à l'écart.

— Mais quelque boulet perdu ?....

— Comment voulez-vous qu'il arrive à portée ? Son artillerie est de si faible calibre, dit-il en montrant une de ses grosses pièces qui, entourée de ses robustes matelots, paraissait un monstre massif prêt à vomir la terreur et la mort.

Cependant le navire étranger arrivait à toute vitesse. C'était un brigantin dont la sombre membrure se détachait à peine de l'azur brillant des flots. La brise, qui était tombée subite-

ment, lui avait permis de serrer ses voiles, tandis que celles de l'*armadilla* pendaient, en grands plis rigides, le long de ses mâts. Mais le léger vaisseau était poussé par de nombreuses rames, et leurs pelles brillantes formaient de chaque côté de ses flancs un nuage d'écume d'où se dégageaient d'innombrables éclairs.

Lorsque le noir brigantin fut assez rapproché pour qu'on pût voir briller le bronze de sa pièce de chasse, la bande de toile qui cachait les nombreux sabords de la *Nuestra Señora* tomba tout à coup. Vingt coups de canon tonnèrent avec un si épouvantable fracas que les membrures du vaisseau en craquèrent. Un nuage de fumée enveloppa le navire et déroba à ceux qui le montaient la vue de leur ennemi.

Un dernier souffle de brise ayant balayé cet épais voile grisâtre, Don Pacheco, à son poste de commandement et ayant à ses côtés le duc et sa cousine, aperçut avec stupeur l'audacieux flibustier à une portée de pistolet de son vaisseau et gardant l'immobilité la plus complète. Croyant que l'ennemi voulait entamer un combat d'artillerie et se sentant d'une écrasante supériorité, il cria à ses officiers :

— Feu ! feu ! pointez à couler bas.

Mais avant qu'un seul coup de canon ne fût envoyé, il partit du flibustier une mousqueterie si vive, les coups en furent dirigés avec une si infernale adresse, que presque aucune balle ne fut perdue. Le léger gréement du brigantin était couvert de tireurs, ses hunes et ses lisses en étaient garnies, et à chaque seconde en partait un éclair, tandis qu'un cri de douleur ou un blasphème retentissait à bord de l'*armadilla*.

Les canonniers étaient décimés les uns après les autres ; les gabiers, montés dans les hunes, s'écrasaient en tombant lourdement sur le pont. Les soldats de marine étaient presque tous hors de combat, et plusieurs officiers, qui avaient voulu payer de leur personne, avaient été atteints par ces balles infailibles. Déjà les pièces avaient été démontées de leurs servans, et on avait été obligé de les armer avec ceux du

bord opposé. A peine si de temps à autre un coup de canon retentissait et le projectile allait se perdre, inoffensif, dans les flots, tandis que l'imprudent qui y avait mis le feu payait cette action de sa vie. Le pont de la *Nuestra Señora* ruisselait de sang, et la moitié des hommes de son équipage étaient tués ou blessés.

Don Pacheco avait fait coucher, sur la couverte, les dames et les personnages qui étaient ses passagers. Quant à lui, il tournait comme un fauve en cage, en maudissant sa rage impuissante. De la place élevée qu'il occupait, il pouvait voir les flibustiers, maniant avec une sûreté fatale les longs fusils boucaniers fabriqués pour eux par Gelin, de Dieppe, et qui leur avaient tant de fois assuré la victoire. Quoiqu'il se fût exposé cent fois, on eût dit que les balles, obéissant à quelque ordre supérieur, l'avaient respecté jusqu'alors. Pas un seul de ses hommes ne pouvait se montrer sans être frappé, et le feu de ses mousquetaires avait été éteint comme celui de ses canons.

Tout à coup, les longs avirons du brigantin tombèrent dans la mer avec violence, un nuage d'écume s'éleva de chacun de ses flancs et il vint s'accrocher, de ses crampons de fer, à l'*armadilla*, dont les dalots laissaient ruisseler le sang.

Une dernière volée de mousqueterie, partie de la mâture et des agrès du flibustier, abattit les quelques soldats ou matelots qui voulurent s'opposer à l'abordage. Un flot de corsaires roula comme une lave ardente sur le pont et sur les gaillards, et le formidable vaisseau, qui paraissait devoir écraser de sa masse son petit mais intrépide adversaire, fut enlevé presque sans coup férir.

En tête des flibustiers Don Pâcheco reconnut le terrible Michel, surnommé le Basque, le visage noirci par la poudre, et conduisant ses compagnons à l'abordage. Le brave et bouillant Espagnol poussa un rugissement de rage et se mit à la tête d'un petit peloton de soldats de marine, mais rien ne pouvait résister à la terrible baïonnette des aventuriers. Après un court et sanglant engagement, ils furent mis hors

de combat et Don Pacheco lui-même, renversé sans vie d'un furieux coup de sabre que lui porta son cousin sans le savoir.

Le combat était fini. Michel s'empressa de faire renfermer dans la cale du vaisseau capturé ce qui restait de l'équipage, et plaça des sentinelles à côté des écoutilles. Il monta sur la couverte du château d'arrière qui, grâce à ses hauts bastingages, ne pouvait facilement être vue du pont. Là, un douloureux spectacle l'attendait, et l'âme de bronze de cet homme intrépide, qui avait vu cent combats, fut attendrie soudain. Il s'arrêta à l'entrée de la dunette, intimidé, et oubliant qu'il arrivait en vainqueur.

La belle Carmela, plus touchante encore au milieu de ses larmes et de son désespoir, avait appuyé sur ses genoux la tête blanche du duc de Carvajal. Le vice-roi avait été frappé par l'une des dernières balles parties du brigantin, et il n'avait plus que quelques instants à vivre.

Le visage bronzé de l'aventurier frappa ses yeux mourants, et il lui fit signe d'approcher. Michel le Basque se hâta d'obéir, et il put encore recueillir ces dernières paroles que le vieillard prononça avec effort :

— Michel de Hondelatte, vous êtes vainqueur et je devrais vous maudire ! Mais si vous avez encore quelque chose de sacré sur la terre, prenez soin de votre cousine qui va se trouver bien seule et n'aura plus d'autre défenseur que vous. Me promettez-vous de faire ce qu'elle vous dira ?

— Je vous le jure ! Monsieur le duc.

Le vieillard fixa ses regards sur les traits hardis mais loyaux du marin, et expira doucement.



Un an plus tard, le couvent des filles nobles de Carthagène des Indes recevait une nouvelle religieuse : Sœur Carmela de Carvajal n'avait voulu entendre aucune des raisons de ses parents et de ses nombreux amis. Ensevelir cette éclatante

beauté dans le silence d'un cloître parut à tous un véritable crime. Les gens qui se prétendaient les mieux informés assurèrent que la nouvelle recluse avait voulu dérober à tous une passion sans espoir. Mais personne ne remarqua qu'à partir de ce moment le formidable corsaire qu'on appelait Michel le Basque cessa d'épouvanter les villes de l'Amérique espagnole. Il entreprit une expédition aventureuse dans laquelle il disparut avec son vaisseau et son équipage, et on supposa qu'il périt corps et biens.





## X

### LA CORVETTE

— Y a-t-il quelqu'un de blessé, en haut ?

— Non, mon lieutenant, personne !

La situation était devenue critique à bord du brick de guerre le *Fuseau*. Ses voiles bien tendues et portant partout, le léger navire fuyait à tire-d'aile. Lui, dont la course était si rapide, paraissait maintenant avoir trouvé son maître, car, droit en arrière et à une longue portée de canon, une frégate le gagnait main sur main. Couverte d'une pyramide de voiles, ses bonnettes étendues comme des nuages légers, ses longues flammes balayant presque la mer, elle venait de faire feu pour la troisième fois d'une de ses pièces de chasse, et le projectile, mieux dirigé, avait percé d'un trou rond le hunier de misaine en coupant quelques agrès.

Pendant que le brick répond de son unique canon de retraite et s'enveloppe à son tour, à temps égaux, de nuages de fumée, nous devons quelques explications, au lecteur avide de s'instruire, sur la présence de ces deux navires à une si petite distance des côtes du golfe de Gascogne qu'on pouvait apercevoir à l'horizon leurs lignes blanchissantes s'élevant déjà au-dessus des flots.

Ce n'était pourtant là que le commencement d'un de ces drames si communs pendant les longues guerres maritimes du siècle dernier, qu'on peut pour ainsi dire les compter par centaines dans les annales du temps.

Nous sommes au mois de juillet de l'année 1762, au moment où la France est encore engagée dans cette terrible lutte qui devait lui coûter ses plus belles colonies d'Amérique. Midi



venait d'être piqué sur la cloche du bord, et depuis 8 heures du matin le *Fuseau* fuyait ainsi, ayant sur les talons une frégate anglaise de 36 pièces de canon.

M. de Lamartinière avait fait cette découverte en montant sur le pont au lever du jour. Il avait le grade de lieutenant de vaisseau du roi et avait pris, depuis deux mois environ, le commandement de son brick; tout nouvellement construit sur les chantiers de l'arsenal maritime de Bayonne. C'était un officier d'un grand mérite, manœuvrier comme pas un, et il en avait donné des preuves durant cette dernière campagne.

Le *Fuseau* jaugeait à peu près deux cents tonneaux et portait seize pièces de canon de 12 et de 6. Son équipage était brave et expérimenté, ses officiers dévoués. La composition des 90 hommes qui le montaient avait exigé les efforts les plus sévères de la part de l'administration de la marine, car les nombreux corsaires en armement dans le port faisaient aux vaisseaux du roi la plus redoutable concurrence. Il s'était même produit à ce sujet un incident qui aurait pu devenir fort grave, et qui au moins eut pour résultat de brouiller deux familles qui, jusqu'alors, avaient eu entr'elles les meilleurs rapports.

Le fait arriva la veille même du départ du *Fuseau*. Un des plus riches et des plus puissants armateurs bayonnais, M. de Brethous, donnait un grand bal auquel on peut dire qu'avaient été invitées la ville et la cour. Ses magnifiques salons étaient d'ordinaire le rendez-vous de la meilleure société du pays, car le riche commerçant faisait bien les choses. Ce soir-là surtout, les violons qu'il donnait en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de sa fille qui venait d'accomplir dix-huit ans, devaient être suivis d'un ambigu, et une foule distinguée se pressait joyeusement.

Là se trouvaient le lieutenant de Roi, Monsieur le marquis d'Amou, son fils le vicomte de Caupenne et la charmante Bayonne d'Amou, filleule de la ville. Beaucoup d'officiers de

Royal-Angoumois faisaient étinceler sous le feu des bougies l'argent de leurs uniformes ; des bourgeois en habit brodé, les dames de la noblesse et surtout un essaim de jeunes filles aux toilettes fraîches et éclatantes. A chaque fenêtre, de gigantesques bouquets de fleurs ne laissaient pénétrer dans les salons qu'un air doux et parfumé. La place de Gramont était encombrée de promeneurs qui essayaient de distinguer quelque chose et de prendre part à la fête en écoutant les sons joyeux d'un orchestre choisi.

M. de Lamartinière devait prendre la mer le lendemain avec son brick le *Fuseau*, et la mission dont il avait été chargé était de la plus grande importance. Il s'agissait d'établir une croisière sur le côtes de Biscaye et de balayer une foule de petits corsaires anglais qui avaient l'audace de poursuivre nos navires de commerce jusqu'à l'entrée de l'Adour. Or, son irritation était poussée à l'extrême, car une grande partie de son équipage avait subitement disparu, et un bon nombre de ses hommes avaient été trouvés cachés dans la cale de la *Mignonne*, corsaire de 20 canons, commandé par Denis de Hondelatte.

On fit bien, à la vérité, réintégrer leur bord aux déserteurs, mais M. de Lamartinière en conçut une colère extrême pour le capitaine du corsaire. Cependant M. de La Courtaudière, commissaire ordonnateur, avec qui il causait en ce moment, fit tous ses efforts pour éloigner de son esprit la croyance que Denis de Hondelatte eût travaillé lui-même à la désertion de ses matelots.

Le lieutenant de vaisseau était un homme de quarante-cinq ans environ, de petite taille, mais robuste. Son visage, aux traits énergiques, était bronzé par les couchés de hâle de cette mer qu'il aimait tant.

— Je vous assure, Monsieur, disait le commissaire ordonnateur, que la faute de tout ceci revient au maître d'équipage de la *Mignonne*, qui sera sévèrement puni.

— Je vois, répondit d'un ton sec l'irascible commandant

du *Fuseau*, que vous voulez essayer de disculper M. de Hondelatte, mais c'est en vain.

— Je crois cependant savoir que le capitaine de la *Mignonne* eût été plutôt porté à vous céder ses propres matelots qu'à fomenter une désertion dans votre équipage. D'ailleurs, des liens de parenté très étroits ne doivent-ils pas vous unir, et ne m'avez-vous pas dit que vous seriez heureux de l'appeler votre fils ?

— Après ce qui vient de se passer, mes sentiments ont changé à son égard.

— L'avez-vous, du moins, entendu lui-même ?

— Je ne lui conseille pas de se présenter devant moi.

— Et cependant Denis de Hondelatte est un brave marin !... Mais le voici qui se dirige vers nous.

E. DUCÉRÉ.

(A continuer).

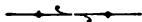
LA

## SANGLANTE BATAILLE DE SAINT-PIERRE D'IRUBE

(12 ET 13 DÉCEMBRE 1813)

*Ibam forte viâ sacrâ, sicut meus est mos,  
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis.*

(HORACE, liv. 1, sat. ix).



C'était en décembre dernier. Profitant d'une de ces belles et rares journées où nous nous sommes souvenus, cet hiver, qu'il y avait encore un soleil, je dirigeai ma promenade vers les hauteurs de Mouguerre. L'astre pâli, mais cependant splendide encore, se couchait à l'horizon, remplissant de pourpre et d'or la profondeur des bois. Le dernier rayon descendait de cime en cime la pente boisée des collines de Saint-Pierre d'Irube ; un calme profond régnait dans l'atmosphère ; la brise, cette vie de la fleur, était tombée, et, sur la grande route de Bayonne à Briscous, les arbres chauves montraient leurs bras décharnés..... Et j'écoutais rêveusement l'*Angelus* qui tintait aux clochers du voisinage. C'était un moment fugitif, plein d'une poésie douce et mélancolique, pendant lequel l'âme attendrie songe à ceux que l'on aime, qui sont loin de nous, voguant sur les mers ou partis dans la mort !

Partis dans la mort ! Oui, je songeais alors au passé et aux terribles événements dont ces lieux, aujourd'hui calmes et tranquilles, avaient été, il y a 80 ans, les témoins muets ! Je me reportais par la pensée à ces journées sanglantes des 12 et 13 décembre 1813, et j'évoquais

les âmes de ces braves tombés sous le fer de l'ennemi après avoir teint de leur sang ces prairies et ces bois alors foulés par une multitude armée, et maintenant solitaires et oubliés!..... La Nive, alors, s'étonna de tant de bruit sur ses bords, de tant de cadavres dans ses flots, et le canon venait d'interrompre le grand silence de cette belle nature... Et j'ai voulu refaire le récit de cette meurtrière bataille, où l'héroïsme des Français alla jusqu'à inspirer de l'admiration à leurs adversaires. Car quel est le voyageur, quel est le touriste en excursion à Mouguerre et sur les hauteurs de Saint-Pierre, qui pense aujourd'hui à ces terribles journées ? Nous pouvons même aller plus loin et, sans porter de jugement téméraire, assurer que parmi les voyageurs français venant jouir de la beauté du panorama, bien peu connaissent l'histoire de Bayonne en 1813. J'en excepte mes compatriotes, bien entendu, qui tous ont encore présents à l'esprit ou à la mémoire le récit des graves événements où leurs pères ont pris une si large part. *Et quorum pars magna!*.....

N'oublions pas qu'un écrivain célèbre a dit que rien n'égale l'intelligence du Français, si ce n'est son ignorance. Il discerne vite, il saisit promptement, mais il ne sait pas. Comme je ne suis pas l'auteur de la phrase, je ne crains pas d'être accusé de calomnie (tout au plus serait-ce une médisance !) et je me permets de revivre, avec le lecteur qui voudra me suivre, les épisodes sanglants de la bataille de Saint-Pierre d'Irube.

—

Il ne faut pas oublier que la haine de l'Angleterre a toujours été une des grandes passions de la France, monarchique ou républicaine. La main de cette puissance

est, en effet, toujours apparue au fond de toutes les entreprises dirigées contre nous, et le géant britannique, enfermé dans son île, avec l'Océan pour citadelle, s'était toujours malheureusement dérobé à nos coups.

Cette observation faite, nous devons remonter un peu en arrière pour rappeler à nos lecteurs les positions respectives des partis belligérants.

Après une série de désastres, les Français venaient encore de perdre la bataille de Vitoria, qui décida du sort de la péninsule.

L'armée française se retira, le 25 juin, des environs de Pampelune vers la France, par la route de Roncevaux. Le lendemain, Wellington fit investir la citadelle de cette ville. Le général anglais Graham venait, après deux actions très-vives, de s'emparer de Tolosa ; il continua à pousser les Français sur la route de France, les délogeant successivement de poste en poste.

Les conséquences de la défaite de Vitoria devaient s'étendre bien au delà des avantages que les alliés en avaient obtenus. Il était évident qu'on ne s'arrêterait pas à celui de l'affranchissement du territoire espagnol, et que les Anglais ne manqueraient pas de rendre leurs succès plus utiles encore à la cause des puissances coalisées, en portant la guerre en France.

C'est ce qui arriva.

Dès que l'Empereur avait appris le résultat déplorable de la bataille de Vitoria, il envoya le maréchal Soult prendre le commandement en chef de l'armée des Pyrénées. Il arriva à Bayonne le 13 juillet 1813.

L'armée du maréchal Soult fut organisée en douze divisions, dont neuf d'infanterie et trois de cavalerie. Son artillerie, malgré les pertes du matériel faites à Vitoria,

était belle et nombreuse : la force totale de l'armée était environ de 48,000 combattants.

L'armée alliée, forte de 70,000 hommes, tenait la tête des défilés sur les versants du côté de l'Espagne. Les divisions étaient à même hauteur, autant que le permettait la nature du pays, et communiquaient de l'une à l'autre. Après une série de combats tantôt heureux et tantôt funestes au sort de nos armées (récits qui n'entraient pas dans le cadre que nous nous sommes imposé), les deux lignes restent en repos le 12 décembre. Seulement, les avant-postes sont tellement rapprochés les uns des autres qu'une canonnade s'engage de part et d'autre pendant que le gros de l'armée française reste massé et immobile sur les plateaux de Bassussarry et Barouillet ; elle aboutit à une perte de 400 hommes de chaque côté. Quelques mouvements néanmoins sur la droite de l'armée alliée, vers le château d'Urdanch, sont aperçus par le général d'Erlon, qui les signale au maréchal.

Soult, voyant l'attention de l'ennemi fixée sur la rive gauche de la Nive, laisse trois divisions et la réserve du général Villotte dans le camp retranché, et marche dans la nuit du 12 au 13, avec 6 autres divisions, sur Mousserolles pour attaquer le général Hill qui, depuis le 10, avait pris position sur les hauteurs en avant de St-Pierre d'Irube. La gauche de ce général, formée de la division anglaise Pringle, occupe une chaîne de collines escarpées et boisées, couronnées par le château de Villefranque, au-dessus du village du même nom. Elle protège le pont établi sur la Nive, à une demi-lieue en arrière. Sur sa droite et sur son front, elle est défendue par des étangs, au fond d'une vallée marécageuse.

Le centre, placé des deux côtés de la grande route,

contre le haut St-Pierre, sur les hauteurs de Losterema, en forme de demi-cercle, couvertes de rochers et de bruyères à gauche, et fermées à droite par des haies et des taillis épais, se compose de la brigade portugaise d'Aworth et de la brigade anglaise de Barnes, aux ordres du général Steward, avec 12 pièces de canon qui commandent la route en avant. Les Portugais, établis immédiatement devant St-Pierre, ont leurs tirailleurs dans un petit bois qui couvre leur droite ; en arrière, à un quart de lieue, la division portugaise Lecor, avec deux pièces, compose la réserve.

La division Bing (4 régiments anglais) forme la droite de la ligne. Un de ces régiments est en position sur la montagne de Parthouhiria, dont le sommet est couronné par le village du Vieux-Mouguerre : on ne peut y arriver qu'en traversant la partie voisine de l'Adour de la vallée étroite et marécageuse qui sépare la hauteur de Mouguerre de celle de St-Pierre d'Irube. Dans la partie plus rapprochée de la grande route, Bing défend, avec le reste de sa division, une hauteur escarpée au pied de laquelle est un moulin situé sur l'étang qui remplit le fond de la vallée. Sur une haute montagne un peu en arrière le général Hill s'est établi de manière à juger de l'ensemble de la bataille et à diriger les mouvements.

L'armée française a manœuvré dans la nuit avec le plus grand mystère. Traversant la Nive en silence, elle est venue bivouaquer dans le bas St-Pierre, et tout porte à croire que la pénétration de Wellington sera mise en défaut. Après avoir envoyé à son frère, qui commande la cavalerie légère, l'ordre d'avancer de Mendionde jusqu'à hauteur de Cambo, afin de couper la retraite aux alliés sur la route de St-Jean Pied-de-Port et sur la communi-



cation avec la Nive, Soult, plein d'espoir cette fois dans le succès de la journée, vient prendre position sur un plateau, au bas St-Pierre, pour diriger les opérations.

Au point du jour, l'ordre de bataille est formé. D'Erlon est en première ligne avec les divisions Abbé, Foy, Darmagnac et Darricau, la cavalerie de Sparre et 22 pièces de canon. Le front d'attaque étant très resserré, il faut marcher sur la grande route jusqu'au point où s'embranchent deux chemins étroits et difficiles qui conduisent, par les vallées marécageuses, d'une part à l'extrême droite des alliés sur les hauteurs où se trouve Bing, de l'autre à la position de gauche du général Pringle. C'est pour cette raison que les deux autres divisions sont restées en réserve.

A huit heures du matin, le soleil ayant enfin percé une brume fort épaisse, l'armée française s'ébranle sur la grande route, marche sur le haut St-Pierre et repousse les grands-gardes anglaises du centre. Arrivée au point de jonction de la grande route et des chemins latéraux, chaque colonne suit sa nouvelle direction à gauche, au centre et à droite.

Darricau se dirige sur la rive droite de la Nive, pour prendre à sa naissance le contre-fort de la gauche de Pringle ; Foy, avec sa division et la première brigade de Darmagnac, marche pour forcer la droite de Bing, prenant le Vieux-Mouguerre comme point de direction. Abbé, soutenu par la deuxième brigade Darmagnac, s'avance de front, par la route, vers l'ennemi en bataille au haut St-Pierre ; le général Tirlet met en batterie 16 pièces de canon pour appuyer l'attaque d'Abbé. Six autres pièces soutiennent le mouvement du général Foy.

En un instant, les tirailleurs se répandent sur tous les

points des deux vallées et sur les flancs des hauteurs ; une fusillade très vive éclate, mêlée au bruit de 40 pièces de canon qui retentissent jusqu'aux deux rives de l'Adour et de la Nive : l'ennemi est abordé sur tous les points avec une assurance et une vigueur extrêmes.

Abbé, avec son intrépidité ordinaire, s'empare rapidement du terrain situé à la gauche des Portugais d'Asworth, ainsi que du petit bois qui couvre leur droite ; Steward envoie à leur secours une brigade anglaise avec deux canons, et reprend le bois. Mais en ce moment le général anglais est écrasé sur son centre par le feu de toute l'artillerie que Soult a fait placer sur la hauteur qu'il occupe. Sans perdre de temps, Abbé précipite en avant sa colonne d'attaque, qui parvient au sommet de la position malgré un feu terrible, et culbute les Portugais d'Asworth et les Anglais venus pour l'appuyer. Le général Barnes, qui se trouve encore derrière St-Pierre avec sa brigade, exécute aussitôt une contre-attaque vigoureuse et repousse la division française. Se mettant alors à la tête de sa colonne de réserve et protégé par le feu des pièces qui redouble de la hauteur, et d'une batterie légère qui se porte au galop dans la vallée et tire à bout portant, le général Abbé charge sur la grande route sans s'inquiéter du canon qui éclaircit ses rangs, avec une telle vigueur qu'il renverse tout devant lui, regagne la position du haut St-Pierre, et arrive jusqu'à une haie profonde qui couvre la droite des Portugais. Les canonniers sont tués sur leurs pièces : la ligne ennemie rompue est jonchée de ses morts et de ses blessés.

Sur la gauche, le général Foy et la première brigade Darmagnac, suivis d'une batterie à cheval, ont marché vers la colline de Parthouhiria pour tourner, par le Vieux-

Mouguerre, la droite des alliés, et ont enlevé la position au moment où Abbé est parvenu à atteindre le haut St-Pierre.

Sur la droite, le général Darricau, ayant un plus long circuit à faire par la Nive et rencontrant un terrain difficile, n'avait pu faire coïncider son attaque avec les deux autres. Mais il était aux prises avec les Anglais de Pringle et soutenait vaillamment le combat.

---

En ce moment, Soult, de quelque côté qu'il portât ses regards sur la ligne de bataille, était en droit de croire que son espoir allait être réalisé. Mais le sort des batailles tient souvent à peu de chose, et l'événement ne tarda pas à le prouver une fois de plus. Par suite d'une négligence impardonnable, on avait laissé éteindre les feux en face d'Arcangues et on les avait rallumés à Mousserolles. Wellington n'avait pas eu de peine à deviner l'intention de son adversaire, et, faisant réparer le pont situé au-dessus de Villefranque, il avait dès le point du jour dirigé trois divisions sur la rive droite et était parti lui-même de Barouillet aux premiers coups de canon.

En arrivant sur le champ de bataille, le général anglais crut d'abord la partie désespérée : Asworth, Barnes et Steward étaient blessés, ses lignes brisées et les Français maîtres des positions. On a dit que, ne comptant plus sur le succès, il allait donner le signal de la retraite, lorsque tout à coup la première de ses divisions de renfort parut en ordre de bataille sur la montagne en arrière occupée par Hill. Elle fut bientôt suivie de deux autres qui se portent immédiatement en ligne pour remplacer celles qui ont été écrasées au début de la journée. Il était alors midi.

Sur le haut St-Pierre, Abbé attendait du secours et se

maintenait avec peine contre les troupes fraîches de l'ennemi. Sa position, avantageuse il y a quelques instants, devient bientôt critique, car les renforts n'arrivent pas. Il ne cesse d'animer ses soldats par son exemple et son sang-froid imperturbable ; ses deux aides de camp sont tués près de lui ; le général Maucombe, qui commande une des brigades, est mis hors de combat. Il se voit alors obligé de céder. Quoique réduit à ses propres forces, il retourne deux fois encore à l'attaque du haut St-Pierre, mais l'ennemi ne cesse de recevoir des troupes fraîches de renfort, et sa position devient inexpugnable. Jugeant alors (et trop tard) qu'il doit faire soutenir la division Abbé, le général d'Erlon donne à la brigade Guardet l'ordre de marcher en avant. A cet instant, le grand nombre de blessés qui se détachent de la première ligne d'Abbé pour traverser la deuxième, entrave les manœuvres du général Guardet qui, malgré ses efforts et ceux du général d'Erlon, ne peut se former en bataille ni rétablir l'ordre. Abbé, au lieu d'être secouru par cette brigade, la voyant elle-même dans un désordre dont la cause est restée inconnue, n'est plus en état de hasarder une quatrième attaque sur le haut St-Pierre. Il range sa division en bataille à la naissance de la position occupée par les alliés, et attend de nouveaux ordres.

Le général Darricau, après un engagement dont le succès est balancé, se vit lui-même sur le point d'être tourné par la Nive ; il se décide à suivre le mouvement rétrograde d'Abbé, et revient prendre sa position du matin après avoir eu le général Mocquery au nombre de ses blessés. Sur la montagne de Partouhiria et au Vieux-Mouguerre, Foy et Darmagnac sont obligés de se replier devant les forces supérieures amenées par l'ennemi, et

viennent également reprendre leurs premières positions sur le plateau du bas St-Pierre.

Vers deux heures, Wellington ordonne un mouvement en avant sur toute la ligne ; mais Soult a envoyé au camp de Marrac l'ordre à la division Maransin de se porter en toute hâte par le pont de Mousserolles sur les points où le combat est le plus vivement engagé. Ce général place une batterie légère en avant de son centre et repousse tous les efforts d'une colonne puissante qui, descendant le Vieux-Mouguerre, cherche à se prolonger jusqu'à l'Adour pour tourner notre gauche, tandis que les troupes de Foy et de Darmagnac, retranchées dans les maisons du bas St-Pierre, ou protégées par les plis du terrain, empêchent les alliés d'avancer, et le tiennent en échec jusqu'à la nuit, qui mit fin à cette sanglante bataille. Durant les dernières heures de la journée, on apercevait des masses de blessés ennemis s'éloigner du lieu du combat, et suivre lentement la rampe qui conduisait à leur ambulance, établie dans le haut St Pierre.

Harassées de fatigue, les divisions françaises bivouaquent la nuit suivante dans leurs positions du matin : elles reprennent les armes un instant au point du jour en voyant une reconnaissance ennemie se porter le long de la Nive jusqu'au château du Belvédère. Mais quelques coups de canon, tirés par une pièce mise en batterie en avant du poste établi dans cette habitation, font tout rentrer dans l'ordre.

La journée entière du 14 est employée par l'ennemi à donner la sépulture aux morts qui couvrent la rampe du haut St-Pierre et les champs environnants.

Ce fut un lugubre défilé, que celui de ces malheureux blessés français, recueillis sur des bateaux au bas

St Pierre, descendant la Nive et rentrant à Bayonne, où ils furent l'objet des soins les plus empressés et les plus dévoués de la part des Bayonnais qui, du haut de leurs toits et de leurs clochers, avaient suivi, avec une anxiété facile à comprendre, toutes les péripéties émouvantes de ce terrible combat !

La bataille de St-Pierre, que l'on s'accorde justement à dire une des plus meurtrières de toute cette guerre, coûta aux Français plus de 4,000 tués ou blessés, plus deux généraux, Maucombe et Mocquery. L'ennemi eut au moins 6,000 hommes hors de combat, ainsi que quatre généraux : Answorth, Barnes, Lecor et Hope (celui-ci à Barouillet). En réunissant les pertes des différents combats livrés sur la Nive du 9 au 13 inclus, les alliés avaient éprouvé une perte générale de 16,000 hommes, et les Français d'environ 10,000 hommes.

Désormais, l'armée française va s'éloigner, laissant Bayonne à ses propres forces, marquant chacun de ses pas par un combat meurtrier et mettant le comble à sa gloire, avant de déposer les armes, par la sanglante et indécise bataille de Toulouse !.....

Si la série des opérations militaires dont nous venons de tracer le rapide récit, depuis la nomination et l'arrivée du maréchal Soult aux armées d'Espagne jusqu'aux combats meurtriers de la Nive, n'a pas eu pour résultat un succès complet et n'a pu empêcher malheureusement l'invasion de la France, toujours est-il qu'elle n'a pas été sans gloire, et que les sommets des Pyrénées aussi bien que les rives de la Nive ont été les témoins de faits d'armes éclatants de la valeur française, bien dignes assurément de figurer à côté de leurs aînés d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram.

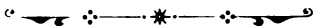
.....

Et maintenant qu'on nous permette une réflexion : cette malheureuse guerre d'Espagne aurait-elle eu le résultat que nous déplorons si l'Empereur en personne avait dirigé les opérations ? Dieu seul le sait. Mais ses admirateurs affirment que la France n'eût pas été envahie par les armées alliées.

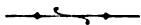
Toujours est-il que, après avoir fait le tour de l'Europe en vainqueur et avoir ébloui le peuple par ses succès prodigieux, il l'empêcha de penser à ses droits méconnus. La gloire le soutint ainsi quelques années sur le trône, mais la Providence avait marqué son heure et il ne put la dépasser. N'ayant vécu que de gloire et de batailles, il mourut d'une défaite. L'Europe qu'il avait tant de fois vaincue et humiliée, l'Europe le poursuivit cette fois jusqu'en France et, à son tour, elle fut son vainqueur. Et celui qui se plaisait à dire : « J'ai 300,000 hommes de revenu », ne croyait qu'à la force, et la force l'accabla : triste retour d'une ambition insensée !

J. DAGUERRE.

*Juillet 1894.*



# LA MORT DE LA REINE



« Elle est morte, la reine. La reine est morte. Elle a vécu, la vénérée Dominica, la divine prophétesse des hordes errantes. Pleurez nymphes des bois, esprits coureurs, fantômes errants ; gémissiez farfadets, lutins, elfes, vampires et gnomes, blondes d’Egypte et brunes d’Ethiopie, zingaras et tziganes, pleurez ! Accourez génies malins, crapauds, scytales, hippogriffes, monstres anoures, venez vous lamenter sur le corps de celle qui fut la sagesse, la prudence, la prêtresse de nos destins, notre mère à tous !! »

C’est ainsi que le vent a parlé, et les rameaux de nos arbres déparés ont fait entendre de lugubres cliquetis. Dans le sillage de la brise, des sanglots ont couru, et, du Labourd en Soule, de Garris à Antchicharburu, toute la race bohémienne s’est prosternée. Trois fois ils se sont roulés sur le flanc gauche et trois fois sur le flanc droit. Les filles ont pleuré neuf pleurs, les vieilles ont poussé neuf cris, et, sur la terre dure de gelée, les hommes ont, de leur front, frappé neuf coups. Tous les vieillards de quatre-vingt-trois ans et trois jours ont, de l’Ouest à l’Orient, percé un cœur de pourceau et ont fait jaillir neuf gouttes d’un sang pur. Après quoi ils ont dit aux jeunes, aux forts :

« Allez, la mère est morte ; allez lécher la plante de ses pieds ; allez frotter ses ongles à l’émail de vos dents ; allez oindre son corps de thé cueilli à la Saint-Jean dernière



et sur sa poitrine brouie faites, par trois fois, trois croix à l'envers avec un oignon cru. Allez, les vœux de vos vieillards vous accompagneront auprès de ses chères mânes ! »

Par monts et par vaux, à travers forêts et broussailles, l'âme en deuil et les pieds nus, la gent basanée est accourue.

Il faisait nuit. Le corps était sur la colline. Auprès, pour l'éclairer, au bout d'un pieu fiché en terre, une torche d'herbes mystérieuses brûlait sa flamme verte. Trois corbeaux veillaient, croisant leurs becs au-dessus de la face jaune de la morte. Deux énormes crapauds étaient accroupis à ses pieds et des serpents sifflaient dans ses cheveux.

Autour de la défunte, son fils Beñat, sa bru et ses enfants tournaient, lui, sombre, avec un feu noir dans l'œil, elle éperdue, se labourant les seins de ses ongles.

En un grand cercle toute la tribu s'est rangée silencieuse et recueillie. Tout à coup, dans la nuit noire, le hibou a ululé trois fois ; l'obscurité s'est marbrée de lueurs étranges et la flamme de la torche a jauni ; les corbeaux ont enfoncé leur bec en terre, les crapauds ont coassé et ouvert leurs yeux glauques, les serpents se sont tordus en mille nœuds.

Un frisson a couru sous toutes les peaux.

Alors, dans le silence épais qui planait, lourd, d'une voix caverneuse et forte, Beñat a prononcé les paroles symboliques :

*Fipinipi Dopomipinipicapa !*

*Hurbil Madaléné*

*Hil á Tallapaldé*

*Yinkoas ukhana*

*Debriec eremana !*

Après avoir jeté trois de ses cheveux sur la torche ardente, il a continué :

« Frères, l'esprit d'en haut a appelé votre reine, ma mère. Avant-hier à onze heures le mal l'a saisie ; elle avait mangé du porc empoisonné ; c'est indigeste. A trois heures de l'après-midi elle était morte. Quelques instants auparavant, une tête sans corps, aux oreilles en forme d'ailes, a été vue recevant ses ordres, et cette tête est le destin de notre race. Le génie parti, elle a fermé à jamais les lucarnes de ses yeux. Vous voilà sans reine, mais l'avenir plane, qui vous en promet une sous peu. Puisse-t-elle être remplie des qualités de ma mère. Nul ne savait mieux qu'elle évoquer les esprits, conseiller la sagesse et réparer les pots fêlés. « Ce qui est aux uns est « aux autres, disait-elle ; le bien de tous doit profiter à « chacun ; le péché est de manquer l'occasion : c'est le « seul ». Et c'est vrai. Voici son dernier conseil ; qu'il soit votre base d'action et votre règle de conduite. Méditez-le, il est profond ; c'est votre reine qui parle : « Qui sait « vivre est sage ; qui est sage doit courir ; qui court voit ; « qui voit doit profiter ». Mais il est temps, minuit sonne et le hibou a poussé un cri, seul. Votre reine va rentrer dans le mystère ! »

Puis il cria : « *Nakiridé* » à l'Orient et « *Tatarro* » à l'Occident. L'air s'embrasa ; les crapauds grossirent tant qu'ils en crevèrent en deux coups de tonnerre ; les serpents ouvrirent tellement la bouche qu'ils s'en déchirèrent de la tête à la queue, et les corbeaux poussèrent si avant leur bec dans le sol qu'ils y disparurent eux-mêmes. La terre s'ouvrit en un entrebâillement rouge où le corps de la reine descendit dans une nuée de soufre avec un fracas épouvantable. La torche se changea en un œil

brillant qui ferma par trois fois sa paupière ardente et s'enfouit dans l'abîme.

Enfin, brusquement le silence tomba sur tout ce mystère, la nuit le voila sous les plis de ses ténèbres, et, le lendemain, le ciel gris couva la colline déserte, hirsute d'herbes sèches.

Seulement, à la nuit, un chien noir, maigre, si maigre qu'on verrait au travers, vient, depuis lors, qui s'accroupit au sommet, et, les yeux en sang, la langue pendante, hurle au vent du Sud un aboiement dilacéré.

Dominica, Dominica, reine des bohémiens, est morte.

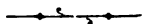
*Fipinipi Depomipinipicapa !*

S. HARRUGUET.





## ODELETTES CONJUGALES



### COLLABORATION

*Le soir, dans la tiédeur intime  
Du nid clos à tous les hivers,  
Près du feu je te lis mes vers,  
Heureux s'ils gagnent ton estime !*

*Tes yeux, critiques influents,  
Valent toute une poésie :  
Je n'ai plus de dogme esthétique  
Que leurs arrêts — très concluants.*

*Mes vers peuvent manquer d'étude ;  
Si tes yeux approuvent, je sais  
Que je te dois, pour ce succès,  
Amour non moins que gratitude :*

*Car ce que tu trouves, parmi  
Les jeux de la rime sonore,  
C'est le cœur ami dont s'honore  
Ingénument ton cœur ami,*

*Alors même que j'y crus mettre,  
Tellement ce soin m'est constant,  
Non pas tant mon cœur, non pas tant  
Que le tien, son guide et son maître.*

*En sorte — ô bonheur hasardeux ! —  
Que lorsqu'un poème est bien nôtre,  
Chacun de nous n'entend que l'autre  
Où les vers chantent pour tous deux.*

### MUSIQUE AU SALON

*Ce soir, le ciel se fond en eau.  
Donne, ce soir, à ton piano  
De deux heures l'une.  
Tu peux jouer n'importe quoi,  
Fût-ce, et je t'écouterai toi,  
« Au clair de la lune ! »*

*Que ton doigt coure, indifférent,  
Telle la main du tisserand  
Le long de la trame,  
En haut, en bas du clavier : car  
La musique ne vaut que par  
Ce qu'y met notre âme.*

*Du rêve ! du rêve ! Ce soir,  
Je veux m'oublier et surseoir  
A toute autre envie.  
Emplis-en le petit salon,  
Et que l'on s'exalte, et que l'on  
Sorte de sa vie !*

*Demande au motif, quel qu'il soit,  
Une idée où, chacun pour soi,  
L'on suive la sienne ;  
Ne sache plus qui t'épousa ;  
Moi, j'abstrairai tout, jusques à  
La musicienne.*

*Sombre ou fol, savant ou sans art,  
Qu'il dise Schumann ou Mozart,  
Qu'importe le thème,  
Pourvu que le dernier accord  
Te rende, plus aimante encor,  
A celui qui t'aime !*

### HORS VILLE

*Te voilà Madame, à présent !  
Et les gens prennent des airs bêtes,  
Quand tu passes, en te faisant  
De haut leurs plus belles courbettes.*

*Ce sont grâces de citadins.  
Rien, là-dedans, qui t'en impose.  
Tu n'as de préjugés mondains  
Guère plus que je n'ai de pose.*

*Nous donnons dans le sentiment  
Pis que des héros de Gréville.  
Même, il advient que, fréquemment,  
Nous allons nous aimer hors ville.*

*Oui, Madame ! et quand les salons  
En devraient médire à leur aise,  
Nous irons, si nous le voulons,  
Jusques au bois cueillir la fraise !*

*Pour les five o' clock élégants  
Il se faut trop mettre en dépense :  
Je ne sais plus, quand j'ai des gants,  
T'exprimer tout ce que je pense.*

*Mieux me vaut le chemin profond,  
Hors des murs, loin des chères belles,  
Où, chaque après-midi, s'en vont  
Les amoureux par ribambelles.*

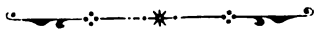
*Là, pour des discours amicaux  
Ma lèvre frôlant ton oreille,  
Les maîtresses des calicots  
Te sourient comme à leur pareille.*

*Toutes les femmes, dans l'amour,  
Se connaissent, étant les mêmes.  
Tu peux leur sourire à ton tour,  
Ma petite, puisque tu m'aimes.*

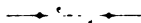
*Tu le peux, malgré les railleurs.  
Car leur saute, à peine voulue,  
C'est notre tendresse ! — et, d'ailleurs,  
Leur respect, aussi, te salue.*

*Et, peut-être, ce simple don,  
Ce sourire qu'on sollicite,  
Leur est, devant Dieu, le pardon  
De leur promenade illicite.*

LOUIS LABAT.



# PROMENADES MILITAIRES DE JEAN PÈNE



## AVANT-PROPOS

Le règne des sans-patrie n'est pas encore sur le point de s'établir en France si j'en juge par la faveur dont jouissent dans le public les ouvrages consacrés à cette admirable épopée qui se déroula de 1792 à 1815.

On peut apprécier diversement les formes prises par le pouvoir et les hommes qui se succédèrent à sa tête, mais on ne saurait avoir que de l'admiration pour ces armées improvisées, d'abord sans instruction, presque sans chefs, trouvant dans leur patriotisme la science nécessaire pour chasser du sol natal l'étranger, et lui rendre avec usure ses visites.

On les vit jaillir de toutes parts, en un jour d'orage, pour faire face à une invasion ; une autre invasion, de l'Europe entière et victorieuse, hélas ! les fit disparaître de la scène.

La passion politique osa donner le nom de brigands à ces héroïques soldats, en grand nombre conscrits, chez qui s'était pourtant réfugié, comme dans un dernier asile, au moins le désintéressement.

Mais justice leur fut bientôt rendue : acteurs et spectateurs de ces temps mémorables écrivirent ce qu'ils avaient fait ou vu, contribuant avec nos grands historiens à éclairer la nation sur cette page de notre histoire. Et depuis lors, les générations se sont succédées sans que l'intérêt



inspiré par ce sujet ait faibli ; et quand les grands ouvrages historiques n'eurent plus rien à apprendre à la foule, elle se précipita sur les souvenirs de modestes comparses, nous initiant à la vie intime de nos grandes armées. Grâce à M. Lorédan Larchey, qui mit au jour leurs écrits, le capitaine Coignet, le sergent Fricasse, le fusilier Briscard, etc., la veille profondément obscurs, furent entourés le lendemain d'une célébrité inespérée. De nos jours encore, les Sociétés d'histoire recueillent, dans leurs bulletins, les Mémoires de ce genre que l'on parvient à découvrir, quand, par leurs auteurs ou par les faits relatés, ils intéressent la région dans laquelle elles ont leurs sièges.

Un hasard heureux m'avait mis autrefois entre les mains une sorte de journal de marche d'un enfant d'Orthez qui, de 1793 à 1810, fit partie des armées promenant le drapeau français dans toute l'Europe, d'où lui vint sans doute la pensée de donner à son manuscrit le titre suggestif de *Promenades Militaires* : promenades au pas de charge, ainsi qu'on le verra.

Le souvenir de ce manuscrit, pieusement conservé dans la famille du vieux soldat, me revint quand j'eus l'honneur d'être admis dans la *Société des Sciences et Arts de Bayonne*, et, dans le double désir de lui être agréable et d'avoir une occasion de la remercier, j'écrivis à M. Pène, petit-fils de l'auteur, pour lui demander une nouvelle communication de cette relique de famille, mais cette fois dans un but de lecture publique. Il mit le plus aimable empressement à s'associer à mes intentions.

Alors des scrupules m'assaillirent, et je me demandai si le récit du vieux sergent-major était assez intéressant et s'il plairait.

Je consultai quelques membres de la Société et notam-

ment M. Durant, qui a emporté les regrets de tout Bayonne, mais surtout ceux de la *Société des Sciences et Arts*, car il fit partie des quelques personnes qui eurent, il y a vingt ans, la lumineuse pensée de créer un lien entre les amateurs des sciences et des lettres de la région, et de leur donner un lieu de réunion. La faiblesse résultant d'un grand âge put seule mettre un frein à son activité intellectuelle, mais les derniers élans de ce cœur et de cette intelligence d'élite jaillirent pour la Société.

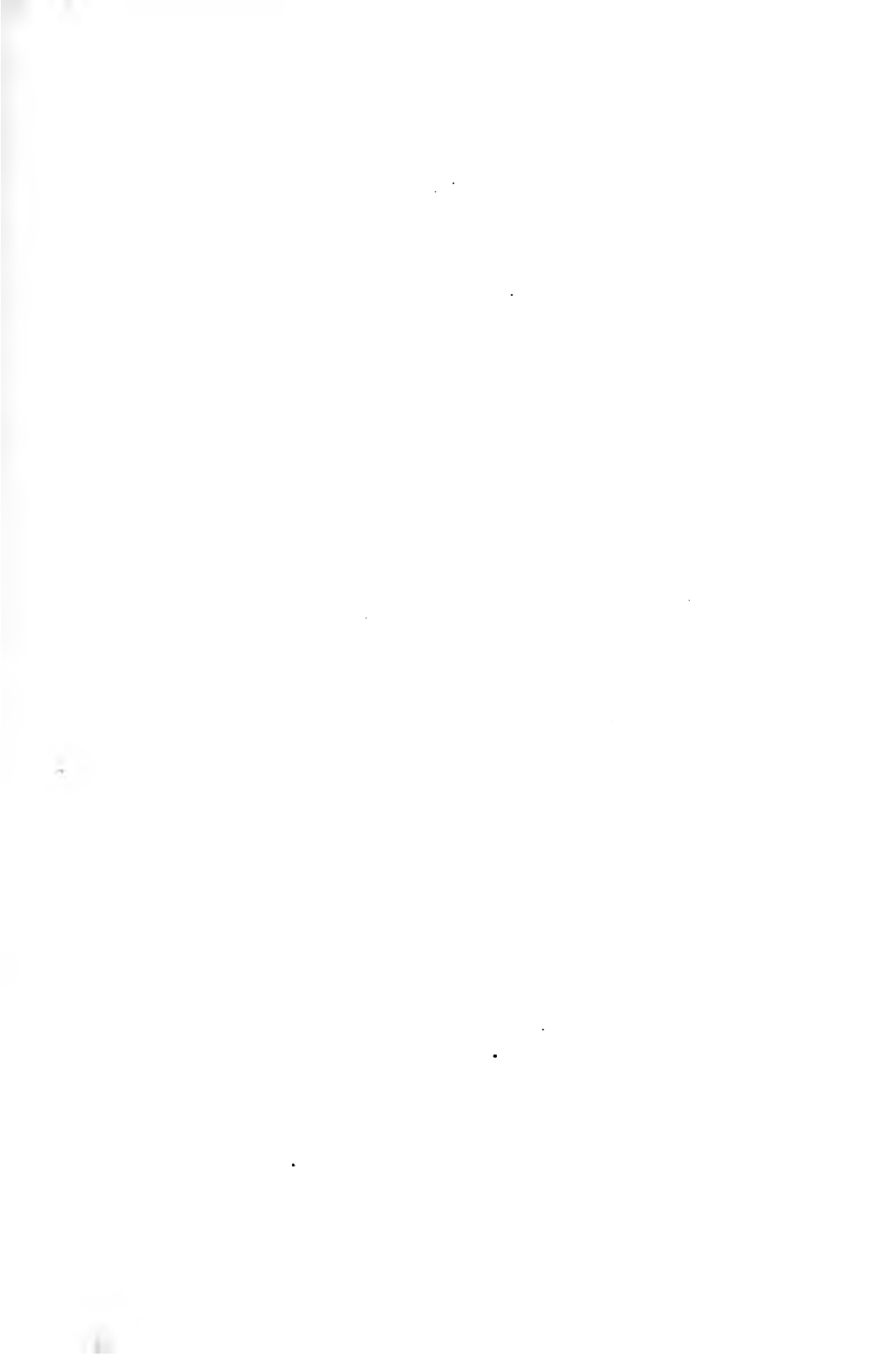
J'avais une raison particulière de m'adresser à lui : il avait bien voulu me conserver hors de l'administration la bienveillance qu'il m'avait montrée comme chef de service.

Son avis fut semblable à ceux qui m'avaient déjà été exprimés. On sait bien, me dit-on, que ce genre de Mémoires ne ménage pas toujours des surprises, l'horizon qu'il découvre est généralement fort restreint, mais il est rare aussi de n'y point rencontrer quelque détail intéressant, un fait nouveau, une bribe, enfin, augmentant les matériaux amassés en vue, sinon de l'histoire générale, au moins de l'histoire locale.

Mes hésitations alors s'envolèrent et le bienveillant accueil fait à la lecture de ce manuscrit, le 5 avril, prouva combien mes conseillers avaient raison.

Voici enfin l'œuvre de Jean Pène, accompagnée de quelques notes qui m'ont paru utiles.

MANECY.



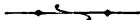
# PROMENADES MILITAIRES



RÉVOLUTION DE 1789



(JEAN PÈNE, NÉ LE 24 AOUT 1773)



*Si quelqu'un veut prendre la peine de lire le récit de mes promenades, qu'il ne soit pas surpris, s'il n'y trouve pas l'orthographe, je n'ai pu la mettre, attendu que je ne l'ai jamais connue ; ayant quitté l'école à 13 ans, j'étais trop jeune pour l'apprendre ; au surplus, les instituteurs des campagnes de ce temps ne la connaissaient pas eux-mêmes (1). Quand au reste de mon récit, je n'ai écrit que ce que j'ai vu.*



La Révolution nous procura la guerre avec toutes les puissances ; il fallut donc courir aux armes, car la France était menacée, non-seulement du dehors, mais en même temps au dedans.

La Vendée se souleva, Lyon se révolta, Toulon fut livré aux Anglais et C<sup>ie</sup>. Quatorze armées françaises étaient sur pied en 1793.

Au mois d'octobre 1793, le représentant du peuple, le citoyen Pinet (car alors il ne fallait pas parler de Monsieur à moins qu'on ne voulut se faire couper le cou), arriva à Orthez ; chaque jour il fallait se rendre à la place, Pinet montrait sur l'autel de la patrie, là, il haranguait le peuple : enfin

(1) Ceci paraît un peu exagéré.

il finit par demander qu'il fut formé un bataillon pour envoyer à la frontière, et pour avoir plutôt fait, le maire de chaque commune désigna ceux qui devaient en faire partie. Oh ! que c'était beau alors : on n'avait pas besoin de tirer au sort..... les citoyens maires profitèrent bien de cette circonstance, les fils de leurs amis ne partirent pas ; moi, comme j'étais celui d'un pauvre métayer, il me fallut mettre le sac sur le dos, et pour 17 ans.....

Le bataillon fut enfin formé, il se composait de onze cents hommes, et quand il fut prêt, on nous envoya à St-Jean-Pied-de-Port, de là à St-Michel, où nous restâmes trois ou quatre jours, ensuite à Bayonne.

Au bout de huit jours, on nous amalgame avec un bataillon du ci-devant Angoumois, qui forma alors la 147<sup>e</sup> demi-brigade ; je me trouvai à la 2<sup>e</sup> compagnie du 3<sup>e</sup> bataillon. C'était le 10 nivôse an 2 de la République (31 décembre 1793).

Le 12 nivôse an 2 (1<sup>er</sup> janvier 1794), nous partîmes de Bayonne, passant par Peyrehorade, Orthez, Pau, Tarbes, Rabastens, Villefranche, Auch, Toulouse, Carcassonne, Narbonne et Perpignan.

Pour commencer à nous faire goûter le plaisir de coucher dehors, on trouva une place au camp de l'Union (une lieue en avant de Perpignan), où l'armée était campée.

Deux jours après il fallut commencer l'exercice, on hâta tellement notre instruction, qu'un mois après nous étions à l'école de bataillon ; le temps pressait, car nous avions l'armée espagnole à demi-heure de nous.

Dans cet intervalle je fus atteint de la fièvre, il me fallut aller à l'hôpital de Carcassonne où je restai environ 20 jours.

Arrivant à la compagnie, je trouvai que tout était prêt pour attaquer vite : le sergent-major me donna un fusil, cartouches, etc., et me dit que le lendemain nous allions danser..... il avait bien raison, nous dansâmes passablement, et la musique ne nous manqua pas ; mais quelle musique ! celle de 150 pièces au moins, et de tous calibres. C'était les 11 et 12

floréal (30 avril et 1<sup>er</sup> mai 1794). Ces deux jours-là nous primes la grande redoute de Montesquiou, le Boulou, et enfin l'armée espagnole fut refoulée dans son pays, le fort de Bellegarde bloqué et une partie de l'armée fut camper en avant de la Junquière, premier village d'Espagne.

La demi-brigade dut fournir un détachement pour aller au blocus de Collioure et Port-Vendre, je me trouvai en faire partie.

Il fallut donc faire le siège du fort St-Elme, et nous ne pûmes l'avoir qu'après que la façade (du côté de la montagne) fut par terre ; alors les Espagnols, au nombre de 7,000, capitulèrent (c'était le 7 prairial) et nous, nous fûmes joindre la demi-brigade campée au camp de la Junquière, où nous restâmes jusqu'au 27 brumaire (17 novembre). Dans cet intervalle nous eûmes une infinité de rencontres avec les Espagnols, soit de fausses attaques, attaques réelles, enfin je me suis vu plusieurs fois avoir brûlé, pour ma part, 45 cartouches avant dix heures du matin.

J'ai oublié de parler des chefs supérieurs que nous avions à cette époque ; nous avions pour colonel Durougnon ; pour chefs de bataillons, Frère, Arnaud et Jean ; nous faisons partie de la deuxième division, aux ordres du général Pérignon.

Le 27 brumaire, au point du jour, toute l'armée fut aux prises avec l'armée espagnole : dans l'espace d'une lieue on ne voyait que feu et flammes, la terre et les montagnes en tremblaient, nous faisons des progrès, le camp des émigrés lui-même était en pièces ; sur 1,500 qu'ils étaient, on n'en garda qu'une cinquantaine qu'on envoya à Perpignan, où on leur fit faire un tour de guillotine (couper le cou).

M. Abel Hugo, qui a fait une étude particulière des guerres de la Révolution et de l'Empire, dit que ces émigrés, sur le point d'être enveloppés, purent prendre la fuite.

Jusqu'à environ dix heures, tout allait bien, redoutes, retranchements, lignes de bataille, tout était enlevé à la baïonnette ; nous-mêmes nous avions monté à l'assaut de deux redoutes et nous allions monter à la troisième, lorsqu'un aide de camp de l'état-major nous porta la terrible nouvelle que notre général en chef était tué et qu'il fallait abandonner tout ce que nous avions pris, que l'attaque était suspendue. Oh ! cette fois-là, nous crûmes que nous étions perdus : pauvre Dugommier, le père de l'armée, il venait d'être tué d'un éclat de bombe. Cette perte fut tellement sentie par toute l'armée que je crois que, si les Espagnols nous avaient attaqué à leur tour, nous n'aurions pas eu la force de nous défendre ; il nous semblait qu'aucun autre n'aurait pu le remplacer ; nous nous trompions cependant, le brave Pérignon était là.

Nous abandonnâmes donc tout ce que nous avions pris et rentrâmes le même soir dans nos camps, excepté la première division, commandée par le général Augereau, qui garda ce qu'elle avait pris.

Si les historiens sont unanimes sur le fait de l'émotion qui s'empara de l'armée des Pyrénées-Orientales à la nouvelle de la mort de son chef, ils le sont moins sur son intensité et sur l'abandon des positions conquises qui, d'après Pène, en aurait été la suite. Mais notre guide ne pouvait tout voir, et je ne retiens comme bien fondé que la vivacité des regrets de toute l'armée. Le témoignage désintéressé de ce simple soldat ne peut être mis en doute et il fait le plus grand éloge qu'on puisse faire de Dugommier.

Le lendemain nous fûmes enterrer, au fort de Bellegarde, notre cher Dugommier. Le surlendemain, deux heures avant le jour, toute l'armée fut mise en mouvement, et à l'aurore nous étions sous les redoutes des ennemis : le feu commença

sur toute la ligne (le général Pérignon avait pris le commandement en chef). Oh ! que cette journée fut terrible : il semblait que le ciel et la terre allaient se confondre ensemble ; tout le monde se battait, plus de soixante grosses redoutes furent prises d'assaut ou enlevées par les mines : ni infanterie, ni cavalerie, rien ne put résister, tout fut pris, et l'armée espagnole fut mise en pleine déroute ; nous arrivâmes ce jour-là au pont du Moulin, à une lieue de Figueras.

Le lendemain matin, assez de bonne heure, on recommença l'attaque, et vers onze heures la ville de Figueras fut prise ; les habitants eurent tellement peur qu'ils s'enfuirent pêle-mêle avec leur armée qui était aussi en déroute.

La belle citadelle fut bloquée ; le même jour il y eut échange de parlementaires avec le général qui la commandait ; enfin il signa une capitulation par laquelle la garnison, au nombre de 10,000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie, sortirait avec armes et bagages pour rejoindre le reste de l'armée espagnole. Le général commandant la citadelle était de Toulouse (France) et il leur joua ce qu'on appelle un tour de Gascon !

Le 7 frimaire (27 novembre), dès huit heures du matin, une partie de notre armée fut embusquée aux environs de la ville, et la rue par où la garnison de la citadelle devait passer pour rejoindre leur armée était fermée par six pièces chargées à mitraille, et deux régiments de cavalerie derrière, sabres en mains.

Vers les dix heures on ouvrit les portes de la citadelle, le général toulousain sortit le premier : arrivé à l'entrée de la ville, un carrosse bien attelé l'attendait ; il monte dedans et fouette cocher pour la France. Oh ! qu'il était content ; il dit : « Je vais voir mon pays ». Demi-heure après, le commandant en second, à la tête de la garnison, tambours, musiques, drapeaux déployés et mèches allumées, sortirent de la citadelle, et une fois la dernière file dehors, deux bataillons de chez nous, qui avaient été prendre possession de la place, eurent soin de fermer les portes et de braquer les pièces en cas de besoin.



Lorsque la tête de la colonne fut arrivée en ville, le commandant, voyant que le chemin de France était libre et que celui d'Espagne était fermé, demanda à notre brave Pérignon, qui était là avec son état-major, pourquoi le chemin d'Espagne lui était fermé ; celui-ci répondit : « Voilà votre chemin et partez ! » — Non, Monsieur, répondit l'Espagnol, notre capitulation porte que nous serons rendus à notre armée. — Marchez, répondit notre général, ou je fais faire feu, et sur un signal qu'il donna, nous fîmes le mouvement d'apprêter nos armes ; l'artillerie, de son côté, était prête à mettre le feu à ses pièces ; force fut donc à MM. les *quarajos* de prendre le chemin de France en murmurant contre le général gascon qui les avait trompés.

Voilà donc comment cette fameuse citadelle fut prise, elle avait au moins des vivres pour deux ans.

Notre soldat historiographe doit être bien imbu du principe que la fin justifie les moyens, pour parler d'une façon presque admirative de la duplicité de Pérignon, duplicité d'ailleurs non prouvée, car j'en ai vainement cherché trace partout où il m'a été possible.

Il est bien certain que le fait de rendre, à la première sommation, une citadelle de si grande importance, forte non-seulement par ses admirables ouvrages défensifs, par son artillerie, par ses approvisionnements de tous genres, mais encore par une garnison dépassant 10,000 hommes, doit provoquer de nombreuses et variées conjectures. Un écrivain affirme qu'au moment de l'évacuation de la place, le représentant du peuple Delbrel questionna un lieutenant-colonel espagnol. Cet officier supérieur affirma l'existence de formidables moyens de défense et, pressé de questions, il aurait fini par dire : « Les choses se seraient passées autrement si notre commandant avait eu seulement 3,000 soldats comme les vôtres ».

Un semblable langage dans la bouche d'un Espagnol me paraît non-seulement invraisemblable, mais injuste pour cette armée qui fit bien voir ce qu'elle valait entre les mains d'un bon général comme Ricardos.

Je sais bien qu'en se payant de mots on peut dire que la guerre n'étant que la force brutale déchaînée, la violation, au profit du plus fort, d'un arrangement conclu entre deux généraux, en est la conséquence logique.

Mais indépendamment de l'odieux d'un tel système, il a l'inconvénient d'engendrer des représailles, et si la version de Pène était vraie, la perfidie de Pérignon ne serait que la revanche affaiblie de celle du général La Union. Qu'on en juge : en décembre 1793 la ville française de Collioures se rendit avec une facilité qui conduisit son commandant à la guillotine. La capitulation stipulait un échange de prisonniers ; nous envoyons les nôtres et La Union, lié pourtant par la signature de son prédécesseur, non-seulement ne rendit pas ceux qu'il nous avait faits, mais il les incorpora à son armée et put, grâce à ce double renfort, reprendre les hostilités.

Cet acte inoui transporta de colère le comité de Salut Public, qui chercha dès lors d'en obtenir réparation ou d'en tirer vengeance. Les pourparlers secrets (1) qui eurent lieu en vue de la paix se heurtèrent quelque temps à la condition du désaveu de cette félonie et de la punition de ses auteurs survivants. Elle fut abandonnée enfin pour ne pas rendre tout accommodement impossible.

Ne peut-on conclure de ces faits authentiques qu'ordre a pu être donné aux généraux de l'armée des Pyrénées-Orientales de rendre œil pour œil, dent pour dent ; de

(1) Voir le *Manuscrit de l'an II*, publié par le futur baron Fain, alors chef de bureau ou de division dans les bureaux du comité de Salut Public.

cette façon, la version de Pène n'a rien d'invraisemblable, et la conduite de Pérignon, mise dans son vrai jour, serait certes bien moins odieuse que celle de son ennemi La Union.

Il resterait à expliquer comment ces circonstances, qui ont dû être bien connues dans l'armée avant de prendre place dans ce manuscrit, n'ont été recueillies, à ma connaissance du moins, par aucun écrivain français. Le sentiment de pudeur nationale n'est pas assez grand ni assez répandu en France pour être invoqué comme cause de ce silence, et je n'en trouve pas d'autre.

Je n'ai découvert nulle trace de l'émigré français commandant en chef la citadelle et capitulant. Les histoires que j'ai pu consulter ne parlent que du général espagnol Valdes qui, pour ce fait, fut condamné à mort.

*(A continuer).*

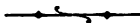
# PROMENADES MILITAIRES



## RÉVOLUTION DE 1789



(JEAN PÈNE, NÉ LE 24 AOUT 1773)



(SUITE)

Notre division fut désignée pour aller bloquer la place de Roses, située sur le bord de la mer ; nous en fîmes le siège pendant tout l'hiver, qui fut très rigoureux : cette place, après avoir subi un siège des plus terribles, capitula vers la fin de mars 1795.

Après la prise de cette place, notre bataillon fut envoyé à un village nommé Alpha, devant lequel nous campâmes.

Pendant le mois de prairial an 3 (juin 1795), le général Schœrer arriva pour commander l'armée : ah ! s'il avait pu se casser le cou avant d'arriver : il ne fit jamais rien de bon ; le 26 du même, il nous fit attaquer et faillit nous faire égorger (à la Fluvia) ; la division Augereau perdit ce jour-là une pièce de 4 ; le Bulletin porte que cette bataille avait été gagnée, et moi je dis que non ; nous rentrâmes le même soir à nos camps et les Espagnols aux leurs.

Le 4 thermidor suivant (22 juillet), on nous annonça la paix ; quelle fête, quelle réjouissance ; les Espagnols

venaient à nos camps danser la farandole, nous allions aux leurs en faire autant, enfin ça ne faisait qu'une famille, et moi, qui fus atteint des fièvres, il me fallut aller à l'hôpital, à Perpignan.

Après cette paix, reçue avec tant de joie par nous tous, il semblait que tout était fini, que nous n'avions plus d'ennemis à combattre ; pauvres innocents, nous ne savions pas tout.....

Enfin l'armée rentra en France, elle fut cantonnée dans les environs du Boulou.

Voilà donc la fin de la campagne de l'armée des Pyrénées-Orientales.

J'ai dit, plus haut, qu'après la prise de Roses, notre bataillon fut campé devant Alpha, alors il y eut de l'avancement, je fus nommé caporal pendant deux fois, à la 3<sup>e</sup> compagnie ; je refusai les deux fois, ne voulant pas quitter la 2<sup>e</sup>, dont je faisais partie ; il est vrai que la sévérité du sergent-major de la 3<sup>e</sup> y contribua beaucoup ; quelle faute je fis alors.....

### AN 3 DE LA RÉPUBLIQUE (1795)

Quelques jours après la rentrée de l'armée, notre demi-brigade se mit en marche pour Montpellier ; moi je sortis bien vite de l'hôpital (quoique les fièvres ne m'eussent pas quitté) pour l'aller joindre. Au bout de quinze jours, il nous fallut partir pour Nice ; nous traversâmes donc toute la Provence pour nous y rendre. C'était le mois de vendémiaire (octobre) ; au bout de quatre jours de séjour nous partîmes pour la République de Gènes, en passant par Monaco et Sassen ? (1), où nous restâmes environ un mois et demi. Après quoi nous partîmes pour Albenga et la montagne de Zusane (?), montagne très élevée où était campée une partie de l'armée d'Italie.

Une partie de l'armée d'Espagne s'y étant rendue, comme

(1) Je dois dire que les noms de lieux sont loin d'avoir été tous retrouvés sur la carte, soit que certains d'entr'eux aient été négligés à cause de leur manque d'importance par les géographes, ou bien Pène, trompé par la prononciation ou par ses souvenirs, les a mal orthographiés.

nous, à celle d'Italie, qui se trouvait très faible, elle manquait même de généraux, le dit Schœrer, général en chef, nous avait suivi : il établit son quartier général à Nice, et il n'en sortit plus.

Le 4 frimaire (24 novembre) après minuit, on mit en mouvement toute l'armée (qui était alors de 60 à 70,000 hommes), et au point du jour nous attaquâmes sur toute la ligne (les Piémontais et les Autrichiens faisaient cause commune); le feu fut continué jusqu'à 10 heures du soir; tout le monde se battait. Nous enlevâmes toutes les positions aux ennemis et leur fîmes 20,000 et tant de prisonniers. Notre perte en tués et blessés ne fut pas bien grande, mais celle des ennemis dut l'être, car à en juger par ceux que je vis, surtout à une position que notre demi-brigade enleva à la bayonnette après une demi-heure de résistance, nous ne pouvions passer qu'en sautant par dessus les morts ou grièvement blessés.

Le reste de l'armée ne restait pas les bras croisés tandis que nous travaillions. Deux demi-brigades qui se trouvaient sur notre droite eurent à soutenir, pendant plus d'une demi-heure, une fusillade (c'était uniquement un roulement) par des forces majeures, mais une autre demi-brigade arrivant par le flanc, les camarades furent en partie pris.

Loano, la Pietra, Finale, Vado et Savone furent pris ce jour-là et le lendemain. La neige commença à tomber et on ne put plus suivre l'ennemi; l'armée fut cantonnée.

Le Bulletin porte que cette bataille fut gagnée par Schœrer, et moi je dis que non : le brave homme, il n'avait pas bougé de Nice.

Ce fut l'invincible Augereau qui commanda dans cette affaire, il ne faisait pas bon l'aborder ce jour-là, il était furieux.

On pourra en juger par ceci : le matin, tandis que notre colonel nous faisait former en bataille, pour attaquer deux bataillons autrichiens qui étaient en bataille devant leur camp, il arriva à pied, un grand porte-voix d'une main et la longue-vue de l'autre, accompagné seulement d'un aide-de-camp et d'un domestique : « Comment, ce camp n'est pas

encore enlevé ? » Le pauvre colonel lui répondit qu'il fallait le temps pour se former ; Augereau s'approcha en colère et lui dit : « Je ne sais ce qui me tient que je ne t'arrache tes épaulettes ; marche à la bayonnette ». Nous marchâmes à l'instant, nous prîmes le camp et une partie des deux bataillons, et nous ne le vîmes plus de la journée.

Tandis que notre général en chef Schœrer prenait ses plaisirs à Nice, nous étions dans de mauvais cantonnements, dépourvus de tout, sans solde, sans vêtements, sans chaussures, enfin dans la dernière des misères ; il arrivait souvent que nous n'avions qu'un quart de pain par jour et quelquefois pas du tout ; du salé, nous en recevions cependant presque tous les jours, et quelques légumes ; dans cet intervalle plusieurs corps se trouvaient très faibles : on réunit quinze bataillons pour en former trois demi-brigades, et nous devînmes ainsi la 39<sup>e</sup> demi-brigade. Notre compagnie se trouvait composée de 132 hommes, dont trois capitaines, deux lieutenants, trois sous-lieutenants, trois sergents-majors, onze sergents, trois fourriers et dix-neuf caporaux.

Pour chefs supérieurs nous avions : le sieur Bélet, natif de Pau, pour colonel, et Pouraly, d'Oloron, à la suite ; Augereau général de division.

Le 10 germinal an 4 (30 mars 1795), le général Bonaparte arriva à Nice et prit le commandement de l'armée. Le surlendemain il arriva à Lapietra ; le lendemain il nous passa la revue ; il nous dit après qu'il connaissait, avant d'arriver, quelle était notre situation, et que, de ce jour-là, nous recevions la ration de pain et de viande tous les jours ; la ration d'eau-de-vie et demi-bouteille de vin chacun, légumes, etc., etc.

Il nous promit aussi (pour les soldats), 25 centimes par jour, qu'il ne pouvait nous payer encore, mais que sous peu nous irions dans un pays (l'Italie), qui nous fournirait tout ce dont nous aurions besoin.

Oh ! les belles promesses, disaient les uns ; cela ne tiendra pas, disaient les autres ; d'autres disaient : ça tiendra tant que

ça pourra. Enfin, nous ne faisons pas beaucoup de cas de toutes ces promesses, nous savions que tous les magasins étaient vides, et lui, n'ayant que 28 ans, nous n'y avions pas beaucoup de confiance.

Toutes ces promesses se réalisèrent, et pas un seul jour il n'y manqua. Nous ne le vîmes plus jusqu'au 22 au point du jour.

#### ARMÉE D'ITALIE

Napoléon Bonaparte, général en chef.

Berthier, chef d'état-major.

Masséna, général de division.

Augereau, idem.

Jaubert, idem.

Serrurier, idem.

Victor et Macdonald étaient généraux de brigade, et plus tard ils furent nommés divisionnaires. Il y avait aussi deux autres divisionnaires, l'un de cavalerie et l'autre d'artillerie, mais je ne me rappelle pas leurs noms.

Le 22 germinal an 4 (11 avril 1796), au point du jour, une partie de l'armée était réunie près Loano (pays de Gènes); le général en chef, avec son état-major, y arriva un instant après nous; notre demi-brigade faisait partie de la deuxième division aux ordres de l'intrépide Augereau.

Après que les distributions furent finies, le général en chef donna ses ordres; la première division prit le chemin de Gènes, et nous (la deuxième), celui du Piémont. Depuis ce jour-là, ce général nous suivit jusque dans les plaines de Vérone; le lendemain 23 nous rencontrâmes les avant-postes piémontais à demi-heure de Montenotte; ils furent attaqués et battus, de même qu'une forte colonne; et cette position capitula le lendemain matin; il y avait environ 1,000 hommes, le général de brigade Banel fut tué près des murailles.

Maintenant nous allons aller vite, car les Piémontais en déroute ne nous attendirent plus jusqu'au fort de Selve, à côté duquel ils avaient un beau camp que nous enlevâmes à la bayonnette: notre colonel, le sieur Belet, de Pau, y



fut tué ; le colonel Pouraly, d'Oloron, le remplaça. Nous restâmes cependant deux jours en avant de ce fort ; partant de là nous passâmes par Alba, grande ville du Piémont. Là, nous apprîmes que le roi des marmottes demandait la paix aux conditions qu'on voudrait. Il s'en allait temps, car le lendemain notre avant-garde serait arrivée aux portes de sa capitale (Turin). Nous continuâmes donc notre chemin sur le duché de Parme, où nous passâmes le fameux Pô (en face de Plaisance), rivière très large et profonde ; nous passâmes un bataillon à la fois, sur un ponton. C'était le 27 floréal an 4 (8 mai 1795). Le lendemain nous eûmes une rencontre avec une colonne d'Autrichiens, mais l'affaire ne dura pas tout au plus une heure ; l'ennemi fit retraite.

Le 21 (10 mai), vers les 10 heures du matin, nous passâmes le fameux pont de Lodi ; le 27<sup>e</sup> léger passa le premier, et notre demi-brigade après eux. Ce fut un coup bien hardi : traverser un pont aussi long sous le feu de 10 à 12 pièces et d'une forte colonne d'infanterie !

Après le passage du pont, l'infanterie légère fit halte pour désarmer les prisonniers, et notre demi-brigade prit l'avant-garde ; nous poussâmes l'ennemi avec une telle vigueur, que nous fîmes beaucoup de prisonniers et tout leur train resta en notre pouvoir ; nous nous arrêtâmes à la nuit à une lieue de la ville de Crème.

Le surlendemain nous arrivâmes à Pavie, grande et belle ville du duché de Milan ; le 28 (17 mai) nous traversâmes la grande ville de Milan, nous fîmes halte, deux heures, près de la plus belle cathédrale du monde ; le soir nous fûmes prendre position à deux lieues en avant, où nous restâmes trois jours.

J'ai dit que Bonaparte (Napoléon) nous avait fait des promesses à son arrivée ; eh bien, c'est alors qu'il les réalisa : il fit payer tout notre arriéré et dix jours d'avance, nous reçûmes aussi des souliers, etc.

Le troisième jour, suivi de tout l'état-major, il vint nous voir à notre camp. Aussitôt qu'on le vit, tout le monde se leva

en criant : « Vive la République ! vive Napoléon ! » Chacun jetait son chapeau en l'air, nous étions contents, il l'était aussi.

Plus perspicace que tout le monde, Pène n'attend pas le Consulat pour faire percer Napoléon sous Bonaparte.

S'étant arrêté un instant, il dit à ses généraux : « Voyez-vous combien j'ai vieilli depuis que je commande cette armée ; en arrivant ici j'avais 28 ans et aujourd'hui j'ai Milan ». Il voulait dire que la ville de Milan était à lui.

Le lendemain nous partîmes, en suivant la route de la forteresse de Peschiera ; étant arrivés en vue de cette place, nous prîmes la droite, nous dirigeant vers Laburguette (petite ville), mais il fallait passer le Mincio, rivière qui n'est pas bien large, mais très rapide ; l'ennemi nous disputa le passage ; mais, là comme ailleurs, nous passâmes le pont au pas de charge. Arrivant près de la ville, notre demi-brigade reçut l'ordre de remonter le Mincio pour bloquer la place de Peschiera ; deux compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon, marchant en avant pour éclairer, furent surprises par un régiment de cavalerie napolitaine et hachées, sauf deux ou trois qui se sauvèrent en sautant dans la rivière ; le reste du bataillon était trop en arrière pour arriver à temps.

Deux jours après nous arrivâmes à Rivoli, où la première division eut un fort engagement. Le surlendemain nous partîmes (la demi-brigade) pour aller bloquer Mantoue par la porte Sereze ; nous n'eûmes que quelques coups de fusil à tirer pour y arriver.

Le même jour et suivants cette place formidable fut tout à fait bloquée.

Nous commençâmes à établir notre camp, croyant y rester pendant le siège ; pas du tout, une fois nos baraques finies, une autre demi-brigade vint nous remplacer et nous partîmes, à marches forcées, pour la Romagne.

J'ai dit qu'un régiment de cavalerie napolitaine avait haché deux compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon ; c'est qu'alors nous avions la guerre avec le roi de Naples et il fournissait, en tout, ce régiment de cavalerie.

Nous avions également la guerre avec Notre Saint-Père le Pape, encore nous n'avions pas vu un de ses soldats ; il est vrai que cette troupe ne bivouaque jamais et ne marche qu'avec le beau temps.

J'ai dit que nous marchions sur la Romagne ; eh bien, le jour de la fête de Dieu, au moment où on finissait la procession, nous arrivâmes aux portes de cette grande ville tant renommée (Bologne) ; le matin, le 1<sup>er</sup> régiment de hussards, avec six pièces d'artillerie à cheval, nous avait joints. Cette cérémonie avait attiré en ville beaucoup de monde ; il y avait aussi un beau bataillon romain, blanc comme la neige ; il était occupé à la cérémonie et ne se rappelait pas qu'il était en guerre avec nous.

Aussitôt que les cloches ne sonnèrent plus, le général Augereau, pour intimider la population sans doute, fit partir au galop les hussards et l'artillerie à cheval, et nous, en colonnes serrées, au pas de charge, nous traversâmes la ville.

Le bataillon romain était sous les armes près la place, et nous les présenta à notre passage. C'était drôle de voir une partie de la population se mettre à genoux quand elle voyait que notre artillerie allait aussi vite que la cavalerie : pauvres gens, ils n'en avaient jamais vu. Arrivés hors la ville, on nous mit dans les allées d'un beau château, où l'on nous porta les vivres et enfin tout ce qu'il nous fallait ; le 1<sup>er</sup> bataillon rentra en ville avec deux pièces, l'état-major le suivit.

Le général Augereau fit appeler le chef du bataillon romain, lui demanda s'il se souvenait que nous étions en guerre. Le Romain répondit qu'il se le rappelait. « Eh bien, voulez-vous vous battre ou vous rendre prisonnier ? » L'autre répondit qu'il n'avait pas des ordres pour se battre ; que, d'un autre

côté, il n'était pas assez fort pour se mesurer avec nous, qu'il se rendait à discrétion. « Allez-vous-en à votre caserne, lui dit le général, faites former les faisceaux sur la place à votre bataillon, et tenez-vous prêt à partir pour la France ». Aussitôt dit, aussitôt fait : le lendemain ils partirent.

Dans cet intervalle, les numéros des corps furent tirés au sort ; nous eûmes le numéro 4, et le régiment a toujours conservé ce numéro comme 4<sup>e</sup> régiment de ligne.

Deux jours après nous partîmes (le 4<sup>e</sup> bataillon seulement) pour Imola, où est un petit fort ; la garnison, quand elle apprit que nous arrivions, se hâta de sortir et de se sauver du côté de Rome.

A notre arrivée nous entourâmes la ville, et un instant après le syndic de la ville nous en porta les clefs. Voilà donc un fort bien armé, bien approvisionné, pris sans qu'il en coûtât une cartouche.

Le lendemain nous partîmes pour Faenza, où nous restâmes huit jours ; ensuite, notre compagnie et un escadron de chasseurs du 10<sup>e</sup>, nous partîmes pour Forli ; environ quinze jours après, le reste du bataillon vint nous rejoindre, et nous partîmes pour Cesena. Le lendemain on nous apprit que la paix avec le Pape était faite, que nous ne devions pas aller plus loin.

Cette nouvelle ne nous fit pas bien plaisir, car le lendemain nous serions arrivés à Rome ; il fallut donc rétrograder sur Bologne.

Arrivés à Imola, le général de brigade Beyran, qui était venu nous rejoindre à Forli, reçut l'ordre de partir immédiatement pour Lugo, où la population nous avait assassiné un détachement d'un officier et 15 soldats.

Le lendemain matin, vers neuf heures, nous arrivâmes à une lieue de cette ville et nous fûmes reçus par une bonne fusillade ; tous les gens de la ville et des alentours étaient armés et éparpillés dans les champs ; il fallut donc faire au plus fort, et vers midi nous étions maîtres de la ville ; tout le monde, grands et petits, avait pris la fuite.

Le lendemain nous partîmes pour Bologne et de là pour Ferrare, où est la plus belle citadelle qu'on puisse voir ; à notre arrivée, le commandant se rendit à discrétion, et toute la garnison fut libre de s'en aller où elle voudrait.

Nous ne fûmes pas bien contents de ce commandant, car il n'y a pas d'honneur de prendre des places de premier ordre, bien armées et approvisionnées, sans brûler une amorce. Mais que voulez-vous, c'étaient des soldats du Pape....

Dans cet intervalle, l'armée autrichienne reçut un renfort de 30,000 hommes ; il fallut donc partir pour joindre le reste de l'armée ; nous passâmes par le duché de Modène et la belle ville de Parme ; on bombardait en même temps Mantoue avec 300 pièces de tous calibres, qu'il fallut abandonner ; l'armée se réunit dans les plaines de Castiglione.

L'armée ennemie y arriva le lendemain : on se battit toute la journée, et le soir les deux armées reprirent les mêmes positions du matin. Ce jour-là nous perdîmes beaucoup de monde : notre colonel Pouraly et le général de brigade Beyraud furent tués en avant de notre bataillon, au moment que l'ennemi nous présentait une forte charge de cavalerie.

L'adjutant général Verdier remplaça le général Beyraud, et le chef de bataillon Frère, le colonel Pouraly.

Le lendemain, les deux armées restèrent en présence sans se mouvoir ; cette journée fut consacrée à se préparer pour le lendemain. En effet, au point du jour, tout fut en mouvement : les deux armées, marchant en avant, se rencontrèrent bientôt et le feu commença de part et d'autre ; mais cette fois les ennemis furent refoulés sur le village de Castiglione : infanterie, cavalerie, tout fut mis en pleine déroute, et une partie de leur train et bagages fut prise. On comptait 20,000 hommes de l'armée autrichienne prisonniers, tués ou blessés ; nous eûmes beaucoup de blessés et passablement de tués, mais point de prisonniers. Le reste de l'armée ennemie se divisa en deux : une partie sur la route de Mantoue et l'autre sur Vérone.

La division Serrurier suivit celle de Mantoue et reprit le blocus, c'est-à-dire de notre côté. La division Augereau, dont nous faisons partie, suivit la route de Vérone sans laisser un seul instant de repos à la colonne ennemie ; le lendemain, nous entrâmes dans cette ville en même temps qu'elle ; là, nous primes encore beaucoup de bagages ; nous campâmes en avant de cette ville.

La division Masséna fut à Rivoli. C'était au mois d'août 1795. Quinze jours se passèrent ainsi, mais en attendant les Autrichiens ne perdirent pas du temps, ils reçurent du renfort et réunirent un corps d'environ 20,000 hommes aux environs de Bassano ; ils le mirent en marche par les montagnes du Tyrol pour tenter un passage sur l'Adige, près Rivoli. Notre général en chef en eut connaissance, fit marcher la division Masséna par la route de Trente et celle d'Augereau par les montagnes du Tyrol. La 1<sup>re</sup> division rencontra l'ennemi avant d'arriver à Trente, l'attaqua et le força à la retraite ; nous devions le couper entre Bassano et cette dernière, mais notre guide s'étant trompé, nous n'arrivâmes pas à temps, nous primes seulement son arrière-garde.

Le lendemain matin ce corps d'armée prit position et nous attendit, mais pas longtemps, car en arrivant le 9<sup>e</sup> (ou 5<sup>e</sup>) léger et notre régiment l'attaquèrent, et en moins de trois quarts d'heure nous primes plus de 10,000 hommes et une quantité de pièces. Le 40<sup>e</sup> et le 51<sup>e</sup> régiments nous suivaient pas à pas, le terrain ne permettait pas que deux régiments pussent se mettre en ligne. Pendant toute la journée nous suivîmes l'ennemi, parfois nous prenions des bataillons entiers, parfois des compagnies ; enfin, le soir, nous avions dix-sept drapeaux pris. Qu'on juge du reste.

Le lendemain, une heure avant le jour, nous partîmes et après deux lieues de marche, nous trouvâmes le reste qui était formé en bataille sur une petite plaine.

Notre général en chef, qui ne nous quittait pas, prit ses dispositions ; nous finîmes de prendre tout le reste du corps

d'armée. Ce fut un beau bataillon de grenadiers qui fut pris le dernier, tout près de Bassano.

Un train considérable, composé de dix-sept pontons, un trésor, beaucoup de pièces qui n'avaient pas servi, avoine, biscuit, etc., etc., fut pris tout attelé entre Bassano et Citala. Ce jour-là, un autre soldat et moi nous primes un drapeau, un officier et un sergent qui se sauvaient à travers un champ ; leur bataillon venait d'être pris.

Le lendemain nous suivîmes la route de la grande ville de Padoue, où nous arrivâmes le lendemain, et le surlendemain devant Portolegnano, petite ville (l'Adige passe au milieu), mais bien fortifiée. La garnison capitula le lendemain ; nous continuâmes notre route qui conduit au faubourg St-Georges, près Mantoue.

Nous avions alors l'intrépide Lannes pour colonel.

Le 29 fructidor an 4 (15 septembre 1796), nous arrivâmes au faubourg St-Georges ; nous nous battîmes depuis 10 heures du matin jusqu'à la nuit, nous primes un bataillon entier, deux escadrons de lanciers et un régiment de cuirassiers ; l'ennemi nous prit 400 hommes du 2<sup>e</sup> bataillon, qu'il nous rendit trois jours après.

Mantoue fut donc bloqué pour la deuxième fois avec le général en chef, M. Vursmser, et 30,000 hommes ; la division Serrurier en fit le blocus. Deux jours après notre division fut à Vérone, celle de Masséna à Vicence et Padoue, celle de Joubert à Rivoli.

Notre colonel, Lannes, fut blessé au faubourg St-Georges ; il fut à Milan pour se soigner et, quelques jours après, il écrivit au régiment qu'il était nommé général de brigade.

Arrivé au dit Vérone, notre régiment fut logé au Château-Neuf, le reste de la division dans d'autres logements.

Environ six semaines après, la division Masséna fut attaquée par des forces supérieures ; il nous fallut partir en toute hâte ; nous la joignîmes le même soir deux lieues en avant de Vicence ; le lendemain matin, au point du jour (les deux

divisions) nous partîmes pour attaquer, nous rencontrâmes l'ennemi près la Brenta, rivière qui coule sous les murs de Bassano ; à la première charge l'ennemi fut culbuté, notre bataillon en prit un autre, dans un petit champ ; enfin, de toute la journée, la fusillade ne cessa pas un instant. L'ennemi, acculé à la rivière, tint bon, nous ne pûmes l'en déloger ; à dix heures on fit cesser de tirer et nous battîmes en retraite pendant une lieue ; nous n'avions plus de cartouches.

Un moment avant de nous retirer mon fusil creva, le canon se fendit depuis la culasse jusqu'à la première capucine, je n'eus pas de mal. Tant de part que d'autre, il y eut bon nombre de tués et de blessés, il n'y eut de prisonniers que le bataillon dont j'ai parlé plus haut.

Le lendemain matin, n'ayant pas reçu de munitions, il fallut faire retraite jusqu'à une lieue de Vicence, où il nous arriva deux caissons de cartouches et où nous restâmes jusqu'à minuit de la nuit suivante ; l'ennemi faisait manœuvrer une forte division sur notre gauche, il fallut nous retirer jusqu'à Vérone, et l'armée autrichienne resta à trois lieues de Caldiero.

Le 22 brumaire an 5 (12 novembre 1796) nous partîmes (les deux mêmes divisions) pour attaquer Caldiero ; en arrivant, nous fîmes environ 1,000 prisonniers ; ces gens-là étaient dans un grand fossé qu'on ne pouvait voir que de très près : ils firent une décharge sur notre bataillon ; en même temps nous courûmes dessus, ils n'eurent pas le temps de recharger ; ils mirent bas les armes ; nous eûmes sept à huit blessés, pas un de tué, chose étonnante et qu'on aurait peine à croire : un bataillon dans un fossé jusqu'au menton, un autre arrivant en bataille, l'arme au bras, reçoit un feu de bataillon sans y penser, il n'a que sept à huit hommes légèrement blessés, et pas un de tué ! On me dira peut-être que c'était hors de portée, eh bien, au contraire, il n'y avait pas cent toises : ils tirèrent trop bas.

La journée se passa sans pouvoir prendre le village, malgré



plusieurs charges que nous fîmes ; nous eûmes beaucoup de blessés et quelques tués, j'eus ma capote traversée en trois endroits. A dix heures de la nuit nous reprîmes le chemin de Vérone, abandonnant 1,500 blessés faute de transport. Napoléon n'était pas content ce jour-là.

Le 24 suivant (14 novembre), à la nuit, nous partîmes de Vérone par la rive gauche de l'Adige ; nous arrivâmes à Ronco deux heures avant le jour, où nous trouvâmes Napoléon ; il faisait construire un pont sur la rivière ; au point du jour, notre régiment le traversa, nous fîmes halte un instant après pour attendre les autres régiments ; le 5<sup>e</sup> léger, les 40<sup>e</sup> et 51<sup>e</sup> de ligne ne tardèrent pas d'arriver, le général Augereau était avec eux. Nous commençâmes à longer le canal du pont d'Arcole ; les ennemis y étaient déjà, la fusillade commença de suite ; on arriva au pont, il n'y avait que les poutres, les Autrichiens en avaient ôté les madriers ; les carabiniers du 5<sup>e</sup> et nos trois compagnies de grenadiers tentèrent plusieurs fois de passer : autant il s'en présentait, autant étaient abattus par la mitraille et le feu de l'infanterie qui était de l'autre bord.

Le général en chef ayant donné l'ordre qu'il fallait passer, Augereau prit un drapeau pour passer le premier ; les grenadiers l'arrêtèrent, disant que c'étaient eux qui devaient passer avant lui ; vains efforts, il fallut y renoncer. Napoléon, arrivant au galop par le haut de la digue du canal, son cheval fut tué et les deux tombèrent dedans ; on l'aida à en sortir. La nuit arrivée, on nous fit faire retraite ; l'ennemi s'en aperçut, remit les madriers sur les poutres, fit passer un bataillon de croates et un régiment de lanciers pour nous suivre ; la division Masséna était cachée derrière le lac voisin ; de là, elle marcha et passa le pont : les croates et lanciers qui nous suivaient furent pris ; Masséna repassa le pont, il vint prendre place près le pont de bateaux, sur l'Adige ; notre division le passa pour passer la nuit sur la rive droite.

Permettez-moi ici quelques réflexions.

Les historiens les plus connus et les plus appréciés s'accordent pour parler d'une tentative personnelle et sans résultat, faite par le général Bonaparte pour passer le pont d'Arcole, et même Muiron, son aide-de-camp, aurait été tué alors en lui faisant un bouclier de son corps. Pène seul semble l'ignorer. Or, si le fait était faux, 1814 et 1815, qui ont vu éclore tant de calomnies, auraient bien fait justice de ce mensonge. Il n'en a rien été ! Que conclure ? Ceci, selon moi : Notre promeneur militaire, fidèle à son programme, veut bien, semblable à un appareil photographique, reproduire tout ce qui se passe devant lui, mais pas au-delà. Or, la bataille d'Arcole a duré trois jours ; il a vu la tentative d'Augereau, et non celle de Bonaparte. Comme compensation, il a le mérite de donner un détail nouveau pour moi, et qui n'est certes pas sans importance : c'est l'enlèvement par les Autrichiens des madriers du pont pour rendre le passage plus difficile.

Le lendemain matin, deux heures avant le jour, l'ennemi fit avancer 10,000 hommes, suivis de 12 pièces, et attaqua la division Masséna ; celle-ci les laissa approcher jusqu'à bout portant, fit une décharge, marcha à la bayonnette, et toute la colonne fut prise, il n'échappa pas un homme, ils avaient sept drapeaux.

Le 1<sup>er</sup> bataillon italien, venu la veille, fit la conduite des prisonniers. Après, les deux divisions reprirent les mêmes positions que la veille et, à la nuit close, nous nous rendîmes sur l'Adige. Au point du jour nous partîmes pour reprendre (?) le long du canal ; trois pontons nous arrivèrent, deux compagnies du 51<sup>e</sup> passèrent et furent attaquées immédiatement, et plutôt que de se rendre, elles se jetèrent dans le canal, très peu d'hommes furent sauvés ; on jeta les trois pontons, les

deux premiers bataillons de notre régiment passèrent et avancèrent jusque sous les murs d'Arcole; le nôtre resta en réserve, mais un peu plus tard un aide-de-camp arriva au galop rendre compte à Napoléon qu'une colonne ennemie avançait et qu'il fallait envoyer du monde au plus vite, sans quoi les deux premiers bataillons se trouveraient coupés.

Napoléon même donna l'ordre à notre commandant de partir à la course; il était temps, la colonne ennemie était déjà derrière les nôtres; nous marchâmes à la bayonnette, la culbutâmes d'une telle vitesse que plus de trois cents d'eux sautèrent dans le canal et périrent, sauf quelques-uns que nous aidâmes à sortir.

Les deux bataillons dégagés, nous restâmes une partie de la journée sur leurs derrières, lorsqu'environ une heure et demie avant la nuit, un régiment avec quatre pièces, qui avait fait le tour par Portolegnago, arriva sur les derrières de l'ennemi et l'attaqua, ce qui fit mouvoir une colonne; nous en profitâmes et entrâmes au centre de leur armée; alors tout s'ébranla et, dans l'espace de trois quarts d'heure, tout était en déroute.

Notre cavalerie, qui n'avait pas donné dans les trois journées, fut mise à la poursuite; elle s'acquitta si bien de sa mission qu'elle poursuivit sans s'arrêter jusqu'à trois lieues au delà de Vicence, environ huit en tout.

Tous nos blessés de l'affaire du 22, et les leurs des deux, furent pris et trouvés aux hôpitaux de Vicence; nous passâmes la nuit aux environs d'Arcole.

Plusieurs personnes ont demandé pourquoi nous nous étions battus trois jours sur le même terrain; il faut qu'on sache que c'est un pays tout marécageux et coupé par de grands fossés, pleins d'eau, qu'on ne peut sauter, et que celui qui est placé le premier peut tenir sans crainte, à moins qu'il ne soit pris par derrière.

Notre perte ne fut pas bien grande; nous eûmes très peu de blessés, presque tous ceux qui furent touchés furent tués.

Je vis, le lendemain, la partie qu'occupait l'ennemi ; je vis presque tout un bataillon de croates qui étaient tués et tous touchés à la tête.

Napoléon arriva à nous, visita le champ de bataille, et nous dit que nous allions retourner à Vérone avec lui ; en effet, nous partîmes vers dix heures.

Voilà donc la fameuse bataille d'Arcole, donnée les 25, 26 et 27 brumaire an 5 de la République (12, 13 et 14 novembre 1796).

Jusqu'au 21 ventôse an 6 (12 mars 1797), notre division resta soit à Vérone, soit à Padoue, Citadella et Trévise (une lieue en avant) ; dans cet intervalle Mantoue capitula, le général en chef Vurmser, suivi d'un bataillon de tirailleurs, un escadron de lanciers, quatre pièces de campagne et plusieurs fourgons, rentra en Autriche ; je me trouvai de garde aux avant-postes, nous lui rendîmes les honneurs ; il s'arrêta, causa un moment avec nous et partit.

Le 22 même mois (13 mars), nous passâmes la rivière dite la Piave, où il y eut une petite affaire de cavalerie ; mais le soir, près la ville de Conegliano, l'affaire fut plus sérieuse : l'ennemi, comme ailleurs, fut battu.

Le 26 (17 mars), vers dix heures, nous arrivâmes près du Tagliamento, rivière divisée en sept bras, la division Serrurier à une demi-heure sur notre droite, celle de Masséna sur la gauche, tandis que celle de Bernadotte se tenait en réserve derrière nous ; à un signal donné par Bonaparte, qui était avec nous, trois divisions (y compris la nôtre), entrèrent dans l'eau et franchirent les sept bras de la rivière sans tirer un seul coup de fusil.

Dans ce moment l'ennemi, qui avait en ligne une artillerie très nombreuse, faisait un feu d'enfer ; la nôtre en faisait de même, on ne pouvait entendre la voix des chefs ; une fois passé, chaque corps marchait à la charge ; en moins de trois quarts d'heure, toute la ligne des Autrichiens fut coupée en plusieurs endroits, et enfin mise en déroute ; quelques pièces furent prises et quelques soldats.

Le 9<sup>e</sup> dragons, qui tenait la gauche de la division, marchant en bataille, reçut un coup de feu d'un bataillon qui était placé dans un fossé ; il dut faire demi-tour laissant sur place une centaine d'hommes et de chevaux ; le 51<sup>e</sup> régiment étant le plus près, obliqua à gauche et prit tout ce bataillon.

Nous marchâmes enfin sur le village dit Conegliano, où était le prince Charles, qui faillit être pris par les grenadiers de notre régiment.

Les divisions Serrurier et Masséna avaient franchi le fleuve en même temps que nous ; enfin, partout l'ennemi fut culbuté et mis en pleine déroute.

Le lendemain la division Bernadotte, qui venait d'arriver de France, prit la route de Trieste ; celle de Masséna entra dans le Tyrol ; nous, nous suivîmes le gros des Autrichiens, nous eûmes une affaire au passage de l'Isonzo, et une autre dans la montagne, pays de la province dite Carniole. Arrivant près Villacque, nous fîmes jonction avec la division Masséna, qui prit le devant et eut, deux jours après, une affaire de grenade, c'est-à-dire que le prince Charles avait mis tous ses grenadiers à l'arrière-garde et pris une forte position.

Masséna, de son côté, demanda tous les grenadiers de notre division, qui étaient alors au nombre de quinze compagnies, en forma une petite division avec ceux de la sienne, et leur dit, en présence de Napoléon et d'Augereau : « Grenadiers, « c'est aujourd'hui qu'il faut vous immortaliser ou perdre le « titre de grenadiers. Voyez derrière vous les deux divisions « qui vont vous suivre de très près, et si vous balancez un « seul instant, je les fais passer devant vous ; alors il ne vous « restera que la honte ».

On n'entendit qu'un cri, celui de : « Vive la République ! » et « Marchons ! » ; on bat la charge et, dans un moment, Hongrois et Français sont pêle-mêle. C'était un beau coup d'œil : 7 à 8,000 bouquets à poil qui se disputaient l'honneur de la grenade ; enfin, avant une heure, les pauvres Hongrois étaient culbutés, plusieurs furent pris, beaucoup tués ou blessés.

C'est alors que le prince Charles désespéra de la campagne et fit retraite jusqu'à Vienne, la capitale.

Nos grenadiers n'eurent donc pas besoin de nous dans cette affaire; nous les suivîmes de très près, l'arme au bras, et s'ils avaient balancé un seul instant à battre l'ennemi, nous aurions été grenadiers à notre tour, quoique sans bonnet à poil.... Nos hommes en étaient bien fiers; quelquefois, en badinant avec eux, ils nous disaient : « Tais-toi, pousse-caillou, passe sous mon bras ».

Le même soir, chaque compagnie rentra à son bataillon et nous suivîmes l'ennemi, Masséna devant; il ne s'arrêta qu'à Gratz, et notre division, avec Napoléon, à Léoben, où nous campâmes.

Le 17 germinal (6 avril), le prince Charles demanda une suspension d'armes que Napoléon lui accorda, et le 29 le prince se rendit à Léoben pour y signer les préliminaires de la paix, il s'arrêta à notre camp, où Napoléon le reçut.

Notre régiment devant rentrer à Vérone, en Italie, partit le 17 floréal et alla coucher le soir même à Kinlensit.

Je fais observer que, jusqu'à Vérone, nous couchâmes au bivouac :

|                             |                                |
|-----------------------------|--------------------------------|
| le 18 à Silwick.            | le 10 à Tagliamento.           |
| le 19 à Firfert.            | le 11 à Parmeneve.             |
| le 20 à Kragenfort, où nous | le 12 à Sicillia.              |
| restâmes campés jusqu'au    | le 13 à Conegliano.            |
| 5 prairial.                 | le 14 à Castelfranco.          |
| le 5 à Villague.            | le 15 à Citadella.             |
| le 6 à Trévisé.             | le 16 à Vicence.               |
| le 7 à Pouligo.             | le 17 à Montebello.            |
| le 8 à Chargine (territoire | le 18 à Vérone, où nous restâ- |
| d'Italie).                  | mes jusqu'au 29 brumaire       |
| le 9 à Osope.               | an 6 (19 octobre 1797).        |

Le reste de la division arriva deux jours après; elle se composait alors des 5<sup>e</sup> léger, 4<sup>e</sup> de ligne, 40<sup>e</sup>, 43<sup>e</sup> et 51<sup>e</sup>, 1<sup>er</sup> hussards, 4<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> chasseurs à cheval, des 9<sup>e</sup> dragons

et 14<sup>e</sup> cavalerie, de 12 pièces du 7<sup>e</sup> d'artillerie à cheval et autant à pied, je ne me souviens pas de quel régiment.

Dans cet intervalle Napoléon et le prince Charles traitèrent de la paix à Campoformio; il fallut se préparer pour rentrer en France. Maintenant j'abandonne la division et je ne parlerai que de notre régiment, qui est le 4<sup>e</sup> de ligne, comme je l'ai déjà dit.

Le 29 brumaire nous fûmes à Lonato.

Le 30 à Brescia où nous restâmes jusqu'au 12 nivôse (1<sup>er</sup> janvier 1798. Départ pour France.

|                          |                       |                         |                |
|--------------------------|-----------------------|-------------------------|----------------|
| 12 nivôse                | à Charry.             | 8 pluviôse              | séjour à Lyon. |
| 13 —                     | à Cassan.             | 9 —                     | idem.          |
| 14 —                     | à Milan.              | 10 —                    | à Terrade.     |
| 15 —                     | à Corbetto.           | 11 —                    | à Roanne.      |
| 16 —                     | à Galiotte (Piémont). | 12 —                    | à Pacotière.   |
| 17 —                     | à Bertielli.          | 13 —                    | à Palice.      |
| 18 —                     | à St-Germain.         | 14 —                    | à Varenne.     |
| 19 —                     | à Cianne.             | 15 —                    | à Moulins.     |
| 20 —                     | à Cette.              | 16 —                    | séjour.        |
| 21 —                     | à St-Ambroise.        | 17 —                    | à St-Pierre.   |
| 22 —                     | à Basaillay.          | 18 —                    | à Nevers.      |
| 23 —                     | à Novalesa (Savoie).  | 19 —                    | à Lacharité.   |
| 24 —                     | à Termignon.          | 20 —                    | à Coui.        |
| 25 —                     | à Modane.             | 21 —                    | à Bouny.       |
| 26 —                     | séjour.               | 22 —                    | à Gien.        |
| 27 —                     | à St-Michel.          | 23 —                    | séjour.        |
| 28 —                     | à St-Jean.            | 24 —                    | à Châteauneuf. |
| 29 —                     | à La Chambre.         | 25 —                    | à Orléans.     |
| 30 —                     | à Aiguebelle.         | 26 —                    | à Artenay.     |
| 1 <sup>er</sup> pluviôse | à Montmélian.         | 27 —                    | à Semonville.  |
| 2 —                      | à Chambéry.           | 28 —                    | à Chartres.    |
| 3 —                      | séjour.               | 29 —                    | séjour.        |
| 4 —                      | à Echelles (France).  | 30 —                    | à Dreux.       |
| 5 —                      | à Pontbeauvoisin      | 1 <sup>er</sup> ventôse | à Evreux.      |
| 6 —                      | à Bourgoing.          | 2 —                     | à Louviers.    |
| 7 —                      | à Lyon.               | 3 —                     | à Rouen.       |

A Rouen nous reçûmes des logements pour quinze jours ; nos grenadiers eurent querelle le même soir avec les habitants de la ville, nous reçûmes l'ordre de partir le lendemain.

Le 4 à Ivétot.

Le 5, les deux premiers bataillons au Havre, et nous, le 3<sup>e</sup>, à Fécamp, où nous restâmes environ un mois, ensuite nous fûmes au Havre avec les autres bataillons et nous y restâmes environ un autre mois.

Dans cet intervalle on prépara une flottille composée de douze canonnières, quatre bombardes et 32 bateaux plats, commandée par le contre-amiral Musain.

Une fois prête, nous embarquâmes avec un bataillon de sapeurs et nous mîmes en mer. Le lendemain, jour de Pâques, vers quatre heures après-midi, deux frégates anglaises vinrent nous attaquer, et le feu continua jusqu'à une heure après minuit.

L'une de ces frégates fut démâtée de ses trois mâts, l'autre la tira au large, et elles s'enfuirent. Le bateau où j'étais reçut trois coups de boulet, sans cependant faire du mal ; nous continuâmes notre route jusqu'à La Hougue, où nous restâmes quelque temps. En face de La Hougue sont deux petites îles, à trois lieues de terre, que les Anglais avaient fortifiées, et, par ce moyen, ils coupaient le passage du Havre à Cherbourg.

Nous partîmes un soir, par un temps calme, et, au point du jour, nous étions sous les batteries ; le feu dura près de deux heures ; enfin les Anglais se rendaient et, au lieu de débarquer, le contre-amiral fit faire demi-tour ; les Anglais recommencèrent leur feu ; c'est alors que nous eûmes du mal : un bateau coula, mais l'équipage fut sauvé ; nous eûmes une trentaine d'hommes de tués et rentrâmes à La Hougue.

A la façon dont notre Orthézien parle de « trois coups de boulet » ne faisant aucun mal à la barque qui le porte, je m'attendais presque à le voir ajouter : au contraire !



Qu'étaient donc ce bois, ce fer ou ces canons ?

Je le soupçonne aussi de n'avoir pas bien vu quand, quelques lignes plus loin, il nous raconte qu'un contre-amiral va, avec une flottille, attaquer les Anglais retranchés dans trois flots, coupant les communications entre le Havre et Cherbourg.

Après une canonnade de deux heures, les Anglais amènent leur pavillon et, au lieu de s'emparer de ce point important, cet officier supérieur donne le signal de la retraite.

C'est tout à fait invraisemblable.

Le lendemain de bonne heure, un gros vaisseau et cinq frégates anglaises étaient rendus sur nos côtes ; au bout de quelque temps nous primes la mer et débarquâmes à Cherbourg, où l'état-major et un bataillon restèrent ; le reste était détaché sur la côte du département, compagnie par compagnie, en se relevant tous les deux mois ; la nôtre, cependant, resta au fort La Hougue six mois sans être remplacée.

Revenu à Cherbourg, notre bataillon en partit le 2 thermidor an 7, pour tenir garnison à Caen, passant par Carentan et Bayeux.

Napoléon, rentré de l'Italie en même temps que nous, partit pour l'Egypte.

Les Anglais et les Russes débarquèrent 50,000 hommes en Hollande ; il nous fallut partir en toute hâte.

Nous partîmes donc de Caen sans attendre les autres bataillons.

|                                                  |                                                |
|--------------------------------------------------|------------------------------------------------|
| 30 fructidor à Argence.                          | 1 <sup>er</sup> vend <sup>an</sup> 8 à Blangi. |
| 1 <sup>er</sup> complém <sup>an</sup> à Lizieux. | 2 — à Abbeville.                               |
| 2 — à Bernay.                                    | 3 — à Heldein.                                 |
| 3 — à Bourglaroulde.                             | 4 — à St-Paul.                                 |
| 4 — à Rouen.                                     | 5 — à Béthune.                                 |
| 5 — à Cailly.                                    | 6 — à Lille (en Flandre).                      |
| 6 — à Neufchâtel.                                | 7 — séjour.                                    |

|                           |                                  |
|---------------------------|----------------------------------|
| 8 vendémiaire à Courtrai. | 12 vendémiaire à Anvers.         |
| 9 — à Deyze.              | 13 — à Ostrac (Hollande).        |
| 10 — à Gan.               | 14 — à Bréda.                    |
| 11 — à St-Nicolas.        | 15 — plus <sup>n</sup> villages. |

Le 16 à Rotterdam, où nous ne restâmes que deux heures ; ensuite nous embarquâmes sur un canal et, au point du jour du 17, nous débarquâmes à Harlem ; après avoir reçu les vivres et munitions, nous sortîmes de la ville et nous trouvâmes que les deux armées étaient aux prises ; vite nous entrâmes en ligne ; l'ennemi fut culbuté dans l'instant et poursuivi jusqu'à ses retranchements. Le duc d'York, commandant en chef, fut forcé de capituler ; nous fûmes cantonnés jusqu'au 1<sup>er</sup> frimaire aux environs d'Alkmaer.

Route et départ pour l'armée du Rhin ; les deux bataillons nous avaient joint le 1<sup>er</sup> frimaire an 8 (novembre 1799), à Harlem.

|                              |                                 |
|------------------------------|---------------------------------|
| 2 frimaire à Amsterdam.      | 12 nivôse plusieurs villages    |
| 3 — plusieurs villages.      | 13 — à Coblentz.                |
| 4 — Utrecht.                 | 14, 15, 16, 17 nivôse, le régi- |
| 5 — plusieurs villages.      | ment fut logé dans plu-         |
| 6 — à Barmcia.               | sieurs villages.                |
| 7 — à Nimègue.               | 18 pluviôse à Pingou.           |
| 16 — à Arheim.               | 19 — à Mayence.                 |
| 29 — à Nimègue.              | 20 — séjour.                    |
| 2 nivôse à Clèves (Pays-Bas) | 21 — à Oppenheim.               |
| 3 — à Keldor.                | 22 — à Vorms.                   |
| 4 — à Neikerg.               | 23 — à Oguersheim.              |
| 5 — à Creyvel.               | 24 — plusieurs villages.        |
| 6 — à Neusse.                | 25 — à Schlestadt.              |
| 7 — plusieurs villages.      | 26 — à Colmar.                  |
| 8 — à Cologne.               | 27 — à Insissem, où             |
| 9 — séjour.                  | nous primes cantonne-           |
| 10 — à Bonne.                | ment, l'armée étant dans        |
| 11 — à Reimac.               | les environs.                   |

ENTRÉE EN CAMPAGNE, AN 8 (1799)

L'armée, aux ordres du général Moreau, passa le Rhin, le 5 floréal an 8 : un corps à Strasbourg, un autre à Neufbrisach, et notre division à Bâle, en Suisse.

Le 13, toute l'armée réunie en avant de Schaffouse, près d'Engen, attaqua l'ennemi vers les cinq heures du matin.

L'affaire fut très meurtrière et ne fut terminée que le soir vers dix heures ; nous perdîmes notre capitaine, tué à la deuxième charge ; dix-sept sous-officiers et soldats furent tués ou blessés dans cette pénible journée ; je dis pénible, parce que nous n'eûmes le temps de nous reposer qu'après dix heures du soir ; nous restâmes maîtres du champ de bataille et, malgré cela, nous avions l'armée ennemie à une portée de canon, elle ne fit retraite qu'au point du jour.

Le lendemain 14, la division Lecourbe attaqua son arrière-garde près Stoukar et lui fit beaucoup de mal.

Le lendemain 15, nous arrivâmes sur les plaines de Moërskirch, l'attaque commença de bon matin ; notre division ne put arriver que vers 10 heures ; en arrivant, par une contre-marche, nous allâmes nous placer derrière une colonne de 40,000 hommes, munie de plusieurs pièces, tandis que nous n'en avions pas, elles étaient ailleurs ; malgré cela nous la fîmes rester sur place jusqu'à l'entrée de la nuit ; alors elle fit une brèche en colonne serrée, et nous ne pûmes l'empêcher de passer ; mais aussi qu'on juge du massacre que nous fîmes alors : nous passant à 50 pas environ, tous nos coups portaient ; enfin, dans l'espace de 50 toises, les hommes tués ou blessés étaient les uns sur les autres.

Le lendemain matin (car nous restâmes sur place), nous voulûmes compter les morts ; après en avoir compté 200 et quelques, nous abandonnâmes cette désagréable besogne ; il y en avait encore plusieurs qui n'étaient pas tout à fait morts.

Cette journée fut meurtrière, tant d'un côté que d'autre ; le champ de bataille faisait horreur à voir : hommes, chevaux,

tout était confondu ; enfin nous le quittâmes environ une heure avant la nuit.

Notre compagnie perdit le sous-lieutenant, deux sergents, trois caporaux, une dizaine de soldats et autant de blessés, nous eûmes aussi un tambour tué.

Les 17 et 18 nous restâmes près d'une petite ville où le Danube prend sa source. Le 19, nous arrivâmes devant Pibrac, où les deux armées étaient réunies ; vers dix heures nous marchâmes en avant ; notre bataillon se trouva pendant une heure en face de deux autres ayant deux pièces et un obusier ; nous faillîmes être tous abattus. Nous eûmes 200 hommes tués ou blessés ; notre compagnie, d'un obus et d'un coup de mitraille, eut sept hommes à la fois par terre. La veille j'avais été fait caporal ! peu s'en fallut que je ne payasse bien cher mes pauvres galons ; le caporal qui était à ma droite et le soldat à ma gauche eurent : le premier, le bras gauche cassé, et le deuxième, la moitié de la tête emportée ; dans les trois affaires, 13, 15 et 19, ma compagnie eut 39 hommes hors de combat.

Nous arrivâmes à Munich, capitale de la Bavière, sans avoir d'autre affaire ; l'armée autrichienne était tellement en déroute, que le prince Charles, qui la commandait, ne pouvait plus la réunir ; il fut contraint de demander une suspension d'armes de deux mois, que notre général, Moreau, lui accorda. Les deux premiers bataillons de notre régiment restèrent à Munich, et le nôtre fut envoyé à Mosbourg.

Les deux mois passés, toute l'armée fut réunie et prête à attaquer : le lendemain, au point du jour, une nouvelle suspension de six semaines fut conclue ; nous rentrâmes à Munich. Le prince Jean, qui avait remplacé le prince Charles, se mit en campagne deux jours avant l'expiration de la deuxième suspension ; notre armée fut mise en mouvement immédiatement.

BATAILLE DE HOHENLINDEN DU 12 FRIMAIRE AN 9 DE LA RÉPUBLIQUE  
(2 DÉCEMBRE 1800)

Au point du jour, les deux armées se rencontrant, la bataille dura onze heures ; l'ennemi perdit 80 pièces, 200 caissons et 10,000 prisonniers. Notre bataillon ayant été désigné pour rester à Munich, il ne fut donc pas à cette affaire. Moi, qui fus commandé la veille avec douze hommes, pour escorter un convoi de fourrage, j'arrivai au moment du plus fort et je fus toute l'après-midi spectateur de ce qui se passa. Si le temps avait été beau il y aurait eu plaisir de voir, mais, au contraire, il y avait deux pieds de neige, et il en tomba à flots toute la journée. Le lendemain je revins à Munich avec un convoi de plus de 400 blessés. L'armée poussa en avant jusqu'à dix lieues de Vienne, où il fut convenu d'une paix qu'on traita à Lunéville ; alors notre armée rentra en France.

Notre régiment arriva à Strasbourg le 15 floréal an 9 de la République (4 mai 1801).

Le 16, nous couchâmes à Saverne ; le 17, notre bataillon fut désigné pour tenir garnison à Phalsbourg, et les deux premiers à Nancy.

Le 17 messidor an 10, nous partîmes pour Nancy, y joindre les deux premiers bataillons ; le 17, nous couchâmes à Sarrebourg, le 18, à Blamont, le 19, à Lunéville, le 20, à Nancy : la meilleure garnison de France. Le 2 vendémiaire an 11, je pris un congé de six mois pour aller voir mes parents. Je passai par Colombey, Neufchâteau, St-Thibault, Mustigny, Langres, Selongey, Dijon, Nolay, Autun, Luzy, Bellevue, Moulins, Montmoreau, Montluçon, Gouzau, Guéret, Bourgneuf, St-Léonard, Limoges, Chalus, Thiviers, Périgueux, Bergerac, Miramont, Villefranche, Lagut, Villeneuve, St-Sever et Orthez, où j'arrivai le 21 du même.

A l'expiration des six mois je rejoignis le régiment à Nancy, passant par les mêmes endroits que ci-dessus.

CAMP DE BOULOGNE

Le 22 fructidor, on prépara deux bataillons pour envoyer au camp de Boulogne ; me trouvant alors sergent (nommé en arrivant à Nancy, venant de Phalsbourg), je passai du 3<sup>e</sup> bataillon à la 4<sup>e</sup> c<sup>e</sup> du 2<sup>e</sup> ; nous partîmes le 23, passant par Toul ; le 24, à Void ; le 25, à Ligny ; le 26, à St-Dizy ; le 27, à Vitry ; le 28, à Châlons-sur-Marne ; le 29, séjour ; le 30, à Petites-Loges ; 1<sup>er</sup> jour complémentaire, à Reims ; 2<sup>e</sup>, à Corbeni ; 3<sup>e</sup>, à Laon ; 4<sup>e</sup>, à Lafoire ; 5<sup>e</sup>, à St-Quentin ; 6<sup>e</sup>, séjour ; 1<sup>er</sup> vendémiaire an 12 (22 septembre 1803), à Cambrai ; le 2, à Arras ; le 3, à St-Paul ; le 4, à Hesdein ; le 5, à Montreuil, le 6, à St-Omer, et le 12, au camp de Gauches. Deuxième division aux ordres du général Vardammes, le maréchal Soult commandant l'armée.

Deux ou trois jours après notre arrivée, il fallut commencer à construire nos baraques et travailler en même temps au port ; je fus embarqué à mon tour, à plusieurs reprises, un mois chaque fois. Toutes les fois que la mer était belle, il fallait sortir jusqu'à ce qu'elle devint mauvaise ; les deux dernières fois nous eûmes beaucoup de mal à rentrer, quoique ayant la plus forte et la plus belle canonnière de tout le port. La dernière fois surtout, il y en eut six ou sept jetées à la côte ; pendant deux fois vingt-quatre heures, une grosse pluie, poussée par un grand vent de N.-O., n'avait cessé de tomber, nous étions mouillés jusqu'aux os ; c'était à la sortie de l'hiver, je fus atteint de fièvres et de douleurs. Il me fallut aller à l'hôpital, et ensuite aux eaux de Bourboule-les-Bains ; celles-ci ne me faisant rien, je partis un mois après pour Nancy, où était le dépôt.

Je restai donc au camp environ un an.

Le 24 brumaire de l'an 12 (14 novembre 1803) je partis en recrutement de Longwy (Moselle). C'est ici que j'ai eu le meilleur de tout mon temps ; je ne fis que le voyage suivant pour conduire 200 conscrits.

Partant le 6 septembre 1806 (la République est morte, je n'en parlerai plus).

Quelle façon d'annoncer la fin d'un régime ! sans joie ni colère ! Ces gens-là n'avaient que la haine de l'ennemi, et certes, on ne peut les en blâmer.

C'est en 1804 que les voltigeurs furent formés. Passant par Pont-à-Mousson, Nancy, Colombey, Neufchâteau, St-Thibeu, Mouligny, Langres, Selongey, Dijon, Beaune, Châlons-sur-Saône, Mâcon, Villefranche, Lyon, Bourgoin, Pont-Beauvoisin, Echelles et Chambéry en Savoie, et retour par la même route. Cette course est de 296 lieues.

Deux jours après mon arrivée, je reçus l'ordre d'aller rejoindre le dépôt à Strasbourg (de Longwy à Strasbourg, 64 lieues).

Le 7 novembre du même, je fis partie de 200 hommes allant rejoindre le régiment qui était en Prusse ; nous passâmes par Haguenau, Wissembourg, Landau, Spire, Aguerseim, Vorms, Oppenheim, Mayence ; distance de 40 lieues. Ici nous passâmes le Rhin sur un pont de bateaux (l'impératrice Joséphine nous salua en passant).

Maintenant, je vais marquer les distances d'un gîte à l'autre. De Mayence à Francfort-sur-le-Mein, 8 lieues ; à Hanau, 4 ; à Gelohustein, 6 ; à Shutchtren, 6 ; à Fulde, 7 ; à Humfert, 4 ; à Vach, 7 ; à Eismach, 6 ; à Gotha, 6 ; à Erfurt, 5.

Ici nous trouvâmes les blessés de l'affaire d'Iéna, qui s'était donnée l'avant-veille, nous n'avions que deux jours de marche après l'armée ; nous aurions désiré qu'elle eût fait halte pour la rejoindre, afin de prendre notre part à la gloire de cette mémorable campagne, mais il n'en fut pas ainsi, elle marcha sans s'arrêter.

D'Erfurt à Butellitz, 6 lieues ; à Luzin (Saxe), 6 ; à Leipsig, 4 ; à Tuben, 5 ; à Vittemberg, 8 ; à Tumbezin, 8 ; à Potsdam (Prusse), 9 ; à Spandow, 4 ; à Berlin (capitale), 3 ; à Moncheberg, 14 ; à Francfort-sur-l'Oder, 9 ; à Drossen, 10 ; à Zielinzig, 10 ; à Misseritz (Pologne), 9 ; à Bitin, 11 ; à Posen, 8 ; à Ponvidrisko, 6 ; à Gnessen, 6 ; à Villatova, 6 ; à Inouvraslaw, 8 ; à Guissenkoro, 4 ; à Thorn, 6 ; à Slussewo, 6 ; à Lowurck, 4 ;

à Cowal, 11; à Gostinin, 6; à Plochk (ici nous passâmes la Vistule), 6; à Plouska, 12; à Schekanowo, 8; à Pronitz, 6.

C'est là que le corps d'armée avait pris ses quartiers d'hiver; le temps était si affreux qu'on ne pouvait plus tenir la campagne : tantôt il gelait, tantôt il dégelait, la neige tombait à flots, les chevaux ne pouvaient plus tirer les trains des chemins, enfin les Russes avaient abandonné tout un parc sans pouvoir en tirer une pièce. Deux jours après, un autre sous-officier, qui avait pris ma place à la compagnie de voltigeurs en attendant mon arrivée, ne voulut pas la quitter; force fut donc de partir pour la France avec six officiers et quatre sous-officiers qui ne pouvaient plus continuer la campagne.

Rentré au dépôt, à Strasbourg, en passant par Schecanowo, distance de 6 lieues; Plaуска, 8; Plochk (passage de la Vistule, 12; Tremki, 8; Kestno, 4; Klazenowo, 4; Klodowa, 6; Sampaulnowo, 10; Kletsewe, 7; Kloupa, 6; Frochen, 6; Kostryn, 6; Posen, 4; Betin, 8; Pinne, 4; Misseritz, 12; Scheverin, 4; Lansberg, 6; Gustrin, 12; Munchberg, 10; le 4 février 1807 à Berlin, 14 lieues.

Avant de sortir de cette capitale nous voulûmes voir ce qu'elle avait de plus remarquable; nous fûmes donc voir le château royal, le grand Frédéric tenant les quatre nations enchaînées, le grand portail d'Espandow, où était le char de la déesse; il fut transporté à Paris.

Le lendemain à Vustremarck, 9 lieues; Brandebourg, 9; Gentine, 6; Burg, 6.

Magdebourg, la plus forte ville de Prusse; et cependant le général prussien qui la commandait ayant 16,000 hommes, des vivres pour plusieurs années, jugea à propos de rendre cette place après avoir vu défiler trois corps d'armée français, dont l'un n'était pas de moins de 30,000 hommes de cavalerie aux ordres de l'intrépide Murat.

De Magdebourg à Egelm, 7 lieues; à Halbersthad, 9; à Heiligenstad, 6; à Cassel, 8; à Wabern, 6; à Marbourg, 6; à



Giessen, 6; à Friedberg, 8; à Francfort, 6; à Mayence, 8; à Openheim, 4; à Vorms, 5; à Ogirsheim, 4; à Spire, 4; à Landau, 6; à Vissembourg, 6; à Haguenau, 7; à Strasbourg, 6, où nous arrivâmes le 8 mars 1807. Si on veut se donner la peine d'additionner, on trouvera que, depuis le 7 novembre 1806 au 8 mars 1807, je fis 658 lieues.

Eh bien, je ne suis pas encore au bout, nous verrons plus tard. En attendant, nous allons parler quelques mots en polonais, qui me servirent bien dans la traversée de ce pauvre pays (1).

Si celui qui me lira avait besoin d'y aller faire une promenade tout comme j'ai fait, et qui ne serait pas muni d'une grammaire, il pourra prendre note de celle ci-après et je lui promets que si son boursicot n'est pas vide, il ne mourra pas de faim, il pourrait même, au besoin, trouver une..... belle..... Polonaise.

Je suppose donc que j'arrive à Posen, première ville de Pologne, je ne sais pas un mot de la langue du pays, et cependant j'ai besoin de manger et de boire; je commence par demander du pain, c'est *cleba*; s'il y en a, on me répondra *d'obré*; si, au contraire, on me répond *gnima*, c'est mauvais signe, cela veut dire qu'il n'y en a pas; ainsi pour tout le reste, c'est les mêmes réponses qu'on fera. Je demande de la viande, c'est *miassen*; bière, *pieva*; eau-de-vie, *veridqui*; eau, *voda*; soupe, *rossoso*; déjeuner, *ranasso*; lard, *scloumena*; fromage, *zirros*; lait, *mleko*; œufs, *jaie*; beurre, *mascla*; pommes, *japa*; pommes de terre, *pautouffles*; sel, *soly*; oignons, *chibouya*; choux, *capugta*; carotes, *marchef*; savon, *bialaimidello*; laver, *viprische*; une table, *sto*; une chaise, *stolle*; un couteau, *noz*; un verre, *skouqua*; écuelle, *mieska*; cruche, *sbanac*; boire, *krouski*; essuyer, *jetzer*; du feu, *vodique*; chandelle, *schiusqua*; coucier, *spatche*; bonsoir, *dobiestourd*; bonjour, *dindobie*; chapeau, *kapelleuz*; chemise, *koszula*; mouchoir, *husta*; paire de bottes, *butty*; paire de souliers, *szcrotha*; de

\* (1) Inutile, je pense, de dire que ni l'orthographe ni l'exactitude des mots polonais ne sont garantis.

l'argent, *pinadre* ; mais on vous répond toujours : *gnima* ; encre, *atrameu* ; fil, *nitche* ; cuillère, *eyszca* ; assiette, *talysko* ; horloge, *sigarri* ; quelle heure est-il, *toromagadina* ; ville, *miasto* ; village, *viez* ; maison, *domi* ; combien de lieues, *yak doleko* ; chandelier, *lyostarz* ; ciseaux, *nosycky* ; écritoire, *koclamaz* ; combien vendez-vous, *visle kostiner* ; vile, *spiechs* ; perruquier, *vogolitché* ; cordonnier, *chesthe* ; boulanger, *piecorche* ; un homme, *maz* ; une femme, *pague* ou *zona* ; une fille, *dzyvcina* ; Monsieur, *Monipayne* ; belle demoiselle, *piena stritchina* ; Mademoiselle, venez coucher avec moi, *pulche dominia spache* ; un cheval, *cougny* ; une voiture, *vuz* ; du fourrage, *schano* ; paille, *schloumena* ; avoine, *oviez*.

Avec cette note et de l'argent, on pourra traverser la Pologne ; celui qui saurait l'allemand trouvera les juifs (maudite race, on en trouve par tous les coins de la terre, l'Espagne excepté) qui le parlent et quelque peu l'italien.

Me voici donc à Strasbourg prendre un mois de repos et une vingtaine de bains dont j'avais bien besoin et qui me firent du bien ; on ne sera pas étonné, après avoir fait 658 lieues, avec deux jours seuls de repos et pendant un hiver si rigoureux, que j'eusse envie et besoin de quitter pour un moment mes habits et mes souliers.

Au moment où nous préparions un fort détachement de jeunes gens pour envoyer au régiment dont je devais faire partie, vint un ordre du ministre de la guerre que chaque dépôt devait envoyer à Metz un cadre de compagnie pour la formation de la 2<sup>e</sup> légion de réserve ; je ne fus pas oublié ; nous partîmes donc, trois officiers, quatre sous-officiers et huit caporaux. Nous passâmes par Saverne, Sarrebourg, Bordonnay, Vic et Solgny. Quelque temps après arrivèrent les jeunes gens, nous formâmes deux bataillons ; je me trouvai de la 2<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup>.

D'autres conscrits arrivèrent, on forma le 3<sup>e</sup> bataillon ; n'ayant pas de sergent-major, je fus désigné en attendant de former la 3<sup>e</sup> compagnie, et le 11 août 1807 j'en fus nommé sergent-major.

Les deux premiers bataillons étant complètement équipés, reçurent l'ordre de partir pour l'Espagne. Le 12 novembre suivant, nous partîmes aussi pour aller joindre les deux premiers. Nous passâmes par Pont-à-Mousson, Toul, Vaucouleurs, Gondrecourt, Joinville, Moutiers-en-dix, Brienne, Troyes, Villeneuve, Sens, Courtenay, Montargis, Bellegarde, Châteauncuf, Orléans, Beaugency, Blois, Amboise, Tours, Sainte-Maure, Châtellerault, Poitiers, Couhé, Ruffec, Male, Angoulême, Barbezieux, Motier, St-André, Bordeaux. Ici, je pris le devant et fus passer huit jours avec mes parents (près Orthez) ; le bataillon arriva à Bayonne le 31 décembre. J'y étais arrivé le matin.

De Bordeaux je passai par Castres, Langon, Bazas, Cap-tieux, Roquefort, Mont-de-Marsan, Tartas, St-Sever et Orthez.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1808, nous fîmes séjour à Bayonne ; le 2, nous partîmes pour Saint-Jean-de-Luz et Irun, Hernani, Tolosa, Zumarraga, Mondragon, Vittoria, Miranda, Pancorbo, Briviesca et Burgos, où nous trouvâmes les deux premiers bataillons.

Le 15, nous partîmes (tout le régiment), passâmes par Selado, Belegriço, Torquemata et Duenas, où nous restâmes cantonnés. Les deux premiers bataillons furent à Valencia. Le 11 mars, tout le régiment arriva à Valladolid, où nous restâmes jusqu'au 12 avril, ce même jour, à Guadarramas, et le 14 à l'Escorial, où étaient déjà le roi Charles IV, la reine et une fille du prince de la Paix.

Un bataillon du 9<sup>e</sup> léger et un suisse vinrent nous joindre, de même qu'un escadron de carabiniers à cheval et un de même, espagnol. Cette petite division forma la garde du roi ; quelques jours après ce souverain nous passa en revue et donna 1 fr. à chaque soldat et en proportion aux chefs.

Dans ce séjour je fus voir la bibliothèque du couvent et la chapelle où sont les tombeaux des rois d'Espagne. Vers la fin de mai, Charles IV, la reine et la fille du prince de la Paix partirent pour Bayonne.

Quelques jours après ce départ, le beau régiment des gardes de corps espagnol arriva pour tenir garnison avec nous. La ville de Ségovie ne tarda pas à se révolter; nous partîmes, (notre régiment seulement) et, en arrivant, les portes furent brisées, les murailles escaladées, et une capitulation fut conclue le même soir. On se hâta de faire charger, sur des charrettes, toute l'artillerie, munitions, etc., et nous partîmes pour Madrid, où nous arrivâmes le 18 juin, en passant par le château del Pardo.

Le 20, nous arrivâmes à Aranjuez; le 22, à Talencou; le 26, à St-Clément de la Manche; le 2 juillet, à Imita; le 4, à Mingronille; le 5, à Outeil, et le 6, à Requena. Le général Frère, qui nous commandait, apprit que le maréchal Moncey faisait retraite de Valence sur St-Clément, il jugea à propos d'en faire autant, et nous arrivâmes à Madrid le 23 juillet, où nous trouvâmes que le roi Joseph était installé. Dans cette capitale, je fus voir le château royal et la belle promenade *del Retiro*.

Dans ce moment tous les Espagnols étaient en mouvement; de tous côtés ils s'armaient; on jugea à propos d'abandonner tout et de se retirer sur l'Ebre.

Nous partîmes donc, le 1<sup>er</sup> août, et nous ne nous arrêtâmes qu'à Logroño, et le roi fut à Miranda.

Quelques jours après le général Palafox, de Saragosse, se rendit à Tudela avec une petite division; nous partîmes immédiatement, mais à notre arrivée il avait déjà décampé. Il trouva prudent de ne pas nous attendre. Nous rentrâmes à Logroño, passant par Alfaro et Calahorra.

Quelques jours après nous fûmes détachés (notre compagnie seulement) à Biana, et le 28 septembre, nous arrivâmes à Estella, en même temps que le régiment; c'est alors que nous prîmes le numéro 121. Environ vingt jours après nous partîmes pour Puente-la-Reina; les bandes espagnoles nous suivaient de près. Huit ou dix jours après l'armée de Silésie commença d'arriver à Pampelune et nous,

nous partîmes pour Mendigorry. Le 26 octobre 1808 nous passâmes le pont sur l'Argua et nous allâmes attaquer le village de Lerin. Tandis qu'un bataillon polonais attaquait l'intérieur du village, deux bataillons de notre régiment (dont je faisais partie) prirent le couvent où étaient 400 volontaires de Cadix qui furent pris, tués ou blessés ; le reste du bataillon avec son chef (Don Juan de la C.....), s'enferma dans le château, et le lendemain il capitula et fut conduit en France.

La division Morlo prit, en même temps, Audussilla, Suina et autres positions ; le lendemain elle arriva à Lodosa et nous à Suma.

Environ quinze jours après, nous partîmes pour Lodosa, où tout le corps d'armée fut réuni (environ 30,000 hommes). Les maréchaux Moncey et Lannes commandaient en personne. Le 23 novembre, nous arrivâmes, après avoir passé par Alfaro, aux hauteurs de Tudela, où environ 50,000 Espagnols, aux ordres des généraux Castaños et Palafox, étaient déjà en position.

Après que nos maréchaux eurent pris leurs dispositions, tout le corps d'armée marcha, chaque régiment en colonne, et dans un instant la ligne ennemie était rompue en dix endroits, ils ne pouvaient plus se réunir ; c'était un plaisir de voir une masse se sauver à travers les oliviers, du côté de Saragosse, et le reste du côté de Cascante. 4,000 hommes furent pris, 14 canons et plusieurs caissons.

Le général Castaños fit retraite sur Madrid, et Palafox du côté de Saragosse ; le corps d'armée suivit ce dernier et bloqua la ville.

Notre bataillon fut désigné pour la conduite des prisonniers à Pampelune ; le 4<sup>e</sup> bataillon nous ayant joint le jour de l'attaque, les huit compagnies d'élite furent réunies et envoyées au siège de Saragosse. Le régiment fut détaché depuis Tafalla jusqu'à la maison Blanche, située à une heure de la première, pour protéger les munitions qu'on devait envoyer pour le siège.

Après avoir laissé les prisonniers à Pampelune, nous restâmes environ trois semaines à Tafalla, ensuite à Caparoso, plus tard à Arguidas et Valtierra enfin, jusqu'à la reddition de cette grande ville, Saragosse. Après avoir subi un siège de deux mois elle fut rendue, le 22 février 1809, avec 22,000 hommes et quatre généraux, Palafox commandant en chef.

Nous passâmes donc environ six mois détachés, comme je l'ai dit. Comme il est d'usage, lorsque les militaires restent quelque temps aux mêmes endroits, ils font des maîtresses, eh bien, j'en fis une moi aussi : Doña Leocadia Maria, hija de Don Miguel Moracia, medico en la ville de Arguidas, et enfin nous finîmes par nous marier à Tudela et, Dieu merci, je n'en ai pas eu du repentir. Ah ! cependant, dans mes tournées en Italie, en Allemagne, en Prusse, en Pologne, en Hollande, en France même, j'en ai trouvé de bien plus riches ; si elles m'avaient voulu..... enfin, c'était mon sort ainsi, et je n'en ai pas du regret.

Quelque temps après le maréchal Suchet arriva pour prendre le commandement du 3<sup>e</sup> corps ; nous partîmes pour Saragosse où nous restâmes quelque temps, ensuite nous partîmes pour Huesca, Barbastro, Fragua et Mouzon, etc., etc. Dans cet intervalle je vins plusieurs fois, avec l'officier payeur, à Saragosse, pour terminer la comptabilité ; ma femme ne me quittait pas. Le 1<sup>er</sup> mars 1810, étant à Mouzon, je passai à la 2<sup>e</sup> compagnie de voltigeurs alors détachée à Huesca, où je fus la joindre. Le 20 du même mois, nous nous rendîmes à Mouzon, où était le régiment ; le 23 nous partîmes avec le 1<sup>er</sup> bataillon pour Alquessa, y attaquer une réunion de brigands au nombre de 1,200, nous n'eûmes besoin que de quelques coups de feu et d'une charge à la bayonnette pour la disperser. Le lendemain nous rentrâmes à Mouzon. Le 2 avril nous partîmes trois régiments : le 5<sup>e</sup> léger, le 116<sup>e</sup> et le nôtre, pour attaquer Balaguer, à quatre lieues de Lerida, où il y avait le général Perene avec 4,000 hommes. Après une décharge ils prirent la fuite sur Lerida.

Le 11 du même, nous partîmes pour bloquer le même Lerida; le maréchal Suchet, le général Abert, avec le 5<sup>e</sup> léger, le 116<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup> hussards et 13<sup>e</sup> cuirassiers, se placèrent à l'Est de la place, sur la route de Tarragone, le général Buget, le 115<sup>e</sup> et notre régiment à l'Ouest, sur la route de Mouzon et Fragua.

Le 12, notre compagnie, alors forte de 130 hommes, fut envoyée à l'avant-poste, vis-à-vis et très près d'un plateau situé en dehors du fort Garden, où les Espagnols construisaient deux redoutes.

Presque toutes les nuits nous avions à tirer quelques coups de feu sur des patrouilles qui venaient rôder aux environs de nos avant-postes. Chaque nuit les officiers et moi nous nous rendions alternativement au poste le plus dangereux, où nous passions la nuit. Il était établi près d'un pont situé sur un grand fossé plein d'eau, qu'on ne pouvait franchir sans planches.

Une fois, j'avais amené avec moi quatre voltigeurs, je me dirigeai sur le poste : le sous-officier qui le commandait était lui-même en faction ; il me dit que des bestiaux ou autres étaient venus non loin de là, car ils entendaient de temps à autre quelque chose. Je me rendis immédiatement auprès du factionnaire de gauche, celui-ci était à genoux pour mieux découvrir la cause du bruit qu'il entendait ; nous nous mîmes comme lui, et bientôt après on vit venir le long du fossé, cherchant un passage, environ vingt hommes non armés. Nous ayant dépassés, au moyen d'une barre nous franchîmes le fossé, et les cinq ensemble nous les chargeâmes de suite ; ils se mirent à genoux nous demandant grâce, disant qu'ils étaient déserteurs. Vite nous fûmes au pont en criant au sous-officier de faire ôter un pied d'olivier que nous y avions mis en forme de cheval de frise. Une fois passés, je passai une revue de notre capture, je trouvai un capitaine, sa femme et deux garçons de dix à douze ans, quatre sapeurs et une douzaine de soldats, tous Suisses ; la femme, ayant eu peur, avait besoin de prendre quelque chose ; je partis de suite

•

avec mes quatre voltigeurs et un déserteur ; arrivé à la compagnie, nous leur donnâmes du pain, du vin, et enfin tout ce que nous avions. La pauvre femme, une fois remise, nous amusa le reste de la nuit avec son violon, et ses deux fils avec leurs flageolets ; au jour, on les conduisit au quartier général.

Le 23 du même mois (1810), vers dix heures du matin, une colonne de 10,000 hommes, dont 400 à cheval, venant de Tarragone pour débloquer Lerida, arriva aux avant-postes du 4<sup>e</sup> hussards, à une lieue de la place ; vite, le maréchal, avec les hussards, les cuirassiers, le 116<sup>e</sup> et l'artillerie à cheval, se porta en avant, tandis que le général Abert se porta au pont de la ville avec le 5<sup>e</sup> léger, pour s'opposer à la sortie de la garnison.

L'attaque fut si vive que toute la colonne, excepté les 400 cavaliers, fut prise, tuée ou blessée en moins de deux heures.

Les cuirassiers, au nombre de 900, firent de terribles charges ; ils enfoncèrent tout ce qui se trouva devant eux. Le lendemain 24, à minuit, le chef de bataillon André Vêran, commandant le 4<sup>or</sup> bataillon, arriva à notre compagnie, ayant avec lui trois sapeurs, la 1<sup>re</sup> compagnie de grenadiers et la 1<sup>re</sup> de voltigeurs ; nous partîmes pour attaquer l'une des deux redoutes que nous avions devant nous.

A trois heures nous nous présentâmes devant la redoute, les deux sapeurs hachaient les portes : l'un d'eux est blessé, le troisième ne paraît pas, celui qui reste perd courage et se met contre la muraille ; moi, qui voulais entrer un des premiers, au lieu de rester à ma place, je fus devant la porte ; les Espagnols faisaient un feu d'enfer, et surtout par des meurtrières qu'ils avaient pratiquées au-dessus de la porte. N'ayant d'autre moyen pour escalader, nous restions sur place. Me trouvant vis-à-vis et à dix pas au plus des meurtrières, je voulus ajuster à l'une d'elles, mais en même temps je reçus une balle qui me traversa la poitrine et sortit sous



le bras droit, entre la 5<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> côte. On me transporta au camp où je fus pansé, et de là à l'ambulance, à trois quarts d'heure du camp du régiment.

En même temps que nous attaquions, les voltigeurs du 115<sup>e</sup> attaquaient l'autre redoute; ni l'une ni l'autre ne furent prises faute d'échelles. Onze nuits après, au moyen de plusieurs échelles, les mêmes compagnies montèrent à l'assaut et passèrent au fil de la bayonnette tout ce qui s'y trouva.

Dans cet intervalle, on fit la liste des sujets qui devaient être proposés pour la décoration; je devais être un des premiers, mais d'après le rapport du chirurgien qui me soignait, appuyé de celui du chirurgien en chef disant que je ne pouvais en revenir, on en porta un autre à ma place, et cet heureux l'avait suspendue à sa boutonnière avant ma sortie de l'hôpital!

Pauvres chirurgiens! les plus savants, comme les plus ignorants, s'y trompèrent; tous tenaient le même langage que, sur 100 blessures comme la mienne, il n'en devait pas guérir deux.

J'ai donc échappé comme par miracle et j'ai encore fait quelque chose, comme on va le voir par la suite.

On ouvrit la tranchée et, aussitôt prête, on battit en brèche et on monta à l'assaut le 13 mai suivant.

Maintenant, j'abandonne compagnie, régiment et enfin tout le monde, pour ne m'occuper que de moi et de ma pauvre femme, etc.

Comme elle était restée à Huesca, aussitôt qu'elle apprit que j'étais blessé, elle vint me voir. Elle avait bien rencontré, il pleuvait à verse, on bombardait la ville, tout le pays tremblait; elle fut contrainte de repartir le lendemain pour Huesca, où je fus évacué le jour qui suivit la prise de Lerida.

Arrivé à l'hôpital de Huesca, quelques enfants qui me connaissaient me virent en entrant en ville et coururent annoncer à ma femme que je venais d'arriver. Elle vint tout de suite et, avec l'autorisation du chirurgien-major, elle put entrer et

me porter tout ce dont j'avais besoin. Elle venait deux fois par jour me porter mon bouillon et enfin tout ce qui m'était nécessaire en aliments.

Grâce à ses soins et à ceux du brave chirurgien-major, ma blessure allait chaque jour de mieux en mieux. Le 21 juin, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait cicatrisée, je sortis avec la faculté de rentrer à l'hôpital une fois par jour pour me faire changer l'appareil. Je fus donc trouver ma femme à son logement chez de braves gens et riches, je fus très bien reçu. Le lendemain au point du jour elle me dit qu'elle se sentait quelque douleur de ventre, que j'aïlle chercher une femme de ses amies ; je partis sans me presser, j'arrive demi-heure après avec cette personne. Oh ! quel spectacle ! je vois la maîtresse de la maison la tenant par le bras et un enfant qu'elle venait de mettre au monde..... Vite, vite, il faut arranger la mère et la fille, chacun se met à l'ouvrage, moi aussi je faisais ce que je pouvais ; enfin tout alla bien, le soir nous fîmes une petite fête avec le parrain, la marraine et plusieurs amis et amies que nous avions, et les gens de la maison.

Environ dix jours après, j'appris que le régiment était arrivé à Saragosse, je partis pour le joindre et passai à la grande visite. Les médecins et chirurgien en chef me laissèrent le choix de rester ou de rentrer en France, je pris ce dernier parti.

L'avant-veille de mon départ je fus faire mes adieux à mon chef de bataillon, M. Garnier ; il me dit qu'il fallait que j'aïlle avec lui en faire autant à Monsieur le colonel et au reste du corps d'officiers qui se trouvaient réunis.

En arrivant je salue tous ces Messieurs, chacun me tendait la main en me témoignant le plaisir qu'ils avaient de me voir parfaitement guéri de ma terrible blessure. Le colonel fut un des premiers à me tendre la main ; mais quand je lui dis que j'allais partir pour la France, il fut tout étonné, il s'y opposait de toutes ses forces, il voulait que je restasse, il voulait, disait-il, réparer la faute qu'on fit devant Lerida d'avoir porté

un autre à ma place pour la décoration. Il me promettait, en présence de tous ces Messieurs, que la première que recevrait le régiment serait pour moi. D'un autre côté, me trouvant un des plus anciens sergents-majors et à une compagnie d'élite, je ne pouvais tarder à passer sous-lieutenant.

J'étais résolu à me retirer, puisque j'en avais le choix, je le remerciai de toutes ses promesses et je partis le 3 septembre. J'arrivai à Tudela le 5, j'en partis le 22, le même jour je fus dîner avec mon beau-père (ma femme et ma fille étaient avec moi). J'arrivai à Pampelune le 29, et à Bayonne, le 7 octobre ; je passai à la visite le 26 et fus retraits le 31.

Je me retirai à Mont, où étaient mon père et ma mère, mais ceux-ci étaient avancés en âge, ils ne pouvaient presque plus travailler, ni moi non plus à cause de ma blessure. Six mois se passèrent ainsi ; l'argent que j'avais apporté s'avancait, il me fallut prendre un parti.

Je fus à Pau où j'avais des amis, ils me conseillèrent d'entrer dans l'administration de la douane.

Je me rendis près de M. le directeur à Bayonne (c'était M. Gallien) ; il me plaça à Mendionde à compter du 1<sup>er</sup> mai 1811.

(Par suite du mal aux seins que ma femme eut, nous mimes notre petite en nourrice en arrivant à Orthez).

Le 1<sup>er</sup> septembre suivant, je fus nommé sous-lieutenant à la brigade de Macaye, le 1<sup>er</sup> décembre suivant, je fus nommé premier sous-lieutenant à celle de Sare, le 1<sup>er</sup> avril 1812, je fus nommé lieutenant à celle de Mendionde.

Ne vous laissez pas prendre à ces titres, destinés à relever de bien modestes fonctions : le sous-lieutenant d'alors est le sous-brigadier d'aujourd'hui, c'est-à-dire à peu près l'équivalent du caporal dans l'armée. Le grade immédiatement supérieur donnant le commandement d'un nombre d'hommes, variant suivant les postes de 4 à 15, est tombé aussi des mains d'un lieutenant en celles d'un simple brigadier ! Et croiriez-vous que le Pays Basque

et une partie du Béarn trouvèrent sans doute que le titre de lieutenant n'était pas assez relevé pour de telles fonctions et lui substituèrent celui de commandant !

Aux débuts de la Restauration, ce titre occasionna une amère déception à un capitaine adjudant-major dont toute la fortune consistait en une nombreuse famille et d'excellents états de service. Mais l'ardeur mise à servir la France sous le régime précédent n'était pas précisément une recommandation auprès de certains argus royalistes, épiluchant l'armée. Aussi, le brave officier, qui désirait ardemment gagner paisiblement sa retraite, partagé entre les devoirs de sa place et ceux de sa famille, aspirait à une position moins exposée aux coups de la passion politique. Il s'en ouvrit à un général qui lui voulait du bien. Quelque temps après, il recevait une lettre lui annonçant que son rêve était réalisé, qu'il était nommé commandant des douanes à Gabas. Commandant dans une administration solide et tranquille, c'était plus que n'espérait notre capitaine ; aussi, fou de joie, s'empressa-t-il de remercier son brave général et d'envoyer au ministère de la guerre sa démission. L'envie lui vint de faire une discrète visite à son nouveau poste, il n'y résista pas longtemps, je ne sais même pas si, pour la circonstance, son uniforme ne fut pas agrémenté des insignes de son nouveau grade.

Malgré sa propension à voir tout en rose, il ne put s'empêcher de trouver le village un peu petit pour un bataillon, il s'étonna aussi de n'apercevoir aucun uniforme par les chemins. A la vue d'une bicoque qui lui fut désignée comme caserne des douanes, il déclara que c'était impossible, car il n'y avait certainement pas place là-dedans pour une compagnie. Mis en présence de six ou sept hommes portant la livrée de la misère plutôt

qu'un uniforme, qui déclarèrent composer à eux seuls toute la force administrative aux ordres de M. le commandant, il fut écrasé et regagna comme un homme ivre son domicile. Son premier soin fut de retirer sa démission de capitaine, puis de raconter à son général la cruelle déception qu'il venait d'éprouver : « Le moindre sergent chez nous, lui disait-il, a plus d'hommes sous ses ordres que le capitaine fait par vous commandant ! » Du ministère il reçut une lettre lui annonçant que sa démission ne pouvait être annulée. Son général déclarait avoir été lui-même indignement induit en erreur, il promettait de ne rien épargner pour obtenir une compensation. Mais, hélas ! rien ne venait, d'autres démarches restèrent infructueuses, et pendant cette attente, les maigres économies s'étaient fondues. Il fallut se hâter d'aviser. Bref, l'ex-capitaine fut heureux de trouver Gabas vacant et d'être commandant à la mode basque.

Les sous-lieutenants, lieutenants et capitaines actuels étaient alors dénommés lieutenants d'ordre de 1<sup>re</sup> et de 2<sup>e</sup> classe et contrôleurs des brigades.

Le 10 décembre 1813, les Anglais et Espagnols entrèrent en France ; il fallut reculer nos lignes sur Dax, etc., etc., et successivement jusqu'en arrière de la Garonne.

La bataille d'Orthez se donna le 27 janvier 1814, et celle de Toulouse peu de temps après, enfin nous eûmes la paix le 23 avril suivant, bientôt après nous reprîmes nos lignes.

En 1816, la brigade de Macaye ayant été supprimée, je partis avec celle de Mendionde pour la remplacer. Au mois de janvier 1818, ma brigade fut transférée à Hegoin de Cambo.

Le 1<sup>er</sup> juillet, même année, j'eus mon changement pour Ainhoa. Au mois de septembre suivant, je reçus une lettre de mon beau-père m'annonçant qu'il était malade, qu'il fallait que ma femme se rendit près de lui, qu'il désirait la voir avant de

passer l'arme à gauche ; elle partit immédiatement et revint vers la mi-novembre, son père tenait encore l'arme au bras.

Environ huit jours après, autre lettre d'une de ses amies d'avoir à partir de suite, que sa présence était nécessaire chez son père. Vite elle partit, elle trouva qu'il était parti pour l'éternité. Pauvre Miguel Moracia, que ton âme soit pendue à un clou derrière le bon Dieu !

Un fondé de pouvoirs qu'elle avait laissé à son premier voyage lui remit quelques onces d'or que son père lui avait laissées (2,000 fr.) et la part de sa mère (800 fr.), en tout 2,800 fr.

Elle arriva donc avec son petit bien et, ne voulant pas le dépenser mal à propos, nous achetâmes la maison dite *Arbonne*, pour la somme de 1,325 fr. et 100 francs de frais, en tout 1,425 fr. Cette pauvre baraque ayant été dévastée par les troupes espagnoles, nous a coûté environ 1,000 fr. pour la faire mettre dans l'état où elle se trouve aujourd'hui.

Le 1<sup>er</sup> juillet 1827 j'eus mon changement pour St-Jean-de-Luz ; le 1<sup>er</sup> juillet 1829, pour Ibarron (St-Pé) ; pour Arbonne, le 1<sup>er</sup> janvier 1832 ; pour Briscous, le 21 juin 1833, et pour Arbonne le 1<sup>er</sup> août, même année, où je suis encore, attendant ma retraite, et je crois qu'il est temps qu'un autre prenne ma place. Dieu merci, les aspirants ne manquent pas.....

Je n'ai pas tenu compte des saisies que j'ai faites depuis 26 ans, mais je me rappelle que quatre m'ont donné 742 fr., les autres doivent m'avoir donné plus.

#### NAISSANCE DE NOS ENFANTS

Joséphine, née à Huesca (Espagne), le 30 juin 1810.

Marianne, à Mendionde, le 23 août 1811.

Jean (cadet), à Mont, arrondissement d'Orthez, le 16 janvier 1814.

Dominique, à Macaye, le 6 novembre 1817.

Enfin, aujourd'hui 1<sup>er</sup> décembre 1837, est donc arrivée cette retraite tant désirée ! Me voilà donc indépendant, je me retire à Ainhoa, y soigner notre baraque et mes vieux jours.

Adieu pour jamais, soldats et employés des douanes, que l'Être Suprême veille sur vous.

Arbonne, le 1<sup>er</sup> décembre 1837.

Signé : PÈNE.

---

Enfin, le 18 juillet 1851, à trois heures du matin, est mort mon père, Jean Pène, ex-sergent-major de voltigeurs au 121<sup>e</sup> régiment de ligne.

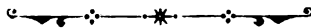
Je n'attendais de ce modeste mémorialiste ni la science de bien et correctement dire, je n'espérais pas davantage lui voir la hauteur de vue, l'élévation d'idées d'un écrivain. Je ne lui ferai pas le reproche de n'avoir fait faire aucun pas à l'histoire de notre pays, je lui pardonne de n'avoir poussé, à la chute de la République, ni exclamation de joie, ni cri de colère.

Mais comprenez-vous que nos désastres, l'irruption des ennemis en France, n'aient pas fait jaillir une étincelle de la plume de ce vieux soldat ?

Il ressort néanmoins des *Promenades Militaires* que leur auteur, après avoir quitté avec douleur son village et sa charrue, ne tarda pas à se faire à sa nouvelle position, grisé sans doute par les fumées de la poudre ou de la gloire ; il semble même parfois se passionner pour elle. A ce point de vue le Français n'a pas changé, et toutes les prédications impies qui, consciemment ou non, travaillent pour l'étranger, n'ébranleront que quelques fous ou quelques lâches. Aujourd'hui comme autrefois, en face du danger, éclatera d'un bout de la France à l'autre un cri sorti du cœur et dirigeant les têtes et les bras.

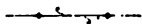
Il a guidé nos aïeux à la victoire, il y conduira encore, si besoin est, leurs descendants ; ce cri, c'est celui de :

VIVE LA FRANCE !





# CONTES BAYONNAIS



## LA CORVETTE

(SUITE)

M. de Lamartinière prit un air sévère, et le commissaire ordonnateur attendit, non sans inquiétude, le résultat de la conversation qui allait suivre.

L'un des plus célèbres capitaines de corsaires, Denis de Hondelatte, fit son entrée dans le salon principal. C'était un homme jeune et de bonne mine, dont la taille mince et souple était élégamment relevée par un riche uniforme de fantaisie. Son visage, aux traits réguliers, était encadré par la poudre qui donnait un nouveau brillant à ses yeux noirs. Quoiqu'il fût encore très jeune, son nom était déjà fameux parmi ces terribles coureurs de mer, et sa réputation avait même percé jusqu'à Versailles, où le ministre avait entretenu le roi de quelques-uns de ses hauts faits.

— Monsieur de Lamartinière, dit-il en inclinant sa taille souple, je dois vous faire des excuses sur le fait malheureux qui s'est produit et qui pouvait avoir des conséquences graves pour votre prochaine croisière. J'ai trop de respect et d'affectueuse amitié pour vous pour avoir songé un seul instant à vous causer de si grands ennuis !

— Là ! que vous disais-je ? dit M. de La Courtaudière en s'adressant à l'officier de marine ; je savais bien que Denis de Hondelatte était pur de cette intrigue.



— C'est fort bien ! répondit M. de Lamartinière d'un ton sec, je sais ce que je sais ! Si M. de Hondelatte avait donné des ordres précis à ce sujet, son maître d'équipage ne se serait pas mêlé de cette affaire !

— Monsieur ! dit le jeune marin, je vous jure...

— C'est assez ! brisons là ! Tout ceci ne fait pas honneur à la discipline qui règne sur votre vaisseau. Mais d'ailleurs, ajouta-t-il avec une teinte de mépris, que peut-on tirer d'un corsaire !...

Denis pâlit et allait répondre d'une manière qui, étant donné le caractère emporté de son contradicteur, eût sans doute amené une catastrophe, lorsqu'il se souvint à temps que l'irascible commandant était aussi le père de la belle Bérénice, et après avoir murmuré quelques paroles incompréhensibles, il s'éloigna tout à coup et se dirigea vers une autre partie du salon.

— Denis ! Denis ! dit une douce voix qui s'élevait d'un groupe de jeunes filles dont les charmantes toilettes rehaussaient encore les grâces et la beauté.

Le jeune homme tressaillit et regarda autour de lui comme s'il se réveillait d'un songe. L'une des jeunes personnes était devant lui et lui disait, d'un ton de reproche :

— Eh quoi ! Monsieur ! où courez-vous ainsi ? Il y a une heure que je vous fais des signes et vous ne paraissez voir ni entendre personne. Avez-vous donc oublié toute votre galanterie ?

— C'est vous, Bérénice ?

— Mais oui ! c'est moi, dit la jeune fille en riant de tout son cœur ; qu'avez-vous donc, mon ami, vous paraissez être au bout du monde !

— Ah ! Bérénice ! répondit le jeune marin, si vous saviez ce qui m'arrive ? Votre père m'a reçu avec un air de mépris et de colère que je n'aurais pu supporter de tout autre que lui.

— Que lui avez-vous donc fait ?

Le capitaine du corsaire raconta à sa fiancée l'incident qui venait de se produire, ainsi que la sévère réception du lieutenant de vaisseau. A mesure qu'il parlait, les traits charmants de la jeune fille perdaient ce sourire gracieux qui faisait briller ses dents mignonnes, et une sorte d'inquiétude se manifestait dans ses beaux yeux bleus.

Mademoiselle de Lamartinière, Bérénice, comme au temps du grand siècle, était la plus ravissante brune qui se puisse voir, même dans une ville réputée pour la beauté de ses femmes. Ses yeux, d'un bleu profond, formaient, avec la pâleur de son teint, le plus délicieux contraste. La merveilleuse fraîcheur de sa peau lui donnait l'apparence satinée des fleurs. Quoique n'étant pas riche, car son père avait plus de noblesse que de fortune, elle n'en avait pas moins été recherchée par les jeunes gens les plus distingués. Mais il n'y avait que Denis de Hondelatte qui eût fait quelque impression sur son cœur, et on disait même que, depuis peu de jours, ils avaient été promis l'un à l'autre.

— Voilà qui m'afflige, dit la belle Bérénice, lorsqu'elle eut entendu le récit du capitaine, comment avez-vous pu laisser faire une chose semblable ?

— Mais je vous jure, Bérénice, que je n'en savais rien, et que tout cela s'est accompli à mon insu. C'est ce misérable Bourtayre qui s'est mêlé de tout.

— Cependant, Denis, vous saviez bien que mon père est si jaloux de tout ce qui touche à son vaisseau et qu'il a eu si souvent à souffrir de la désertion, que vous auriez dû donner des ordres pour qu'il n'arrivât rien de fâcheux.

— Mais enfin, Bérénice, ce qui est fait est fait. Je ne sais comment prendre la chose !

— Il faut de la patience, mon ami ! Mon père doit prendre la mer dès demain et, s'il est heureux dans sa croisière, à son retour il n'y pensera plus.

— Dieu vous entende, Bérénice ! rien ne me chagrinerait

plus que d'être brouillé avec votre père, que je respecte et que j'aime.



Le lendemain, en effet, M. de Lamartinière prit la mer. Selon son espoir, sa croisière fut heureuse, car il captura ou il détruisit, non sans combat, plusieurs petits corsaires anglais. Or, ce même jour, au moment où il se rapprochait de la côte pour regagner son port d'attache, il avait été si durement chassé par une frégate anglaise, qu'il voyait bien que le moment était venu d'en découdre ou d'amener son pavillon.

Pendant que les canons de chasse de son ennemi tonnaient sans relâche, il avait rassemblé ses principaux officiers et tous avaient été d'accord qu'il y allait de l'honneur du *Fuseau* de ne point se rendre sans combat.

Au moment où ils se séparaient pour regagner leurs postes, l'un des matelots placés en vigie signala l'apparition d'une voile qui venait du côté de la terre; pendant ce temps la brise leur apportait le son des tambours battant le branle-bas à bord de la frégate.

Il y avait longtemps que toutes les dispositions avaient été prises à bord du *Fuseau*. Bientôt il laissa arriver, et à mesure que ses canonniers apercevaient, par leurs sabords ouverts, la frégate qui s'avavançait rapidement, ils lui adressèrent un feu de file si bien dirigé que presque tous les coups portèrent.

Dix minutes plus tard les deux navires se canonnaient si vigoureusement à une portée de pistolet que la brise, qui avait faibli peu à peu, fut impuissante à dissiper les épais nuages qui les enveloppaient.

Pendant ce temps, le navire aperçu au début de l'action avait grandi rapidement. Il était si fin et si léger que, profitant des dernières risées du vent, il était déjà presque à portée de canon. Les combattants, surexcités jusqu'au

délire, ne s'étaient pas aperçus de sa présence. Mais nous allons profiter de la faculté que nous possédons pour transporter le lecteur sur ce nouveau navire, dont l'épée jetée dans la balance devait la faire pencher en faveur de l'un des partis.

C'était une corvette corsaire que sa large voilure faisait voler sur la surface de l'Océan. Les rayons du soleil, frappant son tableau d'arrière, faisaient étinceler le nom de la *Mignonne*, peint en grandes lettres d'or.

Denis de Hondelatte était sorti au lever du jour du port de Passages, dans lequel il avait été obligé de se rendre pour compléter son équipage. Enfin, ce dernier étant au grand complet, il avait mis à la voile. Mais à peine avait-il perdu de vue la terre, que l'attention des hommes placés dans le gréement fut attirée par les coups de canon de la frégate anglaise chassant le brick le *Fuseau*.

Le capitaine, informé, monta aussitôt sur le pont. Mais telle était la vitesse des vaisseaux qui couraient à contre-bord que, peu après, leurs bois commençaient à s'élever sur les lames ; les officiers du corsaire purent constater l'énorme disproportion des forces qui n'allaient pas tarder à être engagées dans une lutte mortelle.

— Qu'allons-nous faire ? commandant, dit le premier lieutenant, Pierre Dolatre !

— Aller au secours du brick ! C'est sans aucun doute le *Fuseau*, qui revient de sa croisière, et qui est chassé par cette maudite frégate anglaise qui a capturé un si grand nombre de nos corsaires.

— Alors, répondit le lieutenant, si c'est l'*Aréthuse* à laquelle nous allons avoir affaire, la partie sera encore inégale, car elle a quarante pièces de canon, et son équipage est plus nombreux que les nôtres réunis.

— Qu'importe ! nous ne pouvons laisser prendre sous nos yeux un vaisseau français sans combattre, pour l'honneur du pavillon.

Puis il ajouta, de ce ton de commandement qui était sans réplique :

— Lieutenant, faites faire le branle-bas de combat !

Le sifflet du maître d'équipage retentit, et tout fut en mouvement pour obéir. Les tambours et les fifres du bord, qui n'attendaient qu'un signal, sortirent tout à coup par le capot de l'avant et, marchant au pas cadencé, firent entendre leur concert harmonieux. Ils traversèrent le pont d'un bout à l'autre au pas cadencé, s'enfoncèrent dans l'intérieur du vaisseau par l'escalier de l'arrière, leur marche interrompue par les nombreux obstacles qu'ils rencontraient à chaque pas. Ils s'enfoncèrent dans les plus sombres profondeurs et revinrent par le point d'où ils étaient déjà sortis, ayant fait ainsi le tour du vaisseau.

Pendant ce temps tout paraissait être, à bord, en proie au plus affreux tumulte, mais ce désordre n'était qu'apparent. Les canonniers garnissaient leurs pièces, démarraient les palans de côté, enlevaient la couverture du secret et s'assuraient que les platines fonctionnaient convenablement. Chaque mousse, pourvoyeur de deux pièces, passait sous son bras le sac à charge de cuir. Les gabiers couraient dans le gréement, repassant en double toutes les manœuvres courantes, pendant que la mousqueterie se rangeait sur la drôme ou garnissait les chaloupes suspendues sur leurs chandeliers. Les espingoles étaient montées dans les hunes avec une bonne provision de grenades, et les grappins d'abordage se balançaient aux extrémités des bouts-dehors. Les bailles de combat étaient remplies d'eau : dans la cale, les officiers non mariniers préparaient le passage des poudres, et le chirurgien-major, accompagné de son aide, déployait sa trousse aux instruments brillants et acérés.

Au bout de dix minutes tout était terminé et l'équipage avait pris son poste de combat. Pendant ce temps le *Fuseau* et la frégate anglaise avaient continué leur feu avec une telle vigueur qu'on ne distinguait plus que le sommet de leurs mâts.

A chaque bordée de l'*Aréthuse*, le capitaine anglais était surpris de voir que le feu du brick n'était pas encore éteint, car la disproportion des forces de l'artillerie était si grande qu'on peut dire qu'elle était comme de quatre à un.

— Feu ! feu ! commandait-il avec colère en voyant que de nombreux blessés étaient enlevés à chaque instant par la terrible canonnade de son vigoureux adversaire.

En ce moment une explosion terrible retentit de l'autre côté de la frégate et une décharge de mitraille ravagea son pont d'un bout à l'autre. Au même instant un coup de vent entr'ouvrit pour une minute le voile d'épaisse fumée qui couvrait les vaisseaux, et le capitaine de l'*Aréthuse* vit, avec une surprise mêlée de rage, qu'un autre adversaire était venu mêler sa voix à ce terrible concert.

C'était un trop brave officier pour qu'il perdît son sang-froid, et il commanda seulement d'armer les deux bords.

Le flanc de la frégate, attaqué par la *Mignonne*, fut aussitôt garni par ses canonnières, et les pièces massives roulèrent en grinçant, sous les efforts des robustes marins.

Il était temps, en effet, que la corvette fût venue opérer cette heureuse diversion. Le *Fuseau* avait déjà plus de quarante hommes tués ou blessés, et la plupart de ses officiers avaient été mis hors de combat.

Mais il fallait en finir. Denis de Hondelatte comprenait que l'équipage nombreux et la puissante artillerie de la frégate pouvaient lui permettre de prolonger la résistance. Bientôt son parti fut pris, et le commandement :

— En haut la première section d'abordage ! annonça aux corsaires que le combat allait voir s'ouvrir une nouvelle phase.

La corvette fit son abattée et, par une manœuvre habile, frôla le flanc de la frégate, à laquelle elle s'accrocha solidement.

La batterie de l'*Aréthuse* donnait sur le premier pont de la *Mignonne*. Tel était l'acharnement déployé par les deux

partis que les canonniers s'embrochaient à coups de pique ou se brûlaient le visage de la flamme de leurs pistolets.

Les sections d'abordage du corsaire balayèrent le pont de la frégate. Rien ne put résister à leur fougue. Malgré sa bravoure, le capitaine anglais, déjà blessé, dut rendre son épée, et un instant après le pavillon blanc flottait au-dessus du yacht renversé.

Au même instant M. de Lamartinière, qui s'était cru perdu depuis longtemps, reconnut enfin le corsaire qui lui avait apporté un si puissant secours. Aussi Denis de Hondelatte se rendit en toute hâte sur le brick, dont le pont était couvert de cadavres ; l'émotion serra la gorge du vaillant lieutenant de vaisseau. Il voulut parler en voyant le jeune capitaine, le visage noirci par la poudre, et balançant encore à son poignet ce sabre redoutable qui venait d'accomplir une si terrible besogne, mais il ne put que s'écrier, en lui ouvrant ses bras :

— Denis ! mon cher fils ! Pardon ! pardon de vous avoir si mal jugé !

— Monsieur, vous n'êtes pas blessé, au moins ?

— Non, Denis, non !..... mais mon malheureux équipage !..... que de sang répandu ! pauvres enfants !.....

Et deux larmes parurent sur les joues bronzées du commandant.

— C'est vrai, Monsieur, mais aussi quelle gloire pour vous d'avoir pris ce navire et débarrassé le roi d'un si redoutable ennemi !

— C'est à vous, Denis, qu'en revient tout l'honneur ; c'est à votre bravoure que je dois de ne pas perdre le fruit de ma croisière et de ne pas aller en Angleterre mourir de honte et de douleur.

Mais laissons les deux officiers s'offrir réciproquement la victoire, tandis que les équipages mettent de l'ordre dans les avaries reçues par les trois vaisseaux. Le *Fuseau* avait été démâté de son mât de misaine et la *Mignonne* fut obligée de lui donner la remorque. La frégate anglaise, dont l'équipage

avait été enfermé dans la cale, suivait à quelques encâblures, et en voyant ce magnifique vaisseau couvert de voiles se balançant sur les longues ondulations des vagues, Denis de Hondelatte sentait son cœur délicieusement tressaillir.

Pendant le combat la dérive avait entraîné les navires du côté de la terre, et ils ne tardèrent pas à avoir connaissance de l'embouchure de l'Adour.

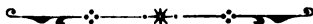
Mais en arrivant aux Allées-Marines le vaillant jeune homme sentit tout à coup un nuage de pourpre monter à son front, car au milieu de la foule qui bordait les deux rives, il aperçut un groupe de jeunes femmes aux fraîches toilettes que les rayons du soleil couchant faisaient resplendir. Il reconnut le visage charmant de sa belle Bérénice qui agitait son mouchoir, sans que l'on pût savoir si c'était pour saluer le retour de son père ou celui de son fiancé.

Puis, comme si le léger voile de batiste eût été le signal d'un terrible concert, les flancs des vaisseaux s'illuminèrent soudain, et de formidables détonations furent répétées par les échos d'alentour.

— Et qu'est-ce qui s'ensuivit?..... demandera peut-être le lecteur avide de s'instruire.

A cette question un peu indiscrete, nous répondrons seulement par les premières paroles de cet hymne déjà ancien :

Hymen ! Hymen ! O hyménée !







## XI

### LE LOUGRE

Vers la fin de l'année 1808, les prodigieux passages de troupes qui se rendaient en Espagne pour y faire triompher la politique du grand Empereur, avaient fait de la ville de Bayonne une véritable tour de Babel où des soldats de toutes les nations parlaient toutes les langues.

Tout cela ne se faisait pas sans qu'il y eût des querelles, des rixes, et surtout des duels. L'Empereur avait interdit le duel de la manière la plus sévère, mais rien n'y faisait et, à Bayonne surtout, le sang rougissait fréquemment la mousse des bois.

C'était surtout entre marins et soldats étrangers que ces rencontres avaient lieu le plus souvent. Il faut dire que si Polonais et Italiens avaient dans leurs régiments d'admirables tireurs, il en était de même parmi ces équipages de corsaires constamment mouillés dans le port. Les longues stations que beaucoup d'entr'eux avaient faites sur les pontons d'Angleterre, leur avaient permis de cultiver le noble art de l'escrime d'une telle manière qu'il n'avait plus de secret pour eux.

Dans les premiers jours du mois d'octobre de cette même année, et par une belle journée de dimanche, des groupes se hâtaient de passer les portes de la ville et se répandaient dans la campagne pour y goûter les derniers reflets d'une saison à laquelle allait bientôt succéder un rude et froid hiver.

Il était quatre heures à peine, et ces beaux paysages verdoyants qui environnent la ville laissaient déjà apercevoir, dans les hautes futaies, les tons jaunés des feuilles, précurseurs d'une plus rigoureuse saison.

A peu de distance de la porte de Mousserolles, les prome-

neurs qui s'enfonçaient dans cette allée d'ormes gigantesques qui conduit au riant village de St-Pierre d'Irube, entendaient bientôt résonner, dans l'épaisse charmille, les grincements des violons et les sons aigus d'une clarinette. Ces instruments composaient sans doute l'orchestre d'un bal champêtre, car des jeunes gens et des jeunes filles se dirigeaient de ce côté en traversant une large pelouse semée de fleurs d'or.

Il n'y avait pas que des danseurs dans ce lieu rustique ; l'auberge, qui tenait le fond du jardin, abritait un traiteur dont les fritures étaient renommées dans tout le pays. Plusieurs familles bourgeoises avaient déjà pris place dans des cabinets relevés en tonnelles, et où de petites tables disposées à l'ombre permettaient aux convives de se rafraîchir à l'aise, tandis que leurs yeux étaient égayés par la vue des danseurs.

L'une de ces tables était garnie par deux personnes que nous devons essayer de dépeindre, car elles jouent un certain rôle dans notre histoire.

C'était d'abord un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu avec une propreté pleine de recherche, aux traits accusés et au visage rasé avec le plus grand soin. L'ensemble de sa physionomie paraissait au premier abord plein de bonhomie, si toutefois on n'eût remarqué sur ses lèvres minces un air d'avidité qui s'accordait mal avec ses prétentions constantes à la plus large libéralité.

Et de fait, M. Lavaux était, disait-on, possesseur d'une grande fortune ; la plupart des armements en course qu'il avait faits depuis le commencement des guerres de la Révolution, avaient toujours été heureux, et ses corsaires n'avaient guère été pris que lorsqu'ils n'étaient plus bons qu'à être dépecés. L'année 1789 l'avait trouvé petit commis dans une importante maison de banque de Bayonne, et comme il était doué d'une économie qui frisait l'avarice, quelques heureuses spéculations lui permirent de s'établir à son tour. Son premier armement en course fut une mauvaise trincadoure qui n'avait pas vingt hommes d'équipage, et qui eut la bonne fortune

de capturer, en face de Castro-Urdiales, un brick portugais dont la vente produisit plus de cent mille francs. Depuis, il arma jusqu'à des corvettes de 400 tonneaux avec 250 hommes d'équipage, et sa fortune s'arrondit à ce point qu'on parlait de lui comme de l'homme le plus riche du pays.

A côté de lui se tenait sa fille, la douce et charmante Jeanne-Marie, dont les beaux cheveux blonds, légèrement caressés par un gai rayon de soleil qui passait entre les branches, brillaient par moments comme de l'or bruni.

Il n'y avait pas dans tout le pays de plus agréable beauté que Jeanne-Marie Lavaux. Elle tenait de son père ses yeux noirs et profonds qui faisaient si bien ressortir son teint éblouissant et son abondante chevelure blonde. Le nez, petit et d'un dessin correct, donnait un charme presque enfantin à son beau visage et rachetait un peu ce que son menton accusé lui donnait au premier abord d'énergique résolution.

Elle portait une robe fort simple, en indienne, semée de bouquets de roses, et comme la petite tonnelle était parfaitement abritée du vent d'Ouest, parfois assez frais, qui faisait bruire les hautes branches, elle avait ôté son chapeau de paille et son mantelet, exhibant ainsi sa taille ronde et souple et son gracieux corsage rempli des plus séduisantes promesses.

— Je croyais trouver Jean en ces lieux, dit M. Lavaux. C'est bien à Glain qu'il nous a donné rendez-vous hier au soir en nous quittant ?

— Oui ! mon père, répondit Jeanne-Marie d'une voix pleine et harmonieuse, mais peut-être a-t-il été retardé par les derniers soins à apporter à l'armement de son vaisseau ?

— Oh ! il viendra ! dit l'armateur avec un sourire. Il est toujours bien empressé auprès de toi, n'est-ce pas, Jeanne-Marie ?

— Mon père ! répondit la jeune fille en rougissant et baisant ses beaux yeux.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? n'est-ce pas naturel ? n'es-tu pas la

plus jolie fille du pays comme il en est le plus brave marin, et en même temps, ce qui ne gâte rien, le meilleur des hommes.

— Mon père ! il ne m'appartient pas de faire l'éloge de Jean de Hondelatte. Nous avons presque été élevés ensemble, et vous savez tout le bien que je pense de lui, mais.....

— Que signifie ce mais ? dit l'armateur avec une légère impatience.

— Eh bien, mon père, ne vous fâchez pas, je vous prie. Le métier de corsaire qu'il fait depuis son enfance l'a rendu si querelleur, si violent, que cela m'épouvante et me donne parfois à réfléchir. Puis, ces combats au milieu desquels il passe son existence n'ont pas été pour radoucir son caractère, et....

— Jeanne-Marie ! interrompit M. Lavaux, vous êtes une sotte ! ce qui pourrait être un défaut chez un honnête commerçant est, au contraire, une qualité chez un marin. Il faut un autre ton pour commander un équipage que pour faire obéir des commis. Jean de Hondelatte est fort riche, jeune, plein de noblesse et de bons sentiments et, puisqu'il nous a fait l'honneur de rechercher ta main, tu l'épouseras.

— Mais, mon père !.....

— Assez, Jeanne-Marie ! d'ailleurs voici le capitaine, pas un seul mot devant lui.

Un jeune homme portant le petit uniforme des officiers de corsaires, uniforme se rapprochant assez de celui de la marine de guerre, venait de pénétrer sous la tonnelle et, mettant son chapeau à la main, s'approcha avec empressement de nos gens.

— Bonjour, Monsieur Lavaux, dit-il en s'adressant à l'armateur ; Jeanne-Marie, je vous remercie d'avoir accompagné votre père, j'avais grand'peur que vous ne vinssiez pas.

— Asseyez-vous, capitaine, dit le père de Jeanne-Marie en faisant signe au marin de prendre place aux côtés de sa fille, et lui versant un verre de vin d'Espagne que venait d'apporter

une servante aux joues brunes et aux yeux noirs. Vous êtes, je crois, prêt à partir ?

— Oui, Monsieur, demain matin à la marée !

— Avez-vous bien tout ce qu'il vous faut ?

— Sans doute, Monsieur, la *Jeanne-Marie* est un beau navire, et qui nous fera honneur à tous deux.

— C'est évident ! capitaine, c'est évident ! mais avant tout, songez aux profits, dit l'avide commerçant, et tâchez d'éviter les coups. Vous savez bien qu'il n'y a rien à gagner avec les vaisseaux de guerre.

— Ah ! que voulez-vous, Monsieur, lorsque j'aperçois un de ces maudits marchands de boulets, je fais tout mon possible pour lui jouer un mauvais tour. D'ailleurs, avec la *Jeanne-Marie*, il m'est toujours facile de m'éloigner, lorsque je vois que la partie devient trop chaude !

— Oui ! et le jour où vous perdrez un de vos mâts, vous serez capturé, et j'aurai toutes les peines du monde à vous sortir des pontons anglais !

— Je sais, Monsieur, combien vous êtes bon pour moi, et je ne sais comment vous remercier.

En ce moment la conversation fut interrompue par l'arrivée de trois officiers de lanciers polonais, un capitaine et deux lieutenants, dont les uniformes rouges faisaient encore ressortir les tailles vigoureuses et élancées. Leur régiment, qui allait passer en Espagne, s'était arrêté à Bayonne, où il devait être complété en hommes et en chevaux. Plusieurs duels ayant déjà eu lieu entre ces troupes étrangères et les marins des corsaires, M. Lavaux se disposa au départ.

Il avait fort bien remarqué que la beauté de sa fille avait fait une vive impression sur les officiers et que le plus grand, celui qui portait les épaulettes d'argent de capitaine, manifestait à voix presque haute son admiration.

Jean de Hondelatte avait eu, lui aussi, son attention attirée par l'attitude des cavaliers, et si son visage bronzé avait gardé sa sérénité habituelle, ses yeux étincelants annonçaient un orage prêt à éclater.

La douce Jeanne-Marie avait pâli en constatant les symptômes d'un de ces accès d'empoiement qui lui faisaient quelquefois redouter son amant presque autant qu'elle le chérissait. Elle hâta leur départ de tout son pouvoir, et ils quittèrent la petite tonnelle, laissant les officiers polonais assez penauds de cette brusque disparition.

Ceux-ci n'eurent pas le temps de faire un bien grand nombre de réflexions, car le corsaire parut soudain devant eux, le visage contracté par la fureur et, s'adressant au capitaine d'un ton bref, il lui dit :

— Ça ! vous allez me remettre votre carte, Monsieur le Polonais, vous avez besoin d'une leçon et je me charge de vous la donner.

— Et qui êtes-vous ? culotte goudronnée, pour provoquer ainsi un officier de Sa Majesté Impériale ?

— Trêve de plaisanteries, Monsieur, je suis votre égal en grade, à moins qu'un lieutenant de vaisseau ne vaille pas un capitaine de cavalerie. Vos regards impertinents adressés à la jeune fille qui était tout à l'heure en ma compagnie m'ont déplu, et je tenais à vous le dire ; j'espère que vous avez compris !

— Mon petit, tu te feras saigner, dit le capitaine en se levant avec violence.

— Laissez donc, répondit le marin avec un sourire de mépris, ne vous vantez pas. A demain donc !

— A demain ! où et quand ?

— Ici même, à sept heures du matin.

— J'y serai.

— J'y compte.

Jean de Hondelatte les quitta et ne tarda pas à rejoindre M. Lavaux et Jeanne-Marie, qui s'étaient arrêtés à l'entrée de la porte de Mousserolles.

— Que faisiez-vous donc, capitaine ? dit l'armateur qui, ayant rencontré un de ses amis, s'entretenait avec feu de la baisse probable des laines.

— J'avais oublié ma canne, Monsieur.

— Jean ! dit la jeune fille d'une voix basse et tremblante, vous êtes allé provoquer cet officier ?

— Ma chère amie, vous vous trompez.

— Ne mentez pas, Monsieur. Oh mon Dieu ! dit-elle en couvrant son visage de ses mains blanches et mignounes, du sang ! toujours du sang !..... Vous voyez bien que vous ne m'aimez pas, Jean, puisque vous savez que j'ai horreur de ces rencontres qui vous sont si familières, et que je ne sais trop, par moment, si je préfère vous savoir en croisière qu'auprès de moi.

— Cet officier vous avait insulté, il sera puni ! Ses regards insolents vous disaient qu'il vous trouvait belle, et cela était une offense pour moi.

— Jean, dit-elle après un silence, promettez-moi que vous ne vous battrez pas !

— C'est impossible, ma chère Jeanne-Marie !

— Et si vous êtes tué ?

— Vous me pleurerez, chère adorée.

— Vous êtes un ami bien cruel.

La conversation tomba et ils arrivèrent ainsi à l'extrémité de la rue Bourg-Neuf, où M. Lavaux avait ses bureaux. Il voulut retenir le capitaine à souper, mais celui-ci s'excusa en prétextant mille soins et ordres à donner pour son prochain départ.

— Eh bien ! bonne chance, dit l'armateur en serrant avec force les deux mains du jeune marin. Écrivez-moi par votre première prise ou du premier port dans lequel vous aborderez. Jeanne-Marie, embrasse ton fiancé, tu en as pour deux mois avant de le revoir.

Au lieu d'obéir, la jeune fille cacha son doux visage de l'une de ses mains et tendit l'autre au marin. Il déposa un baiser passionné sur cette main blanche et fine et disparut bientôt au détour de la rue.

Jeanne-Marie se reprocha sa froideur simulée et aurait

voulu s'élancer pour le rappeler, mais elle se contint et murmura :

— Pauvre garçon, quel dommage, il est si bon pour moi !

Le lendemain matin, au moment où un beau lougre descendait rapidement le courant de l'Adour, des soldats portaient, sur un brancard recouvert d'une toile rayée, un officier qui venait d'être mortellement blessé en duel et le conduisaient à l'hôpital militaire. Il avait la poitrine ouverte d'un horrible coup de banderolle, et l'Empereur fut très irrité de ce nouvel accident qui le privait d'un de ses meilleurs officiers d'ordonnance, pour lequel il avait autant d'estime que d'amitié.

Lorsqu'il apprit que l'adversaire du Polonais était le capitaine de la *Jeanne-Marie*, il donna ordre de l'arrêter, car il voulait faire un exemple. Les marins de la garde, qui montaient une chaloupe légère, arrivèrent à l'embouchure de l'Adour juste au moment où les voiles en ciseaux du lougre se détachaient à peine sur l'horizon.



Un mois après cette aventure deux navires, brusquement arrêtés par un calme plat, se trouvaient à une demi-lieue l'un de l'autre, au moment même de la chute du jour. Le plus grand était un brick de guerre anglais, de 20 pièces de canon, dont les voiles pendaient languissamment le long des mâts. L'autre était le lougre de Jean de Hondelatte qui, après avoir capturé de nombreux navires, avait été chassé toute la journée par le brick, et se trouvait maintenant à une si petite distance de son redoutable ennemi.

L'inférieur corsaire s'était joué avec tant d'impudence de son adversaire, qu'il l'avait pour ainsi dire mené comme avec un fil jusqu'en vue des cimes bleuâtres des Pyrénées qui s'élevaient bien haut dans les airs. Tantôt il le laissait approcher comme pour lui donner du goût à la poursuite, puis il s'en éloignait lorsque les canons de chasse du brick se met-



taient de la partie. Il est vrai que la *Jeanne-Marie*, qui ne portait qu'une assez faible artillerie, avait en retraite une longue pièce de 18, à l'aide de laquelle un merveilleux pointeur accomplissait des miracles. Le vaisseau anglais portait sur sa coque et dans ses agrès les traces des projectiles qu'il avait reçus ; quant au lougre, il était intact et n'avait reçu aucun boulet.

Le soleil touchait du bord de son disque enflammé la ligne de l'horizon, lorsque Jean de Hondelatte, qui se promenait sur l'arrière avec son premier lieutenant, d'Estebetcho, jeune homme plein de courage, rompit le silence et dit :

— Lieutenant, le calme va continuer toute la nuit.

— C'est probable, capitaine.

— Je crains que l'anglais n'essaie quelque diablerie, car il fera noir dans un moment.

— Tant mieux, capitaine, ils ne sont pas encore sur le pont de la *Jeanne-Marie*.

— Non, lieutenant, ils n'y sont pas encore. Mais du diable si je ne leur joue pas un mauvais tour !

— Je suis curieux de savoir ce que c'est, capitaine.

— Voici ! D'ailleurs, nous avons du temps devant nous avant que le moment ne soit venu de l'exécuter.

— Je vous écoute.

— Aussitôt que l'obscurité sera venue, le brick hissera ses feux de position comme pour nous indiquer qu'il n'entend pas abandonner la partie. Quant à nous, nous mouillerons une barrique vide lestée d'un paquet, et nous y planterons un espar auquel sera attaché un fanal.

— Après ! dit le lieutenant qui ouvrait de grands yeux.

— Le reste est bien facile à comprendre. Vous devez supposer que l'idée est déjà venue aux Anglais d'essayer de nous enlever avec leurs canots. S'ils ne l'ont pas fait en plein jour, c'est qu'ils craignaient d'être repoussés. La nuit, ils espéreront pouvoir nous surprendre. A l'aide de nos avirons de galère, nous nous éloignerons à quelques encâblures, et

lorsque les embarcations arriveront et croiront nous aborder, en avant le canon !

— Bravo ! capitaine, dit Estebetcho en riant, voilà une bonne farce à jouer à ces coquins. Il me tarde maintenant que la nuit soit venue.

Elle tomba bientôt, et à mesure que l'Océan se couvrait de ténèbres, tous les préparatifs de combat étaient faits dans le plus grand silence. Lorsqu'il ne fut plus possible d'être aperçu du brick, on arma les avirons enveloppés d'étoupe, et l'équipage entier s'y appliqua avec ardeur. Au bout d'une heure d'efforts, ils eurent placé la *Jeanne-Marie* à une petite distance du fanal qui se balançait à peine à l'extrémité de l'espar.

Dans l'éloignement, le brick anglais faisait briller ses feux de position, indiquant que sa situation n'avait pas changé.

— Tenez, dit tout à coup Jean de Hondelatte à son second : Voyez-vous ces lueurs qui s'élèvent au-dessus des bastingages ? Cela prouve qu'ils commencent à se remuer. Je savais bien, moi, qu'ils ne laisseraient pas passer la nuit sans tenter quelque chose. Tout à l'heure cela va être à notre tour de rire !

— Tous les feux avaient été éteints sur le lougre. Les fanaux de combat posés sur le pont, à côté de chaque pièce, éclairaient à peine les vigoureux canonniers et leur donnaient un aspect fantastique. On attendit ainsi quelque temps ; enfin, vers onze heures, Hondelatte, qui prêtait l'oreille à tous les bruits extérieurs, dit à voix basse à un officier prêt à répéter ses ordres :

— Il m'a semblé entendre un bruit d'avirons dans la direction du brick.

— Je n'ai rien entendu, capitaine.

— Allez dire qu'on se tienne prêt et d'attendre mon commandement pour commencer le feu.

Le corsaire ne s'était pas trompé, car les quatre canots du brick, armés en guerre et chargés de monde, s'étaient arrêtés

à quelque distance du fanal qui se balançait toujours à la surface de l'Océan.

Ils repartirent tous ensemble et nagèrent vigoureusement vers le point où ils croyaient trouver le lougre ; mais comme ils passaient dans le faible rayon lumineux, deux décharges d'artillerie retentirent à une faible distance, et les hourras furieux des marins anglais furent subitement étouffés par la mitraille. Quelques coups de canon furent encore tirés par le lougre, puis le silence de la nuit ne fut plus troublé que par les cris déchirants des malheureux qui s'étaient accrochés à quelques débris.

Toute la nuit le brick lança de nombreuses fusées pour rallier ses canots ; les corsaires bayonnais attendirent avec impatience le lever du jour.

Il se leva enfin, et à ses premières lueurs Jean de Hondelatte, qui n'avait pas quitté le pont, aperçut non loin de là les débris des quatre canots sur lesquels étaient encore des matelots épuisés par la fatigue.

Pour être corsaire, il n'en était pas moins humain. Une embarcation fut mise à la mer et vola bientôt sur la crête des vagues. Elle ramena aussitôt une vingtaine d'hommes qui étaient tout ce qui restait de cette malheureuse expédition. Le brick avait perdu plus de soixante matelots dans cette affaire, et il ne lui en restait pas quarante pour manœuvrer ses voiles et ses canons.

En ce moment une idée hardie passa dans l'esprit du capitaine : une légère brise commençait à enfler ses voiles qui battaient le long de ses mâts et, mettant le cap sur son ennemi, l'étrave de la *Jeanne-Marie* fendit les flots avec un léger murmure.

Le commandant du brick avait eu sans doute la même idée que le corsaire, car il commença à fuir aussitôt que ses voiles eurent assez pris de vent. Le chasseur devint chassé, et bientôt la longue pièce de la *Jeanne-Marie*, retentissant à temps égaux, fit des ravages dans son grément.

Il ne pouvait songer à distancer le lougre, dont l'extraordinaire vitesse lui était bien connue. Mais il avait le vague espoir, en continuant la chasse, d'attirer quelques-uns des croiseurs de sa nation qui naviguaient continuellement dans ces parages. Cet espoir devait être déçu, car un boulet de 18 ébranla son grand mât avec une telle force qu'il en craqua dans toute sa longueur.

Ce jeu ne pouvait durer : le brick diminua aussitôt de voiles pour attendre son ennemi, car son artillerie était tellement supérieure qu'il espérait le dégoûter du combat. Mais ce n'était pas là ce que voulait Jean de Hondelatte : les corsaires, accrochés aux haubans et aux bastingages, attendaient, tout armés, le moment de venir à l'abordage.

Ils passèrent comme un torrent sur le pont du brick, qui se rendit aussitôt, car le capitaine s'était fait tuer dès le premier choc. Bientôt, l'un remorquant l'autre, ils pénétrèrent dans le port de Bayonne dont ils étaient très rapprochés.



Une triste nouvelle vint affliger le glorieux corsaire à son débarquement. M. Lavaux était mort lorsque rien ne faisait présager sa fin prochaine. Jean de Hondelatte alla aussitôt offrir ses services à sa fille inconsolable.

— Hélas, Jean, dit-elle en tendant une de ses belles mains au jeune homme, mon pauvre père ! comme il eût été fier de vos derniers succès !

— Et vous, Jeanne-Marie, n'eussiez-vous pas partagé sa joie ?

— Vous savez bien, Jean, que j'ai horreur de ces actions de guerre, et je crois qu'on peut vivre heureux sans tout ce sang répandu !

Le visage du marin s'obscurcit : Jeanne-Marie, qui observait avec inquiétude les ombres qui passaient sur ce fier visage, ajouta :

— Mais qui peut s'intéresser à ce que pense une pauvre orpheline ?

— Moi ! Jeanne-Marie, moi, chère fille, moi qui ne peux vivre sans vous voir et vous aimer. Vous êtes seule, dites-vous, que n'acceptez-vous cette main pour vous conduire dans la vie ?

La jeune fille pâlit et ses beaux yeux devinrent humides.

— Si je vous promettais, chère Jeanne-Marie, de renoncer à la mer, à ses aventures et à ses combats, m'accepteriez-vous pour époux ?

— Oh oui ! Jean ! oui, faites cela, je n'aurai plus aucune terreur auprès de vous, et je serai heureuse de vous appartenir.

Le marin, attendri, la pressa dans ses bras, et la douce Jeanne-Marie, son beau visage appuyé contre son épaule, versa des larmes de joie en voyant la grande preuve d'amour que venait de lui donner son fiancé.

Mais tout n'était pas fini pour le corsaire, car en sortant de la maison de Mademoiselle Lavaux, il fut rejoint par un officier de la maison de l'Empereur, chargé de le mener devant Sa Majesté. Il se rappela aussitôt son fatal duel avec le capitaine de lanciers et se prépara à une catastrophe.

L'Empereur avait déjà appris, dans tous ses détails, la belle victoire navale que venait de remporter le brillant marin. Aussi parut-il surpris lorsque Jean de Hondelatte refusa le grade et le commandement d'une frégate que lui offrit Sa Majesté.

— Ne puis-je connaître la cause de votre refus, Monsieur ?

— Sire, je prie Votre Majesté de me pardonner, mais je combats depuis plus de quinze années les ennemis de la France, et je désire me reposer.

— Vous êtes bien jeune !

— Sire, je vais me marier, et ma fiancée ne veut plus me voir reprendre la mer.

— Faites comme il vous plaira, capitaine, mais si quelque

jour vous changez d'opinion, rappelez-moi ce que je vous ai offert. La France a besoin d'hommes tels que vous.

Le matin même de son mariage, Sa Majesté Impériale lui envoya le brevet de chevalier de la Légion d'honneur. L'ancien corsaire y fit à peine attention, car, en contemplant le beau visage de sa douce Jeanne-Marie, il comprit qu'on n'a pas besoin de gloire pour goûter le bonheur.

E. DUCÉRE.





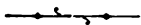






# M. HENRI DURANT

(28 Janvier 1807 -- 18 Décembre 1893)



La fin de l'année dernière a été marquée, pour la *Société des Sciences et Arts*, par un deuil cruel : l'un de ses membres les plus estimés, celui qui longtemps fut à sa tête et lui apporta le concours dévoué de toute son intelligence et de tout son cœur, s'éteignait doucement emportant l'estime, les sympathies et les regrets de tous ses collègues.

Tout Bayonne a rendu un suprême hommage à M. Henri Durant, directeur honoraire des douanes, et des voix autorisées ont su, au jour de ses obsèques, se faire les éloquents interprètes de la cité bayonnaise, de l'administration des douanes, de notre chère Société.

Et toutefois il nous a semblé que la *Société des Sciences et Arts* devait un dernier souvenir à son ancien et vénéré président, et que nous tous qui l'avons eu si longtemps à notre tête, nous devions dire tous les titres de M. Henri Durant à notre estime et à nos regrets. Que nos chers collègues nous permettent donc d'essayer de faire connaître l'administrateur intègre, mais surtout l'homme de lettres et l'artiste que nous avons perdu, tout en regrettant qu'une voix plus autorisée et surtout plus compétente n'ait pu le faire.



M. Henri Durant naquit à Tarbes le 28 janvier 1807, mais par sa mère, Mademoiselle Verdier, il était bien

Bayonnais d'origine et appartenait à l'une des plus vieilles familles de notre bourgeoisie : son grand-père, Joseph Verdier, avait été maire de la ville de 1785 à 1788, délégué à l'Assemblée des notables de Versailles en 1787 (1) et c'est lui que notre vieux poète bayonnais, Lesca, a immortalisé dans la chanson *Lous Tilholès* — souvenirs de la petite patrie que M. Durant aimait à rappeler jusque dans ses derniers jours.

Ses premières études se firent d'abord à Orthez et à Tarbes, dans de modestes pensionnats, puis au lycée de Toulouse ; M. Durant commença à la Faculté de cette dernière ville son cours de droit ; mais bientôt, sur les conseils de son père, il entra, à l'âge de vingt ans, dans l'administration des douanes.

C'est dans notre ville qu'il fit ses débuts de surnuméraire, en mai 1827, sous l'œil bienveillant et affectueux de sa grand'mère et marraine, Madame Verdier, sous les ordres de M. Brac de La Perrière, le directeur des douanes dont la parfaite courtoisie et l'administration paternelle sont demeurées légendaires à Bayonne. C'est alors aussi que M. Durant connut les Amé, les Dulaurens, les Détroyat, les Halsouet et tant d'autres Bayonnais de cette génération aimable, polie, laborieuse, qu'il devait retrouver quelque quarante ans plus tard, à cet automne de la vie qui rend si doux les souvenirs de jeunesse.

En octobre 1830, M. Durant fut nommé receveur subordonné à Saint-Gaudens, aux très modestes appointements de 800 fr., et dès lors, pendant près d'un demi-siècle, sa carrière administrative lui fit parcourir brillamment tous les échelons de la hiérarchie, marquant chacune de ses étapes, du Nord au Midi et de l'Est à l'Ouest, par un

(1) Arch. de Bayonne, BB, 63-64-65.

labeur incessant, un zèle éclairé et ces éminentes qualités qui permirent à ses chefs de l'apprécier et de l'estimer chaque jour davantage, à ses subordonnés de l'honorer et de l'aimer. Strasbourg, Toulouse, Marseille, La Rochelle, Paris, Nantes, Bourg, Boulogne, le virent successivement, de 1831 à 1857, commis aux expéditions, commis de direction, vérificateur et inspecteur.

En 1863, M. Henri Durant était nommé directeur à Bourg, dans l'Ain, et un an plus tard directeur au Havre, et dans ces postes éminents, comme dans les emplois plus modestes, l'administrateur intègre, éclairé, toujours aimable et bienveillant, donna sa mesure.

M. Durant, toutefois, caressait depuis déjà quelques années l'espoir de revoir son cher Bayonne, sa vraie patrie : aussi, en 1868, demanda-t-il à quitter le poste plus brillant du Havre pour venir terminer, dans la ville de ses aïeux maternels, sa longue et laborieuse carrière administrative.

Dès le lendemain de son arrivée M. Durant réunissait tout le personnel des bureaux et du service actif dans les salons de la direction, et après les compliments d'usage, il annonçait comme don de joyeux avènement, un avancement d'ailleurs mérité à deux des plus jeunes employés.

Admis à faire valoir ses droits à la retraite le 1<sup>er</sup> septembre 1877, M. Henri Durant fut, par une distinction tout à fait exceptionnelle, nommé directeur honoraire des douanes. Brillant couronnement d'une belle carrière, mais qui n'était que la dernière des distinctions qui avaient sanctionné le mérite et les services patriotiques de l'administrateur dévoué.

En 1864, M. Henri Durant avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, en 1868 officier de l'Instruction

publique, il avait reçu en 1877, du département des affaires étrangères, une médaille d'argent pour ses services à la Commission internationale des Pyrénées.

Depuis son retour dans le Midi, le gouvernement espagnol avait, lui aussi, si bien reconnu la parfaite courtoisie et le mérite du directeur des douanes de Bayonne, que M. Durant avait été nommé successivement chevalier de l'ordre de Charles III en 1867, chevalier de l'ordre d'Isabelle la Catholique en 1870, commandeur en 1872, et enfin officier avec plaque de l'ordre du Mérite d'Espagne.

C'est que, par-delà les monts comme à Bayonne, comme partout où il avait passé, M. Durant avait su s'attirer l'estime et l'affection de tous, accueillant avec la même politesse en son cabinet le simple douanier ou le commerçant modeste, les représentants d'une nation amie ou les membres des diverses Compagnies industrielles ou maritimes, jaloux gardien de l'intérêt public, mais sachant à merveille le concilier avec les intérêts locaux et privés.

Et toutefois, en maintes occasions, M. Durant sut montrer une fermeté et une énergie peu communes : en 1871, notamment, alors qu'au lendemain de nos désastres une contrebande audacieuse et à main armée croyait pouvoir braver impunément nos lignes de douane ; un peu plus tard, de 1874 à 1876, pendant que les émouvants épisodes de la seconde guerre carliste sur nos frontières basques et navarraises provoquaient parfois de sinistres échos de Madrid à Berlin, M. Durant prouva avec éclat que l'administration française ne connaissait pas de défaillances dès qu'il fallait défendre l'honneur et les intérêts de la patrie.

\*  
\* \*

Mais M. Henri Durant ne fut pas seulement l'excellent

administrateur apprécié et aimé de tous ; ce fut aussi un homme de lettres à la plume aimable et facile, un critique d'art fin et délicat, un artiste enfin dont le pinceau, le crayon ou la pointe charmèrent les heures de loisir.

A tous ces titres, M. Henri Durant — nous pouvons, hélas ! le dire bien haut aujourd'hui sans craindre de blesser sa modestie — fut l'une des gloires de la cité bayonnaise et l'un des membres les plus dévoués et les plus distingués de notre *Société des Sciences et Arts*.

M. Durant n'avait, d'ailleurs, pas attendu les heures calmes et assagies de la retraite pour demander, à tant d'études si diverses et si fécondes, l'une des plus nobles et pures joies de cette vie d'un jour. Ses travaux littéraires remontent aux premières années de sa jeunesse : le *Gascon*, de Toulouse, les *Archives du Havre*, le *Phare*, de La Rochelle, la *France Musicale*, l'*Impartial*, de Boulogne, la *France Méridionale*, d'autres journaux et revues, reçurent les fruits de ses impressions, de ses critiques, de ses inspirations diversés durant ses longues pérégrinations à travers la France, de 1830 à 1845 ; mais où trouver aujourd'hui tant et de si aimables pages, voire de ces délicieux péchés de jeunesse inspirés à ses vingt et trente ans par les muses tour à tour sérieuses et gaies ?

Tout ce que nous savons de certain, c'est que le 1<sup>er</sup> juin 1846 M. Henri Durant fut admis dans la *Société des Gens de Lettres* : MM. Frédéric Thomas et Michel Masson, deux littérateurs distingués, furent ses parrains, et dès le mois de mars 1847 le néophyte payait sa bienvenue en publiant *Le Gouverneur de Montmeillan* dans la livraison de la Société.

De tant d'œuvres diverses, antérieures à son retour à Bayonne, deux seulement nous sont connues qui nous

font d'autant plus regretter de ne connaître pas les autres : *La Semaine Sainte à Rome* (Le Havre, s. d.), *L'Exposition Universelle de 1867. — Beaux-Arts et Peinture* (Le Havre, 1868).

A Rome, M. Durant admire en chrétien convaincu, autant qu'en artiste ébloui, le Pape officiant à St-Pierre. Écoutez ce début :

« Parmi les cérémonies si nombreuses et si diverses, absurdes ou raisonnables, frivoles ou majestueuses, dont toutes les religions se sont toujours entourées pour former en quelque sorte leur partie matérielle, certes, il n'en est point qui agissent aussi puissamment sur l'esprit des masses et l'impressionnent d'une manière aussi vive que les cérémonies du culte catholique. Mais pour bien apprécier toute leur imposante splendeur et toute leur magnificence, il faut les voir dans la capitale du monde chrétien, et, dans Rome même, il faut encore pouvoir choisir, au milieu des solennités religieuses dont la ville des Papes est seule le théâtre, celles qui, par leurs formes extérieures, comme aussi par la sainteté des mystères qu'elles représentent, offrent au chrétien, au philosophe, au curieux ou à l'artiste le plus grand degré d'intérêt. Ces cérémonies sont celles de la Semaine Sainte. Tout ce que la dévotion sait inventer de plus attachant, tout ce qu'il est possible de déployer de luxe et de richesse, d'abaissement d'abord, et ensuite de majesté, tout ce qui doit agir en même temps et sur les yeux et sur le cœur, tout est mis en usage par le Souverain Pontife et le Sacré Collège, pour célébrer dignement ce mystère d'ineffable amour, où un Dieu fait homme se résigne aux outrages les plus sanglants et à la mort la plus ignominieuse pour racheter l'homme qui l'a trahi, pour expier une faute qu'il n'a pas commise.

« La Semaine Sainte par excellence, la *Santa*, comme disent les Italiens dans leur dévot enthousiasme, appelle chaque année dans la Ville Éternelle une foule immense d'étrangers de tout rang, de tout sexe et de tout âge, qui viennent de toutes les parties de l'Italie, de l'Europe et du monde, assister à ce spectacle imposant et unique ».

Et cette péroration, bien digne des belles descriptions que vient de faire M. Durant de ces cérémonies grandioses de Saint-Pierre de Rome :

« Ainsi se succèdent les douleurs et les joies dans cette période sacrée des jours saints ; ainsi s'écoule, dans le deuil et les larmes d'abord, dans l'allégresse, la jubilation et les plaisirs ensuite, cette Semaine auguste, pendant laquelle l'Église déploie ses pompes les plus solennelles. Ces graves et majestueuses cérémonies laissent dans l'âme des cent mille spectateurs qui en sont les témoins des impressions diverses sans doute, mais aussi profondes pour tous. Il y a pour le croyant un mystère incompréhensible d'amour, pour le chrétien un sujet de consolation et d'espoir, pour le philosophe un objet de méditation, pour l'esprit fort au moins un doute, pour l'artiste, enfin, le plus heureux de tous, parce qu'il croit et parce qu'il comprend, il y a de généreuses et nobles inspirations et le plus magnifique tableau ».

Après avoir admiré les derniers triomphes de la glorieuse papauté de Pie IX, M. Durant ne fut pas ébloui par ce feu d'artifice de l'Empire à son déclin, l'Exposition universelle de 1867. « Cette merveilleuse exhibition de la nature et du travail de l'homme dans ses multiples manifestations », comme il l'appelle, ne lui cacha pas maintes faiblesses de l'art français à cette époque, et il terminait



une longue et consciencieuse promenade à travers ces nombreux tableaux belges, hollandais, allemands, italiens, prussiens, norvégiens et enfin français. par cette double conclusion dont le lien étroit et logique apparaissait à son âme d'artiste : « Les tableaux de religion sont rares à l'Exposition. Dans notre siècle indifférent et sceptique, ces tableaux n'auraient pas de succès..... L'école française est manifestement inférieure à ce qu'elle était en 1855, à l'époque de la première Exposition internationale : c'est triste ! »

M. Durant se consolait un peu cependant, en constatant que cette infériorité toute relative de l'art français ne devait pas l'empêcher de lever la tête avec quelque assurance : « Nous étions les plus nombreux, les plus riches, les plus forts..... ». N'était-ce pas là encore une illusion, d'ailleurs moins dangereuse que d'autres, de l'ardent patriote ?

Mais où nous retrouvons M. Durant tout entier, c'est-à-dire l'artiste aussi vivement épris des beautés de la nature que passionné pour les souvenirs historiques et les curiosités artistiques, c'est dans deux délicieuses bluettes — *Mélanie Despouy, comtesse de Piontkowski*, — *La vallée du Graisivaudan* (1) — qu'il publia ici même dès le lendemain de sa retraite. Ecoutez-le plutôt, nous révélant tout le charme de ces promenades à travers les Alpes et les Pyrénées :

« Notre quartier général était à Bagnères-de-Luchon ; c'est de là que, chaque jour, nous partions pour visiter ses environs si pittoresques, si riches d'aspects grandioses

(1) PROMENADES ET ÉTUDES. — *Les Pyrénées. Bagnères-de-Luchon. Mélanie Despouy, comtesse de Piontkowski*. — Bayonne, Lamaignère, s. d., in-12. — *LES ALPES*. — *La vallée du Graisivaudan*, Bayonne, Lamaignère, 1882, in-12.

ou gracieux. Nous faisons nos courses à pied : c'est la meilleure manière, la seule convenable, pour explorer avec fruit les montagnes. On conserve ainsi toute sa liberté d'action ; on peut prendre son temps à l'aise, s'arrêter où l'on veut et aussi longtemps que l'on veut, entrer dans la cabane du pasteur, dans la chaumière du paysan, même dans la maison de Monsieur le maire, et recevoir de chacun des renseignements précieux que l'on ne trouverait pas ailleurs. On peut ainsi étudier le montagnard pyrénéen dans ses habitudes, dans sa vie intime, dans ses usages quelquefois si bizarres, dans ses mœurs presque primitives, que la civilisation de nos villes n'a pas encore tout à fait transformées. On peut interroger le Nestor de l'endroit et apprendre de lui la vieille légende qui poétise les lieux que l'on parcourt et leur prête un charme de plus, qui donne un intérêt particulier à la petite croix du chemin, à la pierre sur laquelle on est assis, à la source où l'on a bu, à la grotte dans laquelle on va pénétrer, à la ruine que l'on aperçoit là-bas. On peut aussi s'écarter de la route tracée, prendre les petits sentiers que n'a pas foulés le touriste vulgaire, se livrer enfin à sa fantaisie, au hasard..... au hasard, parfois si bon guide ».

Et le hasard le sert si bien en effet, que dans un des villages perdus de ces vallées pyrénéennes, il découvre la tombe de cette belle montagnarde dont il narre avec un tact exquis l'histoire romanesque. Un peu plus tard, en 1882, c'est une délicieuse vallée des Alpes, entre Grenoble et Chambéry, où pendant 40 kilomètres il promène le lecteur charmé à travers les paysages riants ou grandioses, les souvenirs historiques, les ruines pittoresques.

Depuis quelques années déjà, M. Durant était l'un des

membres les plus assidus de la *Société des Sciences et Arts* : en 1883 il en devint le président actif et le collaborateur toujours infatigable. Avec quelle amabilité il dirigeait les travaux et les lectures, avec quel art il disait ces vers exquis : *Une Soirée, — Je suis Vieux*, et les critiques des tableaux offerts par l'Etat à diverses époques au Musée de la ville ! Comme il sut, notamment, rendre un hommage mérité à l'un de nos plus éminents compatriotes, Léon Bonnat, à propos de sa belle *Assomption de la Sainte Vierge*, offerte à l'église St-André ! Après une étude détaillée de cette toile magistrale, M. Durant nous montrait l'artiste consciencieux et jamais satisfait de son œuvre, venant l'examiner froidement et la corriger en certaines parties. « Plus sévère pour lui-même à cause de ses succès mêmes, plus assuré par l'expérience acquise depuis 1869, il a, pendant trois jours, promené son habile pinceau sur la toile, reprenant, retouchant, restaurant de-ci de-là les parties qui lui paraissaient défectueuses. Il a notamment repeint en entier la tête de la Vierge qu'il a notablement éclairée et peut-être aussi rajeunie. Ainsi retouché et parachevé sur place par le maître lui-même, le tableau de Bonnat a considérablement gagné. Il est digne à tous égards de notre célèbre compatriote..... il est pour notre ville un précieux monument de l'art contemporain ».

En 1887, une *Promenade à l'Exposition de Toulouse* est pour M. Henri Durant l'occasion d'une délicieuse lecture où l'on suit pas à pas l'aimable vieillard admirant la ville des Capitouls, mais retrouvant avec bonheur, au milieu de tous les trésors de l'art, les produits plus modestes, et aussi plus savoureux, de ses compatriotes, entr'autres le fameux chocolat de Bayonne.

Un an plus tard, au mois de juin 1888, notre cher pré-

sident saluait, avec un juvénil enthousiasme, les membres de la *Société Française d'Archéologie* qui venaient ici tenir leur 53<sup>e</sup> Congrès, et leur montrait, avec un légitime orgueil, les toiles et gravures de notre trop modeste Musée bayonnais.

Mais quelques années plus tard, et malgré les instances de tous ses collègues, M. Durant leur demandait de lui donner un successeur. L'heure de la retraite, nous disait-il gracieusement, a sonné depuis longtemps pour moi : il vous faut un président plus jeune.

La *Société des Sciences et Arts* dut s'incliner et, en septembre 1891, M. Henri Durant se retira, mais il demeura toujours et jusqu'au bout fidèle à cette Société qu'il aimait et qui certes le lui rendait bien. Toujours assidu aux séances mensuelles, il suivait avec le plus vif intérêt tous les travaux et lectures, et c'est nous qui avons recueilli ses derniers accents en cette fière et touchante inspiration, *Fraternité*, où le noble vieillard, à la veille de quitter ce monde, fait un appel suprême aux meilleurs sentiments de cordialité et de mutuelle estime qui doivent toujours animer le cœur des enfants d'une même patrie :

FRATERNITÉ ! *c'est ce dogme admirable*  
*Venu du ciel pour nous rendre meilleurs,*  
*Qui nous fait tendre une main secourable*  
*Aux malheureux dont nous séchons les pleurs.*  
FRATERNITÉ ! *précepte évangélique,*  
*Qui reconnaît à tous les mêmes droits,*  
*Et qui compose une famille unique*  
*De tous les hommes à la fois.*

\* \* \*

Nous avons essayé de dire quel excellent administra-

le portrait même de son petit-fils, belle toile où M. Jolyet a su nous retracer, vivante et gracieuse, la physionomie de M. Durant : c'est bien là son large front, son regard bienveillant, ses lèvres fines et souriantes, son buste droit et ferme élégamment drapé dans sa redingote.

C'est encore lui, tel que nous l'avons connu dans les derniers mois, que le modeste mais éminent directeur de notre école de dessin a su rendre vivant, en ce portrait au crayon qu'il a bien voulu offrir à la *Société des Sciences et Arts* au lendemain même de la mort de M. Durant, et que nous sommes heureux de reproduire ; tous les amis de M. Durant retrouveront, vivants et expressifs, en dépit des années, en cette tête penchée et grave, les traits du vieillard aux derniers mois de sa longue vie, et tous remercieront avec nous M. Jolyet de ce suprême hommage à l'homme de bien et à l'artiste qui tant aima l'école de dessin de la ville et ses directeurs.

Malgré son grand âge et l'inévitable progrès de la faiblesse sénile, M. Durant, jusqu'à la veille de sa mort, n'avait rien perdu de cette vivacité intellectuelle qui le faisait s'intéresser à toutes les manifestations de la vie littéraire, scientifique et artistique.

Mais M. Durant, nous nous hâtons de le dire, n'avait rien de cette agitation parfois puérile de certains vieillards qui semblent se bercer encore d'illusions au terme du voyage. M. Durant était surtout, et avant tout, un chrétien aussi ferme que modeste : depuis sa retraite il avait voulu faire partie du conseil de fabrique de Saint-André, sa paroisse ; il aima à occuper, aussi longtemps que l'âge le lui permit, sa place au banc d'œuvre.

Que de fois le vieillard franc et doux par excellence gémissait de certains excès qui semblent fouler aux pieds,

comme à plaisir, les meilleures traditions religieuses et patriotiques de notre France ! Que de fois aussi, avec ce besoin de calme et de paix si naturel à la vieillesse sereine et pure, il déplorait les luttes ardentes qui froissaient en lui tout ensemble les sentiments de l'honnête homme et du chrétien convaincu !

\*  
\* \*

La mort ne le prit pas au dépourvu : il semblait s'y préparer depuis quelque temps sans effroi, et ses dispositions dernières témoignent de la sérénité d'une conscience calme et de la foi vive d'un chrétien convaincu.

Le noble vieillard n'a eu garde d'oublier ni aucun de ses nombreux amis, ni son cher Musée bayonnais auquel il lègue quatre de ses meilleurs tableaux, ni les enfants de douaniers de nos écoles communales et chrétiennes libres, à qui il veut que chaque année, comme de son vivant, on décerne aux distributions de prix des livrets de caisse d'épargne.

M. Henri Durant s'est éteint doucement, au matin du lundi 18 décembre 1893, entre les bras de la compagne dévouée de sa vie, et ses obsèques, célébrées le jeudi suivant, 21 décembre, ont prouvé en quelle haute estime Bayonne tenait l'un de ses fils les plus dévoués. Un piquet du 49<sup>e</sup> de ligne, commandé par un officier, rendait les honneurs militaires à l'ancien directeur des douanes, chevalier de la Légion d'honneur ; le cercueil était porté, du char funèbre à l'église, par des sous-officiers de la douane, et une cinquantaine de douaniers, préposés et marins, tous gradés, formaient l'escorte. Le deuil était conduit par M. du Sérech de St-Avit, directeur, et M. Pon-

tallié, receveur principal. De nombreux fonctionnaires des douanes, en retraite ou en activité, des membres de la *Société des Anciens Militaires*, de la *Société Saint-Jacques* et de la *Société des Sciences et Arts*, de nombreux amis formaient un long cortège.

La messe a été chantée par M. l'abbé Pradère, vice-archiprêtre de Saint-André, et l'absoute donnée par M. l'abbé Labourt, archiprêtre de la cathédrale, qui avait tenu à rendre ce témoignage d'estime à son ancien paroissien, bienfaiteur des écoles chrétiennes.

Au cimetière, trois discours ont été prononcés ; M. Félix Bergeret, président de la *Société des Sciences et Arts*, M. Pontallié, receveur principal des douanes, M. Lavergne, premier adjoint au maire de Bayonne, ont rendu hommage, en excellents termes, à l'homme de bien, à l'artiste fin et délicat, à l'administrateur laborieux et intègre, au Bayonnais passionnément épris de sa chère cité.

De ces trois discours, nous nous faisons un devoir de citer ici celui de notre cher Président :

« C'est au nom de la *Société des Sciences et Arts de Bayonne* que j'ai le douloureux honneur d'adresser un dernier adieu à son doyen, qui a été aussi son Président pendant une dizaine d'années.

« Pendant qu'il était directeur des douanes à Bayonne, il fut un des fondateurs de notre Société, et c'est volontairement qu'il ne voulut plus en conserver la présidence ; cela, malgré nos sollicitations et nos unanimes prières. Avec sa douce fermeté, il nous disait : « Je suis vieux, je suis malade, je ne puis plus ». Et nous dûmes obéir.

« Il continua cependant à fréquenter nos séances avec assiduité ; on sentait l'affection qu'il avait vouée à cette Société, sa fille chérie, et nous étions heureux de le voir

s'asseoir au fauteuil de la présidence, que nous nous empressions de lui offrir chaque fois qu'il nous honorait de sa présence.

« Pour la dernière fois, il y a une quinzaine de jours, il dirigea notre séance de décembre avec un entrain et une vigueur qui nous fit le complimenter sur sa bonne santé ; il était très gai et nous dit, en nous quittant, le sourire aux lèvres : « Je crois décidément que je passerai encore cet hiver ». Hélas !

« Et quelque temps auparavant, dans cette autre séance, il nous lut, avec une émotion contenue mais pénétrante, des vers intitulés : *Fraternité* ! Quelle touchante bonté ! quelles nobles pensées ! et avec quel accent il disait, à la fin de chaque strophe, ce mot : *Fraternité* !

« Hélas ! c'était le chant du cygne, le dernier chant du poète !

« Il était Bayonnais d'origine et de cœur, aimant sa ville et l'aimant bien ! Fier de descendre d'une vieille famille bayonnaise : un de ses ancêtres était, en effet, maire et délégué des notables en 1787.

« Il y vint définitivement comme directeur des douanes et lorsqu'il prit sa retraite, après une carrière très remplie, toute de labeurs et de dévouement et pleine d'honneur, il acheta la maison où il a habité depuis ; il y a vécu faisant le bien, aimé, vénéré, respecté de tous !

« Sa qualité maîtresse était l'amabilité. Qui ne se souvient de cette main loyale qu'il tendait vers celui qu'il rencontrait, et de cet accueil si bon, si affectueux, qui était pour ainsi dire sa caractéristique !

« Son goût, sa passion même pour les arts et les lettres, faisaient sa vieillesse sereine et toujours souriante, sa bienveillance pour tous, sa bonne humeur si égale et son

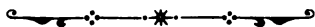


alerte gracieuseté : c'était une âme d'artiste et de poète, un grand cœur !

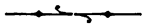
« Qu'il me soit permis, devant cette tombe qui va se fermer, d'adresser à celle qui le pleure la douloureuse expression de nos regrets, avec celle de notre entière sympathie. Et je dis hautement, sans crainte d'être jamais démenti : Ici repose un homme de bien ! ».

A ce suprême adieu, qui est si bien l'expression de tous nos regrets, qu'il nous soit permis d'ajouter les souhaits du compatriote et du chrétien. Puisse notre chère cité bayonnaise avoir toujours des fils aussi dévoués que l'ancien Directeur des douanes et l'ancien Président de la *Société des Sciences et Arts* ! Puisse M. Henri Durant avoir déjà reçu dans un monde meilleur la récompense d'une vie dont les grandes lignes furent toujours si harmonieuses et si chrétiennes !

CHARLES BERNADOU.



# NOUVELLES BASQUES



## I

### URRUSPIL DE ST-JUST

Ça lui arrivait de temps en temps, comme ça, au retour du marché d'Ostabat, de rentrer chez lui pochard, rond, mais rond comme une boule. C'était là une vieille habitude, une de celles qui ne s'usent qu'avec la peau ; et quand il avait son compte, quand le vin pétillant de l'Ostabaret moussait dans sa cervelle, il posait crânement son béret sur ses longs cheveux bouclés sur l'épaule et prenait le chemin de traverse qui mène à St-Just. Alors, tout en zigzaguant sur la route, butant contre les pierres et s'arrêtant par miracle au bord du fossé, il allait chantant à tue-tête quelque vieille chanson basque. Dans la nuit, sa voix d'ivrogne en goguette montait au ciel, tremblotante, éraillée, frémissante, coupée de hoquets avec d'étranges coups de gosier et des glous-glous pareils à ceux d'une outre qui se vide.

Parfois, quand il passait près d'une maison, un volet s'ouvrait et, l'ayant vu passer, débraillé, titubant, brailard, l'on disait :

— *Es da jeus* ; c'est Urruspil de St-Just qui rentre du marché d'Ostabat.

Et le volet se refermait.

Or, ce soir-là, il avait bu un peu plus que d'ordinaire. Il est vrai qu'il venait de vendre une génisse et avait eu, à bon droit, plus soif que de coutume. Il n'était parti

d'Ostabat qu'à la nuit noire, après avoir, dans son émotion, tendrement embrassé la bouteille vide et l'acheteur de la bête. Il flageolait d'une façon déplorable.

Il s'arrêtait de temps en temps, brusquement, contemplant la lune d'un œil mouillé, la figure suante de mélancolie, avec de ces regards d'ivrogne sublimes d'éloquence avinée.

Puis, repartant, chancelant de plus belle, il poussait un long *irrintzina* qui s'en allait mourir, ricochant au loin dans la nuit et effrayant les hiboux branchés dans les chênes; les voyant rayer le ciel de leur ombre effarouchée, il partait d'un éclat de rire sonore comme l'aboïement joyeux d'un houret.

A un tournant, un caillou mal intentionné le fit se renverser à terre tout de son long : s'y trouvant bien, il y resta et s'endormit en travers de la route, vautré dans la poussière, inerte, la trogne vermeille toute luisante de la clarté de la lune.

Un berger vint à passer. Il descendait de la montagne portant sous le bras les ciseaux qui lui avaient servi à tondre ses brebis.

Il rencontra Urruspil gisant à terre et ronflant comme les aubes d'un moulin.

Pris d'une idée subite, il s'agenouilla à terre et se mit à tondre l'ivrogne comme il l'avait fait pour ses moutons. Les ciseaux claquèrent sous ses doigts jusqu'à ce qu'il eût coupé la dernière des boucles de cheveux, et il s'en fut sans que le pochard eût seulement ouvert les yeux.

Vers le matin, Urruspil se réveilla un tant soit peu dégrisé. Il bâilla, s'étira et s'assit sur son séant. Tout étonné, il regarda autour de lui, ne sachant où il était : il eut beau chercher, il ne trouva pas. La lune qui le

regardait, les étoiles qui clignotaient et les grands chênes muets qui semblaient l'épier, cela lui sembla étrange.

— Où donc suis-je ? fit-il anxieux.

Il porta la main à sa tête : il fut ahuri de n'y point trouver ses cheveux.

— Mais tu n'es pas Urruspil, toi, se dit-il. Urruspil a de longs cheveux..... toi, tu n'en as pas. Qui donc es-tu ?

Et quand, de nouveau, il se fut assuré de la perte de ses boucles :

— Non... .. non..... tu n'es pas Urruspil ; Urruspil a de longs cheveux..... Et cependant tu connais bien toutes les affaires d'Urruspil..... Ta femme s'appelle bien Maria Espéleteguy..... Mais voilà... .. Urruspil a de longs cheveux..... toi non. Non, non, tu n'es pas Urruspil !... .. Non..... non..... Et cependant.....

Il se leva et continua sa route, morose, en proie au doute, bougonnant, supputant, n'y comprenant goutte et torturant vainement sa mémoire.

— Non, tu n'es pas Urruspil. ... Urruspil a de longs cheveux..... Et cependant..... Qui donc es-tu ?

Il arriva devant la porte de sa maison. Tout était clos : on dormait.

Il frappa.

— Quand le diable y serait, il faut cependant que tu t'en assures, se dit-il.

Un volet s'était entr'ouvert.

— Urruspil est-il ici ? demanda-t-il en changeant de voix.

Alors, une voix qu'il reconnut être de sa femme, lui répondit :

— Non ; il est allé au marché d'Ostabat et n'est pas encore rentré. Il avait une génisse à vendre.

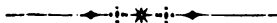
Alors, jubilant, radieux, il se frappa une grande tape sur le front :

— *Debrien tripa..... debrien tripa.....* Grand bêta, va, se dit-il. C'est bien ça, tu es Urruspil, tu arrives d'Ostabat..... C'est ça, oui, c'est bien ça..... tu es bien Urruspil. Allons, viens te coucher, Urruspil.

Puis, reprenant sa voix naturelle :

— Femme, ouvre la porte, cria-t-il.

Et il entra.



II

TUTURU DE LASSE

Pas à dire, c'était un homme comme il faut que Tuturu de Lasse. Il labourait, bêchait, fauchait comme pas un, se levait avec l'alouette et bûchait ferme. Bon père, bon mari, notable dans la commune, il jouissait d'une certaine considération.

Il avait un petit défaut : celui d'avoir le vin mauvais... Encore y avait-il des exceptions.

Quand il n'avait pas trop bu, qu'il était seulement entamé, il était d'une joie folle ; sa figure s'animait de toutes les nuances purpurines d'un ciel à l'aurore, il débitait mille et une drôleries et chansons cocasses.

Lorsqu'il avait dépassé la mesure, que ses jambes fléchissaient et que le chemin de la maison s'allongeait pour lui en d'interminables zigzags, alors il était muet comme une carpe. Il entraît, ne disait ni bonjour ni bonsoir à sa femme qui l'attendait en tricotant un bas à la lueur de la résine et s'en allait coucher tout droit.

Entre ces deux états, il avait un milieu où il était d'une humeur intraitable : c'était lorsqu'il était plus qu'ému et moins que titubant. En ces moments, c'était la peste au logis. Respectant trop sa femme pour purger sa mauvaise humeur contre elle, il s'en prenait à tout ce qui lui tombait sous la main, la vaisselle de préférence. Il se connaissait et évitait autant que possible de s'attabler à l'auberge.

Certain lundi soir, il rentra tard du marché de St-Jean-Pied-de-Port ; onze heures sonnaient à l'église de Lasse. La lune brillait au ciel, transpercée par la girouette du clocher.

Il prit à droite de la place et frappa chez lui.

Sa femme vint ouvrir et le reconnut tout de suite dans le plus mauvais de son vin. C'était une forte paysanne aux traits énergiques, portant le mouchoir de tête à la façon ancienne, avec, sur le côté, un des coins raidi en forme d'oreille.

La table était mise ; deux couverts au bord de la huche en cerisier rouge, car elle l'avait attendu après avoir couché les enfants. Grognon, Tuturu demanda ses sandales, changea de chaussure et s'attabla en face de sa femme.

Tout d'abord il trouva la soupe trop froide et cria que ça lui gelait le ventre. Elle la fit chauffer et la lui servit de nouveau : il cria encore plus fort que ça lui cuisait les boyaux. violemment il posa la cuiller.

En attendant, les sourcils froncés, le regard mauvais, refrogné, taciturne, pelotonné en lui-même, la méchanceté au front, comme un hérisson roulé les épines en dehors, il regarda l'assiette fumer de vapeur blanche. Son épouse sans mot dire mangeait, ne lui faisant pas cas.

Il finit sa soupe.

Le chien de la maison vint lui lécher les mains en remuant la queue de plaisir. Il lui envoya un formidable coup de pied qui le fit se cacher en hurlant sous la table. Il voulut boire et dit que le verre n'était pas propre, qu'on enfonçait trop le bouchon dans la bouteille. Il coupa du pain et le trouva trop rassis. Il se plaignit que la lumière n'éclairait pas, que c'était du sale suif, qu'on lui volait son argent, que c'était une infamie, une horreur de suif, que ça puait, que ça coulait, qu'on n'y pouvait tenir, qu'on ne voyait ça que chez lui. A la fin, ne pouvant plus respirer d'avoir parlé avec tant de volubilité, il s'arrêta haletant, les yeux gros, la face violacée, les lèvres saliveuses, la poitrine ronflante, le poing crispé sur la table.

Visiblement, sa femme commençait à s'impatienter. Elle alla au foyer, y prit une côtelette qui grillait et la lui servit.

— Et celle-là aussi aura quelque chose à te faire gueuler, dit-elle en se carrant devant lui, les mains aux hanches, narquoise, la moutarde au nez.

— Eh bien, oui, *ré cogno*, quelque chose à gueuler. C'est noir, c'est brûlé, c'est calciné, c'est du charbon, de la charogne à me faire crever, voilà !

Se levant furieux, grinçant, il flanqua à tour de bras assiette et côtelette contre le mur, ce qui fit, sur la peinture à la chaux blanche, une tache noire cédillée de filets grasseux. Puis il empoigna la bouteille, la brisa à terre au milieu d'un éclaboussement de vin ; le pain, les cou-teaux, le chandelier, la chaise la suivirent ; il lança, brisa, fracassa tout, aveuglément, avec rage.

Et quand il eut fini, n'ayant plus quoi anéantir, quand il se fut arrêté debout au milieu de tous ces débris de choses épars dans la seule clarté de la résine fumeuse qui brûlait sous le manteau de la cheminée au bout d'une pince de fer, sa femme, tranquillement s'approcha et, les deux mains dans la poche de son tablier, devant lui :

— Ah ! c'est comme ça ?..... faut que tu casses tout, et c'est toujours à toi. Attends un peu, attends, attends..... C'est mon tour maintenant..... Attends un peu..... tu vas voir ça.

Tout en parlant elle se dressa sur une chaise, contre le vaisselier, y prit un à un plats et assiettes et précipita tout sur les dalles de la cuisine.

— Ah ! c'est toujours ton tour !..... à moi maintenant..... voilà... . voilà .... attends..... voilà..... voilà et voilà..... et encore..... et encore..... et toujours.....



Et les faïences lancées à toute volée ricochaient, roulaient, se brisaient, s'émiettaient, couvrant les dalles de bris et de poudre blanche en une mêlée pitoyable de bols à fleurs, de verres, de lèchefrites, de pots, de carafes, martyrisés, égueulés, concassés, broyés.

Quand elle eut mis tout à bas et que le vaisselier n'était plus que des rayons vides, elle descendit de sa chaise, attrapa un manche à balai derrière la porte, et se mit de toute la longueur de ses bras à frapper comme un forcené sur le monceau d'éclats qui gisaient à terre. Lui, ahuri, la bouche ouverte, la regardait faire, annihilé.

Elle, suante, rouge d'emportement, tapait toujours, s'acharnant à tout pulvériser sous la trique.

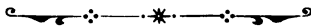
Elle s'arrêta enfin, les bras croisés sur la poitrine.

— Hein ! vois-tu comme je travaille, moi, quand je m'en mêle ; c'est ma revanche, ça... . Je suis fatiguée, je vais me coucher..... bonsoir.

Faisant brusquement demi-tour, elle sortit et monta à sa chambre, laissant son mari atterré, immobile au milieu de la cuisine dévastée.

De ce jour, fut-il au plus mauvais de son vin, Tuturu se garda bien de rien casser chez lui.

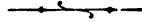
S. HARRUGUET.



# CATALOGUE

DES

## LÉPIDOPTÈRES DES BASSES-PYRÉNÉES



*Et fecit Deus bestias terræ juxta species suas  
et jumenta et omne reptile terræ in genere suo  
et vidit Deus quod esset bonum.*

GENÈSE, chap. 1, verset 25.

### AVANT-PROPOS

Je ne m'attendais point à l'invitation qui m'a été faite d'établir le catalogue des lépidoptères des Basses-Pyrénées. Si j'avais pu prévoir que mon concours serait un jour réclamé pour une œuvre aussi intéressante, je me serais fait un devoir de multiplier mes excursions afin de généraliser mes indications.

Le défaut de notes complètes nécessaires à la rédaction d'un catalogue départemental doit-il être un obstacle à mon travail ? Je ne le suppose point.

Jetant un coup d'œil en arrière, je salue mes devanciers ; leur science et leur courtoisie ne permettent pas qu'ils soient oubliés.

Haubmann, de Bayonne, était un éleveur de chenilles émérite : doué d'une patience à toute épreuve, il fit de nombreuses expériences sur les maladies des chenilles en général et des vers à soie en particulier. Après sa mort, sa collection devint la proie des insectes destructeurs ; ses notes ne font aucune mention de ses recherches.

De Rippert, de Pau, était l'ami et le compagnon de

chasses de nos maîtres les plus éminents. Le feu sacré dont il était animé et qu'il pouvait soutenir de ses plus avantageux auxiliaires, le temps et l'argent, lui fit entreprendre de lointains voyages; il en rapporta une collection magnifique.

Établi dans sa charmante villa aux environs de Pau, de Rippert se voua à la culture des fleurs les plus rares et ne négligea point l'entomologie.

Sa collection a été offerte au Musée de la ville de Pau; mais la gracieuse obligeance de Madame David de Thiais a été impuissante à retrouver dans les livres de son savant et bien regretté père, des renseignements qui nous seraient très précieux. Où chercher aujourd'hui l'*Emydia Rippertii* et tant d'autres excellentes espèces que de Rippert récoltait abondamment dans l'arrondissement de Pau?

Je ne saurais exprimer le sentiment de tristesse qui a resserré mon cœur lorsque, visitant dans ce seul but le Musée de la ville de Pau, j'ai fait ouvrir ces 47 boîtes de lépidoptères dans lesquelles je n'ai retrouvé que des débris sans valeur de ce qui était, il y a 25 ans, la superbe, l'inestimable collection de Rippert.

Le docteur Bergeret, de Morlaàs, était un naturaliste distingué; il s'occupait d'entomologie et de botanique. Homme d'étude, esprit profond, il explora consciencieusement l'arrondissement de Pau. Je puis ajouter que sa vaste science était rehaussée par l'amabilité la plus parfaite. Sans nul doute, le docteur Bergeret a consigné le résultat de ses observations. Ses collections ont été dispersées et ses notes sur l'entomologie sont restées introuvables.

Lorsque l'esprit se reporte avec une inexprimable tristesse sur tant de recherches et de découvertes stérilisées

par la faute de leurs auteurs auxquels elles n'ont pu procurer qu'une satisfaction passagère, on comprend le désir légitime exprimé, il y a déjà plusieurs années, par la commission du Musée de Bayonne, de voir paraître un travail qui puisse servir de base à l'étude entomologique dans notre région si privilégiée. Quelle que soit mon insuffisance je l'ai entrepris, non point comme devant offrir le critérium de nos richesses entomologiques, mais simplement comme un jalon posé devant mes successeurs.

Je suivrai le catalogue Duponchel et mettrai tous mes soins à indiquer, pour la plupart des espèces, les localités où je les ai prises moi-même.

La science, en général, ne peut progresser qu'avec l'aide de catalogues régionaux rédigés avec précision.

Que signifie, pour nous, ce mot « Pyrénées » placé à la suite de certaines espèces déterminées par nos auteurs ?

Dans notre région si accidentée, avec les différences si sensibles entre les Basses et les Hautes-Pyrénées, quelles déceptions n'ont point éprouvées nos correspondants, réclamant et venant chercher eux-mêmes des espèces qui ne se trouvent que dans le département voisin ?

Un seul exemple prouvera l'inconvénient d'une désignation incomplète. J'ouvre un livre de botanique, la méthode de Boitard, page 471, et je lis : n° 2,831 — OEillet français (*Dianthus Gallicus*). .... Bayonne.

Qu'a voulu désigner Boitard, la commune ou l'arrondissement ?

Si c'est la commune, je parcours les banlieues, je visite les jardins, j'explore les rives de la Nive et de l'Adour, je scrute le dernier repli de nos fortifications et je ne vois pas un seul *Dianthus Gallicus*.

Si c'est l'arrondissement, je puis me livrer à de pénibles

et vaines recherches ; plusieurs routes s'ouvrent devant moi et me conduiront certainement à la perte de mes forces et de mon temps. D'un seul mot Boitard m'eût enlevé tout doute. Avec l'indication « Pignadar de Bayonne », je me dirige vers la seule plantation de pins qui s'offre à ma vue et, effectivement, dès que j'ai atteint l'extrémité de notre charmante promenade des Allées-Marines, je cueille le *Dianthus Gallicus* à pleines mains.

La désignation d'un habitat ne doit cependant point être prise à un point de vue exclusif. Dans mon travail elle indiquera que l'espèce y a été trouvée et qu'on y peut revenir avec une entière confiance.

A-t-on une idée exacte de la chasse aux lépidoptères ? Ne croit-on pas qu'elle consiste à se munir d'un filet, d'une boîte et d'une provision d'épingles et puis, de courir à travers champs ? C'est une erreur.

La chasse aux lépidoptères ressemble à bien d'autres ; elle exige une étude approfondie des lieux que l'on doit explorer, et de même que chasseurs de tourterelles, de palombes, de canards, nous pouvons préciser d'une façon mathématique le point du champ, de la forêt, de l'étang où notre cabane et nos appeaux doivent être placés, nous reconnaitrons dans un bois, une prairie, une montagne, le passage où, sans fatigue, il nous sera donné de voir défiler tout ce que les environs possèdent de lépidoptères.

Certainement, il y a des espèces, des *Piérides* par exemple, qui volent partout ; il y en a d'autres, comme les *Erebia*, qui ne s'éloignent pas des lieux où elles sont nées ; mais, en général, il y a des localités très favorisées, et l'étude seule peut les faire connaître. Un arrêt de quelques heures dans ces localités produit des résultats bien

plus heureux qu'une course écrasante de toute une journée par monts et par vaux.

Guidés par les indications de ce catalogue, mes successeurs ne seront point arrêtés par des préliminaires décourageants : ils marcheront franchement dans le progrès et auront bientôt conquis la récompense de leurs peines. Pourrait-on, en effet, citer un département aussi privilégié que le nôtre ?

La Botanique offre des attraits irrésistibles, depuis la collection si curieuse des plantes marines jusqu'à la Flore pyrénéenne.

L'Ornithologie renferme des ressources inépuisables dans ce merveilleux passage d'oiseaux qui se produit en automne dans notre beau département ; et, dans les espèces sédentaires, ne trouve-t-on pas des sujets bien variés : le cormoran du phare de Biarritz, le pic noir et le coq de bruyère des bois de sapins d'Arette et d'Issor, les vautours et les aigles des hauts sommets, et tant d'autres ?

L'étude de l'Ichtyologie peut-elle être inféconde avec l'Océan, l'Adour, la Nive, la Nivelle et nos divers gaves ?

La Géologie n'est pas moins favorisée ; mais, entre les rochers contre lesquels se brisent les vagues de la mer et les masses rocheuses de nos montagnes, a-t-on assez fouillé la terre ? N'attendrait-on pas d'un heureux hasard des découvertes pareilles à celles que je fis, il y a environ 30 ans ?

A l'époque de l'Exposition franco-espagnole (1864), je remarquai une ou deux vitrines contenant des pétrifications indiquant le terrain jurassique. Je compris que mon habitude de mettre dans mon sac de course tout ce qui me paraissait de quelque valeur en histoire naturelle me donnait le moyen de retrouver un dépôt fort intéres-

sant ; car ce que j'avais chez moi était bien supérieur à ce que contenaient ces vitrines.

De 1858 à 1864, j'étais percepteur de St Jean-le-Vieux, en résidence à St-Jean-Pied-de-Port. Une commune de ma perception, Bussunarits-Sarrasquette, possédait une maison d'école située sur une petite éminence. Sur une indication qui me fut donnée, je grattai avec un couteau le terrain vague qui s'étendait devant la façade Ouest de cette maison et je mis à jour des empreintes fort molles qui devenaient, au contact de l'air, aussi dures que la pierre. J'y prenais une distraction qui excitait ma curiosité ; j'étais, sans m'en douter, devant une véritable mine à bélemnites.

Mais que dire de la richesse du terrain où étaient situées les vignes de M. J. d'Apat ? Les coquilles de la *Gryphaea Arcuata* et les *Ammonites* y étaient aussi remarquables par leur beauté que par leur abondance.

J'ai toujours regretté de n'avoir pu visiter de nouveau ce riche dépôt du lias et d'y pratiquer des fouilles qui auraient eu un autre but qu'une simple curiosité : je le signale avec plaisir aux géologues.

L'Entomologie n'a rien à envier aux autres parties de l'histoire naturelle. Aussi, devons-nous être heureux et fiers d'appartenir au département des Basses-Pyrénées. Où trouver un champ d'études plus varié, plus attrayant ?

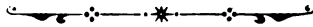
C'est ici que nous rencontrons la magnificence des rochers battus par les flots de l'Océan et la sublimité du Pic du Midi, la fécondité de la plaine de Nay et la stérilité des landes de Montaner, la vue gracieuse de la vallée de la Nive et l'aspect pittoresque des montagnes de la Navarre, de la Soule et de Barétous.

C'est ici que l'âme, émue par la variété des sites et la

multiplicité des richesses de la nature, sent d'inénarrables élans d'amour et de reconnaissance pour le Divin Créateur qui, proportionnant l'effusion de sa grâce à nos travaux et à nos mérites, dévoile à nos yeux fascinés et à notre admiration chaque jour croissante, le secret de ses œuvres sublimes dont il a lui-même consacré la perfection.

*« Et fecit Deus bestias terræ juxta species suas et jumenta et omne reptile terræ in genere suo et vidit Deus quod esset bonum ».*

M. L.







# PREMIÈRE FAMILLE

---

**DIURNES.**

**DIURNA, Latr.**

**PAPILIONES, Linn. ROPALOCÈRES, Dum. RHOPALOCERA, Boisd.**

---

## Première Division

### PREMIÈRE SECTION

#### II<sup>e</sup> TRIBU. — ARGYNIDES. ARGYNNIDÆ

##### 1. *Genus Argyannis. Fab. Latr.*

##### 1. LATHONIA, L., etc.

De mai à septembre. — Dans les bois, prairies, chemins verts. Partout. Bonne localité dans la banlieue St-Léon de Bayonne : sentier du moulin d'Aritzague parallèle à la route.

Chenille en mai et août, sur les violettes.

##### 2. PAPHIA, L., etc.

Très commun dans les bois depuis la fin de juin jusqu'à la mi-septembre ; il se repose sur les chardons et les ronces. Pris en grand nombre au bois de Lannes et à Guiche. — Var. ♀ Valezina. Esp. Guiche. Sur les ronces au bord des routes.

Chenille en mai, sur les violettes.

3. AGLAIA, L., etc.

Dans les bois, à la fin de juin et en juillet. — Forêt d'Iraty.

Chenille en juin, sur la *viola canina*.

4. ADIPPE, F., etc.

Dans les bois, fin juin. — Pris en grand nombre, sur les ronces, à Cambo, au delà de la source ferrugineuse, au bord de la Nive.

Chenille fin mai, sur les violettes.

5. EUPHROSYNE, L., etc.

Commune dans les bois et les prairies. Partout, en mai et août.

Chenille en juin et septembre, sur la *viola canina*.

6. SELENE, F., etc.

Dans les bois en mai et août. Bois de St-Pée.

Chenille en avril et juillet, sur la *viola canina*.

7. DIA, L., etc.

Très commune dans les bois et les prairies. Partout, en avril, mai, juillet et août.

Chenille en juin et septembre, sur les violettes.

2. Genus *Melitæa*. Fab., Ochs.

8. ARTEMIS, F., etc.

Dans les bois, principalement sur les lisières des forêts et dans les prairies, en mai et juillet. Partout.

Chenille, en mars, sur les scabieuses.

9. CINXIA, F., etc.

Champs, prés secs, en mai et juillet.

- Chenille en avril et juin, sur l'épervière, le plantain. — Quartier St-Léon, Anglet, Biarritz.
10. PHŒBE, F., etc. Champs arides, prés secs, en mai et juillet.  
Chenille en avril et juin, sur le *cirsium acaule*. — Bardos, Bidache, Guiche.
11. DIDYMA, F., etc. Coteaux arides et chauds, en juin.  
Chenille en mai, sur le plantain lancéolé. — Anglet, Bardos, Guiche.
12. DICTYNNA, Esp., etc. Prairies élevées, en juin et juillet.  
Chenille en mai, sur la véronique agreste. — Les divers contreforts de la chaîne des Pyrénées.
13. PARTHÉNIE, Bert., O., B., G. Prairies, en juin et juillet.  
Chenille en mai, sur le plantain. — Bayonne, Ustaritz, Larressore.
14. ATHALIA, Bert., O., B., G. Bois et prairies, en juin et septembre.  
Chenille en mai et août, sur le plantain. — Partout.

### III<sup>e</sup> TBIBU. — VANESSIDES. VANESSIDŒ

*Genus Vanessa. Fab. Lat.*

15. C. <sup>A</sup>ALBUM, L., etc. Bois, jardins, vignes, en juin et septembre.  
Chenille en mai et août, sur les groseilliers et les ormes. — Partout.

16. POLYCHLOROS, L., etc. Partout, en avril et juillet.  
Chenille en juin, sur les ormes, poiriers, peupliers, etc.
17. URTICE, L., etc. Partout, en mai et août.  
Chenille en avril et juillet, sur les orties.
18. LO, L., etc. Partout, en avril, juillet et septembre.  
Chenille en société, en juin et août, sur les orties. — Autrefois très commun dans les fossés de la citadelle de Bayonne.
19. ANTIOPA, L., etc. Lieux boisés, oserales, en avril, juillet et août.  
Chenille en société, en juin et juillet, sur les saules et les peupliers. — Partout.
- <sup>B</sup>  
20. CARDUI, L., etc. Prairies, bois, chemins, champs de trèfle, en juillet et août.  
Chenille en juin et juillet, sur les chardons et les mauves. — Partout.
21. ATALANTA, L., etc. Partout, pendant toute la belle saison.  
Chenille en juin et août, sur l'ortie.

V<sup>e</sup> TRIBU. — NYMPHALIDES, NYMPHALIDÆ

1. Genus *Limenitis*. Ochs. Boiscl.

- <sup>B</sup>  
22. SYBILLA, F., H., O., G., B. Dans les bois, en juillet, sur les roncés et les petits arbres.  
Chenille en mai, sur le chèvrefeuille. — Très commun dans le bois de Lannes.

23. CAMILLA, F., H., O., G., B. Haies, bords des ruisseaux et jardins en juillet et août.

Chenille en juillet et août sur le chèvrefeuille. — Quartier St-Léon, etc.

2. *Genus Apatura. Fab.*

24. IRIS, L., etc.

Bois et, quelquefois, dans les prairies, du 20 juin à la mi-juillet.

Chenille en mai et juin, sur le saule marceau. — Assez rare. pris dans le bois d'Urt.

25. ILIA, F., H., O., G., B. Prairies et bois humides, le long des routes, en juillet.

Chenille en juin, sur le saule marceau. — Pris à Guiche, sur une haie d'Estégrand, le 7 juillet 1856, 57 *ilia* et variétés, dont plusieurs ♂ remarquables.

VI<sup>e</sup> TRIBU. — SATYRIDES. — SATYRIDÆ. Boisd.

1. *Genus Arge. Esp. Boisd.*

26. GALATHŒA, L.

Champs, bois, prairies, en juin et juillet.

Chenille en avril et mai sur les graminées. — Commun partout.

2. *Genus Erebia. Boisd.*

27. Stygne, O., G., B.

Pelouses des montagnes, fin juin et juillet. — Dans les prairies situées sur le versant des Pyrénées, Ainhoa, Lasse, Iraty, Issor, etc.

4. Genus *Salgrus*. Boisd.

28. ACTEÆ, Esp., O., G., B. Sur les rochers, en juin et juillet. — Pas-de-Roland, etc.
29. PHCÆDRA, L., etc. Dans les grands bois et les landes, en juillet. — Très commun dans les landes de Mouguerre et de Villefranque, ainsi que dans les pignadars.
30. FAUNA, F., etc. Dans les bois de pins, en juillet. — Anglet, Biarritz.
31. HERMIONE, L., etc. Dans les bois de chênes, en juin, juillet et août. — Ustaritz, Sare et St-Péc-sur-Nivelle.
32. var. ALCYONE, H. D. Mêmes localités que *Hermione*.
33. CIRCE, F., etc. Mêmes localités que *Hermione*.
34. BRISEIS, L., etc. Coteaux arides, en juillet et août. — Urcuit, Lahonce.
35. SEMELE, L., etc. Dans les bois secs et les lieux pierreux, en juillet et août. Il se repose sur le tronc des arbres qui suintent. — Fort commun dans les pignadars.
36. ARETHUSA, F., etc. Dans les terrains calcaires, en août. — Anglet, commun auprès du bois de Lannes.
37. var. ERYTHIA, H. Mêmes localités que *Arethusa*.
38. JANIRA, O. Prairies, haies, vole sur les fleurs des ronces en mai, juin et juillet. Très commun partout.
39. TITHONUS, L., etc. Haies et bruyères, en juillet et août. — Partout.
40. MCÆRA, L., etc. Dans les gorges des coteaux, en mai et juillet. — Partout.
41. MCÆGERA, L., etc. Voltige le long des murs et sur

- les rochers, en juin et août. — Partout.
42. *ÆGERIA*, L., etc. Sur les haies, le long des chemins ombragés, en avril, juillet et septembre. — Partout.
43. var. *MEONE*, H., O., Tr. Mêmes localités que *Ægeria*.
44. *HYPERANTHUS*, L., etc. Bois humides, bords des rivières, en juin. — Urt.
45. *ÆDIPUS*, F., O., G., B. Prairies ombragées en juillet. — Anglet, à l'Est du bois de Lannes, Cambo.
46. *ARCANIUS*, L., etc. Forêts, landes boisées, en juin et juillet. — Cambo, en montant à la Bergerie.
47. *PAMPHILUS*, L., etc. Dans les landes, sur les coteaux, en juin et juillet. — Partout.
48. var. *LYLLUS*, Esp., O., B. Mêmes localités que *Pamphilus*.

#### VII. TRIBU. — PAPILLONIDES, PAPILIONIDÆ

##### 1. Genus *Papilio*. Latr., etc.

49. *PODALIRIUS*, L., etc. Jardins et champs, en mai et juillet.  
Chenille sur les pruniers et les pêchers. — Partout.
50. var. Plus petit que le type ressemblant à var. *Feistlamelii*, sans teinte ochrassée, bord interne des inférieures très marqué. — Un exemplaire pris à Guiche.
51. *MACHAON*, L., etc. Potagers et prairies, en mai, juillet et août.  
Chenille sur les carottes et le fenouil. — Partout.
52. var. Avec teinte plus chaude que



76. QUERCUS, L., etc. Chenille en mai, sur le *Quercus Robur*. — St-Pée, Ustaritz, etc. Bois et taillis de chênes, en juillet.
77. RUBI, L., etc. Chenille en mai et juin, sur le *Quercus Robur*. — Mêmes localités que *T. Lynceus*. Sur les genêts, en avril et mai. Chenille en août, sur la ronce et le genêt. — Pignadars d'Anglet et au Boucau.

2. Genus *Polyommatus*, Boisd.

78. PHLÆAS, L., etc. Partout, sur les routes, dans les prairies et les jardins. Chenille en septembre, sur les *Rumex*.
79. VIRGAUREÆ, L., etc. Dans les clairières des bois, en juillet. Chenille en juin, sur la *Solidago Virgaurea*. — Bois de Mixe, etc.
80. XANTHE, F., G., B. Dans les prairies sèches, en juillet et août. Chenille en juin, sur le *Genista Scoparia*. — Le Boucau, etc.

3. Genus *Lycæna*, Boisd.

81. BÆTICA, L., etc. Dans les jardins, en août. Chenille en juin, sur les haricots et dans les gousses du cicer. — Quartier St-Léon, Bayonne.
82. AMYNTAS, F., H., etc. Dans les prairies, en juin et juillet. — Ustaritz, Larressore, etc.
83. ARGOLUS, L., O., etc. Forêts et parcs, en juillet et août. — Partout.

84. ALSUS, F., H., etc. Plaines hautes, sur les bruyères, en juillet. — St-Jean-Pied-de-Port, Çaro, etc.
85. ACIS, W., V., O., etc. Prairies hautes et pâturages, en juin et juillet. — Lasse, Béhorléguy, etc.
86. CYLLARUS, F., Bork, etc. Bois frais et prairies, en avril et mai. — Urt.
87. ARION, L., etc. Coteaux arides en juin et juillet. — Urcuit, Mouguerre.
88. Meleager, Esp., F., etc. Dans les bois, en juillet. — Lembeye.
89. HYLAS, F. Coteaux arides, en mai et août, sur le *Thymus Serpyllum*.  
Chenille sur diverses espèces de trèfles. — Urcuit, Mouguerre.
90. ŒGON, H., etc. Dans les landes, en mai et juin.  
Chenille en mai, sur le *Genista Tinctoria*. — Partout.
91. ARGUS, L., etc. Bois, prés secs, en juin et août.  
Chenille en mai, sur le *Genista Scoparia*. — Partout.
92. AGESTIS, Esp. H., etc. Dans les prés secs, en juillet et août.  
Chenille sur les trèfles. — Partout.
93. ALEXIS, F., etc. Partout, très commun, tout l'été.  
Chenille sur les trèfles et la luzerne.
94. ICARIUS, Esp., O., B., D. Sur les coteaux, en juillet. — Sur le versant des Pyrénées.
95. ADONIS, F., etc. Prairies et terrains calcaires, en mai et juillet.  
Chenille en avril et juin, sur les trèfles. — Lahonce, Urcuit.

96. CORYDON, F., etc.

Sur les coteaux, voltige sur le serpolet de juillet à septembre.

Chenille en juin, sur les lotiers et les trèfles. — Mouguerre, Ur-cuit, etc.

XII<sup>e</sup> TRIBU. — ERYCINIDES, ERYCINIDÆ

1. *Genus Nemeobius, Esp., Boisd.*

97. LUCINA, L., etc.

Lisières de bois, en mai et juillet.

Chenille en juin et septembre (ces dernières hivernent) sur le périmètre des bois. — Bois de Mixe, etc.

MARTIN LARRALDE.

*Membre de la Société Entomologique de France.*

(A continuer).

## LE LIEUTENANT DE VAISSEAU BOURGEOIS

---

Il n'est pas dans l'histoire de notre pays, si curieuse et si remplie de faits, une partie plus ignorée que la vie de ses marins. C'est, sans aucun doute, une lacune à remplir, et chaque jour amène sur ce sujet une découverte nouvelle. Les annales maritimes de notre ville et de la contrée abondent en actions d'éclat, en expéditions aventureuses, en croisières hardies. Les mettre au jour dans une suite d'études, complétées par des documents pour la plupart inédits, nous paraît être un devoir envers ceux qui se sont illustrés en versant leur sang pour la France, tout en enrichissant notre histoire navale de faits glorieux depuis longtemps oubliés.

Nous commencerons ces études par l'esquisse biographique d'un marin de notre ville, bien connu des vieux Bayonnais qui ont encore conservé dans la mémoire le type caractéristique du lieutenant de vaisseau Bourgeois. Son courage, ses actions audacieuses, la part qu'il prit au blocus de 1814, en firent pour ainsi dire une physionomie légendaire, et ceux qui aiment les souvenirs d'autrefois liront avec plaisir ces lignes, qui leur rappelleront une époque depuis longtemps disparue.

Bourgeois a encore à Bayonne un descendant direct, et nous devons remercier ici M. Dumonteil d'avoir bien voulu compléter les renseignements que nous possédions sur le marin du premier Empire, en nous communiquant très généreusement des pièces officielles, des documents,

et même des fragments de mémoires, qui nous serviront à mettre en lumière une partie de la vie de ce brave officier, dont le souvenir honore la ville dans laquelle il est né.

\* \* \*

Jean Bourgeois naquit à Bayonne le 18 novembre 1771, de Jean-Baptiste Bourgeois, pilote de la Barre, et de Marie Laborde (1). C'était une famille de marins : le grand-père, tillolier et pilote, s'était démis, à cause de son âge, vers 1770, en faveur de son fils, Jean-Baptiste Bourgeois. Ce dernier remplit à son tour cet emploi à l'entière satisfaction de ses supérieurs, car il fut nommé garde-côte le 19 avril 1780, par décision de Louis de Bourbon, duc de Penthievre, grand-amiral de France.

Jean Bourgeois fut destiné à la marine et on le trouve, en 1785, embarqué sur la *Vigilante*, capitaine St-Maurin, navire de commerce, allant à la Martinique et St-Pierre et Miquelon en qualité de deuxième lieutenant. En 1788 il fait les voyages de la Martinique sur la *Pétronille*, capitaine Despujeaux et, en 1793, il monte, en qualité de deuxième capitaine, l'*Hirondelle*, capitaine Feuillade.

Il avait commencé son service à bord des bâtiments de guerre, en qualité de pilote pratique, sur la corvette la *Triste*, commandée par M. de Montachas, et après une

(1) Le dix-huitième novembre mil sept cens soixante-onze a été baptisé Jean Bourgeois, né la veille, fils de Jean-Baptiste Bourgeois, pilote de la Barre, et de Marie Laborde, son épouse ; parrain, Jean Bourgeois, oncle paternel ; marraine, Marie Sénac, qui n'a pas signé, non plus que le parrain, ni le père, pour ne savoir, ainsi qu'ils l'ont déclaré de ce requis par moi.

première campagne de six mois et vingt-sept jours, il débarquait à Rochefort, où il fut attaché à l'équipage de la *Meurthe*. En 1794, il fut employé au radoub et armement de diverses tartanes, canonnières et autres petits navires, dans le port de Cette, sous les ordres du capitaine Despujeaux, et y remplit les fonctions d'enseigne de vaisseau. Le 27 août de la même année il était nommé aspirant de 3<sup>e</sup> classe et fut successivement embarqué sur les vaisseaux le *Lorient* et le *Berwick*. En 1797 il commandait, comme enseigne de vaisseau, l'*Hirondelle*, puis, avec l'*Angélique*, il eut la direction de la station navale des Sables-d'Olonne. Ce fut là qu'il eut le bonheur de repousser un lougre de guerre après un vif combat. Cette action fit le plus grand honneur au jeune officier. Le récit de l'affaire nous a été conservé par une relation du temps :

« Des Sables, le 30 germinal an IX.

« Le 24 au soir, les deux lougres stationnaires des Sables, l'*Angélique*, capitaine Bourgeois, et la *Charlotte*, capitaine Lucer, étant mouillés à Fromentin, avec un convoi, aperçurent, venant à eux toutes voiles dehors, un lougre qui fait partie de la division anglaise, et qu'ils avaient pris d'abord de loin pour un chasse-marée. Le commandant de l'*Angélique* lui fit des signaux de reconnaissance auxquels il ne répondit point ; alors les deux lougres manœuvrèrent pour l'attaquer vigoureusement.

« Leurs canons, chargés à boulets et à mitraille, firent ravage sur le pont de l'ennemi, dont ils étaient assez proches pour entendre les cris des blessés et des mourants. Celui-ci ripostait aussi vigoureusement, mais heureusement que, donnant trop la bande, ses canons étaient pointés à démâter et ne firent aucun mal à nos bâtiments.

Le citoyen Bourgeois tenta plusieurs fois l'abordage, mais l'ennemi sut l'éviter et trouva enfin le moyen, par la supériorité de sa marche et à la faveur de la nuit, de s'échapper. Nos bâtiments le poursuivirent jusqu'à près d'une heure après minuit ; mais craignant, avec fondement, de tomber dans la division anglaise, ils levèrent la chasse et retournèrent à Fromentin.

« Le 28, les deux mêmes bâtiments ayant appareillé, le matin, de Fromentin, avec leur convoi, furent aperçus par une frégate qui leur donna la chasse. La proximité de Saint-Gilles leur permit de venir se réfugier sous la protection du fort. La frégate s'étant approchée à portée de canon, elle en tira plus de deux cents coups sur le convoi qui, heureusement, ne fut pas du tout endommagé, quoique les boulets de l'ennemi sillonnassent au loin la terre, sur le rivage. Le fort riposta, mais ses boulets ne purent jamais atteindre jusqu'à la frégate. Sur les onze heures, elle mit sa chaloupe à la mer pour s'emparer des bâtiments qui étaient le plus au large ; mais l'*Angélique* et la *Charlotte*, malgré l'obus dont la chaloupe était armée et le feu de la frégate qui la protégeait, vinrent à bout, par le feu continuel qu'elles firent sur cette chaloupe, de lui faire regagner le large.

« Pendant cet intervalle, le même lougre avec lequel ils avaient eu affaire s'approcha de la frégate et on lui vit porter à bord les blessés qu'il avait eus. Le ton de son mât de misaine avait été fracassé, ainsi que son petit mât de hune, emporté dans le combat du 26 ».

Dans cette station navale Jean Bourgeois passa, toujours en qualité d'enseigne de vaisseau, sur la gabare la *Lionne*, et fut enfin nommé, en 1802, pilote-major de la Barre de Bayonne et, en 1804, commandant du stationnaire le

*Hardy*. Il fut promu au grade de lieutenant de vaisseau en 1808, et resta toujours à Bayonne, occupant les mêmes fonctions.

Mais le moment de l'invasion du territoire français par les armées alliées approchait, et c'est ici que Jean Bourgeois se distingua par sa belle conduite. Il a laissé sur cette période des notes inédites d'autant plus précieuses qu'elles éclairent d'un jour tout nouveau quelques faits militaires et rendent vraisemblable certaine action hardie qui, si elle eût réussi, eût peut-être changé, pour notre pays du moins, la face de la guerre. Mais avant d'en arriver là, que l'on nous permette de reproduire un curieux document relatif à la prise d'un transport anglais que Bourgeois obligea de se mettre à la côte le 21 décembre 1813 :

*« Extrait du procès-verbal du lieutenant de vaisseau Bourgeois, chef des mouvements du port, commandant la station, inspecteur des postes sémaphoriques, directeur du pilotage de la Burre, membre de la Légion d'honneur, sur les circonstances qui ont donné lieu au naufrage du brick transport de l'armée anglaise, la Diligence de Scotland, dans la journée du 21 décembre de l'année 1813, dans le nord de l'embouchure de l'Adour, par le travers du village ou de la commune d'Ondres.*

« Dans la matinée de la journée du 20 décembre, les postes sémaphoriques, desquels j'étais inspecteur, m'annoncèrent qu'un brick transport ennemi était mouillé par le travers de la commune d'Ondres, ayant trois ancres en barbe dans les premiers coups de mer, à la portée du fusil. Les guetteurs de la vigie d'Ondres me firent savoir que ce bâtiment venait de couper son grand mât ; que la



garde nationale d'Ondres, qui s'était rendue sur la côte, lui avait tiré quantité de coups de fusil, que ce bâtiment amena son pavillon anglais et arbora un pavillon blanc.

« J'informai sur-le-champ le chef de l'administration maritime du port de Bayonne, ainsi que le capitaine de frégate Depoge, commandant la marine militaire, de toutes ces circonstances. Le 20 au soir, ces chefs m'envoyèrent un brigadier et plusieurs soldats du train du trésor de l'armée, avec vingt chevaux environ, pour avoir à prendre les deux pièces de campagne qui étaient à la batterie de la pointe du Nord-Adour, et les conduire par le travers de l'endroit où se trouvait mouillé le bâtiment ennemi, pour le faire amener et échouer à la côte.

« Le 21, au point du jour, je partis du Boucau où j'avais réuni une partie de mes lamaneurs de la Barre, avec les équipages de la mouche n° 8, et me rendis à la batterie sus-mentionnée. Je fis sur-le-champ atteler les pièces et me mis en route avec un renfort de huit canonniers garde-côtes, parmi lesquels un sergent et un caporal ; à neuf heures, j'arrivai devant le bâtiment, où je trouvai beaucoup de monde armé de la garde nationale d'Ondres, en tête desquels se trouvait le sieur Basile, leur commandant, et peu d'instants après le maire de cette commune y arriva aussi. Ils m'assurèrent que la veille plusieurs balles avaient porté à son bord, ce qui l'avait contraint à arborer le pavillon blanc.

« A neuf heures et quart, le bâtiment ne répondant point à nos signaux, je fis tirer dessus, mais l'ennemi ayant alors hissé et amené son pavillon, je fis cesser le feu pour lui donner le temps de manœuvrer pour la côte. A onze heures, voyant que l'ennemi ne faisait aucun mouvement, je fis de nouveau tirer dessus, ce qui le força à

hisser et amener deux fois son pavillon, et en arborer un blanc dans les haubans de misaine ; il était alors midi et je fis sur-le-champ cesser le feu.

« L'équipage du bâtiment s'occupa à jeter ses embarcations à la mer, au nombre de trois, ce qui me fit craindre qu'ils n'eussent l'intention de s'y embarquer pour fuir, et s'exposer par là à un péril certain et inévitable.

« A trois heures quarante-trois minutes, et après avoir vu à différentes fois que les hommes de l'équipage se battaient entr'eux, il coupa ses câbles, hissa son foc et fit le vent arrière pour la côte : la mer était extrêmement grosse, et les vents soufflaient avec force du O.-N.-O. L'équipage s'embarqua dans les chaloupes du bord ; aussitôt que je m'aperçus de cette manœuvre imprudente et peu réfléchie, je fis à différentes fois des signaux pour avertir les équipages de retourner à leur bord ; tout fut inutile ! Alors, voyant qu'inafailliblement la chaloupe chavirerait et qu'une partie de ce monde allait périr, je désignai une escouade de vingt de mes meilleurs lamaneurs, les meilleurs nageurs, pour avoir à se jeter dans les coups de mer pour sauver les naufragés.

« A quatre heures, le bâtiment naufragea au lieu précité. Le premier coup de mer remplit la chaloupe où était l'équipage, sans la chavirer ; je m'élançai alors dans les coups de mer de la côte, avec les hommes désignés, et nous parvîmes à sauver un des hommes de l'équipage ; un second, que je tenais par les cheveux, me fut arraché par un fort coup de mer, pour lequel je ne lâchai point prise ; mais par un événement bien malheureux, un pâtre de la commune d'Ondres, à qui j'avais défendu de se jeter à l'eau, vint sur moi entraîné par le ressac ou raz-de-marée, tournant comme une boule ; son choc m'ayant

déplanté, je fus obligé d'abandonner celui que je tenais pour songer à mon salut. Sans les secours de Jean Dordezon et Guillaume Dordezon, je ne serais jamais parvenu à me sortir du danger dans lequel je me trouvais par l'excès de mon zèle à secourir l'humanité.

« L'homme sauvé fut sur-le-champ transporté par mes ordres à la cabane des guetteurs où je lui fis prodiguer tous les soins possibles pour le rappeler à la vie. Le bâtiment fut jeté sur la plage sans avoir éprouvé la plus petite avarie, et le sieur Duverger, suppléant syndic, y fut à bord sur les neuf heures du soir, et à pied sec, avec les douaniers, pour en retirer différents objets. Si les équipages y fussent restés, personne n'eût péri : cet événement malheureux et les différents mouvements que je fis et fis faire pour l'empêcher ont eu lieu, non-seulement en présence des personnes citées dans le présent procès-verbal, mais encore de MM. Molinié fils, Plantié et Dauban, qui étaient venus de Bayonne comme spectateurs, de même que deux cents autres personnes des communes environnantes.

« A une heure cinquante-quatre minutes arriva un ordre de faire rentrer dans la place les chevaux qui avaient servi au transport des pièces ; je les fis reconduire à la batterie escortées par leurs canonnières.

« En foi de quoi, nous avons clos et signé le présent procès-verbal, le jour, mois et an que dessus.

« *Signé* : BOURGEOIS ».

Mais le lieutenant de vaisseau Bourgeois allait bientôt prendre un rôle actif dans la défense maritime de Bayonne. Il a laissé des notes précieuses sur le blocus de 1814,

et nous sommes heureux de les offrir à l'appréciation des curieux telles qu'elles sont parvenues jusqu'à nous :

### COMBAT DE LA CORVETTE LA *SAPHO*

« La corvette la *Sapho* fut, contre tous les avis des marins connaissant la rivière, embossée un peu au-dessous de la jetée des Allées-Marines. Il y avait impossibilité reconnue pour qu'un bateau à quille et d'aussi forte calaison pût jamais rester embossé, excepté l'instant du changement de marée en pleine mer.

« Sur six heures de jusant et autant de flot, ce navire pouvait tout au plus présenter le travers, c'est-à-dire toute sa force, pendant une heure, deux heures sur vingt-quatre. Les vingt-deux autres, il était constamment battu dans le sens de sa longueur, situation la plus défavorable pour un bâtiment.

« Il avait été procédé à l'armement de 24 bateaux canoniers, montant chacun une pièce de 18 ou 24 sur pivot ou à coulisse, desquels on avait formé quatre divisions, sous les ordres : la première du lieutenant de vaisseau Bourgeois, la deuxième du lieutenant de vaisseau Nebourel, la troisième de l'enseigne de vaisseau Pouvert, et la quatrième, Durathié.

« La première division était à l'avant-garde du Boucau, avec la mouche n° 8, stationnaire montant quatre pièces de 4, six pierriers et autant d'espingoles d'une livre de balles, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Bourgeois.

« Le 23 février 1814, à sept heures et demie du matin, l'action était engagée sur toute la ligne et continua jusqu'à cinq heures dix-sept minutes du soir. Durant ce temps j'écrivis trois fois au capitaine de frégate Depoge,

commandant d'armes : 1<sup>o</sup> à sept heures quarante-cinq minutes, pour l'informer que l'attaque sur tout le front de notre ligne de défense n'était à autres fins que pour cacher les manœuvres d'une forte colonne se dirigeant sur l'embouchure de l'Adour ; 2<sup>o</sup> à onze heures, pour le prévenir que l'ennemi opérait le passage sous le moyen de deux petites embarcations, dont une à quille et l'autre plate. Qu'ayant eu quatre bateaux de ma division coulés, un cinquième ouvert par la commotion de sa pièce, il m'était impossible de rien entreprendre, vu que tous les équipages avaient abandonné leurs postes pour rentrer dans la place ; 3<sup>o</sup> à deux heures et demie je fis connaître que l'ennemi couronnait les hauteurs des dunes de l'embouchure et y avait près de 2,000 hommes.

« A quatre heures, 600 hommes sortirent de la citadelle, sous les ordres du général Maucombe, destinés à rejeter l'ennemi sur l'autre rive, mais il y avait alors des Anglais dans la partie droite. J'avais envoyé deux guides au général Maucombe pour le diriger dans le semis de l'Etat et gagner le Nord de la dune du *Penblanc*. L'ennemi fut refoulé jusque vers la mer. Malheureusement nos troupes avaient trop rangé la crête de l'Adour. L'ennemi, qui du Blancpignon avait remarqué la sortie de la citadelle, fit arriver sur la rive gauche et à son embouchure, trois pièces de fort calibre des sept qui, dans la journée, avaient servi à battre la corvette la *Sapho* et les autres bâtiments de guerre. Il établit plusieurs batteries de fusées à la congrève, et au moment où nos troupes couronnèrent les premières hauteurs de la rive droite, elles furent soumises par le feu de l'ennemi et forcées à la retraite : pour les 300 hommes qu'il pouvait y avoir alors d'Anglais sur la rive droite, la partie n'était pas égale.

« A cinq heures, je reçus l'ordre n° 3 pour avoir à rentrer dans la place. Les deux bateaux canonnières qui me restaient passèrent heureusement. Il n'en fut pas de même de la mouche n° 8, sous mon commandement. A cinq heures et demie, étant sous le travers de la dune de Blancpignon, l'ennemi nous envoya 17 fusées. L'une d'elles perça la mouche à six pouces en arrière de son étrave, et je coulai par le travers de l'abbaye de St-Bernard, sous le feu des batteries ennemies. La nuit nous sauva : le bâtiment fut vidé, la voie d'eau aveuglée, et à six heures précises du 24 au matin, je mouillai en rade de Bayonne.

« A onze heures de la nuit du 23 au 24 m'arriva un aspirant de marine, envoyé par le général gouverneur, chargé de me dire que j'étais un imprudent qui allait sacrifier ses équipages sans utilité, avec ordre de brûler la mouche. Je réclame l'ordre écrit du général, il n'y en avait pas. Je chargeai l'aspirant de dire au gouverneur que j'avais pris le commandement de la mouche à Bayonne, sur l'ordre de S. E. le ministre de la marine ; que sur un ordre écrit du gouverneur j'allais la brûler de suite ; mais que, dans le cas contraire, je cuirais ou me noierais dedans si je ne pouvais la ramener où je l'avais prise. L'ordre ne vint pas, la mouche rentra à Bayonne après avoir été engagée dès les sept heures et demie du matin, jusqu'à cinq heures du soir, contre trois batteries de fusées.

« En mettant pied à terre, aux Allées-Marines, le 24 au matin, je fus prévenu que l'intention du gouverneur était de me faire passer à un conseil de guerre. Je me rendis sur-le-champ chez ce chef et lui fis savoir ce qu'on m'avait dit ; il éloigna cette idée, s'appuyant sur ma valeur, mon

savoir, etc. Dans le fait, le n° 8 n'était pas brûlé, voilà pourquoi il n'y avait plus de conseil de guerre possible.

« L'ennemi ne s'est approché de la citadelle que le 26, à deux heures et demie, qu'il passa le pont St-Bernard qu'il avait rétabli, et plaça ses avant-postes à l'abbaye de ce nom. Dans la matinée de ce jour je fus envoyé, à onze heures et demie, en reconnaissance sur ce point pour observer les mouvements de l'ennemi. A midi et un quart j'étais encore aux moulins St Bernard et Esbouc ; l'ennemi faisait ses préparatifs. Je rentrai à une heure.

« Le pont établi par l'ennemi reposait sur une quantité de chasse-marées espagnols de 50 à 70 tonneaux, ancrés avec quatre ancres, deux devant et deux derrière. Les câbles y étaient indispensables pour supporter les madriers et planches. J'ai entendu beaucoup de Français s'engouer de l'invention de ce pont, je puis vous assurer que c'était une chose pitoyable.

« Il a fallu, pour que ce pont se prêtât admirablement à tous les mouvements de la marée et pour se maintenir, que la Barre de l'Adour se trouvât rejetée à 664 toises dans le Sud-Ouest de l'alignement du pilotis Sud, que de la pointe du Nord l'on pût à pied sec traverser toute l'embouchure actuelle. On sent que de cette position première résultait que les efforts de la mer, avant que de parvenir en rivière, étaient brisés et réduits à rien, ayant à parcourir une baie de bancs de sable où elle se brisait, au large d'abord, et ensuite une étendue de côtes de 664 toises, sur laquelle la mer achevait de perdre toutes ses forces. De sorte que la rivière n'était, à proprement parler, qu'un bassin. Que l'ouverture eût été ce qu'elle est aujourd'hui, dans la saison où il a été établi, il n'eût pas tenu huit jours, tout admirable qu'il était.

« Leur estacade de gros mâts, les défenses de chaloupes canonnières et les batteries des deux rives n'étaient pas de nature à s'opposer à ce que les 400 bâtiments entassés depuis le Boucau jusqu'au bout des jetées en pierre ne fussent tous brûlés, les moyens ne nous manquaient pas. Appelé au conseil de défense, le 19 mars, cette question y fut agitée ; je m'engageais à conduire l'expédition, qui fut résolue sur ma proposition, et après des débats à n'en plus finir, j'eus ordre de faire rendre sur-le-champ trois grandes gabares plates devant l'arsenal. Elles y étaient trois quarts d'heure après : jamais on n'y a touché. Ah ! que les Anglais étaient heureux d'avoir affaire avec des ennemis aussi temporisateurs.

« 27 février. — Cette attaque est assez bien rendue. L'ennemi crut emporter la citadelle par un *hourra* combiné. Il montra de la ténacité dans l'attaque, mais il y rencontra une résistance opiniâtre ; il est partout repoussé avec perte. J'étais sur le plateau au moment où le gouverneur donnait à son aide-de-camp l'ordre pour que le commandant de la citadelle se préparât à brûler la ville de Saint-Esprit. Les tirailleurs de la division portugaise étaient déjà logés dans les premières maisons du Cap-de-l'Esté. Je me permis de demander au gouverneur s'il n'avait pas ordonné de faire arriver des troupes de Beyris. Sur l'affirmation, j'observai que rien n'était désespéré. A l'instant même, on vint annoncer l'arrivée de la tête du corps sur le pont Saint-Esprit. L'aide-de-camp eut mission d'aller dire aux deux colonels de donner tête basse sur le Cap-de-l'Esté, et de repousser l'ennemi coûte que coûte.

« Je reçus à l'instant l'ordre du gouverneur d'aller dire au capitaine de frégate Depoge de faire soutenir l'attaque de nos troupes par les vingt bateaux canonnières de la



flottille. Je le trouvai aux Allées-Boufflers, occupé à les embosser. Quelques Portugais, trouvés dans les maisons du Cap-de-l'Esté, furent étripés à coups de bayonnettes et jetés par les fenêtres. Dès cet instant l'ennemi fut partout refoulé.

« Ainsi ce n'est pas les Anglais qui vinrent au Cap-de-l'Esté. Ce n'est pas le lieutenant Debeausel qui canonna sans ordres, mais c'est le commandant Depoge qui fit tout embosser d'après les ordres que je lui avais transmis.

« D'après ma proposition je fus autorisé à placer, dans un des angles du Cavalier de la Reine, un bas-mât de hune et de perroquet de la corvette la *Friponne*. Par ce moyen, nous découvrîmes tous les ouvrages que l'ennemi pouvait faire en dehors, tous ses mouvements de troupes et la moitié du pont établi au Boucau. L'ennemi devint si circonspect depuis l'affaire du 27 février et après avoir perdu plusieurs hommes par l'effet de nos fusils de rempart, que depuis il ne nous a pas été possible de découvrir une seule de ses sentinelles.

« 14 avril. — La sortie tant et tant désirée pour tâter le pouls de l'armée combinée arriva enfin : elle eut lieu vingt jours trop tard ; l'ennemi avait ce jour-là, à quelques heures de marche, un renfort de 14 à 16,000 hommes. Cette sortie eut lieu sur les points où l'ennemi était le mieux retranché et garni de troupes. C'était par la porte d'Espagne que l'attaque avait été demandée par le général Abbé. Nous aurions été passer l'Adour sur le pont des Anglais, au Boucau, pris l'ennemi sur le front de la citadelle, par derrière, et rentrer ensemble dans la place. Huit cents torches étaient prêtes à l'arsenal de la marine. Quatre cents marins du 19<sup>e</sup> équipage de flottille, sous mes ordres, devaient former arrière-garde, munis d'une torche

et d'une hache chacun. Si la marée eût été favorable, nous eussions fait rentrer en ville les bâtiments ennemis ; dans le cas contraire, deux torches allumées à chaque, les haches auraient coupé tous les câbles et mis le feu de joie en dérive. Ce projet n'arrivait pas des sommités, mais il avait été goûté par le brave général Abbé.

« Douze chaloupes canonnières sont embossées à la hauteur du poste de Sabalce, elles y étaient toutes rendues par mes soins, à minuit. Huit autres furent placées par un autre officier à l'estacade du haut Adour.

« Comme je commandais l'arsenal de la marine et les batteries qui en dépendaient, j'avais, dès la veille, fait approvisionner les batteries de mitraille sabotée en biscayens. Causant avec l'enseigne de vaisseau Longuel, qui commandait la batterie la plus élevée, je lui ordonnai de tirer constamment à charge entière pour que nos troupes puissent, de confiance, se placer sous la protection de notre feu ; d'avoir le plus grand soin de rafraîchir souvent les pièces, et de diriger son feu sur l'avenue du chemin du Boucau, en avant de la maison Monnet.

« Quelque vingt hommes à peu près, voltigeurs du 82<sup>e</sup> régiment, commandés par un sergent, s'embusquèrent dans le taillis du revers de Monnet, sous la protection de notre feu. Le général en chef, Hope, et un de ses aides de camp furent sur nos biscayens ; ils crurent pouvoir se diriger sur Montaigu, mais les voltigeurs français les font prisonniers avec toute leur escorte, composée de 35 à 40 hommes, et les conduisent à la batterie de l'enseigne Longuel. M'étant aperçu que cette batterie ne tirait plus, je m'y rendis et en demandai la cause. La capture m'ayant été amenée, je demandai qui l'avait faite ; le sergent me répondit que c'était lui avec ses voltigeurs. J'ordonnai de

continuer le feu et de faire conduire les prisonniers à la citadelle, ce qui fut fait.

« 18 avril 1813. — Par sa lettre de ce jour au chef maritime, M. le maréchal ordonnait la réunion des officiers de marine, pour qu'ils eussent à lui fournir les moyens à employer pour faire lever le blocus de St-Sébastien par mer. Le chef maritime nous ayant écrit individuellement pour nous demander des renseignements, je répondis le 19 que l'ennemi employait 30 embarcations à rames, armées de vingt hommes chacune, pour former un cordon à St-Sébastien et à Passages, et qui y étaient mouillées pendant la nuit ; que c'était avec les mêmes moyens qu'il fallait les détruire, la nuit, à l'abordage et à l'arme blanche. J'indiquai les endroits où se trouvaient ces embarcations, les bâtiments de l'État et les ports qui nous fourniraient des matelots. Aspirants et officiers, nous n'en manquions pas, et j'observai que je me chargerais volontiers de cette mission. En réponse, je reçus l'invitation d'être à Bayonne le 20, à quatre heures du matin, pour nous rendre ensemble au quartier général du maréchal. Le projet de cette expédition avait été divulgué sans doute, car en arrivant à Bidart, Guéthary et Saint-Jean-de-Luz, nous fûmes assaillis par des capitaines et des marins basques qui venaient nous prier de compter sur eux pour cette expédition. Monsieur le chef maritime me témoigna toute la joie que lui faisait éprouver cet enthousiasme : avec de pareils hommes la réussite était assurée. Le projet fut remis, mais plus il n'en fut question. Je suis tenté de croire, Dieu me pardonne, que dans ces projets, on ne cherchait autre chose que de faire dire à la marine qu'ils étaient inexécutables.

« 31 avril. — On se battit en Espagne pour dégager

Saint-Sébastien ; nous perdîmes du monde ; dans la nuit du 2 au 3 septembre, 400 blessés furent expédiés du port du Socoa pour Bayonne, sur neuf trincadoures et un chasse-marée. Avant le jour une de ces embarcations périt corps et biens sur la Barre, et les autres naufragèrent sur le revers de la pointe du Nord. Dans l'espace d'une heure et demie je parvins avec quatre de mes hommes à sauver tous ces malheureux et à les faire rendre à Bayonne. Dans la même journée j'y fis rendre aussi toutes les trincadoures, le chasse-marée seul resta à la côte ; nous étions à une époque où un génie malfaisant se mêlait de nos affaires.

« Les combats des 10, 11, 12 et 13, dans lesquels j'étais acteur, ne nous ont servi qu'à nous faire perdre beaucoup de monde sans résultat ».

Nous arrivons maintenant à la grande entreprise de Bourgeois, mais nous devons le laisser parler lui-même, car il en a scrupuleusement consigné le récit détaillé :

« Dès que les armées combinées se furent établies à Biarritz, Bidart et Anglet, j'avais à ma solde un espion qui, tous les jours, communiquait avec le quartier général, et au moyen d'un point convenu, déposait, sur la rive opposée, lorsque les moyens de passer sur la rive droite lui manquaient, les renseignements qu'il jugeait à propos de nous instruire des mouvements de l'ennemi.

« Le 22 février 1814, au matin, ses notes m'apprirent que le général en chef des armées ennemies devait venir au premier jour reconnaître le bas de la rivière Adour. Je me décidai sur-le-champ à écrire la lettre dont copie est ci-incluse à M. le commissaire de marine, chef du service en ce port, et sous les ordres immédiats duquel je me trouvais :

« Boucau, 22 janvier 1814.

« *A Monsieur Badeigts-Laborde, commissaire, chef maritime  
à Bayonne.*

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que je tiens d'une  
« personne de confiance, qui a des rapports avec le quar-  
« tier général anglais, que le général en chef, Wellington,  
« doit, au premier jour, venir reconnaître le bas de la  
« rivière Adour. Je me permettrai à cet égard, Monsieur  
« le chef, de vous observer que la dune de Blancpignon  
« est en partie recouverte de jeunes pins très épais, et  
« très propres à cacher une expédition. C'est aussi l'uni-  
« que point pour la reconnaissance du bas de la rivière.

« J'aurais donc l'intention d'aller, avec l'équipage de la  
« mouche n° 8, que je commande, m'embusquer dans les  
« petits pins, de tenir une chaloupe au pied de la dune  
« et d'enlever le général et sa suite.

« Veuillez, je vous en prie, en conférer avec le général  
« gouverneur et me transmettre vos ordres.

« J'ai l'honneur, etc.

« J. BOURGEOIS ».

« Les 22 et 23 s'écoulèrent sans qu'il me parvint de  
réponse. Durant ces deux journées le général ennemi,  
accompagné de six autres personnages, se rendit sur la  
dune de Blancpignon, et ils examinèrent la position de la  
rivière. J'aurais pu les faire mitrailler, mais j'avais ordre  
de ne pas tirer le canon, afin, sans doute, d'éviter un  
engagement.

« Le 18 février 1814, le général gouverneur Thouvenot

me demanda de lui désigner deux capitaines du commerce pour lui servir de guetteurs. Je lui donnai les noms de feu Bourriz et Dulaurens, qui furent immédiatement placés sur le clocher de la cathédrale. J'ai cru devoir revenir là-dessus pour bien fixer sur ce que j'avais à dire ici.

« Le 24 janvier, même année, à six heures et quart du matin, le gendarme de marine Benoit m'apporta la réponse ci-incluse, à la mienne du 22 :

« Baïonne, le 24 janvier 1814.

« J'ai communiqué, Monsieur, votre lettre d'hier à  
« M. le général gouverneur, et il m'a répondu qu'il n'y  
« avait pas lieu à faire une expédition sur l'autre rive de  
« l'Adour, mais que si l'ennemi se présente sur la rive à  
« portée de votre canon, vous devez tirer dessus.

« J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer bien sincè-  
« rement.

« *Le Commissaire, chef maritime,*

« BADEIGTS-LABORDE ».

« A cette lecture, je demeurai consterné ; je renvoyai Benoit et continuai la promenade d'observation que je faisais sur la jetée, me dirigeant vers l'embouchure, rêvant au contenu de cette lettre qui, pour moi, était, à cette époque, inexplicable. Je fus distrait de cette espèce de rêverie par le pas précipité d'un homme qui était déjà sur moi : c'était mon espion, qui est vieux aujourd'hui, mais plein de vie et de santé ; en m'abordant et prononçant mon nom, il s'écria :

« — Vous avez manqué votre coup, ces jours derniers !  
« Encore que j'eus une entière confiance dans le dévoue-

ment de cet homme, je voulus éviter de me laisser deviner et lui répondis :

« — Comment avez-vous jugé cela ?

« — Parce que j'avais pensé que vous vouliez prendre le général et sa suite et, comme il doit revenir aujourd'hui, je venais vous en instruire.

« Je le remerciai, donnai ordre de prendre ce qui lui faisait besoin chez moi, et de repasser sur l'autre rive. Reprenant ma promenade, je réfléchis au contenu de la lettre du chef maritime, ainsi qu'à la nouvelle reconnaissance du général en chef des armées ennemies. Les expressions de la lettre ne me laissaient aucune issue pour me sauver au cas d'une non réussite. Mais notre position était là : l'armée ennemie était composée de trois errements opposés : la politique, l'adresse, la confiance et l'argent mis à la disposition du général en chef. Maintenant avec peine l'ordre dans leur armée, le leur faire disparaître pour jamais était sauver notre belle France. J'étais dans l'intention de le tuer. L'amour de mon pays l'emporta et je résolus l'expédition.

« Revenant sur mes pas, je donnai ordre au sieur Bourié de Chandor, lieutenant de la mouche n° 8, que je commandais, de faire descendre douze hommes de mon équipage que je désignai, bien armés. Cependant, comme la vérité n'a jamais eu qu'un chemin, je dois dire que, pour me couvrir en cas de non réussite, j'écrivis une lettre au chef maritime.

« Je partis et, par une contremarche, je m'enfonçai dans les bois de pins de la rive gauche, laissant un homme dans la chaloupe pour la remonter et la placer dans les joncs qui se trouvent au pied de la dune, sur les revers du N.-E. Rendu dans le semis de pins de la dite

dune, j'embusquai mon monde à droite et à gauche du chemin. C'était tout bonnement un sentier de dix-huit pouces de large ; je fis déchirer deux cartouches et jeter les balles par-dessus la première, avec ordre de tirer dans les épaules des chevaux et de croiser la bayonnette immédiatement. Cette opération terminée, je fus, après avoir laissé mon chapeau, sabre et habit avec mon monde, joindre mes deux guetteurs de la vigie placée sur cette dune, les sieurs Mimiague et Martin Duhau, et m'entretins avec eux. Mimiague me fit remarquer le général en chef des armées ennemies, occupé à passer la revue d'un corps sur la hauteur de Salha, appartenant maintenant à M. Moléon ; il me dit :

« — Si le général doit venir ici aujourd'hui, il se dirigera, comme les jours précédents, sur la dune du Pressoir, située du côté de la mer ; mais de là, une fois lancé, dans huit minutes il est rendu ici.

« J'avais, ce jour-là, des bottes à l'écuyère, des pantalons queue de serin, un habit bleu, et me trouvais nu-tête.

« Pendant que je causais avec mes guetteurs, nous étions observés du clocher de la cathédrale où se trouvaient réunis le général commandant, ses aides-de-camp, le commissaire chef maritime, qui alors avait reçu ma lettre du matin, et le capitaine de frégate Depoge. Feu Bourrez, ayant regardé sur la dune de Blancpignon, dit : — Voilà Monsieur Bourgeois ! — Dulaurens soutint le contraire, voyant un individu avec un pantalon et gilet de fantaisie. C'était au pantalon que m'avait reconnu Bourrez, et ce dernier, qui avait le verbe très haut, attira l'attention de la compagnie qui se trouvait réunie : il était question d'une gageure de cinq francs entre les guetteurs, et on leur demanda le motif de la discussion.



« Le guetteur Mimiague m'ayant fait observer le départ du général en chef ennemi, accompagné de six autres personnes, se dirigeant sur la dune du Pressoir, il me fit la question de savoir si je jugeais à propos qu'il se retirât avec son collègue ; sur l'affirmative, ils s'embarquèrent sur leur couralin, emportant, comme il leur était ordonné, tous les documents. L'instant d'après je vis arriver le petit escadron sur la dune du Pressoir, et en partir se dirigeant vers nous. J'attends l'instant peu éloigné où l'ennemi va sortir des bois de pins ; il m'échappa l'exclamation de : « Dieu soit loué, mon pays est sauvé ! » Au moment où il allait gravir la dune, me détournant un peu sur ma gauche, je vois sortir de derrière la maison de M. Jorlis un cavalier se dirigeant vers nous ventre à terre — notre poste le plus éloigné n'était qu'à une petite portée de pistolet de la maison Jorlis. — Il arrive au pied de la dune à l'instant où l'ennemi sortait des bois de pins ; ils s'arrêtent tous, le général regarde beaucoup vers la dune ; ils prennent sur la droite et rentrent à Anglet par Hausquette, moulin portant ce nom, appartenant à M. Sans, sous-intendant de la marine.

« Maintenant que toutes ces circonstances vous sont connues comme à moi-même, sans altération ni augmentation aucune, veuillez, mon cher Monsieur, y réfléchir un tantinet, réunir les circonstances et, après un mûr examen, voir si, comme moi, vous ne voyez pas que ma mèche fut éventée par de mauvais Français. Je puis mal voir la chose, car errer est de l'homme, et je ne suis pas autre chose, mais mon opinion est que j'ai été vendu en cette occasion. Ce qui m'a toujours confirmé la chose, c'est que d'après feu M. Bourrez, guetteur à la cathédrale, le général savait que j'étais au Blancpignon, à l'heure où

il devait me croire à sonder la Barre, d'après ma lettre au chef maritime, et ni l'un ni l'autre ne m'ont jamais demandé pourquoi je m'étais trouvé sur la dune de Blancpignon au lieu d'être à la Barre, comme je l'avais annoncé.

« Vous connaissez maintenant les guetteurs de la cathédrale, ceux de Blancpignon, le lieutenant du stationnaire ; je pourrai également vous faire connaître mon espion et vous donner, si la chose est nécessaire, les noms et prénoms des douze hommes faisant partie de mon expédition. Tous, excepté Villars, de Peyrehorade, sont de ce monde, et vous avez sous les yeux les pièces officielles qui vous confirmeront ce que j'ai eu l'honneur de vous avancer.

« Voici maintenant ce qui me confirme dans l'opinion que, dans ces circonstances critiques, nous avons eu de faux frères parmi nous.

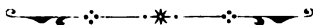
« En 1813, sur ma demande, on augmenta la défense du Sud de l'Adour de deux pièces d'artillerie légère, avec lesquelles nous avons sauvé des bâtiments de commerce que les péniches des bâtiments ennemis auraient capturés.

« Le 14 février 1814, deux gabares, montées par des pontonniers sous les ordres d'un officier, arrivèrent nuitamment en mission d'aller retirer et ramener à Bayonne les deux pièces obtenues en 1813. Dès que je connus la mission de cet officier, je voulus lui donner deux de mes marins pour cette opération ; mais toutes mes instances ne purent décider cet officier, ni le convaincre de la nécessité de mon offre ; il partit : à deux heures du matin un douanier vint m'avertir que la gabare où étaient placés les canons et armement avait été mise en dérive avec un homme dedans et que tout s'était perdu sur la Barre. J'écrivis de suite au chef maritime pour lui rendre compte

de cet événement et lui fis connaître ma manière de voir sur cette opération. Le 9 du même mois je suis appelé au conseil de la défense, on veut savoir quels sont les moyens de s'opposer au passage de l'ennemi. Le 14 on fait enlever les deux petites pièces, et le 16 les trois de position, et cela par le même officier qui en avait demandé une plus forte quantité, car lorsque je fus appelé au conseil de défense, peu de jours après, j'avais proposé de défendre le passage de l'Adour à son embouchure avec cinq à six cents hommes de troupes et douze pièces d'artillerie légère ».

Ici s'arrêtent les souvenirs du lieutenant de vaisseau Bourgeois. Il fut quelque peu inquiété pendant les premiers jours de la Restauration, mais continua ses fonctions de pilote-major. Il mourut vers 1835, après avoir rendu de grands services au commerce et à la navigation ; il était chevalier de la Légion d'honneur.

E. DUCÉRÉ.



## ÉTUDE SUR GUZMAN DE ALFARACHE

---

Je ne crois pouvoir mieux payer ma bienvenue dans votre estimable Société qu'en cherchant à vous mettre de moitié dans le plaisir que j'ai pris à lire et à traduire le vieux roman picaresque de *Guzman de Alfarache*, œuvre de Mateo Aleman.

Cet ouvrage parut à Madrid en 1599, six mois avant la première partie de *Don Quichotte*. Il eut, dès son apparition, un retentissement considérable dans le pays de l'auteur, plus heureux en cela que *Don Quichotte*, qui fut d'abord reçu assez froidement en Espagne. Chose remarquable, ce furent les autres habitants de l'Europe, et surtout les Français, qui furent frappés des beautés du merveilleux livre de Cervantes, et qui communiquèrent leur enthousiasme aux Espagnols, très surpris sans doute de voir parmi eux un génie de cette envergure ; non pas que la Péninsule n'eût pas été douée déjà d'une littérature remarquable ; mais toujours est-il que, sans les étrangers, *Don Quichotte* aurait été peut-être longtemps ignoré dans sa patrie.

Les livres aussi ont leurs destinées :

*Habent sua fata libelli.*

Des fées bienfaisantes présidèrent à la naissance de Guzman, et entourèrent son berceau de leur protection. Dès son apparition, des traductions en furent faites dans toutes les langues de l'Europe.

En Espagne, vingt-six éditions de *Guzman* furent rapidement épuisées. Les traductions italiennes, françaises et allemandes se succédèrent sans interruption ; un concert d'éloges s'éleva de tous côtés. Valdès en a fait un panégyrique qui parut à la tête de la deuxième partie de l'ouvrage. Ce Valdès, qui était enseigne de la garde espagnole, nous apprend que ses compatriotes appelèrent Mateo Aleman le *Divin Espagnol*. Ce qui frappa dans ce livre, ce fut la grande variété des situations, tantôt prospères, tantôt malheureuses, les leçons de morale pratique répandues à profusion, le style familier, gai, bonhomme.

Parmi les traductions françaises qui ont été faites de *Guzman de Alfarache*, se trouve celle de Brémont, qui a paru en trois volumes, en 1696. Elle a été vivement critiquée par l'auteur de *Gil Blas*, qui, lui-même, en a publié une (2 vol., 1732) ; cette traduction de Le Sage est plutôt une imitation qu'une traduction. Elle rappelle celle que Florian a faite plus tard de *Don Quichotte* ; mais que ces prétendues traductions donnent une bien faible idée de l'ouvrage original ! quelles copies infidèles ! Oh ! combien l'auteur aurait droit de se plaindre de l'imparfait interprète et de lui crier : *Tradudore, traditore*.

Ce que Le Sage reproche surtout à son prédécesseur Brémont, c'est d'avoir suivi trop scrupuleusement Aleman dans ses longues dissertations ; il peut y avoir du vrai dans le reproche, mais Le Sage n'a-t-il pas péché dans le sens contraire, et n'a-t-il pas fait subir trop de mutilations à l'auteur de *Guzman* ?

Le Sage n'est pas tendre pour son prédécesseur Brémont. « Il m'a fallu, dit-il dans sa préface, abréger ou même « retrancher les écarts de morale qui font perdre de vue « le héros. M. Brémont aurait bien dû nous les ôter, mais

« il aimait trop le verbiage pour pouvoir se résoudre à  
« nous rendre ce service ; car ce n'était pas un traducteur  
« assez timide pour respecter ce qui lui aurait déplu dans  
« son original, comme on peut le voir dans sa préface, où  
« il s'applaudit des changements qu'il a faits ».

En vérité, que voilà ce pauvre Brémont bien arrangé. Au fond, nulle traduction ne vaudra jamais la lecture de l'original ; heureux l'homme jouissant de loisirs et se donnant la connaissance des grands idiomes de l'antiquité et de nos jours, pour lire dans leur texte les pages des célèbres penseurs. Nul ne dira jamais les exquis jouissances procurées par la lecture de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, de la Bible, de Goethe, de Shakespeare dans leur langue même. Lire *Don Quichotte* dans l'original ! oh le fin régal ! oh le délicieux livre de chevet ! oh la source intarissable de douces et paisibles émotions !

Mais aux nombreux lecteurs qui ne peuvent pas se donner ces plaisirs de gourmet, au moins ne faudrait-il pas présenter des traductions tronquées, altérées ou surchargées des broderies que le présomptueux traducteur a ajoutées de son propre fonds. Respect à l'œuvre sortie entière du cerveau d'un écrivain ; y toucher pour l'altérer est un crime. L'œuvre du maître doit être transmise telle qu'elle est, même avec ses défauts.

Je veux bien qu'on supprime quelques-unes des nombreuses dissertations morales ou politiques de *Guzman* (1). Matteo, élevé dans les universités de l'Espagne, où dominaient la théologie et la scolastique, a sans doute conservé

(1) Il faut tout dire cependant. Dans les premiers temps de l'apparition de *Guzman*, un certain nombre de lecteurs préféraient les dissertations aux divers récits du livre, quelques-uns même ne lisaient qu'elles.

toute sa vie le goût des disputes dans lesquelles s'exerçaient les écoliers ; mais il faut avouer que ces dissertations sont trop longues et trop fréquentes. Elles fatiguent le lecteur et lui font perdre de vue le fil des aventures de *Guzman*. Chacune de ces aventures fournit à Matteo l'occasion d'une de ces dissertations, véritables homélies propres à être lues en chaire.

Mais Le Sage, ce charmant écrivain qui a tant égayé les hommes de son époque, ne s'est pas tenu à la suppression de ces dissertations : il a taillé à pleine cognée dans le livre de Matteo ; il a coupé, retranché, ajouté, sans réserve ni pitié.

Prenons par exemple le chapitre de l'entrée de *Guzman* chez l'ambassadeur français de Rome (1<sup>re</sup> partie, chapitre X du 3<sup>e</sup> livre de l'édition espagnole, Valence, 1787).

D'abord Le Sage fait de l'ambassadeur français un ambassadeur espagnol. Il enlève à notre patrie ce charmant homme de qualité, pour le convertir en Castillan, et pourquoi ? pour en faire, dit-il, un compatriote de *Guzman*. Cela n'était nullement nécessaire ; bien plus, cela oblige Le Sage, à la fin de l'histoire de l'arrogant pique-assiette espagnol, à supprimer la piquante réflexion de l'ambassadeur : « Petit *Guzman*, ce soldat est bien de ton pays. Tous y font les rodomonts et sont dépourvus de vergogne ; il te ressemble assez ».

Il y a dans ce chapitre quelques réflexions par trop longues sur le peu de confiance qu'on peut avoir dans l'hospitalité des amis ou des parents, et sur la promptitude avec laquelle ils s'en lassent. Ces réflexions, qui ont un cachet d'originalité dans le texte, Le Sage les condamne sans appel.

En revanche, il invente un testament du cardinal auquel

Matteo n'a jamais songé, pour faire regretter davantage à Guzman d'avoir quitté la maison de Monseigneur. Il aurait bien dû s'épargner cette surcharge ; dans le dénue-ment où se trouvait Guzman, repoussé de partout, il avait bien assez de raisons pour regretter ce bon maître et cette maison hospitalière.

Quand il entre chez l'ambassadeur, Le Sage appelle Guzman « un garçon à deux mains », ce qui veut dire qu'il devient en même temps le bouffon de son maître et l'entremetteur de ses amours ; bien plus, dans la traduction de Le Sage, l'ambassadeur met longtemps Guzman à l'épreuve, et lui confie quelques petites expéditions galantes pour constater sa capacité et lui donner définitivement son brevet de Mercure. Rien de tout cela n'est dans le texte.

Quand, dans le livre de Matteo, l'arrogant Espagnol se met sans vergogne à la table de l'ambassadeur sans être convié, il fait à celui-ci un petit discours où il expose avec jactance les motifs qu'il a pour prendre cette liberté. Ce petit *speech*, très piquant dans le texte, est résumé par Le Sage dans deux lignes incolores. Et la sortie audacieuse et pleine d'un aplomb castillan de l'Espagnol tirant un grand coup de *sombrero*, et se retirant sans prononcer une parole ? Supprimée aussi, hélas !

Nous pourrions accumuler à l'infini ces suppressions, ces altérations du texte, ces surcharges inutiles ; mais nous avons pensé que ces quelques exemples suffisent pour donner une idée de l'infidélité de cette traduction.

Voici ce que dit Le Sage en parlant de son prédécesseur et peut-être aussi de lui-même :

« Il est constant que la différence des génies des deux nations peut justifier une grande partie des licences



« qu'il a prises. Sa traduction n'aurait pas été supportable  
« si elle avait été littérale. Aussi ne l'est-elle point du  
« tout ; et au lieu de ce qu'il a dit, il devait plutôt dire  
« qu'il a coupé en plein drap. Examinons en quoi consis-  
« tent ces petites *façons* qu'il se sait si bon gré d'avoir  
« ajoutées à son original. Premièrement, il s'écarte pres-  
« que toujours du texte pour y faire des suppléments, qui  
« sont à la vérité quelquefois nécessaires, qu'il faut lui  
« en tenir compte, quoiqu'il les fasse le plus souvent  
« d'une manière trop diffuse ».

Encore une fois, que voilà le pauvre Brémont bien accommodé par son successeur ; mais, chose curieuse, les mêmes défauts que Le Sage reproche à Brémont, se trouvent dans sa propre traduction.

Et puis, quelle importance si grande faut-il donc ajouter à la *différence des génies* de deux nations, quand on fait une traduction ? Est-ce une raison pour tant s'écarter du texte, le supprimer, l'altérer, et surtout y ajouter du sien ? En quoi l'*Iliade* et la Bible, en quoi Shakespeare et Goëthe ont-ils perdu à être traduits littéralement ?

Quand on voyage dans un pays étranger, on est ravi de la différence des sites, des paysages, des coutumes, des habitants, de leur langage plus ou moins bien compris.

Quand nous lisons un livre étranger dans son texte ou dans une traduction, nous savons bien que nous ne lisons pas un ouvrage français, et nous en serions bien fâchés ; il nous plaît à nous entretenir avec des étrangers, à connaître leurs façons de sentir, de parler ; sinon, nous serions restés tranquillement chez nous, à causer avec des Français (1).

(1) On raconte qu'un Anglais voulut un jour visiter la Suisse ; mais partout, dans les hôtelleries, dans les voitures, sur le sommet des glaciers, il rencontrait

Matteo ne pousse jamais les situations comiques jusqu'au bout ; il laisse à l'imagination du lecteur le soin de compléter les tableaux qu'il ébauche ; Brémont et Le Sage n'ont pas jugé que cela était suffisant et ont cru devoir ajouter leurs traits aux peintures sobres de l'écrivain espagnol ; mais quel soin fâcheux ils ont pris là.

Ainsi que *Don Quichotte*, *Guzman de Alfarache* est allongé par un certain nombre d'épisodes plus ou moins étrangers au sujet principal, mais dont la plupart, pour ne pas dire tous, offrent un grand attrait et nous font connaître l'Espagne chevaleresque, à moitié Maure encore, du temps de Ferdinand et Isabelle, les luttes soutenues par les Espagnols pour se délivrer des souverains musulmans et maintenir l'intégrité de la foi ainsi que l'indépendance de la patrie.

Là, nous voyons Ferdinand, à la tête de son armée, entouré des représentants des grandes familles castillanes, entreprendre des sièges et livrer des batailles, pendant qu'Isabelle s'occupe, à Jaen, d'approvisionner les troupes de son royal époux.

Dans l'intervalle des combats nous assistons à de brillantes joutes de *caballeros*, à des tournois et à des courses de taureaux où, sous les yeux de belles et nobles dames, rivalisent de courage et d'adresse les jeunes gentilshommes de la Péninsule.

Ces beaux exploits pacifiques, ces grands coups de lance et d'épée ont dû tenter plus d'un écrivain, et je crois fort que la lecture de ces hauts faits de la chevalerie espagnole a inspiré Walter Scott dans les récits du même genre qu'il nous a laissés dans son *Ivanhoë*.

de ses compatriotes munis de leur *bedeker* et armés de leur lorgnette. Il se hâta de rentrer en Angleterre ; je n'en suis pas sorti, disait-il, pour voir des Anglais.

Oh ! la gracieuse et touchante histoire que cet épisode des deux amants, Ozmin et Daroga, nobles types de la nation maure, cette nation dont on ne peut que déplorer les malheurs ; cette race cultivée et vaillante expulsée de l'Espagne après l'avoir illustrée par ses monuments et sa littérature, et dont elle avait fécondé le sol par toutes sortes de travaux.

Dans ce petit roman historique, nous trouvons l'armée de Ferdinand assiégeant Baza, et sous ses ordres les commandeurs de Calatrava et d'Alcantara, ainsi que Ferdinand de Pontocarrero, seigneur de Paluca, et une pléiade de capitaines et de soldats portant les noms illustres qui figurent encore aujourd'hui dans l'armorial nobiliaire de l'Espagne, tels que : Don Rodrigue, Don Hurtado de Mendoza, Don Sancho de Castille, et les marquis de Cadiz et d'Aguilar, maîtres de l'artillerie.

J'ai cru devoir dire ces quelques mots sur cet épisode, un des plus intéressants du livre ; à présent, parlons un peu de l'auteur et de ce que nous connaissons de son histoire.

Matteo Aleman était contrôleur des finances ou comptable de première classe, *contador de resultas*, de Philippe II. Sur la couverture de son livre il s'intitule : *Criado del Rey* (1). C'était dire qu'il faisait partie de la cour, au milieu de laquelle il vécut pendant quelque temps ; mais Matteo était un philosophe, non pas de ceux qui se contentent d'exposer leurs théories dans des livres sans en faire usage pour eux-mêmes ; Matteo conformait sa vie aux leçons de morale qu'il donnait à ses lecteurs. Il ne tarda pas à reconnaître le néant de cette vie de courtisan,

(1) Serviteur du Roi.

pleine d'agitation et d'intrigues, et un beau jour il la quitta pour toujours, et alla promener ses rêveries philosophiques sous les grands arbres d'une campagne qu'il possédait ; il s'écria : « Enfin j'ai donc quitté cette cour confuse, *corte confusa* ». C'était une délivrance.

*Guzman de Alfarache* a été un des premiers de la longue série des romans *picaresques*, et dont le héros est toujours un *pícaro*, autrement dit un filou gracieux et spirituel.

Les méfaits de Guzman finissent par le conduire aux galères ; mais là, il est pris d'un repentir sincère ; il recouvre sa liberté après bien des souffrances, pour avoir dévoilé un complot ourdi par quelques misérables forçats qui voulaient s'emparer de la galère et tuer le capitaine et l'équipage. Voilà donc Guzman libre, il se promet de changer sa vie et de mourir dans la peau d'un honnête homme. A-t-il tenu sa promesse ? Nous ne pouvons le savoir. Aleman annonce à ses lecteurs qu'il fera paraître une troisième partie de la vie de Guzman ; mais cette troisième partie n'a jamais vu le jour, et cela vaut peut être mieux ; car qu'aurait-elle pu être, sinon une réédition des mauvaises actions du *pícaro* ? Mieux vaut donc pour nous que là se termine l'existence picaresque de Guzman, et le quitter avec cette pensée consolante que sa conversion est réelle et définitive.

L'enfance de Guzman s'est écoulée dans sa famille ; ses parents sont riches, mais peu honorables. Le père est usurier et prêteur sur gages ; la mère n'a aucun souci du lien conjugal, et Guzman se trouve avoir non-seulement un père, mais deux. Le père d'après la loi vient à mourir subitement ; il a gaspillé sa fortune dans le but de paraître, et la mère de Guzman reste veuve et pauvre. « Ah ! dit « Guzman, si elle m'avait donné seulement une sœur, je

« ne serais pas tant à plaindre, je saurais en tirer parti ;  
« car je ne suis pas plus sot qu'un autre, et tout se vend  
« et s'achète à Séville ; avec un joyau pareil à vendre, on  
« ne meurt jamais de faim ».

Vous voyez, Messieurs, les bonnes dispositions de ce petit garçonnet, et ce qu'il pourra devenir en grandissant. A ce moment, Guzman prend la résolution de s'éloigner d'Alfarache, la demeure paternelle, située dans la campagne de Séville, et de courir les aventures à travers le monde. Son projet est de parcourir d'abord l'Espagne, de se rendre ensuite en Italie, d'où son père était originaire, et de se mettre à la recherche des riches parents que celui-ci y avait laissés.

Voilà donc notre petit aventurier sur les grands chemins de l'Espagne, la bourse peu garnie. Bientôt il est obligé de recourir à la mendicité ; mais les uns ne lui donnent que des *demi-cuarlos*, d'autres lui disent : « Pardonnez-moi, ami, nous ne pouvons rien vous donner ».

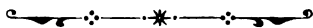
Guzman continue ainsi ses pérégrinations en Espagne et en Italie, tour à tour voleur, mendiant, joueur aux mains subtiles dans les tripots, domestique dans une auberge de la grande route, page d'un cardinal romain, valet de chambre de l'ambassadeur français à Rome, qu'il sert dans ses entreprises galantes ; tantôt riche négociant, tantôt réduit aux dernières extrémités. Il va même passer quelques années à l'Université d'Alcala de Henares, pour y suivre les cours de théologie et des lettres, et recevoir les ordres de la prêtrise ; étudiant brillant, il est sur le point d'être gradué, mais il renonce à l'état ecclésiastique pour contracter mariage.

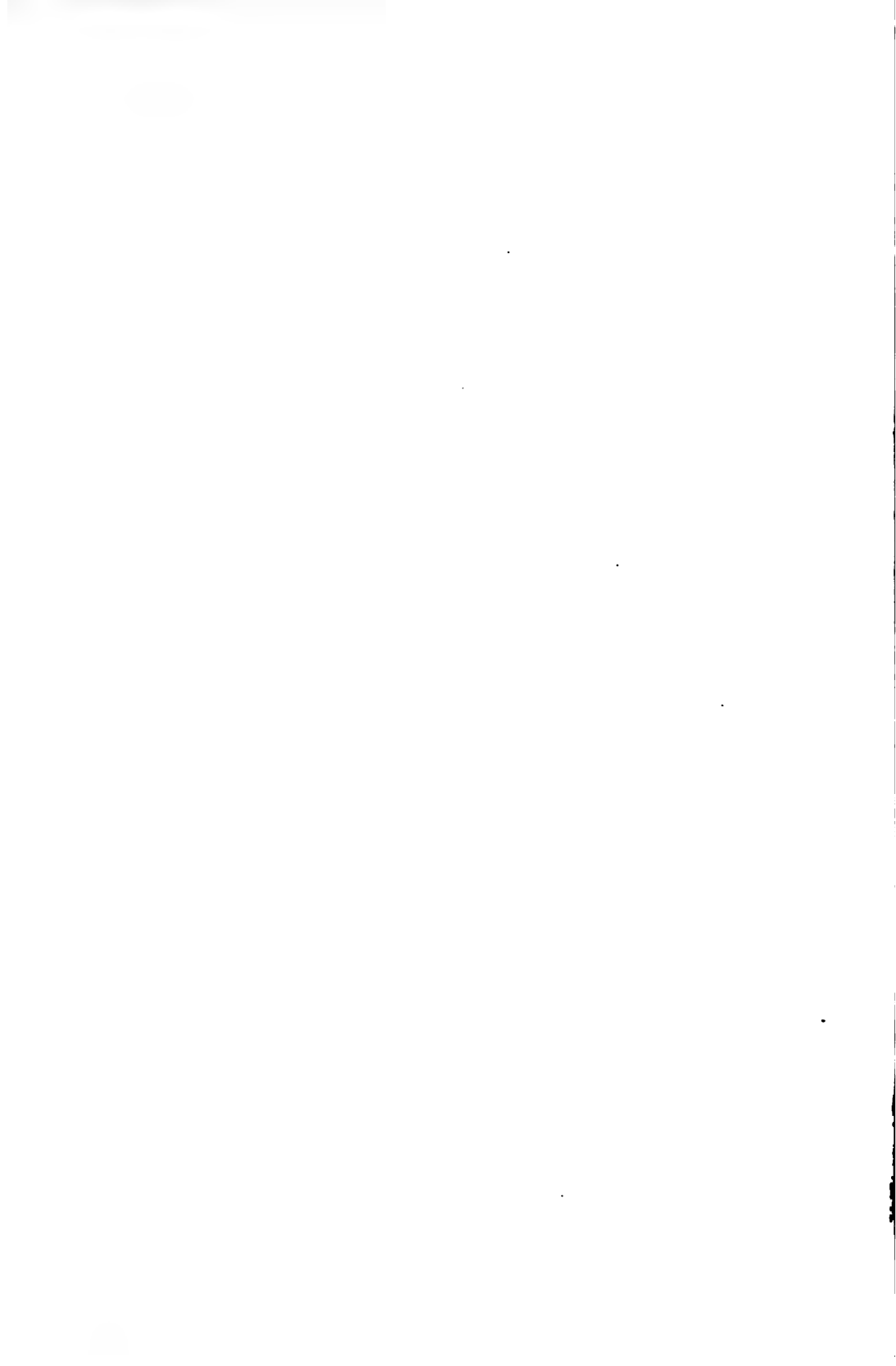
Dans ces situations si diverses il se trouve en contact avec bien des coquins, avec toute espèce de malandrins ;

il rencontre aussi des maîtres généreux et bien portés en sa faveur, tels que le cardinal romain, prêtre animé du plus pur esprit évangélique, et l'ambassadeur français de Rome, gentilhomme accompli, dont l'auteur espagnol fait un type charmant de notre race, n'ayant d'autre faiblesse que son penchant pour le beau sexe ; mais Guzman, soit par ses instincts vicieux, soit par la fatalité qui le poursuit, ne sait se fixer nulle part.

Dernier point à noter. Aleman a écrit son livre dans les prisons de la Hollande, de même que Cervantes a écrit la première partie de son *Don Quichotte* dans les prisons de la Manche. La captivité serait-elle donc favorable à l'incubation des œuvres des grands génies ?

Dr RUEFF.





JOURNAL DE BORD

D'UN

FLIBUSTIER





JOURNAL DE BORD

D'UN

# Flibustier

(1686-1693)

D'APRÈS UN MANUSCRIT DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ PAR

E. DUCÉRÉ



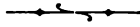
BAYONNE

IMPRIMERIE A. LAMAINÈRE, RUE JACQUES LAFFITTE, 9.

1894



# JOURNAL DE BORD D'UN FLIBUSTIER



## AVANT-PROPOS

Si les journaux de navigation des vaisseaux de la marine royale sont assez nombreux, même pendant le cours du XVII<sup>e</sup> siècle (1), il n'en est pas de même des livres de bord des corsaires. Ceux que l'on a retrouvés jusqu'à ce jour ne sont encore à proprement parler que des mémoires plus ou moins bien rédigés, bien plutôt qu'un journal tenu jour par jour (2). Mais que dire de ces audacieux flibustiers, demi-corsaires, demi-pirates, qui désolèrent les côtes de l'Amérique espagnole et poussèrent même la hardiesse jusqu'à aller écumer les vastes territoires baignés par la mer du Sud. A part l'histoire bien connue des *Flibustiers d'Oexmelin* et celle de l'île de Saint-Domingue, par le P. Charlevoix, on n'avait que bien peu de renseignements sur les longues croisières de ces hommes qui ne connurent ni frein ni obstacles.

Cependant il existe dans le riche fonds de la Bibliothèque Nationale un *journal de bord* faisant partie des manuscrits français et portant le n<sup>o</sup> 383.

Il se compose de 271 feuillets ; les pages 36, 38, 40, 160 sont blanches. Il y a deux journaux de bord : le premier,

(1) Voyez *l'Inventaire des Archives de la Marine*. Paris, Berger-Levrault, 3 fasc. in-8<sup>o</sup>.

(2) *Mémoire de Forbin et de Duguay-Trouin. — Journal du corsaire Jean Doublet, de Honfleur*, par Ch. Bréard. Paris, Charavay, 1884.

du 19 mai 1686 au 8 juin 1690 ; le second, du 8 juin 1690 au 4 septembre 1694 ; celui-ci tenu par le sieur Massatie et accompagné de plans et profils.

Le premier, dont l'auteur est resté anonyme, donne des renseignements très circonstanciés sur des descentes faites sur les côtes de la mer du Sud, afin d'y faire des prisonniers et de se procurer des rançons ; le second, continué par la croisière du même navire, n'offre que des notes courtes et sèches, et se termine par la perte du navire sur la côte de La Rochelle, près de l'ancienne digue, où un navire de guerre paraissait les attendre.

Ces flibustiers sont évidemment des Français, il y a même des Bayonnais dans leur équipage, qu'ils renforcent quelquefois de nègres et d'Indiens.

Nous donnons le premier journal de navigation tout à fait *in extenso* ; le second, moins important, du moins au point de vue pittoresque, ne nous a fourni que des extraits, mais où l'on peut du moins suivre la marche du navire et les expéditions de son équipage.

Nous avons quelque peu réformé l'orthographe par trop fantaisiste et touffue ; tel qu'il est, ce document unique offre de curieux détails et sera, nous l'espérons, vivement apprécié des lecteurs.

E. D.



L'an 1686, le 19 de may, nous avons entré en la baye de Panama, où nous avons fait rencontre d'un navire anglois, qui avoit armé au petit Gouave, port de St-Domingue, où après estre entré à ladite baye de Panama de la susdite coste, ils nous en arrêtés pour faire le voiage ensemble.

*Le 22 de juin.* — Dans ladite baye de Panama il y est entré deux navires du roy d'Angleterre, un de cinquante et quatre canons, et l'autre de vingt et huit, lesquels dits navires ont entré en le port de l'île du Carénage, où ledit navire anglois estoit à caréner. Si nous ont donné costé en travers et nous ont bastu jusqu'au 25 dudit moys, dont lesdits navires, la nuit dudit jour, se sont toués hors dudit port, sans faire aucun bruit, et ont mouillé à une lieue au large. Lesquels dits navires tiroient de demy heure à autre un coup de canon. ce qui nous a fait croire que le capitaine du grand navire estoit mort et le petit avoit la flamme. Après ledit combat nous tachames à nous préparer pour sortir hors, mais le navire anglois étoit sy maltraité que nous le laissames couler à fond, et y mimes le feu. Nous carénasmes notre petit navire qui estoit du port de cent tonneaux avecque dix petites piesses de canon de trois et de deux livres de balles; embarquames en nostre fond de calle dix huit piesses de canon, pour exprès les monter sur un plus gros navire.

*Le 15 de juillet.* — Nous avons sorty de la baye de Panama avecque le navire le *Saint-Nicolas*, de Flessingue, du port de cent tonneaux, armé de dix piesses de canon, de huitante trois hommes d'équipage. pour aller sur la coste de Boston nous avitailler.

*Le 10 d'aoust.* — Nous avons mouillé l'ancre à Longue Ile, qui est sur la coste de la Nouvelle Angleterre. Le 11, nous avons levé l'ancre, et au soir nous avons mouillé l'ancre en la baie que fait Rodelan et la Grande Terre, où nous alions à

Combat  
avec des  
vaisseaux anglais

Un corsaire  
de Flessingue

Croiseurs anglais

terre avecque les Anglois, où ils nous avertirent qu'il estoit sorty de Boston deux navires du Roy pour nous prandre. Ce qui nous obligea de sortir de nuit, où nous laissâmes 14 hommes à terre.

Le 13 dudit, au point du jour, nous vîmes deux navires vent à nous qui nous chassoient. Nous crûmes que c'étoient les navires de guerre. C'estoient des marchans, l'un chargé de boys, l'autre de blé, farine et lard. Après quoy, nous en chassâmes un autre qui venoit sur nous. Estant en résolution d'aller faire défense à terre, pour nous faire randre nos gens, ou bien faire main basse sur les Anglois. Il se trouva que nos gens avoit pris ledit navire que nous chassions pour les porter à bord. Après quoy, nous fîmes route pour la coste de Terre-Neuve.

Un navire  
basque

*Le 28 d'aoust.* — Nous fîmes rencontre d'un navire basque qui estoit chargé de morue, qui sortoit de l'isle Percée pour Bayonne.

Après midy dudit nous fûmes chassés d'un navire du Roy de France, lequel parla audit basque, après quoy il fit sa route.

Le port  
des Basques

*Le 30 dudit.* — Nous entrâmes au soir dans un port que l'on nomme le Port des Basques, et nous fîmes de l'eau et du bois.

*Le 2 de septembre.* — Nous levâmes l'ancre pour aller à St-Pierre.

*Le 3 de septembre.* — Au soir, nous mouillâmes l'ancre en le port de St-Pierre, où nous ne feusmes point à terre pour estre trop tard.

Demande de  
vivres

*Le 4 dudit.* — Au point du jour l'on envoya le canost à terre pour prier les capitaines des 24 navires qui estoient en le port de nous donner quelques vivres. Lesquels nous donnèrent chascun deux barriques de biscuit. A midy nous descouvrimmes qu'il y avoit un navire anglois qui s'estoit toué tout en la vue du port, à l'abry de tous les navires qui estoient là de Saint Mallo et autres, party assytost. Nous mîmes neuf

hommes armés dans nostre canost, pour y aler, lesquels amenèrent ledit anglois, quoyque les Messieurs de Saint Mallo vouloient l'empêcher, mais n'osèrent tirer sur nous

Prise d'un  
navire anglais

*Le 7 dudit.* — Nous levâmes l'ancre au point du jour du port de St-Pierre en compaignie de deux navires de St-Mallo. A neuf heures du matin nous vîmes un navire sous le vent à nous : nous lui donnâmes chasse. C'estoit un anglois qui venoit de Boston. qui estoit chargé de vivres, farine, biscuit et lard. Nous le menâmes à un port que l'on nomme le *Chapeau-Rouge*, où il y avoit deux navires de St-Mallo. En lequel dit port nous déchargeâmes ladite prise angloise.

Le  
Chapeau-Rouge

*Le 9 dudit.* — Nous levâmes l'ancre dudit port du *Chapeau-Rouge*, pour faire route pour la coste du Brésil.

*Le 17 de novembre.* — A un degré sud de la ligne nous fîmes rencontre d'un gros navire anglois de cinquante à soixante canons qui alloit aux Grandes Indes. Nous fûmes l'aborder, où nous fûmes cinq horloges sur son pont. Ils estoient renfermés dans leur corps de garde devant et derrière. Lequel nous tua, tant sur son pont que sur le nostre, 38 hommes, et la plupart du reste blessé. Ou nous fûmes obligés de couper l'amarre dudit navire, et nous retirer avecque nostre honte de vouloir entreprendre..... Après quoy nous fusmes obligés de relacher à la coste de Guinée.

Abordage  
repoussé

*Le 20 de novembre.* — Nous fusmes chassé d'un gros navire hollandois.

*Le 27 de novembre.* — Nous mouillâmes l'ancre à la coste d'Afrique, à des illes que l'on nomme les illes Rolle, où nous faisons de l'eau et du boys et autres rafraichissemens pour nos blessés.

Sur la côte  
d'Afrique

*Le 30 dudit.* — Jour et feste de Sainct-André. Au point du jour, le canost fust à terre pour aller treter des rafraichissemens pour nous autres qui estions blessés et y faire de l'eau. Les nègres aussytost que le canost fust à terre et le monde débarqué, ils donnèrent dessus et en tuèrent neuf à

Combat  
avec les nègres



coups de massue, et trois quy se sauvèrent à la nage à bord avec des coups de flèches.

Prise d'un  
négrier portugais

*Le premier jour de décembre.* — Au point du jour nous donnâmes chasse à deux navires portugais qui estoient plains de noirs, nous les fîmes amener avecque résolution de les tuer à tous pour venger la mort de nos gens. Mais ils nous firent voir qu'ils n'estoient point de la mesme nation que les autres. Nous leur primes leurs rafraichissements avecque dix nègres pour nous servir.

*Le 11<sup>e</sup> jour de décembre.* — Nous fîmes route pour la coste du Brésil.

La côte du Brésil

*Le 29 de janvier de 1687.* — Nous avons mouillé l'ancre à l'ille de Ste-Anne, qui est à la coste du Brésil, où nous avons fait nostre eau et nostre boys, et y avons mis six noirs à terre, de ceux que nous avions pris à la coste de l'Afrique.

*Le 6 février.* — Nous avons levé l'ancre de ladite ille de Ste-Anne, pour faire route pour Magellan.

Le cap Vierge

*Le 10 mars.* — Au soir, nous avons mouillé l'ancre au Cap-des-Vierges, qui est le cap du costé du Nord de Magellan, qui est une terre haute, fort rase, sans aucun morne. L'on mouille à une lieue au large, à dix ou douze brasses bon fond de sable.

Détroit  
de Magellan

*Le 11 dudit.* — Nous avons levé l'ancre, où nous avons entré entre les deux petites passes, où nous avons mouillé l'ancre par huit brasses, tout proche de terre. Au soir, nous avons levé l'ancre et louvoyé, et à une heure de nuit nous avons mouillé au proche de la seconde petite passe, par les dix brasses d'eau, bon fond de vase, hors du grand courant, assez au large, terre basse.

*Le 12.* — Nous avons levé l'ancre, et au soir il nous fut forcé de relâcher en le mesme mouillage où nous mouillâmes au soir.

Nous avons  
pensé  
nous perdre

*Le 14 dudit.* — Au point du jour nous avons levé l'ancre de ladite rade, et au soir nous avons mouillé à l'ille de Sainte Elisabet, autrement l'ille Pinguin, à cause de oyseaux quy

sont dessus, que l'on nomme pinguin. Le mouillage est tout proche de terre, fond de cailloux de vingt-cinq à trente brasses. La nuit, le courant nous jeta à la dérive.

*Le 15 dudit mois.* — Nous avons mouillé à la grand terre en une petite anse tout prosche de terre, sept brasses, bon fond de vase.

*Le 16 dudit.* — Au point du jour nous avons levé l'ancre d'un bon vent de Sud-Est, qu'y nous est penser jeter à la coste, et au soir, nous avons mis à la cape à sept ou huit lieues du canal St-Jérôme.

Le canal  
Saint-Jérôme

*Le 17.* — Au matin nous avons mouillé l'ancre à une anee qu'y est à deux lieues à l'Ouest du canal St-Jérôme, par les quinze brasses, tout proche de terre, bon fond de vase. La terre fort haute et le canal fort estroit qui n'a que deux tiers de lieue de large, gros vent du Sud-Ouest.

*Le 24 dudit.* — Nous avons déradé de la susdite rade avecque nos deux ancrs, les mast de lune tout bas, et les vergues, où nous avions pensé nous perdre, nous avons été obligés d'arriver. Nous avons esté mouiller à une lieue à l'est du détroit de St-Jérôme, en une pointe de terre basse où nous avons nostre eau et nostre boys. Les sauvages sont venus à bord.

Mouillage

*Le 9 avril.* — Au point du jour nous avons levé l'ancre avecque un bon vent de Est-Nord-Est, variant jusque à Est-Sud-Est.

*Le 10 dudit.* — Nous avons doublé le cap Désirade, qui est le cap du côté du Sud de Magellan, à l'embouchure du Ouest, et aussytot sorty, le vent a sauté au Sud-Ouest, où nous avons louvoyé toute la nuit.

Le cap Désirade

*Le 11 dudit.* — Au point du jour, nous estions à la veue de l'embouchure du destroit à huit lieues au large, où nous avons fait route pour la coste de la Chille. La terre du costé du Ouest de Magellan est plus haute que celle du costé du Est.

*Le 23 de may.* — Nous avons mouillé l'ancre en un port que l'on nomme le port de Vettes qu'y est en la coste de la

La côte du Chili

Chille. C'est un port qu'y n'est point habité. Il n'y a point ny eau ny boys. C'est un méchant port quoyque nous avons espalmé.

Prise d'un navire

*Le 4 de juin.* — Nous avons levé l'ancre pour cingler tout le long de la coste, où allions par toutes les anses et ravines voir s'il y avoit de l'eau, nous n'en trouvions point.

*Le 15 dudit.* — Nous avons chassé un navire. Après midy il n'y faisoit point de vent, aussitost la nuit ils se sont embarqués dans leur chaloupe, et ont abandonné le navire que nous avons pris.

*Le 16 dudit.* — L'on a prit ce qui nous estoit propre ; sy après nous avons coullé la dite prise à fond et avons fait route le long de la coste.

Débarquement

*Le 21.* — Au point du jour nous estions devant un port qu'y se nomme Casmu, en lequel nous avons veu un navire qu'y nous a obligé d'entrer dans ledit port, où tout le monde du navire s'est sauvé à terre. Et au soir l'on fust à terre, à un bourg qui estoit une lieue dans la terre, pour tacher d'y prandre quelque personne pour avoir des nouvelles, et l'on en prit trois. On rendit la prise pour de l'eau et du vin et de l'eau-de-vie et quelque viande.

Prise  
d'un convoi

*Le 27 dudit.* — Nous mouillâmes l'ancre en pleine coste où nous envoyâmes nostre canost avecque six hommes pour prendre un bourg en la rivière de Tombo, où ils ont pris ledit bourg, et une caravane de 80 mules chargées de drap, mais ils estoient trop foibles pour tout porter. Ils ont porté ce qu'ils ont peu avecque trois prisonniers.

*Le 28 dudit.* — Nous avons levé l'ancre pour faire route pour l'isle de Coybo pour nous caresner.

Carénage  
du vaisseau

*Le 20 de juillet.* — Nous avons mouillé l'ancre en le port de l'ille de Coybo où nous avons caresné notre navire à sec.

*Le 4 aoust.* — Après nous estre caresné et fait notre eau et nostre boys, au matin, nous avons levé l'ancre de ladite ille de Coybo, pour faire route pour la baye de Panama, pour tacher d'y joindre les François, qui avoient passé par terre.

*Le 9 dudit.* — Au point du jour nous vîmes deux gros vaisseaux au vent à nous, et un petit sous le vent à nous, nous prîmes résolution d'aller reconnoître le petit, pour savoir qu'y estoient les gros. Nous prîmes le petit, qui nous dit que c'estoit deux navires de guerre, qui avoient vingt-six canons chacun et six centz hommes, lesquelz ditz navires en ce temps là nous chassoient toujours. Par malheur, nous estions accalmy sous la terre sans aucun vent, ce qui nous faisoit bien de la peine, croyant qu'ils venoient nous aborder, nous avions préparé la soute aux poudres, comme nous n'étions que quarante et un hommes et ne coignoissant pas la bravoure des Espagnols de ce pays-là, nous estions résignés, s'il nous eust abordé et qu'il eust esté plus fort, de nous faire sauter. Mais grâces à Dieu nous n'en feumes point à la peine, quoiqu'il nous approcha assés proche à la portée du pistolet, là où ils nous battirent toute la journée, sans que nous leur tirâmes un seul coup de pistolet, car nous les attendions à bord. Au soir, Dieu nous fist la grâce de nous séparer d'eux, avecque un homme qui avoit la cuisse cassée, dont il mourut, et l'autre qu'y eust le bras emporté, qu'y en est fort bien guéry, après quoy, nous tinmes le large, en pleine mer.

Prise d'un navire

Combat naval

*Le 24 d'aoust.* — Nous atterîmes au point du jour, devant un endroit qui se nomme Sansonnet qu'y est l'embarcadère de Oytimalla, où nous envoyâmes nostre canot à terre, mais la mer y estoit si rude qu'il ne peust point y aller.

Débarquement

*Le 25 dudit.* — Nous avons singlé le long de la coste de la Nouvelle-Espagne.

*Le 10 de septembre.* — Nous envoyâmes nostre canot pour voir s'il pouvoit trouver à mettre à terre à un bourg qui est sur le bord de la mer, mais la mer y est fort rude, et le bourg trop gros pour sept hommes qu'ils'estoient dans ledit canot. Ils mirent à terre à une lieue du bourg, sous le vent, là où l'Espagnol les vint battre et les fit rembarquer, où nous les prîmes avecque le navire, et fîmes tousjours route le long de ladite coste.

Escarmouche  
avec  
les Espagnols

- Un homme noyé      *Le 14 dudit.* — Nous avons mouillé en un port qui est à vingt-cinq lieues sous le vent au Nord-Est dudit Souantepeque, où nous envoyâmes notre canot à terre ; au proche de terre le canot torna, il s'y noya un homme et quatre ou cinq fusils et autres armes perdues, et le navire qui pansist peryr par un gros vent qui nous jetoit en coste. Au soir, le vent étant calmy, et se rangea du costé de la terre, où nous appareillâmes du costé de la coste.
- Rencontre  
de flibustiers  
français      *Le 17 de septembre.* — Nous vîmes sortir d'une rivière une pirogue à la voile, nous luy mîmes pavillon espagnol, ils nous aroachèrent et nous conumes qu'ils estoient François. Nous mîmes à la cappe avec nostre pavillon françois, et aussytost nous descouvristmes cinq ou six batimens, en un petit port qui se nomme Onatouliou, mais comme c'estoit un port espagnol, nous ne voulumes point entrer ; nous fusmes longtemps à la cappe, devant le port avecque nostre pavillon, que nous assurâmes d'un coup de canon, pour qu'ils nous eussent envoyés un canot à bord, mais ils n'en envoièrent point, ce quy nous obligea à faire route le long de la coste, parce que nous manquions d'eau.
- Prise d'un canot      *Le 2 d'octobre.* — Après avoir poursuivi le long de la coste, au soir, nous avons mouillé l'ancre à l'embouchure d'une rivière qui se nomme la rivière d'Aleamme, laquelle dite rivière jette l'eau douce à la mer, où nous avons fait nostre eau et pris un canot.
- Débarquement      *Le 6 dudit.* — Nous avons levé l'ancre de ladite rivière.  
*Le 14 d'octobre.* — Nous avons mouillé l'ancre en un port qui se nomme Pitaplan, nous avons esté à terre trente-deux hommes, où nous avons marché pendant deux jours dans l'eau jusqu'au col, sans rien trouver.
- Le 16 dudit.* — Au point du jour, nous avons levé l'ancre dudit port, et après midy nous avons mouillé l'ancre en un fort bon port, quy est à l'abry de tous vants quy se nomme Sacatoulle, qui est à une lieue du susdit.
- Débarquement      *Le 17<sup>e</sup> dudit.* — Au point du jour nous mîmes trente-

quatre hommes à terre, où nous marchâmes toute la journée jusqu'au soir sans rien trouver, dans un fort grand chemin où nous avons couché sur le bord d'une grande rivière.

*Le 18 d'octobre.* — Au point du jour l'on se prépara à marcher. Chacun avec ses armes prestes, croyant estre au proche d'un bourg. Ayant commencé la marche, nous trouvâmes qu'il n'y avoit point de bourg ny logis, rien qu'une petite loge, là où se retiroit la vigie, qui estoit pour prendre garde qu'il n'y passast personne. Lequel nous ayant descouvert il fut avertir au bourg ou ville qu'il y avoit alors que nous eûmes decouvert sa loge. Nous vîmes bien que nous estions descouverts. Nous prîmes le chemin qui nous parust le plus fréquenté, lequel dit chemin nous conduit dans des bois, où nous fusmes perdus toute la journée sans voir aucune apparence d'en pouvoir sortir, quoyque grâces à Dieu nous en sortîmes au soir avecque bien de la peine, car il falloit avoir trois ou quatre hommes devant, pour couper le bois pour faire un chemin pour passer. Au soleil couchant nous en sortîmes et nous tombâmes en une vieille habitation, là où il y avoit deux vieux logis et du blé d'Espagne, plante quy nous servit beaucoup, parceque nous n'avions point mangé depuis le bord, quoy qu'il y ait assés de bestiaux, mais nous n'osions tirer. Nous couchâmes là où estoit les logis, nous prîmes la couverture des logis pour nous faire des couches.

Perdus dans  
les bois

*Le 19<sup>e</sup> dudit.* — Au point du jour nous prîmes le grand chemin, où nous marchâmes jusques à midy, où nous estions sur une éminence à considérer une ville quy pouvoit estre encore une lieue de nous. En la contemplant nous aperçûmes une caravane de mules quy venoit de la ville; nous descendîmes aussytost dans un fond au-devant de ladite caravane, où nous fûmes obligés de tirer sur eux. Nous prîmes le mestre de ladite caravane, après luy avoir cassé un bras de un coup dans la hanche. Auquel aussytost on luy demanda ce que c'estoit que ceste ville quy se nomme Sacatouille. Il nous fit responce qu'il n'y avoit rien que quelques Indes qui

Prise d'un  
convoi de mulct

pêchoient du poisson. Il nous dit qu'il y avoit derrière nous, à quatre lieues, un gros bourg là où il y avoit quatre centz hommes, et au prosche du port où nous avions laissé le vaisseau il y avoit une ville de laquelle il y pouvoit sortir quinze centz hommes. Enfin il nous fit résoudre à retourner sur nos pas pour aller à la ville ou bourg de quatre centz hommes, quy se nomme Estappe.

Les  
villes du pays

Alors que nous feumes prest à marcher, aussitost les Espaignols pareurent, lesquelz nous surprirent fort de les voir sy proches de nous. Alors nous demandâmes au prisonnier quelles gens c'estoit, il nous fit responce que c'estoit les gens du bourg d'Estappe, qu'il pouvoit sortir huit centz hommes, et que sy la ville qu'il nous avoit dit qu'il n'y avoit rien que des Indes, il y avoit plus de trois mille hommes, et de l'autre ville, Pitaplan, il y avoit plus de deux mille hommes, ce quy nous surprit fort, quoyque le misérable l'on luy cassa la tête, pour qu'il ne dit nos forces, qui estoient petites. Après quoy nous sortimes dans un pré, où l'Espagnol vint à passer à un jet de roche de nous, où nous les attendions pour leur mettre nostre poudre et plomb dans le ventre. Quand nous vismes qu'il estoit à moytié passé sans foncer sur nous, nous fimes feu sur eux, dont nous les coupâmes en deux. Dont nous en laissâmes la moytié derrière nous, et l'autre qui fut obligée de marcher tousiours devant nous, où ils furent rendus où nous avions couché, avant nous. Et croyant comme nous estions à pié que nous n'irions point jusques là, ils campèrent sur le bord, où ils firent cuire leur souper. Comme ils estoient là, nous aussytost nous passâmes la rivière quy estoit fort large. pour les joindre, mais ils ne nous attendirent point : ils décampèrent aussytost qu'ils eurent aperceavance que nous allions traverser, où ils nous laissèrent leur souper et quatre ou six de leurs lances, où nous campismes toute la nuit en un parc de vaches, pour nous servir de retranchement avecque fort bonne garde.

Ils exécutent  
leur prisonnier

Fuite  
des Espagnols

Une  
pluie torrentielle

*Le 20 dudit.* — Au point du jour il y vint une fort grosse

pluye qui nous donna bien du chagrin, et nous obligea de marcher au plus tost, parceque nous avions une grande rivière que nous avions crainte qu'elle ne débordit et que nous n'aurions pas peu passer. Et estant dans la pluye, nous avions peur que l'Espagnol ne nous eust fait embuscade et que nous n'avions bien pu jouir de nos armes comme nous aurions bien voulu. Grâce à Dieu, nous passâmes fort bien ladite rivière sans faire aucun rencontre, et sur les dix heures du matin nous arrivâmes à une estance, là où ils ont quantité de bestiaux, où nous nous mimes dans les logis, attendant la pluye à passer, et un chascun à nettoyer ses armes et les mettre en état. Sur le midy, la pluye passa, où nous nous mimes en chemin, car nous estions encore à quatre lieues du navire.

En approchant dudit port nous fûmes dans les bois pour tuer quelque viande, nous en chargeâmes quatre chevaux, où après nous nous rangions tousjours du costé du navire, où nous vîmes grant apparence de cavaliers qui avoient passé par le chemin, et en plusieurs endroits tontes les herbes estoient foulées et le boys rompu, ce qu'y nous faisoit résoudre à essayer une embuscade. Nous tirions partout des coups de fusil pour veoir s'il y avoit du monde caché dans les herbes et boys, à cette fin qu'ils ne nous surprissent point. Grâce à Dieu nous fusmes jusqu'au bord de la mer sans rien voir, ce qu'y nous a fait croire que les Espagnols que nous avions rencontré venoient de ladite ville de Pitaplan : ils pouvoient estre, à nostre veue, quatre ou cinq centz hommes qui venoient pour donner secours à la ville de Sacatouille, dont nous estions au proche, qu'y est à quatorze lieues dudit port où estoit nostre vaisseau. A une heure de nuit nous arrivâmes au port où il nous fallut coucher sans pouvoir aller à bord.

*Le 21 dudit.* — Au point du jour nous fismes le signal à nostre navire; aussytost il nous envoya le canost, où l'on embarqua la viande et tuasmes les chevaux parceque nous estions court de vivres, et ne voyant point de lieu d'en avoir,

Marche  
dans les bois



*Le 22 d'octobre.* — Au point du jour nous levasmes l'ancre dudit port pour suivre la coste.

Saint-Jacques

*Le 26 dudit.* — Au point du jour nous envoyasmes nostre canost, avecque sept hommes, en un port que l'on nomme St-Iago, pour tâcher d'y prendre du monde.

*Le 27 dudit.* — Nous fûmes, à dix heures du matin, mouiller en ledit port, où nous trouvâmes nostre canost avecque un Espagnol qu'il avoit pris. Où aussitost nous feumes à terre 25 hommes, où il mena à une lieue dans la terre, au travers des montaignes. A minuit nous arrivâmes en un bourg où tout le monde estoit sauvé, et avoit emporté tous les vivres et autres choses. Après avoir mangé un morceau de ce que l'on peut attraper, nous partîmes pour aller à deux lieues plus loin, pour prendre un autre bourg, là où nous arrivâmes à une heure avant le jour, nous y trouvâmes tout autant comme à l'autre, quoyqu'il y avoit grand quantité de bestiaux, ce quy nous feut d'un grand secours. Le matin, comme l'on estoit dans les prés à tirer des bœufs, le gouverneur du bourg, qui estoit un blanc espagnol de St-Sébastien en Biscaye, vint nous parler, nous priant de ne point détruire les bestiaux. Nous luy dîmes que s'il vouloit racheter le bourg, nous n'y ferions aucun tort, sy que non, nous le brûlerions. Ce qu'il nous promit de nous apporter la rançon qui consistoit en vivres. Nous restâmes là, en espérant la rançon jusques au lendemain. Le soir, le prisonnier que nous avions nous dit que nous estions à trois lieues d'une grande ville que l'on nomme Colime, et que nous aurions plus de mille hommes la nuit sur nos bras, ce quy nous obligea à luy donner quelques coups, veu qu'il ne nous l'avoit dit plus tost.

Chasse  
aux bœufs

Prisonnier  
maltraité

Incendie  
d'un village

*Le 28 dudit.* — Nous nous préparâmes pour décamper à six heures du matin, voyant que l'Espagnol nous trompoit, nous pliâmes bagage et mîmes le feu dans le bourg. Aussytost que l'Espagnol vist cela, ils parurent dans les prairies ; nous crûmes qu'ils venoient nous attaquer, mais ils ne firent que nous injurier. Au soir, nous arrivâmes en le port, fort fati-

gués, où nous nous embarquâmes avec quelque peu de viande, et des chevaux que nous salions, faute d'autre chose.

*Le 29 dudit.* — Au point du jour, nostre canost partist avec dix hommes pour aller à six lieues en un port que l'on nomme la Navidad, avecque le prisonnier quy nous faisoit esperer que nous y prendrions des vivres.

*Le 30 d'octobre.* — Au soir, comme nous avions levé l'ancre, nostre canost arriva à bord, ce qui nous surprit fort, croyant qu'il avait esté battu, mais grâces à Dieu il n'y avoit rien, sinon que celuy qui menoit le prisonnier l'avoit laissé sauver, ce quy nous fascha beaucoup, ne sachant point de lieu d'avoir des vivres. Nous poursuivîmes le long de la coste.

Fuite  
du prisonnier

*Le 1<sup>er</sup> jour de novembre.* — Nous avons mouillé l'ancre en un port que l'on nomme les Salines, là où l'on fait quantité de sel. Nous fûmes à terre, nous ne trouvâmes rien que du sel en un logis qui estoit caché dans le boys. Nous en embarquâmes trois ou quatre barriques

Les Salines

*Le 2 dudit.* — Nous levasmes l'ancre pour faire route le long de la coste.

*Le 3.* — Nous envoyâmes nostre canost à terre, il ne trouva rien. L'après-midy il revint à bord.

*Le 4 dudit.* — Nous étions au large du cap Courante, où nous envoyâmes nostre canost en la baye des Banderes, quy est une fort grande baye, là où le canost trouva l'apparence là où avoient résidé quelques François qui estoient dans des canosts.

La baie  
des Banderes

*Le 5 dudit.* — Nous mouillâmes au costé du Nord de ladite baye, où nostre canost vint nous joindre, quy nous apporta les nouvelles qu'il y avoit quantité de bestiaux en le fond de la baye, où nous primes résolution de nous aller avitailler en viandes que nous salerions.

*Le 6 dudit.* — Au point du jour nous levasmes l'ancre pour aller dans le fond de l'anse où estoient les bestiaux. A midy nous y mouillâmes et fûmes à terre pour tuer des bœufs, car il y avoit assés longtemps que nous faisons pobre chère, et

Chasse  
aux bœufs

continuant à saler jusqu'au 6 de décembre, que nous achevasmes de faire nostre salaison.

*Le 1<sup>er</sup> de décembre.* — Au point du jour nous avons levé l'ancre pour poursuivre le long de la coste de la Nouvelle-Biscaye.

*Le 8 dudit.* — Nous avons mouillé l'ancre au cap du costé du Nord de ladite baye, où nous avons envoyé nostre canost à terre, où ils ont trouvé des bananes qu'ils ont porté à bord.

*Le 9 dudit.* — Nous avons levé l'ancre pour poursuivre la coste.

Chasse  
d'un rocher

*Le 15 dudit.* — Après midy nous avons donné chasse à une grosse roche, croyant que c'estoit un navire, comme elle paroissoit en estre un. Mais estant proche, nous vismes que c'estoit un gros rocher blanc. Aussitost nous aperceumes une petite barque quy estoit tout à terre, en une anse, quy taschoit à se mettre tout à terre. Aussitost nous mouillasmes et mimes nostre canost pour l'aller recognoistre. Ils trouvèrent que c'estoit une barque, en quoy il y avoit six hommes françois quy estoient en plus grand peine que nous, lesquels n'avoient aucuns vivres. Ils étoient obligés d'aller à terre pour quérir des raisins pour vivre : ils vinrent à bord, fort joyeux. Ils nous dirent qu'il y avoit trente-quatre hommes quy estoient partys, il y avoit un mois, dans deux canots, pour aller prendre une petite ville, et qu'ils n'avoient peu gagner au vent pour les joindre avecque la barque. Nous restâmes là deux jours ensemble, nous leur fîmes part de la viande que nous avions sallée.

Rencontre  
de six Français

Croisière

*Le 17 dudit.* — Nous avons levé l'ancre en compagnie de ladite barque, où nous mimes quatre hommes pour les aider à la mener, car ceux qui estoient dedans estoient plus morts que vifs de faim et ne pouvoient mener leur barque. Et nous louvoyasmes le long de la coste pour chercher les gens qui estoient dans les canosts.

Le lagon  
de Capponnet

*Le 24 de décembre.* — Nous mouillasmes l'ancre après midy devant le lagon de Capponnet, qui est le nom de la ville

qu'ils estoient allé prendre, et nous y fûmes jusques au lendemain sans les voir.

*Le 25 dudit.* — Nous levâmes l'ancre pour aller en le port de Saint-Sébastien, pour voir s'il y auroit esté comme ils avoient rendez-vous à leur barque là.

*Le 26.* — Nous avons mouillé l'ancre en ledit port de Saint-Sébastien, où nous ne trouvions rien. L'on fut pour garder le grand chemin pour tacher de prendre un homme. Il y eust un de nos prisonniers quy avoit pris les armes avecque nous quy se sauva à l'Espagnol.

Désertion

*Le 27 dudit.* — Nous avons levé l'ancre pour retourner devant le lagon de Capponnet, voir s'ils ne seroient point dedans.

*Le 30 dudit.* — Au soir, nous arrivâmes devant la barre dudit lagon, où aussytost que nous eumes descouvert la barre, nous apperceumes un canost quy avoit sorty la barre, aussitost nous luy mîmes nostre pavillon et l'assurâmes d'un coup de canon, et mîmes aussytost nostre canost dehors pour l'aller joindre.

Aussytost qu'il vist nostre canost, il attendit là, où ils se parlèrent, et firent trois descharges de leurs fusils en résiouissance. Nostre canost fut dans le lagon pour assurer l'autre canost, qui estoit sur une petite ile, avec des blessés qu'ils avoient, et l'autre canost vint à bord, quy nous dit après nous avoir salué, qu'ils avoient esté à quinze lieues dans la terre, et qu'ils alloient à ceste ville à 30 hommes; qu'ils avoient reçu une embuscade d'Espagnols et d'Indes de huit centz hommes, et qu'ilz en étoient venus aux mains, ils s'en débar-rassèrent et poussèrent tousiours à la ville avecque sept ou huit blessés. Aussitost ils trouvèrent un bourg qu'ils passèrent. Aussitost après avoir passé ledit bourg ils trouvèrent une rivière, là où ils voulurent boire. Leurs blessés quy avoient perdu beaucoup de sang et fort eschauffés, la fraîcheur de l'eau les fit esvanouir, ce quy les mettoient fort en peine, et n'ayant des chirurgiens, et de l'autre part l'Espagnol

Rencontre  
d'une expédition  
française

Dangereuse  
expédition

qui battoit l'assemblée pour se rallier ; néanmoins les blessés revindrent, aussytost ils partirent ; quoy qu'il n'y eust rien que la rivière à traverser pour aller à la ville, ils estimèrent mieux s'en retourner que de courir les risques de perdre leurs gens. Ils remontèrent hors de la rivière, appréhendant un nouveau combat. Mais l'Espagnol estoit trop brave pour vouloir s'attaquer à une sy foible partye. Ils se contentèrent de mettre le feu dans les herbes quy estoient dans le chemin pour les empescher de passer. Il faudroit que leur feu eut esté bien appris pour les pouvoir empescher de passer, après quoy l'Espagnol les suivit en cul et les battoient tousiours de loin. Ils avoient des fusils quy portoient fort loing quy leur blessa un homme à l'épaule quy entra dans le coffre. Ils ne vouloient point tirer sur l'Espagnol, parcequ'ils n'avoient point grandes munitions. C'est ce quy fit qu'ils perdirent cet homme quoyqu'il marchast jusques au canost et ne mourut que trois jours après.

*Le 31 de décembre.* — Au point du jour les canosts vinrent à bord, et l'on prit conclusion d'aller dans le lagon, s'y l'on y trouveroit des vivres, là où ils en avoient veu quantité lorsqu'ils y estoient, mais l'Espagnol les avoient ostés.

Blé d'Espagne

*Le 2 de janvier 1688.* — Au soir, les canosts sont arrivés à bord, ils n'ont point trouvé de vivres, ils ont apporté cinq ou six barils de blé d'Espagne qui nous fit plaisir.

Les chirurgiens

*Cejourd'hui 3 de janvier.* — Les canosts furent quérir tous les blessés quy estoient sur l'ille et leurs hardes, et les apportèrent à bord. Il fut besoin pour eux de nous avoir rencontrés, car ils n'avoient point de chirurgien, il y en avoit un entre les autres quy n'en pouvoit plus, mais nos chirurgiens y mirent bon ordre.

*Le 4 dudit.* — Au matin nous levâmes l'ancre pour poursuivre le long des costes de la Nouvelle-Espagne ou coste de la Californie.

Passage  
d'une barre

*Le 14 dudit.* — A midy, nous avons mouillé l'ancre devant la barre d'un grand lagon que nous nommons le lagon de

Lavielle. Aussitost estre mouillés nous embarquâmes dans nos canosts où nous fûmes pour y entrer. Je passai devant avecque mon canost de gens très fort bien dans le lagon, et le canost quy me suiuiot la mer le renversa, dont il y eust un homme de noyé, et les autres quy se sauvèrent aux autres canosts quy estoient derrière et n'osèrent entrer. Moy quy estois dedans, je ne sçavois point d'où venoit qu'ils ne vouloient point entrer, car je n'avois point veu torner l'autre ; ils m'envoyèrent un homme à la nage, quy m'apprit la perte du canost, et qu'il falloit attendre que la mer calnit un peu, et qu'ils entreroient le plus tost qu'ils pourroient. Il fallut me résoudre à coucher dans le lagon avecque mon esquipage en espérant les autres. Il y faisoit grand froid.

*Le 15 dudit* — Les autres canots entrèrent dans ledit lagon où nous montasmes tout haut, où nous mîmes à terre et prîmes le grand chemin qui nous mena à une estancia de vaches, où nous passâmes la nuit sans manger, parcequ'il n'y avoit rien.

Débarquement

*Le 16 de janvier.* — Nous poursuivîmes le grand chemin ; à midy nous tombâmes en un gros bourg où nous ne trouvâmes personne. Il y avoit quantilé de poisson sec, nous y couchâmes et prîmes des chevaux.

Poisson sec  
et chevaux

*Le 17 dudit.* — Au point du jour nous chargeâmes les chevaux de poisson avecque le peu de blé d'Espagne que nous avions pris, quy n'étoit en grand nombre. Au soir nous arrivâmes là où estoient nos canots.

*Le 18 dudit.* — Nous mîmes dans un des grands canots tous les poissons et tuâmes tous les chevaux pour les porter à bord pour les saller. Et au soir le canost revint.

*Le 19 dudit.* — Nous prîmes un autre bras dudit lagon, lequel nous suivîmes cinq à six lieues, où nous prîmes un grand chemin quy nous parut fort fréquenté. Lequel nous suivîmes toute la journée sans trouver rien, où nous couchâmes dans le bois, nous pensâmes mourir de froid.

*Le 20 dudit.* — Au point du jour nous commençâmes à

Le froid

Familles  
prisonnières

marcher, car il nous tardeoit fort qu'il fit jour pour le grand froid qu'il y faisoit, et nous n'osions faire de feu, c'est ce qui nous pressa tant à marcher. Nous marchâmes jusqu'à midy, où nous découvrimés un bourg où nous fusmes. Nous y primes deux ou trois familles, hommes, femmes et enfans que nous amenâmes au bord du lagon où nous accordâmes avec un des hommes pour leur rançon, qui consistoit en vivres. Et nous devoient donner deux bœufs tous les jours. Nous l'envoyâmes pour faire les affaires des autres; il nous apporta pendant trois ou quatre jours ce qu'il nous avoit promis, et le jour qu'il nous devoit rendre toute la rançon, il ne vint personne, ce qui nous donna quelque soupçon et nous fit défier comme nous estions campés à terre.

Fausse alerte

*Le 25 de janvier.* — Nous estions fort bien sur nos gardes. Il y vint un cavalier qui nous donna une courte joye, croyant qu'il venoit pour nous parler, mais aussytost il s'en retourna, ce qui nous surprit fort, et nous faisoit soupçonner qu'il y avoit du monde ramassé, et qu'ils attendoient la nuit pour donner sur nous. Nous primes résolution de partir aussytost et d'aller voir s'il y avoit du monde, à ceste fin de passer la nuit en repos. Nous partimes vingt hommes pour aller voir; il n'y avoit personne. Nous revinmes au camp où nous passâmes la nuit. Le lendemain nous nous embarquâmes dans nos canots avecque tous les prisonniers pour aller au bas du lagon, là où nous trouvâmes que la barque estoit allée à la dérive. Nous mîmes sur une petite îlle d'où nous envoyâmes un canot à bord avec ordre que le navire s'en fust chercher la barque.

Menaces envers  
les prisonniers

*Le 26 dudit.* — Au soir nous partimes avecque le canot pour remonter dans le lagon, où nous mîmes à terre sur une petite îlle qui estoit au proche du grand chemin.

*Le 27 dudit.* — L'on envoya porter une lettre pour voir s'ils vouloient nous porter la rançon ou bien qu'ils vinssent parler à nous. Que sinon nous leur allions couper à tous la teste, et nous y étions forcés parceque nous n'avions point de vivres.

*Le 28 de janvier.* — L'on fut voir sy l'Espagnol avoit pris nostre lettre. L'on y trouva un homme quy estoit frère à une femme que nous avions. Il nous dit que les gouverneurs avoient fait empescher, par ordre du Roy, que l'on ne nous donnât point de rançon, et surtout des vivres. Alors il nous dit sy nous voulions luy faire bonne composition pour sa sœur, qu'il fairoit ce qu'il pourroit. Nous luy dîmes qu'il s'en fust nous quérir la charette de cinq chevaux de blé d'Espagne, que nous luy rendrions sa sœur et sa famille, ce qu'il nous promit.

Les rançons

*Le 30 dudit* — Qu'y estoit le jour qu'il devoit apporter le blé d'Espagne, l'on feust voir ; l'on le trouva là avecque rien. Lequel nous dit qu'il y avoit le gouverneur de la province quy estoit au bourg avecque sept centz hommes, quy l'avoit empesché de nous apporter ce qu'il nous avoit promis. Nous le laissâmes sans luy rien dire, sinon qu'il s'en retornit. Lorsque nous feumes assablés et que tous apprirent oël, tout le monde estoit enragé de crier qu'il falloit aller voir ces messieurs, qu'il falloit les battre ou qu'ils nous battroient, et qu'il falloit faire un effort avant que de se résoudre à faire main basse. Sy qu'après, sy on les vouloient point racheter, nous serions obligés de faire main basse. Quoique la populace auroit bien voulu nous en donner, mais les gouverneurs ne vouloient point leur permettre, parcequ'ils font tousiours en sorte qu'ils ne sont point prins, ny encore moins tués par les bravoures qu'ils font au service de leur Roy ; que s'il y a à fuir, ils sont tousjours à la teste, comme de bons commandants.

Lâcheté  
des gouverneurs

*Le 31 de janvier.* — Au soir, nous mîmes à terre trente-cinq hommes où nous marchâmes toute la nuit, pour aller audit bourg, où étoient campés les sept centz hommes. Où nous arrivâmes à une heure avant le jour, fort fatigués, car il y avoit sept grandes lieues. Étant arrivés au pied du morne où estoit le bourg, nous nous reposâmes un quart d'heure et chacun prépara ses armes. Et aussytost, comme il nous tardoit

Marche  
dans l'intérieur



d'avoir vidé ce procès, nous montâmes tout doucement jusques au bourg. Là où ils avoient campé il y avoit plusieurs feux, mesmes en d'aucuns il y avoit encore du feu. Il falloit qu'ils eussent eu connoissance de nostre marche, quy les obligea à décamper. Nous restâmes là tout le restant de la journée. A midy, après avoir mangé un morceau, il y eut six hommes qui s'en allèrent pour se promener au bord d'une rivière. Comme ils étoient là fort tristes, aussy bien comme le reste, de voir qu'il n'y avoit point de lieu de prendre des vivres pour nous retirer de ce pays, ils estoient assis sur le bord d'une rivière, et quelques-uns qui estoient à se baigner, ils entendirent marcher des chevaux. Comme ils estoient campés sur le bord du grand chemin, ils se levèrent aussytost avecque leurs armes, en présence aussytost ils se virent un Père jésuite qu'ils prirent. Aussytost transportés de joye, ils s'en vinrent au bourg nous joindre, tous chantans et rians.

Capture  
d'un Père jésuite

Nous autres, quy estions fort fatigués tant par la longueur du chemin que par le manque de vivres, nous fûmes fort surpris de les entendre sy joyeux. L'on fut aussytost demander au factionnaire ce qu'il y avoist, il nous dit, d'un cry de joye, qu'il croyoit que nos gens amenoient un Père jésuite, et au mesme temps nos gens nous le crièrent. Aussytost tout le monde se leva. Il y en avoit qui avant ne pouvoient remuer quy furent un gros quart d'heure à sauter et à remercier Dieu d'aussy bon cœur que s'ils eussent pris le roy d'Espagne propre. Un peu d'instant après l'on les fit retirer hors d'alentour de ce pauvre Père, quy ne savoit sy on le mangeroit ou ce qu'on feroit.

La rançon  
du Jésuite

Dès aussitost nous l'appellâmes et le fîmes entrer dans une chambre et luy dismes qu'il nous falloit faire donner des vivres. Il nous dit que nous n'avions qu'à luy dire ce qu'il nous faloit, croyant avoir affaire à de pauvres sauvages. Il nous accorda qu'il nous donneroit pour sa rançon quatre centz charges de mullet de farine de froment et autant de blé d'Espagne, quatre centz bœufs salés et le suif, du tabac, et

cinquante mille écus. Enfin il nous accorderoit tout, mais comme je voyois qu'il faisoit son compte par son langage d'aller luy mesme, je luy dis : — Mon Père, je crois que vous entendez que nous vous allons envoyer pour quérir vostre rançon. — Il répondit que ouy, qu'il falloit qu'il y fut pour y faire ces diligences, et que nous n'avions qu'à nous fier à luy. Il commença à jurer par tous les sacremens qu'il reviendrait. L'on commença à luy dire d'une voix un peu rude, s'il nous prenoit pour des sauvages qu'il estoit fort trompé, et qu'il n'avoit qu'à faire fond que, sy sa rançon ne venoit, nous luy couperions la teste, ce quy l'étonna fort de nous voir un transport pareil. Nous passâmes le reste de la journée et la nuit sans manger que quelques grains de blé d'Espagne que l'on trouva.

*Le 1<sup>er</sup> jour de février.* — Au point du jour nous commençâmes à marcher pour nous en retourner à nos canots, il fallut que le Père se résout à marcher aussy bien que nous, et ce quy lui faisoit plus de chagrin, c'est qu'on le donna à un mulâtre pour le mener un peu de tems de la marche. Comme je le voyois sy triste, je luy demandois ce qu'il avoit, il me fist responce que c'estoit fort estrange qu'un homme comme luy fut mené par un mulâtre, que s'il estoit mené par un blanc, il ne trouveroit point cela rude. Je luy fis responce qu'il estoit fort heureux d'avoir tombé entre nos mains, et que s'il me tenoit, il me feroit point autant d'honneur que cella. Alors, il fut résolu à la marche. A moytié du chemin on vist quelques vaches quy estoient dans le boys, l'on s'arresta là pour tâcher d'en tuer quelqu'une. En ce temps-là il interrogea le mulâtre quy le menoit, et luy dit : — Toy quy es Espagnol, n'es-tu point honteux de t'amuser avecque ces misérables. Croys-moy, viens-t'en avecque moy, et je t'assure que tu seras fort bien. Le mulâtre quy aussytost vint nous dire cela quy nous fit un peu rire; néanmoins, comme ces gens ont l'esprit fort, nous dîmes : il pourroit bien l'abuser. L'on détacha cinq ou six hommes pour demeurer au proche

Le Père Jésuite  
confié à la garde  
d'un mulâtre

de luy en attendant qu'on l'eust acomodé trois ou quatre vaches ; après quoy l'on continua la marche. Au soir, à une heure de soleil, nous arrivâmes au bord du lagon où estoient nos canots, avecque le restant des prisonniers où nous fîmes à manger et passâmes la nuit.

Un  
parlementaire

*Le 2 dudit.* — Nous partîmes de là, où nous laissâmes une lettre du Père. L'on y trouva un homme espagnol quy y avoit esté envoyé de la part de son gouverneur, lequel on amena sur l'ille. Quand il feust sur l'ille, il estoit si fort transporté qu'il ne peut jamais nous parler. L'on luy fit parler le Père jésuite pour l'assurer et les autres prisonniers. Tout ce qu'il peut faire feut de baiser la main et le devant de la robe du Père. L'on le fit entrer dans la loge du Père avecque luy pour le rassurer. Il ne se rassura jamais. Tout ce qu'il peut nous dire feut qu'il estoit envoyé de la part de son gouverneur pour voir ce que nous voullions faire du Père jésuite. Sur quoy nous fîmes escrire une lettre pour qu'il eut à nous envoyer un homme qui fut de bonne résolution. Et aussytost l'on le fait rapporter à terre, où on lui dit qu'il n'avoit qu'à venir avecque toute sorte d'assurance, et que lorsque nous donnions une parole, nous la tenions comme d'honnestes gens. Il nous promit qu'il vouloit revenir. L'on fut quatre jours sans avoir de réponse, ce quy nous chagrinoit. En ce temps-là le navire venant de chercher la barque fut obligé de la brûler, ce quy donna grande joye à l'Espagnol, croyant que c'estoit nostre navire.

Une lettre  
du gouverneur

*Le 7 dudit.* — L'on fut voir à l'endroit où l'on méloit à terre. L'on y trouva une lettre du gouverneur par laquelle il nous marquoit que sy nous voulions rendre le Père jésuite et les autres prisonniers, il nous feroit porter vingt charges de mulet de blé d'Espagne. Nous luy fîmes responce que, pour le Père jésuite, nous ne voulions point le rendre, mais que pour tous les autres, qu'il n'avait qu'à nous rendre les vingt charges de blé d'Espagne, nous les mettrions à terre. Sy que non, qu'il n'avoit qu'à estre assuré que nous leur casserions à tous

la teste. Il fut longtemps sans nous faire de responce. Le Père jésuite voyant que l'on n'avoit aucune responce, il eut quelque frayeur en luy mesme. Et comme on luy donnoit autant de liberté qu'à nous mesmes, il arriva un jour, comme les vers avoient gasté notre canot, l'on le torna le cul en haut, et l'on y fit un grand trou pour y mettre une piessse, et les autres canots estoient l'un à bord et l'autre allé quérir de l'eau douce pour boire. En ce temps là, comme l'on luy donnoit toute sorte de liberté de se promener partout, avecque un homme derrière luy avecque un sabre, il prit l'occasion. Il s'en fust à l'autre pointe de l'ille, et faisant semblant de vouloir lascher l'aiguillette, il mit tout d'un coup sa robe et le restant de ses hardes bas, et aussytost il courut à la mer. Aussytost le factionnaire courut au cap, qui cria : — Le Père jésuite se sauve ! ce quy nous surprit fort. Aussytost on se mit à aveugler le trou quy estoit au canot et le pousser à la mer. En attendant il y en fut par terre, avecque leurs fusils, qui l'amussoient tousiours en luy tirant des coups de fusil à trois ou quatre doigts pour luy faire faire la canne. En attendant le canot s'approchoit tousiours ; lorsque ledit canot fust à luy, il estoit tems, car il commençoit à trouver fond.

Tentative  
de fuite  
du Père jésuite

L'on l'embarque tout nu, comme il estoit, sans aucune harde sur luy, et l'on le ramena là où estoit le cap. Aussytost l'on luy donne sa chemise et le fimes mettre à terre, où comme le monde estoit tout transporté, le maltraitant de quelques coups. Je luy demandoi d'où venoit qu'il avoit fait cela, veu qu'il estoit aussy bien et mieux que nous. Il me fit responce que c'estoit un tel jour que Nostre Seigneur avoit souffert la mort pour luy, et que c'estoit pourquoy il avoit voulu risquer la sienne. Je luy fis responce qu'il devoit souffrir ce que l'on luy faisoit pour l'amour de Dieu. Alors l'on le mit dans une loge que l'on luy fit, avecque un factionnaire à la porte, avecque défense à luy de sortir, et que s'il se metoit en devoir de se sauver davantage on luy casseroit la tête.

*Le 15 de février.* — L'on fut voir à la grande terre, au lieu

Réponse  
du gouverneur

accoutumé, l'on y trouva une lettre que le gouverneur nous escrivoit, par laquelle il nous manda que, pour des vivres, il luy estoit défendu par ordre du Visse-Roy de Mexique, sur peine de la vie, de nous donner ny vivres ny autres choses de la terre, ce qu'y nous mist dans un grand transport, nous voyant dans une coste si escartée, sans aucuns vivres, ny voir aucun lieu d'en pouvoir avoir. Toutesfois, nous estions fâchés de luy avoir escrit que nous leur casserions la tête, mais comme l'on est obligé de tenir sa parole avecque ces sortes de gens, nous luy fines responce que sy il nous vouloit envoyer deux charges de blé d'Espagne, il eut à les envoyer en deux jours, et que l'on luy mettroit tous les prisonniers entre les mains, ou bien que s'il ne les envoyoit point, il n'eut qu'à envoyer quérir les corps de ces gens. Il nous fit pour responce que nous n'avions qu'à en faire ce que nous voudrions, qu'il ne s'en métoit point en peine. Cette réponse nous fut fort touchante, elle nous mist dans un grand désespoir qu'y nous obligea à luy tenir parole que nous luy avions donné contre nostre cœur, quoyque nous nous contentâmes de casser la tête à deux, et renvoyasmes les autres avecque une lettre pour le gouverneur, luy disant que ce n'estoient point nous qui faisons mourir ces gens, que c'estoit luy attendu que pour une bagatelle il leur pouvoit sauver la vie, mais que puisque ils estoient dans ceste résolution, il estoit assuré qu'autant que nous en prendrions il n'y avoit point de quartier, et qu'il n'avoit qu'à s'assurer que nous ferions notre possible pour tâcher de prendre quelques-uns des gouverneurs, et qu'il estoit assuré qu'il auroit le double de la peine des autres quoy qu'il s'en donne bien de garde, car quand ils auroient toute l'armée d'Espagne, je croys qu'ils n'auroient point encore l'assurance de se présenter devant nous.

Exécution  
de prisonniers

L'écart du lagon

*Le 16 de février.* — Nous nous embarquâmes dans nos canots pour descendre au bas du lagon, où nous passâmes la nuit sur une pointe, à l'embouchure dudit lagon, attendant le matin pour sortir, parceque la barre est fort méchante.

*Le 17 dudit.* — Après que le soleil fut levé nous nous embarquâmes avec le Père jésuite dans nos canots pour sortir ; quand nous fûmes sur la barre la mer y estoit si rude que nous faillîmes périr. Par un coup du ciel, Dieu et la Vierge nous fist sortir avecque nostre canot tout plein, et que les vagues de la mer passoient par dessus d'une si grande force que nous croyons estre perdus, et en tout le malheur nostre gouvernail cassa. Enfin Dieu nous fit la grâce de sortir entre deux eaux, avecque quarante hommes et le Père jésuite, qui n'avoit jamais veu une telle douche. Tout le reste du monde, qui estoient à nous regarder, à bord du navire, furent au désespoir de nous voir périr à leur veue, sans nous pouvoir donner aucun secours. Nous fûmes longtemps sans leur paroître. Enfin je croy que Dieu nous envoya ses anges pour nous mettre dehors sans perdre aucun homme, quoyque les coups de mer les jetoient de l'avant du canot à l'arrière, les uns par dessus les autres, sans en jeter aucun hors, qui auroit esté perdu sans aucun remède. Dieu nous fist la grâce de ne manquer point de conduite pour en sortir, car sy nous y avions le moindrement trébuché, nous étions perdus. Nous arrivâmes à bord en pitoyable estat, où nous rendîmes grâces à Dieu de la grâce qu'il nous avoit fait.

La barre

La nuit du courant nous revînmes pour retourner sur nos pas, pour tascher sy nous pourrions faire quelques vivres, ou sinon retourner où nous avions sallé nostre viande pour en saller d'autre.

*Le 19 de février.* — A la nuit nous mîmes quarante hommes à terre pour nous en aller en un bourg qui estoit à sept lieues en la terre, au travers des montaignes.

*Le 20 dudit.* — A midy, nous arrivâmes en ledit bourg, que nous nommions le bourg Alousy, où nous ne trouvions aucuns vivres. L'on fut chercher partout, l'on ramassa quelques grains de blé d'Espagne et quelque autre bagatelle qui nous servit à faire un repas. Nous payâmes fort bien ce que nous y avons pris, car il y eut un homme qui vouloit cher-

Recherche  
de vivres

Un sibiustier  
surpris  
par les Espagnols

cher dans le bourg, et l'Espagnol le voyant tout seul, il se cacha pour le surprendre, ce qu'il fit, ils en firent sortir un dans le chemin, lequel aussytost que nostre homme le vist, il le fit arrêter; comme il estoit à luy parler pour le faire marcher, les autres sautèrent sur luy, quy luy saisirent les armes et l'assommèrent à grands coups de sabre et de pierres. Comme il y avoit quelques-uns de nos gens là au proche, ils eurent peur, ce quy les obligea à s'enfuir. Où l'on le trouva comme mort, l'on le porta à la place d'armes, où les chirurgiens que nous avions le pensèrent fort bien, et nous dirent que ce n'estoit rien, comme il fut aussi. Nous passâmes la nuit dans ledit bourg.

Lettre  
au gouverneur

*Le 21 dudit.* — Nous partimes dudit bourg avecque les prisonniers que nous avions peu attraper, et au soir nous arrivâmes au bord de la mer, où il nous fallut passer la nuit.

*Le 22 dudit.* — Nous envoyâmes une femme avecque une lettre pour porter à son gouverneur, pour voir s'il vouloit nous donner quelques vivres pour la rançon des prisonniers que nous avions pris en son bourg, après quoy nous nous embarquâmes pour aller à bord.

Chasse

*Le 23 dudit.* — Au point du jour nous levâmes l'ancre pour entrer en le port que l'on nomme le port de la Montagne, quy est à une lieue, pour y tâcher de faire quelque viande. En un pré où il y avoit des bestes, nous y fûmes huit jours, espérant la responce de nostre lettre quy ne vint point. Nous fûmes obligés de partir avecque les prisonniers sans avoir aucun vivre qu'un peu de viande que nous avions sallé pour nous conduire là où nous l'avions sallé avant.

Les bananes

*Le 2 de mars.* — Nous levâmes l'ancre pour aller voir à de vieilles habitations s'il y avoit quelques bananes pour nous ayder. A midy dudit, nous mouillâmes où l'on fust à terre sur lesdites habitations, où l'on trouva fort peu de bananes qui n'estoient point à moytié mures. Mais la nécessité nous les faisoient prendre et fort ayses de les avoir. Au soir dudit jour nous levâmes l'ancre pour entrer dans la baye des

Banderes où nous avions sallé nostre première viande, pour aller à un bourg qu'un prisonnier nous faisoit entendre qu'il nous fairoit prendre des vivres.

*Le 3 dudit.* — Nous mouillâmes l'ancre en ladite baye, et au soir nous fûmes à terre 35 hommes, où nous marchâmes toute la nuit, parceque le pratique que nous avions ne vouloit point nous le montrer. Il nous fallut passer toute la nuit en ceste misère. Quand il fust jour nous trouvâmes un chemin, alors nostre guide nous fist entendre que c'estoit le chemin du bourg, et que sûrement nous y aurions des vivres. Après avoir marché cinq lieues encore après qu'il fut jour, nous arrivâmes à un bourg qui avoit esté abandonné il y avoit plus de six années. Alors nous luy demandâmes sy c'estoit le bourg, il nous respondit que c'estoit luy. Tout le monde se trouva fort fâché de ce qu'il nous avoit abusé de la sorte, car l'on ne luy avoit point demandé, et comme le monde estoit fort fatigué et une fort grande chaleur qu'il y faisoit, le monde avoit grand soif. Il n'y avoit pas seulement une goutte d'eau. Nous fusmes contrainsts de décamper au plus tost pour aller voir sy nous pourrions en trouver. Alors, pour nous faire plus enrager, ledit pratique ne vouloit point marcher, croyant que nous l'aurions laissé, et comme nous n'étions qu'à trois ou quatre lieues d'une grande ville qui est la capitale de la Nouvelle-Biscaye, nous luy dismes que s'il ne vouloit point marcher, nous l'allions pendre à un arbre. Il nous respondit qu'il ne s'en soucioist point, et de crainte qu'il nous fist quelque méchante affaire, et mesme on voyoit des cavaliers autour de nous, l'on le fit pendre par un nègre sur le bord du chemin. Nous marchâmes trois lieues, où nous arrivâmes à une heure de soleil à une halte de vaches dont tout le monde s'estoit sauvé. Il n'y avoit que les murailles. L'on fust aussytost dans le boys, où l'on tua quelques vaches que l'on porta. Un chacun fit à manger, car depuis le bord l'on n'avoit point mangé et encore fort peu ; nous passâmes là la nuit.

A la recherche  
des vivres

Le guide est  
pendu



Chasse  
aux vaches

*Le 4<sup>e</sup> de mars.* — Après avoir mangé un morceau de viande, car nous n'avions point autre chose, nous parlâmes pour aller au bord de la mer. En partant nous mîmes le feu au logis qu'il y avoit, et à deux heures après midy, nous arrivâmes à bord avecque un peu de viande que nous apportâmes à nos gens quy gardoient le navire et quy ne faisoient pas trop bonne chère.

La rançon  
du Jésuite

*Le 5 de mars.* — Au point du jour nous levâmes l'ancre pour aller mouiller en le fond de l'anse, devant une rivière d'eau douce quy court la mer, où nous avons mouillé à une heure après midy. Et aussytost on fut à terre pour y tuer quelques vaches quy y sont en quantité, où nous avons resté jusqu'au 15 avril à saler de la viande pour nous en aler, et chercher une grande rivière pour y faire des canots, parceque les nostres estoient pourris. En ce temps-là, le Père jésuite nous voyant à la dernière extrémité et qu'il n'avoit pas meilleur que nous, nous fit des propositions que sy nous voulions, il nous feroit donner la charge de cent mullets de blé d'Espagne, avec cent vaches salées, un peu de tabac et qu'il ne pouvoit point nous donner de l'argent. Nous quy estions en une fort grande nécessité pour les vivres, et l'hiver quy venoit et qu'il falloit aller mettre le navire en sûreté, fit que nous l'octroyâmes à ce qu'il nous prometoit et deux mille escus en argent. Ayant conclu avec luy qu'il nous donneroit cela en le port de la Montagne, quy estoit le port où nous devions aller faire nos canots, nous fist partir un peu plus tôt que nous n'aurions fait.

*Le 15 d'avril.* — Nous levâmes l'ancre de la baie Bandere pour aller en le port de la Montagne.

*Le 20 dudit.* — L'on envoya le grand canot à terre pour chercher de la viande. Comme nous étions accalmis au soir, ils revinrent avecque deux vaches. En passant la barre pour ressortir ils pensèrent périr.

Le port  
de la Montagne

*Le 25 d'avril.* — Nous mouillâmes l'ancre en le port de la Montagne, quy estoit le lieu de la rançon, et aussytost l'on

envoya une femme avecque une lettre du Père jésuite qu'il escrivoit au supérieur d'un couvent, qui estoit à quatorze lieues dans la terre, de luy envoyer la rançon susdite au plustôt, car il ne faut point douter que le tems luy duroit beaucoup depuis trois moys qu'il estoit à faire un méchant caresme.

*Le 26 dudit.* — L'on fut trente hommes dans la rivière qu'y se nomme Santiago, où l'on monta quatre lieues haut, où l'on trouva de fort beaux arbres, où l'on fit deux canots, l'un de vingt-quatre rames, l'autre de dix rames.

La rivière  
de Santiago

*Le 28 dudit.* — L'on eut réponse de la lettre par laquelle il nous mandoit qu'il voyoit bien que nous estions en grand paine et fort esloignés de nostre nation, et qu'il ne savoit comment nous ferions pour nous en retirer, et que sy nous voulions le croire, nous n'avions qu'à l'aller trouver chez luy, sans aucune arme, qu'il nous feroit passer à la Belle à Cruz par terre, et là il nous feroit embarquer en la flotte des galions pour Espagne, et qu'en Espagne il nous feroit donner à chascun cinquante escus pour nous conduire chascun chez soy. Nous faisant serment de foy d'ecclésiastique qu'il ne nous seroit fait aucune chose, et pour marque de fidélité il nous envoya une flèche pour prendre hauteur, croyant que nous en manquions.

Réponse  
pour la rançon

*Dudit.* — Aussytost nous luy fismes responce où nous le merciâmes de la bonté qu'il avoit pour nous. Mais que nous avions entendu dire que sa mission étoit bientôt finie, et que s'il vouloit s'embarquer dans nostre bord que nous le porterions en France, et que ça luy éviterait beaucoup de travail et de fatigue de mulle, car le chemin de la terre étoit beaucoup plus fatigable que celui de la mer. Toutesfois que nous luy estions obligés, mais que ce n'estoit point là ce que l'on luy demandoit, et qu'il fit ses diligences parceque nous voulions nous en aller sur la coste du Pérou avant l'hiver.

*Le 30 dudit.* — Il nous fit responce que pour les vivres il nous les donneroit pour nous retirer hors de ce pays-là, mais

Réponse  
du supérieur

que pour l'argent il n'en avoit point, et que le couvent estoit pauvre. Le Père que nous avions, à quy il tarδοit d'estre hors d'avecque nous, quoyqu'il estoit mieux que nous, luy fit aussytôt responce qu'il eust à luy envoyer sa rançon au plus tost. Que sy le Vice-Roy ou quelque autre officier de quelle qualité qu'il fut le vouloit empescher, qu'il usat et se servit de leur autorité et privilège.

Construction  
des canots

*Le premier jour de may.* — La réponse qu'il nous fist fut qu'il commença à nous envoyer quelques vivres qu'il trouva sur les dépendances dudit bourg, et nous fit dire de bouche qu'il alloit par toute la province nous chercher des vivres et tout ce qu'il nous falloit. Il nous devoit donner tous les jours deux vaches fraiches, nous ne les pressions point beaucoup pour avoir le temps de faire nos canots en repos. Nous y avons resté jusqu'à la fin du moys, et le 4 de juin nous avons achevé de recevoir la rançon où nous avons mis tous les prisonniers à terre avecque le Père jésuite. Nous fûmes encore quatre jours à achever nos canots.

La rançon

*Le 8 de juin.* — Nous levâmes l'ancre dudit port de Montaguel pour nous en aller chercher quelque bon port en l'isle de Califorme pour hiverner, parce que dans l'hiver il [fait] fort mauvais tems, le vent de Sud avecque force, pluye, et le tems est fort contraire pour monter à la coste du Pérou.

Les îles Marie

*Le 10 dudit.* — Nous avons mouillé l'ancre à l'une des îles Maries, où nous avons esté huit jours à manger de la tortue, où nous primes un peu de sel, où nous coupâmes un gouvernail pour nostre navire, de boys d'acajou quy est un bon boys.

*Le 18 dudit.* — Nous avons levé l'ancre desdites îles Maries, où nous avons laissé nos vieux canots pour aller à l'isle de Califorme pour y passer l'hyver.

Le port  
de la Paix

*Le 26 dudit.* — Nous avons atterri à l'isle de Califorme, où nous avons entré en une fort grande baye, quy est un très beau port que l'on nomme le port de la Paix, quy est un port à l'abry de tous vents, où il y a très beau caresne des navires.

Il y a du boys et de l'eau douce ; il y a des Indes sauvages qu'y sont tout nus, c'est une terre fort méchante et fort sèche qu'y ne produit rien. Il y a grande quantité d'huitres à perles et quantité de mines d'or et d'argent qu'y ne sont point travaillées. Les sauvages sont errants comme des bestes qu'ils sont. En ce dit port nous y avons resté troys moys, où nous avons dédoublé nostre navire et fait ce qu'il avoit besoin. Nous mangions des tortues que nous prenions dans un lagon qu'y estoit dans le fond de l'anse.

La Californie

Les tortues

Sinalo

*Le premier de septembre.* — Nous avons levé l'ancre dudit port de la Paix, pour aller faire défense à une ville que l'on nomme Sinalo, qu'y est une ville où il y a garnison.

*Le 8 de septembre.* — Nous avons atteri sur la coste de la Nouvelle-Galice, où nous croyons estre devant Sinalo, mais comme nos cartes de géographie ne sont point bien marquées nous estions à trente lieues plus au Nord.

*Le 9 dudit.* — Nous avons mouillé l'ancre dans la coste de Sinalo avant midy. Nous nous sommes embarqués dans nos canots, où nous avons entré en un grand lagon, où nous avons monté trois lieues dans le haut, où nous avons mis à terre quarante hommes, où nous avons marché tout en travers des salines jusques au soir, où nous avons passé la nuit.

Débarquement

*Le 10 dudit.* — Au point du jour nous avons commencé à marcher jusques à midy où nous avons tombé dans un fort grand chemin. Et aussytost nous y avons trouvé des logis d'Indes espaignols qu'y estoient sur le bord d'une fort grande rivière, où il s'amassa, en un plein deit (?) une grande quantité d'Indes, qu'y vinrent aussytost fonder sur nous, au bout de nos armes, sur quoy nous fismes toute nostre descharge sans qu'il en resta un seul sur la place. Je crois qu'ils fondirent, car aussytost que nostre descharge fut faite, ils disparurent tous, ce qu'y nous estonna fort, et les voyant venir comme des troupeaux de moutons de tous cotéz, ça nous fit résoudre à nous en retourner, et nous dimes entre nous qu'il falloit bien prendre garde à appliquer ses coups, ce que l'on fit par la

Combat  
avec les Indiens

suite. Aussytost, comme nous voulions entrer dans le chemin, nous en aperçusmes trois ou quatre centz quy venoient droit à nous, quy nous fist reculer hors du boys, en une belle place qu'il y avoit dans le bourg où ils avançoient tousjours. Nous nous appliquâmes à tirer comme il faut, sans nous brouiller, tout autant qu'il en venoit pour mettre le nez dans ladite place, nous n'en manquions aucun. Mais comme nous les voyons tousjours venir en très grand nombre, nous nous résolûmes à sortir pour nous en retourner. Et par bonheur ils étoient rebutés de voir qu'ils ne pouvoient point montrer le nez qu'ils ne fussent tués.

Les flèches  
des Indiens

Nous avions une lieue de méchant pays à passer, parceque le boys estoit fort espais. En le cours de ce chemin ils nous blessèrent bien du monde avec des flèches. Lorsque nous eûmes gagné le pays clair, ils ne nous pouvoient plus approcher, parceque tout autant qu'il en venoit à la portée de nos armes, nous les frappions. Enfin il nous fallut battre tout le reste de la journée jusques à la nuit sans une goutte d'eau à boyre, car nous estions dans des pays de salines et campâmes dans le milieu de la saline, où l'on fit de fort grands trous pour voir sy l'on pourroit trouver de l'eau. Il fallut passer la nuit à boyre son pissat jusqu'au point du jour; quoyque nous ne dormîmes point de toute la nuit, tant pour la soif que pour la crainte que nous avions qu'ils fongassent sur nous. Enfin nous passâmes la nuit en ce pitoyable estat. Au point du jour nous commençâmes à marcher et à tirer sur les Indes, quy nous suyvoient tousiours. Quand la chaleur fust envoyée, nous estions sy fort fatigués de faim et de soif que nous ne pouvions plus marcher, lesquels renioient l'heure de leur naissance et ne savoient s'ils estoient hommes ou bestes. Enfin Dieu nous fit la grâce, malgré tout le mal de nos ennemis, de gagner nos canots; sy nous avions eu une demie lieue à marcher davantaige, nous y aurions tous demeuré, car ceux quy se portoient bien se crevoient à porter les autres. Enfin, nous estions en un sy pauvre estat, que s'il

Une marche  
fatigante

y avoit eu dix honnestes hommes, ils nous auroient tous défauts. Quoique ces misérables nous poursuivirent jusque à nos canots, où aussytost que nous fûmes arrivés on nous donna de l'eau qu'il nous fallut rejeter à terre, et la plus grande partie pensa mourir. A midy, nous arrivâmes à nos canots, nous descendîmes peu à peu au bord de la mer, où nous nous cachâmes. L'on envoya un canot à bord avec les gens quy avoient gardé les canots pour nous quérir quelque chose à manger. Ledit canot revint la nuit même, quoyqu'il y avoit quatre lieues pour aller à bord du navire, avecque ce qu'il y avoit à bord de prest. Tout le monde mangea un morceau quy nous fit grand bien. C'est la plus méchante coste qu'il y ait au monde. C'est tout païs de sallines où il n'y a point un boys ny une goutte d'eau.

*Le dixième de septembre.* — Nous nous sommes embarqués à bord de nos canots pour aller à bord, où nous avons arrivé à midy au navire; aussytost nous avons levé l'ancre pour aller mouiller devant l'embouchure de la grande rivière quy estoit à distance de nous de trois lieux. Et c'estoit la rivière quy passoit par le bourg où nous estions avant. Au soir nous avons mouillé devant ladite rivière, où nous avons resté huit jours à remplir nostre eau, et pour nous remettre le corps de la fatigue que nous avions eu à nostre descente. Il y avoit quelque peu de gibier que l'on alloit tuer dans ladite rivière, quoiqu'il y avoit bien sept à huit centz Indes sur les pointes de l'embouchure de ladite rivière. La rivière estoit un peu large, ça ne nous empêchoit point d'y entrer, quoyqu'ils fussent là, et comme la monition nous estoit une chose fort précieuse, ne voullions point tirer sur eux pour en user sans aucun profit, veu qu'il nous falloit tousjours vivre au bout de nos armes sans voir aucun remède.

*Le 18 de septembre.* — Nous avons levé l'ancre pour suivre dans le canal de Califorme avecque un grand vent de Sud.

*Le 19 dudit.* — Nous cinglâmes tousjours dans ledit canal qui fait la grand ille de Califorme et la grand terre ferme de

En chasse

Le canal  
de Califorme

l'Amérique, où à midy, par hauteur par les vingt-huit degrés Nord, le canal estrasit sy fort en peu de tems, le tout à la veue, que l'on vist qu'il fermoit tousjours. Deux heures après midy nous primes, comme ne voyant point le canal devant nous, résolution de nous en retourner de ce pays désert, où il n'y a que des sauvages et point d'apparance de passage, et le vent qui donnoit très fort en ceste coste, nous fit revirer plus tost que nous n'aurions fait pour nous en retourner en le port de la Paix, où nous avions déjà passé trois mois. Lorsque nous avons repris le vent, le canal n'avoit pas plus d'une lieue de large et paroissoit tousjours plus estroit. C'est pourquoy je double qu'il y ait passage, quoyque les cartes de géographie le marquent assez large. Je croys qu'il n'y a jamais esté de navire sy avant comme nous, et même je ne conseille point à ceux quy yront de s'y enfourner, car ils courent grand risque de s'y perdre et d'y mourir de faim, parceque c'est une méchante coste.

A la remorque

*Le 23 de septembre.* — Nous estions à louvoyer le long de la coste de l'ille de Calliforne, sans pouvoir rien gagner d'un gros vent de Sud, à cause d'un grand canot que nous tenions devant et quatre rameurs attachés à nostre navire, qui nous empeschoit de gagner de l'avant. Où l'on fit embarquer vingt et six hommes dedans, pour le mener le long de la coste pour gagner en ledit port de la Paix, où à midy nous estions à trente lieues Nord.

Retour au port  
de la Paix

*Le 10 d'octobre.* — Nous avons entré avec le navire dans le port de la Paix, où nous avons passé les trois mois, croyant qu'il y avoit longtemps qu'ils estoient rendus par nostre grand canot, ce quy nous surprit fort de ce qu'ils n'estoient point encore arrivés, nous appréhandions qu'ils ne fussent perdus le long de la coste, ou que les sauvages les auroient surpris en quelque part. Par un grand bonheur, comme le soleil s'alloit coucher, nous vismes le canot à la voile qui entroit dans ledit port, et comme ils estoient sy fatigués de la longueur du chemin avecque le vent contraire quy estoit toujours

Le navire  
est rejoint par  
l'équipage  
du canot

Sud, et qu'ils mouraient de faim et de soif, qu'ils ne pouvoient voir le navire qu'y n'estoit pas à une lieue d'eux, et voyant qu'ils ne venoient point à nous, nous leur tirâmes un coup de canon qu'y leur fist voir le navire, et aussytost ils vindrent à bord où ils nous dirent que, depuis le 23 de septembre jusques à l'heure qu'ils arrivèrent à bord, qu'y estoit le soir du courant, ils n'avoient mangé rien qu'un chien de mer, qu'y leur avoit duré quatre ou cinq jours, et un repas de quelques oyseaux que l'on nomme des fous. Et mesme il y avoit huit jours qu'ils avoient manqué d'eau, ils avoient esté obligés de prendre de l'eau qu'y estoit presque sallée. Enfin, Dieu leur fit la grâce de se rendre en ce pitoyable estat, car s'ils eussent esté obligés d'estre encore un jour dehors, nous ne les aurions jamais veus. L'on les envoya dans le lagon qu'y estoit dans le fond de l'ance pour qu'ils tachassent à se remettre, avecque du monde pour aller à la chasse et à la pêche pour eux.

*Le 11 d'octobre.* — Nous entrâmes nostre navire dans ledit lagon où nous avons esté jusques à la fin de novembre pour laisser passer le restant de l'hiver, où nous vivions de tortues de mer qu'y estoient dans le lagon. Toute la coste de Calliforne est une meschante coste, c'est un pays fort sec et inhabitable, où il n'y a rien quoyque ce soit, que grandes quantités d'huîtres à perles, de quoy les sauvages vivent, et de poisson quand ils en peuvent attraper. Ils naviguent sur des *piperés* (?) qu'y sont de trois ou quatre mourceaux de boys fort mou, qu'ils clouent l'un à l'autre avecque d'autre boys dur qu'ils font pointus, qu'ils traversent tout au travers. Ils sont tous nus, et ce qu'ils mangent, ils mangent tout cru, quelquefoys ils font chauffer.

Les sauvages  
de la côte

*Le 30 de novembre.* — Nous avons sorty hors de ladite baye du port de la Paix, pour faire route pour la coste de la Nouvelle-Biscaye, pour aller faire descente à une petite ville qu'y est à quatorze lieues dans les terres.

*Le 3 de décembre.* — Nous estions à six lieues de terre



Le pavillon  
des flibustiers

Escarmouche

Campement

Envoi d'un  
parlementaire

avant, qu'ils se battirent contre trente hommes au mesme endroit. Apparemment lorsqu'ils nous virent ils eurent la moitié de la peur. Nous quy avions tousjours l'œil d'un costé et d'autre, nous aperçûmes remuer quelques Indes dans les herbes. Aussytost nous mîmes nostre pavillon blanc bas, et mîmes un pavillon rouge avecque une tête de mort dedans et deux ossemens en croys au dessous de la tête, en blanc, au milieu du rouge, et puis nous marchâmes. Aussytost que nous fusmes proches, nous tirâmes des coups de fusil dans les herbes où estoient les Indes cachés et ils s'enfuirent tous. La cavalerie, quy estoit cachée derrière un morne boisé, aussytost voulut foncer sur nous, croyant que les Indes nous avoient surpris et qu'ils nous tenoient. Lorsqu'ils virent que nous les regardions venir et qu'il n'y avoit point d'Indes, ils n'osèrent point approcher de nous. Nous leur tirions quelques coups de fusil quoyqu'ils estoient fort loin. Nous trouvâmes la carcasse d'une vache qu'ils avoient donnée aux Indes pour les régaler, et des vaisseaux en quoy il y avoit de l'eau-de-vie dont ils les avoient fait enivrer pour les faire foncer. Grâce à Dieu tout cela ne leur servit de rien, nous marchâmes tout le reste de la journée, où nous couchâmes en un pré qui estoit à six lieues de la ville.

*Le 4 de décembre.* — Au point du jour nous commençâmes à marcher par dedans l'eau jusques à la ceinture. Après midy nous nous rendîmes au bourg quy estoit au bord du lagon et nous passâmes là le reste de la journée et la nuit à nous reposer.

*Le 8 dudit.* — Au point du jour nous nous embarquâmes après avoir envoyé un Espagnol dire aux autres qu'ils eussent à nous envoyer des vivres à la pointe de l'embouchure du lagon. Aussytost nous descendîmes sur une petite île de sable quy est à l'embouchure, en dedans de la barre du lagon, où nous arrivâmes après midy, où nous mîmes tous nos prisonniers à terre, et nous autres aussy, où nous passâmes la nuit.

*Le 9 dudit.* — L'homme que nous avons envoyé à terre vint à la pointe avecque un peu de farine de froment et des vaches qu'il nous tua, que nous partimes sur l'ille, après quoy nous composâmes, après avoir un peu nettoiyé le dos du gouverneur pour sa peine de nous avoir fait enrager lorsqu'il estoit dans son gouvernement. Je suis seur que honneste homme en seroit mort cent fois, et luy dismes : — « Toy qui empesche que la populace ne se rachète, tu es assuré que tous les jours tu en auras autant jusqu'à ce que ta rançon soit venue, et sy elle ne vient pas, tu n'as qu'à t'asseurer qu'il n'y a point de maux que nous n'inventions pour te faire souffrir jusqu'à ce que tu sois mort ». Alors nous composâmes pour la rançon de tous. Ils nous promirent cent mille escus en argent et huit centz charettes de farine de froment, deux centz charges de mules de blé d'Espagne, huit centz bœufs salés avecque le suif et d'autres bagatelles. Ils nous devaient donner tous les jours cinq vaches, deux charges de farine et d'autres bagatelles pour nous entretenir pendant le temps qu'ils nous tiendroient là. Ils nous demandèrent un moys de tems pour avoir tout. Ils nous dirent qu'il falloit leur laisser aller un homme pour faire leurs affaires. Ils choisirent le supérieur du couvent de St-François, à quy ils se fièrent tous, comme le croyant honneste homme. Aussytost qu'il fut à terre, il nous faisoit porter tous les jours ce qu'il nous avoit promis, et nous dit qu'il falloit qu'il allast à la ville capitale de la province pour ramasser toute la rançon. Au lieu d'aller là où il nous avoit escrit, il s'en fut à la ville de Mexico, parler au vice-roy, lequel aussytost fit partir un navire du port de Capulco pour venir nous prendre. Et comme l'Espaignol ne les amusoit tousjours, de jour à autre, il donna occasion de quelque maniere de nous défier, ce quy nous obligea d'envoyer la moytié du monde à bord pour garder le navire et faire bonne garde, et l'autre moytié nous étions sur l'ille avecque les prisonniers.

Une forte rançon

Le vice-roi  
envoie  
un vaisseau

*Le dernier jour de décembre 1688.* — Au point du jour,

notre navire tira un coup de canon et mit le pavillon en berne, qu'y estoit son signal. Aussytost nous nous embarquâmes avecque les principaux prisonniers et le plus d'autres que nous peumes, et nous sortymes la barre du lagon. Et aussytost que nous feumes à bord, nous levâmes l'ancre et nous feumes reconnoitre le navire, voir sy c'estoit l'amiral, que nous savions qu'y estoit là, ou bien un autre corsaire. Nous feumes tout proche de luy, où nous vîmes que ce n'estoit point l'amiral ny le vice amiral; que c'estoit un des autres qu'y ont vingt et deux canons et deux centz cinquante hommes. Comme estant un petit navire que le nôtre, et n'estant que septante hommes, ce n'estoit guère nostre affaire d'attaquer un tel navire de guerre de ceste force ny autre. La nécessité où nous estions pour nous retirer de ceste meschante coste nous fist résoudre à le vouloir attaquer; il estoit trop tard pour l'aborder. Nous tinmes le vent toute la nuit pour l'attaquer le lendemain pour nos estrennes.

Préparatifs de  
combat

Combat naval

*Le premier jour de janvier 1689.* — Au point du jour nous nous trouvâmes à une lieue au vent dudit navire, où nous mîmes à la cape, espérant que le vent forsisst. Comme nous estions en grande impatience d'en voir la fin, nous arrivâmes sur luy pour l'aborder. Il n'y avoit qu'un petit vent, quand nous fûmes à jeter une galette à son bord, le feu qu'y sortoit tant d'un costé que d'autre fist calmer entièrement le vent; nous fusmes trois ou quatre heures bord à bord à nous battre sans aucun vent, ce qu'y fit que la mer nous jeta derrière luy et l'escarta de nous. Quand le vent s'envoya il estoit au vent à nous et la nuit vint; il fist fausse roustie. Il nous tua deux hommes et blessa dix huit, ce qu'y nous obligea à nous en aller sur les illes Maries pour les faire guérir et faire des canots pour mettre de l'eau.

Escale  
aux Iles Maries

*Le 3 de janvier 1689.* — Au matin nous avons mouillé l'ancre à ladite ille Marie, où nous avons mis tous nos prisonniers à terre et nos blessés. Nous y avons rasé le pont de haut de nôtre petit navire pour y mettre de plus forts canons,

et fait des canots à l'eau et un canot de guerre. Nous y avons resté jusqu'à la fin du mois, où nous nous sommes tous rembarqués, tous nos blessés estoient guéris, à la réserve d'un guy avoit un coup de mousquet dans l'épaule. Le soir que l'on se rembarqua, le gouverneur que nous avions, voyant qu'il alloit mal passer son tems, sy sa rançon ne venoit, comme auparavant il doutoit qu'elle vint, cela l'obligea la nuit de se jeter à la mer pour aller à terre, et en la mesme nuit il s'en sauva autres qui apparemment luy avoient donné parole, ce qui nous fit perdre encore deux jours pour les chercher. L'on vit bien les trois autres, mais pour le gouverneur, je crois bien qu'il se noya, car il n'est point paru aucunement.

Evasion  
de prisonniers

*Le 2 de février.* — Au matin nous avons levé l'ancre de ladite ille Marie pour aller quérir nostre rançon.

*Le 8 dudit.* — Nous avons mouillé l'ancre en le port de Saint-Sébastien, où nous avons mis une femme à terre, qui estoit une des servantes d'une des femmes de qualité que nous avons pris en ladite ville, avecque une lettre pour le général de la province, voir s'il vouloit nous donner rançon.

Le port  
St-Sébastien

*Le 12 dudit.* — Il nous fist responce que le port estoit trop loing, et que sy nous voulions aller devant la barre du lagon, où nous estions avant, que là nous nous pourrions accommoder; nous luy fismes responce que nous y allions et qu'il n'avoit qu'à nous envoyer le navire qui s'estoit battu contre nous; que nous souhaitions bien le voir pour le satisfaire, et qu'il nous dépéchat; que s'il nous amusoit encore, qu'il n'avoit qu'à venir quérir les corps de ses gens et qu'il n'avoit qu'à en être assuré.

*Le 13 dudit.* — Nous avons levé l'ancre dudit port de St-Sébastien pour aller devant la barre du lagon de Capponet, qui est le nom de la ville que nous avons pris.

*Le 15 février.* — Nous avons mouillé l'ancre devant la barre du lagon de Capponet, et aussytost l'on a fait embarquer tous les prisonniers dans nos canots avecque vingt cinq hommes,

et nous fumes dans le lagon sur la même îlle où nous avions esté avant.

*Le 16 dudit.* — L'Espagnol vint nous parler et nous dit que la rançon estoit trop forte, qu'il ne pouvoit point nous la donner, et que sy nous voullions nous accommoder, qu'il nous enverroit deux hommes raisonnables pour convenir avecque nous. Nous quy estions en grand nécessité de vivres, nous les aurions donné de tout nostre cœur pour en avoir. Nous leur fimes responce qu'ils n'avoient qu'à venir avec toute sorte d'assurance, que nous conviendrions du prix avecque eux. Ils furent plus de huit jours sans nous faire responce, ce quy nous fascha fort. Nous leur escrivismes que s'ils ne venoient dans trois jours, ils n'avoient qu'à venir quérir les corps de leurs gens, à quoy ils ne répondirent point. Aussytost le temps escheu, l'on prit un des prisonniers auquel l'on mena à la grand terre, où l'on luy cassa la teste ; aussytost que nostre canot fut retiré, il y pareut des cavaliers quy enlevèrent le corps.

Exécution  
d'un prisonnier

(A continuer).

# DE QUELQUES TRAVAUX SUR LE BASQUE

FAITS PAR DES ÉTRANGERS

PENDANT LES ANNÉES 1892-94

---

Les années 1892-93-94 marqueront dans les annales de l'Escuara par un nombre d'ouvrages publiés en basque et par des études sur le basque et sur les Basques. Il y a eu autrefois des époques semblables de progrès dans la connaissance du basque : périodes marquées par la publication d'excellents travaux, par un souffle d'enthousiasme, par la curiosité du monde savant arrêtée pour un instant sur la question basque. Ces époques ont été suivies par de longues années de négligence et de stérilité pendant lesquelles rien, ou presque rien, n'a été produit qui valût la considération des savants.

Les noms de Dechepare et de Leizarrague remplissent à eux seuls le XVI<sup>e</sup> siècle. Axular, Larramendi, à qui nous pouvons joindre le nom de Pierre d'Urte, illustrent le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle. W. Von Humboldt et Astarloa marquent l'entrée du XIX<sup>e</sup>; mais ce n'est que trente ans après que Chaho, Lécluse, d'Abbadie ont entrepris leurs travaux. Pourtant la vraie science, l'étude réellement scientifique du basque et la connaissance approfondie de l'Escuara s'est inaugurée avec les noms du prince L.-L. Bonaparte, de M. le chanoine Inchauspe, de M. Julien Vinson, de M. W. J. Van Eys et de leurs disciples, le capitaine Duvoisin, M. Gèze, Don Arturo Campion et autres. Ce groupe d'écrivains a plus fait pour la connaissance de l'Escuara que tous ses devanciers.

Pour la première fois l'étude du basque est assise sur des fondements aussi solides que ceux des autres langues et est conforme à la science linguistique.

Mais comme il arrive toujours dans la marche ascendante de toute science véritable, un progrès déjà fait n'est qu'un échelon vers un progrès ultérieur. Le dernier mot n'est jamais dit. Les matériaux ne sont jamais épuisés. On en trouve toujours de nouveaux. On remanie les vieux débris que l'on croyait de nulle valeur, et ils donnent des produits superbes sous l'analyse plus exacte et sous les procédés de la science moderne. C'est ainsi que les deux années qui se sont écoulées nous ont montré de nouvelles découvertes dans le basque, et ce qui est peut-être de plus d'importance, elles nous ont donné la publication de manuscrits basques ensevelis dans les bibliothèques de l'étranger, et tout à fait inaccessibles aux savants. Il y a eu aussi la réimpression d'ouvrages rares et presque introuvables, la collection et la publication d'inscriptions et de légendes monétaires; il a paru des études importantes, des analyses très profondes des formes grammaticales de la langue basque. Je parle seulement de ce qui a été fait à l'étranger ou par des étrangers.

Mais avant d'entrer en matière je tiens à décharger ma conscience sur la témérité de mon entreprise. Je n'ai pas la prétention d'être un basquisant, ni de savoir l'Escuara, je ne suis qu'un amateur du basque, un bascophile qui aime le pays, les traditions, et surtout le peuple basque, mais qui n'a aucunement le droit de s'ériger en critique ou juge des travaux d'autres plus compétents que lui. Je ne suis que leur simple chroniqueur. Et même comme chroniqueur je ne puis faire une histoire complète. Il y a bien des choses qui auront pu m'échapper. Je prie mes

lecteurs de bien vouloir suppléer mes défauts et de ne pas être trop sévères sur l'incompétence de l'écrivain :

*Si quid novisti rectius istis,  
Candidus imperti ; si non, his utere mecum.*

## PUBLICATION DE MANUSCRITS ET RÉIMPRESSIONS

En 1892, M. Julien Vinson, professeur à l'Ecole des Langues Orientales vivantes, à qui les lettres basques doivent tant, et qui tient maintenant la place devenue vacante par la mort du regretté prince L.-L. Bonaparte, M. Vinson a imprimé pour la première fois, avec préface de 16 pages, où il nous dit, selon son habitude, tout ce qu'on sait sur Pouvreau, ses manuscrits et sa vie, *Les Petites Œuvres Basques de Sylvain Pouvreau* (Châlons-sur-Saône, chez L. Marceau, 5, rue des Tonneliers). Ces petites œuvres ne sont que quelques mots très superficiels sur la grammaire de la langue basque (pp. 1-9), ensuite deux pages (11-12) de fragments basques sur un thème de Tacite. Vient encore un sermon pour la Pentecôte (?) en basque, sans traduction (pp. 12-24). Le reste du livre (pp. 25-95) est rempli d'une traduction en basque d'un traité sur *Les Privilèges de la Mère de Dieu*, avec l'original en français au bas des pages. Le tout finit avec le *Privilege du Roi* (3 pages). L'époque même de la vie de Pouvreau (1614-1670-80) donne de l'importance à ses écrits. Ces études ont aussi cela de remarquable que Sylvain Pouvreau est le premier des rares étrangers qui ont réussi à apprendre et à écrire l'Escuara couramment et avec correction. Il y a donc un certain à-propos pour que ces petites œuvres, laissées en manuscrit, soient imprimées après un oubli de deux siècles, par un étranger aussi savant en langue basque que Pouvreau lui-même.



Le livre qui attire ensuite notre attention est une réimpression de la même époque que celle des manuscrits de Pouvreau. Elle est due à l'enthousiasme d'un savant voyageur anglais, M. Edward Spencer Dodgson. C'est la *Capanagaren Doctrina*, une traduction en basque, avec l'espagnol en face, de l'*Exposicion Breue de la Doctrina Christiana, compuesta por el P. M. Geronimo de Ripalda de la Compania de Jesus*. (Con licencia en Vilbao, por Juan de Azpiroz, año de 1656). C'est une reproduction exacte de l'édition originale. Elle a la singularité d'avoir été faite par un Anglais à l'imprimerie du journal *A Folha*, en Vizeu, Portugal. Elle a exigé des soins infinis de la part du rédacteur pour arriver à une si grande exactitude d'impression dans un pays si étranger aux lettres basques et anglaises. A l'édition originale, M. Dodgson a ajouté une page (CLXIV) où le basque, le français, le portugais, l'espagnol et le latin se cotoient assez bizarrement ; un *Prologo* en espagnol (pp. CLXV-vi), destiné d'abord à la *Revista Euskalerrua*, de San Sebastian ; une *Version literale*, en espagnol, de la dédicace basque de Capanaga (pp. CLXVII-VIII) ; un *Index* très utile des 500 formes du verbe de Capanaga (pp. CLXIX-CLXXV), et quelques *After-words* en anglais, où l'auteur donne pleine bride à sa verve originale. M. Dodgson a rendu un service incontestable aux lettres basques par cette réimpression du premier livre imprimé en basque de Vizcaya.

Nous nous occuperons maintenant d'un savant allemand établi depuis longtemps dans le commerce à Bordeaux, mais grand amateur de la langue et des études basques, Herr Victor Stempf. Nous parlerons plus tard de ses remarquables études grammaticales ; à présent nous nous occuperons de trois réimpressions qu'il a fait faire chez F. Destouesse, 5, rue Notre-Dame, Bordeaux.

(1) B. Dechepare. *Linguae Vasconum Primitiæ (Poésies Basques)*. Troisième réimpression, conforme à l'original de 1545 (1893). La deuxième réimpression des poésies de B. Dechepare fut faite à Bayonne, chez Cazals, en 1874, par les soins de notre collègue, M. Julien Vinson.

(2) *Supplément des Proverbes Basques recueillis par Arnould Oihenart*. Nos 538-706, avec la traduction en français. Nouvelle édition conforme à la première de 1657. Cet ouvrage peut servir comme complément non-seulement aux proverbes d'Oihenart, mais aussi aux *Anciens Proverbes Basques et Gascons*, recueillis par Voltaire, qui furent aussi réimprimés chez Cazals, à Bayonne, en 1873. Je crois qu'il y a aussi une autre réimpression qui a paru tout récemment à Bayonne, chez Lasserre.

(3) Plus intéressante encore est la réimpression des *Textes des Anciennes Danses Basques chantées*, recueillies par J.-J. de Iztueta, et publiées en 1826 à San Sebastian. L'histoire des deux éditions (Donastian, 1824 et 1826) des *Danses Basques Anciennes*, publiées par Iztueta, est assez curieuse. La censure s'exerçait alors à San Sebastian et dans *las Provincias Vascongadas* avec une rigueur extrême. C'était la dernière période du règne de Fernando VII, après la mort de Riego, et de l'extinction temporaire de toute velléité de libéralisme en Espagne. Bien des pièces recueillies par Iztueta furent supprimées, d'autres furent tronquées ou expurgées avec une prudence méticuleuse. Heureusement un écrivain anglais qui, ou personnellement, ou par ses amis, était en relations avec Iztueta, a fait la critique de ces deux éditions publiées à San Sebastian, dans *The Foreign Review and Continental Miscellany*, vol. 2, art. iv, pp. 338, et vol. 4, art. ix, p. 198. (London, Black and Young, 1828). Je n'ai pas pu découvrir le nom

de l'auteur de ces deux critiques. L'Index bibliographique au *Foreign Review* ne le donne pas. L'auteur affirme qu'il a sous main *toutes* les pièces originales de Iztueta. Il ne les imprime pas toutes. Il ne donne qu'un choix de quelques-unes de ces pièces que Iztueta fut obligé, contre son gré, de tronquer ou d'omettre. Comme il n'y a rien dans ces morceaux qui peut choquer la modestie, je les copie ici avec la traduction anglaise. Elles nous montrent au moins ce qu'était la censure en Espagne sous le règne de Fernando VII.

#### ZORCICO

|                      |                               |
|----------------------|-------------------------------|
| Nere maite polita    | My dearest maiden, say,       |
| Nola cera bici ?     | How is it with thee now ?     |
| Zortci egun onetan   | Eight days' have passed away  |
| Etzaitut icusi.      | Since I beheld that brow.     |
| Uste det zabiltzala, | Ah ! t'is my sad belief       |
| Nigandic iguesi      | That thou dost shun my arms ; |
| Ezdirazu ematen      | Why overwhelm with grief      |
| Atsecabe guichi ?    | A captive to thy charms ?     |

#### BACCHANALIAN ZORCICO

|                       |                                 |
|-----------------------|---------------------------------|
| Guizonbat ardogabe    | When man neglects good drinking |
| Dago erdi illa,       | He needs must know decline ;    |
| Marmar dabilta tripac | His stomach, daily shrinking,   |
| Ardoaren billa ;      | Demands congenial wine.         |
| Bañan eran ezquero    | But let him quaff till mellow   |
| Arrenera guchi,       | Nay, ev'n one drop will do      |
| Guizonic chararrenac  | The very simplest fellow        |
| Balio ditu bi.        | Is straight worth any two.      |

#### LA CHANSON DES DEUX CENTS DUCATS

|                     |                              |
|---------------------|------------------------------|
| E un ducatcho       | A hundred ducats             |
| Banituén bada nic   | Two years ago were mine,     |
| Orain bi urte       | Half went in courting        |
| Nere aitac emanic ; | And half in feasts and wine. |

Erdiac maiteari  
 Ni ozcan eman  
 Eta bertze erdiac  
 Edan eta jan :  
 Ez det orain batere  
 Orrengatican maitea gana  
 Joan nin zan batere  
 Joango ere bai,  
 Nere maite politac baldin badu ai.  
 Nola naico ez det bada nic.  
 Maitea, etorcea zu  
 Baldin zeuretzaco izan bear nazu ?

Yet now, that all is spent  
 No change is known in me  
 I go, as then I went.  
 My lovely maid to see.  
 This eve I sought her bower,  
 And I will seek it still,  
 So that my gentle flower  
 Approve her lovers' will !  
 Oh ! how should I deny  
 To see thee by my side,  
 Thou constant youth, when I  
 Am thine affianced bride ?

AZALANDARA (*supprimé par Iztuela*)

Aza landere saltzera  
 Maitea, ciñan etorcen.  
 Beguiac argui  
 Eta colore gorri,  
 Naitazun andia ceñidala  
 Sinistu nuen eguia zala ;  
 Bañan gueroztican  
 Taquindet baite nic  
 Bestegandic ixillic  
 Dituzala iduqui  
 Echean gorderic  
 Anima erratu bi  
 Illen janziarequin  
 Nazcatzen naiz ni  
 Itz eguitia zurequin.

Thou camest, I remember well,  
 Thy garden fruits and flowers to sell :  
 Yes, laden from thy rural home,  
 To town thou once wert wont to come :  
 And, then, I thought thy love was mine,  
 Now, o'er thy falsehood I repine.  
 For though thine eyes' entrancing ray,  
 Still beams with undiminished sway,  
 False one ! I know thy faithless wile,  
 How thou canst on the rivals smile,  
 Who deaths' uncheerful livery wear,  
 And all thy beautys' blisses share.  
 Go, false and foolish maid, tis o'er,  
 Thy very thoughts afflict my soul  
 No more I stoop to thy control.

NAPARCHO EDO NAVARRITO

Naparro tic etorten da  
 Ardo gorri gozoa,  
 Arrechec consolatzen dit  
 Neri biotz gaixoa.  
 Bizieni ona baita gatziz,  
 Erozteco diruba baliz ;  
 Erango nuque asco aldiz  
 Naiz echera eramen zaldiz.

Tis from Navarra comes joyous wine  
 So flavoured and bright,  
 Which soothes our hearts when they repine,  
 And fills them with delight.  
 It remedies all ills that weigh  
 On life, but hard to think,  
 Unless we money have to pay,  
 No wine have we to drink.

Ardoric edan gabe  
Nagoen eguna  
Iruritzen zait niri  
Dala guciz illuna.

Picharra ongui bete bedi  
Eta sarritan eman  
Edatera niri ;  
Biotza arquitzenzat  
Motel eta eri.

O, as I love could I but pour  
Out wine, then could I drown  
All thought, till I mistook the door,  
My neighbour's for my own.

The day on which I drink no wine,  
The sun no more I see,  
For howso'er his beams may shine  
Tis dark as night to me.

My bowl is sad and dry ! O when  
Wilt thou be full, my bowl ?  
Till then, ah me, I feel, till then  
A gloom is on my soul.

Sous le titre *Zorcico Pordoi* (? n) *Dantzà*, *La Danse des Bâtons*, est donné le fragment bien connu : *Beotibarco Gudua*, *La Bataille de Beotibar*. On le trouve dans *Le Pays Basque*, de Francisque Michel, p. 243, et dans le *Cancionero Vasco*, de Manterola, segunda serie, tomo iii, p. 71. Il est curieux de remarquer l'interprétation différente faite des mots *Gazteluco echean* par ces trois auteurs. Le premier en date, l'anglais, les traduit comme un nom propre : *Gaztelu's walls*, les murs de Gaztelu ; Michel dit : dans la maison du château-fort ; Manterola : *á ser Castellanos*, à être de Castille, avec cette note : *Designase á Castilla con el nombre de Gaztelu, tot homines, tot sententia*. On trouve aussi dans le *Foreign Review* la seule pièce originale, en vers, connue de la plume de Iztueta. C'est une chanson à sa femme. Concepcion Bengochea, avant leur mariage, écrite lorsque Iztueta était en prison. Le *Foreign Review* n'en donne que cinq stances ou versets. Manterola, dans le *Cancionero Vasco*, primera serie, tomo i, p. 40, y en ajoute encore cinq. Il nous dit, p. 38, que cette composition précieuse se publia pour vez primera hacia 1844. Il ignorait qu'elle

avait déjà paru dans une revue anglaise en 1828. Parmi les pièces mentionnées par Stempf dans sa réimpression, je remarque, p. xv : *Aila San Ygnacioren Marcha*. Ce serait intéressant de comparer cette marche, les paroles, la manière de danser et la musique, recueillie par Iztueta, avec la *Marche de San Ignacio*, imprimée par notre estimé collègue, M. Charles Bernadou, à la page 187 de notre *Bulletin* de 1894. Il y a encore une étude à faire sur les danses basques des deux côtés des Pyrénées, et surtout sur les danses religieuses de tout le Nord de l'Espagne. J'ai entendu autrefois dire par plusieurs personnes âgées que ces danses religieuses se pratiquaient en leur jeunesse devant le Saint-Sacrement en Aragon ; M. le Dr E. Casamajor Dufour, dans sa récente brochure *Voyage à Jaca* (Oloron, 1894), nous raconte qu'il les a vues, cette année, à la fête de Sainte Orosie, à Jaca.

Nous allons aborder à présent la publication basque la plus importante qui ait été faite dans un pays étranger pendant ces dernières années. Je parle de l'impression d'une grande partie des manuscrits basques conservés inédits depuis plus d'un siècle et demi dans la bibliothèque du comte de Macclesfield, à Shirburn Castle, Oxfordshire, Angleterre. La publication du plus important de ces manuscrits, la traduction faite par Pierre d'Urte, du livre de la *Genèse* et d'une partie de celui de l'*Exode*, en basque labourdin, est due au zèle éclairé d'une nouvelle recrue des études basques, M. le Rév<sup>d</sup> Llewelyn Thomas, vice-principal de Jesus College Oxford. C'est lui qui a fait la copie pour la presse du manuscrit de Pierre d'Urte, et qui a amené l'Université d'Oxford à entreprendre les frais de la publication. Le résultat de la publication est un bel in-4° qui peut servir presque comme modèle pour

la manière dont on doit reproduire un manuscrit unique. En comparant le texte imprimé avec le *fac-simile* du manuscrit, nous voyons que nous avons tout ce qui est nécessaire, mot pour mot, ligne pour ligne, pour l'intelligence et la lecture du manuscrit lui-même. Toutes les fautes, toutes les lacunes mêmes de l'original, sont reproduites dans l'impression. En outre, M. Thomas a écrit une introduction dans laquelle il nous dit tout ce qu'on connaît (malheureusement c'est bien peu de chose) sur l'histoire de ces manuscrits et sur la vie de leur auteur, Pierre d'Urte, natif de St-Jean-de-Luz, et un des rares ministres protestants basques. Les manuscrits furent écrits probablement vers l'année 1700, ou peu après. A cette édition M. J. Vinson a ajouté un excellent et très utile *Vocabulaire des formes verbales*, usitées par Pierre d'Urte, avec une traduction littérale en français ; ce vocabulaire a d'autant plus de valeur que Pierre d'Urte se sert des formes de tutoiement masculin et féminin, qui sont assez rares ailleurs. M. E. S. Dodgson y a fait une liste des traductions de la Bible en des parties séparées. Cette liste est tirée de l'*Essai d'une Bibliographie de la Langue Basque*, de M. Vinson.

Les autres manuscrits de Pierre d'Urte comprennent une *Grammaire Cantabrique*, c'est-à-dire basque, et un *Dictionarium Latino-Cantabricum*. Ce dernier n'est qu'un fragment qui va depuis la lettre *a* jusqu'au mot *commotus*. La *Grammaire* est encore plus importante. M. Vinson a donné une description détaillée de ces deux manuscrits dans la *Revue de Linguistique*, tome xxvi, fasc. 3, 15 juillet 1893, p. 255. Avec les manuscrits autographes de Pierre d'Urte il se conservait, dans la Bibliothèque de Shirburn Castle, une copie de la traduction biblique faite

au commencement du siècle actuel par le Rév<sup>d</sup> Samuel Greatheed, F. S. A. Cette copie a été d'une grande utilité pour la transcription de l'original pour l'impression. M. Greatheed avait fait aussi la copie d'une dissertation en latin sur le verbe basque que Pierre d'Urte avait mis en tête de son *Dictionnaire*. A cette dissertation en latin M. Greatheed a ajouté : *Notes and observations on the Grammar of the Cantabrian or Basque language*. Il est étonnant que, quoique ces manuscrits de Pierre d'Urte aient toujours été conservés ensemble dans la Bibliothèque de Shirburn Castle, Greatheed n'ait pas eu connaissance de la *Grammaire Cantabrique*, manuscrit de Pierre d'Urte. Ses notes ne sont faites que sur la grammaire de Larramendi, *El imposible vencido*, et ainsi elles ne nous apprennent rien de nouveau. Telles qu'elles sont, M. Vinson les a publiées dans la *Revue de Linguistique*, 15 juillet 1893. On y trouve aussi 14 pages du vocabulaire tiré du manuscrit de la grammaire d'Urte.

Il reste donc à publier l'ensemble de la *Grammaire Cantabrique*, dont le verbe seul comprend les pages 352-540 du manuscrit, et le *Dictionnaire Latin-Basque*. M. Llewelyn Thomas, qui a tant fait, n'a plus de loisir, et le *Clarendon Press* de l'Université d'Oxford ne peut pas dépenser davantage pour les publications basques. Nous faisons donc appel aux Sociétés basques, aux savants basques, espagnols ou français, pour compléter la publication des manuscrits de Pierre d'Urte. Où les étrangers ont tant fait, le zèle et la science des patriotes et des Basques ne doivent pas rester en arrière.

#### ŒUVRES GRAMMATICALES

Nous abordons à présent la partie certainement la plus difficile et peut-être la plus importante de notre travail.



M. le Dr Hugo Schuchardt, membre de l'Académie Impériale de Vienne, professeur de Philologie à l'Université de Gratz, s'est déjà fait remarquer par de savants écrits, surtout étymologiques, et par des critiques sur le basque. Mais l'ouvrage qu'il a publié dans les mémoires de l'Académie Impériale de Vienne, avec le titre : *Baskische Studien. I. Über die Entstehung der Bezugsformen des Baskischen Zeitworts* (Wien. 1893) ne vise à rien moins que d'établir une nouvelle théorie du verbe basque. M. le Dr Schuchardt rejette tous les éclaircissements antérieurs du verbe basque, dont il fait une analyse minutieuse de tous les dialectes. Ses idées ont l'air de s'attacher un peu à celles émises par M. V. Stempf dans sa thèse publiée à Bordeaux en 1890 : *La langue basque possède-t-elle, oui ou non, un verbe transitif*. La lecture du traité du savant professeur de Gratz est des plus difficiles. Si nous avons bien saisi la pensée de ces deux auteurs, ils ne veulent pas du tout admettre que la forme pronominale objective enclavée dans le verbe basque soit un objet direct. L'un, M. Stempf, l'explique comme un ablatif après un verbe intransitif. Il s'ensuit que ce qu'on a pris pour un verbe actif ou transitif n'est, en réalité, qu'une forme passive ou intransitive. Le Dr Schuchardt, si nous le comprenons bien, l'explique plutôt comme un *dativus ethicus*, *mihi*, *tibi*, après un verbe reflexo-passif. Ces auteurs, tous deux s'accordent en ceci qu'il n'y a pas dans le basque une forme de verbe purement transitive ou active, et, par conséquent, que tous les grammairiens antérieurs l'ont mal expliqué.

La théorie du Dr Schuchardt est admise par M. Van Eys, mais elle est vivement combattue par M. Vinson, surtout pour les formes de tutoiement. La question n'est

pas encore vidée. Ce sera peut-être longtemps avant que la vraie théorie du verbe basque soit établie au jugement des savants.

Outre cet ouvrage important, M. le Dr Schuchardt a imprimé plusieurs articles et critiques : *Germanische Wörter im Baskischen*, des critiques remarquables sur l'ouvrage italien *Delle relazioni tra il Basco e l'antico Egizio*, par le prof. Claudio Giacomino, et sur les *Rhind Lectures* et *The Inscriptions and Language of the Northern Picts*, par le prof. J. Rhys of Oxford, sans parler de ses écrits précédents.

Dans le progrès de toutes les sciences actuelles, les travaux les plus indispensables paraissent souvent dans les revues scientifiques, dans les mémoires ou bulletins des Sociétés savantes, même dans les publications hebdomadaires ou dans les journaux, avant d'être ramassés et publiés à part. Ce fait est exact surtout pour des recherches grammaticales, pour des articles de critique et de bibliographie. Il y a notamment deux revues publiées à l'étranger qui s'occupent des recherches basques. L'une, l'*Euskara*, de Berlin, est dédiée exclusivement aux connaissances basques ; l'autre, d'une portée bien plus étendue, la *Revue de Linguistique et de Philologie comparée* (Maisonnette, Paris), si vaillamment dirigée par notre collègue, le professeur italien Vinson, dont le nom revient à chaque instant en étudiant le basque.

Quoique un peu au-delà de nos limites, je peux indiquer ici la réimpression d'une traduction en basque souletin, faite par le célèbre Augustin Chaho, des *Preces Sancti Nersesis* (*Revue de Linguistique*, t. xxiv, fasc. 4, p. 326). Nerses IV fut patriarche d'Arménie, 1098-1173. Outre beaucoup d'autres écrits plus considérables, il a laissé un recueil de vingt-quatre courtes prières ou col-

lectes. Une édition de ces vingt-quatre prières ou oraisons en quatorze langues fut imprimée à Venise en 1818, suivie d'une autre édition en vingt-quatre langues en 1832. Je ne sais pas si Chaho avait préparé sa traduction pour cette dernière édition.

Au tome xxv, fasc. 1, 15 janvier 1892, il y a une nécrologie du prince L.-L. Bonaparte, et un texte basque du XV<sup>e</sup> siècle. Le fascicule 2 nous donne un fragment d'une pastorale, *Sainte Hélène*, avec traduction anglaise par M. E. S. Dodgson, à qui nous devons la réimpression de Capanaga. La Société Ramond, de Bagnères-de-Bigorre, annonce dès à présent la publication de cette pastorale tout entière, avec traduction française et anglaise. J'ai écrit quelques mots sur les pastorales pour y servir d'introduction. Au 3<sup>e</sup> fasc., juillet 1892, nous avons une traduction de sept strophes de la *Chanson de Roland*, en basque labourdin, par M. Harispe. Un autre morceau de la même chanson a été traduit en basque par M. E. S. Dodgson. Le tome xxvi, fasc. 1, commence avec de très intéressantes *Notes de Bibliographie basque*, par M. Vinson. Il y donne un compte rendu de deux ouvrages : *L'Office de la Vierge* (1658), et le *Bréviaire des Dévots* (1664). La version basque de l'*Office de la Vierge* est due à la plume de M. Harizmendi, vicaire de Sare. Le *Devoten Breviariora* fut traduit par d'Argaiñaratz, vicaire de Ciboure, en 1664. Les *Sept Saintes*, célébrées aux heures canonicales pendant la journée, sont toutes de famille royale, de sorte que je suppose que l'original de ce bréviaire doit avoir été composé par quelque reine ou princesse. C'est une chose à rechercher. Le fascicule 2, avril 1893, nous montre un vétéran dans les études basques, M. le comte H. de Charancy, qui y a écrit un essai sur *La Langue Basque et les*

*idiomes de l'Oural*; la fin de cet article se trouve dans le fascicule 3 de juillet. Le même numéro contient la description des manuscrits de Pierre d'Urte, par M. Vinson, et une note très curieuse sur la *Versification basque* de Bernard d'Echepare, signée E. S. D. (Edward Spencer Dodgson). L'auteur compare la mesure d'Echepare avec celle d'un poème grec, *Les Exploits de Basile Digénis Acritas, épopée byzantine*. La mesure s'appelle *vers politiques* depuis le onzième siècle. On trouve des poèmes latins aussi bien que grecs écrits dans cette mesure. Un des ouvrages les plus utiles sur le basque, et surtout pour ceux qui en commencent l'étude, est le *Glossar zu Dechepare Poesien*, que M. V. Stempf publie de temps en temps dans les pages de cette revue depuis janvier 1887. Quoique écrit en allemand, l'analyse grammaticale y est faite avec une telle netteté et précision qu'elle peut être suivie en grande partie même par ceux qui ne possèdent pas l'allemand. C'est un grand auxiliaire à la connaissance du basque.

L'*Euskara*, l'organe de l'Association basque de Berlin, est dédié entièrement aux études basques. Dans les numéros 12, 13, 14, 15, nous remarquons entre autres articles *Die Iberier*, VI, VII, VIII, par Karl Hannemann. La réimpression de l'*Evangile selon Saint Jean*, de Leizarrague, par M. Dodgson; plusieurs notes, quelquefois assez hasardeuses, d'étymologie, par le même, d'autres mieux fondées, par M. le comte de Charency, professeur Vinson, Van Eys, Linschmann et d'autres. Nous signalons les noms des nouveaux venus parmi les basquistes : M. C. C. Uhlenbech qui, outre ses articles dans l'*Euskara*, a publié à Amsterdam une brochure de 80 pages, *Baskische Studien* (Johannes Muller, 1891), Herr Schwerdtfeger, qui fournit un supplément au numéro 15 de l'*Euskara* : *Zur Ethnischen Stellung der Phonikier*.

M. Vinson me parle, dans une lettre, d'une brochure, *Slavo-Baskisch*, par M. Topolowek, c'est un vocabulaire étymologique assez fantaisiste.

Nous devons faire mention ici de deux séries d'articles qui touchent par quelques côtés à la question basque. Ils ont paru dans une publication tri-mensuelle espagnole, *La Controversia*, de Madrid. La première série a pour titre : *Antigüedades Ibericas*, por M. Q. Elle se trouve dans les nos 171, 173, 179 de l'année 1891, et dans le n° 184, février 1892. Il y a aussi un chapitre supplémentaire : *La Servidumbre adscripticia entre los Iberos*, n° 192, avril 1892. La deuxième série, *Litoral Iberico del Mediterráneo en el siglo VI, V, antes de J. C.*, commence avec le n° 201, et se poursuit dans les nos 210-214 de l'année 1892, dans ceux 237, février 1894 et 281, octobre 1894.

L'auteur, qui cache son nom sous les initiales M. Q., est Don Joaquin Costa, avocat et juge bien connu pour ses écrits sur le droit et les institutions du Nord de l'Espagne, et surtout de sa province natale, l'Aragon. Quoique écrits avec une portée plus grande, les susdits articles sont d'une réelle utilité pour l'étude des origines des races ibériques et de quelques-unes des institutions basques qui se sont conservées presque à nos jours. M. Costa excelle surtout dans l'application de la récente science de l'homme préhistorique, de ses mœurs et de ses institutions à l'interprétation des textes des anciens auteurs classiques, grecs et latins.

#### OUVRAGES SUR L'ANTHROPOLOGIE ET L'ETHNOLOGIE BASQUE

Parmi les publications qui traitent des relations ethnographiques entre les Basques et les anciens Ibères, la

première place est due désormais au *Monumenta Linguae Ibericae*, par le professeur Dr Emilius Hübner (Berlin, Reimer, 1893). Il suffit d'énumérer quelques-uns des ouvrages précédents du savant professeur pour faire voir quels titres magnifiques il offre à notre considération préalable, et pour montrer combien toute œuvre de sa plume est de la plus sérieuse attention. Le Dr Hübner est le rédacteur du tome ii du grand *Corpus Inscriptionum Latinarum* (Berolini, MDCCCLIX), qui se rapporte à l'Espagne ; d'un *Supplément* à cet ouvrage (1891) ; des *Inscriptiones Hispaniae Christianae* (Berolini, MDCCCLXXII). Il a écrit aussi, en espagnol, un excellent livre : *La Arqueologia de España* (Barcelona, 1888), et en portugais, *Noticias Archeologicas de Portugal* (Lisboa, 1871), et une foule d'autres écrits, surtout sur l'épigraphie latine. Sa dernière publication est le couronnement de toute une série d'ouvrages sur l'archéologie espagnole, qui sont tout à fait indispensables et, sauf pour la grandeur du format, ils sont de véritables manuels qu'on devrait toujours avoir à la main en étudiant l'ancienne Ibérie.

Malheureusement, je n'ai pas encore pu voir le *Monumenta Linguae Ibericae*. Je ne le connais que par quelques critiques qui en ont été faites et par les lettres de mes amis. Il paraît que Hübner donne une part plus large au phénicien et aux langues sémitiques de la Libye, le carthaginois, que ne l'ont fait ses devanciers. Néanmoins, la distribution géographique de ces idiomes et de ces dialectes concorde assez bien avec celle faite par les numismates espagnols aux *Letras Desconocidas* (voyez *La Epigrafia Numismatica Ibérica*, par C. Pujol y Camps, dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, tomo xvi, avril 1890). Il reste toujours, malgré l'élément phénicien, assez de res-

semblance avec le basque pour faire voir une parenté quelconque de la langue de ces inscriptions et de ces légendes numismatiques, avec l'*Escuara* d'aujourd'hui. Si on ne parlait pas le basque actuel dans l'ancienne Ibérie et dans la Keltibérie, on parlait au moins des idiomes analogues.

Si le professeur Dr E. Hübner a fait beaucoup pour éclaircir les relations entre Basques et Ibères, un autre savant, M. John Rhys, professeur des langues celtiques à l'Université d'Oxford, s'efforce d'établir les rapports entre les Ibères, les Basques, les Celtes, les Picts et les peuples primitifs du Nord-Ouest de l'Europe. La question est une des plus difficiles, bien qu'une des plus intéressantes pour l'ethnologie de l'Europe occidentale. On ne peut pas jeter les yeux sur une ancienne carte d'Espagne sans y remarquer des noms celtiques, surtout dans le Nord et le Nord-Ouest, et au centre le nom *Keltiberia* occupe une grande étendue. On espère toujours découvrir des rapports entre les langues celtiques et les langues parlées par les habitants de ces pays. Mais nos espérances sont toujours déçues. Jusqu'à présent l'élément celtique dans le basque, ou l'élément basque dans les langues celtiques, est à découvrir. Les traces y sont bien difficiles à constater. M. le professeur Rhys s'est efforcé d'en déduire quelque chose dans sa brochure *The Inscriptions and Language of the Northern Picts*. M. le Dr Schuchardt en a fait une vive critique dans le *Literaturblatt für germanische und romanische philologie*. Depuis lors notre savant professeur a étudié le basque sur place, à St-Jean-de-Luz ; nous attendons de plus importants résultats de sa plume.

Pour tous ceux qui ont étudié l'anthropologie basque au pays même, il a été impossible d'accepter les conclusions

de M. le Dr Broca sur les crânes basques avec la même foi par laquelle elles ont été accueillies par des savants qui ne connaissent pas la population basque *de visu*. Ce n'était pas la science qui faisait défaut au savant professeur. Il a bien raisonné sur les matériaux qu'il avait devant lui. Mais il a été induit en erreur en se fiant à des matériaux douteux et tout à fait insuffisants. Il est impossible, pour quiconque connaît tant soit peu le Pays Basque, et surtout St-Jean-de-Luz, avec ses grandes variations de population, d'accepter pour un moment que quarante-cinq crânes tirés au hasard de l'ossuaire de l'église soient tous basques. Il est même possible, au contraire, qu'il n'y en ait pas un seul de race pure et sans mélange. M. R. Collignon a fait dernièrement une communication à la *Société d'Anthropologie*, infirmant quelques-unes des conclusions de M. le Dr Broca, et provoquant des recherches nouvelles. Autant que nous pouvons en juger par des extraits et par des critiques, nous ne serions pas plus d'accord avec quelques-unes des opinions de M. Collignon que nous ne le sommes avec celles du Dr Broca. Il dit : « Certains même (qui ?) avaient été dire que tous les Basques étaient blonds, n'ayant pas remarqué que justement ils étaient tous bruns ». La dernière assertion est presque aussi fausse et hasardeuse que la première. Si partout la grande majorité des Basques actuels sont bruns, il n'est pas moins vrai que là où on trouve les conditions de localité les plus favorables pour conserver le type le plus pur, plus on y trouvera des blonds. J'ai constaté ce fait partout. On voit la différence entre les classes supérieures et les paysans et laboureurs du pays. Il est bien rare de trouver un Basque blond parmi les classes supérieures, parce que ces classes sont plus mêlées par des mariages



avec des Français, Gascons et Espagnols, tandis qu'il n'est pas du tout rare de trouver des têtes tout à fait blondes parmi les classes laborieuses et parmi les paysans, qui ont plus conservé la pureté de la race. M. Collignon trouve bien des traits dans les Basques qui rappellent les anciens Egyptiens et les Berbères. C'est la conclusion à laquelle est arrivé Don Francisco M. Tubino dans son ouvrage *Los Aborígenes Ibéricos ó los Bereberes en la Peninsula* (Madrid, 1876). M. Collignon croit que les Basques français sont bien plus libres de mélanges que les Basques espagnols, c'est l'opinion de beaucoup de basquistes ; mais je ne peux pas être d'accord avec lui lorsqu'il dit, avec Marca et d'autres, que les Basques sont venus en deçà des Pyrénées pour la première fois au sixième siècle. Il y avait sans doute à cette époque un grand mouvement des tribus basques ; c'est alors peut-être que la tribu des Vascones aurait passé les Pyrénées, qu'ils s'établissaient dans la province à laquelle ils ont donné leur nom, Vasconie, Guasconie, Gascogne ; mais il me semble incontestable que longtemps avant cette époque il y avait en deçà des Pyrénées des peuples qui parlaient un idiome basque tout le long de la chaîne depuis Elne (Illiberris) jusqu'au Labourd (Lapurdens). L'épigraphie et la toponymie de la région sont d'accord sur ce point.

On vient de publier à Paris (chez Bouillon, 67, rue de Richelieu), le premier fascicule d'une nouvelle série de travaux sur le basque, qui s'annoncent sous le titre : *Archives de la Tradition basque ; Publication de documents entreprise par un groupe d'écrivains et d'artistes pour servir à l'histoire de la tradition*. La première œuvre de cette Société nouvelle est un numéro spécimen de *Cent chansons populaires basques*, recueillies et notées par M. Charles Bordes,

maître de chapelle de Saint-Gervais, à Paris. La haute réputation de M. Bordes comme musicien nous assure que nous aurons ici les chansons basques avec les airs véritables, comme on les chante parmi le peuple même. Les mots basques y sont donnés avec traduction française, faite par la plume compétente de M. le Dr Larrieu. M. Bordes note aussi l'origine de ces mélodies, en fait l'histoire et trace leur descendance des anciens modes grégoriens. Une étude scientifique de la musique populaire chez les Basques était bien à désirer. Nous remercions M. Bordes de remplir cette lacune dans la connaissance des choses basques.

Je ne peux pas terminer ces pages sans mentionner ce qui a été fait pour la bibliographie basque pendant ces dernières années. L'*Essai d'une Bibliographie de la langue basque*, par M. J. Vinson, est le manuel obligatoire pour toute personne qui désire connaître ce qui a été imprimé en basque et sur le basque. C'est un livre admirable. Mais M. Vinson l'intitule : *Essai d'une Bibliographie*. Il était en effet impossible pour un seul homme d'avoir la connaissance exacte de tous les petits livres épars, tirés souvent à très peu d'exemplaires par des éditeurs inconnus et qui ont été publiés en basque. Il n'est pas étonnant que quelques-uns d'entr'eux aient échappé à ses recherches. M. E. S. Dodgson a compulsé deux *Suppléments* qui remplissent quelques omissions et qui donnent une liste d'ouvrages parus depuis la *Bibliographie* de M. Vinson jusqu'à l'automne de 1892. Le dernier de ces *Suppléments* se trouve dans la *Revue des Bibliothèques*, ii, pp. 216-227, décembre 1892.

La mort du regretté prince Louis-Lucien Bonaparte a amené la publication d'un *Attempt at a Catalogue of the*

*Library of the late prince Louis-Lucien Bonaparte*, by Victor Collins (H. Sotheran & Co, London, 1894). Les nos 639 à 1357, pp. 33 à 67, contiennent la liste des ouvrages basques ou sur le basque, de la bibliothèque de ce grand bascophile et philologue. Quoique fait par une personne qui ne savait pas un seul mot de basque, ce catalogue n'est pas sans utilité comme accessoire à la *Bibliographie basque*.

J'arrête ici ces notes beaucoup trop étendues. Néanmoins, je crains d'avoir peut-être omis quelques ouvrages tout à fait aussi importants et aussi remarquables qu'aucun de ceux sur lesquels j'ai attiré votre attention, tant a été grande la fécondité de la littérature basque étrangère pendant les années 1892-94. Je vous prie d'excuser mon ignorance. Bien des choses peuvent facilement m'échapper dans ma retraite, à Sare, loin des livres, des grandes bibliothèques, du commerce des savants et des Sociétés scientifiques. Enfin je tiens à constater encore une fois que, dans les pages précédentes, je n'ai parlé que des étrangers qui ont écrit sur le basque. Rendre compte de la littérature indigène, tel n'a pas été mon dessein. Cette tâche est au-dessus de mes forces. Elle exige la plume d'un natif pour la traiter comme il faut. Je serais bien heureux si ce que j'ai écrit pouvait engager quelque Escualdun, ou du Pays Basque ou de las Provincias Vascogadas, ou de la Navarre, à faire un résumé des travaux littéraires des provinces où l'on parle encore Escuara.

WENTWORTH WEBSTER.

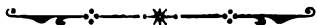
P. S. — Depuis que j'ai écrit ces lignes j'ai reçu deux articles de M. le Dr Schuchardt. Le premier a paru dans le *Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie* ;

le second, bien plus important, est tiré du *Zeitschrift für romanische Philologie* ; il a pour titre : *Das Baskische Zeitwort* und Julien Vinson. Ces deux articles, surtout le dernier, sont d'une grande utilité pour l'intelligence de l'étude du savant professeur, dont j'ai fait mention au-dessus, p. 532. Bien des difficultés y sont éclaircies, et la question est nettement posée entre les deux plus grands maîtres de la théorie du verbe basque.

P. 537. — Il y a une courte critique de *Hubner's Monumenta Linguae Ibericae*, dans une revue anglaise, *The Classical Review* (octobre 1894, p. 357). L'auteur, M. R. S. Conway, n'accepte pas complètement et sans réserve les conclusions du savant professeur allemand. Une étude de beaucoup plus d'importance d'une partie de l'œuvre de Hübner se trouve dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* (octobre 1894, Madrid). Elle est due à la plume exercée de l'érudit jésuite, R. P. F. Fita. Il y met à l'épreuve l'ouvrage de Hübner pour l'explication des inscriptions ibériennes de Fraga.

Enfin, je viens de voir l'annonce d'un livre considérable : *Die Verwandtschaft des Baskischen mit den Berbersprachen Nord Africa's nachgewiesen* (*L'affinité entre le basque et la langue des Berbères du Nord de l'Afrique démontrée*), par G. von der Gabelentz (Braunschweig, Sattler, 1894).

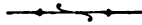
W. W.





# CATALOGUE

## DES LÉPIDOPTÈRES DES BASSES-PYRÉNÉES



### PREMIÈRE FAMILLE



**DIURNES.**

**DIURNA. Latr.**

**PAPILIONES, Linn. ROPALOCÈRES, Dum. RHOPALOCERA, Boisd.**

(SUITE)



#### Deuxième Division

XIII<sup>e</sup> TBIBU. — HESPÉRIDES. HESPERIDÆ. Latr.

**A**

1. *Genus Steropes. Boisd.*

98. ARACYNTHUS, F., Latr., etc. Lieux marécageux, en juin et juillet. — Lande d'Aritzague, Anglet, etc.

**B**

2. *Genus Hesperia. Boisd.*

- |                          |                                                                           |
|--------------------------|---------------------------------------------------------------------------|
| 99. LINEA, F., etc.      | Sur les fleurs des ronces, en mai, juin et juillet. — Partout.            |
| 100. LINEOLA, O., B., D. | Sur les bruyères en juillet et août. — Partout.                           |
| 101. SYLVANUS, F., etc.  | Sur les fleurs des ronces et des chardons, en juillet et août. — Partout. |
| 102. COMMA, L., F., etc. | Bois élevés et frais, en juillet. — Partout.                              |

103. ACTÆON, Esp., H., G. Coteaux, terrains arides, sur les ronces, en juillet. — Partout.

<sup>C</sup>  
3. Genus *Syrichthus*. Boisd.

104. ALVEUS, H. Lieux secs, clairières des bois, en juillet. — Mouguerre.  
105. CARTHAMI, O., H., Tr., B. Prairies sèches, en juillet. — Guiche.  
106. ALVEOLUS, H., O., B. Prairies sèches, en juin et juillet. — Guiche.  
107. Var. LAVATERÆ, F. Mêmes localités que *Alveolus*.  
108. SAO, H., G., etc. Coteaux arides, en juin et août. — Urcuit, Mouguerre.

4. Genus *Spilothyrus*, Dup.

109. ALTHEÆ, H., G., etc. Prairies élevées, en juin. — Partout.  
110. MALVÆ, F., H., etc. Prairies, en juillet. — Partout.  
111. LAVATERÆ, Esp., H., etc. Prairies, en août. — Guiche, etc.

5. Genus *Thanaos*. Boisd.

112. TAGES, L., etc. Prairies, en avril et mai. — Partout.
-

## DEUXIÈME FAMILLE

### CRÉPUSCULAIRES. CREPUSCULARIA. Latr.

#### Première Division

##### PREMIÈRE SECTION

#### 1<sup>re</sup> TRIBU. — SPHINGIDES. SPHINGIDÆ. Latr.

##### 1. Genus *Sphinx*. Fab., Latr., etc.

113. PINASTRI, L., etc. Bois de pins en juin et août.  
Chenille en septembre et octobre sur le *Pinus Maritima* et *Pinaster*. — Pignadars de Bayonne et Anglet.
114. LIGUSTRI, L., etc. Au crépuscule, sur les chèvrefeuilles, en juin et juillet.  
Chenille en août et septembre, sur le *Ligustrum* et le *Syringa*. — Jardins des banlieues de Bayonne.
115. CONVULVULI, L., etc. Au crépuscule, sur les *Convolvulus*, en juillet et août.  
Chenille en août et septembre, sur le *Convolvulus Arcensis*. — Très commun dans les jardins des banlieues de Bayonne.

##### 2. Genus *Deilephila*. Ochs., Boisd.

116. <sup>A</sup>EUPHORBIE, L., etc. Au crépuscule, en juin et septembre.



- Chenille en mai et août sur l'*Euphorbe Cyparissias*. — Bantleues de Bayonne, etc.
117. LINEATA, F. O., G. Au crépuscule, sur les chèvrefeuilles, en août et septembre.  
Chenille en juillet, polyphage.  
— Très commun partout où il y a des fleurs.
- B
118. CELERIO, L. Au crépuscule, sur les fleurs de *Petunia*, en septembre.  
Chenille en août, sur la vigne.  
— Autrefois très commun dans les jardins du quartier St-Léon.
119. ELPENOR, L., etc. Au crépuscule, sur les chèvrefeuilles, en août et septembre.  
Chenille en juillet, sur l'*Epilobe*. — Très commun partout.
120. PORCELLUS, L., etc. Au crépuscule, sur le jasmin, en août.  
Chenille en juillet, sur le caillout jaune. — Assez rare dans notre région.

3. *Genus Acherontia. Ochs.*

121. ATROPOS, Linné, etc. Champs de pommes de terre, en août et septembre.  
Chenille en juillet, sur la pomme de terre, le jasmin et le *catalpa*. — Commun partout.

4. *Genus Macroglossa. Ochs., Boisd.*

122. STELLATARUM, L., etc. Prairies, jardins, toute l'année, vole en plein jour.  
Chenille sur les gaillets blanc et jaune. — Partout.

123. BOMBYLIFORMIS, L., etc. Vole en plein jour sur les fleurs de lavande, en mai, juin et août.  
Chenille sur les chèvrefeuilles. — Jardins des banlieues de Bayonne.

124. FUCIFORMIS, L., etc. Comme le précédent.  
Chenille sur les scabieuses.

5. *Genus Pterogon. Boisd.*

125. CENOTHERÆ, F., Esp., II., 0., 0. Pris à Lembeye, jardin de M<sup>re</sup> de Bilhère.

Chenille sur un pied de fuchsia, en juillet.

DEUXIÈME SECTION

6. *Genus Smerinthus. Ochs., Latr., Boisd.*

126. TILIE, L., etc. Dans les jardins et les promenades, de mai à septembre.

Chenille en juillet et août, sur l'orme et le tilleul. — Partout. Fort commun sur les arbres de nos promenades.

127. OCELLATA, L., etc. Vignes, oreraies, vergers, en juin.

Chenille en août et septembre sur le saule, le peuplier et le pommier. — Partout.

128. POPULI, L., etc. Lieux plantés de peupliers, en août et septembre.

Chenille en juillet et août, sur le saule et le peuplier. — Partout. Les chrysalides des Smérinthes se trouvent aux pieds des arbres sur lesquels les chenilles se nourrissent.

II<sup>e</sup> TRIBU. — SESIEIDES. SESIEIDÆ. Dup.

1. Genus *Thyris*. Illig., Latr., Ochs., Boisd.

129. FENESTRINA, F., Esp., O., G., B. Vole en plein soleil sur les fleurs de sureau et les ronces, en juin et juillet. — Guiche, etc.

2. Genus *Sesia*. Fab., Latr., Ochs.

130. CULICIFORMIS, L., O., G., Esp., B., I Sur les vieux arbres, en juillet.  
 131. CYNIPIFORMIS, H. Esp., O. Sur les vieux arbres, en juillet.  
 132. SPHECIFORMIS, L., F., L., O., G., B. Sur les vieux arbres, en juin.  
 133. ASILIFORMIS, F., etc. Sur les haies, aux bords des chemins, en juillet.  
 134. APIFORMIS, L.: etc. Sur les vieux saules et les peupliers, en juin et juillet. C'est la plus commune de nos sésies ; on la trouve souvent contre le tronc des peupliers au moment de l'accouplement.

Deuxième Division

III<sup>e</sup> TRIBU. — ZYGENIDES. ZYGÆNIDÆ. Latr.

1. Genus *Zygæna*. Fab., Latr., etc.

- A  
 135. MINOS, Wv., D. Bois et collines, en juillet.  
 Chenille en mai, sur le *Lotus Corniculatus*.  
 136. SCABIOSÆ, H., O., B., D. Dans les bois, en juillet.  
 Chenille en mai, sur les trèfles.  
 137. TRIFOLII, Esp., L., O., B., D. Dans les prairies en mai, juin, août et septembre.  
 Chenille en avril, mai et juillet, sur les trèfles. — Partout.

138. FILIPENDULÆ, L., etc. Dans les prairies, en mai, juin et juillet.

Chenille en avril et mai, sur les trèfles. — Partout.

139. PEUCEDANI, Esp., H., O., B., G. Dans les prairies, en juin et juillet.

Chenille en avril et mai, sur les loliers. — Partout.

3. *Genus Procris. Fab., Latr., Boisd.*

140. PRUNI, F., W., V., O., G., B. Dans les forêts, en juin et juillet.

Chenille en mai, sur le prunellier. — Forêt d'Iraty.

---

## TROISIÈME FAMILLE

---

### NOCTURNES.

### NOCTURNA. Latr.

---

#### 1<sup>re</sup> TRIBU. — LITHOSIDES. LITHOSIDÆ. Boisd.

##### 1. *Genus Naclia. Boisd.*

141. *ANCILLA*, L., O., H., G., B. Dans les bois, en juillet. — Anglet, Mouguerre, etc.

##### 3. *Genus Emydia. Boisd.*

142. *CRIBBRUM*, L., Esp., H., O., G., B. Dans les landes, en juillet. — Partout.

143. *RIPPERTII*, B., D. Arrondissement de Pau... ?

144. *GRAMMICA*, L., H., O., G. Dans les prairies et les champs de genêts, en juin et septembre.  
Chenille d'avril à juillet sur le *Genista*, le *Galium* et le *Prunus Spinosa*. — Partout.

##### 4. *Genus Dejopeia. Curtis.*

145.  $\left. \begin{array}{l} \text{PULCHRA, Esp., H., O., B.} \\ \text{PULCHELLA, L., G.} \end{array} \right\}$  Assez rare. Capturé en août, dans un champ d'Anglet, et, en octobre 1893, sur la plage de l'Océan entre la barrière du champ de courses et la mer.

##### 5. *Genus Lithosia. Boisd.*

146. *QUADRA*, L. F., etc. Dans les bois de chênes, en juillet. — Ustaritz, Urt, etc.

147. *GRISEOLA*, H., O., B., D. Sur les arbres des promenades publiques, en juillet. — Partout.

148. COMPLANATA, L., F., O., G. Dans les champs de genêts, en juillet. — Partout.  
149. COMPLANULA, B., D. Dans les jardins, en juillet. — Partout.  
150. GILVEOLA, O., Tr., B., D. Dans les bois, en juillet. — Partout.

6. *Genus Calligenia. Dup.*

151. ROSEA, F., O., G., B. Sur les haies en plaine, en juin. — Partout.

7. *Genus Setina. Stéph., Boisd.*

152. IRROREA, H., O., G., B. Coteaux arides, sur les genêts, en juillet. — Urcuit, Mouguerre.

8. *Genus Nudaria. Steph.*

153. MUNDANA, L., F., O., G., B. Sur les murs en pierres sèches, en juillet. — Partout.  
154. MURINA, Esp., O., B., G. Sur les murs des maisons, en juillet.

II<sup>e</sup> TRIBU. — CHELONIDES. CHELONIDÆ. Boisd.

1. *Genus Euchelia. Boisd.*

155. JACOBÆE, L., etc. Partout, en mai et juin.  
Chenille en juillet, sur le *Senecio*.

2. *Genus Callimorpha. Boisd.*

156. DOMINULA, L., Esp., O., G., B. Dans les bois, en juillet.  
Chenille en avril et mai, sur le genêt et le troène.  
157. HERA, L., etc. Sur les haies, partout, en juillet et août.  
Chenille en avril et mai, sur les plantains.

3. *Genus Euthemonia, Steph.*

158. *RUSSULA*, L., F., H., G., B. Dans les taillis, les broussailles, en août.

Chenille en mai, juin et juillet, sur les plantains. — Anglet, Mouguerre, etc.

4. *Genus Chelonia. Boisd.*

159. *PLANTAGINIS*, L., etc. Dans les bois, en juin et juillet.

Chenille en mai, sur les plantains. — Partout.

160. *VILLAGA*, L., etc. Dans les haies, les broussailles, en mai et juin.

Chenille en avril et mai, sur les orties et les chicoracées. — Partout.

161. *PURPUREA* L., etc. Sur les genêts, en juin et juillet.

Chenille en mai, sur le genêt à balais. — Pignadars de Bayonne et d'Anglet.

162. *CAJA*, L. etc. Partout, en juin, juillet et août.

Chenille en avril et mai, sur les plantes basses.

6. *Genus Arctia. Boisd.*

- <sup>A</sup>  
163. *FULIGINOSA*, L., etc. Sur les bords des chemins, en mai et juin.

Chenille en avril, sur les orties et les pissenlits. — Partout.

- <sup>B</sup>  
164. *LUBRICIPEDA*, F., H., G., B. Dans les bois et les jardins, en juin.

Chenille en avril sur les framboisiers. — Jardins des banlieues de Bayonne.

165. MENTHASTRI, F., H., O., G., B. Commun, partout en mai et juin.  
Chenille en août et septembre,  
sur les plantes herbacées.
166. MENDICA, L., etc. Dans les prairies et les jardins,  
en août.  
Chenille en juillet, sur les  
plantes herbacées. — Partout.

III<sup>e</sup> TRIBU. — PSYCHIDES. PSYCHIDCE. Boisd.

2. Genus *Psyche*. Schrank.. Ochs., Latr.

- <sup>A</sup>  
167. NITIDELLA, H., O., G., B., D. Dans les rochers, en juin. — Pas-  
de-Roland et divers contreforts  
de la chaîne des Pyrénées.
- <sup>B</sup>  
168. MUSCELLA, F., W., V., H., D. Vole au soleil, sur les chemins,  
en juillet. — Partout.
169. GRAMINELLA, W., V., H., O., G., B. Commun, partout en juin. — On  
trouve les fourreaux des *Psyche*  
contre les murs et les rochers  
pendant le mois de mai.

IV<sup>e</sup> TRIBU. — LIPARIDES. LIPARIDCE, Boisd.

2. Genus *Liparis*. Ochs., Boisd.

- <sup>A</sup>  
170. MONACHA, L., etc. Dans les bois, en juillet. — Par-  
tout.  
Chenille en juin, sur le chêne.
171. DISPAR, L., etc. Dans les promenades plantées  
d'ormes, en juillet.  
Chenille en mai et juin, sur  
les arbres fruitiers. — Commun  
sur les arbres et contre les bancs  
des promenades publiques.
- <sup>B</sup>  
172. AURIFLUA, F., H., O., G., B. Sur les haies, en juillet. — Par-  
tout.



Chenille en mai et juin, sur  
les *Prunus* et les *Crataegus*.

173. CHRYSORRHŒA, L., etc. Partout, en juillet.

Chenille en mai et juin, sur  
tous les arbres.

- <sup>C</sup>  
174. SALICIS, L., etc.

Lieux plantés de saules, de juillet à septembre.

Chenille de mai à août, sur  
les saules.

4. *Genus Dasychira. Stéph.*

175. PUDIBUNDA, L., etc. Dans les bois de chênes, en avril.

Chenille en octobre, sur divers  
arbres. — Bois d'Ustaritz, de  
St-Pée, etc.

176. FASCELLINA, L., etc. Dans les champs de genêts, en  
août.

Chenille en mai et juin, sur  
les genêts. — Pignadars de  
Bayonne et Anglet.

5. *Genus Orgyia. Stéph.*

177. GONOSTIGMA, L., H., G., B. Sur les ormes et les chênes, en  
juin et août.

Chenille en mai et juillet, sur  
ces arbres. — Partout.

178. ANTIQUA, L., etc. Haies, vergers, jardins, de mai à  
août.

Chenille d'avril à juillet, sur  
les arbres fruitiers. — Partout.

V<sup>e</sup> TRIBU. — LASIOCAMPIDES. LASIOCAMPIDÆ. Dup.

2. *Genus Lasiocampa, Latr.*

- <sup>A</sup>  
179. PINI, L., etc.

Dans les bois de pins, en juin et  
juillet.

Chenille en mai, sur le pin maritime. — Pignadars de Bayonne et Anglet.

B  
180. PRUNI, L., etc.

Dans les bois de chênes, vergers, en juillet.

Chenille en mai et juin, sur les pruniers, les ormeaux et les saules. — Partout.

181. QUERCIFOLIA, L., etc.

Hales, vergers, jardins, en juillet et août.

Chenille en mai et juin, sur tous les arbres fruitiers. — Jardins du quartier St-Léon de Bayonne, etc.

182. POPULIFOLIA, L., etc. Lieux plantés de peupliers, en juin.

Chenille en mai et juin, sur les peupliers. — Urt, etc.

### 3. Genus *Onodestis* Germ.

183. POTATORIA, L., etc.

Dans les bois humides, en juin, juillet et août.

Chenille en mai, juin et juillet, sur les brômes. — Bois de Lannes, etc.

## VI. TRIBU. — BOMBYCIDES. BOMBYCIDÆ. Dup.

### 1. Genus *Clisiocampa*. Stéph.

184. NEUSTRIA, L., etc.

Sur les arbres fruitiers, en juin et juillet.

Chenille en mai et juin, sur les arbres fruitiers. — Partout.

185. CASTRENSIS, L., etc.

Dans les landes et sur les bruyères, en juillet.

Chenille en juin, sur l'*Euphorbia Cyparissias*. — Partout.

2. *Genus Trichiura*. Stéph.

186. CRATÆGI, L., etc. Haies et broussailles, en juillet et août.

Chenille en mai, sur les *Cratægus* et les *Prunus*. — Partout.

3. *Genus Cnethocampa*. Stéph.

187. PROCESSIONEA, L., etc. Sur les chênes, en juillet.

Chenille en mai et juin, par nombreuses familles, sur les chênes. — Partout.

188. PITYOCAMPA, F., H., O., G., B. Dans les bois de pins, en juillet.

Chenille par nombreuses familles, sur le pin maritime. — Dans tous les pignadars.

4. *Genus Eriogaster*. Germ.

189. LANESTRIS, L., etc. Haies de pruniers sauvages, en mars.

Chenille très abondante en juin, sur les *Prunus*. — Partout.

190. EVERIA, F., H., O., G., B. Sur les haies, en octobre.

Chenille sur les *Prunus*, *Cratægus*, *Pyrus* et *Quercus*. — Partout.

5. *Genus Fœcilocampa*. Stéph.

191. POPULI, L., etc.

Dans les bois de chênes, en octobre et novembre.

Chenille en mai, sur les chênes. — Partout.

7. *Genus Bombyx. Bois.*

192. RUBI, L., etc. Prairies, bois, champs, en mai et juin.  
Chenille en septembre et octobre sur les ronces et les buissons. — Partout.
192. (*bis*). Une ♀ à teintes grises, bois de Lannes.
193. QUERCUS, L., etc. Champs, bois, jardins, en juin, juillet et août.  
Chenille en avril, mai et juin, sur les *Rubus*, *Prunus*, *Crataegus* et *Quercus*. — Partout.
194. TRIFOLIUM, F., H., O., G., B. Lieux incultes, pâturages des montagnes, en août.  
Chenille en mai et juin, sur les *Trifolium* et les genêts. — Partout.

VII<sup>e</sup> TRIBU. — ATTACIDES. ATTACIDÆ. Dup.

1. *Genus Attacus. Linn. Latr.*

195. PYRI, Borkh., F., H., O., B. Jardins, vergers, promenades, en mai.  
Chenille en août, sur le poirier, le prunier, l'orme, l'aubépine, etc. — Partout.
196. CARPINI, Borkh., F., H., O., B. Haies, broussailles, bruyères, en avril et mai.  
Chenille en juin et juillet, sur la ronce, les *Prunus*, les saules, la bruyère. — Partout.

VIII<sup>e</sup> TRIBU. — ENDROMIDES. ENDROMIDÆ. Dup.

1. *Genus Aglaia. Ochs.*

197. TAU, L., etc. Bois et forêts, en avril et mai.

Chenille en juillet et août, sur le chêne et le hêtre. — Ustaritz, St-Pée, St-Jean-Pied-de-Port, etc.

2. *Genus Endromis. Ochs.*

198. *VERSICOLORA*, L., etc. Dans les bois, en mars et avril.  
Chenille en juin et juillet, sur les bouleaux et les noisetiers. — A été pris sur un arbre de la promenade des Allées-Marines.

IX<sup>e</sup> TRIBU. — HÉPIALIDES. HEPIALIDÆ. Latr.

1. *Genus Cossus. Fab., Latr., Boisd.*

199. *LIGNIPERDA*, F., O., G., B. Sur les ormes, en juillet.  
Chenille dans le tronc des ormeaux, des pommiers, etc. Ne sort point. — Jardins du quartier St-Léon de Bayonne.
200. *ÆSCULI*, L., F., etc. Dans les jardins, en juin, juillet et août.  
Chenille dans l'intérieur des cognassiers. — Quand on remarque les déjections des chenilles sur le tronc des cognassiers, il faut appliquer sur l'ouverture d'où elles découlent, une pochette en gaze assez grande pour que le papillon qui doit éclore ne puisse point être détérioré en se développant; on visite chaque matin la pochette, et l'on peut se procurer l'insecte en parfait état.

4. Genus *Hepialus*. Fabr., Latr.

201. SYLVINUS, L., Esp., O., G., B. Bois et prairies, au crépuscule, en mai, juin et juillet.

Chenille en mars et juin, dans les racines des graminées. — Partout.

XI<sup>e</sup> TRIBU. — LIMACODIDES. LIMACODIDÆ. Dup.

1. Genus *Limacodes*. Latr., Boisd., Stéph.

202. TESTUDO, G., B. Dans les bois de chênes, au parapluié, en juillet.

Chenille en septembre et octobre, en battant les chênes. — Ustaritz, St-Pée, etc.

XII<sup>e</sup> TRIBU. — PLATYPTÉRIDES. PLATYPTERIDÆ. Dup.

1. Genus *Ciliz*. Leach., Stéph., Boisd.

203. SPINULA, H., Lasp., Tr., B. Sur les haies, dans les jardins, en mai et juillet.

Chenille en avril et juin, sur les *Cratægus* et les *Prunus*. — Partout.

2. Genus *Platypteryx*. Lasp. Leach.

- <sup>B</sup>  
204. SICULA, H., V., V., Lasp., Tr., B. Dans les forêts, en avril. Très rare.

Chenille en septembre, sur le hêtre. — Forêt d'Iraty.

205. CURVATULA, Lasp., Berth., Tr., B. Dans les bois de chênes, en juillet.

Chenille en juin, sur les chênes. — Bois de Mixe, etc.

206. FALCULA, H., Esp., Lasp., T., B. Dans les haies d'aulne, en mai et juillet.  
Chenille en juin et octobre, sur les chênes. — Bois de Mixe, etc.

XIII<sup>e</sup> TRIBU. — DICRANURIDES. DICRANURIDÆ. Dup.

1. Genus *Dicranura*. Latr., Boisd.

207. ERMINEA, Esp., H., O., G., B. Lieux plantés de peupliers et de saules, en juin et septembre.  
Chenille en août et octobre, sur les peupliers et les saules. — Ustaritz, etc.
208. VINULA, L., F., H., O., G., B. Lieux plantés de peupliers et d'osier, en juin et septembre.  
Chenille en août et octobre, sur ces arbres. — Guiche, etc.
209. BIFIDA, H., O., B., D. Lieux plantés de peupliers et de saules, en juin et septembre.  
Chenille en août, sur ces arbres. — Guiche, etc.

2. Genus *Harpyia*. Ochs., Boisd.

210. FAGI, L., etc. Bois de chênes et de hêtres, en juin.  
Chenille en août, sur ces arbres. — Forêt d'Iraty.
211. MILHAUSERI, F., O., Esp., G., B. Sur les chênes bordant les routes, en mai et juin.  
Chenille en septembre, en battant les chênes. — Difficile à rencontrer, le cocon ayant la teinte de l'écorce des arbres.

XIV. TRIBU. — NOTODONTIDES. NOTODONTIDÆ. Dup.

1. Genus *Ptilodontis*. Stéph.

212. PALPINA, L., etc. Vole au crépuscule dans les prairies, en avril et août.  
Chenille en juillet et octobre, sur les *Populus* et les *Salix*. — Labastide-Clairence, Urt.

2. Genus *Lophoteryx*. Stéph.

213. CAMELINA, L., F., etc. Bois, broussailles, en mai, juin et août.  
Chenille en juin et octobre, sur les chênes. — Bois de Lannes, etc.

4. Genus *Leiocampa*. Stéph.

214. DICTŒA, L., etc. Sur les peupliers, en mai et juillet.  
Chenille en juin et septembre, sur les peupliers et les saules. — Partout.

5. Genus *Notodonta*. Stéph., Dup.

215. DROMEDARIUS, L., etc. Sur les chênes, en juillet.  
Chenille en avril et mai, sur les chênes. — Mouguerre, Saint-Pée, etc.
216. TRITOPHUS, F., E., O., G., H. Sur les peupliers, en mai et août.  
Chenille en août et septembre, sur les peupliers. — Ustaritz, Urt, etc.
217. ZICZAG, L., etc. Oseraies au bord des ruisseaux, en mai et août.  
Chenille en juillet et septem-



bre, sur les saules et les osiers.  
— Gulche, Sames, etc.

6. *Genus Peridea. Stéph.*

218. TREPIDA, F., Esp., O., G., B. Dans les bois de chênes, en avril et mai.

Chenille en juin et juillet, sur les chênes. — Mouguerre, Ustaritz, St-Pée.

7. *Genus Drynobia. Dup.*

219. VELITARIS, Esp., O., G., B. Dans les bois de chênes, en mai, juin et juillet.

Chenille en juin, juillet et août, sur les chênes. — Mouguerre, Ustaritz, St-Pée.

10. *Genus Chaonia. Stéph.*

220. ROBORIS, F., Stéph. Sur les vieux chênes, en mai.

Chenille en juin et juillet, sur les chênes. — Bois de Lannes, Mouguerre, etc.

12. *Genus Diloba. Boisd.*

221. CÆRULEOCEPHALA, L., etc. Sur les haies, en octobre.

Chenille en mai, sur les *Crataegus*, les *Prunus*, etc. — Jardins du quartier St-Léon de Bayonne.

XV<sup>e</sup> TRIBU. — PYGÉRIDES. PYGÆRIDÆ. Dup.

1. *Genus Pygæra. Boisd.*

222. BUCEPHALA, L., etc. Vergers, prairies et bois, en mai.

Chenille en septembre, sur les chênes, les tilleuls, les peupliers.  
— Partout.

2. Genus *Clostera*. *Hoffmanseg.*

223. CURTULA, L., etc. Bords des rivières, oseraies et peupliers, en mai et juillet.  
Chenille en septembre et octobre, sur les saules et les peupliers. — Urt, Guiche, etc.
224. ANACHORETA, F., etc. Bords des ruisseaux, sur les peupliers en mai et juillet.  
Chenille en août et septembre, sur les peupliers. — Mêmes localités que *C. Curtula*.
225. RECLUSA, F., etc. Sur les chênes, en mai.  
Chenille en septembre, sur les chênes. — Mouguerre, St-Pée, etc.

XVI<sup>e</sup> TRIBU. — BOMBYCOIDES. BOMBYCOYDÆ.

Boisd., Guin.

1. Genus *Acronyeta*. *Ochs., Tr. Boisd.*

- <sup>A</sup>  
226. PSI, L., etc. Promenades publiques, en juin et juillet.  
Chenille en août et septembre, sur les poiriers, les ormeaux, etc. — Partout.
- <sup>C</sup>  
227. ACERIS, L., etc. Dans les bois de chênes, en mai, juin et juillet.  
Chenille en juillet et août, sur les chênes. — Ustaritz, St-Pée, etc.
- <sup>D</sup>  
228. MEGACEPHALA, F., etc. Sur les peupliers aux bords des ruisseaux, en juin et juillet.  
Chenille en août et septembre, sur les peupliers. — Urt, Guiche, etc.

E  
229. LIGUSTRI, F., etc.

Sur les haies, en avril et mai.  
Chenille en juin et juillet, sur  
les *Ligustrum* et les *Lonicera*. —  
Anglet, Biarritz.

F  
230. AURICOMA, F., etc.

Sur les chênes, en avril, mai et  
juin.

231. RUMICIS, L., etc.

Chenille en juillet, sur les  
plantains. — Bois de Lannes, etc.  
Partout, tout l'été.  
Chenille en août et septem-  
bre, sur les ronces, les rosiers,  
etc.

### 3. Genus *Diphthera*. Ochs., Tr.

232. ORION, Esp., Tr., B., D. Dans les bois de chênes, en mai  
et juin.

Chenille en juillet, sur les  
chênes. — Mouguerre, Ustaritz,  
etc.

### 4. Genus *Bryophila*. Tr. Boisd.

233. GLANDIFERA, W., F., H., T., B., D. Sur les arbres et les vieux murs,  
en juillet.

Chenille en avril et mai, sur  
les lichens des murs. — Glacis  
de Bayonne.

233 (bis) var. PAR, H., Tr., B. Fr. Mêmes localités que le type.

233 (ter) var. Id.

234. PERLA, F., H., Tr., B., D. Dans les forêts et les vergers, en  
juillet et août.

Chenille en mai et juin, sur  
les arbres forestiers et fruitiers.  
— Partout.

XVII<sup>e</sup> TRIBU. — NOCTUO-BOMBYCIDAS. .  
NOCTUO-BOMBYCIDÆ. Dup.

1. Genus *Cymatophora*. Treits., Boisd.

235. OR<sup>A</sup>, F., H., Tr., B., D. A la miellée, en avril et mai.  
Chenille en juin et juillet, en  
battant les peupliers.

NOTA. — La chasse à la miel-  
lée et au piège a été faite dans  
diverses localités ; elle a été par-  
ticulièrement productive dans  
les jardins du quartier St-Léon  
de Bayonne. Cette indication est  
donnée d'une manière générale  
pour toutes les espèces prove-  
nant de ce genre de chasse.

236. FLAVICORNIS, L., etc. Dans les bois de chênes, en avril.  
Chenille en juin et juillet, sur  
les chênes. — Mouguerre, etc.

XVIII<sup>e</sup> TRIBU. — ORTHOSIDES. ORTHOSIDÆ. Boisd., Guin.

1. Genus *Trachæa*. Och., Tr., B., Guin.

237. PINIPERDA, Esp., Tr., D., B. Dans les bois de pins, en mai. —  
Pignadars de Bayonne et Anglet.

3. Genus *Semeophora*. Stéph.

238. GOTHICA, L., F., Tr., etc. Dans les prairies et les jardins,  
en mai et octobre.  
Chenille en juillet et octobre,  
sur les *Rumex* et les genêts. —  
Anglet.

5. Genus *Orthosia*. Och., Tr., Boisd.

239. CÆCIMACULA, F., etc. Dans les champs de genêts, en  
septembre.

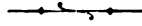
- Chenille en mai, sur les genêts. — Pignadars de Bayonne et Anglet.
240. MACILENTA, Fr., D., B., H. Dans les bois de hêtre, en septembre. — A la miellée, à Saint-Jean-le-Vieux.
241. MUNDA, F., etc. Dans les bois, en mai. — Mouguerre, St-Pée, etc.
242. INSTABILIS, F., etc. Dans les haies, en mars et avril.  
Chenille en août et septembre, sur les *Cratægus*. — Guiche.
243. LOTA, L., etc. Dans les bois, en septembre.  
Chenille en juin, sur les saules et les peupliers. — Ustaritz, Urt, etc.
244. POPULETI, F., H., B., D. A la miellée, en avril.

MARTIN LARRALDE,

*Membre de la Société Entomologique de France.*

(A continuer).

# MADAME CABELLE



## I

Quand elle était partie pour Paris — il y avait longtemps de cela — elle avait seize ans, des joues roses, des yeux bleus et la taille bien faite.

Elle allait alors rejoindre une sœur aînée, beaucoup plus âgée qu'elle, qui, établie là-bas comme modiste, s'était fait une petite position et voulait bien se charger de perfectionner Adèle dans le métier.

Elle était restée longtemps sage. Ce n'était pas qu'il manquât des adorateurs à la jolie modiste..... Ils tournaient, soir et matin, comme des papillons attirés par la lumière, devant les hautes vitres où flamboyaient les chapeaux multicolores, pour apercevoir Adèle et lui glisser, en passant, un mot ou un billet aux propositions parfaitement malhonnêtes.

Mais Adèle, sous son apparence de rieuse insouciance, avait les ambitions positives d'une fermière normande.

Elle voulait de l'argent, quelque chose de sûr, comme un commerce à son compte, ou mieux encore un bon mariage ; à la rigueur, si ni l'une ni l'autre position ne venait à elle, un protecteur sérieux.

Elle fermait donc ses jolis yeux aux tentations que les moustaches conquérantes de quelques-uns de ses courtisans eussent pu lui causer.

Cependant, comme, d'après la vieille chanson, « l'amour vient sans qu'on y pense », insensiblement, et bien à son insu, Adèle était devenue amoureuse.....

Et c'était bien le dernier auquel elle aurait dû penser pour suivre la ligne de conduite qu'elle s'était tracée d'abord, que ce grand diable de Rodolphe, son neveu, qui, à dix-neuf ans, désespérait sa mère en persistant à entrer au théâtre, où il se croyait appelé à un grand avenir avec sa voix de basse-taille et son beau physique.

En attendant, il faisait dépenser un argent fou à cette travailleuse de mère, se payant des leçons du bon professeur, des habits et des cravates à la dernière mode, et singeant du mieux qu'il pouvait les allures des jeunes gens de haute vie.

Il ne dédaignait pas cependant la table maternelle, n'ayant pas encore trouvé le moyen de gagner des déjeuners fins aux restaurants en vogue. Et alors, c'était même une heure de triomphe pour ce bellâtre que celle qu'il passait devant le pot-au-feu maternel, entre cette pauvre mère qui le suivait d'un regard perpétuellement admiratif et les jeunes modistes très convaincues de son mérite.

Langoureusement, il roulait les yeux, comme un vrai ténor de Toulouse — la patrie de tous les ténors — et, de sa main blanche, il caressait sa barbe noire, cette belle barbe qu'hélas il allait falloir couper pour les débuts proches et brillants dont il parlait toujours.....

Il comptait alors ses succès, les démarches que faisaient déjà vingt directeurs pour s'assurer son engagement, à lui, Rodolphe ! — sa mère, qui lisait beaucoup de romans quand elle l'avait eu, lui avait donné ce nom qui ajoutait encore au contentement qu'il avait de sa personne. — Il disait les éloges enthousiastes que lui avait prodigués quelque célébrité qui l'avait entendu le matin chez son professeur ; et même, avec des réticences habiles, un sourire discret au coin de la lèvre, il laissait entendre le nom

de la grande mondaine qui lui avait fait parvenir un billet pressant auquel il se demandait s'il daignerait répondre..... Et c'est qu'il finissait par croire à ses mensonges, tant il mettait de feu à les débiter aux autres.

Comment un imbécile pareil avait-il pu produire quelque effet sur le cœur d'une fille de sens, et de sens très-pratique, comme Adèle ?

C'est ce que l'on ne peut pas plus expliquer que l'amour lui-même — lequel, comme on sait, est non-seulement aveugle, mais encore sourd ; sourd volontaire même, pour le malheur de ceux qui le logent et souffrent de ne le point déloger.....

Les confidences de la mère auraient dû pourtant refroidir cette petite Adèle, qui n'était pas de l'étoffe dont se font les consolatrices de fruits secs.

Mais il est vrai, que même dans les griefs de Julie contre son fils, perceait une vaste indulgence pour ce Rodolphe « si aimable, si distingué ! » Comment refuser son argent à un pareil enjôleur ? Ah ! elle regrettait bien qu'il s'engageât dans cette voie !

« Combien de ces acteurs, disait-elle, traînent la misère et n'amassent rien pour leur vieillesse cassée, prématurée, sevrée du bien-être en même temps que du succès ! »

Un garçon qui avait fait de si bonnes études ! — Il avait été jusqu'à quinze ans le cancre du lycée, où sa mère s'obstinait à ne voir dans ses persistantes mauvaises notes que l'injustice des professeurs à l'égard de ce pauvre Rodolphe, Rodolphe tout court, hélas ! ou plutôt Rodolphe Cabelle, du nom de sa mère séduite et abandonnée dès son arrivée à Paris.

Elle avait des projets tout différents pour cet enfant à qui elle s'était consacrée, dégoûtée à jamais de la vie de



plaisir par son début douloureux dans l'amour : elle voulait le voir huissier, comme son cousin de Montauban, qui se faisait ainsi de belles rentes et conservait à ses yeux le prestige de parent riche qu'elle lui avait connu autrefois dans la famille. Elle l'avait donc fait entrer comme clerc dans une bonne étude de Paris.

Plus tard, lorsqu'elle se retirerait dans son pays, — c'était son rêve, à cette provinciale à qui Paris n'avait fait goûter d'autres joies que celle de réussir dans son commerce de modes ! — lorsqu'elle irait vivre dans sa petite ville en rentière respectable, son fils achèterait une étude bien achalandée, celle du cousin Guérin peut-être, il se marierait probablement alors..... et il pourrait choisir, certes !

Et voilà qu'il s'enrôlait dans cette bohème de théâtre qu'elle détestait d'instinct.

Cependant, elle comprenait..... Il était si bien, n'est-ce pas ? et si artiste, qu'il était pardonnable de se laisser attirer par une vie où il brillerait tout de suite comme un météore de première grandeur, elle le croyait avec lui.....

En attendant, il lui en dépensait, de l'argent !

Elle ne se retirerait pas encore au pays si cela continuait longtemps.....

Et Adèle pensait comme sa grande sœur Julie, sa patronne très écoutée, presque une mère pour la petite. D'ailleurs, la faconde du Parisien fascinait cette jeune tante qui gardait, malgré Paris, sa simplicité et ses idées bourgeoises. Elle le trouvait réellement très savant et n'osait pas trop parler devant lui.

Il y avait à l'atelier de Julie Cabelle une personne qui ne se faisait pas autant d'illusions sur le fils de la patronne.

« Votre Rodolphe, disait-elle parfois à ces demoiselles,

votre Rodolphe est un poseur et un sot, c'est moi qui vous le dis..... Il vous fait avaler un tas de mensonges cousus avec du gros fil, et vous l'écoutez toutes bouche béante comme des dindes !

« Je voudrais les voir, ses demandes de directeur et ses billets de duchesses ! Ça encore ça peut arriver : les femmes sont si bêtes ! Elles s'imaginent toujours qu'il y a quelque chose de plus dans ces têtes de ténor italien que dans les autres !..... Et puis, les duchesses, ça devient commun..... elles sont toutes titrées dans le monde de la noce ! Mais vous me faites rire, surtout quand vous croyez à son avenir !

« Vous ne l'entendez donc pas qui déchante la moitié du temps ? En ce cas, Mesdemoiselles, vous n'avez pas d'oreille pour deux sous ! »

Des exclamations indignées couvraient le réquisitoire de Mademoiselle Stéphanie ; et comme elle était une de ces laides à qui les hommes ne font pas même l'aumône de leur attention, on mettait sur le compte de la jalousie et de l'aigreur ce jugement sévère auquel Adèle n'était pas la moins sensible.

La pauvre Julie mourut d'une fluxion de poitrine prise en veillant coup sur coup plusieurs nuits, aux approches du jour de l'an.

A ce moment, le directeur de Rodolphe rompait l'engagement de deuxième basse que celui-ci avait enfin décroché dans un petit théâtre.

Il arriva donc qu'Adèle, ayant pris la suite des affaires de sa sœur aînée, offrit sa main et ses économies à son beau neveu, lequel daigna les accepter.

C'était l'enfer dans lequel se mettait volontairement la petite amoureuse.

En effet, Monsieur son neveu n'avait pas gagné moralement.

Dans sa vie d'artiste à laquelle il ne voulait pas renoncer, — et d'ailleurs à quoi eût-il été bon ? — c'était en buvant un peu plus qu'il n'eût fallu, qu'il se consolait des déboires et des insuccès marquant déjà les étapes de ces dernières années sur lesquelles il avait fondé tant d'espérances.

Il ne s'enivrait pas violemment, non..... Mais il faisait de longues, très longues stations dans un petit café fréquenté par d'autres cabotins ; et là, il oubliait les blessures de son amour-propre encore debout, au milieu de nombreux petits verres qu'il sirotait entre ses déclamations contre l'ignorance du public et la rapacité, l'injustice des directeurs.....

Puis il rentrait chez lui, un peu congestionné, mais joli homme encore cependant, et portant beau. Il retrouvait alors toute sa faconde, et longtemps il put éblouir sa femme de ses prétendus triomphes.

« Tu sais, lui disait-il en rentrant, j'ai rencontré Larsac, l'intime de Gounod : il m'a dit que celui-ci avait pensé à moi pour créer un rôle de basse très important dans son nouvel opéra. Je ne sais pas encore si j'accepterai..... ce n'est guère mon genre à moi cette musique-là..... »

Et avec une moue de mépris :

« C'est un peu panade ! »

Ou bien :

« Ah ! ma chère, tu as manqué hier soir !..... »

« Oui, je sais, tu étais très occupée..... J'ai été applaudi à faire crouler la boutique !..... »

« C'est Chose qui faisait un nez ! Je l'ai littéralement enfoncé avec mes quatre phrases ! »

« Il n'y en a pas un autre comme vous en France, m'a dit Machin, du Conservatoire, pour interpréter cette musique-là !..... » « Et c'est d'un difficile..... je ne te dis que ça ! »

Adèle souriait et rougissait, encore fière et crédule, malgré la situation secondaire où elle voyait végéter son artiste.

Cependant, tout s'use.....

L'amour de la modiste pour son mari et neveu avait subi de ces assauts auxquels résiste mal un attachement de ce genre, dans lequel la vanité trompée entre pour une bonne part. Le mariage avait assouvi d'ailleurs cette passion née, par un caprice du sort, dans le cerveau positif d'une de ces femmes que le calcul reprend bien vite, et qui, même dans une vie d'apparent désordre, conservent leur esprit sage d'épargne ; elle ne devait pas survivre à la persuasion que Rodolphe serait pour jamais une charge, et resterait toujours un raté.

Adèle n'écoutait donc plus que maussade et d'une oreille distraite les pompeux récits de son chanteur, qu'elle n'osait pourtant braver de front encore.

Seulement elle savait par ses ouvrières, par les journaux qu'elle lisait maintenant, que jamais le nom de son mari ne paraissait, si ce n'était pour déplorer qu'un rôle — quelque petit qu'il fût — eût été confié à une pareille basse..... Il a de belles notes, de beaux moments, disait-on parfois ; mais il ne se maintient pas, et chante à côté après quelques mesures.

Ses appointements étaient du reste la preuve éloquente de sa médiocrité. C'est à peine si — une fois la note de son café payée — il pouvait suffire à son entretien ; il n'y arrivait pas, et sans Adèle comment eût-il vécu ?

Elle rongea son frein, prise de regrets pour la bêtise qu'elle avait faite en se chargeant de ce bellâtre plein d'illusions, vide d'argent et de talent. Car, pour elle, l'un n'allait pas sans l'autre..... Elle ne croyait pas aux injustices, comme la pauvre Julie, lorsque les jours des prix Rodolphe revenaient sans un accessit de son lycée ! S'il avait eu du talent, s'il avait jamais dû en avoir, il aurait fini par gagner davantage..... et ajoutant ses économies à celles de sa femme, on aurait pu espérer se retirer un jour à Montauban pour y vivre en bons bourgeois ! — Elle poursuivait le même rêve médiocre d'avenir que sa défunte sœur.

S'il l'avait appréciée encore, elle l'aurait subi ! Mais non ! Monsieur le prenait de très haut avec elle, la traitant en inférieure, comme un petit être sans beauté et sans intelligence, qui devait s'estimer trop heureuse d'aider un grand artiste ! Il ne lui faisait même pas l'honneur d'être jaloux !

Et pourtant..... si elle avait voulu..... les adorateurs ne manquaient toujours pas !

Il y en avait de sérieux dans le nombre ; entre autres, un vieux Monsieur très bien, décoré, employé dans un ministère ; et aussi, un riche fabricant de passementerie ; puis encore, un commandant en retraite, tout petit, très laid, mais que ces demoiselles jugeaient « distingué » et qui en tenait pour la patronne !

Ah ! mais non, si jamais elle devenait libre, elle y regarderait à deux fois avant de se donner un maître ! Et pour la séparation, qu'est-ce donc qui la retenait ? Point d'enfants, un établissement qui marchait très-bien..... On verrait !

C'est qu'il ne la ménageait plus : il laissait traîner,

intentionnellement peut-être, et croyant toujours ainsi se rehausser auprès d'elle, des billets de femmes où son infidélité conjugale éclatait indéniable pour Adèle, furieuse.....

« Et voilà où passe mon argent ! » s'écriait-elle indignée, ces succès du toujours beau Rodolphe ne produisant plus du tout l'effet qu'il en attendait.

« Je t'en donnerai pour ces donzelles ! continuait-elle entre les dents. Si tu crois que je vais travailler nuit et jour pour tes princesses de théâtre !.....

« Tes succès ! ton travail ! Je suis fixée là-dessus maintenant !..... C'est au café que tu travailles, soir et matin, et c'est aux dominos que tu triomphes..... peut-être !.....

« Ah ! je commence à en avoir assez de mon artiste ! Quand je pouvais si bien m'établir ! !.....

« Le premier commis des *Cinq parties du monde*, la grande épicerie du coin, le voilà patron à son tour et faisant bien ses affaires..... Si je l'avais pris, je serais riche à présent !..... »

Rodolphe, l'esprit encore alourdi par l'alcool qu'il absorbait des heures entières en jouant aux dominos dans la fumée des pipes, s'apercevait à peine du travail de démolition qui se faisait à son détriment dans la cervelle de sa femme.

Ce qui le frappa pourtant un jour, ce fut l'admission à leur table, comme chose toute naturelle et devant durer, d'un Monsieur de cinquante à soixante ans, qui fréquentait souvent dans le magasin de sa femme, M. Dumantel, le fabricant de passementerie. Il passait une partie de l'année à Paris, l'autre dans les environs, où il avait une villa dans laquelle demeuraient sa femme et ses enfants.

Une fois seul avec Adèle, Rodolphe ayant demandé quelques explications, on lui répondit sèchement.

Il s'emporta : Adèle se répandit en reproches ; tous les griefs, tous les mécomptes qu'elle gardait depuis longtemps éclatèrent sur le beau Rodolphe qui, un moment démonté, reprit vite son aplomb, et sûr qu'on n'allait pas le prendre au mot, mais qu'Adèle lui reviendrait humble et suppliante, parla de séparation.

Elle ne le pria nullement, mais au contraire, le prit de très haut ; et ce fut lui qui, après un jour d'absence, revint au logis prendre sa pitance à table, au milieu des modistes un peu railleuses, et en face de sa femme, très-digne, et du Monsieur qui, parfaitement correct, avait l'air de n'être au courant de rien.

Ce demi-raccommodement fut suivi d'autres scènes et d'autres retours du beau Rodolphe, dont la position n'était plus tenable chez lui. Était-ce bien chez lui ? c'était ce qu'il pouvait se demander à juste titre.

C'était à Monsieur Dumantel — le nouveau maître de la maison — qu'allaient tous les égards, toutes les prévenances..... Enfin, chose plus grave, maintenant on lui refusait l'argent dont il avait besoin !

Adèle, en vieillissant, devenait de plus en plus avare. Elle gardait dans l'inconduite ses allures de petite bourgeoise apportées à Paris autrefois.

Toujours bien ajustée dans sa robe sombre qui dissimulait l'embonpoint naissant, irréprochablement coiffée, très fraîche encore, elle avait toujours ses jolis yeux bleus ; mais ils semblaient avoir pris des reflets d'acier : ils s'étaient durcis avec son cœur.

Quand les yeux bleus se mêlent d'être durs, ils font un effet absolument réfrigérant. Aussi, lorsqu'elle les posait,

pleins de volonté et de colère, sur son artiste, devenu tout humble à présent, et qu'à une nouvelle demande de subsides, elle répondait par un non catégorique, le beau Rodolphe — pas violent par nature, mais plutôt lâche et facilement dominé — se trouvait-il tout déconcerté..... Après avoir hésité un moment sur la meilleure voie à suivre, il se décidait tout simplement pour le chemin de son café, où il allait demander une prolongation de crédit.

Les époux finirent par se séparer.

Ils ne firent intervenir personne dans cette décision. Comment prirent-ils ce grand parti ?

On ne sait pas au juste de qui vint ce réveil de dignité, un peu tardif, il faut l'avouer..... Est-ce bien pour cette raison du reste que se desserra la chaîne des deux époux ?

On croit plutôt que Madame, usant chaque jour de plus de rigueur envers Monsieur, de sans-gêne avec ses rivaux, que Monsieur, plus privé de ressources à mesure qu'il en aurait eu le plus de besoin — son talent diminuant alors que sa soif augmentait — chacun de son côté, Rodolphe et Adèle, se décidèrent à chercher leur vie et un cœur qui les pût comprendre.

\* \* \*

Si cette simple histoire de bohème était divisée en ambitieux chapitres, on pourrait intituler le suivant : *Vingt ans après, ou la fin d'une deuxième basse*. A cette époque, nous retrouvons Adèle dans sa ville natale où elle est propriétaire et vit de ses petites rentes.

« Elle est *pôsilivement* considérée, à Montauban ! » Du moins, c'est elle qui l'affirme parfois à ses locataires, sa main grassouillette posée sur sa vaste poitrine, comme pour appuyer son attestation.



Elle prend pour elle — peut-être à tort ? — l'estime que l'on porte à son argent..... Mais tant de gens sont prêts à confondre ces deux sentiments, qu'elle est bien excusable, n'est-ce pas ?

A Montauban, elle passe pour veuve. Jamais, comme pour la *Madame Grégoire*, du bon Béranger, dont elle chanta toutes les chansons en son beau temps, jamais dans son pays personne n'a connu défunt Cabelle !. ... Mais on n'y regarde pas de si près avec une rentière qui ne doit rien à personne et qui a de la tenue.....

Elle peut donc se faire l'illusion qu'elle est « *pôsilivement* considérée ».

Elle a beaucoup engraisié, Madame Cabelle. Ah ! dame, elle n'est plus jeune, se trouvant maintenant plus près de cinquante ans que de quarante..... Mais une fois habillée elle fait encore bon effet. Elle est même, dans sa robe noire de beau tissu, bien serrée sur sa massive personne, avec son chapeau majestueux, son voile et ses guipures, ce que le peuple appelle une belle femme. La couperose marbre ses joues bleutées ; ses cheveux châains, jadis opulents, se sont faits rares ; mais elle possède encore ses grâces de modiste, l'œil expressif et la main blanche.

Ces restes de beauté ne lui sont pas complètement inutiles : si l'on en croit la chronique de la petite ville, un cousin éloigné — ce même huissier dont l'étude personifiait le rêve maternel de feu Julie — étant au mieux avec Madame Cabelle.

Ce petit bourgeois avait des idées de la Régence : il n'avait jamais pu se passer de tromper galamment sa femme. La première étant morte, il avait épousé une veuve qui se partageait alors avec elle ce cœur d'huissier trop tendre ; et, depuis, il lui avait donné pour successeur,

dans ses amours illégitimes, sa cousine Adèle revenue au pays.

Madame Guérin, la seconde, était longue comme un peuplier, plate et jaune. Elle portait des bandeaux à la Vierge, tout luisants de cosmétique, entre lesquels brillait son front citronné comme une de ces solitudes infinies dont le regard est attristé..... Que ce fût disgrâce physique ou certitude de son malheur conjugal, Madame Guérin, telle qu'elle était, aurait pu aisément représenter la statue de la Mélancolie, dans ses vêtements noirs et minces accusant sa maigreur et ses attitudes de dévote personne.

Elle et sa rivale, Madame Cabelle, présentaient un contraste frappant.

Ces trois personnages semblaient, du reste, vivre en assez bonne intelligence et se retrouver ensemble sans trop de peine, quoique Monsieur Guérin allât chez Adèle le plus souvent sans sa femme.

Quelquefois, accompagnés d'une jeune parente, une douce enfant de dix à onze ans — Adèle l'élevait, se donnant ainsi auprès du public la réputation d'une femme très charitable, alors qu'en réalité la petite lui servait de bonne — Madame Cabelle et le couple Guérin s'en allaient dès le matin passer une journée à la campagne, chez la sœur de l'huissier, riche fermière des environs.

C'étaient des heures charmantes !

L'hiver, on déjeunait copieusement dans la vaste cuisine très claire, où l'omelette au lard, le gibier, les volailles fumaient sur la longue table dont la nappe bien propre fleurait la lavande. Un bon petit vin du pays arrosait le repas. L'immense cheminée renvoyait de grandes flammes claires sur les cuivres rouges dont les murs blanchis à la chaux étincelaient.

En septembre, Monsieur Guérin et Adèle s'arrangeaient pour aller ensemble voir vendanger et oublier l'épouse délaissée à la ferme où elle causait avec sa belle-sœur. Une brave paysanne à la coiffe de toile et aux mains déformées, que cette fermière. Finaude sous son air simple, elle feignait de ne rien voir et montrait du respect à Madame Guérin que sa mélancolie faisait distinguer.

Les soirs d'été, ce Faust sur le retour et sa Marguerite trop épanouie revenaient à la ferme par les petits sentiers et les sillons.....

Ils prenaient des attitudes sentimentales, les doigts enlacés, pendant que Madame Guérin, sous prétexte que la marche la fatiguait, était habilement perdue en route ou laissée à la maison.....

L'enfant voyait ce manège et semblait comprendre. Pauvre petite Eugénie ! Elle baissait alors les yeux en gentille pensionnaire de couvent bien apprise ; mais elle rougissait très-sincèrement et souffrait à coup sûr dans sa délicatesse froissée de petite fleur trop frêle, de parente pauvre qui doit toujours se taire, s'effacer.....

Est-ce qu'elle comptait ?

Aussi finissait-on par l'oublier complètement quelquefois. Et en partant seulement, la voix impérative d'Adèle la rappelait :

« Eugénie ! mon châle ! mon manteau ! As-tu pensé à prendre mes caoutchoucs ? Il fait un peu humide..... Tu vas me les mettre. Allons ! pousse ! pousse, maladroite !

Et la grosse femme écrasait sans pitié sous le pied massif qui ne pouvait entrer dans la chaussure, les doigts minces de l'enfant toute rouge et essoufflée.

A la nuit tombante l'on partait, à pied dans la belle

saison ; l'hiver, dans la petite victoria couverte de l'huissier.

Adèle et Monsieur Guérin avaient l'air de gens absolument heureux : c'est déconcertant pour la morale, mais la vérité m'oblige à dire que la conscience de Madame Cabelle n'avait pas la moindre révolte.....

C'était une conscience forte ! Il eût fallu d'autres remords pour percer la triple cuirasse dont l'avaient entourée trente ans de vie galante.

Hélas ! tant de bonheur mal acquis ne devait pas durer. La quiétude de cette fourmi travestie en cigale allait bientôt être troublée d'une façon tout à fait imprévue.

Un matin l'on vit un omnibus s'arrêter devant la maison : un être assez étrange en descendit. C'était un homme grand et maigre, dont la barbe grise tombait à mi-hauteur de sa poitrine ; ses cheveux longs balayaient un col grasseux. Il avait de beaux traits et paraissait plutôt vieilli par la maladie et la misère que par l'âge.

Son grand corps un peu voûté se dégageant péniblement de la portière ouverte, dès qu'il fut sur le trottoir il s'appuya d'un côté sur un homme en casquette et blouse bleue, valet d'occasion cueilli sans doute à la gare ; de l'autre, sur une canne dont il frappait le sol à chacun des petits pas qu'il faisait, hésitant.

Quelques passants s'arrêtèrent pour le regarder ; les gens des magasins suivaient des yeux, très intrigués, ce pauvre diable, aveugle certainement, dont les façons et la beauté encore frappante contrastaient avec l'excessive misère de ses habits malpropres. On le vit se diriger vers le corridor de Madame Cabelle.

Celle-ci était alors à table ; elle soignait particulièrement son estomac depuis qu'elle vivait seule et sans soucis

dans sa province. C'était même l'heure la plus agréable de sa journée, à part celle où Monsieur Guérin venait lui faire sa cour. Elle se confectionnait de petits plats délicats servis ensuite par Eugénie qui n'en avait le plus souvent que le fumet tentateur.

Aussi, qu'on juge de sa colère, de sa stupeur, du bouleversement de ses esprits lorsque, ayant ouvert la porte du corridor où heurtait l'aveugle avec son bâton, Eugénie revint, très troublée, disant :

« Ma tante ! — Adèle avait voulu qu'elle l'appelât ainsi — Ma tante, c'est Monsieur Cabelle qui est là !..... Un aveugle !..... Il dit comme ça qu'il est votre mari !..... Je le croyais mort cependant..... et il veut entrer..... J'ai eu peine à le faire attendre..... »

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria cette épouse, pas charmée le moins du monde du retour de l'époux.

« Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Que faire ?..... Dis-lui que je n'y suis pas..... qu'il revienne..... non, fais-le entrer..... non, tiens, dis-lui..... »

Et avant que Madame Cabelle, hors d'état de prendre un parti dans cet instant critique, eût décidé ce qu'il fallait répondre à ce mari qui lui tombait du ciel, celui-ci faisait son entrée, et une voix de basse-taille, éraillée par l'alcool, déclamait dans le corridor en faisant vibrer les r :

« C'est moi, ma chère épouse ! oui, ma noble Adèle, c'est moi !..... Que la joie de mon retour n'ébranle pas trop ce tendre petit cœur !..... Je savais bien qu'on serait heureuse de revoir son Rodolphe, son gentil petit Dodolphe !..... Allons, qu'on vienne tout de suite l'embrasser, ce fol enfant d'Apollon, père des Arts !... Et surtout, qu'on lui serve vite à déjeuner, car, par la sambleu ! j'ai une diable de faim qui n'a d'égale que ma soif ! »

Adèle, perdant absolument la tête, avait mille questions au bout de la langue. Celle qui primait toutes les autres était : « Mais enfin, que venez-vous faire chez moi ? »

Mais, outre que c'était assez difficile à dire, là, tout de suite, à cet infirme, son mari, après tout, devant la loi qui, jusqu'à présent, n'avait pas sanctionné leur séparation, il fallait encore savoir dans quelles intentions il revenait.....

Certes, son équipage n'indiquait pas la fortune..... Mais, enfin, on avait vu de si drôles d'histoires..... Il se présentait peut-être ainsi pour la tromper, le hasard l'ayant fait riche ?

Il fallait voir, le faire parler, puis on aviserait.....

Oh ! s'il lui revenait maintenant, comptant sur elle pour le nourrir et le soigner, — ce qui était le plus probable — ce serait vite fait : elle plaiderait en séparation de corps et de biens (le divorce n'existait pas encore en France) et, au plus vite, elle se débarrasserait de ce mari dont elle n'avait que faire..... Quelle tuile ! mon Dieu ! quelle tuile ! ne pouvait-elle s'empêcher de se dire, tout en servant à la hâte un déjeuner improvisé à l'aveugle.

Eugénie, envoyée aussitôt chez le charcutier, rapportait un papier graisseux que développait fiévreusement la désolée Adèle.

Elle avait donné à son mari une grande assiette de soupe chaude qu'il dévorait gloutonnement en faisant claquer sa langue comme ces pauvres chevaux de retour qui trouvent enfin une pâture, après bien des courses à travers champs, sans rien à manger que quelques légumes crus, maraudés de-ci de-là.....

L'aveugle ayant demandé à boire, elle lui versa un peu de vin ; mais il reconnut la bouteille au toucher et se

dispensa deux copieuses rasades que suivait Adèle d'un œil morne.

Après s'être ainsi réconforté, après avoir rapidement avalé la charcuterie qu'Eugénie était allée acheter, il huma l'air à la manière d'un bon chien de chasse, et s'écria :

« Adèle, ma bien-aimée, ma trop tendre épouse ! il me semble que vous ménagez une autre surprise à votre Rodolphe chéri ? Je sens une odeur de caille ou de perdrix qui caresse délicieusement mon odorat..... »

Et comme sa femme ne bougeait pas et ne faisait nullement mine de lui passer le petit plat qu'elle se réservait et dont il avait reconnu le délicat parfum, il mit au hasard sa main sur la table, et tomba juste sur le fin gibier où ses doigts longs, aux ongles noirs, plongèrent sans qu'il parût en être ému le moins du monde.

Oh ! pour le coup, Adèle n'y tint plus !

Comment ! ce bohème, ce gueux, ce mendiant qui jamais ne lui avait fait que du tort, viendrait maintenant, perdu de boisson, infirme, mais dominateur et indiscret quand même, se jeter dans la jolie vie qu'elle s'était organisée ? Ah ! c'était trop fort ! et il fallait aviser sans tarder.

« Monsieur Cabelle, commença la dame d'une voix émue, et se contenant du mieux qu'elle pouvait, maintenant que vous êtes réconforté, me ferez-vous le plaisir de me dire ce que vous venez faire chez moi ?..... »

« Chez vous, ma toute belle ? ou plutôt chez nous, ma petite chatte blanche ? Ce que je viens faire chez nous ?..... Mais, vous retrouver, ma tendre amie !..... Vous retrouver pour toujours, pour longtemps du moins, je l'espère..... Je me suis dit, un peu tard, je l'avoue, oui, un peu tard.....

— ne tapez pas comme ça du pied : ce n'est pas distingué pour Madame Cabelle..... — je me suis dit qu'il était de mon devoir de partager votre vie, de vous couvrir moralement de ma protection, de mon nom, honorablement connu dans les arts, j'ose le dire..... Et je vous apporte un cœur toujours brûlant, dans une enveloppe un peu usée, il est vrai..... mais enfin, Madame Cabelle, vous n'avez pas quinze ans non plus, n'est-ce pas ?..... Et je me suis dit encore que vous seriez heureuse, très heureuse, de ce retour vers vous de l'Enfant prodigue..... non, du mari prodigue..... enfin, c'est la même chose..... Et je vois que je ne me trompais pas !.....

« Comment ? comment ? » interrompit Madame, rouge d'indignation devant l'audace du cabotin qui ponctuait ses phrases ronflantes de rasades et de copieuses bouchées ; mais Rodolphe ne la laissa pas continuer :

« Vous voulez savoir ma vie, mon amour ? Oui, je vois bien que c'est là ce qui vous intéresse ? Mon odyssée est triste, ô Madame Cabelle ! Le vrai mérite, du reste, vous le savez, n'est jamais reconnu qu'après la mort..... J'ai perdu la vue, comme vous avez pu vous en apercevoir..... et alors, depuis ce malheur — arrivé juste quand mon talent allait m'ouvrir enfin les portes de l'Opéra — j'ai connu de près une maîtresse fort dure, Madame Cabelle..... une maîtresse qui ne vous valait pas, ô belle dame !..... une diable de maîtresse qui, lorsque vous vous acoquinez à elle, ne vous lâche plus..... et qui se nomme la misère !..... »

Et comme furieuse, et nullement apitoyée, sa femme allait encore l'interrompre, il éleva son verre et, se levant lui-même de sa chaise avec toutes les grâces nobles du vieux cabot :



« Mais oublions le passé et narguons la tristesse ! »

Et se tournant vers des figurants imaginaires :

« Écoutez tous, Messeigneurs ! fit-il d'une voix tonnante ; je bois à nos amours ! Je bois à la Beauté, Madame Cabelle ! !

« A la durée de notre nouvelle union ! ! ! »

Et la voix de l'ivrogne emplissait le rez-de-chaussée, montait au premier chez les locataires surpris, s'engouffrait dans le corridor et résonnait jusque dans le petit jardinet paisible qui verdoyait derrière la maison.

Adèle, hors d'elle-même, suffoquait.

Eugénie, sur une chaise, dans un coin, était restée immobile de surprise pendant toute la scène.

Enfin, sur l'ordre de sa tante, elle alla lui chercher son châle et son chapeau, que celle-ci revêtit tout de travers, les mains secouées par la colère, la face congestionnée.

L'aveugle n'avait pas encore fini de porter des toasts, que Madame Cabelle était déjà dans la rue, après avoir bruyamment fait flamber toutes les portes derrière elle.

Elle courait droit chez Monsieur Guérin lui conter son malheur, lui demander quelques conseils. Elle allait à l'instant parler à l'avocat qui plaiderait la séparation. Qui lui recommandait-il, ce cher cousin Anselme ? Elle désirait un homme expéditif et habile qui la débarrassât au plus tôt du boulet venant s'attacher à son pied alors qu'elle y pensait le moins.

M<sup>me</sup> H. CARO-DELVAILLE.

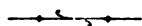
(A continuer).



ENVIRONS DE CIBOURE .



# LES ENVIRONS DE BAYONNE



## AVANT-PROPOS

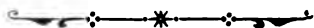
*L'Histoire topographique et anecdotique des rues de Bayonne*, que nous avons publiée ailleurs, exigeait un complément indispensable. La faveur avec laquelle cet ouvrage a été accueilli, non-seulement par les Bayonnais, mais encore par les étrangers et les lettrés qui visitent notre beau pays, nous a suggéré la pensée de lui donner une suite. En effet, cette contrée qui forme les environs de notre ville n'est pas seulement un pays où se développent les plus merveilleux paysages, mais encore il n'est pour ainsi dire pas un pied de terrain qui n'ait donné lieu à une scène historique, à une légende ou à une curieuse tradition. Cette petite étendue de côtes qui s'étendent de l'embouchure de l'Adour à la Bidassoa a vu se dérouler de nombreux faits de guerre, et les ravissants villages qui couvrent ses bords fleuris ont un passé qui n'est pas toujours sans gloire.

Il ne faudra pas cependant chercher dans cet ouvrage l'utilité sèche d'un guide qui sacrifie souvent l'intérêt historique à la description d'une villa ou d'un hôtel n'ayant très souvent aucun intérêt

artistique, mais dont le propriétaire a souscrit à un bon nombre d'exemplaires pour faire placer sa demeure en bonne page. Un pan de muraille couvert de lierre, une maison ruinée nous arrêteront souvent plus longtemps qu'un cottage prétentieux ou qu'un palais nouvellement édifié.

C'est ce pays si beau que nous avons l'intention de décrire de notre mieux dans les pages suivantes, et nous serons payés de nos peines si ces petites chroniques réussissent à sauver de la poussière des archives quelques-unes de nos anciennes gloires ou de nos vieilles institutions.

E. D.



## CHAPITRE I

### SAINT-ÉTIENNE D'ARRIBE-LABOURT

Les anciens noms de Saint-Étienne. — La *Grande Redoute*. — Achat de la baronnie de Saint-Étienne par la ville de Bayonne. — Les maires de Bayonne barons de Saint-Étienne. — L'église. — La statue miraculeuse de la Vierge. — Le général baron Conroux de Pépinville. — États de services. — Les héritages. — Le cimetière de Saint-Étienne. — La sortie du 14 avril 1814. — Les Anglais se retranchent dans le cimetière et dans l'église. — Les colonnes d'attaque françaises. — Prise de sir John Hope. — Acharnement des combattants. — Un canon pris et repris. — Pertes des deux armées.

La paroisse de St-Étienne est connue dans nos anciens titres sous le nom de St-Étienne d'Arribe-Labourt. Elle est déjà citée en 1149, dans le cartulaire de Bayonne, sous le nom de *Sanctus-Stephanus de Ripa Laburdi*, et ce nom, qui lui vient de la proximité du pays de Labourd, situé sur l'autre rive de l'Adour, fut changé, en 1793, en celui de la *Grande Redoute* (1).

Le 13 décembre 1584 fut passé un contrat de vente, à pacte de rachat pendant dix ans, de la seigneurie de Saint-Étienne d'Arribe-Labourt et du bourg Saint-Esprit, en faveur des maire et jurats de la ville de Bayonne, « par Pierre de Mesmes, sieur de Ravignan, conseiller au conseil privé et président en la Cour souveraine du Béarn, au nom de haut et puissant seigneur Henri, roi de Navarre, duc d'Albret et baron de Seignanx. Le dit bourg Saint-Estienne sis dans son duché et baronnie, fut vendu, avec toute

(1) *Sent Esteven de Ribelabort*, 1354. — *Sent Esteven de Rivelabor*, 1482 (Ch. des Carmes de Bayonne). — *Sant Esteven d'Arrive Labort*, 1539 (Ch. du chap. de Bayonne). — *Saint Estienne-Rive-Labourt*, 1584. — *Saint-Estienne d'Arribe Labourt, en la baronnie de Seignanx* (département des Landes), dépendant de duché d'Albret, 1584 (Ch. de Bayonne).

justice et autres devoirs, à Sa Majesté appartenans, sauf et réservés le ressort d'appel où les vasseaux, si aucun y en a, en vertu des pouvoirs donnés au dit sieur de Mesmes, à Mont-de-Marsan, le 23 novembre 1584, pour les tenir par les acquéreurs noblement, à foi et hommage dudit seigneur, de ses hoirs et ayant droit, au devoir d'une once d'ambre gris ». Le contrat est retenu par Dutoya, notaire royal et greffier de Bayonne, avec la prise de possession du lendemain 14 décembre. Le chapitre de Saint-Esprit réclama la seigneurie de ce lieu qu'il prétendait lui appartenir antérieurement ; et la ville en fut déposée par arrêt du Parlement de Bordeaux. Il paraît que la somme payée au roi de Navarre ne monta qu'à cinq cents francs. Peut-être ce prince, en se contentant d'un prix aussi modique, avait-il eu le dessein d'attacher à ses intérêts la ville de Bayonne. En 1583, il avait fait, avec le prince de Condé, un voyage au Boucau et à Capbreton qui avait donné de l'ombrage à la cour de France, ainsi qu'on le voit par une lettre d'Henri III, datée du 22 novembre de la même année.

C'est à partir de ce moment que les maire et échevins de Bayonne prennent le titre de seigneurs, hauts, moyens et bas justiciers de Saint-Étienne d'Arribe-Labourt. Nous trouvons, en 1719, la relation de l'hommage de la ville de Bayonne au duc de Bouillon comme duc d'Albret, pour la seigneurie qu'ils possédaient (1). En revanche, la communauté de Saint-Étienne redevait à la ville son droit seigneurial annuel, se composant de 30 livres et une paire de chapons.

En échange la ville rendait la justice, faisait décoller les meurtriers par son propre bourreau, plantait au car-

(1) Archives de Bayonne, AA. 19.

refour de la Harie des fourches patibulaires qu'elle avait grand soin de renouveler lorsqu'elles étaient pourries, et faisait semer, en 1741, sur la route de Saint-Étienne, une belle allée d'arbres (1). Les jurats de la paroisse étaient nommés par les habitants « capitulairement assemblés sous le chêne qui est proche la petite porte du cimetière de l'église paroissiale » (2).

Le principal monument de St-Étienne est son ancienne église, qui remonte à une date assez éloignée. Là se trouve une statue miraculeuse de la Sainte Vierge qui fut pendant des siècles placée derrière le maître-autel, dans une niche spéciale, et qui attira à ses pieds les populations de la contrée. Une légende, merveilleusement racontée par M. Laborde sous le titre de : *La Nonnè de St-Bernard*, nous apprend que diverses statues de la Vierge, sculptées pour obéir à un vœu, tombèrent en poussière au moment même où elles avaient été placées sur le piédestal qui leur avait été destiné.

« D'autres sculpteurs entreprirent la même œuvre, ils échouèrent tous : non que ces figures de plein relief fussent dépourvues de valeur ou d'originalité, mais parce que le sentiment qui les avait inspirées n'était ni assez vrai ni assez profond.

« On les plaçait solennellement chaque fois sur l'autel de la Vierge et, chaque fois, sous un souffle invisible, les statues s'agitaient, chancelaient, tombaient par terre et se trouvaient réduites en poudre.

« Cet état de choses durait depuis longtemps, lorsqu'un grand artiste espagnol, dont la dévotion particulière à la

(1) Archives de Bayonne, CC. 180.

(2) Archives de Bayonne, FF. 281.



Sainte Vierge était connue, étant en pèlerinage à Saint-Bernard, s'inspirant de l'esprit de l'école religieuse et mystique, fit la statue de la Vierge qui, pendant des siècles, attira des milliers d'âmes à la chapelle de l'église.

« Cette statue si renommée, dont l'autorité épiscopale a autorisé naguère la réinstallation solennelle, ne parvint au couvent de St-Bernard que vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, selon les uns, au commencement du XVI<sup>e</sup>, selon d'autres. Les archives locales constatent que c'est Garcias Arnaud de Boné, de la famille des seigneurs de Pontonx, évêque de Dax de 1500 à 1514, qui en fit présent à la chapelle de Saint-Bernard.

« Toujours est-il que, dans un temps où l'on se plaisait à répandre çà et là les images de la Vierge, le couvent dut son plus grand prestige à celle qui, d'après un savant ecclésiastique de Bayonne, absorba l'édifice inerte de pierre dans la gloire de sa majesté vivante.

« La Reine du Ciel, selon ce vénérable théologien de notre cathédrale, après avoir inspiré l'artiste qui avait sculpté la statue, ne cessait de communiquer aux populations le même feu sacré ; et les populations, ouvrant leur âme à ce feu inspirateur, accouraient en foule vers son autel.

« Voici, du reste, ce qu'on lit dans la partie du registre paroissial de l'église Saint-Étienne, au sujet de l'hommage rendu à l'œuvre de l'artiste espagnol :

« Le jour de l'Ascension, le curé de Saint-Étienne allait, tous les ans, chanter la messe dans la chapelle de l'abbaye de Saint-Bernard. La procession partait à six heures du matin de l'église Saint-Étienne, faisait une station dans l'église collégiale de Saint-Esprit, et revenait, après la messe, par le chemin de Jaurégué et de l'Espéron. Cela

s'est pratiqué ainsi, même depuis la Révolution de 1793 ; mais depuis que l'abbaye a été détruite, cela a cessé » (1).

L'église de Saint-Étienne contient encore une autre curiosité qui a été signalée pour la première fois par M. A. Détroyat, et dont la communication fut insérée dans le *Bulletin de la Société des Sciences et Arts de Bayonne*.

A gauche de l'entrée de l'église on voit, gravée sur une plaque de marbre, l'inscription suivante :

CI-GIT

M. LE BARON CONROUX DE PÉPINVILLE

*Lieutenant Général des armées du Roy*

Voilà de l'histoire à la façon du père Loriquet. M. Détroyat retrace ainsi la vie de ce brave soldat et la mort héroïque de ce prétendu général des armées du roi, qui a passé sa vie au service de Napoléon :

« Nous sommes en 1813. A la suite de la déroute de Vittoria, la retraite de l'armée française s'est dessinée sur toute notre frontière. Un mouvement pour ravitailler Pampelune et Saint-Sébastien n'a pas réussi. L'armée du maréchal Soult, sensiblement diminuée par les prélèvements de Napoléon, s'appuie sur Bayonne, et après avoir tenté, sans succès, de s'opposer au passage de la Bidassoa, dispute la ligne de la Nivelle. Le 10 novembre, Wellington débouche avec 30,000 hommes derrière la Rhune et tombe sur la division Conroux, qui occupe cette montagne, le camp de Sare et la redoute de Sainte-Barbe. Après une vive résistance, ce dernier ouvrage est abandonné. Les troupes qui défendent le sommet de la Rhune, voyant

(1) *Registre paroissial de Saint-Etienne*, partie rédigée par M. l'abbé Pédema-gaon. — Laborde, *Histoire de Bayonne*.

l'ennemi, maître de Sainte-Barbe, déboucher de tous côtés, craignent d'être enlevées et, sans attendre d'ordres, abandonnent leurs positions et descendent dans la plaine. Le brave général Conroux les rassemble à Amotz, sur les bords de la Nivelle, les place derrière d'anciens ouvrages construits autour du pont et soutient vigoureusement une nouvelle attaque ; mais il tombe bientôt mortellement frappé ; ses troupes sont alors culbutées et le passage de la Nivelle forcé. Conduit le soir même à Saint-Esprit, le général Conroux y meurt le lendemain, et ses cendres reposent à Saint-Étienne, sous cette pierre dont je viens de vous entretenir.

« La vie du général Conroux, vous le devinez, je pense, c'est celle de tous les généraux de l'Empire qui ont conquis leur grade à la pointe de l'épée sur les champs de bataille de presque toute l'Europe, et qui ont même accompagné l'Empereur

Des bords du Tanaïs aux sommets du Cédar.

« Né à Douai le 17 février 1770, il entra au 6<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied le 7 février 1786, passa dans la ligne à l'époque de la Révolution, fit la campagne de l'armée du Nord, se trouva aux batailles de Fleurus, de Maestricht et de Jalliers ; aide-de-camp de Bernadotte en l'an V, il le suivit en Italie, où il fut nommé chef de bataillon à la prise de Gradisco ; aide-de-camp du général Championnet, il fit avec lui la campagne de Naples en l'an VI, et obtint le grade d'adjudant-général. Colonel au 17<sup>e</sup> de ligne en l'an V, il se distingua en Allemagne sous Murat. Devenu général, il fut blessé à Iéna, passa le Danube sous l'île Lobau à la tête de 1,500 voltigeurs et s'empara de la rive ennemie. Nous le retrouvons combattant avec distinction

en Espagne et en Portugal, pendant les campagnes de 1811, 1812 et 1813.

« Nommé membre de la Légion d'honneur le 19 frimaire an XII, officier le 25 prairial an XIII, il reçut le grade de commandeur le 29 juin 1807 et le titre de baron de l'Empire le 19 mars 1808, sous le nom de baron de Pépinville ».

Parmi les propriétés actuelles que l'on rencontre en montant la côte de Saint-Étienne, on trouve principalement *Guichot*, *Ayherre*, *Lana* et *Matras*. Cette dernière formait le point de bifurcation des deux routes de Toulouse et de Bordeaux. C'est là que se trouvaient plantées les fourches patibulaires, sous l'ancien régime. Le cimetière de Saint-Étienne longe la route de Toulouse pendant plus de 150 mètres, tandis que la muraille du cimetière israélite borde le côté opposé de la route. C'est entre ces deux cimetières et presque vis-à-vis l'église que se passa l'une des actions les plus meurtrières du fameux blocus de 1814.

Du 27 au 28 février, les troupes alliées de l'armée de blocus s'établirent rapidement sur les positions qu'elles venaient de conquérir. La ligne qu'elles occupaient sur les hauteurs de la rive droite de l'Adour serrait la citadelle d'aussi près que possible, car partant des maisons *Monnet* à *Amade* et *Montaigu*, elle passait à quelques toises en avant de l'embranchement des routes de Toulouse et de Bordeaux, et embrassait toutes les maisons entre ce carrefour des routes et l'église de Saint-Étienne, de là s'étendait en avant de cette église et de la maison de *Saubaigné* à *Mérignac*, et allait aboutir au chemin du Cap-de-l'Esté, à cent toises environ de l'endroit où ce chemin débouche sur la route de Toulouse, vis-à-vis le portail de

*Ganis*. Le mur du cimetière des Juifs avait été terrassé et crénelé dans toute sa longueur sur la route de Toulouse. L'église de Saint-Étienne était également retranchée. Des maisons *Monnet* et *Montaigu* la communication était établie avec l'*Esperon* et la route de Bordeaux, au moyen des murs de clôture que l'on voit dans cette partie et du chemin creux qui passe derrière. De l'*Esperon* à la route régnait une espèce de tranchée. Dans le prolongement de la route, une coupure allait se rattacher au mur en retour du cimetière des Juifs. La première coupure était en avant du carrefour des routes, entre les maisons et les murs du jardin de l'*Esperon*. Les sentinelles les plus avancées étaient à la maison *Matras*, en face du petit chemin qui conduisait à la citadelle. Sur la route de Toulouse, la première coupure était entre l'extrémité du mur du cimetière des Juifs et l'église de Saint-Étienne ; la seconde, vis-à-vis *Garris*. La coupure la plus avancée du chemin du Cap-de-l'Esté était vis-à-vis le portail de la maison *Souscousse*.

Nous empruntons le récit de cette terrible action à l'œuvre d'un officier anglais, témoin actif de ce combat, et dont le livre a été récemment traduit par un Bayonnais :

« J'eus aussi, dit il, outre les travaux, à commander un piquet. Mon poste se trouvait dans le village de Saint-Étienne, dont l'église était devenue le quartier général des gardes. C'était un très petit édifice, très solidement construit, heureusement, car il était dominé par les bouches de six pièces de campagne établies par l'ennemi dans une redoute à la distance d'un jet de pierre. Pour la rendre encore plus tenable en cas d'attaque, un remblai de terre provenant du cimetière et mêlée ainsi avec les os pulvérisés des « rudes aïeux du village » avait été élevé

en dedans des murs, à quatre pieds de hauteur environ : au-dessus courait une ligne de créneaux percée dans le mur afin de permettre à la garnison de tirer à l'abri. Tant que dura le jour, mes hommes restèrent cachés autant que possible derrière quelques jours abrités par l'église, et une seule sentinelle y fut laissée pour surveiller l'ennemi.

« Deux barricades, armées chacune d'un canon, se trouvaient un peu à droite de mon poste : l'une coupait la grande route, l'autre fermait l'entrée, dans le village, à un chemin de traverse. Elles étaient placées à demi portée de pistolet des murs de la citadelle, et formaient nos postes les plus avancés. Notre ligne de sentinelles courait à travers le cimetière et les rues, serpentant à droite et à gauche selon que la position l'exigeait, et les sentinelles étaient aussi rapprochées que le permettaient les arbres et les autres abris. Les Français, en effet, n'étaient plus l'ennemi magnanime que nous avions connu en rase campagne : ils tiraient sur tout homme qu'ils apercevaient, sentinelle ou promeneur, et les postes n'étaient plus relevés sans danger, comme nous avions été habitués à le faire jusqu'alors. Une patrouille ne pouvait plus marcher ouvertement, et les hommes filaient un à un aux différents postes qui leur étaient assignés, ceux qu'ils relevaient se retirant de la même façon. Même en agissant ainsi nous retournions rarement au camp sans ramener avec nous un ou deux blessés et sans laisser derrière nous un camarade mort.

« A la nuit, la plus grande vigilance était nécessaire. L'ennemi était si près de nous que la plus légère négligence lui aurait permis de s'introduire dans nos lignes. Personne ne dormait, du moins étendu ; les simples soldats se promenaient dans l'église, autour du remblai ; les

officiers se glissaient de poste en poste ou écoutaient chaque bruit avec une anxiété profonde. Dans ces promenades on pouvait entendre distinctement la conversation des soldats français, tant les troupes des deux nations étaient rapprochées et tant périlleux ou plutôt solennel était le devoir que nous avions à remplir.

« L'idée d'hostilités nouvelles n'était entretenue par personne dans les rangs de l'armée. Pour la forme, le blocus continuait, et les sentinelles gardaient leurs positions, mais pas un de nous n'imaginait qu'elles seraient attaquées et que du sang allait être inutilement répandu. On se figurera donc notre étonnement lorsque le 14, vers trois heures du matin, nous fûmes soudainement réveillés par le bruit d'une vive fusillade aux avant-postes, et nous apprîmes qu'une sortie désespérée avait eu lieu et que nos piquets étaient engagés sur toute la ligne. Aussitôt les clairons sonnèrent, nous fûmes habillés et équipés en quelques minutes, les chevaux arrivèrent au galop des écuries, les domestiques et les hommes de bât empaquetèrent les bagages et, après avoir pris nos rangs, nous nous élançâmes vers le lieu du combat, où nous étions chaudement et désespérément engagés un quart d'heure après.

« L'ennemi était sorti en deux colonnes d'attaque : l'une s'était dirigée vers l'église et la rue de Saint-Étienne ; l'autre, ayant forcé la barricade de la grande route, s'avancait vers le château, où nous avions commencé à établir une batterie de mortiers. Cette sortie avait été préparée si habilement, que les sentinelles qui se trouvaient en avant des deux divisions furent surprises avant d'avoir pu décharger leurs armes en signe d'alarme. Nos piquets, pris à l'improviste, furent assaillis par l'ennemi qui

s'avança sur le bord même des tranchées, où nos hommes étaient couchés, et les fusilla à bout portant. Un poste commandé par un sergent et préposé à la garde du canon placé dans le village, fut pris de la même façon et le canon capturé. Ceux qui étaient dans l'église furent préservés du même sort, uniquement grâce au soin qu'on avait pris de barricader les portes de façon à ce qu'un seul homme à la fois pût pénétrer dans l'intérieur. L'église fut entourée et assiégée, mais inutilement, et vaillamment défendue par le capitaine Forster, du 38<sup>e</sup> régiment, et par ses hommes.

« Un moment avant la sortie, un officier français avait déserté (1). Malheureusement, il se rendit à l'un des piquets les plus éloignés, et ceux qui étaient destinés à recevoir le choc ne recueillirent aucun bénéfice de l'événement. Son arrivée au quartier général eut pour effet cependant de mettre sir John Hope sur ses gardes : un corps de cinq cents hommes, qui était journellement stationné à un mille en arrière des avant-postes comme réserve, était déjà en marche lorsque le feu commença, et l'ennemi fut arrêté avant d'avoir fait aucun progrès considérable ou atteint quelque magasin important. La maison bleue, comme nous appelions le château, fut emportée, il est vrai, et toutes les piles de fascines et de gabions qui nous avaient coûté tant de travail, brûlées, mais ce fut le seul avantage que l'assaillant aurait retiré de son attaque, quand même l'état des affaires en ce moment eût rendu ce combat nécessaire ou même justifiable.

« Dès que l'alarme fut donnée, sir John Hope, suivi d'un simple officier d'état-major, s'élança vers le lieu du

(1) D'après la version française, c'était un simple soldat.



combat où accoururent encore les généraux Hay, Stapfort et Bradfort. Pendant ce temps, les brigades approchaient d'un pas aussi rapide que le permettaient l'obscurité de la nuit et la nature du terrain. Derrière nous, à mesure que nous avançons, s'étendaient les ténèbres les plus profondes, tandis que, par devant, l'horizon était en feu. Bien souvent, dans ma vie, j'ai entendu le bruit des batailles, mais je me rappelle à peine un rugissement d'artillerie et de mousqueterie pareil à celui de cette nuit-là.

« Les assaillants s'élevaient à cinq ou six mille hommes et les nôtres, qui n'étaient pas plus de mille, perdaient rapidement du terrain. La maison bleue était emportée, la grande route et plusieurs chemins parallèles au pouvoir de l'ennemi, le village de Saint-Étienne rempli de Français, quand sir John Hope arriva à l'entrée d'un chemin creux dont la défense avait été confiée à une troupe nombreuse qui était en pleine retraite.

« — Pourquoi allez-vous dans cette direction ? leur dit le général.

« — L'ennemi est là ! répondirent-ils.

« — Eh bien, il faut le chasser. En disant ces mots, sir John Hope donna de l'éperon à sa monture. Une masse de Français qui étaient devant lui firent feu, et son cheval tomba. En s'apercevant de la chute du général, les Anglais se mirent à fuir et sir John Hope, qui était un homme de grande corpulence, qui avait en outre deux blessures graves et une jambe engagée sous son cheval, resta à la merci des assaillants. Le capitaine Herries, son aide-de-camp, fit de son mieux pour le sortir de cette situation critique ; il mit lui même pied à terre et s'efforça de dégager son général qui le suppliait vainement de songer à

son salut. Son dévouement lui coûta cher : les Français firent une seconde décharge sur les gardes en retraite, et une balle lui brisa l'os du genou. Le jeune homme tomba et fut ramené prisonnier dans la ville avec son général blessé (1).

« Les troupes, sauf celles qui y avaient assisté, ignorèrent cette catastrophe : elles eurent assez à faire de combattre et de secourir leurs camarades, dont le feu incessant prouvait qu'ils tenaient encore dans l'église de Saint-Étienne. Une attaque vigoureuse eut lieu de ce côté ; les Français occupaient en foule la rue et le cimetière, faisant plier nos gens avec les boulets de notre propre canon ; bientôt on combattit de plus près et la mêlée prit un caractère féroce. Les baïonnettes et les sabres jouèrent, la rue fut nettoyée, la barricade et le canon furent repris. Ce ne fut pas pour longtemps : une nouvelle charge, faite avec des renforts de la citadelle, mit de nouveau nos gens en déroute. Bon nombre, parmi lesquels le général Hay, se jetèrent dans l'église : le reste se retira jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts. Ils reprirent alors l'offensive, et, cette fois, la victoire nous resta définitivement. Ainsi, la rue de Saint-Étienne et la pièce de canon furent alternativement au pouvoir des Français et des alliés, et cette dernière fut prise et reprise neuf fois entre trois heures et sept heures du matin.

« L'action ne fut pas moins chaude sur les autres par-

(1) Une vingtaine de voltigeurs du 82<sup>e</sup>, embusqués dans le taillis du revers de la maison *Montaut*, entendirent un bruit de chevaux sur le sentier qui conduit au Boucau ; aussitôt M. Pigeon, adjudant sous-officier, ordonne de croiser la baïonnette et de ne faire feu qu'à bout portant. Cet ordre fut exécuté avec précision et les trois cavaliers qui se montrent tombent à la fois grièvement blessés : c'étaient le général Hope et deux officiers d'état-major (MOREL).

ties du champ de bataille. Sur les pentes des collines, dans les chemins creux, à travers les tranchées et sur les barricades, il y eut des mêlées sanglantes. A certains moments l'ennemi emporta tout devant lui : dans d'autres il fut arrêté, rompu et dispersé par une charge de quelques bataillons des gardes. Mais l'obscurité était si épaisse que la confusion régnait partout et qu'il n'était pas possible de prévoir comment les choses se tourneraient.

« A la fin le jour parut et éclaira une scène de désordre absolu et d'horrible carnage. Les brigades étaient rompues et les régiments eux-mêmes divisés en petits groupes qui se battaient isolément contre d'autres groupes. Presque partout, nos hommes gagnaient du terrain ; les Français avaient rétrogradé peu à peu ; ils occupaient à présent une ligne irrégulière et brisée à travers le cimetière et le long de la croupe d'une colline qui formait une sorte de crête naturelle au glacis. Voyant cela, un régiment des gardes, qui avait conservé ses rangs, se prépara à compléter leur défaite. Il se jeta en avant à la baïonnette et fit un horrible carnage des Français avant que ceux-ci fussent parvenus à se réfugier derrière leurs postes. Un effort semblable fut fait contre ceux qui se défendaient derrière les murs du cimetière, et là aussi ils échappèrent avec difficulté dans la redoute.

« Un combat comme celui que je viens de décrire est toujours accompagné d'un carnage plus grand des deux côtés que ne l'est une bataille donnée dans les règles et combattue avec méthode. De notre côté, neuf cents hommes étaient tombés ; du côté de l'ennemi, plus de mille, et le combat avait eu lieu sur un espace si restreint que, même l'œil expérimenté d'un vieux soldat aurait conjecturé, d'après les tas de cadavres, que les pertes étaient

bien plus considérables (1). La rue de Saint-Étienne en particulier était couverte de morts et de blessés. Autour du canon, ils gisaient par monceaux ; un artilleur français était tombé là avec sa mèche dans la main ; il était étendu, la tête fendue en deux. La bouche et la culasse de la pièce étaient enduites de sang et de cervelle ; derrière elle se trouvaient plusieurs cadavres des deux nations, dont la tête avait été évidemment brisée à coups de crosse. Des armes de toutes sortes, les unes brisées, les autres entières, étaient semées partout. Parmi les morts, de notre côté, se trouvait le général Hay, frappé par une balle qui pénétra dans l'intérieur de l'église par un créneau. C'était, en un mot, une des affaires les plus rudes et les moins satisfaisantes de toute la guerre ; de braves gens étaient tombés quand leur mort n'était plus utile à leur pays, et beaucoup de sang avait coulé en vain dans un temps de paix internationale ».

Le cimetière de Saint-Étienne, où se passa la partie la plus terrible de cette sanglante action, n'a pas gardé l'impression du carnage que nous venons de raconter. Comme presque tous les cimetières basques qui entourent les églises, il est ombragé de grands arbres et émaillé de jolis jardinets soigneusement cultivés, où les fleurs les plus belles brillent du plus vif éclat. Il n'a pas la physio-

(1) La garnison perdit 910 hommes tués, blessés ou prisonniers ; les pertes de l'ennemi furent bien plus considérables : les prisonniers les évaluaient à trois mille hommes hors de combat (MOREL).

L'ordre du jour du général Thouvenot mentionne aussi 910 hommes tués, blessés ou prisonniers. Le général Napier évalue la perte des Anglais à 810 hommes seulement. Il est probable que les chiffres avancés par Morel sont exagérés, mais il serait bien extraordinaire que les Anglais, assaillis par surprise, chassés des retranchements et réduits à rester assez longtemps sur la défensive, n'aient pas eu des pertes plus élevées que celles des Français (*Note du traducteur*).

nomie, quelquefois lugubre, des cimetières des grandes villes, comme celui de Bayonne, que nous avons déjà décrit. L'église, petite et blanche, se dresse sur la gauche, tandis que la masse violacée des Pyrénées se dessine à l'horizon. Au pied des hauteurs sur lesquelles ce champ de repos a été placé, on voit se dérouler les eaux vertes de l'Adour, tandis qu'une fraîche brise qui vient de l'Océan fait frissonner les cimes touffues des arbres et des grands cyprès.



## CHAPITRE II

### LE CIMETIÈRE ISRAËLITE

Situation du cimetière israélite. — Le *Départ des Amis*. — Le premier cimetière. — Le *Campot de Saint-Simon*. — Le cimetière de Saint-Étienne. — Topographie. — Les tombes. — Les rabbins. — Les troupes alliées campent dans le cimetière. — Inscriptions anciennes. — Sépultures. — Cérémonies. — Les prières.

De l'autre côté de la route, au point d'intersection des deux chemins, se trouve une maison qui est en même temps une auberge, et qui porte l'enseigne suivante :

#### AU DÉPART DES AMIS

*On ne se quitte pas sans boire.*

C'est derrière ce groupe d'habitations que se trouve situé le cimetière israélite, depuis plus de deux siècles. Pendant longtemps les israélites avaient enseveli leurs morts dans un petit cimetière situé dans l'intérieur du Fort, et que l'on appelait le *Campot de Saint-Simon*.

« C'est ainsi, dit M. H. Léon, que le cimetière du *Campot de Saint-Simon*, appelé depuis le *Cimetière du Fort*, parce qu'il fut contigu au point culminant qui fut, au temps primitif des fortifications du faubourg, le fort Saint-Jean, construit en 1636 par l'ingénieur des Essarts, au moment où Bayonne allait être assiégé, et qui est aujourd'hui un quartier que la morale publique devrait réformer, arriva à être la propriété Tavarez, dont les descendants payent toujours à la communauté israélite de Bayonne la rente de 100 francs qu'ils s'étaient engagés à payer. Il y a peu d'années encore on remarquait, au milieu des amas de maisons qui y sont dispersées, un portail en pierre de taille sur lequel on lisait gravé : *Cimetière des Juifs, 167.....*

« Ce fut vers 1688 que la communauté israélite acquit un vaste champ à l'angle des routes de Bordeaux et de Toulouse, et que les restes de ceux qui avaient été ensevelis dans le *Campot* y furent transportés. Il fut agrandi à diverses reprises par l'achat de plusieurs parcelles de terrain.

« Le cimetière de Bayonne se trouve placé sur un plateau des plus élevés du coteau de Saint-Étienne. De là, la vue s'étend à la fois, avec la citadelle comme premier plan cachant la ville, sur un rayon étendu d'où l'on découvre, d'un côté, la vallée de l'embouchure de l'Adour et la mer ; de l'autre, la chaîne étendue des Pyrénées, depuis la Rhune jusqu'à Ursuya, profilant de leur silhouette découpée le cours sinueux de l'Adour, au pied des coteaux de Mousserolles, de Saint-Pierre d'Irube, de Mouguerre et de Lahonce.

« L'entrée du cimetière se trouva d'abord au milieu du champ de repos, sur le chemin royal de Bordeaux. Deux bornes de pierre et des arbres en rappellent encore l'accès. On arrivait directement sur les tombes, réparties à droite et à gauche. On porta plus tard l'entrée sur l'extrémité Nord et l'on y fit un portail avec l'inscription : *Cimetière des Israélites, 1792*, fixant ainsi la date de l'ouverture officielle du cimetière. De ce portail, une allée fut tracée et bordée de peupliers conduisant au centre et permettant d'arriver aux nouvelles fosses sans qu'on eût à marcher sur les tombes mêmes de ceux qui y ont été enterrés.

« C'est l'entrée actuelle. L'allée a été plantée de chênes pyramidaux, remplaçant les peupliers vieilliss. Le portail a été exhaussé en 1890, afin de permettre le passage des corbillards.

« Le cimetière israélite a conservé le caractère primitif

que les Juifs, en le consacrant, lui avaient donné. Les mœurs modernes, malgré la tendance de luxe que l'on remarque dans les derniers rangs nouvellement tracés, où le marbre poli remplace quelquefois la pierre simplement taillée, n'y ont point apporté leur mode de monuments avec leurs styles divers où la fantaisie **vaniteuse des vivants est employée pour cacher la dépouille** du parent qui n'est plus. **C'est pour tous** une pierre allongée de même dimension et de forme semblable, avec une inscription hébraïque, souvent traduite en français ou en espagnol, qui rappelle le nom du défunt, la date de sa naissance et celle de sa mort. Quelquefois une pensée philosophique ou religieuse vient s'y ajouter.

« Les pauvres, comme les riches, ont leur pierre, car la *Hébera*, tout en secourant les pauvres dans les besoins indispensables de la vie, les suit de ses charités après la mort, et leur procure une sépulture qui honore leur dépouille mortelle à l'égal de celle des riches, leur donnant, avec la terre à perpétuité, une pierre qui rappellera leur mort et leur vie.

« Au milieu de cette uniformité désespérante et triste, instituée sans doute comme symbole de l'égalité de tous devant la mort, s'élèvent, de distance en distance, deux pierres juxtaposées à angle aigu. C'est une distinction accordée au mérite et à la sagesse : ce sont les tombes des rabbins qui se sont succédé depuis l'origine de la communauté jusqu'à nos jours, et dont on a cru devoir honorer ainsi le saint ministère.

« Quand on entre dans le cimetière de Bayonne où, depuis 1690, sont venues se placer, à côté les unes des autres, les générations qui se sont suivies, une émotion indescriptible saisit votre âme à la vue de ce long champ



de repos, avec les pierres se touchant les unes les autres, pareilles et de même hauteur. On pense à l'infini du monde, on pense à la fragilité des choses humaines, on réfléchit que tout, dans la vie, après toutes les agitations dont vous avez subi les épreuves, vient aboutir à cette poignée de terre que la fraternité de vos coreligionnaires vous a réservée, vous procurant, avec le respect des générations à venir, le repos éternel.

« En 1813, les alliés ayant fait le blocus de Bayonne, les Anglais campèrent dans le cimetière même. Bien des tombes furent alors brisées, et les obus lancés sur ce point y tombèrent souvent. On en trouve encore sous la terre quand on vient à la remuer pour y creuser des tombes nouvelles. Quand le siège fut levé, entre les pierres de la tombe d'un rabbin on trouva, roulé dans son manteau, le corps d'un officier portugais qui, tué, était resté là, oublié ».

Les plus anciennes tombes que l'on retrouve encore conservées, malgré les intempéries et les injures du temps, et au milieu de toutes celles recouvertes de l'herbe et des ronces qui croissent à la faveur de l'oubli, parce que les familles se sont éteintes, datent de 1690. Presque toutes portent le millésime de la création du monde ; quelques-unes ont, à côté, le millésime du calendrier grégorien.

Le cimetière de Bayonne contient un certain nombre d'inscriptions hébraïques fort curieuses, nous n'en reproduisons que quelques-unes, renvoyant, pour les autres, à un ouvrage qui les a recueillies avec un soin pieux (1).

*« A la source du salut descendit ESTHER, puiser avec joie les eaux vives du puits qui a produit des fruits en abondance pour*

(1) H. Léon. — *Histoire des Juifs de Bayonne.*

*son cœur, ainsi qu'une ample charge de bonnes œuvres devant le Dieu vivant.*

*« Son corps repose ici, son âme séjournera dans la béatitude éternelle, car là est sa résidence ».*

Puis la tombe d'un rabbin :

*« Ceci est la pierre tumulaire du vieux et parfait savant, homme de grand mérite, qui a répandu l'enseignement de la loi, en réunissant autour de lui des disciples, notre professeur et maître, ABRAHAM DAVAN, mort le 8 d'Ab 5454 (1894) ».*

Puis viennent quatre vers rimés qui se trouvent sur la même pierre :

*« Oh ! âme d'élite, chérie de nos amis, tu nous a été enlevée, toi dont toutes les actions sont une source inépuisable ».*

Nous terminons cette courte revue par une dernière inscription :

*« Pierre tumulaire du parfait savant, le grand-rabbin professeur de la justice, le pieux, le modeste, le prédicateur, le vulgarisateur, l'intelligent, l'humble, le vénérable vieillard, notre professeur et maître, la couronne de notre tête, ISAAC COSTA, dont le soleil a cessé d'éclairer le monde vivant, le 12 Tebeth 5489 (1729). Que son âme repose en paix ».*

Les vers suivants se trouvent aussi sur la même tombe :

*« ISAAC COSTA est sorti au coucher de son soleil pour faire monter son âme dans l'enceinte de Dieu. Attaché par l'amour de son Créateur à l'occupation de sa loi, elle était jour et nuit le but de son existence. Il n'a pas perdu son temps, comme ses ouvrages, d'une sagesse profonde, le démontrent. Il était un pasteur fidèle à sa nation. Il la conduisit dans la droiture par la pureté de sa parole. C'était un prédicateur éloquent.*

*« La vérité présidait à ses œuvres. Son âme est montée vers le ciel, son corps repose dans la terre. Il est prêt à recevoir la récompense de sa peine ».*

### CHAPITRE III

#### LE CHATEAU CARADOC

La route de Toulouse. — La *Casa Caradoc*. — Son architecte. — Les charmilles. — Le portique. — Le péristyle. — Les peintures du salon. — La chapelle. — L'autel. — La bibliothèque. — Le cabinet de travail. — La tour Nord-Ouest. — Le jardin d'hiver. — Offices et cuisines. — La tour du jardin. — Le mur d'enceinte. — Les jardins et le parc.

La route de Toulouse continue, après son passage devant le mur du cimetière, par une belle allée de grands arbres et, de chaque côté, sont situées de magnifiques propriétés et de jolies villas. On arrive bientôt devant une grille de fer monumentale qui entoure de toutes parts un château vraiment royal qui va nous arrêter un moment, car il s'agit de la *Casa Caradoc*.

Lorsque le lieutenant général Caradoc, lord Howden, acheta l'ancienne propriété de Mérignac, il ne fut nullement question de la démolir. M. Albano, ingénieur civil, qui venait de terminer en quatre mois la construction du Théâtre royal italien Covent-Garden de Londres, fut chargé de la direction des travaux, et il ne tarda pas à faire des merveilles. Une ancienne description du château nous permet de jeter un regard indiscret dans l'intérieur.

Après avoir tourné autour d'une épaisse charmille pour arriver, soit à pied, soit en voiture, devant un portique spacieux, sous lequel peuvent avoir accès les carrosses ou le coupé élégant du maître, on se trouve au pied du château.

Avant d'entrer, jetons un coup d'œil sur l'admirable tapis de verdure, parsemé de fleurs, qui est devant le portique par lequel on entre. Au milieu de ce demi-cercle,

entouré d'une haie épaisse, est placé, sur un socle élégant, un vase colossal de fine architecture.

De ce même portique on aperçoit, à l'Est, un obélisque svelte, placé sur un socle régulier et auquel on arrive par quatre marches : le tout est en très belle pierre de taille. La partie supérieure est un monolithe pur.

Ce portique est formé de trois arceaux en pierre de taille dure de Laas ; l'un des arceaux est au Nord, comme la façade principale du corps de logis ; les deux autres, aux extrémités Ouest et Est, livrent passage aux voitures.

La façade de ce portique est ornée des armoiries du propriétaire et, aux deux côtés, de la lettre H surmontée de la couronne de baron.

Considéré artistiquement, ce portique est un morceau d'architecture très remarquable par sa construction sévère et par ses proportions : l'intérieur se compose de trois voûtes, l'une à base circulaire et calotte déprimée au milieu, et deux autres rectangulaires de chaque côté. Le tout est en pierre de taille de Crazannes. L'on passe et l'on monte trois degrés pour arriver à une porte d'honneur de belles proportions : de chaque côté sont deux croisées de même style, ornées de grilles en fer d'un riche ouvrage.

Par cette porte on arrive à un péristyle nouveau qui est percé de deux grandes fenêtres, l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest.

Cette pièce, carrelée en carreaux octogonaux de marbre blanc et griot d'Italie, a ses plinthes de marbre de même qualité. La partie supérieure est soutenue par quatre grands pilastres à chapiteau sculpté, qui supportent trois petites voûtes d'une grande hardiesse. Outre les deux croisées, une vue vitrée est placée sur la voûte du milieu.

Du péristyle on a trois ouvertures : à gauche se trouve la cage du grand escalier ; à droite, des pièces de communication donnant sur la salle à manger ; au milieu, d'autres pièces donnant dans l'antichambre du salon d'honneur.

Ce salon, modeste dans ses dimensions, est délicieux : il est percé, au Sud, de deux grandes croisées et d'une grande porte par laquelle on arrive au péristyle du perron de la grande terrasse. Le salon a en outre quatre portes à deux battants, décorées chacune, par l'heureuse inspiration du propriétaire, de tableaux à l'huile, représentant les vues choisies de Tolède, Madrid, Séville, etc., placées sur chaque panneau, et qui sont d'un effet exquis. Le parquet de cette pièce est superbe, en noyer et chêne du pays, à grands losanges, les plinthes de même essence.

Par la porte Est du salon l'on passe au salon de compagnie, éclairé par deux grandes croisées, par lesquelles s'offre l'aspect charmant de la ville de Bayonne et du jardin de la terrasse. De là on passe à un grand couloir éclairé au fond par une croisée donnant vue sur la campagne.

En passant par les portes à droite de ce couloir l'on entre dans une vaste pièce beaucoup plus élevée que les précédentes. Deux grandes fenêtres l'éclairent et donnent sur la terrasse. Une cheminée monumentale en marbre noir de Belgique, et sans un seul défaut, orne cette pièce. Cette cheminée est surmontée d'une bonne copie de l'*Assomption* (Murillo), de grandeur naturelle et qui s'élève jusqu'au plafond.

Au fond de cette pièce et vis-à-vis les croisées est placée la chapelle du château. Deux grandes portes doubles la ferment et, fermées, elles sont du même style que celles

de l'appartement. Ouvertes, elles se replient contre le mur, à droite et à gauche, et présentent deux tableaux de sculpture ogivale et coloriés. Ces tableaux représentent des sujets religieux d'un fort joli effet.

La façade de la chapelle est formée de trois arceaux en ogive, avec corniche, arceaux supportés par deux groupes de six colonnes au centre et deux demi-groupes de même genre à chaque extrémité. Ces groupes et demi-groupes sont ornés de chapiteaux gothiques, finement sculptés. Ils sont en pierre blanche de Crazannes et ont l'air d'être du marbre blanc le plus pur.

Deux bénitiers en marbre blanc et forme de coquille sont placés à droite et à gauche en entrant.

Les deux caveaux de droite et de gauche, plus petits que ceux du centre, sont traversés à la base par une galerie en pierre à claire-voie en ogive qui sert de prie-dieu. Cette galerie est couverte en chêne.

L'on entre dans la chapelle par l'arceau du milieu, précédé de deux marches. L'intérieur de cette petite chapelle est semi-octogonal. L'on se trouve alors devant l'autel. Le carrelage est en marbre blanc et noir d'Italie. L'officiant monte à l'autel par une seule marche en marbre blanc. L'autel est supporté par deux colonnes en marbre jaune d'Australie, avec base et chapiteaux du plus beau marbre. Le devant de l'autel est en marbre blanc d'Italie, orné de marbre jaune de Sienne, avec une croix de griotte en relief. Au-dessus de l'autel, le tabernacle, de forme gothique et en marbre blanc, est flanqué, à droite et à gauche, de deux lignes de galeries superposées, en marbre blanc à quatre feuilles, avec incrustations en marbre jaune de Sienne.

L'autel est surmonté d'un tableau de la *Conception*. Qua-

tre piliers portent quatre grosses colonnes en pierre à chapiteaux gothiques, sur le modèle de Notre-Dame de Paris, portés sur des piliers à soubassements également en pierre. Du dessus des chapiteaux et sur des culs-de-lampe partent les trois grands arceaux qui forment la grande voûte ogivale à nervures saillantes. Dans trois compartiments, formés par les quatre colonnes, sont trois croisées ogivales, celle du centre plus grande que les deux autres : elles sont ornées de grilles et de vitraux du même style. Les grilles sont un bel ouvrage de serrurerie.

Au-dessus de l'autel est sculptée, en pierre fine, une magnifique tête de Christ ; au-dessus est une belle rosace garnie d'un vitrail représentant le Saint-Esprit répandant partout sa lumière.

Les deux autres arceaux portent à la clef deux têtes d'ange de grandeur naturelle ayant au-dessus d'elles deux grands trèfles à jour qui éclairent le haut de l'édifice.

Une grande galerie fait le pourtour de l'entrée avec une tribune en projection au centre, elle est ornée de culs-de-lampe. De cette tribune l'on peut assister à la messe ; elle n'a de communication que par l'étage supérieur.

A droite et à gauche de l'autel le propriétaire a fait placer deux tables de marbre commémoratives : à droite, les noms et prénoms de sa femme et de lui-même : à gauche, de son père et de sa mère, avec la date des décès de ceux qui ne sont plus.

En sortant de la chapelle et en prenant à gauche par la porte de la pièce contiguë, on passe dans la salle de la grande bibliothèque. Cette pièce, percée de quatre grandes ouvertures, donne, par ces croisées, sur un balcon à l'extrémité duquel on descend sur le jardin-terrasse. La bibliothèque a une cheminée monumentale de très-grandes

dimensions, en marbre de Carrare : elle a de grandes consoles sculptées et d'autres plus petites, ornées de perles veloutées et de feuilles d'un très joli effet ; au-dessus de cette cheminée on remarque un tableau représentant, de grandeur naturelle, un des ancêtres du propriétaire.

La bibliothèque est remarquable, non-seulement par ses grandes dimensions, mais encore par la corniche qui l'entoure et par les ornements à grands reliefs qui décorent le plafond. Le parquet est en chêne, orné de losanges en noyer noir du pays.

A l'extrémité Sud de cette pièce on entre, par une magnifique porte à deux battants, dans le cabinet du général, situé dans la cour Sud-Est : il est octogonal à l'intérieur et à l'extérieur, et éclairé par deux grandes croisées, l'une à l'Est et l'autre à l'Ouest. Une troisième ouvre sur un balcon à panier et en fer, finement ouvragé. De ce balcon la vue est admirable.

Au-dessus de la grande corniche en pierre qui fait le tour de la pièce sont pratiquées quatre lunettes. Chacune d'elles est ornée de deux piliers à base attique et à chapiteau sculpté : ce sont les seules ornées de vitraux coloriés. Au-dessus de cette corniche prennent naissance, sur des culs-de-lampe sculptés et finement ornementés, huit nervures qui se réunissent à la chef de voûte et qui sont décorées de moulures.

La voûte, qui a intérieurement près de 14 mètres de hauteur, est toute en pierre de taille.

La boiserie du plancher, en lames de chêne et de noyer, est disposée en octogone avec rosace au milieu. Sur le côté Nord-Est est une grande cheminée monumentale à foyer circulaire et à grandes colonnes en marbre d'Italie, couleur vert de mer. Au-dessus d'elle est placée une glace



antique de Venise, surmontée d'un tableau d'une abbaye appartenant à la famille Caradoc. La glace et le trumeau sont encadrés par une boiserie de noyer et de chêne, et flanquées de volutes de marbre vert montant jusqu'à la corniche.

Il y a à admirer dans cette pièce un lambris de chêne du Nord, à hauteur d'homme, à fines moulures, à panneaux rectangulaires, et se terminant en triangle à la partie supérieure. Ce lambris fait le tour de la pièce et se relie partout aux boiseries des embrasures des croisées et du balcon ; il présente, au visiteur intelligent et aux hommes de l'art, un travail qui ne laisse rien à désirer : il a été exécuté sur place par des ouvriers formés sur les lieux mêmes, sous la direction immédiate du patient et intelligent ingénieur. Cette boiserie est polie au tampon.

Les lambris triangulaires du bas font face à des lambris supérieurs, de forme et de matière semblables, placés au-dessous de la corniche.

Une glace, placée au-dessus de la porte d'entrée, fait pendant à la croisée du balcon et réfléchit les objets extérieurs.

Revenant au salon d'honneur, on passe au troisième salon de compagnie, éclairé par deux croisées donnant sur la terrasse. Il y a trois portes, celles de droite s'ouvrent sur la salle à manger, éclairée par trois croisées au Nord. Le parquet est en chêne et noyer orné de rosaces : des décors en relief ornent le plafond. De là on communique avec les cuisines et les offices.

De ce troisième salon l'on passe à un grand couloir qui conduit à la tour Nord-Ouest, dans une salle octogone. Là est placé le tableau des sonneries électriques, pièce d'attente où se tiennent les gens de service et par où pas-

sent les fournisseurs pour se rendre aux offices, près du soubassement. Du couloir précité l'on descend, par une porte cintrée, après avoir franchi six marches de pierre flanquées de galeries à claire-voie également en pierre, au grand jardin d'hiver. Cette salle a cinq arceaux élégants de chaque côté. Quatre sont garnis de croisées à l'Est, avec une porte au cinquième pour descendre sur le jardin-terrasse. Le côté Ouest, parallèle au premier, a aussi quatre croisées et une porte donnant entrée dans le jardin potager. Le carrelage est en carreaux octogones, noirs et blancs, d'un riant effet, encadré de plaques en marbre dans les embrasures et de plinthes de même espèce.

Les piliers des arceaux sont en pierre de taille de Crazannes, avec chapiteaux sculptés du meilleur effet. Une corniche de la même pierre entoure toute la pièce et supporte une grande gorge limitée par le plafond, donnant ainsi à cette pièce une grande hauteur, pour correspondre aux dimensions élevées et si belles des arceaux qui l'entourent.

Au bout de ce jardin d'hiver et au Sud, on entre dans la pièce octogone de la tour Sud-Ouest, couverte par un dôme surmonté d'une délicieuse lanterne supportée par huit colonnes d'ordre ionique. C'est la plus remarquable pièce du château, construite toute en pierre de taille de Crazannes, corniches et moulures tant intérieures qu'extérieures. La même pièce forme les deux faces internes et externes.

Huit colonnes sur socles à bases et chapiteaux corinthiens, chacune portant nervure jusqu'au bas de la lanterne, soutiennent le dôme. Cette pièce est éclairée par cinq croisées cintrées qui correspondent à autant d'arceaux, puis deux grandes niches et une grande porte.

Cette pièce, qui a six mètres de diamètre, a plus de deux fois cette hauteur.

Du rez-de-chaussée du château on descend au soubassement de cette belle construction par plusieurs escaliers de service. Sous l'aile Ouest, l'on trouve les offices, pièces voûtées, parfaitement distribuées et appropriées à leur destination. Au Nord-Ouest sont établies les cuisines, l'une avec une grande cheminée à l'ancienne, et tout à côté une autre avec fourneau économique en fer, dont la construction a été dirigée avec une telle habileté que le tuyau n'est pas visible. A la suite se trouve une série de caves pour bois, charbon, etc., etc. A l'aile Nord-Est sont les caves à vin en bouteilles suivies d'une glacière voûtée en pierre. Au Nord-Ouest, la grande cave des vins en fûtaille. Puis viennent beaucoup d'autres pièces donnant dans un couloir, à l'extrémité duquel se trouve une porte qui conduit sur une terrasse extérieure au rez-de-chaussée de la tour Nord-Ouest, signalée déjà par sa construction vraiment audacieuse.

Il est à remarquer que les caves, cuisines, offices, etc., de cet étage inférieur, sont constamment exemptes d'humidité par suite d'un système de drainage des plus complets.

A l'angle Nord-Ouest du jardin s'élève, comme une sentinelle avancée, une tour d'une élégance particulière, reliant la grille et le mur d'enceinte. Dans cette tour est placé le mécanisme qui sert à élever les eaux pour être distribuées ensuite dans les différentes parties de la maison d'habitation. Un escalier en fer conduit à l'étage supérieur et donne accès sur un balcon circulaire du plus gracieux effet.

A l'Est et longeant le chemin de Boyer, la propriété est

fermée par un mur concave d'une construction hardie et économique, ne présentant pas ces hideuses barbacanes désagréables à l'œil. Ce mur, d'une hauteur moyenne de 4 à 5 mètres, a une longueur d'environ 150 mètres ; il est construit en moellons d'assises réglées de Bidache.

La partie supérieure de cette muraille est terminée par un parapet en pierre de taille, par des piliers carrés à chapiteau ogive, soutenant une grille en fer à losanges. Ce parquet est étagé, de distance en distance, en forme de redan, pour se rapprocher du niveau de la voûte.

A l'angle Nord-Est, formé par les deux routes, est placée, dans une niche en pierre de taille et de forme ogivale, une croix rustique, finement sculptée en pierre, avec ornements de lierre grim pant autour d'elle. Cette croix est protégée par une niche en fer très jolie, et flanquée de deux piliers de même style.

A côté de la niche précitée est une porte donnant entrée dans le parc et en face de laquelle est établi un kiosque à base octogone et de même style que la grande porte principale. A l'extrémité Sud du mur concave est une grille à un seul battant donnant accès dans le jardin par un escalier d'une vingtaine de marches.

Les jardins de la *Casa Caradoc* sont magnifiques et d'une très grande étendue ; depuis que cette propriété a passé par héritage à la famille Bocher, ils s'étendent jusqu'à la voie du chemin de fer. Le jardin de la terrasse est très beau, ainsi que la grande treille de fer. On ne peut reprocher aux jardins de cette habitation princière que de manquer d'eau courante, bassins et jets d'eau. De la terrasse on a une magnifique vue sur l'Adour et la ville de Bayonne.



## CHAPITRE IV

### CAMP-DE-PRATS ET LE CAMP RETRANCÉ

Les villas de Saint-Étienne. — *Begoigne*. — *Trille*. — Le chemin de Boyer. — L'héritage de *Sainte-Croix*. — Les moulins de *Castera* et de *Beauregard*. — Le pont du chemin de fer. — Camp-de-Prats. — L'hospice des vieillards. — Description et inauguration. — Le camp retranché de Mousserolles. — Description de sa défense. — La redoute du *Prissé*. — Troupes nécessaires à la défense.

De l'autre côté du chemin de Boyer se trouve la belle villa de M. Drevet, et un peu plus loin le vieil héritage de *Begoigne*. Ce dernier est célèbre par l'oratoire qu'y avaient installé les Jésuites à l'époque où ils intriguaient pour obtenir la principalité du collège. *Begoigne* fut envahi, en 1636, par les corporations ouvrières, qui ne voulaient à aucun prix des Pères. Ils enfoncèrent les portes de l'oratoire, en chassèrent les Jésuites, déchirèrent les robes de quelques-uns d'entr'eux et les poursuivirent avec des huées. Mais leur colère ne les empêcha pas de respecter les vases sacrés.

Tout près se trouvait la maison dite de *Trille*, où fut signée la suspension d'armes conclue, le 27 avril 1814, par le général Colville, commandant les troupes alliées devant Bayonne, et le général de division baron Thouvenot, commandant supérieur.

En continuant la descente du chemin de Boyer, on trouve les propriétés de *Largenté*, *Beaulilas*, et le terrain occupé autrefois par la filature. Puis, en face de la maison *Jean d'Amou*, la maison *Boyer*.

De l'autre côté de la voie du chemin de fer est situé l'ancien héritage de *Sainte-Croix*, sur lequel nous devons nous arrêter quelque peu.

C'était une ancienne propriété dont un des points cul-

minants formait une redoute naturelle du camp retranché de la place de Bayonne. Régénérée il y a cinquante ans par son nouveau propriétaire, M. Léon, elle est aujourd'hui, grâce aux soins intelligents qui y ont été apportés, l'une des propriétés que l'on peut considérer, par sa végétation, l'ensemble de ses plantations et la nature des acclimatations qui y ont été essayées, comme un vrai jardin botanique. A côté des grands arbres d'ornement, parmi lesquels on distingue les tulipiers de Virginie, les chênes et les noyers d'Amérique, les liquedambar..... se mêlant aux essences différentes des arbres du pays, on distingue toute la série des conifères exotiques et des arbres et arbustes à feuilles persistantes, parmi lesquels on remarque surtout les magnolias, les mimosas, les camélias, les rododendron, les azalées..... aujourd'hui livrés en pleine terre et donnant à la nature hivernale une physionomie riante, qui change, dans la saison des frimas, l'aspect autrefois triste et dénudé des jardins. *Sainte-Croix* a été, pour ainsi dire, dans la région du Sud-Ouest, l'initiateur de ce mouvement qui a mis la nature en harmonie avec le climat tempéré dont elle est favorisée.

*Sainte-Croix* se trouve sur le bas du coteau de Saint-Étienne, dans une position des plus heureuses, comme au milieu d'un nid de verdure, favorisé par la végétation de ses bosquets et les accidents de son parc étagé, de la terrasse dominant la vallée dans une étendue qui permet de voir, avec le panorama des coteaux s'élevant au-dessus de la rive gauche de l'Adour, depuis Mousserolles jusqu'à Mouguerre, toute la chaîne des Basses-Pyrénées. On distingue, au fond du tableau, la silhouette des Trois-Couronnes et de la Rhune à droite, du Mondarrain et de Hartza en face et d'Ursuya à gauche.

Au-dessus et tout autour se distinguent le château *Caradoc* avec ses tourelles et ses terrasses à l'italienne, les maisons *Lafont*, *Drevel*, *Maze*, *Pacault*, *Bourbaki* et *Patto*, toutes bénéficiant de ce point de vue incomparable, l'un des plus beaux des environs de Bayonne, reproduit par Vernet du haut d'un des bastions de la citadelle.

Sur le bord de l'Adour, dans une position très pittoresque, est situé le vieux moulin de *Castera*. Il en existait encore un autre beaucoup plus ancien dans une partie du faubourg de Saint-Esprit dont nous n'avons pu déterminer exactement la situation topographique. Il est déjà cité en 1384 sous le nom de moulin de *Beauregard*, placé devant la motte de Bouffevent (1).

Les deux rives de l'Adour sont réunies par le pont du chemin de fer.

Au-dessus du faubourg de Mousserolles, dont les plus anciennes maisons disparaissent tous les jours davantage, on trouve, sur le vaste plateau qui le domine, le bel hospice des vieillards de Camp-de-Prats. On sait qu'il existait autrefois en ce lieu un vieil héritage appelé *Campiprat*, puis *Camp-de-Prats*, qui appartenait aux Duvergier de Hauranne et qui était déjà dans leur famille en 1520.

Ce fut en exécution du testament du bienfaiteur de Bayonne, M. Lormand, qu'un hospice de vieillards fut fondé sur les hauteurs de Camp-de-Prats. La ville ne possédait qu'un hôpital qui devait renvoyer les malades aussitôt guéris. Ce fut alors que l'on s'occupa de fonder l'hospice des vieillards, qui devait contenir 60 lits, 30 pour hommes et 30 pour femmes. La rente de 12,000 fr. léguée par M. Lormand devait faire les premiers frais de cet

(1) Archives de Bayonne, FF. 388.

établissement. La pose de la première pierre eut lieu le 1<sup>er</sup> octobre 1851 ; cinq ans après, en 1856, eut lieu l'inauguration.

L'immense quadrilatère occupé par Camp-de-Prats est formé, d'un côté, par une belle grille en fer faisant face à la route de Saint-Pierre ; des trois autres, par des bâtiments dont toutes les ouvertures sont à plein cintre, avec pieds droits en pierre de taille. Au centre est une vaste cour destinée aux jardins. Les deux corps de bâtiments perpendiculaires à la grille sont destinés aux logements des pensionnaires : le côté droit, en entrant, est affecté aux hommes ; le côté gauche, aux femmes. De chaque côté de ces bâtiments, composés d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un grenier, existe un promenoir couvert, surmonté d'une terrasse découverte, servant de promenoir dans le beau temps aux vieillards qui ne pourraient descendre. A chaque extrémité de chaque corps de bâtiment il y a un escalier, ce qui donne quatre issues différentes. Chaque rez-de-chaussée est composé d'un dortoir bien aéré, dans lequel l'air et la lumière circulent avec abondance : ils contiennent chacun vingt-cinq lits placés de chaque côté de la muraille, et séparés de deux en deux par une fenêtre. Outre le dortoir, il y a dans chaque rez-de-chaussée un réfectoire, une salle de travail, un chauffoir et des latrines ; la même répétition existe au premier étage ; il y a donc dans chaque bâtiment vingt-huit lits au rez-de-chaussée, autant au premier, ce qui permet de recevoir à Camp-de-Prats cent douze pensionnaires.

Le bâtiment principal faisant face à la grille est précédé, comme les deux autres, d'une galerie couverte ornée d'un fronton sculpté dont les allégories représentent la



Foi, l'Espérance, la Charité. L'entrée principale est surmontée de ces inscriptions en français : *Libéralité de M. Lormand. — Asile pour la vieillesse, construit en 1851.*

Ce corps de bâtiment, bâti sur des caves magnifiques, contient, au rez-de-chaussée, les cuisines et offices, le réfectoire des Sœurs, un parloir, et, au centre, faisant saillie à l'extérieur, une chapelle d'un goût et d'une simplicité qui ne laissent rien à désirer. Au premier étage, entre la grande salle du conseil, placée au centre, derrière laquelle est une sorte de vaste tribune donnant dans la chapelle, il y a la lingerie, le logement des Sœurs, et un appartement destiné à M<sup>me</sup> Duprat, légataire de M. Lormand.

Enfin l'édifice entier est surmonté de vastes et magnifiques greniers servant de séchoir, de débarras, et qui pourraient, dans un cas extraordinaire, être facilement affectés, grâce à quelques réparations, au logement de nouveaux pensionnaires.

Tel est, dans son ensemble, ce beau bâtiment, construit dans toutes les conditions de solidité, de distribution intelligente, qui, nous le répétons, témoigne hautement du dévouement qui a présidé à son exécution quand on pense que cette œuvre immense n'a coûté que 200,000 fr.

Depuis ces détails, qui furent publiés à l'époque de l'inauguration, un orphelinat de petits garçons a été fondé par la générosité de la famille Recurt. Un parc magnifique, des arbres d'une grande beauté, forment des ombrages impénétrables et entourent l'hospice d'une verdure admirable.

L'hospice de Camp-de-Prats est placé dans la gorge de la lunette dite de Mousserolles, qui formait en quelque sorte comme le réduit de l'ancien camp retranché.

En 1814, à l'époque du blocus, cette partie des dehors de Bayonne avait été fortifiée avec un soin extrême. Nous empruntons à un mémoire du temps le détail des précautions prises pour rendre en cet endroit le front de la ville inabordable.

Le terrain occupé en avant de Bayonne, sur les hauteurs de Saint-Pierre d'Irube, est compris entre l'Adour et la Nive, au-dessus de leur confluent, les ruisseaux de Villefranque et de Mouguerre, et le premier des cols qui joint leurs vallons.

Le terrain, qui n'offre pas de très grandes différences de niveau dans sa partie supérieure, est coupé par plusieurs ravins qui se jettent dans l'Adour et dans la Nive. Il est à remarquer que l'alignement de chacun de ces ravins se trouve vers la rivière opposée des contre-forts ; ainsi le plateau de Camp-de-Prats, qui se termine par ces escarpements sur l'Adour, est dans le prolongement du ravin d'Aurouze, qui se jette dans la Nive. Le ravin de Camp-de-Prats est placé de même relativement au plateau de l'héritage dit *Le Pérou*, de *Fortune*, etc. ; le ravin du Basté, relativement au plateau du Prissé. Vis-à-vis du vallon qui est en avant de ce dernier se trouve le grand plateau de Lissague, et enfin le plateau de Jupiter, où étaient nos postes les plus avancés, débordé considérablement le vallon du ruisseau de Villefranque.

Cette disposition du terrain, qui offre partout le moyen de refuser un côté ou d'enchevêtrer ces lignes de manière à ce que chacune ne puisse être enlevée que par parties, est singulièrement favorable à la défense ; on a tâché d'en profiter dans la disposition des travaux.

A cette époque, dans l'état actuel des travaux exécutés

ou prêts à l'être, la position de Mousserolles se composait de trois lignes.

Le territoire de la première ligne, ou ligne avancée, se composait de tout ce qui était au delà du ravin du Basté, de l'enceinte de Saint-Pierre d'Irube et du ravin de la métairie de *Monet* jusqu'aux ruisseaux de Mouguerre et de Villefranque.

Elle était divisée en deux parties bien distinctes : la gauche, qui se projetait très en avant, formait saillie sur les postes de l'ennemi, le long de la grande route de Borde-Hayet, sur l'Adour, et avait de grands avantages, parce que le marais de l'île de Garinde, dit *Cobotte*, baigne le pied de l'escarpement auquel elle s'appuie, et la rend presque inattaquable autrement que de front.

Cependant, son développement étant très considérable, il aurait fallu, pour pouvoir s'y établir de manière à n'avoir point d'inquiétudes, un développement de forces peut-être au-dessus de ce que l'on pouvait y employer. D'ailleurs, le terrain en arrière était assez uni et les débouchés en étaient flanqués par la droite de la même ligne ; on pourrait, sinon empêcher l'ennemi d'y faire des établissements, tout au moins le faire repentir de s'y être présenté et lui faire payer cher la faculté de s'y établir.

Quelques épaulements, qui dominaient les principaux débouchés, un parapet à l'extrême saillant qui découvre tout le ravin de Mouguerre ou Portouya, les maisons crénelées sur le chemin suffisent pour forcer l'ennemi à développer des moyens importants pour s'emparer de ces hauteurs et pour assurer la retraite des défenseurs.

La droite de la même ligne s'étend de la maison du *Limpou* jusqu'à celle de *Lissague*, renfermant celles de *Pohey*, *Hureaux* et *Basté* ; elle tient par sa gauche à l'oran-

gerie de *Poheyt*, et à la seconde ligne par sa droite. Elle a les pentes rapides qui bordent le ravin de Villefranque et elle est flanquée par la redoute de Fortune. Entre ces deux points il y a une suite de bons épaulements ou de murs crénelés susceptibles d'une bonne défense. D'autant plus que plusieurs parties sont inaccessibles, et que d'autres sont flanquées à bout portant.

Une grande route offre le moyen d'y mener, s'il le fallait, des pièces de campagne pour lesquelles les embrasures sont toutes prêtes. Cette partie devrait avoir une garnison fixe, logée dans les maisons désignées ci-dessus, ainsi que ses officiers. Le commandant devrait avoir l'ordre de prolonger sa défense, ce qui lui serait d'autant plus facile qu'il ne pourrait être attaqué que de front.

L'une des extrémités de cette ligne est appuyée au ravin du Basté, où il serait téméraire à l'ennemi de s'engager sous le feu de la flèche d'Illam, de la redoute de Fortune, de l'église de Saint-Pierre d'Irube dès l'entrée du ravin, et sous celui de toute la seconde ligne à son débouché.

L'auteur de ces sages mesures observe encore que le poste du Moulin, qui appartient à cette ligne, garantit de toute surprise, et que le vallon où les colonnes assaillantes devraient se réunir, est battu par Marrac et par la redoute des Auxiliaires.

L'autre extrémité de la même ligne se termine au jardin de *Poheyt*. L'ennemi ne peut guère y pénétrer qu'après avoir forcé la partie gauche, et en s'y présentant il est sous le feu de toute la seconde ligne. Il ne faut qu'une surveillance médiocre pour l'empêcher de déboucher par ce point, où d'ailleurs il ne peut parvenir que par des chemins difficiles.

Si cependant cette partie donnait lieu à quelques

inquiétudes, il n'y a qu'environ cent vingt mètres de murailles à faire pour lier la maison *Cabarrus* à l'épaulement du pré de *Monclar*.

La seconde ligne, dite de Saint-Pierre d'Irube, s'étendait de l'embouchure du ruisseau de Mouguerre à la Nive à l'embouchure de celui de Villefranque. Elle est immédiatement sous le feu du camp retranché. Sous le rapport de la défense, elle se compose de plusieurs parties bien distinctes.

E. DUCÉRE.

(*A continuer*).

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

DÉCEMBRE 1893

| DATES | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES  |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | ÉVAPOROMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS | Mer | NÉBULOSITÉ |
|-------|-----------|---------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|-------|-----|------------|
|       |           | DE LA STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |       |     |            |
| 1     | 758       | + 3           | + 4    | + 9.3  | 0      | 96           | 0.0   |              | 1           | 0           | S.E.  | 4   | 7          |
| 2     | 759       | + 3.7         | + 5    | + 13.6 | + 1.8  | 93           | 0.1   | 1.9          | 0           |             | S.E.  | 4   | 4          |
| 3     | 759       | + 5.5         | + 6    | + 9.3  | + 2.8  | 100          | 3     | 0.5          | 0.2         | 8           | E.    | 3   | 9          |
| 4     | 763       | + 4.5         | + 6    | + 6.7  | + 3.6  | 97           | 0.0   |              | 0.1         | 2           | S.E.  | 3   | 9          |
| 5     | 765       | + 4.6         | + 4    | + 7.1  | - 2.7  | 74           | 17    | 1            | 0.1         | 0.3         | S.E.  | 3   | 9          |
| 6     | 767       | + 3.8         | + 5    | + 9.6  | + 2    | 76           | 15    | 2            | 0.2         | 0.4         | S.E.  | 3   | 8          |
| 7     | 764       | + 2.3         | + 5    | + 4.2  | + 1    | 89           | 6     | 0.8          | 1           | 0           | E.    | 3   | 9          |
| 8     | 760       | + 4           | + 5    | + 7.3  | + 0.7  | 93           | 1     | 0.7          | 0.9         | 0.3         | S.E.  | 8   | 6          |
| 9     | 755       | + 7           | + 5    | + 11.6 | + 1.2  | 97           | 0     | 0.5          | 0.7         | 1           | S.    | 8   | 9          |
| 10    | 754       | + 11.7        | + 5    | + 12.3 | + 3.6  | 93           | 15    | 1.3          | 1.9         | 0.4         | S.    | 8   | 4          |
| 11    | 750       | + 12.3        | + 8    | + 15   | + 10.5 | 86           | 6     | 7.2          | 7           | 4           | S.    | 7   | 6          |
| 12    | 761       | + 6           | + 6    | + 14.8 | + 3.7  | 88           | 1     | 1            | 2.9         | 11          | S.E.  | 7   | 0          |
| 13    | 759       | + 14.5        | + 7    | + 14   | + 7.8  | 67           | 0     | 7            | 1.3         | 0.2         | S.E.  | 7   | 2          |
| 14    | 758       | + 11.6        | + 9    | + 17   | + 9.8  | 93           | 15    | 8.7          | 0           | 3           | O.    | 9   | 9          |
| 15    | 775       | + 8.8         | + 8    | + 16.2 | + 7.3  | 89           | 0     | 2            | 0.2         | 5.2         | O.    | 8   | 9          |
| 16    | 777       | + 5           | + 7    | + 10.5 | + 3.5  | 94           | 0     | 0.8          | 2.2         | 0           | E.    | 7   | 0          |
| 17    | 771       | + 1.5         | + 6    | + 11   | + 0.5  | 100          | 0     | 0.3          | 0.9         | 0           | S.E.  | 7   | 0          |
| 18    | 763       | + 3.2         | + 5    | + 14.5 | + 0.4  | 97           | 0     | 0.3          | 3.2         | 0           | S.E.  | 7   | 0          |
| 19    | 760       | + 11          | + 6    | + 17.5 | + 1.4  | 70           | 0     | 2            | 3.2         | 0           | S.    | 7   | 1          |
| 20    | 756       | + 11          | + 7    | + 19   | + 7.8  | 70           | 0     | 6            | 3           | 2.3         | S.W.  | 8   | 9          |
| 21    | 756       | + 8           | + 7    | + 14   | + 5    | 66           | 0     | 3            | 0.1         | 3.1         | N.W.  | 9   | 9          |
| 22    | 765       | + 7.5         | + 8    | + 10.5 | + 4    | 97           | 0     | 1.4          | 0.2         | 10.4        | N.    | 8   | 9          |
| 23    | 768       | + 11.5        | + 8    | + 10.6 | + 6.5  | 88           | 0     | 0.4          | 0.8         | 5           | W.    | 7   | 9          |
| 24    | 770       | + 6           | + 7    | + 11.7 | + 3.2  | 100          | 0     | 0            | 1.3         | 1           | S.E.  | 8   | 9          |
| 25    | 771       | + 10.5        | + 8    | + 13.5 | + 5    | 82           | 0     | 0.3          | 1           | 0           | O.    | 7   | 9          |
| 26    | 774       | + 4           | + 6    | + 11.8 | + 1.2  | 97           | 0     | 0.2          | 0.2         | 3.2         | S.E.  | 0   | 9          |
| 27    | 770       | + 0.5         | + 5    | + 7.5  | + 1.5  | 100          | 0     | 0            | 0.7         | 0           | S.E.  | 0   | 9          |
| 28    | 770       | + 1.5         | + 5    | + 3    | + 0.5  | 89           | 0     | 0            | 0.1         | 0           | S.E.  | 4   | 9          |
| 29    | 771       | - 2           | + 3    | + 1.5  | - 4.5  | 85           | 0     | 0            | 0.7         | 0           | S.E.  | 4   | 9          |
| 30    | 771       | + 2           | + 4    | + 3    | - 2    | 93           | 0     | 0            | 2           | 0           | E.    | 4   | 6          |
| 31    | 770       | - 1           | + 2    | + 5.2  | - 3    | 92           | 0     | 0            | 1           | 0           | E.    | 3   | 0          |

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

JANVIER 1894

| DATE | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES  |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | EVAPOROMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS | MER | NÉBULOSITÉ |
|------|-----------|---------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|-------|-----|------------|
|      |           | DE LA STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |       |     |            |
| 1    | 766       | - 2           | + 2    | + 5.2  | - 3.5  | 92           |       | 0            | 0.2         | 0           | S.E.  | 2   | 0          |
| 2    | 764       | + 0.5         | + 2    | + 7    | - 2.8  | 96           |       | 1            | 2           | 0           | S.E.  | 2   | 7          |
| 3    | 763       | - 2.5         | + 1    | + 5.6  | - 3.5  | 61           |       | 2.4          | 1.8         | 0           | E.    | 3   | 0          |
| 4    | 758       | - 8.5         | 0      | - 1    | - 9.5  | 0            |       | 0            | 0.9         | 0           | E.    | 3   | 2          |
| 5    | 749       | - 3.5         | 0      | - 1.5  | - 7.5  | 92           |       | 0            | 0.9         | 0           | S.E.  | 3   | 7          |
| 6    | 749       | + 1.5         | 0      | + 2.6  | - 0.8  | 81           |       | 0.8          | 0.8         | 14          | S.E.  | 3   | 9          |
| 7    | 734       | - 2           | 0      | + 3    | - 6.5  | 92           |       | 0            | 1           | 0           | S.E.  | 6   | 9          |
| 8    | 758       | - 1.5         | 0      | + 5.2  | - 2.5  | 82           |       | 0            | 2.4         | 0           | S.E.  | 6   | 0          |
| 9    | 756       | + 11.5        | + 3    | + 8    | + 4    | 69           |       | 5            | 1.4         | 1           | S.    | 3   | 7          |
| 10   | 761       | + 5           | + 3    | + 11   | + 2    | 90           |       | 5            | 3.8         | 0           | S.E.  | 6   | 2          |
| 11   | 761       | + 10.5        | + 5    | + 10.7 | + 4.5  | 70           |       | 6.7          | 3.4         | 0           | S.    | 6   | 2          |
| 12   | 767       | + 7           | + 5    | + 10.9 | + 4.5  | 100          |       | 8.5          | 2.9         | 0           | S.E.  | 3   | 1          |
| 13   | 765       | + 14.2        | + 6    | + 17.2 | + 6    | 65           |       | 3.8          | 1           | 0           | S.E.  | 4   | 2          |
| 14   | 759       | + 10          | + 8    | + 19   | + 8.5  | 100          |       | 7            | 0.1         | 5           | N.W.  | 6   | 9          |
| 15   | 768       | + 7           | + 6    | + 11   | + 4.5  | 97           |       | 0.4          | 1           | 1           | S.E.  | 6   | 9          |
| 16   | 769       | + 9.5         | + 6    | + 12   | + 2.6  | 87           |       | 1.3          | 1.2         | 0.3         | S.E.  | 4   | 9          |
| 17   | 767       | + 11.7        | + 8    | + 12.5 | + 8.2  | 95           |       | 1.4          | 0.9         | 0.4         | W.    | 3   | 9          |
| 18   | 756       | + 14          | + 8    | + 15   | + 10.8 | 71           |       | 8            | 0           | 6.5         | S.    | 7   | 9          |
| 19   | 768       | + 7           | + 7    | + 14   | + 5.4  | 91           |       | 1.5          | 2.9         | 6           | N.    | 7   | 3          |
| 20   | 765       | + 5.5         | + 0.5  | + 13   | + 1    | 97           |       | 0.4          | 3.1         | 1.3         | S.E.  | 4   | 3          |
| 21   | 770       | + 8.5         | + 7    | + 14   | + 5    | 94           |       | 2            | 1.3         | 21          | S.W.  | 7   | 9          |
| 22   | 764       | + 4.8         | + 5    | + 12.5 | + 1.5  | 93           |       | 0.4          | 4.7         | 5           | S.E.  | 6   | 0          |
| 23   | 757       | + 7.5         | + 6    | + 12.2 | + 4.5  | 85           |       | 5            | 1.8         | 17          | W.    | 7   | 9          |
| 24   | 767       | + 1.3         | + 4    | + 7.2  | 0      | 100          |       | 0            | 2.2         | 24          | N.W.  | 7   | 0          |
| 25   | 768       | - 1.5         | + 2    | + 7.5  | - 3.2  | 82           |       | 1            | 2.4         | 0           | S.E.  | 5   | 0          |
| 26   | 767       | + 6.5         | + 4    | + 10   | + 3    | 97           |       | 5            | 0           | 4.2         | W.    | 7   | 9          |
| 27   | 770       | + 1           | + 3    | + 10   | - 0.5  | 92           |       | 1            | 0.2         | 3.4         | S.E.  | 8   | 1          |
| 28   | 766       | + 7           | + 5    | + 12   | + 3.5  | 97           |       | 2            | 0.9         | 0           | S.E.  | 8   | 7          |
| 29   | 767       | + 4.6         | + 5    | + 10.6 | + 3    | 84           |       | 1.3          | 2.2         | 11.2        | N.    | 8   | 8          |
| 30   | 770       | + 7           | + 5    | + 9.4  | + 0.6  | 94           |       | 1            | 7           | 2           | S.E.  | 8   | 7          |
| 31   | 757       | + 11.5        | + 6    | + 14.2 | + 7.3  | 52           |       | 5            | 1           | 0           | S.    | 8   | 6          |

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

FÉVRIER 1894

| DATES. | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES  |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | EVAPOROMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS | Neb | Nébulosité |
|--------|-----------|---------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|-------|-----|------------|
|        |           | DE LA STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |       |     |            |
| 1      | 766       | + 5.2         | + 5    | + 13.8 | + 3.5  | 97           |       | 3.6          | 3.3         | 45          | O.    | 8   | 9          |
| 2      | 773       | + 9.5         | + 6    | + 10   | + 3.6  | 100          |       | 1.3          | 8           | 2           | N.W.  | 7   | 9          |
| 3      | 775       | + 9.4         | + 7    | + 13.6 | + 7.3  | 95           |       | 0.5          | 1.1         | 1           | O.    | 6   | 9          |
| 4      | 777       | + 5.5         | + 6    | + 10.5 | + 3    | 97           |       | 0.8          | 2           | 3           | O.    | 7   | 9          |
| 5      | 777       | + 1           | + 4    | + 10.5 | - 1    | 100          |       | 0            | 0.9         | 0           | S.E.  | 0   | 9          |
| 6      | 776       | + 2           | + 4    | + 10.7 | + 1.5  | 93           |       | 1            | 1           | 0           | O.    | 6   | 9          |
| 7      | 776       | + 0.5         | + 3    | + 9.5  | - 2.4  | 96           |       | 0.4          | 5           | 0           | S.E.  | 6   | 9          |
| 8      | 775       | + 1.7         | + 3    | + 12.5 | - 1    | 74           |       | 2            | 2.2         | 0           | S.E.  | 7   | 2          |
| 9      | 772       | + 7.5         | + 5    | + 10.7 | + 3.4  | 91           |       | 0.6          | 0.9         | 0           | E.    | 7   | 9          |
| 10     | 770       | + 8.8         | + 7    | + 11.2 | + 6.3  | 76           |       | 2            | 0.9         | 0           | W.    | 7   | 9          |
| 11     | 767       | + 3.2         | + 4    | + 11.6 | + 0.5  | 88           |       | 0.5          | 3.9         | 0           | S.E.  | 8   | 0          |
| 12     | 765       | + 10          | + 6    | + 10.7 | + 4.5  | 90           |       | 1.5          | 1           | 0           | S.E.  | 7   | 6          |
| 13     | 768       | + 10          | + 7    | + 15   | + 7    | 90           |       | 1.2          | 1           | 1           | N.W.  | 8   | 8          |
| 14     | 767       | + 9           | + 7    | + 13   | + 5.8  | 97           |       | 1.5          | 7           | 0           | S.E.  | 8   | 0          |
| 15     | 764       | + 3.5         | + 5    | + 13.5 | + 1.3  | 97           |       | 1.7          | 4.9         | 0           | E.    | 4   | 0          |
| 16     | 764       | + 3           | + 4    | + 15.5 | - 0.5  | 97           |       | 1.7          | 4.9         | 0           | E.    | 4   | 0          |
| 17     | 764       | + 5.3         | + 5    | + 15.2 | + 1.5  | 94           |       | 1            | 4.2         | 0           | S.E.  | 7   | 0          |
| 18     | 763       | + 8.5         | + 7    | + 14.5 | + 4.5  | 83           |       | 1            | 0.9         | 10          | N.W.  | 6   | 9          |
| 19     | 763       | + 1.5         | + 5    | + 9    | + 0.5  | 96           |       | 0            | 5.2         | 8           | N.E.  | 6   | 2          |
| 20     | 764       | + 2.2         | + 4    | + 7    | - 1.2  | 71           |       | 1            | 3           | 0           | S.E.  | 6   | 1          |
| 21     | 764       | + 1.8         | + 3    | + 12.2 | - 1    | 93           |       | 1.8          | 6           | 0           | S.E.  | 5   | 0          |
| 22     | 765       | + 2           | + 3    | + 12   | - 2    | 83           |       | 1.4          | 5.2         | 0           | S.E.  | 5   | 0          |
| 23     | 763       | + 7.7         | + 5    | + 12.3 | + 1.6  | 88           |       | 1.4          | 3.9         | 0           | S.E.  | 5   | 6          |
| 24     | 763       | + 5.5         | + 3    | + 13.2 | 0      | 61           |       | 1            | 1.8         | 0           | S.E.  | 7   | 9          |
| 25     | 764       | + 3           | + 4    | + 12.5 | + 0.8  | 93           |       | 0.4          | 2           | 5           | S.E.  | 0   | 9          |
| 26     | 767       | + 11.6        | + 8    | + 16.5 | + 0.6  | 97           |       | 1.6          | 3.3         | 1           | W.    | 7   | 2          |
| 27     | 768       | + 8.8         | + 7    | + 15   | + 3.2  | 94           |       | 0.7          | 3           | 0           | S.E.  | 8   | 3          |
| 28     | 766       | + 7.8         | + 7    | + 13   | + 3.2  | 89           |       | 1.5          | 2           | 0           | W.    | 7   | 9          |

Le Sociétaire chargé de la direction du service météorologique,

E. RAGON.



# OBSERVATIONS

---

*Le degré très élevé de nébulosité est dû à ce que cette observation est inscrite à 9 heures du matin. La même raison existe pour l'actinométrie ou intensité des rayons solaires, qu'il faudrait observer à midi, heure où le ciel est généralement découvert.*

*Ces deux observations ne doivent donc être consultées ici : la première donnant le chiffre maximum de nébulosité ; la seconde donnant le chiffre minimum d'intensité des rayons solaires.*

*On remarquera que pendant le mois de janvier 1894 la température du sol à 0,12 de profondeur a été de 0° du 4 au 8 inclus, soit 5 jours. En janvier 1893 elle a été de 6 jours, les 3, 4, 7, 13, 14, 16. Comme température maxima on note celle du 13 au 14 janvier 1894, soit + 19, tandis qu'en janvier 1893 elle n'a été que de + 17.8 du 29 au 30. Comme minima, celle du 3 au 4 janvier 1894, soit — 9.5 et en 1893 de — 9.7.*

*Pour les mois de janvier et février il a été impossible de constater la quantité d'ozone de l'air, la composition chimique des papiers ozonométriques n'ayant pas indiqué de teinte.*



# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

MARS 1894

| DATES | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES     |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | ÉVAPORIMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS | MER  | NÉBULOSITÉ |   |
|-------|-----------|------------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|-------|------|------------|---|
|       |           | DE LA<br>STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |       |      |            |   |
| 1     | 768       | + 4.5            | + 7    | + 13.6 | + 2.5  | 400          | 20    | 0.5          | 3.4         | 0           | E.    | 7    | 9          |   |
| 2     | 766       | + 7.6            | + 6    | + 18   | + 2.2  | 400          | 10    | 2            | 6.9         | 0           | S.E.  | 7    | 0          |   |
| 3     | 767       | + 9              | + 7    | + 17   | + 4.5  | 89           | 9     | 1.6          | 4           | 0           | S.E.  | 8    | 2          |   |
| 4     | 767       | + 12.5           | + 12.5 | + 8.5  | + 8.2  | 95           | 17    | 1.3          | 4.4         | 0           | )     | 6    | 8          |   |
| 5     | 772       | + 9              | + 8    | + 13.5 | + 4.9  | 87           | 13    | 1.3          | 1           | 4           | E.    | 6    | 2          |   |
| 6     | 770       | + 5              | + 5    | + 11   | —      | 0.5          | 93    | 8            | 2.3         | 4.2         | 0     | S.E. | 5          | 0 |
| 7     | 765       | + 8.3            | + 8    | + 11.5 | + 4.8  | 400          | 16    | 2            | 0.3         | 6           | W.N.W | 6    | 9          |   |
| 8     | 759       | + 9.5            | + 7    | + 12.6 | + 4.5  | 400          | 5     | 0.7          | 6.7         | 2           | S.E.  | 6    | 2          |   |
| 9     | 760       | + 10.6           | + 9    | + 22.8 | + 8.5  | 92           | 19    | 3.6          | 1           | 0           | S.E.  | 4    | 9          |   |
| 10    | 763       | + 11.2           | + 10   | + 16   | + 9.5  | 85           | 15    | 2            | 1.1         | 0           | S.E.  | 6    | 9          |   |
| 11    | 763       | + 7              | + 8    | + 13.7 | + 1.6  | 400          | 6     | 1            | 7           | 0           | S.E.  | 5    | 0          |   |
| 12    | 764       | + 13             | + 10   | + 15   | + 5.7  | 68           | 9     | 2            | 5.6         | 0           | S.E.  | 7    | 4          |   |
| 13    | 755       | + 9              | + 8    | + 18   | + 3.3  | 94           | 5     | 2.5          | 4           | 0           | S.E.  | 8    | 0          |   |
| 14    | 759       | + 10             | + 8    | + 16.7 | + 5.2  | 62           | 11    | 1.7          | 2           | 23          | N.W.  | 8    | 9          |   |
| 15    | 757       | + 9.5            | + 8    | + 12.2 | + 5.6  | 95           | 8     | 1            | 0           | 51          | N.O.  | 9    | 9          |   |
| 16    | 760       | + 11.5           | + 9    | + 11.5 | + 7.5  | 95           | 1     | 0.5          | 1.2         | 45          | N.W.  | 9    | 9          |   |
| 17    | 761       | + 8.3            | + 10   | + 11.5 | + 4.3  | 81           | 2     | 0            | 5.2         | 16.4        | S.E.  | 6    | 2          |   |
| 18    | 764       | + 6.2            | + 7    | + 11.8 | + 2.3  | 97           | 12    | 4            | 9           | 0           | N.E.  | 4    | 0          |   |
| 19    | 765       | + 4.9            | + 5    | + 10   | —      | 1.2          | 71    | 13           | 3.7         | 6.1         | 0     | S.E. | 3          | 0 |
| 20    | 766       | + 6              | + 7    | + 11.3 | + 3.3  | 93           | 5     | 2.3          | 4           | 0           | E.    | 3    | 2          |   |
| 21    | 762       | + 7.7            | + 6    | + 11.5 | + 0.7  | 82           | 8     | 3.5          | 4           | 0           | W.    | 4    | 2          |   |
| 22    | 762       | + 8.3            | + 6    | + 13   | + 0    | 83           | 14    | 2            | 10          | 0           | S.E.  | 4    | 0          |   |
| 23    | 763       | + 8              | + 7    | + 16.5 | + 1    | 94           | 4     | 4            | 8.4         | 0           | S.E.  | 3    | 0          |   |
| 24    | 764       | + 11.5           | + 8    | + 18.6 | + 2.8  | 78           | 6     | 3            | 4.9         | 0           | S.E.  | 3    | 0          |   |
| 25    | 762       | + 10             | + 7    | + 19   | + 2    | 82           | 3     | 3.4          | 6.8         | 0           | S.E.  | 4    | 0          |   |
| 26    | 757       | + 11             | + 8    | + 20.5 | + 4.8  | 85           | 8     | 3.5          | 6.2         | 0           | E.    | 3    | 0          |   |
| 27    | 760       | + 13             | + 9    | + 19.6 | + 6.5  | 83           | 3     | 5.5          | 9.8         | 0           | S.E.  | 4    | 0          |   |
| 28    | 762       | + 12             | + 9    | + 20   | + 4.2  | 85           | 3     | 4            | 10          | 0           | S.E.  | 4    | 0          |   |
| 29    | 762       | + 16.6           | + 10   | + 20.3 | + 4.5  | 46           | 7     | 3.5          | 6           | 0           | S.E.  | 6    | 0          |   |
| 30    | 755       | + 14             | + 11   | + 19.5 | + 5.5  | 70           | 6     | 3.3          | 5.8         | 0           | S.E.  | 4    | 6          |   |
| 31    | 753       | + 12.7           | + 11   | + 17.2 | + 8.5  | 85           | 7     | 2.4          | 4.6         | 0           | S.E.  | 4    | 6          |   |

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

AVRIL 1894

| DATES | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES  |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | ÉVAPOROMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS  | MER | NEBULOSITÉ |
|-------|-----------|---------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|--------|-----|------------|
|       |           | DE LA STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |        |     |            |
| 1     | 759       | +14.3         | +12    | +19.6  | +10.5  | 91           | 18    | 3            | 5.1         | 0           | N.W.   | 7   | 5          |
| 2     | 761       | +11.5         | +12    | +17    | +7     | 88           | 16    | 1            | 7.8         | 0           | S.E.   | 7   | 4          |
| 3     | 756       | +11.8         | +12    | +18.3  | +9.5   | 95           | 15    | 3.2          | 2           | 0.2         | N.W.   | 6   | 9          |
| 4     | 759       | +10.8         | +11    | +14.8  | +8.5   | 93           | 11    | 1.4          | 5.1         | 4           | S.E.   | 8   | 7          |
| 5     | 759       | +11.5         | +11    | +14.2  | +8.5   | 97           | 19    | 0.5          | 3.8         | 10.2        | S.E.   | 6   | 5          |
| 6     | 758       | +15.5         | +13    | +19    | +10.3  | 78           | 12    | 2            | 5.2         | 2           | S.E.   | 3   | 7          |
| 7     | 758       | +15.2         | +12    | +19    | +8.2   | 77           | 3     | 6.5          | 2.8         | 0           | S.E.   | 3   | 2          |
| 8     | 760       | +14.5         | +13    | +22    | +10.5  | 91           | 5     | 7.5          | 2.2         | 7           | S.E.   | 3   | 8          |
| 9     | 760       | +15           | +13    | +19    | +8     | 89           | 15    | 1            | 5.8         | 2           | »      | 0   | 3          |
| 10    | 762       | +15.5         | +13    | +20    | +7     | 85           | 5     | 1.6          | 7.1         | 2           | S.E.   | 3   | 0          |
| 11    | 763       | +12.7         | +14    | +24    | +11.6  | 93           | 7     | 8.4          | 1.1         | 0.3         | N.W.   | 4   | 9          |
| 12    | 762       | +11           | +12    | +13.8  | +6.6   | 82           | 21    | 1.2          | 4           | 19          | N.W.   | 8   | 9          |
| 13    | 759       | +10.5         | +12    | +15    | +7.2   | 82           | 18    | 2.3          | 3           | 2.3         | N.W.   | 6   | 9          |
| 14    | 757       | +18           | +13    | +18    | +9     | 59           | 13    | 5            | 9.1         | 0.3         | S.     | 4   | 4          |
| 15    | 760       | +18.3         | +14    | +23    | +10.3  | 74           | 9     | 8            | 4.9         | 0           | S.W.   | 4   | 2          |
| 16    | 758       | +12.8         | +14    | +20    | +10.5  | 88           | 18    | 5.5          | 3.2         | 3           | »      | 6   | 9          |
| 17    | 757       | +12.8         | +13    | +18.2  | +9     | 95           | 14    | 2.4          | 5.1         | 8           | »      | 6   | 1          |
| 18    | 758       | +12.2         | +10    | +17    | +8.3   | 80           | 19    | 2.5          | 3.3         | 13          | W.N.W  | 8   | 9          |
| 19    | 762       | +11.8         | +13    | +15.3  | +8.1   | 90           | 15    | 2.5          | 2.2         | 19          | W.N.W  | 7   | 9          |
| 20    | 764       | +12.2         | +12    | +15    | +7.2   | 95           | 12    | 2            | 4.8         | 7           | N.W.   | 5   | 9          |
| 21    | 762       | +11.5         | +12    | +13.5  | +8.5   | 90           | 12    | 0.7          | 2.1         | 6           | N.W.   | 4   | 9          |
| 22    | 761       | +13           | +12    | +15    | +6.5   | 86           | 8     | 1            | 4.8         | 0.3         | S.E.   | 3   | 0          |
| 23    | 753       | +11           | +13    | +19    | +9.3   | 90           | 13    | 2.4          | 1.2         | 16          | W.     | 4   | 9          |
| 24    | 759       | +14.5         | +11    | +15    | +4.8   | 62           | 5     | 2.2          | 4.3         | 1           | S.E.   | 7   | 4          |
| 25    | 759       | +20           | +13    | +21.5  | +9     | 57           | 4     | 7.2          | 2.9         | 0           | S.E.   | 7   | 0          |
| 26    | 759       | +19.8         | +14    | +24.3  | +10.5  | 67           | 6     | 6            | 5.3         | 0.2         | S.E.   | 5   | 3          |
| 27    | 762       | +14           | +13    | +23.5  | +8     | 67           | 6     | 3            | 4           | 0.4         | W.     | 6   | 0          |
| 28    | 762       | +8.5          | +12    | +16.2  | +5.6   | 94           | 18    | 2.2          | 0.2         | 18          | W.N.W  | 7   | 9          |
| 29    | 764       | +12.7         | +13    | +15    | +6.3   | 86           | 10    | 2            | 1.4         | 16          | N.N.W. | 6   | 9          |
| 30    | 765       | +13.2         | +13    | +15.5  | +10.5  | 88           | 15    | 1.5          | 1.2         | 1           | N.W.   | 4   | 9          |

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

MAI 1894

| DATES | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES  |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | ÉVAPORIMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS  | MER | NÉBULOSITÉ |
|-------|-----------|---------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|--------|-----|------------|
|       |           | DE LA STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |        |     |            |
| 1     | 764       | +14.3         | +13    | +16.2  | +8.2   | 85           | 6     | 0            | 6.8         | 8           | E.     | 4   | 3          |
| 2     | 765       | +12.8         | +14    | +16.8  | +9     | 81           | 5     | 2.5          | 5           | 0           | E.     | 4   | 9          |
| 3     | 766       | +13.5         | +13    | +13.7  | +6.5   | 83           | 19    | 1.8          | 4           | 0           | W.     | 4   | 0          |
| 4     | 766       | +12.5         | +13    | +17    | +6     | 86           | 18    | 1.7          | 3           | 0           | W.     | 3   | 9          |
| 5     | 764       | +13.2         | +14    | +16.5  | +10.3  | 86           | 9     | 1.5          | 6           | 0           | S.E.   | 4   | 5          |
| 6     | 759       | +17.5         | +14    | +19.3  | +10.5  | 90           | 8     | 3            | 5           | 0           | W.     | 4   | 4          |
| 7     | 762       | +15.3         | +15    | +18.8  | +11.3  | 93           | 6     | 1.8          | 4           | 1           | N.O.   | 3   | 9          |
| 8     | 768       | +13.5         | +15    | +16.8  | +10.2  | 89           | 11    | 1            | 4           | 0.3         | S.E.   | 4   | 9          |
| 9     | 764       | +15.2         | +15    | +17.5  | +4.3   | 87           | 7     | 1.8          | 4           | 0           | S.E.   | 4   | 0          |
| 10    | 765       | +12.7         | +14    | +18.2  | +8.8   | 93           | 19    | 1.4          | 4           | 4.2         | W.     | 4   | 4          |
| 11    | 767       | +14.3         | +14    | +17.2  | +11.5  | 87           | 11    | 2.5          | 1.8         | 0           | W.     | 7   | 9          |
| 12    | 767       | +14.5         | +14    | +16.5  | +12    | 95           | 21    | 1            | 2           | 3.2         | W.     | 6   | 9          |
| 13    | 768       | +14.3         | +14    | +14    | +6.8   | 85           | 15    | 0.4          | 4           | 6           | W.     | 4   | 6          |
| 14    | 765       | +14.7         | +13    | +17.2  | +5.2   | 83           | 7     | 2            | 5           | 0           | S.E.   | 2   | 0          |
| 15    | 757       | +15           | +14    | +23.2  | +12    | 91           | 6     | 4            | 5           | 0.3         | W.N.W  | 4   | 9          |
| 16    | 759       | +14           | +14    | +15.5  | +11    | 93           | 9     | 1            | 5           | 0           | E.     | 2   | 7          |
| 17    | 761       | +13.2         | +14    | +15.5  | +11    | 98           | 12    | 0            | 1.2         | 2           | »      | 3   | 9          |
| 18    | 762       | +13.5         | +14    | +14    | +10.7  | 100          | 19    | 0.5          | 2           | 9           | W.N.W  | 4   | 9          |
| 19    | 761       | +12.5         | +14    | +14.8  | +11.5  | 98           | 12    | 1.3          | 1           | 10          | W.N.W  | 4   | 9          |
| 20    | 756       | +14.3         | +14    | +14    | +11.5  | 93           | 5     | 0            | 3           | 7           | N.W.   | 4   | 9          |
| 21    | 752       | +11.5         | +14    | +14.2  | +10.5  | 85           | 16    | 1            | 2           | 8           | N.W.   | 5   | 9          |
| 22    | 757       | +10.8         | +13    | +12.5  | +6.8   | 95           | 16    | 1.3          | 4           | 4           | S.E.   | 2   | 8          |
| 23    | 761       | +10.          | +12    | +11.8  | +7.3   | 95           | 20    | 1.5          | 4           | 5.3         | »      | 3   | 9          |
| 24    | 760       | +9.3          | +12    | +12.5  | +8     | 97           | 11    | 1.5          | 2           | 24          | N.W.   | 5   | 9          |
| 25    | 757       | +14           | +13    | +14.5  | +7.8   | 91           | 14    | 1            | 5           | 1           | S.E.   | 2   | 6          |
| 26    | 762       | +13.5         | +14    | +17    | +11    | 100          | 10    | 1            | 1           | 10          | W.N.W  | 5   | 9          |
| 27    | 759       | +12.7         | +13    | +16.5  | +9     | 95           | 9     | 2            | 5           | 1.3         | N.O.   | 6   | 9          |
| 28    | 760       | +14.2         | +13    | +15.5  | +7.5   | 79           | 7     | 2.2          | 5           | 0.3         | O.N.O. | 4   | 4          |
| 29    | 759       | +12.8         | +13    | +16.9  | +9     | 85           | 10    | 2            | 4           | 1           | W.     | 3   | 7          |
| 30    | 760       | +14.2         | +13    | +17.2  | +6     | 85           | 6     | 1.7          | 7           | 0           | S.E.   | 2   | 6          |
| 31    | 761       | +15.2         | +14    | +18.2  | +10    | 87           | 18    | 2            | 10          | 0           | S.E.   | 2   | 5          |

Le Sociétaire chargé de la direction du service météorologique,

E. RAGON.

## OBSERVATIONS

---

*Le degré très élevé de nébulosité est dû à ce que cette observation est inscrite à 9 heures du matin. La même raison existe pour l'actinométrie ou intensité des rayons solaires, qu'il faudrait observer à midi, heure où le ciel est généralement découvert.*

*Ces deux observations ne doivent donc être consultées ici : la première donnant le chiffre maximum de nébulosité ; la seconde donnant le chiffre minimum d'intensité des rayons solaires.*



# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

JUIN 1894

| DATES | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES     |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | ÉVAPORIMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS    | MER | NÉBULOSITÉ |
|-------|-----------|------------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|----------|-----|------------|
|       |           | DE LA<br>STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |          |     |            |
| 1     | 762       | +22              | +15    | +20    | +9     | 60           | 6.3   | 5            | 6           | 0           | S.       | 2   | 2          |
| 2     | 764       | +19.2            | +17    | +27.6  | +16    | 98           | 2.7   | 1.2          | 0           | 0           | S.E.     | 1   | 0          |
| 3     | 764       | +27              | +18    | +27    | +15.7  | 77           | 5.3   | 7            | 2.9         | 0           | S.E.     | 3   | 0          |
| 4     | 762       | +21              | +19    | +28    | +16    | 77           | 4.5   | 7            | 3.3         | 0           | W.       | 3   | 1          |
| 5     | 762       | +19.5            | +18    | +24.5  | +14    | 84           | 14.2  | 5            | 4.6         | 0           | W.       | 3   | 1          |
| 6     | 756       | +24.5            | +19    | +29.5  | +16.5  | 35           | 9.6   | 4.6          | 1           | 1           | S.       | 3   | 6          |
| 7     | 762       | +14.7            | +17    | +25.2  | +12    | 89           | 12.3  | 7            | 3           | 6           | N.W.     | 5   | 9          |
| 8     | 768       | +16              | +17    | +19    | +10    | 85           | 7.2   | 5.7          | 0           | 0           | N.W.     | 4   | 6          |
| 9     | 766       | +17.7            | +16    | +18.5  | +8     | 74           | 18.1  | 6            | 5.8         | 0           | S.E.     | 3   | 4          |
| 10    | 764       | +13.7            | +16    | +21    | +16    | 98           | 15.1  | 3            | 1.1         | 6           | Variable | 3   | 9          |
| 11    | 768       | +14.3            | +16    | +22    | +11    | 96           | 8.1   | 2            | 0.3         | 0           | N.W.     | 6   | 9          |
| 12    | 768       | +16.7            | +16    | +17    | +11.6  | 79           | 11.2  | 6.1          | 1           | 1           | N.W.     | 6   | 7          |
| 13    | 769       | +14.8            | +16    | +17.5  | +10    | 85           | 20.1  | 6            | 2.1         | 1           | N.W.     | 7   | 9          |
| 14    | 768       | +15.2            | +16    | +18    | +8.6   | 85           | 12.1  | 3.7          | 0.4         | 0           | »        | 5   | 3          |
| 15    | 770       | +15.6            | +16    | +19.7  | +7.4   | 83           | 5.2   | 6            | 0           | 0           | S.E.     | 3   | 0          |
| 16    | 771       | +17.4            | +17    | +19.5  | +18    | 86           | 8.2   | 1            | 7           | 0           | »        | 2   | 4          |
| 17    | 769       | +17.2            | +17    | +19.5  | +11.4  | 88           | 8.2   | 3.6          | 0           | 0           | S.E.     | 2   | 5          |
| 18    | 767       | +18.5            | +19    | +21.4  | +13.4  | 80           | 5.1   | 7            | 9           | 0           | W.       | 3   | 6          |
| 19    | 768       | +16.8            | +19    | +21.2  | +13.6  | 80           | 7.2   | 1.4          | 0.3         | 0           | N.W.     | 4   | 8          |
| 20    | 768       | +16.7            | +20    | +20    | +8.5   | 83           | 7.2   | 3            | 0           | 0           | »        | 5   | 3          |
| 21    | 769       | +18.8            | +20    | +21    | +10.8  | 86           | 13.1  | 8            | 5           | 0           | W.       | 3   | 2          |
| 22    | 769       | +17.7            | +19    | +22.2  | +15.8  | 98           | 12.1  | 8            | 1.2         | 0           | »        | 5   | 9          |
| 23    | 768       | +17              | +19    | +21    | +14.5  | 92           | 17.1  | 2.6          | 0           | 0           | »        | 4   | 9          |
| 24    | 767       | +19.8            | +21    | +22.2  | +15.4  | 91           | 15.1  | 4            | 5           | 0           | N.       | 6   | 6          |
| 25    | 765       | +22.8            | +25    | +23.2  | +17.2  | 83           | 12.1  | 5            | 3           | 0           | »        | 4   | 0          |
| 26    | 766       | +25.2            | +22    | +30    | +16.2  | 77           | 1.5   | 8            | 3.3         | 0           | »        | 4   | 0          |
| 27    | 767       | +23.3            | +22    | +33.2  | +16.5  | 86           | 11.4  | 2            | 4.9         | 0           | W.       | 3   | 0          |
| 28    | 760       | +20.2            | +22    | +28    | +17.8  | 94           | 16.2  | 7            | 3.1         | 0           | W.       | 3   | 6          |
| 29    | 764       | +21              | +21    | +23.3  | +16.5  | 84           | 11.2  | 5            | 0           | 0           | »        | 4   | 4          |
| 30    | 765       | +18.8            | +20    | +25.5  | +14.3  | 96           | 18.2  | 1.9          | 0.2         | 0           | »        | 3   | 9          |

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

JUILLET 1894

| Dates | Baromètre | TEMPÉRATURES  |        |        |        | Psychromètre | Ozone | Évaporomètre | Actinomètre | Pluviomètre | VENTS  | Mer | Nébulosité |
|-------|-----------|---------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|--------|-----|------------|
|       |           | DE LA STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |        |     |            |
| 1     | 767       | +23           | +23    | +28    | +17.3  | 84           | 19    | 2.7          | 4           | 0           | N.W.   | 4   | 2          |
| 2     | 771       | +23           | +23    | +27    | +17.8  | 89           | 21    | 1.4          | 6.9         | 1           | »      | 1   | 4          |
| 3     | 772       | +20           | +23    | +25.2  | +17.6  | 84           | 10    | 2.3          | 4.4         | 0           | S.W.   | 2   | 2          |
| 4     | 769       | +20.2         | +20.3  | +20.2  | +16    | 85           | 10    | 2            | 3.4         | 0           | S.     | 5   | 5          |
| 5     | 764       | +23.3         | +20    | +24    | +13.7  | 95           | 8     | 2            | 4           | 0           | S.E.   | 3   | 0          |
| 6     | 763       | +20.6         | +22    | +33    | +18.5  | 87           | 0     | 3.8          | 3.8         | 0           | W.N.W  | 5   | 9          |
| 7     | 767       | +19.8         | +22    | +24    | +17    | 88           | 4     | 1.5          | 6.7         | 0           | S.E.   | 3   | 7          |
| 8     | 770       | +19.3         | +21    | +23.5  | +15.3  | 76           | 7     | 2            | 5.3         | 0           | E.N.E. | 3   | 6          |
| 9     | 767       | +23           | +21    | +23.8  | +13.7  | 73           | 6     | 3.4          | 2.8         | 0           | W.     | 3   | 0          |
| 10    | 759       | +21.2         | +22    | +26    | +17    | 91           | 2     | 2            | 3.9         | 4           | N.E.   | 3   | 8          |
| 11    | 760       | +19           | +20    | +28.5  | +15    | 75           | 3     | 4            | 4.7         | 10.3        | N.W.   | 7   | 6          |
| 12    | 759       | +20.7         | +20    | +22.2  | +13    | 85           | 2     | 2.8          | 5.1         | 0           | W.     | 5   | 4          |
| 13    | 761       | +21           | +20    | +22.3  | +14.5  | 77           | 2     | 2            | 5           | 0           | S.E.   | 6   | 2          |
| 14    | 762       | +14.2         | +18    | +24.2  | +13    | 84           | 18    | 1.3          | 1.6         | 18          | N.W.   | 5   | 9          |
| 15    | 766       | +18.2         | +18    | +21    | +13.6  | 84           | 8     | 2            | 4.7         | 12          | N.N.W. | 7   | 9          |
| 16    | 769       | +16.6         | +19    | +21.6  | +12.5  | 91           | 3     | 2            | 4.6         | 0           | N.N.W. | 4   | 8          |
| 17    | 769       | +22           | +18    | +22    | +12.3  | 85           | 5     | 1.3          | 4.5         | 0           | S.W.   | 3   | 0          |
| 18    | 766       | +20.5         | +20    | +24    | +16.2  | 81           | 2     | 2            | 4.2         | 0           | W.     | 4   | 3          |
| 19    | 765       | +17           | +20    | +23.5  | +15.6  | 96           | 7     | 1.6          | 5           | 2           | W.     | 3   | 9          |
| 20    | 766       | +18.7         | +18    | +22.3  | +11.2  | 80           | 19    | 1.7          | 2.4         | 0           | S.S.E. | 3   | 0          |
| 21    | 763       | +22           | +19    | +25    | +12.5  | 89           | 2     | 2            | 5.9         | 0           | S.S.E. | 2   | 2          |
| 22    | 762       | +19.7         | +21    | +23.5  |        | 88           | 6     | 1.6          | 4.2         | 0           | S.S.E. | 2   | 9          |
| 23    | 757       | +21           | +21    | +25    | +15.5  | 94           | 9     | 1.5          | 2.8         | 12          | W.     | 1   | 8          |
| 24    | 760       | +18           | +20    | +22.6  | +16    | 96           | 18    | 0.3          | 2.9         | 35          | N.N.W. | 3   | 9          |
| 25    | 761       | +18.8         | +18    | +21.2  | +12.7  | 74           | 10    | 1            | 4.4         | 11          | W.S.W  | 4   | 0          |
| 26    | 767       | +18.5         | +18    | +21.5  | +11    | 61           | 5     | 2.5          | 6.2         | 0           | S.E.   | 4   | 0          |
| 27    | 764       | +21           | +19    | +26.2  | +14    | 78           | 4     | 3            | 6           | 0           | S.S.E. | 3   | 0          |
| 28    | 762       | +23.4         | +20    | +25.5  | +15.8  | 90           | 1     | 2            | 2.9         | 0           | S.E.   | 2   | 0          |
| 29    | 767       | +20           | +21    | +24.3  | +17.6  | 94           | 7     | 1.4          | 6           | 0           | W.N.W  | 7   | 7          |
| 30    | 768       | +21           | +20    | +22.7  | +14.6  | 75           | 16    | 2            | 4.3         | 0           | N.W.   | 3   | 4          |
| 31    | 768       | +19           | +19    | +22.5  | +14    | 72           | 18    | 1.7          | 6.7         | 0           | E.N.E. | 3   | 3          |

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

AOUT 1894

| DATES | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES     |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | EVAPOROMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS  | Mer | Nébulosité |
|-------|-----------|------------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|--------|-----|------------|
|       |           | DE LA<br>STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |        |     |            |
| 1     | 765       | +19              | +19    | +23.3  | +12.7  | 400          | 3     | 2.2          | 4.2         | 0           | S.E.   | 2   | 0          |
| 2     | 764       | +20.8            | +19    | +26.5  | +14.3  | 84           | 16    | 2            | 4.1         | 0           | S.W.   | 2   | 0          |
| 3     | 764       | +17              | +20    | +25    | +15    | 94           | 5     | 1.8          | 3.0         | 10          | N.N.W. | 3   | 9          |
| 4     | 767       | +19.8            | +20    | +21.5  | +16    | 81           | 20    | 2            | 4.8         | 2           | N.W.   | 5   | 6          |
| 5     | 767       | +20              | +19    | +22.7  | +13.2  | 81           | 4     | 1.6          | 2.9         | 0           | E.     | 3   | 0          |
| 6     | 762       | +29              | +21    | +29.6  | +19    | 56           | 4     | 3.2          | 7.2         | 1           | »      | 3   | 1          |
| 7     | 762       | +20              | +21    | +29.3  |        | 83           | 8     | 1.8          | 4.9         | 8.3         | N.W.   | 4   | 7          |
| 8     | 768       | +19              | +18    | +21.6  | +10.5  | 81           | 3     | 1.7          | 3.2         | 0           | E.     | 4   | 0          |
| 9     | 766       | +17.7            | +20    | +25    | +16.5  | 98           | 10    | 3.5          | 2.1         | 4.5         | N.W.   | 4   | 9          |
| 10    | 769       | +19.6            | +19    | +21    | +15    | 79           | 11    | 1            | 3.9         | 4           | N.N.W. | 5   | 7          |
| 11    | 768       | +18.7            | +20    | +21.2  | +14.8  | 86           | 14    | 1.8          | 4.9         | 1           | »      | 4   | 4          |
| 12    | 771       | +16.5            | +17    | +21.5  | +10.5  | 91           | 2     | 2            | 2.3         | 0           | S.E.   | 3   | 0          |
| 13    | 769       | +19.2            | +18    | +24.3  | +11.2  | 85           | 5     | 2.5          | 2.9         | 0           | S.E.   | 2   | 0          |
| 14    | 768       | +18.8            | +19    | +23    | +13.5  | 84           | 3     | 1.8          | 3.9         | 0           | S.     | 3   | 9          |
| 15    | 760       | +20.5            | +19    | +23.5  | +13.7  | 93           | 1     | 2            | 4           | 0           | »      | 3   | 5          |
| 16    | 762       | +17              | +20    | +23    | +16.2  | 96           | 11    | 1            | 4.1         | 6           | N.N.W. | 5   | 9          |
| 17    | 767       | +16.7            | +17    | +21.2  | +10    | 85           | 4     | 2.5          | 3.9         | 0           | S.E.   | 5   | 0          |
| 18    | 768       | +16.2            | +15    |        | +7.2   | 83           | 10    | 3            | 0.1         | 0           | S.E.   | 3   | 0          |
| 19    | 770       | +15.5            | +17    | +22.6  | +11    | 87           | 10    | 2.6          | 3           | 0           | S.E.   | 2   | 6          |
| 20    | 770       | +18.7            | +18    | +22.5  | +10.4  | 78           | 8     | 2            | 5.2         | 0           | S.E.   | 2   | 5          |
| 21    | 766       | +18.5            | +18    | +22    | +13.5  | 84           | 11    | 2.3          | 4           | 0           | W.     | 3   | 7          |
| 22    | 760       | +20              | +18    | +23.5  | +13    | 89           | 8     | 2            | 4.7         | 0           | E.     | 3   | 2          |
| 23    | 759       | +23.3            | +20    | +29.5  | +19.5  | 84           | 17    | 3.5          | 2.2         | 0           | »      | 4   | 0          |
| 24    | 760       | +21.8            | +21    | +29.3  | +17    | 95           | 15    | 3            | 4           | 0           | W.     | 3   | 9          |
| 25    | 759       | +24.3            | +21    | +31    | +24.3  | 85           | 8     | 4.3          | 3           | 0           | S.E.   | 2   | 6          |
| 26    | 763       | +21.5            | +20    | +28.3  | +16.5  | 86           | 9     | 1.2          | 4           | 4.2         | »      | 3   | 3          |
| 27    | 765       | +21.5            | +21    | +27    | +17.7  | 86           | 3     | 2.2          | 3           | 0           | »      | 2   | 8          |
| 28    | 765       | +22.2            | +21    | +25.7  | +17    | 86           | 5     | 2            | 4           | 0           | E.     | 2   | 2          |
| 29    | 764       | +21.6            | +22    | +28    | +18    | 93           | 18    | 3            | 3.9         | 1           | N.N.W. | 3   | 8          |
| 30    | 764       | +21              | +22    | +25.2  | +17.3  | 93           | 8     | 1.3          | 1.8         | 0           | W.     | 2   | 9          |
| 31    | 765       | +21.8            | +21    | +26    | +19.2  | 89           | 0     | 1.2          | 1.6         | 0           | E.     | 2   | 9          |

*Le Sociétaire chargé de la direction du service météorologique,*

E. RAGON.



## OBSERVATIONS

*Le degré très élevé de nébulosité est dû à ce que cette observation est inscrite à 9 heures du matin. La même raison existe pour l'actinométrie ou intensité des rayons solaires, qu'il faudrait observer à midi, heure où le ciel est généralement découvert.*

*Ces deux observations ne doivent donc être consultées ici : la première donnant le chiffre maximum de nébulosité ; la seconde donnant le chiffre minimum d'intensité des rayons solaires.*



# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

SEPTEMBRE 1894

| DATES | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES     |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | ÉVAPOROMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS    | MER | NÉBULOSITÉ |
|-------|-----------|------------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|----------|-----|------------|
|       |           | DE LA<br>STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |          |     |            |
| 1     | 765       | +23.5            | +21.5  | +30    | +19    | 91           | 9     | 3.5          | 4           | 0           | S.E.     | 1   | 4          |
| 2     | 762       | +22.9            | +22    | +28    | +21    | 78           | 1     | 3.5          | 3           | 0           | S.S.E.   | 1   | 9          |
| 3     | 762       | +21              | +21    | +29    | +17.5  | 87           | 17    | 3            | 4           | 1           | S.E.     | 3   | 9          |
| 4     | 763       | +19              | +20    | +26    | +15    | 88           | 15    | 2            | 3           | 3           | W.       | 4   | 9          |
| 5     | 765       | +16.2            | +19    | +21.7  | +14.3  | 96           | 6     | 1.6          | 1           | 4           | S.W.     | 4   | 7          |
| 6     | 765       | +16              | +18    | +20.5  | +12.2  | 79           | 5     | 1.8          | 3           | 2           | Variable | 3   | 3          |
| 7     | 768       | +15.8            | +11    | +21.2  | +19    | 81           | 13    | 2.5          | 2           | 0           | S.E.     | 2   | 0          |
| 8     | 768       | +13.2            | +15    | +22    | +6     | 86           | 7     | 3            | 2           | 0           | S.E.     | 2   | 0          |
| 9     | 767       | +22.6            | +14    | +22.6  | +12.5  | 53           | 3     | 2            | 6           | 5.3         | N.W.     | 4   | 9          |
| 10    | 766       | +13              | +15    | +19    | +4.3   | 86           | 19    | 2.5          | 6           | 1           | E.N.E.   | 4   | 0          |
| 11    | 766       | +11              | +14    | +18.5  | +6.7   | 95           | 6     | 2.4          | 4           | 0           | S.E.     | 3   | 5          |
| 12    | 762       | +14.4            | +15    | +17.1  | +10    | 2            | 1     | 3            | 2           | 0.4         | Variable | 4   | 9          |
| 13    | 764       | +16.5            | +16    | +22.6  | +12.2  | 82           | 3     | 1.5          | 3           | 0.3         | S.E.     | 4   | 4          |
| 14    | 764       | +15              | +16    | +21    | +14.5  | 89           | 0     | 1.5          | 1           | 19          | N.       | 4   | 9          |
| 15    | 767       | +14.5            | +16    | +16.3  | +10    | 89           | 3     | 1            | 3           | 0           | O.       | 3   | 2          |
| 16    | 767       | +14.5            | +15    | +18.5  | +8     | 88           | 9     | 1.2          | 4           | 0           | S.E.     | 2   | 4          |
| 17    | 765       | +14.2            | +14    | +20    | +7.6   | 91           | 2     | 1            | 2           | 0           | S.E.     | 0   | 0          |
| 18    | 768       | +16.4            | +15    | +23    | +10.3  | 93           | 1     | 1            | 3           | 0           | S.E.     | 1   | 0          |
| 19    | 764       | +17.8            | +16    | +27.5  | +13    | 80           | 0     | 4.3          | 3           | 0           | S.S.E.   | 0   | 2          |
| 20    | 764       | +13.7            | +17    | +29.2  | +13.7  | 73           | 1     | 3            | 2           | 0           | S.E.     | 3   | 0          |
| 21    | 764       | +20              | +18    | +31.5  | +14.8  | 91           | 15    | 4            | 3           | 0           | S.E.     | 3   | 2          |
| 22    | 763       | +20.5            | +19    | +30    | +16.5  | 92           | 11    | 3            | 3           | 1           | O.       | 2   | 2          |
| 23    | 762       | +18.4            | +18    | +26    | +14    | 79           | 4     | 1.8          | 3           | 0           | S.E.     | 4   | 0          |
| 24    | 756       | +18              | +18    | +29.2  | +15    | 92           | 4     | 4            | 3           | 0           | S.       | 2   | 2          |
| 25    | 755       | +24              | +19    | +30    | +      | 57           | 5     | 12           | 3           | 0           | S.W.     | 3   | 3          |
| 26    | 763       | +18.7            | +18    | +26.2  | +14    | 78           | 8     | 6            | 2           | 1           | S.       | 4   | 2          |
| 27    | 765       | +16.3            | +17    | +22    | +13    | 91           | 4     | 1            | 2           | 0.3         | S.E.     | 3   | 0          |
| 28    | 766       | +18              | +17    | +24.7  | +12.5  | 86           | 1     | 2            | 3           | 0           | S.E.     | 2   | 1          |
| 29    | 768       | +16              | +17    | +28    | +13    | 98           | 8     | 17           | 2           | 3           | W.       | 3   | 9          |
| 30    | 768       | +12.3            | +15    | +22.6  | +8.5   | 78           | 5     | 2.8          | 3           | 3           | S.E.     | 3   | 0          |

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

OCTOBRE 1894

| Date | Baromètre | TEMPÉRATURES  |        |        |        | Psychromètre | Ozone  | Evaporomètre | Actinomètre | Pluviomètre | VENTS    | Mer | Nébulosité |
|------|-----------|---------------|--------|--------|--------|--------------|--------|--------------|-------------|-------------|----------|-----|------------|
|      |           | DE LA STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |        |              |             |             |          |     |            |
| 1    | 770       | +10.8         | +13    | +16.7  | + 7.2  | 85           | 3 2    | 1.2          | 0           |             | N.E.     | 3   | 0          |
| 2    | 767       | +10.8         | +13    | +15.5  | + 5    | 88           | 3 1.5  | 3.1          | 0           |             | Variable | 4   | 4          |
| 3    | 763       | +10.7         | +14    | +15.8  | + 9.2  | 90           | 9 2    | 3.2          | 0.3         |             | S.E.     | 3   | 9          |
| 4    | 762       | +12.7         | +14    | +14    | + 9.5  | 86           | 3 1    | 2            | 0           |             | Variable | 4   | 9          |
| 5    | 760       | +12.7         | +13    | +15.8  | + 6.2  | 82           | 8 1    | 5.6          | 0           |             | S.E.     | 4   | 1          |
| 6    | 758       | +12.8         | +12    | +19    | + 5.6  | 88           | 9 1.5  | 3            | 0           |             | S.E.     | 4   | 0          |
| 7    | 758       | +20.6         | +14    | +22.8  | + 9.5  | 60           | 10 4.1 | 3.1          | 0           |             | S.       | 5   | 1          |
| 8    | 761       | +23           | +18    | +25.5  | +14.2  | 67           | 0 5.2  | 3.4          | 0           |             | S.       | 4   | 1          |
| 9    | 762       | +18.9         | +16    | +26    | +14    | 83           | 0 2.4  | 3.3          | 0           |             | S.E.     | 4   | 2          |
| 10   | 766       | +16.7         | +17    | +27.8  | +10.8  | 92           | 6 3    | 3.9          | 0           |             | S.E.     | 3   | 0          |
| 11   | 767       | +12.8         | +16    | +22.5  | +10.5  | 95           | 7 0.5  | 3.2          | 0           |             | O.       | 0   | 9          |
| 12   | 764       | +15           | +15    | +26    | +10.6  | 95           | 1 2    | 1.2          | 0           |             | S.E.     | 4   | 0          |
| 13   | 764       | +14.4         | +14    | +26.5  | + 8.7  | 93           | 6 1.4  | 2.7          | 0           |             | S.E.     | 3   | 0          |
| 14   | 762       | +14           | +16    | +22    | +10.5  | 100          | 10 0.8 | 1.2          | 0           |             | S.E.     | 3   | 9          |
| 15   | 767       | +12.2         | +14    | +19.5  | + 7.5  | 83           | 9 0.4  | 2.9          | 0           |             | S.E.     | 3   | 9          |
| 16   | 761       | + 6.7         | +10    | +15.2  | + 2.8  | 85           | 7 2    | 4            | 0           |             | E.       | 2   | 0          |
| 17   | 758       | + 6.8         | + 9    | +15.5  | + 5.5  | 88           | 10 3   | 0.7          | 0           |             | E.       | 2   | 9          |
| 18   | 752       | +19.6         | +13    | +19.3  | + 7.6  | 88           | 2 1.8  | 2.2          | 1           |             | S.E.     | 2   | 2          |
| 19   | 750       | +14           | +14    | +23.5  | + 9.5  | 91           | 0 3.2  | 2.8          | 0           |             | S.E.     | 2   | 5          |
| 20   | 747       | +18.8         | +15    | +23.2  | +12.5  | 82           | 10 4   | 2.8          | 5.3         |             | S.       | 2   | 2          |
| 21   | 761       | +10           | +12    | +21.3  | + 7.5  | 87           | 14 2.4 | 1.7          | 12          |             | S.E.     | 4   | 0          |
| 22   | 761       | +19.4         | +14    | +20.2  | + 9.3  | 96           | 5 7.5  | 1.8          | 0           |             | S.W.     | 4   | 2          |
| 23   | 764       | +16.3         | +15    | +23.6  | +13.7  | 92           | 0 4    | 2.7          | 0           |             | S.E.     | 4   | 5          |
| 24   | 757       | +18.5         | +16    | +22.8  | +14.5  | 84           | 7 5.7  | 0.8          | 1           |             | S.W.     | 4   | 9          |
| 25   | 748       | +23           | +16    | +23    | +13    | 67           | 15 2   | 3.7          | 12          |             | S.W.     | 7   | 2          |
| 26   | 756       | +17.8         | +14    | +25    | +11.3  | 78           | 7 2    | 4.1          | 3           |             | S.E.     | 6   | 3          |
| 27   | 757       | +14.6         | +15    | +24.8  | +11.7  | 95           | 9 3.5  | 1.8          | 2           |             | S.E.     | 6   | 0          |
| 28   | 760       | +13.8         | +14    | +22.3  | +10    | 91           | 1 2.8  | 2.9          | 0           |             | S.E.     | 6   | 5          |
| 29   | 764       | + 8.7         | +12    | +18.8  | + 5.8  | 100          | 2 0.3  | 1.4          | 5.3         |             | S.E.     | 4   | 0          |
| 30   | 765       | +10.2         | +11    | +19.5  | + 5.2  | 97           | 2 0.5  | 0.8          | 0           |             | S.E.     | 4   | 0          |
| 31   | 765       | +10.5         | +11    | +21.7  | + 5.3  | 90           | 2 1.3  | 1.7          | 0           |             | S.E.     | 6   | 0          |

# RELEVÉ MENSUEL MÉTÉOROLOGIQUE

NOVEMBRE 1894

| DATES | BAROMÈTRE | TEMPÉRATURES     |        |        |        | PSYCHROMÈTRE | OZONE | ÉVAPORIMÈTRE | ACTINOMÈTRE | PLUVIOMÈTRE | VENTS    | MER | NÉBULOSITÉ |
|-------|-----------|------------------|--------|--------|--------|--------------|-------|--------------|-------------|-------------|----------|-----|------------|
|       |           | DE LA<br>STATION | DU SOL | MAXIMA | MINIMA |              |       |              |             |             |          |     |            |
| 1     | 765       | + 8.2            | + 10   | + 21.3 | + 6.2  | 94           | 0     | 1.5          | 4           | 0           | S.E.     | 8   | 0          |
| 2     | 762       | + 19.8           | + 14   | + 24.5 | + 14   | 57           | 3     | 11           | 1.2         | 0           | S.S.W.   | 8   | 3          |
| 3     | 761       | + 19.5           | + 15   | + 24.5 | + 15   | 66           | 0     | 12           | 0.2         | 0           | S.W.     | 6   | 9          |
| 4     | 766       | + 16.8           | + 15   | + 21   | + 12.6 | 85           | 4     | 2.8          | 2.2         | 0.5         | S.E.     | 7   | 4          |
| 5     | 766       | + 8.3            | + 11   | + 20.2 | + 5.8  | 97           | 3     | 1            | 2.1         | 0           | S.E.     | 8   | 9          |
| 6     | 766       | + 13.2           | + 13   | + 17.6 | + 8    | 88           | 5     | 0.4          | 1.2         | 0           | S.E.     | 7   | 9          |
| 7     | 765       | + 13.3           | + 14   | + 18.6 | + 9.6  | 100          | 0     | 0.6          | 1           | 0           | W.       | 6   | 9          |
| 8     | 766       | + 16             | + 14   | + 20.3 | + 11.2 | 89           | 17    | 1            | 0.9         | 0.3         | W.       | 7   | 9          |
| 9     | 763       | + 15.2           | + 14   | + 16.3 | + 12.4 | 98           | 18    | 0.4          | 1.2         | 24          | W.N.W    | 9   | 9          |
| 10    | 764       | + 16             | + 15   | + 16.2 | + 14.5 | 93           | 14    | 1            | 0.9         | 2           | W.       | 8   | 8          |
| 11    | 763       | + 12.8           | + 14   | + 18.5 | + 11.8 | 88           | 18    | 1.3          | 0.9         | 4           | W.N.W    | 7   | 9          |
| 12    | 752       | + 18.8           | + 13   | + 18.7 | + 8.2  | 98           | 11    | 3.5          | 0.7         | 0           | S.W.     | 9   | 8          |
| 13    | 762       | + 10.2           | + 12   | + 19   | + 8.8  | 94           | 20    | 3            | 2.8         | 8.5         | S.W.     | 9   | 3          |
| 14    | 759       | + 7.5            | + 10   | + 14.2 | + 5    | 94           | 5     | 10           | 1.9         | 0           | S.W.     | 8   | 6          |
| 15    | 753       | + 11.3           | + 12   | + 16.5 | + 9    | 100          | 6     | 10.5         | 0.2         | 3           | S.W.     | 7   | 9          |
| 16    | 762       | + 8.8            | + 10   | + 11   | + 4.5  | 94           | 18    | 0            | 4           | 16          | W.S.W    | 9   | 5          |
| 17    | 764       | + 4.3            | + 8    | + 12.8 | + 2.5  | 97           | 9     | 0.5          | 1           | 0           | S.E.     | 0   | 9          |
| 18    | 763       | + 7.2            | + 8    | + 16.6 | + 3.5  | 94           | 1     | 1            | 1.4         | 0           | S.E.     | 4   | 0          |
| 19    | 767       | + 8.8            | + 9    | + 16.7 | + 4.2  | 97           | 0     | 1            | 1.1         | 0           | S.S.E.   | 9   | 9          |
| 20    | 770       | + 6.2            | + 9    | + 15.5 | + 4.8  | 97           | 0     | 0.3          | 1.8         | 0           | S.E.     | 7   | 9          |
| 21    | 770       | + 7.8            | + 9    | + 3.8  | + 3.8  | 100          | 1     | 0            | 1.8         | 0           | S.E.     | 6   | 9          |
| 22    | 768       | + 8.2            | + 10   | + 12   | + 7.5  | 97           | 5     | 0.5          | 1.4         | 0           | E.       | 7   | 9          |
| 23    | 765       | + 8.8            | + 10   | + 14.5 | + 5.8  | 97           | 1     | 0            | 0.9         | 0           | S.S.E.   | 6   | 4          |
| 24    | 763       | + 9.7            | + 10   | + 11   | + 6.7  | 97           | 1     | 0.4          | 2.3         | 0           | Variable | 8   | 3          |
| 25    | 762       | + 1.7            | + 8    | + 16.5 | + 1.2  | 92           | 0     | 1            | 1           | 0           | S.E.     | 7   | 9          |
| 26    | 762       | + 1.7            | + 7    | + 11.5 | + 0.2  | 96           | 3     | 0            | 1           | 0           | S.E.     | 4   | 9          |
| 27    | 762       | + 10.2           | + 7    | + 10.2 | + 1.6  | 75           | 2     | 1            | 0.1         | 2           | E.       | 4   | 9          |
| 28    | 765       | + 5.5            | + 7    | + 5.2  | + 0.3  | 91           | 4     | 0            | 0           | 0.4         | E.       | 2   | 9          |
| 29    | 765       | + 4.7            | + 6    | + 5.7  | + 2.3  | 97           | 0     | 0.5          | 0.1         | 2           | S.E.     | 3   | 9          |
| 30    | 765       | + 3.2            | + 6    | + 5.5  | + 2    | 89           | 1     | 0            | 1.7         | 0           | E.       | 2   | 9          |

*Le Sociétaire chargé de la direction du service météorologique,*

E. RAGON.

# OBSERVATIONS

---

*Le degré très élevé de nébulosité est dû à ce que cette observation est inscrite à 9 heures du matin. La même raison existe pour l'actinométrie ou intensité des rayons solaires, qu'il faudrait observer à midi, heure où le ciel est généralement découvert.*

*Ces deux observations ne doivent donc être consultées ici : la première donnant le chiffre maximum de nébulosité ; la seconde donnant le chiffre minimum d'intensité des rayons solaires.*



**PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ DES SCIENCES & ARTS**  
DE  
**BAYONNE**

---

Séance du 7 Novembre 1893

*Présidence de M. H. DURANT*

Présents : MM. Durant, Cuzacq, Ducéré, Diharce, Delort, Sautet, Strasser, Pourillon, Hiriart.

La Société a reçu :

*Bulletin Historique et Philologique*, 1893, n° 2.

*Bulletin de Géographie Commerciale de Bordeaux*, 1893, n° 19.

*Bulletin Archéologique*, 1893, n° 1.

*Bulletin des Antiquaires de Picardie*, 1893, n° 2.

*Bulletin de la Société Belfortaise*, 1893, n° 12.

*Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1891.

*Association française pour l'avancement des Sciences. L'émigration dans les Basses-Pyrénées pendant soixante ans*, par M. Etcheverry. Hommage de l'auteur.

*Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de l'Ouest*, n° 3.

*Société Archéologique de Bordeaux*, 1892, 2° et 3° fascicules.

Est reçu, après vote, comme membre titulaire :

M. d'Aubépine, de Biarritz, présenté par MM. Ragon et Ducéré.

M. le secrétaire donne lecture d'une étude de M. Pierre

Loti, de l'Académie française, sur la *Grotte d'Isturitz*, qu'il a visitée lors de son dernier séjour dans le pays.

M. Ducéré lit à la Société un conte bayonnais ayant pour titre : *Une mystérieuse affaire*.

La séance est levée à six heures.

---

## Séance du 5 Décembre 1893

Présidence de M. H. DURANT

Présents : MM. Durant, Bergeret, Lussan, Delort, Hiriart Yturbide, Cuzacq, Corrèges, Léon, Ducéré.

La Société a reçu :

*Bulletin de la Société d'Études de Béziers*, 1892.

*Revue des Travaux Scientifiques*, t. xiii, nos 4, 5 et 6.

*Société de Géographie Commerciale de Bordeaux*, 1893, nos 20 et 21.

*Revue du département du Tarn*, n° 5, 1893.

*Mémoires de l'Académie d'Aix*, t. xv.

*Bulletin Archéologique*, 1892, n° 4.

*Géological Surrey*, 1889-1890, 2 vol.

*Association française pour l'avancement des sciences*, Pau, Rouen et Grenoble, 4 vol. Hommage de M. A. d'Abbadie.

Sont reçus, après vote, comme membres titulaires :

M. de Serres, présenté par MM. Bergeret et Ducéré.

M<sup>me</sup> Caro-Delville, présentée par MM. Labat et Ducéré.

M. le Dr Rueff, présenté par MM. Labat et Ducéré.

M. Hourquet, libraire à Bayonne, présenté par MM. Ducéré et Corrèges.

M. Ducéré lit un conte bayonnais ayant pour titre : *L'Éventail*.

La séance est levée à 6 heures.

Séance du 9 Janvier 1894

Présidence de M. F. BERGERET

Présents : MM. Bergeret, Corrèges, Serval, Jolyet, Hiriart, Dr Rueff, Delort, Strasser, Lévy, Léon, Ducéré, Dr Delvaille, Labat, Yturbide, Diharce.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.  
Sont reçus, après vote, comme membres titulaires :

M. A. Salzedo, banquier à Bayonne, présenté par MM. Sodes et Ducéré.

M. Dumonteil, maire du Boucau, présenté par MM. Bergeret et Ducéré.

M. Sauveur Harruguet, à Bayonne, présenté par MM. Hiriart et Ducéré.

M. le Président dit quelques mots de regrets sur la perte éprouvée par la Société en la personne de son ancien président et doyen, M. H. Durant. Il avait été l'un des membres fondateurs et l'avait présidée pendant dix années environ, avec cette amabilité qui le rendait sympathique à tous. Il avait encore lu, peu de temps avant sa mort, une pièce de vers intitulée *Fraternité*, et qui a été publiée dans le *Bulletin*.

M. le Dr Rueff dit qu'il veut payer sa bienvenue dans les rangs des membres de la Société en lisant quelques chapitres d'une traduction du célèbre roman picaresque, *Don Guzman d'Alfarache*, d'Aleman, déjà traduit par Lesage il y a plus de deux cents ans.

La séance est levée à 6 heures.

---



## Séance du 7 Février 1894

*Présidence de M. F. BERGERET*

Présents : MM. Bergeret, Delort, Manecy, Hiriart, Cuzacq, Dr Rueff, grand-rabbin E. Lévy, Labat, Ducéré, Dr Delvaille, Lussan.

Est reçu, après vote, comme membre titulaire :

M. le colonel Lespinasse, présenté par MM. le colonel Strasser et Léon Hiriart.

M. L. Labat lit à la Société deux odelettes, l'une dont il est l'auteur, la seconde est due à la plume de M. Larribau.

M. Labat présente ensuite et donne lecture d'une nouvelle de M<sup>me</sup> Caro-Delvaille, ayant pour titre : *Périne la Riche*.

M. Ducéré lit deux contes bayonnais.

La séance est levée à 6 heures.

---

## Séance du 6 Mars 1894

*Présidence de M. F. BERGERET*

Présents : MM. Bergeret, Cuzacq, Manecy, commandant Delort, Lafore, Ragon, Hiriart, Yturbide, Dr Rueff, Pereyre, H. Léon, Labat, Harruguet, Le Beuf, Corrèges, Serval, Dr Delvaille.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Sont reçus, après vote, comme membres titulaires :

M. Catusse, receveur particulier à Bayonne, présenté par MM. le colonel Lussan et Lafore.

M. Mujères, colonel d'artillerie en retraite, présenté par MM. le colonel Lussan et le commandant Delort.

M. Alfred Marassé, présenté par MM. Bergeret et Ducéré.

La Direction des Thermes Salins de Biarritz, présentée par MM. Bergeret et Ducéré.

M. le Secrétaire donne lecture à la Société d'un travail de M. J. Daguerre, ayant pour titre : *La sanglante bataille de Saint-Pierre*.

M. Ducéré présente un conte bayonnais intitulé : *Une aventure de Richard-Cœur-de-Lion*.

Il est donné lecture d'une variété de M. Harruguet : *La mort de la reine des Bohémiens*, qui sera insérée dans le *Bulletin*.

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du 3 Avril 1894

*Présidence de M. F. BERGERET*

Présents : MM. Bergeret, colonel Lussan, Catusse, Serval, colonel Mujères, colonel Lespinasse, colonel Strasser, de Serres, Hiriart, Ducéré, Labat, Manecy, Dr Delville, Dr Rueff, Ragon, commandant Delort, Yturbide.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

La Société a reçu, après vote, comme membres titulaires :

M. Ribet, professeur au Lycée de Bayonne, présenté par MM. Labat et Ducéré.

M. Lamarque, de Bayonne, présenté par MM. Hiriart et Bergeret.

M. le baron Teullé, présenté par MM. Hiriart et Ducéré.

M. Manecy donne lecture d'un journal de marche, inédit, d'un soldat de la République et du premier Empire, sous le titre de : *Promenades militaires de Jean Pène d'Orthez (1793-1810)*.

La séance est levée à 6 heures et demie.

---

### Séance du 1<sup>er</sup> Mai 1894

*Présidence de M. F. BERGERET*

Présents : MM. Bergeret, Manecy, Daguerre, commandant Delort, Catusse, Corrèges, Bernadou, Dr Rueff, colonel Mujères, D. Léon, L. Labat, Henri Léon, Ducéré, de Serres, Dr Delvaille, Ribet, Sautet, L. Hiriart, A. Gommès, Harruguet, Ragon, colonel Lussan.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Labat lit, au nom de M<sup>me</sup> Caro-Delvaille, une nouvelle ayant pour titre : *Madame Cabelle*.

M. Bernadou présente à la Société une notice biographique sur M. Durant, ancien président.

M. Ducéré donne lecture d'un chapitre de l'*Histoire des Corsaires Bayonnais sous la République et l'Empire : La Citoyenne Française et Le Général Dumouriez*.

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du 5 Juin 1894

*Présidence de M. F. BERGERET*

Présents : MM. Delvaille, Bernadou, Léorat, colonel

Mujères, commandant Delort, colonel Lussan, L. Hiriart, Ducéré, Corrège, Serval, Harruguet, Labat.

Sont reçus, après vote, comme membres titulaires :

M. le Dr Brandéis, présenté par MM. H. Léon et le Dr Delvaile.

M. Martin Larralde, présenté par MM. Hiriart et Dé-troyat.

M. J. de Jaurgain, présenté par MM. Hiriart et Ducéré.

Il est donné lecture du *Catalogue des Lépidoptères de la région*, rédigé par M. Larralde.

M. Ducéré lit un chapitre de l'*Histoire des Corsaires Bayonnais sous la République et l'Empire : Le Bayonnais et La Bayonnaise*.

M. Harruguet lit à la Société deux contes basques intitulés : *Tutur de Lasse* et *Urruspil de St-Just*.

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du 3 Juillet 1894

*Présidence de M. F. BERGERET*

Présents : MM. Bergeret, colonel Mujère, Maze, Harruguet, Hiriart, Ragon, Cuzacq, Lafore, colonel Lussan, commandant Delort, Larralde, Dé-troyat, Labat, Larribière.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Exposition de la collection de gravures, eaux-fortes, lithographies, estampes, cartes, etc., relatives à Bayonne et à la région du Sud-Ouest de la France. Première partie : arrondissement de Bayonne.

M. Ducéré lit quelques fragments d'études ayant pour titre : *Variétés d'Histoire Bayonnaise*.

La séance est levée à 6 heures.

## Séance du 4 Septembre 1894

*Présidence de M. F. BERGERET*

Présents : MM. Bergeret, Labat, Larralde, Cuzacq, Hiriart, Harruguet, Ducéré.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Sont reçus, après vote, comme membres titulaires :

\* M. Du Serech de Saint-Avit, directeur des douanes, présenté par MM. Larribière et Labat.

M. l'abbé Chagé, curé de Saint-Étienne, présenté par MM. Ragon et Ducéré.

M. J. Giron, présenté par MM. Vignes et Ducéré.

L'échange des *Bulletins*, proposé par le président de la *Société Ramon*, est adopté.

M. Cuzacq lit une étude sur *Le Serment de fidélité et ses formules dans les temps anciens*.

M. Ducéré présente un fragment de bibliographie historique, ayant pour titre : *Les Soldats de Napoléon en Espagne* (Souvenirs d'un capitaine d'artillerie).

La séance est levée à 6 heures.

---

## Séance du 2 Octobre 1894

*Présidence de M. L. LE BEUF*

Présents : MM. Le Beuf, Labat, colonel Lussan, de Serres, colonel Mujère, Harruguet, L. Hiriart, Cuzacq, Dr Rueff, Strasser, Ducéré.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Est reçu, après vote, comme membre titulaire :

M. le vicomte de Chasteigner, présenté par MM. Bergeret et Hiriart.

Sur la proposition de M. L. Le Beuf, une somme de vingt francs est votée par la Société, pour être envoyée à M. Pasteur, président d'honneur, afin de contribuer à l'établissement qui doit être créé pour la diffusion du serum de la diphtérie.

M. Harruguet lit une nouvelle ayant pour titre : *Les misères d'une vie de chien*.

M. Ducéré présente à la Société les premières pages d'une étude intitulée : *Les Soldats de Napoléon en Espagne* (Bibliographie historique).

La séance est levée à 6 heures.

---

### Séance du 6 Novembre 1894

*Présidence de M. F. BERGERET*

Présents : MM. Bergeret, Manecy, de Serres, Corrèges, Sorbier, colonel Strasser, Dr Delvaille, Cuzacq, grand-rabbin E. Lévy, de Chasteigner, Ducéré, Léon.

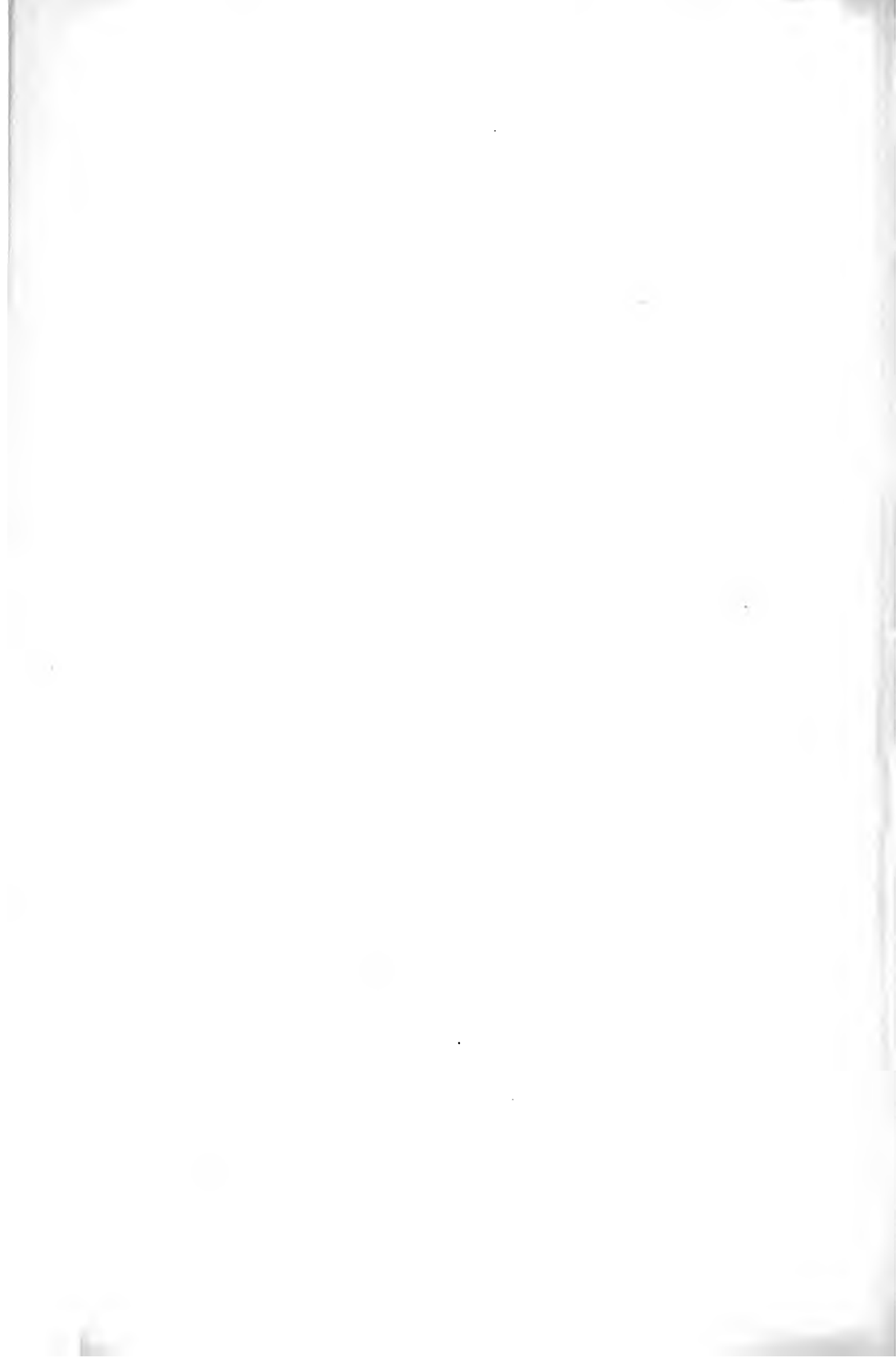
Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le Secrétaire lit, au nom de M. le pasteur Wentworth Webster, une étude ayant pour titre : *De quelques travaux sur le basque, faits par les étrangers pendant les années 1892-94*.

M. H. Léon donne lecture d'une légende historique intitulée : *Un Caprice princier*.

La séance est levée à 6 heures.

---



# SOCIÉTÉ DES SCIENCES & ARTS DE BAYONNE

FONDÉE EN 1873

LISTE DES MEMBRES AU 31 DÉCEMBRE 1894

## PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. ANTOINE D'ABBADIE, de l'Institut.  
PASTEUR, de l'Institut.

## BUREAU

|                             |                  |
|-----------------------------|------------------|
| <i>Président</i> .....      | MM. F. BERGERET. |
| <i>Vice-Président</i> ..... | LE BEUF.         |
| <i>Secrétaire</i> .....     | DUCÉRÉ.          |
| <i>Trésorier</i> .....      | RAGON.           |

## MEMBRES TITULAIRES

MM. Antoine d'ABBADIE, membre de l'Institut, *Abbadia*,  
à Hendaye.  
AMYOT, avoué-licencié, à Bayonne.  
AUBÉPINE (M. d'), à Biarritz.  
BERGERET (Félix), à Bayonne.  
BERGERON, juge de paix, à Soustons.  
BERNAIN, maire d'Anglet.  
BERNADOU (Charles), négociant, à Bayonne.  
BIRABEN (V.), conseiller municipal, à Bayonne.  
BOCHER, au château *Caradoc*, à St-Étienne, Bayonne.  
BONNAT (L.), membre de l'Institut, à Paris.  
BONNECARRÈRE (J.), *prop<sup>re</sup>*, à St-Étienne, Bayonne.  
BOURBAKI (le général), à Bayonne.  
BRANDÉIS (le Dr), à Bayonne.



- MM. CAMPAN, pharmacien, à Bayonne.  
CANTIN, à Sordes.  
CARO-DELVAILLE (M<sup>me</sup>), à Bayonne.  
CASTENCAU (A.), négociant, à Bayonne.  
CATUSSE, receveur particulier, à Bayonne.  
CENOZ (F.), à Bayonne.  
CHAMBRE DE COMMERCE DE BAYONNE.  
CHAGE (l'abbé), curé à St-Étienne.  
CHASTEIGNER (le vicomte DE), à Biarritz.  
COLAS, professeur au Lycée, à Bayonne.  
CORRÈGES (Ferdinand), à Bayonne.  
COSTA, à Bayonne.  
CROSTE (Th.), à Bayonne.  
CUZACQ, géomètre, à Tarnos.  
DAGUERRE-DOSPITAL (A.), à Séville.  
DAGRANT (G.-P.), à Bordeaux.  
DAGUENET, notaire, à Bayonne.  
DAGUERRE (J.), à St-Pierre d'Irube.  
DELORT, chef du Génie, à Bayonne.  
DELVAILLE (le docteur C.), à Bayonne.  
DEMOLON, pharmacien, à Bayonne.  
DÉTROYAT (Arnaud), à Bayonne.  
DIHARCE (C.), à Bayonne.  
DITHURBIDE (Charles), négociant, à Bayonne.  
DOLHATS, à Bayonne.  
DOUX (E.), préfet, à Gap.  
DOURS (L.), à Bayonne.  
DUBARAT (l'abbé), aumônier du Lycée, à Pau.  
DURANT (M<sup>me</sup> veuve), à Bayonne.  
DUMONTEIL, maire, à Boucau.  
DURRUTY (le docteur), à Bayonne.  
DUCÉRÉ (Edouard), sous - bibliothécaire archiviste  
adjoint, à Bayonne.

- MM. DUCAZAU**, ingénieur de la ville de Bayonne.  
**DUVERDIER**, notaire, au Havre.  
**ETCHEVERRY (L.)**, propriétaire, à St-Jean-le-Vieux.  
**FONSÈQUE (R.)**, à Bayonne.  
**FOY (Edmond)**, Président de la Chambre de Commerce,  
à Bayonne.  
**GABARRA (l'abbé)**, curé de Capbreton.  
**GENTINNE (Jules)**, à Bayonne.  
**GIRON (J.)**, à Bayonne.  
**GOMMÈS (Armand)**, banquier, à Bayonne.  
**GUICHENNÉ (L.)**, avocat, à Bayonne.  
**GUEX**, pasteur de l'Église réformée, à Bayonne.  
**HARRUGUET (S.)**, à Bayonne.  
**HAULON (S.)**, sénateur des Basses-Pyrénées, à Bayonne.  
**HERVÉ (le général)**, à Bayonne.  
**HIRIART (Léon)**, bibliothécaire archiviste de la ville  
de Bayonne.  
**HOURLQUET**, libraire, à Bayonne.  
**HURT**, à Saint-Étienne.  
**INCHAUSPÉ (E.)**, à Bayonne.  
**JARDILLIER**, à Saint-Jean-de-Luz.  
**JAURGAIN (DE)**, à Mauléon.  
**JOLYET**, directeur de l'École de Peinture, à Bayonne.  
**LABAT (L.)**, à Bayonne.  
**LABORDE-NOGUEZ (Amédée DE)**, à Ustaritz.  
**LABROUCHE (Paul)**, directeur de la *Revue des Basses-  
Pyrénées et des Landes*, archiviste des Hautes-Pyré-  
nées.  
**LACON**, négociant, à Bayonne.  
**LACOSTE (A.)**, à Anglet.  
**LAFFITTE (J.)**, à Bayonne.  
**LAFONT (E.)**, député des Basses-Pyrénées, à Bayonne.

- MM. LAFONT (le docteur P.), à St-Martin-de-Seignanx.  
LAFORE, receveur de l'enregistrement, à Bayonne.  
LAILHACAR (DE), à Paris.  
LALANNE (le général), à Bayonne.  
LAMAIGNÈRE (Ernest), à Bayonne.  
LAMAIGNÈRE (Alfred), rédacteur en chef du *Courrier de Bayonne*.  
LAMARQUE, à Bayonne.  
LARRALDE (M.), à Bayonne.  
LARRIBIÈRE (Fr.), à Bayonne.  
LARROQUE (E.), banquier, à Orthez.  
LASCOUTX, à Bayonne.  
LASSERRE (le docteur), à Bayonne.  
LAUDUMIEY, pharmacien, à Bayonne.  
LAZARD (M<sup>me</sup>), à Paris.  
LE BEUF (Lucien), pharmacien, à Bayonne.  
LECLERC, professeur au Lycée, à Bayonne.  
LEESON (E.), vice-consul d'Angleterre, à Bayonne.  
LÉON (Émile), à Bayonne.  
LÉON (D.), à Bayonne.  
LÉON (Henry), à Biarritz.  
LÉON (Virgile), banquier, à Bayonne.  
LÉORAT (Henri), à Bayonne.  
LESPINASSE (le colonel), à Anglet.  
LÉVY (E.), grand-rabbin, à Bayonne.  
LOTI (Pierre), membre de l'Académie française, à Rochefort.  
LOUIS (Pierre), architecte, à Biarritz.  
LUSSAN (le colonel), directeur du Génie, à Bayonne.  
LUZAREY (le docteur DE), à Bayonne.  
MANECY, contrôleur des douanes, à Bayonne.  
MARMISSOLLE, à Bayonne.

- MM. MARASSÉ (A.), agent général d'assurances, à Biarritz.  
MASSENET, ingénieur des ponts et chaussées, à Bayonne.  
MAZE (Émile), propriétaire, à Saint-Étienne.  
MUJÈRES (le colonel), à Bayonne.  
MOUNIER, professeur au Lycée de Bayonne.  
MOUREU, pharmacien, à Bayonne.  
MOLINIÉ (Alexandre), à Bayonne.  
MOULIS, chirurgien-dentiste, à Bayonne.  
MUNIER (le général), à Bayonne.  
MUSGRAVE-CLAY (le docteur), à Pau.  
NOGUÉS, vétérinaire, à Bayonne.  
OLHAGARAY, propriétaire, à Ustaritz.  
PEREYRE (L.-Alvarez), à Bayonne.  
PICHE, ancien conseiller de préfecture, à Pau.  
POURILLON, professeur au Lycée, à Bayonne.  
RAGON (Émile), à Bayonne.  
RAMEAU (Jean), à Paris.  
RIBET, professeur au lycée, à Bayonne.  
RIBETON (le Dr), à Bayonne.  
RODRIGUES (A.), à Bayonne.  
ROQUELAURE (E.), à Bayonne.  
RUEFF (le Dr), à Bayonne.  
RYLSKI (L.), à Bayonne.  
SALANE (H.), relieur, à Bayonne.  
SALZÉDO (A.), à Bayonne.  
SALZÉDO (A.), banquier, à Bayonne.  
SAUTET, professeur au Lycée, à Bayonne.  
SERECH DE SAINT-AVIT (du), directeur des Douanes, à Bayonne.  
SERRES (de), à Tarnos.  
SERVAL, ancien inspecteur divisionnaire des douanes, à Bayonne.

- MM. SILVA (G.), propriétaire, à Bayonne.  
SODES (E.), à Bayonne.  
SORBIER, professeur au Lycée, à Bayonne.  
SOULICE, bibliothécaire de la ville de Pau.  
STRASSER, colonel du 142<sup>e</sup> territorial, à Bayonne.  
TEULLÉ (le baron), à Bayonne.  
THERMES SALINS (direction des), à Biarritz.  
VACHEZ, receveur des postes, à Bayonne.  
VIGNES, directeur de la C<sup>ie</sup> du Tramway, à Bayonne.  
VINSON (Julien), professeur à l'École des Langues  
Orientales, à Paris.  
WEILLER, avoué, à Bayonne.  
WENTWORTH-WEBSTER, à Sare.  
YTURBIDE (P.), à Bayonne.
-

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

*Société Académique Hispano-Portugaise*, de Toulouse.

*Société des Sciences, Lettres et Arts*, de Pau.

*Société d'Histoire naturelle*, de Toulouse.

*Société Borda*, de Dax.

*Académie Nationale des Sciences, Lettres et Arts*, de Bordeaux.

*Société de Géographie Commerciale*, de Bordeaux.

*Société d'Étude des Sciences Naturelles*, de Béziers.

*Société d'Agriculture, Sciences et Arts*, d'Angers.

*Société Archéologique et d'Histoire*, d'Angoulême.

*Archives Historiques de la Saintonge et de l'Aunis*.

*Société des Sciences Naturelles de la Charente-Inférieure*, à La Rochelle.

*Musée Guimet*, de Lyon.

*Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn*, d'Albi.

*Société d'Émulation du Doubs*, de Besançon.

*Société des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres*, d'Aix.

*Société Archéologique, Scientifique et Littéraire*, de Béziers.

*Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres*, de Caen.

*Société des Études Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot*, de Cahors.

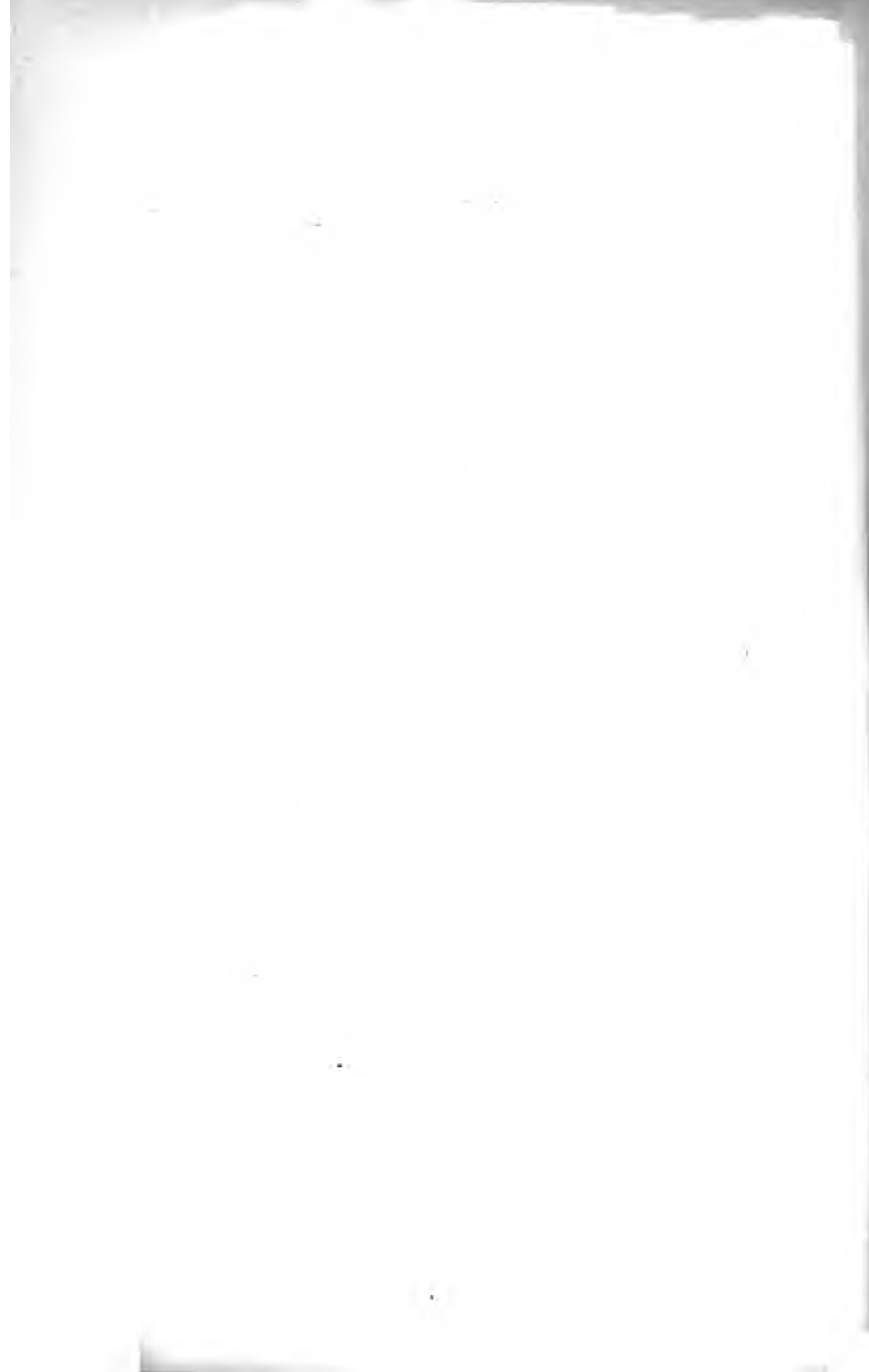
*Société des Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes*, de Nice.

*Société des Antiquaires de Picardie*, d'Amiens.

*Société Académique des Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Aube*, de Troyes.

*Société d'Émulation Belfortaine*, de Belfort.

---

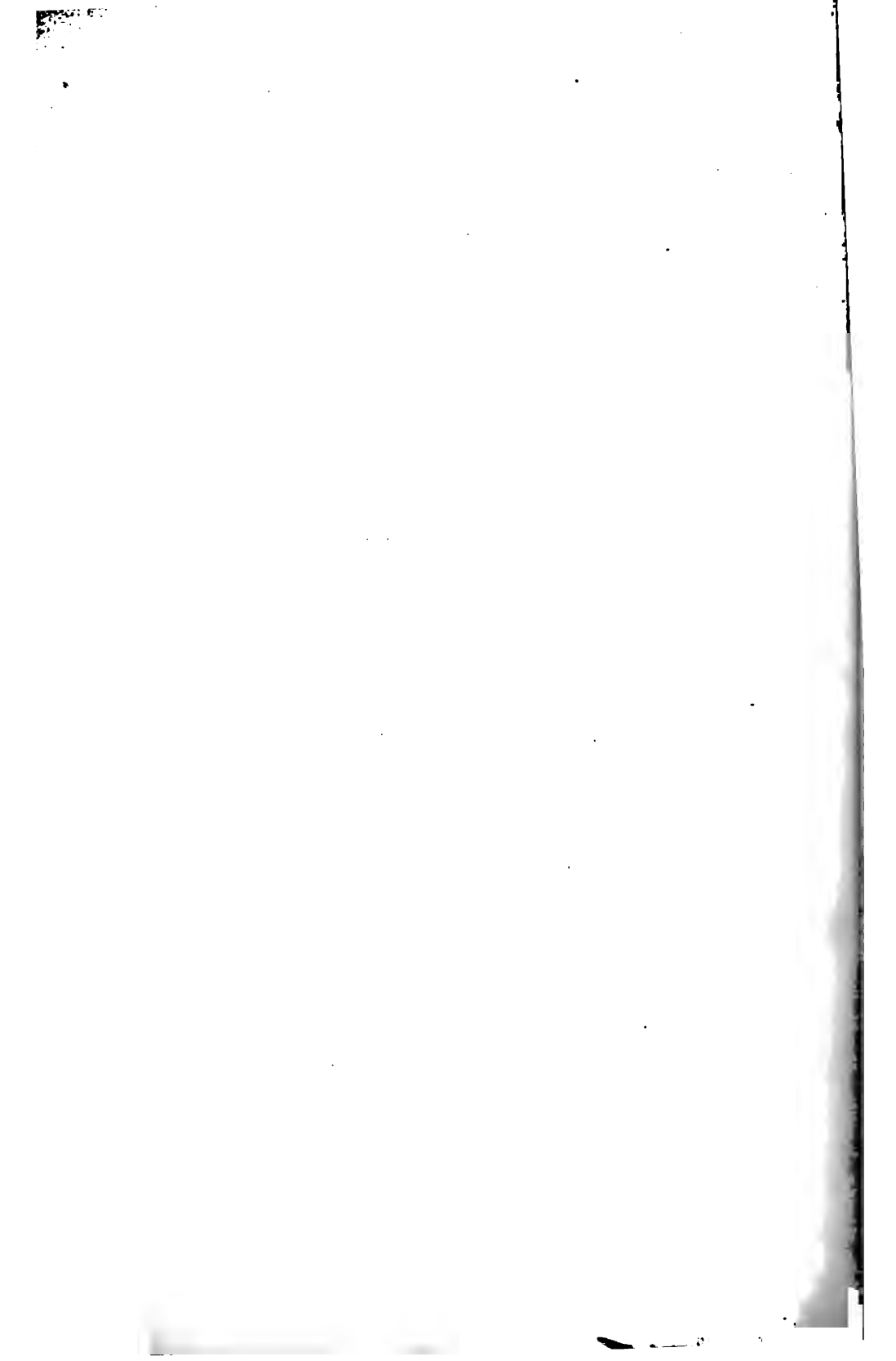


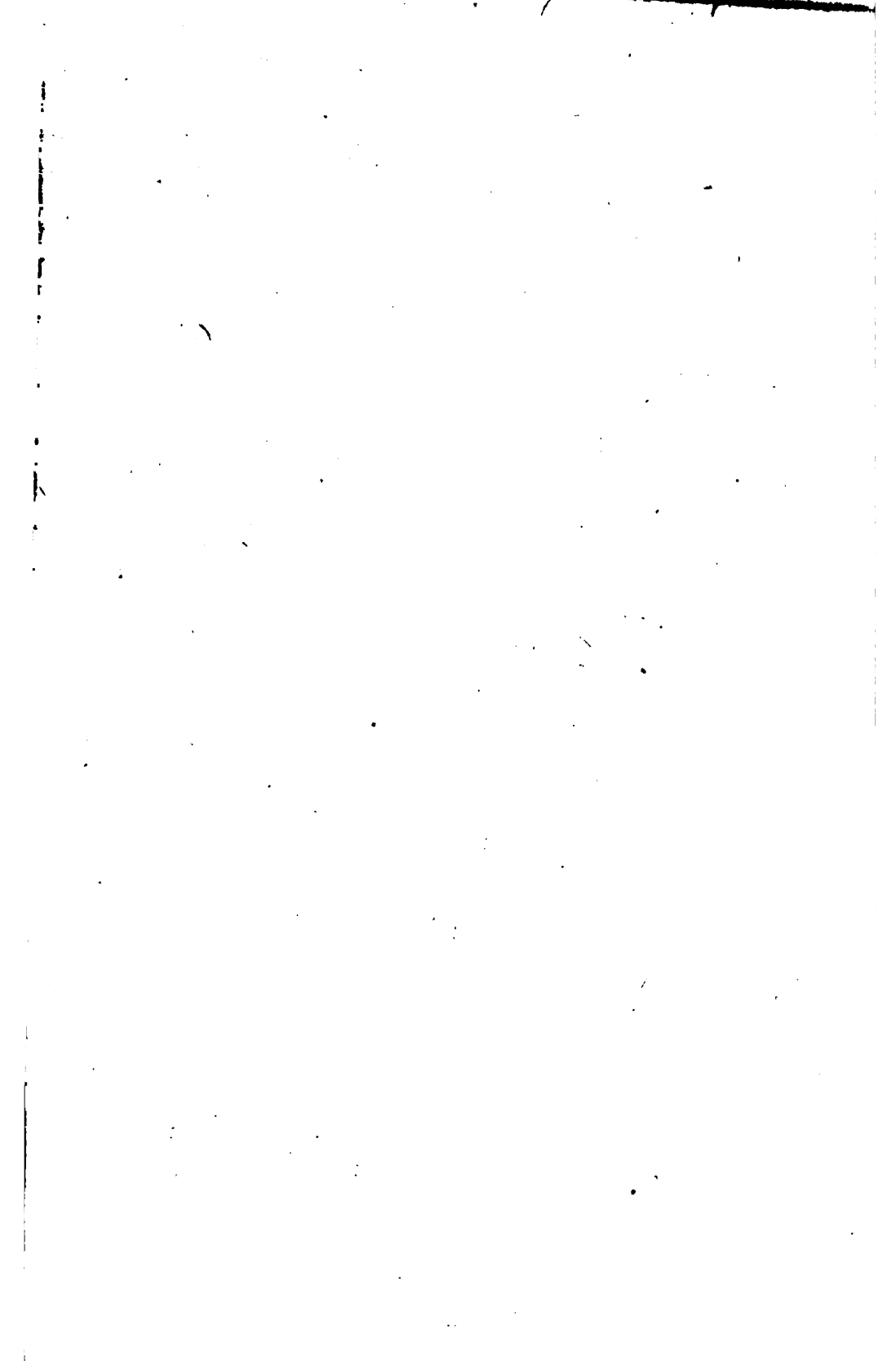
## TABLE DES MATIÈRES

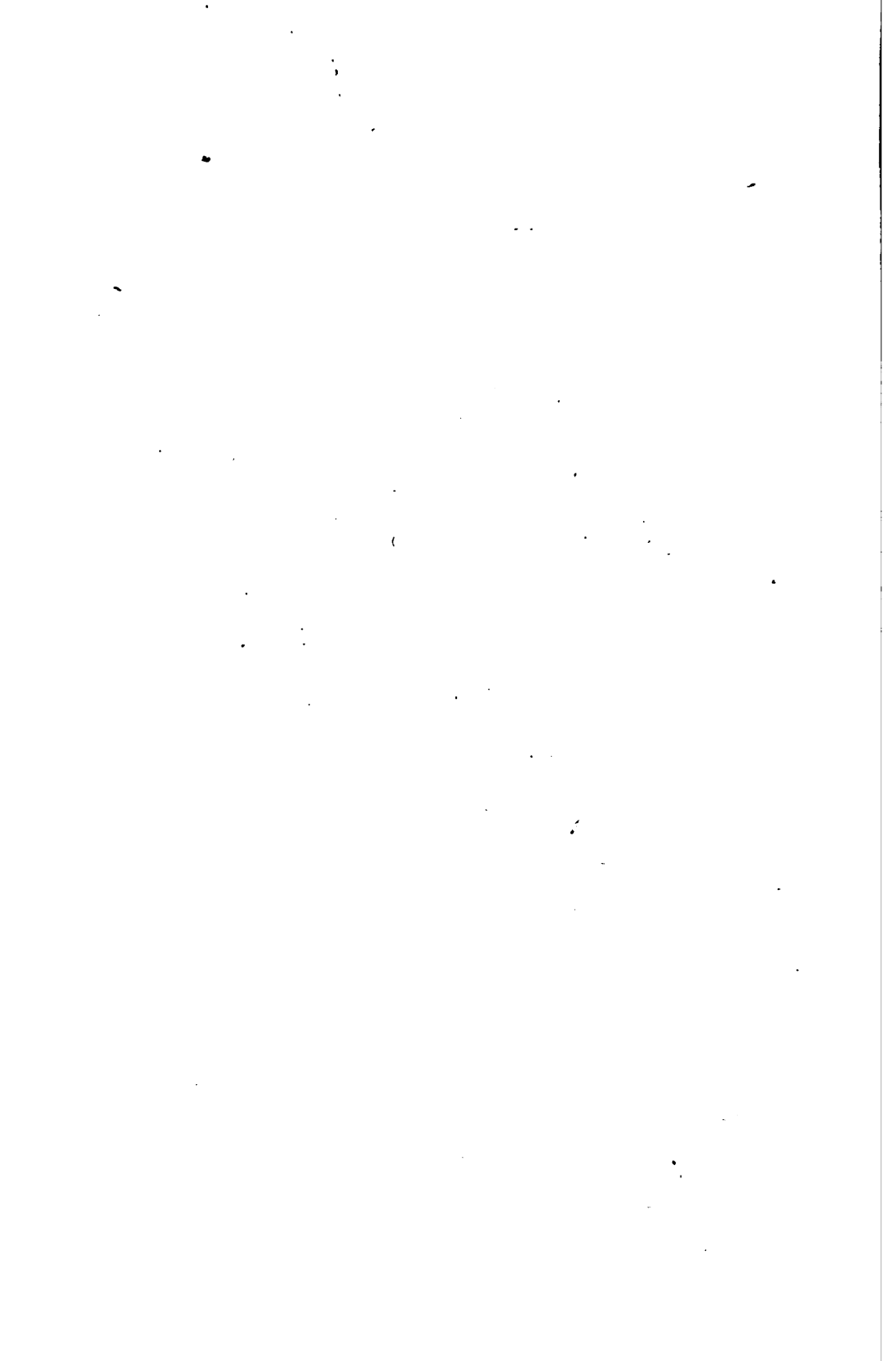
---

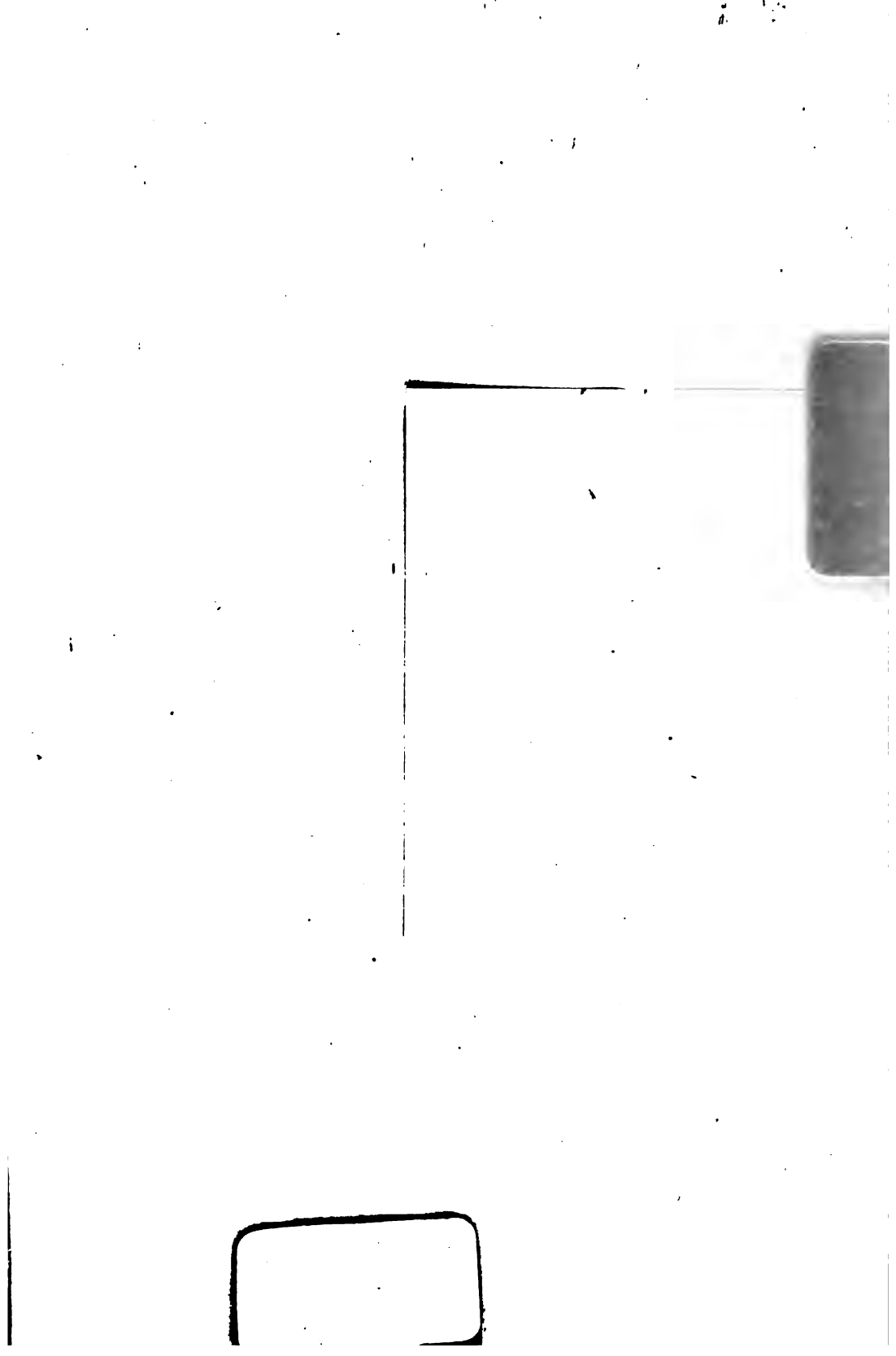
|                                                                                                                      | PAGES |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| WENTWORTH WEBSTER. — <i>Les assurances mutuelles du bétail et le cheptel</i> .....                                   | 1     |
| DUCÉRÉ. — <i>Contes Bayonnais</i> .....                                                                              | 41    |
| BERNADOU. — <i>Azpeitia. — Les fêtes euskariennes au pays de Saint Ignace</i> .....                                  | 129   |
| DUCÉRÉ. — <i>Contes Bayonnais</i> .....                                                                              | 205   |
| DAGUERRE. — <i>La sanglante bataille de St-Pierre d'Irube</i> .                                                      | 289   |
| HARRUGUET. — <i>La mort de la Reine</i> .....                                                                        | 301   |
| LABAT. — <i>Odelettes conjugales</i> .....                                                                           | 305   |
| MANECY. — <i>Promenades militaires de Jean Pène</i> .....                                                            | 309   |
| DUCÉRÉ. — <i>Contes Bayonnais</i> .....                                                                              | 365   |
| BERNADOU. — <i>M. Henri Durant</i> .....                                                                             | 389   |
| HARRUGUET. — <i>Nouvelles basques. — Urruspil de St-Just. Tuturu de Lasse</i> .....                                  | 407   |
| LARRALDE. — <i>Catalogue des Lépidoptères des Basses-Pyrénées</i> .....                                              | 415   |
| DUCÉRÉ. — <i>Le lieutenant de vaisseau Bourgeois</i> .....                                                           | 437   |
| D <sup>r</sup> RUEFF. — <i>Étude sur Guzman d'Alfarache</i> .....                                                    | 461   |
| DUCÉRÉ. — <i>Journal de bord d'un flibustier</i> .....                                                               | 474   |
| WENTWORTH WEBSTER. — <i>De quelques travaux sur le basque, faits par des étrangers, pendant les années 1892-94</i> . | 521   |
| LARRALDE. — <i>Catalogue des Lépidoptères des Basses-Pyrénées</i> .....                                              | 545   |
| M <sup>me</sup> CARO-DELVAILLE. — <i>Madame Cabelle</i> .....                                                        | 569   |
| DUCÉRÉ. — <i>Les environs de Bayonne</i> .....                                                                       | 589   |
| <i>Procès-verbaux.</i>                                                                                               |       |



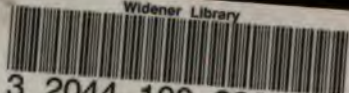








Widener Library



3 2044 100 896 729